

# JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ

A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat
Cic. *De Nat. Deor.*

SEPTEMBRE 1785.

*TOME LXV.*



A PARIS,

Chez P. Fr. Didot le jeune, Libraire-Imprimeur de Monsieur, quai des Augustins.

*Avec Approbation, et Privilege du Roi.*




# JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1785.


## OBSERVATIONS FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

### N° 9.

*Topographie médicale de Fontainebleau; par M. WILL, médecin de l'Hôtel-Dieu.*

FONTAINEBLEAU, bourg ſitué à quatorze lieues de Paris, dans le Gâtinois François, doit ſa population & ſa célébrité au

féjour paſſager qu'y ont fait les rois de France, depuis le roi *Robert*, ſur la fin du dixième ſiècle, juſqu'au moment actuel. La hauteur du pôle de Fontainebleau eſt à 48 deg. 24 min. & 30 ſec. Sa longitude à 20 degrés 21 minutes; ainſi le ſoleil, ſelon les remarques de l'Académie des ſciences, s'y lève & s'y couche une minute & 24 ſecondes plus tôt qu'à Paris.

Fontainebleau eſt ſitué au milieu d'une vaſte forêt, hériſſée de rochers énormes, dont la chaîne projettée d'une manière pittoreſque, forme un tableau grand & magnifique. C'eſt dans une vallée ſpacieuſe que le château royal de Fontainebleau eſt placé au centre de l'ancienne forêt de Bierre, qu'une longue ſuite de rochers & un amas de ſables, ont rendue ſi fameuſe ſous le nom de *Thébaïde*.

Le ſol de la vaſte forêt n'eſt qu'un ſable mêlé plus ou moins de terre végétale, & entrecoupée de gros blocs de grès, qui deſcendent à une profondeur conſidérable, & qui s'étendent de l'Eſt Sud-Eſt, à l'Oueſt Nord-Oueſt. MM. *de Laſſone* & *Guettard* ſe ſont occupés dans différens Mémoires, de l'hiſtoire naturelle de Fontainebleau, dont nous ne pouvons parler ici que fort ſuccinctement.

En faiſant des recherches minéralogiques ſur ce terrain, on trouve quatre eſpèces de couches très-diſtinctes; la première couche n'eſt qu'un ſable d'un pied & demi d'épaiſſeur, & mêlé de débris végétaux; la ſeconde eſt un ſable de près de quatre pieds de profondeur, mêlé de terre calcaire; la troiſième couche eſt un banc horizontal pierreux, ayant depuis ſix pouces, juſqu'à deux pieds de profondeur, d'une ſurface inégale & boſſelée par des ſtalagmites, & dont la compoſition approche du grès ou de la roche, qui forme la quatrième couche, dont l'épaiſſeur va quelquefois juſqu'à vingt-cinq pieds. On trouve dans ces deux dernières couches des criſtaux iſolés au milieu d'un ſable déſuni. Ces criſtaux ſont purs, homogènes, & les minéralogiſtes ne ſont pas d'accord ſur l'aitiologie de leur formation.

Dans la vallée de Fontainebleau, la ſeconde couche eſt preſque toute calcaire, & on y trouve beaucoup d'empreintes de corps marins, ce qui fait conjecturer que ce terrain a été autrefois recouvert par la mer. Le bled ne réuſſit dans aucune partie de cette vallée. Dans la partie la plus haute, on cultive le ſeigle, l'orge, l'avoine & la luſerne. Dans la partie la plus déclive, la terre eſt plus fer-

tile, tant parce qu'elle eſt plus argileuſe, que parce qu'elle eſt arroſée par le ruiſſeau ſervant à l'uſage de toute la vallée. On y cultive beaucoup de légumes; c'eſt proprement le jardin de Fontainebleau: mais le fruit le plus précieux qu'on y recueille eſt le chaſſelas, dont tout le monde connoît l'excellence & la ſupériorité.

Quant aux plantes, elles y ſont abondantes, variées & d'une belle eſpèce; mais la nomenclature des plus remarquables & des plus utiles, eſt trop longue pour trouver ici ſa place.

Les eaux y ſont abondantes, limpides & peu chargées de ſélénite, ſur-tout lorſque la ſource n'eſt pas profonde, comme cela a lieu ſouvent.

Les vents qui ſoufflent le plus fréquemment ſont le Nord, le Nord-Eſt & l'Oueſt; & lorſque la chaleur ou le froid ont pénétré ce ſol ſablonneux & pierreux, leur impreſſion eſt très-vive, & leur règne plus durable. Malgré le voiſinage de la rivière & la direction des rochers, les orages aſſez communs dans les environs, & qui y ſont amenés par des vents nommés *Revolins*, ſont très-rares à Fontainebleau; mais il y a des brouillards fréquens, qui n'apportent aucune humidité dangereuſe. La ſéchereſſe du ſol eſt ainſi

corrigée par l'abondance des eaux, par la fraîcheur que produiſent la forêt & les vallées dont elle eſt creuſée; & ſi l'on ajoute à ces beautés naturelles, celles que l'art y a fait naître, en perçant de tous les côtés des routes & des avenues pour arriver au château, il ne ſera pas difficile de comprendre pourquoi le ſéjour de Fontainebleau eſt généralement regardé comme très-agréable.

## Hôpitaux de Fontainebleau.

Il y a trois hôpitaux conſacrés au ſervice des malades indigens de ce bourg & des environs.

### *Hôtel-Dieu.*

Le premier & le plus ancien, appellé autrefois *Hôtel-Dieu*, mais qu'on nomme aujourd'hui *Charité royale*, a été établi ſous Louis XIV, vers le milieu du ſiècle dernier. En 1644, il s'étoit formé ſous la direction des prêtres de la Miſſion une confrairie de charité, dont le principal motif étoit de ſecourir les pauvres malades; *Louis XIV*, touché du zèle des perſonnes qui compoſoient cette confrairie, & ſollicité par la reine *Anne d'Autriche*, fit payer de ſes deniers la maiſon qui ſervoit & qui ſert encore actuellement de retraite pour les pauvres femmes

& filles malades, & donna ſes ordres pour y faire entretenir trois ſœurs de charité.

L'utilité & le ſuccès de cet établiſſement déterminerent pluſieurs perſonnes à y faire des dons & legs qui procurèrent quelques rentes modiques, auxquelles *Louis le Grand* ajouta les biens & revenus des maladreries de *Bailly* & de *Bourron*, par un arrêt du conſeil de 1695, qui fut confirmé par lettres-patentes données dans le mois de février 1696. Suivant ces lettres-patentes, l'adminiſtration de cette maiſon eſt confiée au curé de Fontainebleau, qui en eſt le ſupérieur ſpirituel & temporel, & à trois dames de charité de la paroiſſe, qui ſont nommées tous les deux ans, à la pluralité des voix.

Cet hôpital a été rebâti à neuf, & augmenté par la bienfaiſance de *Louis XV*, de ſorte que l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui eſt beaucoup plus conſidérable qu'il n'étoit autrefois. Il eſt ſitué à la partie occidentale de Fontainebleau, & expoſé aux vents du Nord-Oueſt par ſa face antérieure, & du Sud-oueſt par la poſtérieure. Quant à la diſtribution, on voit d'abord entre deux petites cours un corps-de-logis qui ſert pour le logement des ſœurs & pour la pharmacie. On arrive enſuite au bâtiment deſtiné aux ma-

lades, qui eſt compoſé de deux ſalles; l'une eſt au rez-de-chauſſée, & eſt occupée par les femmes; & l'autre au premier, eſt deſtinée à MM. les Gardes-du-Corps. Chacune de ces ſalles contient douze lits; & les croiſées, qui ſont diſpoſées comme la façade, renouvelleroient parfaitement l'air ſi elles n'étoient pas un peu trop élevées. De la façade antérieure partent deux ailes irrégulières qui aboutiſſent à l'autre corps-de-logis, & qui ſont deſtinées pour les différens offices, & derrière ces bâtimens eſt un jardin pour les convaleſcentes, & un lavoir dont l'eau eſt fournie par une pompe.

Il y a maintenant pour le ſervice de cette maiſon ſix ſœurs dirigées par un médecin & un chirurgien, & les fonctions d'aumônier y ſont remplies par un prêtre de la Miſſion.

Les malades ſont tenus dans la plus grande propreté; leur nourriture eſt ſalubre, & même délicate. Autrefois les revenus, quoique modiques, permettoient de fournir des portions aux pauvres malades de la ville, mais la cherté des vivres & les circonſtances ont fait réformer cette charité; heureuſement l'état actuel de l'hôpital des hommes d'Avon, y ſupplée avec abondance.

## *Hôpital d'Avon.*

L'hôpital des hommes, connu ſous le nom d'*hôpital d'Avon*, a été, dès ſon origine, mis ſous la direction des frères de la charité, qui, avant cette fondation, ſuivoient la Cour & s'établiſſoient auprès des malades, ſous des tentes qui ſervoient alors d'infirmerie pour la maiſon du Roi.

Ces réligieux actuellement au nombre de cinq, en comptant l'aumonier & le prieur, ne ſuffiſent pas lors des voyages de la Cour pour le nombre des malades dont cet hôpital eſt chargé, & ils ſont alors ſecourus par pluſieurs autres que l'on envoie de Paris aux frais de la maiſon du Roi.

La Charité royale d'Avon eſt à l'Eſt de Fontainebleau, dans un endroit découvert, & dans une ſituation agréable & ſalubre. Le corps de bâtiment eſt quarré, & les ſalles des malades, au nombre de quatre, ſont contiguës, & diſpoſées de manière qu'on peut entendre la meſſe aux deux extrémités.

Les religieux ſont très-décemment logés au premier; le rez-de-chauſſée du côté de la cour, du parterre, & en partie du jardin, eſt occupé par la pharmacie,

la cuisine, les salles à manger & de chapitre. Il y a en outre au premier deux autres salles pour le service des malades pendant le séjour de la Cour, lorsque leur nombre excède celui de soixante ; & ces dernières salles, quoique moins bien proportionnées, servent pour-lors de supplément.

Toutes ces salles sont fort propres, bien aérées, & échauffées pendant l'hiver par un poêle & un réchaud. On donne aux convalescens la soupe, le bouilli, du vin, des œufs frais, des pruneaux, & quelquefois du rôti; & le régime des malades est réglé par les officiers de santé, le médecin & le chirurgien.

Cet hôpital est encore dû à la bienfaisance d'*Anne d'Autriche*, qui, en 1666, y fonda six lits d'hommes : quelques particuliers depuis y en fondèrent trois autres ; & sous le ministère de M. *de Malesherbes*, le Roi assura l'entretien de deux nouveaux lits à raison de vingt-cinq sous pour chaque par jour ; ce qui faisoit monter le nombre des lits à onze.

La charité de *Louis XVI* a fait naître depuis peu un changement avantageux dans la destination de cet hôpital. Sur la fin de l'année 1782, le Roi, touché de la misère des habitans de ce bourg & des

campagnes qui l'avoiſinent, écouta favorablement les très-humbles repréſentations du pere *Michel l'Elu*, alors prieur de cette maiſon. En conſéquence Sa Majeſté approuva, qu'outre les neuf malades faits pour occuper les lits de fondation, on pût en recevoir vingt autres pris dans Fontainebleau, ou dans les campagnes environnantes, à trois lieues à la ronde, & que les journées de ces malades fuſſent payées à raiſon de vingt ſous par jour, aux conditions & de la manière qu'il eſt ſpécifié dans le réglement ſuivant, rédigé & arrêté par M. l'intendant de la généralité de Paris, & dont voici les principaux articles.

ARTICLE PREMIER.

Les pauvres malades de Fontainebleau & des campagnes qui l'avoiſinent, à la diſtance ſeulement de deux ou trois lieues au plus, affectés des maladies déſignées dans l'article deuxième du préſent réglement, ſeront reçus audit hôpital pour y être traités de leurs maladies, juſqu'à leur entière & parfaite guériſon.

ARTICLE II.

Dans le nombre des malades de ſupplément qui ſe préſenteront audit hôpital,

pour y être admis, l'intention de Sa Majesté est que l'on n'y reçoive que les personnes affectées de maladies graves, mais qui ont un période connu, comme fractures, plaies récentes, &c. & que celles qui seront affectées d'ulcères, de maladies lentes & contagieuses, en soient absolument exclues, quelle que soit leur indigence, étant à craindre que, sans cette attention, cette maison ne se trouve bientôt surchargée de valétudinaires qui occuperoient constamment les lits de supplément, au détriment des finances du roi, sans procurer un secours réel au pays.

Aucun malade, excédant le nombre des neuf lits de fondation, ne pourra être admis & reçu dans ledit hôpital sans un billet d'entrée signé du commissaire des guerres du département, ou du subdélégué en l'absence du commissaire des guerres, lequel billet ne sera délivré par l'un ou l'autre de ces officiers, que d'après la visite que le médecin aura faite du malade, & sur un certificat signé de cet officier de santé, lequel devra contenir la cause sommaire de la maladie.

## ARTICLE III.

Il sera tenu exactement un état ou contrôle nominatif des malades surnu-

méraires au compte du roi, qui feront reçus & traités dans cet hofpice, lequel contrôle contiendra les noms de baptême & de famille du malade, le nom de la paroiffe fur laquelle il demeure, le jour de fon entrée & de fa fortie dudit hôpital, & la caufe fommaire de fa maladie. Un double de ce contrôle fera remis au médecin de cet hôpital.

## ARTICLE IV.

Le nombre des lits occupés par les malades reçus au compte de Roi, ne pourra en aucun cas excéder le nombre de vingt, fi ce n'eft dans le temps des voyages du Roi. Le fervice fe fera dans cet hôpital de la manière & ainfi qu'il s'eft toujours fait en pareille circonftance; &, attendu la néceffité de pourvoir fpécialement & de préférence au foulagement des perfonnes de la fuite de Sa Majefté, pendant tout le temps de fes féjours à Fontainebleau, il ne fera plus délivré aucun billet d'entrée audit hôpital que de l'autorifation expreffe du fecrétaire d'Etat ayant le département de la maifon de S. M.

## ARTICLE V.

Dès qu'un des lits de fondation fera vacant, il devra être occupé fur le champ

par un des malades traités au compte du Roi ; & à compter du jour où il passera dans la chambre des neuf lits fondés, son nom sera rayé du contrôle nominatif des hommes malades traités au compte du Roi ; à l'effet de quoi, & pour prévenir toute espèce d'abus à cet égard, le médecin dudit hôpital demeure autorisé à faire passer le malade surnuméraire qu'il jugera à propos dans la salle des neuf lits de fondation, & il voudra bien donner avis sur le champ audit sieur Subdélégué de cette mutation, pour que le nom du malade soit rayé du contrôle nominatif des malades surnuméraires.

ARTICLE VI.

Le prix de la journée de chaque malade surnuméraire sera fixé, d'après les ordres de Sa Majesté, à vingt sous pour chaque malade, & pour toutes choses, moyennant lequel prix il ne sera passé aucune autre espèce de dépense, ni aucune journée d'infirmier.

*Hôpital des Filles-Bleues.*

Il y a à Fontainebleau une troisième maison de charité, située à l'extrémité septentrionale de ce bourg, sur la droite du grand chemin de Paris. On lui donne indifféremment le nom de *Sainte-Famil-*

*le*, de *Filles-Bleues*, ou *de la Chambre ;* & on aime à répéter cette dernière dénomination, parce qu'elle retrace l'origine de cette intéressante maison. Madame *de Montespan*, qui en est la fondatrice, ayant rassemblé avant la construction de cette maison, des orphelines éparses, s'empressa de les réunir dans un même lieu ; & en attendant un plus grand emplacement, elle les logea dans une chambre de la charité royale des femmes. Depuis madame *de Montespan* cet hôpital a été, comme il est encore aujourd'hui, sous la protection de la maison d'Orléans ; & M. le curé de Fontainebleau, qui est chargé de surveiller les sœurs & de se faire rendre compte tous les mois de la recette & de la dépense, présente chaque année au conseil de M. le duc d'Orléans, un tableau général de l'administration de cet hôpital.

Cette maison est vaste, parfaitement bien entretenue ; dès qu'elle a été achevée, on y a reçu non-seulement soixante orphelines, mais trente vieilles filles & femmes infirmes, & dix hommes pauvres déja avancés en âge.

Les orphelines y reçoivent une éducation chrétienne & laborieuse, & elles n'en sortent qu'à quinze ans, après avoir

appris à travailler en linge, à la tapisserie & à la dentelle. Les vieilles femmes travaillent à la filature, au tricot ou au jardin ; les vieux hommes choisissent dans les gros ouvrages ceux dont ils peuvent se charger ; mais le travail, qui est de nécessité pour les orphelines, n'est qu'un délassement pour les vieillards de l'un & de l'autre sexe, qui y jouissent du repos & de la tranquillité que leur âge demande. Huit sœurs président à ces différens offices, & sont chargées aussi de gouverner les malades sous les ordres d'un médecin & d'un chirurgien. Le bon ordre & la régularité qui règnent dans cette maison, en font rechercher les places. L'augmentation des revenus a permis depuis quelques années de faire monter le nombre des orphelines jusqu'à soixante-douze ; celui des vieilles femmes, jusqu'à quarante ; & celui des hommes, à dix-huit : mais cette augmentation est bien éloignée de pouvoir répondre aux besoins de ce bourg, comme il est aisé de le voir dans l'article suivant.

*Maladies qui règnent le plus communément à Fontainebleau.*

Sur sept mille individus que l'on compte à Fontainebleau, il y en a au

moins quatre mille d'indigens ; le naturel des habitans de ce bourg, qui eſt un peu lent, & les charités multipliées qui préſentent des reſſources à la pauvreté, ſont ſans doute les cauſes de ce grand nombre de malheureux ; mais ils ſeroient en bien moins grande quantité, ſi le commerce ou quelque manufacture ranimoit leur activité, & ſi l'agriculture pouvoit être plus encouragée dans ce pays.

Quoique l'air ſoit vif à Fontainebleau, quoique le froid & la chaleur s'y faſſent ſentir avec force, les maladies y ſont en général peu fréquentes & aſſez douces. Dans les campagnes voiſines les vents d'Oueſt & de Sud-Oueſt, accompagnés de pluies & d'orages, font naître pendant l'été & l'automne des fièvres intermittentes & rémittentes, des dyſſenteries & d'autres maladies populaires ; mais leur mauvaiſe influence ne s'étend pas juſqu'à Fontainebleau. On n'y connoît pas de maladies épidémiques, & les perſonnes aiſées ſur-tout y ſont rarement malades. Les pauvres ſont plus expoſés aux maladies aiguës de différentes eſpèces, dont il eſt facile de trouver l'origine dans leur genre de vie ; mais peut-être ces maladies ſeroient-elles moins communes & moins graves, ſi l'on avoit

l'attention d'éloigner de Fontainebleau plusieurs causes d'insalubrité, dont le peuple doit ressentir les influences; tels sont les immondices des boucheries qui restent dans les rues, l'eau qui séjourne & croupit dans les ruisseaux, & particulièrement le dépôt considérable de fumier qui est à l'Est de Fontainebleau, la voirie qui est à l'Ouest, & dont les émanations se font sentir souvent d'une façon très-désagréable.

Les hommes sont bien faits & assez robustes, les femmes ont la poitrine délicate, & les dents sont généralement mauvaises; ce qu'on attribue à la crudité des eaux. On a observé dans tous les temps que les poitrinaires se trouvoient fort mal de l'air de Fontainebleau.

D'après mes observations, & encore plus d'après celles de mon prédécesseur, qui y a fait la médecine avec succès pendant trente-deux ans; les maladies courantes sont, pour les adultes, des fièvres intermittentes très-communes, des quartes rebelles, des fièvres continues putrides, souvent vermineuses, qui en général ne deviennent malignes que par négligence ou défaut de traitement: les plus communes, après celles-ci, sont les fausses pleurésies, les fluxions érysipélateuses

& les affections rhumatismales. Le temps où ces maladies sont les plus fréquentes est, comme par-tout ailleurs, celui qui précède & qui suit les équinoxes.

Les maladies des enfans sont la coqueluche & les convulsions, produites le plus souvent par les vers, la rougeole & la petite-vérole; ces maladies, quoique d'un caractère bénin, laissent presque toujours une sécheresse de poitrine, compliquée d'une petite toux que les boissons mucilagineuses, coupées avec le lait, guérissent facilement.

Il est une affection morbifique à laquelle tous les habitans de Fontainebleau sont plus ou moins disposés. C'est une colique qui commence par être sourde, qui finit par devenir plus vive, & qui est en général fort tenace. On l'attribue au sable qui est emporté dans l'atmosphère, qui est suspendu dans les eaux, & qui reste imprégné dans les légumes, lorsqu'on n'a pas eu l'attention de les laver convenablement.

Ce qui pourroit appuyer cette conjecture, c'est la maladie dont sont journellement affectés les hommes qui exploitent le grès, & auxquels on donne le nom de *carriers*. Ces ouvriers observent, lorsqu'ils travaillent dans le grès à

découvert & moins ſolide, qu'il s'élève à chaque coup de couperet, non-ſeulement des molécules très-fines, mais encore une vapeur volatile qui a une odeur particulière; &, malgré l'attention qu'ils ont de détourner la tête, ils reſſentent tôt ou tard l'effet de ces deux cauſes. La maladie qui en réſulte eſt celle qui eſt la plus funeſte aux habitans de Fontainebleau, comme les obſervations faites à l'Hôtel-Dieu le confirment; & voici quelle en eſt la marche. D'abord les malades ſe plaignent d'une toux sèche, profonde, qui prend par intervalles, d'une eſpèce de laſſitude univerſelle qu'ils caractériſent de forte courbature; bientôt la toux devient continue & plus fatigante, le crachement de ſang a lieu enſuite, la phthiſie parcourt les deux dernières périodes: quelquefois il y a de l'ardeur dans les entrailles & des piſſemens de ſang, mais la ſurdité eſt un ſigne aſſez général quand la maladie eſt avancée; & l'expérience a appris à le regarder comme l'avant-coureur d'une mort prochaine.

Lorſqu'on fait l'ouverture des cadavres, on rencontre la ſubſtance pulmonaire conſtamment tuberculeuſe, & même ſquirreuſe en pluſieurs parties; il y a adhérence du poumon à la plèvre, & de la

plèvre aux côtes, & ſouvent un des poumons eſt détruit par la ſuppuration. On a trouvé le cœur plus volumineux, de l'eau dans le péricarde en quantité aſſez conſidérable, le foie & la rate beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire; & il eſt bon d'obſerver que dans tous les cas les poumons tombent au fond de l'eau.

La médecine a peu de reſſources pour la guériſon de ces ouvriers, qui meurent preſque tous avant quinze ou vingt ans d'emploi; mais la prophylactique pourroit être employée avec plus de ſuccès, s'il étoit poſſible d'arracher ces pauvres gens au ſeul métier qui puiſſe les faire vivre & ſoutenir leur famille.

---

*OBSERVATION ſur une groſſeſſe apparente, produite par une tumeur abdominale, avec épanchement dans le ventre & dans la poitrine; par M. MAURY, médecin de l'Hôtel-Dieu de Sezanne.*

Dans le commencement de l'année 1780, une fille de vingt ans, domeſtique, ſe plaignit d'avoir un mal de tête continu & de fréquentes envies de vomir; elle avoit le pouls dur & vif, le ventre

étoit gros, l'appétit bizarre, & elle vomissoit particulièrement les alimens qui n'étoient pas de son goût; mais la langue n'étoit pas chargée, le visage étoit bon, le teint même un peu animé, & elle avoit du reste toutes les apparences de la santé.

Quoique le concours de ces symptômes fût capable d'inspirer des doutes sur l'état de cette fille, je n'en eus pas d'abord la pensée, par la connoissance que j'avois de sa bonne conduite, & je m'occupai de remplir les indications que son état exigeoit; la dureté du pouls, la rougeur de la face & l'état spasmodique, me firent pratiquer jusqu'à trois saignées; je prescrivis ensuite des délayans & des évacuans même émétisés: le malaise persista toujours; & cette fille entra à l'hôpital pour être plus à portée des secours dont elle avoit besoin.

Dès les premiers jours, j'examinai avec soin le ventre & la gorge de cette nouvelle malade, & je crus y découvrir tous les signes ordinaires de la grossesse; l'enflure étoit bornée au ventre; les cuisses & les jambes étoient dans l'état naturel; les urines couloient abondamment, & étoient bien composées; enfin les règles ne paroissoient pas depuis plusieurs

mois. Je ne pus m'empêcher d'avoir alors les plus violens ſoupçons ſur la groſſeſſe, dont il me ſembloit appercevoir tous les ſymptômes. J'exhortai la malade à me faire la confeſſion de ſon état, & ſa dénégation ne me convainquant pas, je crus qu'il étoit imprudent de lui adminiſtrer des remèdes : des chirurgiens par leſquels je la fis viſiter, continuèrent à entretenir mes ſoupçons ; cependant, après une quinzaine de jours d'une ſituation aſſez tranquille, quoique toujours douloureuſe, le vomiſſement parut plus fréquent & plus glaireux ; la malade devint triſte, fut frappée de l'idée de la mort ; &, ſans préſenter de nouveaux ſymptômes bien remarquables, elle mourut dans les derniers jours d'avril.

A l'ouverture du cadavre, nous avons trouvé une pinte d'eau à-peu-près épanchée dans le bas-ventre, & une maſſe charnue très-conſidérable, formant un globe applati, dont la ſuperficie étoit unie. Ce gros corps rempliſſoit preſque tout l'abdomen, & avoit pour baſe la ſurface de tous les inteſtins & le pancréas, qui étoient ainſi unis & ſoudés enſemble. Cette maſſe énorme avoit auſſi de fortes adhérences avec l'eſtomac, le foie & les reins. Du côté gauche de cette maſſe étoit

étoit une poche aſſez ſpacieuſe, formée par l'expanſion de l'inteſtin colon, & contenant beaucoup de matière fécale. Les reins ne nous ont pas paru viciés, non plus que la matrice qui étoit dans ſon état naturel ; mais les ovaires étoient entiérement macérés.

Les inteſtins étoient ſi bien unis les uns aux autres, que nous avons eu la plus grande peine à les ſéparer par la diſſection : le méſentère étoit tout-à-fait obſtrué ; & le pylore étoit tellement reſſerré, qu'à peine pouvoit-il donner paſſage aux alimens dans le duodénum ; ce qui avoit cauſé ce vomiſſement opiniâtre que rien n'avoit pu calmer. Le foie, qui étoit à-peu-près du volume ordinaire, avoit à ſa partie inférieure & convexe une portion de l'épiploon tellement inhérente, qu'elle ſembloit s'être identifiée avec lui. Cette portion d'épiploon, ou pour mieux dire, cet épiploon *ratatiné*, avoit à-peu-près quatre lignes d'épaiſſeur, étoit dur & d'une ſuperficie très-inégale ; la véſicule du fiel contenoit beaucoup de bile, & d'une conſiſtance très-épaiſſe.

Nous avons fait auſſi l'ouverture de la poitrine, dans laquelle nous avons trouvé environ trois demi-ſeptiers d'eau épanchée. Les deux lobes du poumon étoient

flétris, & le cœur plus volumineux qu'il n'eſt ordinairement. Ce qui étonne, c'eſt que, malgré tous les germes de maladie que cette fille portoit ſans doute depuis long-temps, ſa ſanté n'avoit été notablement dérangée que trois mois avant ſa mort, & que jamais la reſpiration n'a paru gênée.

*OBSERVATION ſur l'extraction d'un enfant qui étoit reſté dans le ventre de la mère pendant plus d'un an ; par M. DE BERGES, profeſſeur des accouchemens de la généralité de Soiſſons, & médecin de l'hôpital de la Fère.*

Une pauvre femme nommée *Antoinette Le Sage*, âgée de vingt-ſept ans, devint enceinte pour la première fois vers la fin d'octobre 1778. Ses règles qui devoient paroître au commencement de novembre, n'eurent pas lieu ; & à dater de cette époque, elle éprouva ſucceſſivement tous les ſymptômes généraux & particuliers qui caractériſent la groſſeſſe ; les mouvemens de l'enfant furent ſur tout très-ſenſibles, & avoient été toujours en augmentant juſqu'au 29 juin où la marche de la nature fut dérangée par un accident, dont voici les circonſtances. Cette femme

ſe trouvant à une fête de village, & ſe préparant à ſe coucher avec une de ſes compagnes, reçut de cette femme, dans le moment où elle montoit au lit, un grand coup ſur le ventre. Dès ce moment, la malheureuſe femme groſſe éprouva des douleurs très vives dans la matrice, douleurs qui perſiſtèrent pendant pluſieurs jours; mais ce qu'il y eut de plus remarquable & de plus triſte, c'eſt qu'elle ne ſentit plus dès lors aucun mouvement de la part de ſon enfant.

Vers le 20 juillet, temps auquel elle croyoit devoir accoucher, elle n'eut aucune des douleurs qui précèdent & accompagnent l'accouchement. Les ſeins cependant ſe gonflèrent un peu, il en découla même une ſorte de matière laiteuſe, aſſez abondante pour mouiller & tacher ſon linge; elle eût auſſi, ſuivant ſon rapport, de légères vidanges. Ce dernier écoulement peu abondant prit bientôt un mauvais caractère, & ſa fétidité alla en augmentant juſqu'au 3 novembre, jour qu'elle a été délivrée en mon abſence par les ſoins de la ſage-femme de Vervins, & d'une de mes élèves, que j'avois placée auprès d'elle.

D'après les ordres que j'avois donnés de veiller attentivement auprès de cette

femme, & de noter exactement tout ce qui arriveroit pendant le travail pour m'en rendre compte, voici ce que j'appris le lendemain.

L'orifice interne ayant paru un peu béant, fut dilaté avec prudence, & on reconnut au toucher la tête d'un enfant. Mes élèves continuèrent en conséquence leur manœuvre à différentes reprises, & parvinrent au bout de quelques heures à délivrer cette malheureuse, dont on ne vouloit plus croire la grossesse, & qu'on regardoit comme perdue sans ressource.

En effet, cette pauvre femme étoit si épuisée quelques jours avant sa délivrance, qu'elle éprouvoit de fréquentes foiblesses ; les foiblesses étoient dues, non-seulement à ces douleurs qu'elle éprouvoit, à l'angoisse dont elle étoit dévorée, mais aux différens remèdes actifs dont elle avoit fait usage avant que d'être entre mes mains. Les uns avoient conseillé & pratiqué la saignée ; les autres l'avoient purgée ; enfin, des empiriques avoient administré des remèdes pour fondre, à ce qu'ils disoient, un amas qui étoit dans le ventre. Cet amas n'étoit autre chose qu'un enfant mort, de dix-sept à dix-huit pouces de longueur, &

bien conformé ; l'endroit de la tête qui posoit sur l'orifice de la matrice, étoit le seul où il y eût un délabrement sensible.

Le cuir chevelu étoit rongé & détruit, il se détachoit aisément sur toute la tête, & la couleur de la peau du corps ressembloit en général à celle de la pelure du coin, lorsque ce fruit est parvenu à une trop grande maturité. Il ne restoit presque plus rien du placenta ; le cordon étoit mince & flasque. L'écoulement fétide a encore duré pendant quelques jours ; des fomentations, des injections & un régime convenable, ont suffi pour rétablir cette femme.

*OBSERVATION sur une double grossesse ventrale, d'une femme morte à l'âge de soixante-quatorze ans, envoyée par MM. VARNIER & MANGIN, médecin & chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Vitry-le-François.*

Une femme, après avoir fait douze enfans, parut devenir enceinte à l'âge de quarante-deux ans, & les signes de la grossesse se développèrent ensuite sans accident jusqu'à la fin du neuvième mois. A cette époque, elle eut une perte considérable ; & cette perte fut bientôt suivie

des douleurs qui annonçoient l'accouchement.

La ſage-femme en la touchant remarqua avec étonnement que le col de la matrice ne s'étoit point dilaté, que pendant la durée entière des douleurs les parties reſtoient dans le même état, & qu'il n'y avoit point eu d'autre écoulement que celui de la perte : cependant le temps n'apportoit aucun changement avantageux ; au contraire, la foibleſſe s'uniſſoit aux douleurs, & les défaillances devenoient fréquentes. Cet état extraordinaire & fâcheux, fit appeller au ſecours de la malade feu M. *Varnier*, médecin de Vitry, & M. *Maillot*, accoucheur à Châlons, qui décidèrent que la malade portoit un enfant. M. *Varnier* vouloit qu'on tentât de l'extraire ; le ſieur *Maillot* ſoutenoit que l'enfant étant hors des voies naturelles, on travailleroit inutilement à ſon extraction : on ne fit rien. Cependant les douleurs cessèrent au bout de quarante-huit heures, & la malade remiſe entre les mains de M. *Varnier*, fut conduite avec tant de ſoin & de ſageſſe, qu'elle ſe rétablit parfaitement. Le ventre reſta toujours comme celui d'une femme groſſe, mais la malade reprit toutes ſes fonctions, & ſe permit même la cohabitation conjugale.

Environ dix-huit mois après l'époque où auroit dû arriver le premier accouchement, elle ſentit de nouveau des douleurs ſemblables à celles de l'enfantement, & eut une perte qui dura pluſieurs jours : mais ces nouveaux accidens furent légers en comparaiſon des autres, & n'eurent aucune ſuite ; ils avoient cependant la même cauſe que les premiers, comme on le verra plus bas.

Depuis cette époque juſqu'à l'âge de ſoixante-quinze ans, cette perſonne a joui de la plus parfaite ſanté, & eſt morte ſans avoir éprouvé d'autre incommodité que la gêne réſultante de ſon gros ventre. Naturellement fort gaie, elle plaiſantoit ſouvent ſur la groſſeſſe dont elle étoit convaincue, tandis qu'à l'exception du médecin, de l'accoucheur ci-deſſus nommé, & de la ſage-femme, tout le monde étoit perſuadé que la groſſeur du ventre étoit produite par un ſquirrhe, & non par un enfant.

Cependant la mémoire d'un évènement qui avoit fait beaucoup de bruit dans la ville, la groſſeſſe permanente qui, pendant trente-trois ans, avoit fait rappeller à tous ceux qui la voyoient les débats que ſon état avoit excités, ſans qu'on eût pu prononcer un jugement

décisif, furent autant de motifs qui réveillèrent la curiosité publique; & la mourante avoit elle-même prévenu les desirs du public, en demandant expressément qu'on fît l'ouverture de son cadavre. On ne manqua pas d'exécuter ses intentions, & l'on procéda à cette ouverture avec cette attention inquiète & scrupuleuse que demandoit la circonstance.

Après avoir enlevé les tégumens du ventre, on trouva une masse flottante sur les intestins; cette masse étoit à sept ou huit pouces de la matrice dans la région hypogastrique; elle avoit une forme ovoïde, portoit neuf à dix pouces de longueur, sur six à sept de diamètre, & pesoit cinq livres & demie.

Ce corps étoit adhérent au tissu cellulaire des intestins en trois ou quatre endroits, tant par sa partie postérieure, que par sa partie latérale. L'enveloppe, ou la surface extérieure de ce corps, étoit demi-osseuse ou cartilagineuse, mais avec des différences notables. La partie antérieure & inférieure, & les côtés, étoient ossifiés; la partie supérieure & postérieure étoient absolument cartilagineuses, & avoient la blancheur & le poli du cartilage.

Quelques endroits desséchés, d'autres

attaqués par la ſuppuration, pouvoient permettre au ſcalpel d'ouvrir en partie cette enveloppe ; mais pour la ſéparer régulièrement, il fallut employer la ſcie : on ouvrit donc verticalement cette maſſe oſſifiée, & on découvrit au milieu un enfant à terme, accroupi dans la ſituation naturelle qu'il garde dans la matrice, ayant ſon placenta & ſon cordon.

Le cuir chevelu de cet enfant étoit macéré & détaché des pariétaux, ainſi que les cheveux, qui pourtant avoient encore conſervé leur force & leur état ordinaire ; toute la chair de cet enfant étoit ferme, mais elle étoit de couleur brune.

La tête de l'enfant, la main gauche & la cuiſſe droite de l'enfant, étoient oſſifiées, ainſi que les parties qui y correſpondoient.

Il fut très facile de reconnoître le ſexe de l'enfant, & de voir qu'il étoit mâle ; le placenta étoit attaché à la partie inférieure & latérale droite de la maſſe ſur la cuiſſe & le genou droit de l'enfant.

L'enfant & ſes enveloppes ayant été tirés du ventre de la mère, on s'occupa d'obſerver la matrice, le vagin & les dépendances de ces parties ; les trompes, les ovaires, le vagin, étoient dans l'état naturel ; mais on apperçut à la partie latérale gauche du corps de la matrice, un

trou fiſtuleux abſolument rond, dans lequel on pouvoit encore introduire l'extrémité du petit doigt.

On remarqua de plus, qu'il y avoit au devant de ce trou, un peu en bas, un corps blanc de ſurface inégale & de conſiſtance cartilagineuſe. Ce corps de la groſſeur d'un œuf de poule, fut reconnu être l'enveloppe d'un fœtus, qu'on jugea d'environ deux mois; cette enveloppe étoit percée vis-à-vis le trou de la matrice; mais le fœtus qu'elle contenoit étoit totalement décompoſé; il n'en reſtoit que les os, & on ne put méconnoître dans ce ſecond fœtus la cauſe des douleurs & de la perte qui étoit ſurvenue dix-huit mois après les premières.

On a déja des obſervations de cette nature. Les Mémoires de l'Académie des ſciences, ceux de l'Académie de chirurgie, les Tranſactions philoſophiques & d'autres recueils ſavans, renferment différentes hiſtoires analogues à celle-ci; mais la groſſeſſe ventrale dont on vient de lire l'hiſtoire, paroît néanmoins très-digne de piquer la curioſité, ſoit à cauſe de la ſeconde conception, ſoit parce qu'elle confirme ce que certains auteurs avoient avancé ſur les ſolutions de continuité qui peuvent arriver à la matrice.

*RÉFLEXIONS.*

L'art des accouchemens a été ſuivi depuis un ſiècle avec la plus grande émulation ; l'anatomie & la phyſique ſe ſont réunies avec l'obſervation clinique, pour aſſurer & étendre les principes qui ſervent de baſe à cette partie de la médecine. Toutes les dimenſions du baſſin ont été meſurées & calculées avec une préciſion géométrique : on a démontré & fait connoître par des méthodes ingénieuſes les différentes poſitions que peut prendre la tête de l'enfant à ſon paſſage, & tous les cas poſſibles ſemblent avoir été prévus & expliqués. Mais peut-être, le profit n'a-t il pas été en raiſon du travail ; peut-être, auroit-on à reprocher à l'art des accouchemens un appareil trop compliqué ; peut-être auſſi, cette affectation d'employer ſans ceſſe la phyſique & la géométrie, ces diviſions & ſoudiviſions multipliées nuiſent-elles à cette heureuſe dextérité qu'on acquiert par la pratique, & à cette doctrine ſimple qui doit diriger la main des accoucheurs les plus habiles.

Quoi qu'il en ſoit, l'art des accouchemens a fait de grands progrès ; mais néanmoins il y a encore dans la théorie & dans la pratique de cette partie de l'art

de guérir, plusieurs choses à desirer. Pour en avoir une idée, il suffiroit de fixer son attention sur les points les plus simples & les plus connus en apparence.

Qu'y a-t-il de plus évident dans l'histoire des accouchemens que les signes de la grossesse? Les symptômes extérieurs sont multipliés & frappans. Il est d'autres symptômes fort sensibles, relatifs aux fonctions naturelles; & le toucher sembleroit dévoir être lui seul un indicateur fidèle : cependant on a vu les plus fameux accoucheurs se tromper d'une manière frappante, en jugeant comme grosses des femmes qui ne l'étoient pas, & en regardant comme affectées de squirrhes ou d'hydropisies, des femmes qui étoient grosses. Sans parler de l'erreur à laquelle tous les hommes sont sujets, il est des cas dans lesquels il paroît impossible de l'éviter : telle est celui de l'observation rapportée par M. *Maury*, où tous les signes posit'fs & négatifs sembloient anonerc la grossesse, au moins pendant les premiers mois. On se rappelle avec quelle chaleur des médecins & des chirurgiens célèbres de la capitale ont disputé, il y a vingt ans, sur le terme des accouchemens, & comment, malgré leurs savans débats, la question est restée in-

décise ; il est peut-être plus difficile encore de trouver des moyens infaillibles de juger de la grossesse pendant les six premiers mois.

Mais, sans nous arrêter à faire, sur les trois observations précédentes, des réflexions physiologiques & pathologiques qui se présentent d'elles mêmes, nous compléterons ce qui manque aux deux dernières, en mettant sous les yeux des lecteurs un précis de ce que les médecins & chirurgiens observateurs nous ont appris jusqu'à ce moment sur ces grossesses extraordinaires, que d'autres ont nommées *conceptions ventrales ;* elles peuvent se réduire à quatre espèces, 1°. la grossesse des trompes ; 2°. la grossesse des ovaires ; 3°. la grossesse ventrale ; 4°. les grossesses de matrice prolongées ou permanentes.

### *Grossesse des trompes.*

*Jean Riolan* fut le premier qui, dans son Anthropographie, publiée en 1650, rapporta l'histoire d'une grossesse hors la cavité de l'uterus ; c'étoit une grossesse des trompes, qu'il eut occasion de voir dans une blanchisseuse de la reine *Anne d'Autriche*, qui fut ouverte en présence de son premier médecin *Pierre Seguin ;*

mais, malgré toutes les précautions qu'il prit pour donner de l'authenticité à cette obſervation, il n'en fut pas cru, & le ſeptique *Guy-Patin*, ennemi des choſes nouvelles, publia que *Riolan* n'avoit certifié cette obſervation que pour plaire au premier médecin de la reine.

En 1669 un chirurgien de Paris, nommé *Benoît Vaſſal*, rencontra une groſſeſſe des trompes qu'il ne connut pas : il prit la trompe, où le fœtus étoit logé, pour une ſeconde matrice ; & *Mauriceau* lui-même s'y trompa, en annonçant cette obſervation comme une hernie de l'uterus. Bientôt, les mêmes faits ayant été rencontrés & décrits par les anatomiſtes les plus diſtingués, on ne douta plus de leur réalité. *Regner de Graaf* conſigna une obſervation de groſſeſſe des trompes dans les Tranſactions philoſophiques (*a*). *Littre* & *Duverney* rencontrerent chacun de leur côté le même phénomène, & en firent hommage à l'Académie des Sciences de Paris (*b*) ; & l'on trouve des faits ſemblables, relatés

(*a*) Tranſ. philoſoph. année 1694, nº 20, art. 2.

(*b*) Année 1702, p. 234.

dans les Traités d'Anatomie de *Dionis* & de *Bussière* (*a*).

*Grossesse des ovaires.*

La première observation de la grossesse des ovaires se fit en 1682, par un médecin du Périgord, nommé de *Saint-Maurice* (*b*); la seconde est due à un médecin de Lambesc en Provence, nommé *Montagnier* (*c*). Dans ces deux observations il est question d'un fœtus de deux mois environ, tombé dans le ventre, en déchirant l'ovaire; le fœtus nageoit dans beaucoup de sang, la matrice & les trompes étoient intactes; mais l'ovaire étoit enflé & déchiré dans sa partie inférieure. Les Mémoires de l'Académie des Sciences, pour les années 1701, 1743 & 1759, présentent des observations plus précises encore sur cette espèce de grossesse; puisque le fœtus étoit assez développé dans l'ovaire, pour que ses principales parties fussent sensibles. Enfin, ces tumeurs enkystées des ovaires, dans lesquelles on a trouvé des matières purulentes, charnues, des os,

(a) *Voyez* l'Anatomie de DIONIS.

(*b*) Bibl. anat. MANGET, tom. j, p. 623.

(*c*) VIEUSSENS, *de structura & usu uteri & placentæ.*

des cheveux & jusqu'à des dents, sont des preuves que le fœtus peut parvenir à un développement considérable dans cette partie (*a*).

*Grossesse ventrale.*

La véritable grossesse ventrale a lieu lorsque l'œuf fécondé, au lieu d'être conduit dans la matrice, par le moyen de la trompe, se trouve précipité dans la cavité du ventre & s'y développe. Dans ces cas, la matrice, l'ovaire & la trompe sont en bon état, & le placenta s'attache aux intestins, au mésentère, à l'estomac. Ce phénomène qui peut prêter tant à penser aux physiologistes, est indubitable. *Courtial*, médecin de Toulouse, rapporte une observation de ce genre dans son Traité intitulé Nouvelles Observations sur les os : on en trouve une autre dans l'Anatomie de *Dionis;* & le Recueil de l'Académie des Sciences, pour l'année 1748, présente un Mémoire très-curieux de deux médecins de Joigny. Dans les deux premiers cas, les enfans étoient à-peu-près à terme, placés dans la cavité gauche du bas-ventre, & avoient causé la mort en produisant

(a) *Advers. anatom. dec. 3, p. 6 & 20.*

par leur développement, du désordre dans les organes ſur leſquels ils repoſoient. Dans le troiſième, la mère avoit ſurévcu trente ans; & on trouva ſous des enveloppes dures & épaiſſes, qui tenoient au péritoine & à l'extérieur de la matrice, un fœtus bien formé, aſſez grand, avec des cheveux & des dents inciſives prêtes à percer. Cette dernière hiſtoire parut bien extraordinaire, même aux médecins; mais on avoit oublié qu'une obſervation ſemblable avoit été faite à Pont-à-Mouſſon, en 1659. On voit en effet dans les Diſſertations qui furent faites à ce ſujet en 1661, que l'enfant de Pont-à-Mouſſon étoit, comme celui de Joigny, reſté trente ans dans la cavité abdominale, qu'il y avoit été trouvé incruſté d'une couche plâtreuſe, & que la matrice n'avoit ni déchirure ni cicatrice (*a*).

Lorſqu'un enfant à terme ne peut point ſortir par l'ouverture naturelle, ſoit à cauſe d'une conformation particulière de ce viſcère, ſoit à cauſe de la poſition de l'enfant, & qu'il ſe fait jour à travers les parois de la matrice, il tombe dans la capacité du ventre, ce qui a en-

---

(a) *Voyez* ASTRUC, Maladies des femmes, tom. V, pag. 122.

core été nommé, quoiqu'affez improprement, *groffeffe ventrale ;* c'eft le cas de l'obfervation de Vitry. Ce cas n'eft pas neuf, on en connoît trois qui lui font fort analogues & qui exciterent autrefois la plus grande furprife ; l'un a été rapporté, en 1678, par *François Bayle*, profeffeur de Touloufe ; l'autre eft l'hiftoire de la femme de Suabe, arrivée en 1720, encore plus merveilleufe aux yeux du vulgaire, & qui eft tout à-fait femblable à celle de Vitry ; la troifième a été vue & rapportée par *Bartholin*, & a été la caufe des recherches curieufes qu'il a faites fur les voies extraordinaires des accouchemens.

Dans l'obfervation du profeffeur de Touloufe, l'enfant étoit dans le bas-ventre de fa mère, recouvert d'une couche plâtreufe, & on voyoit fenfiblement l'endroit de la matrice par où il s'étoit fait paffage.

La femme de Suabe, après avoir reffenti les douleurs pour accoucher & même rendu les eaux, fouffrir enfuite pendant fept femaines, & fe rétablit prefque fubitement, après avoir pris une potion anodyne ; il ne lui refta d'autre incommodité qu'un gros ventre, & elle fit depuis deux groffeffes qui fe terminerent

heureuſement. Quarante-ſix ans après la fin de la première groſſeſſe elle mourut, & l'on trouva un globe preſque oſſeux, gros comme une boule, flottant dans le côté gauche de l'abdomen, adhérent à la matrice par un ſegment carniforme large comme un florin : en ouvrant cette ſphère cartilagineuſe, on trouva un fœtus mâle bien conformé dans la ſituation naturelle, d'une couleur un peu brune, & dont les chairs & les viſcères étoient un peu deſſéchés.

*Bartholin* (*a*) rapporte qu'une femme qui étoit à ſa quatrième groſſeſſe, étant parvenue au terme de neuf mois, eut des douleurs & fut deux jours entiers en travail ; les douleurs ſe diſſiperent abſolument, & après ſix ſemaines elles ſe renouvellerent. Cinq jours après il ſe forma un abcès à l'ombilic, qui donna iſſue à quelques portions oſſeuſes. De nouveaux abcès eurent lieu enſuite & ſe ſuccèderent dans pluſieurs points de la circonférence du ventre en différens temps, & la femme finit par jouir d'une bonne ſanté.

---

(a) *Voyez* ſur tous ces faits T. BARTHOLIN, *De inſolitis partûs humani viis. Hafniæ*, 1666, in-8°, & le recueil des Mémoires pour & contre les naiſſances tardives.

*Grossesses de matrice, prolongées ou permanentes.*

Lorsque le col de l'utérus ne peut pas se prêter à l'accouchement, & que les fibres de ce viscère sont assez fortes pour n'être pas rompues, alors l'enfant doit rester dans la matrice; si ce violent combat ne cause pas promptement la mort de la mère, le séjour d'un fœtus sans vie dans la cavité de l'utérus, doit produire le plus communément des accidens funestes, qui viennent de la décomposition putride de la masse retenue.

L'observation de M. *De Berges* présente une terminaison heureuse, mais qui n'a pas toujours lieu; car l'expérience a prouvé que les humeurs purulentes & acrimonieuses, qui résultent de la dissolution d'un fœtus, ulcèrent & gangrènent la matrice & les parties voisines: on trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, l'observation d'une femme qui rendit par le fondement, pièce à pièce, un fœtus de cinq mois qui avoit péri par une chûte qu'elle avoit faite sur le ventre (*a*).

(*a*) Histoire de l'Académie des sciences, année 1746.

Un phénomène plus rare, c'eſt que l'enfant retenu dans la matrice s'y pétrifie. En 1582, *Jean Alboſius* publia l'hiſtoire d'un enfant conſervé dans l'uterus de la mère pendant vingt-huit ans, & cet enfant étoit couvert d'une couche plâtreuſe. Tel étoit encore l'enfant de Dole en Franche-Comté, que la mère porta juſqu'à la mort, pendant ſeize ans, dans la cavité de la matrice. Ces hiſtoires devenues célèbres en médecine, ont été connues ſous le nom de *lithopedium*, à cauſe de la croûte cartilagineuſe, dont ces fœtus ont été trouvés revêtus (*a*).

*Mais la collection de ces faits extraordinaires eſt-elle ſeulement un objet de curioſité; & peut-on eſpérer d'en tirer quelques conſéquences avantageuſes pour la pratique?*

Il n'appartient qu'aux compagnies ſavantes de répondre avec l'étendue & la juſteſſe convénables à cette queſtion; & ſi l'on ajoute encore ici quelques réflexions, ce n'eſt que pour en faire ſentir l'importance & la difficulté.

Dans la première eſpèce de groſſeſſe extraordinaire, quand le fœtus ne meurt

(*a*) ASTRUC, *ibid.*

pas promptement dans l'ovaire, il briſe le plus ſouvent la frêle enveloppe qui le renferme, & produit une mort prompte à cauſe de l'épanchement ſanguin : mais le diagnoſtic de ce cas eſt trop obſcur, l'accident trop ſubit & trop imprévu pour qu'on puiſſe imaginer un moyen de le prévoir & d'y apporter du remède. Si le germe périt dans l'ovaire, après un peu de développement, il ſe deſſèche ou s'y putréfie. Dans cette circonſtance il n'eſt qu'un ſeul cas, dans lequel l'art puiſſe venir au ſecours de la nature, c'eſt lorſque la décompoſition du fœtus cauſe une hydropiſie purulente de l'ovaire, & que la tumeur vient abſcèder dans un point de la région abdominale.

Dans la ſeconde eſpèce de groſſeſſe, il y a un exemple fameux des reſſources de la chirurgie. *Abraham Cyprien*, profeſſeur dans l'univerſité de Franeker, a opéré, dans le commencement de ce ſiècle, une femme qui avoit une groſſeſſe des trompes. Un peu après le dixième mois, il tira de la trompe un enfant de grandeur médiocre : il eut ſauve la vie à cet enfant, en faiſant l'opération au neuvième mois; mais il n'oſa pas alors obéir au déſir qu'il en avoit, & il n'y fut déterminé, cinq ſemaines après, que

par un abcès qui se forma à la région ombilicale. A ce sujet M. *Astruc* pense, que dans la plupart des opérations Césariennes, qui ont si bien réussi à des chirurgiens de campagne, ce n'est pas de la matrice, mais des trompes que l'enfant a été retiré (*a*).

On trouve, dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, des réflexions fort justes sur les dangers de l'opération Césarienne, dans la vraie grossesse ventrale.

Il y a certainement des signes qui font connoître que la conception a eu lieu dans l'abdomen; tels sont les douleurs dans le ventre, un poids plus incommode, la grande mobilité de l'enfant, sa situation dans un des côtés de la région hypogastrique, enfin l'exploration comparative de l'uterus dans les différentes périodes de la gestation. Il est encore certain, que dans ces sortes de grossesses, les femmes au terme ordinaire de l'accouchement, sentent des douleurs à la matrice, & qu'on pourroit à cette époque faire l'extraction de l'enfant; mais en considérant que le placenta est adhérent aux intestins, à l'estomac ou à telle

(*a*) ASTRUC, Malad. des femmes, tom. V.

autre partie, dont on ne conçoit pas qu'il puiſſe être détaché ſans cauſer la mort de la mère; en ſe rappelant d'un autre côté que l'enfant abandonné peut reſter pendant toute la vie renfermé dans une ſorte de capſule, ou ſortir par parcelles en formant des abcès, ſoit au nombril, comme l'a vu *Bianchi*, ſoit au fond du baſſin, comme l'a vu *Littre*, on ſent combien il y a de motifs pour laiſſer agir la nature dans ces circonſtances (*a*).

Cependant ſi l'enfant, vers le neuvième mois, étoit bien vivant, & qu'on ſentit ſes membres mobiles à travers les tégumens de l'abdomen, comme il eſt arrivé de le voir au père de M. *Sabathier* (*b*), pourroit-on s'empêcher de conclure pour l'opération Céſarienne, qui donneroit la vie à l'enfant, ſans faire courir à la mère un danger plus grand que celui auquel elle reſteroit expoſée, en laiſſant mourir ſon enfant dans ſon ſein?

Dans la ſeconde eſpèce de groſſeſſe ventrale, c'eſt-à-dire, dans celle où

(*a*) Mém. de l'Académie des ſciences, année 1702.

(*b*) Mémoires de l'Académie royale de chirurgie, tome ij, pag. 329.

l'enfant

l'enfant pénètre dans la cavité abdominale, en déchirant la matrice, le diagnostic est évident; le col de la matrice n'est nullement dilaté, les douleurs sont fortes & longues, il y a une perte considérable, les douleurs cessent tout à coup, & la malade a des défaillances, &c.

Que penser de l'opération Césarienne dans cette espèce, où l'on n'a pas à craindre les adhérences du placenta? Il est certain qu'il est, en pareille circonstance, des cas où l'on a une espérance très-fondée de sauver la mère & l'enfant, qui sans cette opération paroissent devoués l'un & l'autre à une mort inévitable. Tels sont les cas dans lesquels l'écoulement sanguin ne se fait point au dehors, & où le mouvement de l'enfant dans l'abdomen annoncent sa vitalité & le danger imminent de la mère. *Saviard* rapporte une observation, dans laquelle cette opération auroit dû être pratiquée, & où elle auroit vraisemblablement réussi (*a*); mais quand une perte abondante fait voir qu'on n'a point à craindre d'épanchement sanguin dans l'abdomen, lorsque le fœtus expulsé est mort,

(*a*) Mém. de l'Acad. de chirurgie, tom. ij, *ibidem*.

& ne cauſe point de douleurs ; enfin, quand la tranquillité de la femme ne marque point un danger imminent, ne ſeroit-il pas convenable d'attendre pour opérer, qu'une tumeur produite, ſoit par la totalité, ſoit par une partie de la maſſe étrangère, démontre la néceſſité & la ſûreté de l'opération ? C'eſt ce que ſemblent indiquer l'obſervation de Vitry, & toutes celles qui lui ſont analogues.

Dans la quatrième eſpèce de groſſeſſe extraordinaire, lorſque le fœtus eſt retenu dans la cavité de l'uterus, il n'y auroit qu'un cas ou l'opération paroîtroit indiquée ; ce ſeroit celui dans lequel la matrice extraordinairement diſtendue par un amas purulent, & ne pouvant pas être évacuer par ſon orifice, formeroit une tumeur abſcédante vers la région ombilicale, & ſeroit adhérente aux parties voiſines ; mais ce cas, quoique poſſible, n'eſt pas connu; & comme il a été dit ci-deſſus, lorſqu'un fœtus ſe décompoſe dans l'uterus, le pus corrode ce viſcère, & prend le plus ſouvent la route du rectum.



# REMARQUES DE M. DE SAINT-MARTIN,

*Vicomte de Briouze, docteur en médecine, agrégé honoraire de la Faculté & du collège royal de médecine de Nancy, de l'Académie royale des belles-lettres de Caen, de la Société royale d'agriculture, &c. au ſujet de la diſſertation ſur les fièvres endémiques de Rochefort, publiée par M. RETZ, docteur en médecine, médecin ordinaire du Roi, ſervant par quartier, ancien médecin ordinaire de la marine royale, correſpondant de la Société royale de médecine, & de l'Académie des ſciences, belles-lettres & arts de Dijon.*

J'applaudis à la critique que l'on fait dans le Journal, d'une partie de la Diſſertation de M. *Retz*, où l'auteur paroît prétendre que les exhalaiſons des marais de Rochefort ne doivent point être conſidérées comme cauſe des fièvres, dont ſont attaqués les étrangers qui arrivent dans cette ville. *Je ſuis perſuadé*, dit M. *Retz*, *que le vent du midi ſuffit pour cauſer cette épidémie, & qu'il n'eſt pas néceſ-*

*ſaire de ſuppoſer que les émanations des marais y ont quelque part.* Je ſuis moi très-convaincu que ces exhalaiſons ſont la principale cauſe de ces fièvres.

Briouze, dans la partie méridionale de la Baſſe Normandie, eſt ſitué dans un canton bas, humide & marécageux : un vaſte marais s'étend à l'oueſt juſqu'à plus d'une lieue ; les égoûts de ce marais forment un gros ruiſſeau ou petite rivière, qui paſſe de l'occident à l'orient devant Briouze, au midi à cinquante pas de diſtance. Au ſud & ſud-ſud-eſt, d'autres marais s'étendent à-peu-près à même diſtance : les égoûts de ces derniers forment auſſi une petite rivière qui ſe joint à la première dont j'ai parlé, à l'eſt de Briouze, à quatre ou cinq cents pas (*a*) ; ces deux petites rivières réunies font un contour, ſe joignent à la rivière de Rouvre, qui vient de quitter des marais plus éloignés. Toutes trois réunies, font un circuit, paſſent à S. Denis, & ſe rendent près du marais qui eſt à l'occident de Briouze, & dont j'ai parlé en premier lieu, de manière que la paroiſſe de S. Gervais de Briouze eſt une preſqu'île. Ces

(*a*) *Voyez* la Carte par MM. de l'Académie des Sciences.

marais, cette ſituation n'influent point ou très-peu ſur la ſanté des habitans indigènes ; mais ſi quelqu'étranger vient s'y fixer, il eſt communément attaqué de fièvres intermittentes opiniâtres, dont il a peine à ſe défaire.

Ces fièvres ſont, ſelon moi, occaſionnées par les exhalaiſons des marais voiſins ; il en eſt de même des fièvres de Rochefort. Qu'on ne m'oppoſe pas les vents du midi. Briouze en eſt ſuffiſamment garanti par une chaîne de montagnes, ſur laquelle eſt ſituée la forêt du Mont-de-Hére, à une lieue au ſud. Qu'on ne m'oppoſe pas non plus l'intempérance & le changement de régime : ceux qui viennent nouvellement s'établir à Briouze, ne changent point de régime & ne ſont point plus intempérans là qu'ailleurs. Le ſieur *Vignier* avoit été dix ou douze ans curé à S. Denis, à demi-lieue au nord de Briouze, dans le voiſinage de la rivière que forme la réunion des trois ruiſſeaux dont j'ai parlé : cette petite rivière fait, à-peu-près, un demi cercle autour du presbytère qu'il habitoit ; il s'y portoit bien. On lui préſenta la cure de S. Gervais de Briouze ; il y établit ſon domicile au presbytère, ſur le bord du vaſte marais qui eſt à

l'orient de Briouze. Pendant deux ou trois ans, il fut ſi fort tourmenté de fièvres intermittentes ou continues, qu'il fut à la veille d'abandonner ſa cure.

M. *Vignier* étant mort, M. *Mollet d'Auval* fut ſon ſucceſſeur à la cure de Briouze; il lui fallut payer le même tribut que ſon prédéceſſeur: il fut attaqué de fièvres, que rien ne pouvoit faire finir.

Le ſieur *Tiſon*, contrôleur des actes, vint fixer ſon ſéjour à Briouze, lieu de l'exercice de ſon emploi: il ne fut pas plus intempérant là qu'ailleurs; il fut néanmoins attaqué de fièvres qui durerent avec opiniâtreté, qui n'eurent point de fin: il eût fallu quitter cet air, il ne le put, ne pouvant renoncer à ſon emploi, qui étoit peut-être toute ſa reſſource. Ces fièvres dégénérerent en phthiſie, dont il mourut.

La ville de Dol, en Bretagne, a des marais dans ſon voiſinage; il y a quelques années que le miniſtre de la guerre y plaça le régiment du Maine, en garniſon: j'ai appris d'un capitaine de ce régiment, que dans peu on conduiſit à l'hôpital au moins le tiers des ſoldats du régiment, attaqués de fièvres.

Il y avoit, près de Troarn, à trois

lieues de Caen, un vaste marais, dont les exhalaisons causoient dans les environs des fièvres & des maladies : un citoyen, (M. *Digoville*,) en a procuré le desséchement à grands frais, l'insalubrité de l'air a cessé, ainsi que les maladies qui en étoient l'effet. On nous apprend que la même cause, (le desséchement de marais,) a eu le même effet à Dunkerque. Voilà le grand remède dont doivent s'occuper les habitans de Rochefort.

Il ne faut pas que M. *Retz*, pour prouver que les exhalaisons des marais de Rochefort sont aussi indifférentes qu'il le prétend, nous vienne dire que les habitans de cette ville ne sont pas affectés par l'effet de ces exhalaisons. A Rochefort, comme dans tous les lieux situés près des marais, ces exhalaisons, le *gaz*, les miasmes marécageux, s'insinuent par inhalation dans les tuyaux nerveux, se mêlent avec l'esprit animal (*a*), & par leur présence infectent & dénaturent ce fluide, principe des fonctions de l'éco-

(*a*) Par cette expression, j'entends la portion élastique & expansible du fluide nerveux, dont je développerai la nature dans un ouvrage qui paroîtra bientôt.

nomie animale. Il ſe fait, ſuivant l'expreſſion de *Sydenham*, par la nature, par le méchaniſme des nerfs, & par l'ordre établi dans l'économie animale, un effort pour ſe débarraſſer de ces miaſmes hétérogènes & étrangers à notre conſtitution. Voilà la fièvre, voilà les maladies. Si un individu, qui vient de naître, n'eſt pas d'une conſtitution à ſupporter cette criſe, il meurt dans l'enfance ou la jeuneſſe; s'il eſt en état de la ſupporter, il vit, & le méchaniſme des nerfs s'y accoutume : il en eſt de même d'un étranger qui arrive dans un pareil air; il meurt ou vit, ſuivant que ſa conſtitution a ou n'a pas la conſiſtance requiſe pour vivre dans une pareille température.

Remarquons que M. *Retz* a tort de qualifier les fièvres de Rochefort du nom de *maladies épidémiques*. Une maladie épidémique eſt une maladie commune, qui dépend d'une cauſe commune, & qui en différens temps ſe manifeſte tantôt dans un lieu, tantôt en différens endroits, & qui ordinairement eſt contagieuſe (*a*). La fièvre de Rochefort n'eſt point de cette nature. Une maladie endémique

---

(a) *Blancardi* Lexicon, verbo *Epidemius*.

eſt celle qui en tout temps attaque plusieurs perſonnes dans un canton, qui dépend d'une cauſe particulière, & qui eſt propre à un lieu ou à une contrée, dans laquelle elle paroît comme naturaliſée (*a*). De l'aveu de M. *Retz*, la fièvre de Rochefort eſt de cette nature, & elle n'eſt point de l'eſpèce des fièvres épidémiques, qu'on obſerve de temps en temps *dans la plupart des provinces de France ;* c'eſt une maladie *endémique.*

Il me reſte quelque choſe à dire ſur le traitement. Selon M. *Retz*, & avec raiſon, la ſaignée doit être proſcrite, & on ne peut que l'approuver quand il dit qu'il faut la pratiquer lorſqu'elle eſt indiquée; mais il faut bien prendre garde de prendre une pléthore, qui ne ſoit qu'apparente, pour une réelle : je ſuis perſuadé que ſur mille malades, il s'en rencontrera rarement un, à qui la ſaignée ne ſoit plus nuiſible que profitable. Il faut être très-circonſpect dans l'uſage du quinquina. Si on n'a pas bien inciſé, diviſé, purgé, &c. cette écorce ne manquera pas de cauſer des obſtructions plus dangereuſes que la fièvre qu'elles perpétue-

(*c*) *Ibid.* verbo *Endemius.*

ront, en conduisant définitivement à l'hydropisie.

Enfin, M. *Retz* ne dit pas un mot des véficatoires ; c'est pourtant dans ces fièvres le meilleur, le plus efficace, le plus sûr de tous les remèdes, soit qu'on les considère comme remède préservatif, ou comme remède curatif. On les établira sur la partie moyenne antérieure des bras, avec des emplâtres épispastiques, suivant la formule du Codex : on les pansera d'abord avec l'onguent basilicon, étendu sur des feuilles de bette ou de choux : ensuite, si les plaies se disposoient à tarir, on les pansera avec la pommade de Thierry (*a*), en continuant très-longtemps. Rien n'est plus propre à faire exhaler des tuyaux nerveux les fluides hétérogènes qui les infectent : rien n'est donc plus avantageux pour déraciner ces fièvres. Il faut en même temps, en suivant un bon régime, faire usage de diaphorétiques doux.

En finissant, je déclare que je n'ai point eu intention d'offenser, ni de mé-

---

(*a*) Le sieur *Thierry*, apothicaire à Caen, compose & vend cette pommade, qui est très-propre à perpétuer autant qu'on veut la suppuration après l'application des véficatoires.

contenter M. *Retz*. Il eſt médecin, il a travaillé pour l'utilité de ſes concitoyens, dès-là il mérite que je l'eſtime & que je le conſidère : voilà effectivement les ſentimens que j'ai pour lui. Il ne trouvera certainement pas mauvais que je lui faſſe parvenir ma façon de penſer ſur un objet qu'il a traité. Il ſait comme moi que *non omnia poſſumus omnes* ; & je ſuis perſuadé qu'il ne ſera pas fâché de connoître, ſur une matière qu'il a traité, le ſentiment d'un médecin expérimenté, qui depuis trente-cinq ans exerce la médecine, & qui l'étudie depuis près d'un demi-ſiècle. Je me croirai heureux, ſi je puis être de quelque utilité aux habitans de Rochefort.

---

## OBSERVATIONS

*Sur deux maladies nerveuſes, guéries par l'uſage intérieur des fleurs de zinc ; par M. NEGRIN, ancien chirurgien entretenu dans la marine royale au département de Toulon, & chirurgien-major de l'hôpital du Roi à Smyrne.*

D'après les obſervations de MM. *de Laroche*, médecin à Genève, & *Maurin* fils, à Charly-ſur-Marne, inſérée dans

les Journaux de décembre 1779, & de janvier 1783, j'ai osé employer cette chaux métallique ; & comme le succès a surpassé mes espérances, j'ai cru devoir rendre publiques les deux observations suivantes, pour concourir à donner à ce remède la confiance qu'il mérite dans les maladies nerveuses.

PREMIERE OBSERVATION.

Je fus appellé le 22 avril 1784 pour une femme arménienne, âgée de quarante-deux ans, & mariée depuis trois, d'un tempérament pléthorique & robuste, qui souffroit, depuis l'époque de son mariage de plusieurs symptômes nerveux. Les principaux, & ceux qui l'affectoient le plus, étoient une forte douleur à la région épigastrique, un vomissement considérable de bile d'une couleur verte, & d'autant plus foncée, que les potions que lui donnoient son médecin étoient plus chargées de liqueurs acides, de frissons irréguliers dans toutes les parties extérieures du corps, & d'un serrement à la région ombilicale qui lui cernoit le ventre comme si on eût passé une corde qu'on auroit violemment serrée par derrière : tous symptômes qui augmentoient vers l'approche de ses règles, lesquelles cepen-

dant n'ont jamais cessé de couler très-abondamment. La quantité de remédes que la malade avoit pris sans succès, les frissons & la régularité du pouls lors des paroxysmes, ainsi que les instances plaintives de la malade, me déterminèrent à lui donner les fleurs de zinc à la dose de deux grains, de deux en deux heures. Elle commença à dix heures du matin, & le soir à six heures tout avoit cédé, & elle jouissoit du plus grand calme; elle dormit toute la nuit, & elle se trouva si bien le lendemain, qu'elle en discontinua l'usage, & se refusa à toute sorte de remèdes; elle se livra même à tous les travaux les plus pénibles du ménage, & n'observant aucun régime, elle mangea abondamment de toutes les drogues dont se nourrit ordinairement cette nation. Mais la peste qui exerça ses ravages dans son voisinage & chez quelques-uns de ses parens, lui causa une telle frayeur, qu'elle éprouva de nouvelles attaques de sa maladie, & encore plus violentes que toutes celles qu'elle avoit eues auparavant. Elle passa quelques jours dans cet état de souffrance; mais, ne pouvant résister à tant de maux, elle me fit prier de passer chez elle le 15 juillet; je m'y rendis volontiers, malgré la violence de la peste, par le

desir que j'avois d'éprouver une seconde fois les effets de ce remède. Je la trouvai dans l'état le plus déplorable, tous les symptômes étant portés à leur plus haut degré d'intensité. Je me hâtai de la faire mettre dans le bain, où elle resta près d'une heure sans éprouver le moindre soulagement. Sortie du bain, je lui donnai les fleurs de zinc de la même manière que ci-dessus, & avec le même succès ; ensorte que soixante grains de ce médicament & une médecine l'ont parfaitement guérie.

## IIe OBSERVATION.

Madame ***, femme du consul général de France à Smyrne & îles de l'Archipel, âgée de dix-neuf ans, ayant toujours joui d'une assez bonne santé & d'un embonpoint presque incommode, me consulta au commencement de mars 1784, pour un écoulement plus désagréable que dangereux ; car, vu l'embonpoint dont elle étoit, j'ose dire affligée, on auroit pu la considérer comme un bénéfice de la nature, & non comme une maladie à traiter : aussi me bornai-je à lui prescrire de simples lotions faites avec une légère décoction de pimprenelle... ; mais un médecin de nom qui la voyoit ordinaire-

ment, crut au contraire devoir la lui supprimer; & il ordonna les fomentations & les fumigations les plus astringentes possibles. Il supprima en effet les flueurs-blanches, mais il ne fut pas long-temps à s'appercevoir des tristes effets d'une pratique aussi extraordinaire; une crispation & des cuissons violentes aux parties extérieures de la génération, des douleurs excessives à l'épigastre, des suffocations, des syncopes, furent les premiers symptômes qui se manifestèrent, lesquels furent suivis d'un gonflement considérable à l'hypochondre gauche, d'une tension & d'une très-forte rénitence à la région de la matrice, d'un flux abondant d'une urine aussi claire que l'eau la plus pure. C'est alors que l'ignorance & l'empirisme usèrent de tous leurs droits. Des saignées répétées à contre-temps, des suppositoires irritans introduits dans la vulve, des emplâtres de même nature furent appliqués sur la tumeur; les emménagogues & les anti-hystériques les plus forts ne furent point ménagés; aussi vit-on tous les symptômes augmenter au lieu de diminuer, & se joindre à eux nombre d'épiphénomènes qui compliquèrent la maladie d'une manière à faire craindre pour les jours de la malade. C'est dans cet

état fâcheux que cette pauvre victime de l'impéritie & du charlatanisme a passé à la campagne les quatre mois qu'a duré la peste, qui étoit si forte à Smyrne & dans les villages circonvoisins, qu'on ne pouvoit se voir sans courir les plus grands dangers. La contagion ayant beaucoup diminué au commencement du mois d'avril, M. *** revint à la ville le 7 dudit mois, & je fus consulté le même jour. D'après l'exposé de la maladie, il ne me fut pas difficile de concevoir qu'un stimulus étranger irritoit les nerfs & faisoit couler le fluide qu'ils contiennent d'une manière irrégulière (*a*), d'où résultoient les frissons, les douleurs, les convulsions & le météorisme de l'hypochondre gauche.

La maladie étant alors à son plus haut période, & les accès qui se succédoient rapidement allant toujours en augmentant, je n'hésitai point; je fis cesser tous les remèdes qu'on administroit; j'ordonnai un lavement simple, & une tisane de même nature, &c.

Le lendemain 8 avril, à cinq heures du soir, la malade venant d'éprouver une des plus violentes attaques, (& c'étoit la

---

(a) *Voyez* SYDENHAM, Dissertation sur l'affection hystérique.

neuvième de ce jour,) je lui donnai les fleurs de zinc à la dose de deux grains. A six heures, je lui en donnai autant, après quoi je lui prescrivis d'en prendre toute les deux heures, à la dose ci-dessus. Sur les dix heures, elle éprouva encore une attaque, & ce fut la dernière : elle passa très-bien la nuit ; elle fut encore mieux le lendemain ; le gonflement diminua à vue-d'œil, & tous les symptômes cessèrent comme par enchantement. Mais, ce qu'il y a de plus frappant & de plus heureux, c'est que les flueurs-blanches, dont la suppression étoit la cause de tant de maux, reparurent le troisième jour du traitement, que les urines couloient bien, & même entraînoient une très-grande quantité de matières boueuses ; enfin une drachme de cette chaux métallique, une médecine & quelques bains, ont terminé la cure sans retour. Quatre mois & demi se sont déja écoulés sans que la malade ait ressenti la moindre chose, & elle avoue même que depuis qu'elle avoit atteint l'âge de puberté, elle ne s'étoit jamais si bien portée.

*Smyrne 18 novembre 1784.*



## OBSERVATION

*Sur un hoquet, à la ſuite d'une fièvre aiguë; par M. NOSEREAU, médecin à Loudun.*

Sur la fin d'octobre 1784, je fus appellé à l'auberge Saint-Jacques pour voir M. *Lequoy*, contrôleur ambulant de la régie, qui étoit dans les premiers jours d'une fièvre violente. M. *Lequoy* étoit un homme âgé de trente-ſept à trente-huit ans, fort & vigoureux, d'un tempérament gras & pituiteux, ayant la figure un peu pâle. Trois ſemaines avant de tomber malade, il reſſentoit quelques douleurs dans le bas-ventre, avec un mal-aiſe univerſel. Les occupations de ſon état ne lui permettoient pas alors de s'occuper de ſa ſanté. Il fit un voyage à Richelieu, où il eut quelques accès de fièvre. Il eſpéroit, au moyen de la diète & de beaucoup de lavage, avoir le temps de finir ſes affaires: en conſéquence il ſe rendit à Loudun, où il ne devoit reſter que quelques jours, & enſuite il ſe propoſoit d'aller à Angers joindre ſa famille. Au même inſtant ſon indiſpoſition qu'il avoit toujours négligée, malgré mes repréſentations,

devint une maladie des plus sérieuses. Le 26 octobre, je trouvai le malade avec une fièvre violente, un pouls petit & vif, j'y observai les caractères du pouls intestinal, compliqué du stomachal, décrits par M. *Fouquet*. Le bas-ventre étoit météorisé, les urines étoient rouges & épaisses, la langue blanche; des douleurs vagues se faisoient ressentir dans toutes les parties du corps, & notamment aux reins où elles étoient très-aiguës. Quoique le malade n'eût point d'envie de vomir, je lui prescrivis pour le lendemain une potion émétisée; il s'y opposa formellement; tous ceux qui l'entouroient furent de son avis, & on le purgea avec un léger minoratif qui produisit deux selles de matière grise d'une odeur très-putride, avec beaucoup d'écume. Je représentai vivement au malade la nécessité de prendre une potion émétisée pour dégorger les viscères du bas-ventre; je lui en fis prendre un grain dans une tasse de thé, & je me proposois de lui en faire passer deux autres grains, mais le malade ne voulut pas y consentir. Le grain de tartre stibié pris dans du thé, produisit un vomissement de matière glaireuse, avec plusieurs selles de matière atrabilieuses. Les redoublemens de fièvre qui suivirent se confondirent les

uns dans les autres. L'état du pouls étoit toujours le même. On appliqua ſur le bas-ventre des fomentations émollientes : on fit uſage de pédiluves, de lavemens émolliens & purgatifs ; le malade but copieuſement de l'eau de poulet émulſionnée, avec les amandes douces & les ſemences froides. On ne négligea aucun des moyens capables d'adoucir l'humeur délétère. On repurgea le malade avec un léger minoratif qui produiſit des évacuations atrabilieuſes, tantôt noires, tantôt griſes & jaunes. Malgré tous ces ſoins, l'état du malade empiroit, & les redoublemens de fièvre ſe prolongèrent tellement, qu'on n'obſervoit plus aucun intervalle entre eux ; le délire ſe manifeſtoit de temps à autre ; & dans la nuit du dernier octobre au premier novembre, le hoquet ſurvint. Les différens ſymptômes de la maladie, tels que la ſéchereſſe de la langue, la noirceur des dents & des lèvres, le météoriſme du bas-ventre, me firent porter un prognoſtic ſiniſtre. Les préparations d'opium, la liqueur minérale anodyne d'Hoffmann, l'acide du citron, l'eau froide, tout fut inutile pour appaiſer le hoquet ; les convulſions ne s'arrêtoient qu'un inſtant, & recommençoient avec plus de violence. Le malade tourmenté

par des vents, qui ne pouvoient ſortir qu'avec beaucoup d'efforts, rendoit quelques glaires par une expectoration très-gênée, & alors les convulſions étoient moins vives & les intervalles plus longs. L'inefficacité des remèdes que j'avois employés dans le cours de la nuit & de la matinée, me fit augurer que le hoquet étoit occaſionné par des matières âcres, attachées aux parois de ces viſcères. Une potion émétiſée me paroiſſoit le ſeul remède capable de tirer le malade du danger imminent où il ſe trouvoit; mais, ne pouvant vaincre la réſiſtance que l'on oppoſoit à l'uſage de l'émétique, au lieu de ce remède dont le malade n'a pris que deux grains dans le cours de ſa maladie, on inſiſta ſur l'opium & l'emplâtre de thériaque, qu'on regardoit comme ſpécifiques, & que je déclarois néanmoins être inutiles. Le mardi au ſoir, le malade rendit par la bouche un ver long & vivant; le hoquet continua avec la même force. L'opium augmenta la tranſpiration ſans procurer aucun ſoulagement. Dans une pareille conjoncture, l'homme le plus expérimenté ſe fait un plaiſir d'avoir un conſultant, & à plus forte raiſon un médecin qui n'a pas encore vieilli auprès des malades. J'écrivis à M. *Lina-*

*cier*, qui ſe rendit le jeudi au ſoir auprès du malade. Nos ſoins furent inutiles, & la fin du hoquet & de la vie du malade fut précédée d'un vomiſſement conſidérable de matière epaiſſe, tenace & de couleur de fer. Cet événement donna quelques eſpérances à ceux qui m'avoient entendu dire dans les premiers jours, que le moyen le plus efficace pour appaiſer le hoquet, ſeroit de faire prendre un vomitif; mais il n'y avoit plus d'eſpoir, l'art ne pouvoit plus ſeconder les derniers efforts de la nature.

Les médecins n'ignorent pas que le hoquet a différentes cauſes, & pour leſquelles le même remède ne peut jamais convenir. Il y a cependant des perſonnes qui préſument que l'opium eſt un ſpécifique des plus aſſurés pour dompter ce ſymptôme alarmant. Il y en a même à qui on a perſuadé que le hoquet dont je viens de parler a été déterminé par un grain de tartre ſtibié, pris comme je l'ai dit, dans une taſſe de thé, & un autre grain pris le lendemain dans une pinte d'eau de poulet. Loin de mériter de pareils reproches, je crois qu'on ſeroit mieux fondé à m'en faire d'oppoſés, ſi j'euſſe été le maître d'agir ſelon mes vues. Le vomiſſement qui ſurvint au ſeptième

jour du hoquet, & l'inefficacité des remèdes, ne prouvent-ils point qu'un vomitif administré dès les premiers jours, auroit été de la plus grande utilité?

---

## OBSERVATION

*Sur un trépan presque naturel; par M.* LAURENT, *chirurgien à Blain en Bretagne.*

Le 13 novembre 1781, je fus mandé pour voir le nommé *Sivel*, du village de la Buchere, paroisse de Fay; ce jeune homme étoit sans connoissance, il avoit la figure d'un rouge livide, la respiration gênée; je trouvai une tumeur pâteuse avec une légère plaie sur la partie moyenne du pariétal droit; je sentis en pressant un peu la tumeur, un enfoncement dans son centre, ce qui me fit soupçonner une fracture. Comme c'étoit dans une querelle que cet homme avoit été blessé, je crus ne devoir pas porter mes recherches plus loin; j'en fis voir les conséquences aux parens, qui me laissèrent le maître de faire ce que je voudrois. J'écrivis à M. *Ragot*, mon confrère, & lui marquai d'apporter un trépan: nous examinâmes ensemble le malade, & nous soupçon-

nâmes une fracture. Le malade ayant été levé & mis dans une chaiſe, nous fîmes une inciſion cruciale ſur la tumeur. Nous découvrîmes une fracture très-étoilée : M. *Ragot* appliqua ſa couronne de trépan ſur une des pièces. Après trois ou quatre tours du trépan, la pièce enfonça : nous tirâmes avec des pinces cette pièce ; & avec un élévatoire, nous ôtâmes cinq autres pièces plus ou moins grandes. Je mis deux doigts dans la plaie pour détacher les caillots de ſang qui étoient juſques ſur la tente du cervelet ; le malade reprit connoiſſance. Le 14, nous le trouvâmes aſſez bien. Le 15, nous ne le vîmes pas. Le 16, je le trouvai dans un aſſoupiſſement très-conſidérable, & preſque ſans connoiſſance. Le cerveau, à l'endroit de la plaie, étoit très-livide, & formant une eſpèce de tumeur. Le 17, le malade étoit encore plus affaiſſé, il ouvroit à peine les yeux quand on lui parloit, & retomboit dans ſon affaiſſement : la tumeur étoit plus ſaillante, & je ſentis une fluctuation ſous la dure-mère. Je donnai un coup de lancette ; il en ſortit du pus en aſſez grande quantité, mêlé avec de la ſubſtance propre du cerveau. Le malade parut enſuite beaucoup moins abſorbé. Le 18, il étoit ſans fièvre, & j'ôtai, par
le

le moyen d'un élévatoire, cinq autres pièces oſſeuſes plus ou moins grandes, & de différentes figures; ce qui fit une plaie de plus de deux pouces & demi preſque en tout ſens. Il n'eſt ſurvenu depuis aucun accident au malade; il a preſque toujours été panſé avec de la charpie sèche, quelquefois humectée avec une eau légérement vulnéraire; le digeſtif faiſoit pouſſer des chairs fongueuſes. Je recouvrois quelquefois le tout de quelque emplâtre. La guériſon a été complète au bout de ſept mois.

---

## OBSERVATION

*Sur une plaie de tête, avec perte de ſubſtance; par le même.*

Le 7 octobre 1779, nous fûmes, M. *Ragot* & moi, mandés pour aller faire la levée du cadavre de la femme *Loquin Duchêne-des-Perrieres*, en la paroiſſe de Fay, où étant accompagnés des officiers de la juriſdiction, nous trouvâmes à cette femme le col coupé, ne tenant plus que par les vertèbres; c'étoit le 6 au ſoir que le coup avoit été fait: le mari avoit paſſé la nuit ſur la terre, ſi maltraité des coups

qu'il avoit reçus, que tout le cuir chevelu étoit détaché, & tomboit par lambeaux ſur ſon viſage, ſes oreilles & ſon cou, avec une perte de ſubſtance ſur la ſuture ſagittale, d'environ quatre pouces de circonférence ; les os étoient dénudés du péricrâne : le malade ne balbutioit que des paroles mal articulées ; le pouls étoit extrêmement foible par la quantité de ſang qu'il avoit perdu ; il y avoit pluſieurs lambeaux qui n'avoient pas plus de trois ou quatre lignes, & qui étoient remplis de pouſſière & de ſang livide : je me déterminai à en couper un, & le malade ne témoigna aucune ſenſibilité ; ce qui fit que je voulus en couper d'autres ; mais le malade ſe plaignit dans l'inſtant que je ſerrois les ciſeaux. Je fis chauffer du vin ; je lavai tous ces lambeaux ; je les replaçai, & je ſoutins le tout par un bandage convenable. M. *de Chatillon*, ſur la terre duquel étoit ce malheureux, le fit mener chez lui, & me pria de lui donner mes ſoins : le malade a été guéri dans le courant de février ſuivant, ſans qu'il ait eu la moindre fièvre : tous ces lambeaux ſe ſont recollés à leur place ; le crâne privé de ſon perioſte eſt devenu noir ; j'y ai fait beaucoup de trous avec le trépan perforatif, ce qui a accéléré

l'exfoliation : le tout s'eſt recouvert, & il eſt venu dans cette partie une quantité de cheveux tournés en différens ſens : je ne me ſuis ſervi que d'un ſimple digeſtif, & le plus ſouvent je panſois à ſec. Le malade avoit de cinquante à ſoixante ans, & il s'eſt remarié dans le courant de l'année.

---

## OBSERVATION

*Sur un dépôt, à la ſuite d'une couche; par le même.*

Madame *La Durantais*, épouſe du régiſſeur de M. le duc *de Rohan*, acccoucha aſſez heureuſement au château de Blain, le 7 février 1784. Le 12, elle ſe leva par un temps extrêmement froid; elle ſe baiſſa pour ramaſſer un morceau de bois qu'elle porta dans ſa chambre. Peu de temps après, elle ſentit une difficulté de marcher qui augmenta le 13. Il ſurvint une douleur ſur le pubis. Le 14, elle ne pouvoit plus marcher qu'à l'aide d'un bâton; elle étoit courbée; elle ne pouvoit plus porter ſes jambes, & étoit obligée d'appuyer ſur le talon & ſur la pointe du pied, en tournant les jambes

de dehors en dedans ; ce qui étoit cauſe qu'elle ſe traînoit en pivotant. L'écoulement des lochies ne fut que très-peu diminué. La malade reſſentoit une grande douleur à la région du pubis ; elle ne pouvoit lever les jambes ; & quand elle les avoit pendantes, elle ſouffroit conſidérablement : on étoit obligé de la coucher avec beaucoup de précaution ; & lorſqu'elle étoit ſur le côté, & qu'elle vouloit faire quelque mouvement, ſur-tout des hanches, on entendoit un bruit ſemblable à celui que produiroient deux corps durs & inégaux frottés l'un contre l'autre.

J'employai les remèdes propres à combattre le reflux du lait ; mais le pubis reſtant toujours douloureux, & prominant d'une manière inſenſible, je fis appliquer deſſus des émolliens, enſuite des maturatifs. Enfin, le premier mai je fis l'ouverture d'un dépôt depuis la partie ſupérieure du pubis, juſqu'à deux lignes de la vulve ; je rompis les brides, & panſai cette plaie pendant quelque temps. Je m'apperçus qu'il venoit du pus du côté des aines par un petit trou. Je ſondai les ſinus qui avoient plus de quatre pouces de profondeur, ce qui auroit retardé la guériſon ; je remarquai dans le même temps que la malade rendoit du pus par

le vagin, ce qui annonçoit une correſpondance du pubis à cette partie, ou à la matrice. La malade ne voulut jamais conſentir à laiſſer ouvrir ces ſinus : alors j'employai les injections vulnéraires & déterſives ; j'en fis auſſi avec l'eau *végéto-minérale* de M. *Goulard.* J'inſiſtai ſur ces moyens pendant quelque temps, afin de bien déterger les ſinus ; je ne me ſuis jamais apperçu qu'il paſſât de l'injection par le vagin, ce qui me détermina à l'injecter auſſi. Je panſai la plaie preſque toujours à ſec, à cauſe des chairs fongueuſes qui pouſſoient très-promptement ; je mettois ſeulement un petit bourdonnet très-mollet à l'ouverture des ſinus, le tout ſoutenu par le double *ſpica.* J'ai continué d'employer ces moyens juſqu'à la fin de juin, ſans obtenir aucun ſuccès. A cette époque, je mis en uſage la compreſſion ; ce moyen m'avoit ſouvent réuſſi dans des dépôts que l'on n'avoit pas voulu me laiſſer ouvrir. D'abord je me ſervis de compreſſes graduées, mais qui ne ſuffirent pas pour faire recoller enſemble les parois des ſinus ; enſuite je pris deux morceaux de bois un peu convexes, j'en ajuſtai un pour chaque aine, je plaçai le long des ſinus de la charpie brute, en aſſez grande quantité pour remplir

mon objet, & je mis par deſſus une compreſſe dans lequel étoit le morceau de bois : j'eus l'attention que le bandage comprimât par degrés ces ſinus, & je l'arrangeai de façon qu'il me permît de panſer la malade ſans le défaire. J'ai refait trois fois ce bandage pour rapprocher la compreſſion de l'ouverture des ſinus. Je fis garder le lit à la malade, & lui recommandai de faire le moins de mouvement poſſible; le pus commença à couler moins par le vagin; il diminua ſucceſſivement : je purgeai pluſieurs fois, & j'eus la ſatisfaction de voir ma malade parfaitement guérie le 24 juillet.

Mais, d'où venoit ce bruit qu'on entendoit quand la malade, couchée ſur un côté, faiſoit quelque mouvement, ſurtout des hanches? Pourquoi ne pouvoit-elle marcher que de la manière que nous l'avons expoſé? Ne pourroit-on pas penſer qu'il s'étoit fait une déſunion des os du baſſin, puiſque la malade ne pouvoit porter ni ſes jambes, ni ſes cuiſſes? Mais ſi cette déſunion exiſtoit, pourquoi cette malade marcheroit-elle à préſent, que l'on entend encore le même craquement dans ces parties?



## OBSERVATIONS ULTÉRIEURES (*a*)

*Sur le changement de poſition ſpontanée des enfans préſentant le bras au moment de la naiſſance, communiquées dans une Lettre adreſſée à M. SAMUEL-FOART-SIMMONS, M. D. M. R. S. par M. THOMAS DENMAN, M. D. licentié en l'art des accouchemens, du collège royal des médecins, accoucheur de l'hôpital de Middelſex, & profeſſeur d'accouchemens à Londres* (b).

Vous avez inſéré, Monſieur, dans le premier cahier de 1784, du Journal de Médecine de Londres, une obſervation ſur le changement de poſition ſpontanée des enfans, préſentant le bras au moment de la naiſſance; je me flatte que celle-ci paroîtra dans le même Recueil; je me ſuis, autant que cela dépendoit de moi, aſſuré de la vérité des faits, & j'ai eu grand ſoin de prévenir toute conſé-

(*a*) Traduites par M. LE ROUX DES TILLETS.

(*b*) Article extrait du Journal de médecine de Londres, pour les mois de juillet, août & ſeptembre 1784.

quence qui pourroit devenir préjudiciable aux malades dans pareilles circonſtances. Je prends aujourd'hui la liberté de vous prier de joindre les extraits ſuivans de Lettres écrites par des hommes qui jouiſſent d'une réputation diſtinguée, par leur intégrité, par leur habileté & leur expérience dans l'Art des accouchemens. Ces extraits peuvent être conſidérés comme fourniſſant une pleine confirmation de la vérité de l'obſervation que j'eus le plaiſir de vous communiquer.

*Extrait d'une Lettre du docteur* COGAN, *ancien médecin de la Charité, chargé d'accoucher les pauvres femmes chez elles.*

« On avoit toujours prétendu que, lorſque l'enfant préſentoit les extrémités ſupérieures, chaque douleur de la mère augmentoit la difficulté de l'accouchement; que plus l'enfant étoit pouſſé dans le vagin, plus il s'y trouvoit fixé d'une manière inébranlable, & qu'il n'y avoit alors aucun moyen de ſauver la vie de la femme qu'en tournant l'enfant, & l'amenant par les pieds. Vous nous avez, le premier, enſeigné d'attendre; vous

nous avez appris que, même dans ces cas, la nature, par l'exercice de ses propres forces, est capable de se suffire à elle-même, d'abord en moulant & ajustant l'enfant au bassin, ensuite en l'expulsant. Je suis pleinement convaincu de la vérité de votre doctrine, & j'ai le plaisir de vous envoyer deux observations qui, selon moi, ne permettent point d'élever contre elle aucun doute raisonnable. »

« Au mois de janvier 1773, une sage-femme, attachée à la Charité, m'appela auprès d'une femme qui accouchoit de deux jumeaux. Le premier enfant étoit sorti, mais le second présentoit le bras. Un soin très-pressant exigeoit ailleurs ma présence; cependant je me rendis auprès de cette femme avant que l'heure fût expirée, & lorsque j'arrivai je trouvai, à mon grand étonnement, que le second enfant étoit déja sorti, mais mort. La sage-femme m'apprit que les douleurs avoient été excessivement violentes, & avoient terminé le travail sans aucune assistance, & que quoique l'enfant eût d'abord présenté le bras il étoit cependant venu au monde par les pieds. En examinant cet enfant, j'observai que le bras droit étoit considérablement en-

flé, que le ſang étoit ramaſſé ſous les côtes, & que la poſition dans laquelle cet enfant pouvoit être le plus ſouvent avant ſa naiſſance, ſembloit la plus conforme à la manière dont il s'étoit préſenté.»

« En juin 1776, un jeune confrère me pria de viſiter avec lui une femme, demeurant près d'*Aldgate*, auprès de laquelle il avoit été appelé par une ſage-femme. Il m'informa que le bras de l'enfant étoit deſcendu très-bas, & qu'il avoit fait pluſieurs tentatives pour retourner l'enfant, mais ſans aucun ſuccès, à cauſe de ſon énorme groſſeur & de la violence des douleurs. Je fus convaincu par l'examen, que la poſition de l'enfant étoit exactement telle qu'il me l'avoit expoſée. Pendant que nous fûmes retirés, pour délibérer ſur la méthode que nous emploierions, & pour donner à la femme un peu de repos, après les longues & douloureuſes tentatives qui avoient déja été faites, le travail avança ſi doucement que lorſque je revins auprès de cette femme, je pus accrocher mon doigt dans l'aine de l'enfant qui par de très légers efforts fut, ſur le champ, amené par les pieds.»

*Extrait d'une Lettre du docteur* PATRUKHAIR *de Lisbonne.*

« J'ai reçu vos aphoriſmes ſur la poſition contre nature des enfans au moment de l'accouchement, & je regrette beaucoup de ne pas les avoir eus il y a quelques années; j'y aurois trouvé une autorité qui m'auroit donné le courage de ſuivre une méthode, par laquelle on auroit pu ſauver la vie à une femme pleine de mérite. Vous avez maintenant pluſieurs exemples du changement de poſition ſpontanée des enfans, préſentant le bras. Ma pratique m'en a fourni trois qui ſont des preuves inconteſtables de la vérité de ce que vous avancez ſur ce ſujet, & je vous en enverrai un détail particulier, ſi vous croyez que cela puiſſe produire quelque bon effet. »

*Extrait d'une Lettre de M.* HAY, *M. R. S. chirurgien à Leyde.*

« Il faut que je vous donne maintenant l'hiſtoire d'un accouchement, dans lequel un enfant vigoureux fut expulſé par les ſeuls efforts de la mère, quoique d'abord le bras & l'épaule euſſent été pouſſés dans le vagin, & que la matrice fût contractée ſi puiſſamment qu'il étoit

impoſſible d'y introduire la main, comme on le fait d'ordinaire, pour amener les pieds en bas.

Les membranes avoient été rompues depuis ſix jours, durant lequel temps la femme n'eut que de petites douleurs. La ſage-femme, dont l'aſſiduité n'avoit pas été d'abord conſtante, apperçut au commencement du ſixième jour que le bras droit étoit tombé dans le vagin; car lorſque les membranes ſe rompirent, aucune partie de l'enfant ne pouvoit être ſentie. On avoit appelé un jeune praticien, auſſitôt que la poſition de l'enfant fut reconnue: il fit faire à la malade une mixture, avec un peu de *teinture thébaïque*, dont il lui fit prendre fréquemment dans la journée, & dans l'après-midi il la toucha & eſſaya de retourner l'enfant; mais les douleurs étant fortes & rapprochées, il trouva la délivrance impraticable. Je vis la femme pour la première fois à quatre heures après midi, & dans un court eſpace de temps, j'eſſayai de porter ma main dans la matrice, en employant beaucoup de lenteur & de prudence; mais je fus obligé d'y renoncer, reconnoiſſant que l'opération étoit impoſſible, quelque force que j'employaſſe, & que je ne pouvois endurer la très-forte com-

preſſion que la matrice exerçoit ſur ma main en ſe contractant. »

« Comme on avoit fait, avant mon arrivée, des efforts conſidérables pour délivrer cette femme ; je craignis qu'en recommençant ces tentatives, on ne causât une inflammation de l'uterus, & je conſeillai à l'accoucheur, qui étoit encore à prendre ſoin de la malade, de lui tirer un peu de ſang, & de lui donner quarante gouttes de teinture thébaïque. »

« Alors je quittai la femme pour une heure : pendant ce temps, elle reſta dans un état de parfaite tranquillité, & elle but ſeulement d'une infuſion de menthe, ou du lait froid coupé avec de l'eau. »

« A mon retour je fis quelques tentatives pour achever l'accouchement, mais la conſtriction du col de la matrice étoit abſolument inſurmontable, & je fus encore obligé d'y renoncer ; je fis donner à la malade vingt gouttes de teinture thébaïque, & la fis repoſer pendant une autre heure. Les douleurs la quittèrent, & elle dormit. Quoique chaque circonſtance parût alors très-favorable à l'accouchement, cependant je trouvai, en faiſant une troiſième tentative, que la conſtriction dont nous avons fait mention ne permettroit point d'employer

avec ſuccès aucune force, & je fus convaincu qu'il étoit impoſſible d'amener l'enfant par les pieds. Lorſque j'eus ceſſé de faire aucunes tentatives ultérieures, les douleurs devinrent exceſſivement expulſives, l'épaule deſcendit plus bas dans le baſſin, & je commençai à concevoir l'eſpérance que l'accouchement ſe termineroit par les douleurs naturelles, comme dans les cas que vous avez eu la bonté de me communiquer : alors je laiſſai la femme mettre ſans interruption ſes douleurs à profit. L'épaule s'engagea bientôt entre les parties externes. Le côté de l'enfant fut enfin expulſé par les pieds ; la ſortie du placenta ſe fit auſſi très-bien. L'enfant étoit mort, mais la mère fut ſauvée. La connoiſſance de ce que vous avez dit ſur ce ſujet fut d'une grande conſolation pour moi, quand je vis que l'accouchement par les ſecours de l'art étoit impraticable, & je penſe que vous devriez rendre vos obſervations auſſi publiques qu'il eſt poſſible. »

Le changement de poſition ſpontané étant ainſi atteſté, je dois laiſſer aux obſervations que feront d'autres praticiens, à déterminer ſur les cas particuliers dans leſquels une pareille terminaiſon de l'accouchement peut être raiſonnablement

espérée, & justement attendue. Quoique la connoissance du fait ait été déja prise en considération avec avantage pour plusieurs femmes dans des circonstances très-déplorables, il reste encore beaucoup de choses à faire pour completter cette doctrine, non pas du côté du raisonnement, mais par une attention scrupuleuse à la pratique.

*20 Août 1784. VIELLERME BURLINGTON.*

---

# REMARQUES DE M. HUZARD,

## SUR LA DENTELAIRE

*Proposée comme anti-galeux.*

M. *Sumeire* a fait connoître à la Société royale de Médecine, un remède pour la guérison de la gale; il se plaint des critiques injustes qui ont confondu la méthode qu'il indique pour la préparer, avec celle dont parloit *Garidel* au commencement de ce siècle, & qui n'est pas sans inconvéniens. M. *Sumeire* a raison sans doute; & cette préparation, qu'un charlatan fit connoître il y a plus de quarante ans (*a*), a des avantages sur celle de

(*a*) Mémoires de la Société royale de médecine, année 1779, pag. 163.

*Garidel.* Mais perſonne juſqu'à préſent n'a réclamé en faveur d'une première méthode donnée par un auteur Provençal, fort eſtimé dans ſon genre, & imprimée un ſiècle avant l'ouvrage du profeſſeur d'Aix ; méthode qui, par la ſimplicité de ſa préparation, me paroît encore préférable à la dernière, à laquelle il eſt très-vraiſemblable qu'elle a ſervi de modèle. Il y a deux ans que j'ai communiqué ces détails à la Société royale de médecine ; & ſi j'avois eu l'honneur de connoître M. *Sumeire*, je lui en aurois également fait part, étant perſuadé qu'il auroit vu avec plaiſir l'origine & la ſource de cette préparation. Sa réclamation inſérée dans le Journal de médecine du mois d'août 1785, pag. 596, m'engage à les publier par la même voie.

Je rapporterai d'abord un extrait de l'ouvrage intitulé : *La Fauconnerie du Roi avec la conférence des fauconniers ; par* Charles d'Arcuſſia de Capre, *ſeigneur d'Eſparron, de Pailieres & du Reveſt en Provence, gentilhomme de la chambre du Roi. A Paris, chez* Jean Houzé, *libraire au Palais*, M. DC XVII, *in-4° de 80 pag. ſeptième journée, pag. 25* (a).

(a) Cet ouvrage, imprimé d'abord ſéparé-

« On ne trouvera pas dans *Dioſcoride*, ni dans *Mathiole*, qu'ils aient connu une infinité de plantes, même une qui fut montrée à M. Rondelet, médecin, à laquelle on a donné le nom de *dentilaria Rondeleti*, parce qu'elle s'applique aux dents. La connoiſſance d'icelle lui fut donnée par un berger qui en guériſſoit ſes chèvres de la gale, dont elle guérit fort bien tous animaux, même les chiens, comme je l'ai expérimenté. Telle herbe meurt en hiver, & n'en reſte que *la racine de laquelle, pilée dans un mortier & détrempée avec huile d'olif, oygnant les chiens, on les guérit fort bien, & leur fait mourir toutes les puces.* Elle jette en avril,

---

ment, & placé enſuite différemment dans pluſieurs éditions de la Fauconnerie du même auteur, en fait la ſixième & la ſeptième partie dans la dernière édition, diviſée en dix parties ; à Rouen, chez *Vaultier* & *Beſogne*, 1644, in-4°. fig. MM. *Lallemant*, dans leur Bibliothéque hiſtorique & critique des théreuticographes, & *Amoreux* dans ſa Bibliothéque des auteurs vétérinaires, ouvrage qui n'eſt pas connu comme il mérite de l'être, ſont tombés dans quelques fautes au ſujet des éditions nombreuſes, & néanmoins aſſez rares de cet auteur eſtimé, pour n'avoir pas vu celle que je cite ; mais cette diſcuſſion bibliographique ſeroit déplacée ici.

& ſe trouve aux lieux ſecs, & au long des chemins. Sa feuille reſſemble à celle de l'oſeille ſauvage; elle noircit les doigts en la maniant, & nul animal n'en mange. Si en été vous en frottez un chien galeux & pelé, il guérira, & le poil lui reviendra. La racine en eſt rouge, mais non tant que la chélidoine : la plante en eſt touffue, & s'étend fort en rameaux; lès bergers la nomment *Bacon.* »

En quoi diffère la méthode que preſcrit *d'Arcuſſia* pour la préparation de cette racine, de celle que le charlatan indiqua, il y a à-peu-près cinquante ans, & que M. *Sumeire* a ſi avantageuſement fait connoître ?

Le premier pile la racine & la détrempe avec de l'huile d'olive ſeulement; le ſecond jette ſur la racine pilée de l'huile bouillante.

On reproche à la dentelaire des effets violens lorſqu'on l'emploie ſeule, ou lorſqu'on la fait bouillir dans l'huile : « Dans la préparation indiquée par M. *Sumeire*. dit M. *Hallé*, tout tend à diminuer l'âcreté & à modérer l'action de cette racine, en en conſervant la vertu (*a*); » &

(*a*) Mém. cités, pag. 164.

M. *Sumeire* ajoute (Journal cité, p. 597) « *La préparation que j'ai publiée.... & qu'on n'avoit pas encore imaginée du temps de Garidel*, eſt ſi eſſentielle, qu'elle fait d'un remède dangereux, un remède innocent & très-efficace, parce que l'huile qui adoucit l'âcreté de la racine, n'en extrait d'ailleurs que le degré de cauſticité néceſſaire pour deſſécher les boutons galeux. » Mais je crois que la méthode de *d'Arcuſſia*, ſi antérieure à celle de *Garidel*, doit encore produire ces effets à un degré plus éminent. L'huile bouillante ſe charge de plus de particules âcres & corroſives que l'huile froide; elle acquiert d'ailleurs par l'ébullition & la chaleur qu'on exige pour s'en ſervir, une âcreté, une diſpoſition à la rancidité qu'on ne peut pas reprocher à celle qu'on emploie dans la première méhode, qui réunit encore l'avantage d'être plus facilement & plus promptement préparée. C'eſt au ſurplus à l'expérience à décider ſi cette préparation auroit ſur l'homme la même vertu que notre chaſſeur lui a reconnue ſur les chiens; & il y a d'autant plus lieu de le croire, que M. *Bouteille* a vu de bons effets de la ſimple infuſion de la plante dans l'huile. (*Mémoires cités*, *pag. 105.*)

*D'Arcuſſia*, au ſurplus, paroît être

l'auteur de la préparation qu'il indique, & qu'il ne regardoit dès-lors que comme un moyen de corriger l'âcreté ou la causticité de cette racine; car il n'en parle qu'après avoir reconnu, pour l'avoir expérimenté, que la plante seule étoit regardée avant lui comme un spécifique contre la gale des animaux. Il paroît encore que *Rondelet*, auquel cette vertu n'étoit pas inconnue, puisqu'il la tenoit d'un berger, a dû en dire quelque chose dans ses écrits.

Je soupçonne que la racine de *Roerbe*, que *Dufouilloux*, chasseur non moins estimé que le seigneur *d'Esparron*, prescrit pour la gale, est la dentelaire; mais je laisse ce fait à éclaircir aux botanistes. Le même auteur prescrit aussi, pour la même maladie, les racines de Frodilles ou Asphodeles, que M. *Sumeire* a également proposées pour l'homme. (*Mém. cités*, *pag. 187.*) Dufouilloux écrivoit en Poitou sous le règne de *Charles IX*, auquel son ouvrage est dédié.

Ces détails pourront n'être pas inutiles à l'histoire de la dentelaire, & à celle du traitement de la gale.

## *MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de juillet 1785.*

Le mercure s'eſt ſoutenu pendant vingt-un jours de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes ; & pendant dix jours il eſt deſcendu de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 8 lignes.

Le thermomètre a marqué le matin de 13 à 17 ; le ſoir, de 13 à 18 : & à midi, de 15 $\frac{1}{2}$ à 21 degrés au deſſus de 0. Les degrés de chaleur les plus ordinaires ont été le matin de 14 à 16 ; le ſoir, de 16 à 17 ; & à midi, de 18 à 19 degrés au deſſus de 0. Il n'eſt monté à midi qu'une fois à 21, & deux fois à 20 degrés au deſſus de 0. Le terme de la plus grande chaleur a été 21. Le moindre, 13 degrés au deſſus de 0 ; ce qui fait une différence de 8 degrés.

Les vents ont ſoufflé cinq jours O, trois jours S, treize jours S-O, O S, quatre jours S E, E-S, un jour N, trois jours N-O, O-N, deux jours N-E.

Nous n'avons pas joui d'un ſeul jour clair & ſerein pendant ce mois ; le ciel a été très-variable, preſque toujours orageux ou couvert, quoique le ſoleil ait un peu paru preſque tous les jours.

Pendant quatorze jours il y a eu de la pluie plus ou moins forte, & preſque toujours orageuſe. Pendant huit jours, les vents ont ſoufflé fort, particulièrement le S. & l'O. Pendant ſix jours, un peu de vent, deux fois du tonnerre les 20 & 22, une fois du brouillard électrique le 13.

L'hygromètre eſt monté de 4 degrés ½ à 11 le matin, & de 6 à 17 degrés au deſſus de 0 le ſoir. Les degrés les plus communs le matin ont été de 5 à 8, & le ſoir de 9 à 11. Celui de la plus grande ſéchereſſe s'eſt manifeſté le 13; il régnoit un brouillard électrique; l'hygromètre marquoit 11 ½ le matin, & 17 le ſoir.

Il eſt tombé à Paris 2 pouces 4 lignes 5 dixièmes d'eau pendant le mois de juillet.

Cette conſtitution, quoique la même que le mois précédent, a été cependant moins chaude & moins sèche; il y a eu plus de pluie, & les vents ont été plus forts & très-variables. Comme durant la plus grande partie du mois le ciel a été couvert & orageux, les affections bilieuſes ont continué de régner & de prédominer. Les maladies éruptives ont été fort nombreuſes, ainſi que les ſimples affections cutanées. Les premières furent des fièvres ſcarlatines rouges, rougeoles, &c. Elles ont été accompagnées le plus ſouvent de maux de gorge. On a vu des angines ſans éruptions, des rhumatiſmes aigus; mais ſur-tout des diarrhées ſouvent ſans coliques dans beaucoup de maladies aiguës. La diarrhée s'eſt montrée un des ſymptômes primitifs, principalement dans les ſynoques bilieuſes & dans les fièvres rémittentes. Les fièvres ſcarlatines ont exigé des ſaignées & beaucoup de délayans. L'émétique & les purgatifs ont diſſipé chez les enfans cette maladie aſſez promptement; mais dans le traitement où la ſaignée a été négligée, ainſi que l'uſage des délayans antiphlogiſtiques, il eſt ſurvenu des parotides ou des furoncles. Chez les adultes, elle a duré juſqu'à vingt-un jours. Le début étoit à-peu-près comme celui de la petite-vé-

role, courbature, maux de reins, envie de vomir, fièvre aiguë, sur-tout la veille de l'éruption; elle s'étendoit généralement depuis la tête jusqu'aux pieds. Le traitement consistoit dans une ou deux saignées, l'émétique, des boissons humectantes; & lorsque la rougeur étoit dissipée, on employoit les purgatifs.

Il a régné une espèce d'affection bilieuse aiguë, dont le début s'annonçoit par un grand abattement, par un mal de tête violent, avec délire; le pouls étoit petit, serré & irrégulier. Ces malades vomissoient continuellement des matières vertes porracées; ils étoient sujets aux convulsions: il survenoit à plusieurs une éruption symptomatique à la peau & à la gorge le troisième ou le quatrième jour de la maladie. Les saignées, les délayans, & spécialement l'eau de Vichy coupée avec le petit-lait, l'application successive de plusieurs vésicatoires comme révulsif & sans pansement ultérieur, suivant la méthode de quelques médecins anglois, ont été les moyens indiqués & employés avec succès.

On a vu aussi des ictères fugaces, quelques affections catarrhales, des petites-véroles qui n'ont point été nombreuses, & beaucoup de fièvres tierces & double-tierces; ces dernières n'ont point paru rebelles.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
## JUILLET 1785.

| Jours du mois. | Thermometre. | | | Barometre. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | Au lever du Soleil. | A deux heures du soir. | A neuf heures du soir. | Au matin. | A midi. | Au soir. |
| | Dégr. | Dégr. | Dégr. | Pouc. Lig. | Pouc. Lig. | Pouc. Lig. |
| 1 | 12, 3 | 21,12 | 14, 9 | 27 9, 5 | 27 9, 7 | 27 9, 9 |
| 2 | 12,17 | 18, 5 | 12, 6 | 27 9, 3 | 27 9, 4 | 27 10, 6 |
| 3 | 13, 0 | 16, 6 | 12, 0 | 27 11, 8 | 28 0, 1 | 28 0, 2 |
| 4 | 11, 0 | 20, 0 | 13,11 | 28 0, 0 | 27 11, 6 | 27 11, 0 |
| 5 | 11, 0 | 15, 8 | 11, 8 | 27 10, 5 | 27 10, 0 | 27 10, 7 |
| 6 | 9,14 | 18,13 | 11, 0 | 27 10,10 | 27 11, 0 | 27 11, 4 |
| 7 | 9, 3 | 12,13 | 10,10 | 27 11, 5 | 27 11, 9 | 28 0, 2 |
| 8 | 10, 2 | 16, 0 | 12, 2 | 28 0, 9 | 28 1, 6 | 28 2, 0 |
| 9 | 9,12 | 20, 0 | 15, 7 | 28 2, 0 | 28 1, 2 | 28 0, 9 |
| 10 | 11, 7 | 17,15 | 13, 0 | 27 11, 8 | 27 11, 4 | 27 11, 6 |
| 11 | 10, 0 | 19,10 | 13, 0 | 27 11, 7 | 27 11, 5 | 27 10, 9 |
| 12 | 11,10 | 20, 1 | 14, 9 | 27 10, 2 | 27 9, 4 | 27 8, 7 |
| 13 | 11,18 | 23, 9 | 17, 0 | 27 8, 3 | 27 7, 9 | 27 7, 4 |
| 14 | 12, 0 | 17,16 | 15, 5 | 27 7, 4 | 27 8, 2 | 27 8, 4 |
| 15 | 12, 8 | 17,12 | 12,10 | 27 8, 9 | 27 9, 3 | 27 9,10 |
| 16 | 11,10 | 16,13 | 14, 5 | 27 10, 1 | 27 11, 1 | 27 11, 3 |
| 17 | 14, 0 | 17,12 | 14,15 | 27 11, 5 | 27 11,10 | 27 11,10 |
| 18 | 13, 7 | 19,15 | 16,10 | 27 11, 2 | 27 10,11 | 27 10, 1 |
| 19 | 19, 9 | 12, 1 | 14, 1 | 27 8,10 | 27 7,10 | 27 6,11 |
| 20 | 12, 0 | 19, 2 | 11,12 | 27 8, 3 | 27 6, 1 | 27 6, 0 |
| 21 | 9,12 | 18,19 | 10,13 | 27 5, 2 | 27 4,10 | 27 5,11 |
| 22 | 9,12 | 14, 3 | 10, 9 | 27 6, 7 | 27 7, 5 | 27 9, 3 |
| 23 | 9, 6 | 15, 3 | 11, 5 | 27 10, 8 | 27 11,10 | 28 0,11 |
| 24 | 9, 4 | 17,13 | 14, 9 | 28 1, 1 | 28 1, 2 | 28 1, 5 |
| 25 | 13, 0 | 21,10 | 15,11 | 28 1, 1 | 28 0, 8 | 27 11, 9 |
| 26 | 12,10 | 24, 9 | 17, 5 | 27 10, 6 | 27 9, 1 | 27 8,10 |
| 27 | 14,15 | 14, 6 | 10,11 | 27 8, 1 | 27 8, 2 | 27 8, 5 |
| 28 | 11, 0 | 15,16 | 10,14 | 27 9, 5 | 27 10, 2 | 27 11, 1 |
| 29 | 10, 0 | 16, 8 | 12, 3 | 27 11, 1 | 27 10,11 | 27 10, 2 |
| 30 | 10, 3 | 17,15 | 13, 0 | 27 10, 6 | 27 10,11 | 27 11, 3 |
| 31 | 9,19 | 17,13 | 14, 8 | 27 11, 2 | 27 11, 2 | 27 11, 1 |

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

| Jours du mois. | Le matin. | L'après-midi. | Le soir à 9 heures. |
|---|---|---|---|
| 1 | S-O. cou. chau. | S-O. c. tres-ch. | S.c.ch.t.gr.de pl |
| 2 | S-O. co. du. v. | S-O. c. ch. v. pl. | S-O. ser. do. v. |
| 3 | S-O. nu. do. ve. | S-O. c. cha. v. | O. *idem.* |
| 4 | S-O. co. temp. | O. cou. chaud. | N-E. nu. do. ve. |
| 5 | S. nu. doux, pl. | N-E. cou. d. v. | N-E. *id.* pl. grêl. |
| 6 | N. couv. doux. | N. co. chau. pl. | N. co. do. pl. v. |
| 7 | N. nua. tempér. | N. co. do. v. pl. | N. n. d. gr. de pl. |
| 8 | N. cou. doux. | N. couv. chau. | N. cou. doux. |
| 9 | N. couv. chau. | S-O. couv. ch. | N. nua. chaud. |
| 10 | N-O. c. cha. v. | N-O. co. ch. v. | N-O. couv. do. |
| 11 | E. cou. chaud. | E. cou. chaud. | E. couv. doux. |
| 12 | E. co. tempéré. | S-E. cou. cha. | S. couv. chau. |
| 13 | E. cou. tempér. | S. couv. chaud. | E. nuag. chau. |
| 14 | E. nuag. doux. | S-O. nuag. do. | S. couv. chaud. |
| 15 | S. co. dou. plu. | S. couv. ch. ve. | S. couuv. dou. |
| 16 | O. c. chau. ve. | O. couv. chau. vent. | O. cou. chaud, v. grai. de plu. |
| 17 | S-O. c. frais, v. | S-O. c. chau. v. | S-O. co. do. v. |
| 18 | S-O. co. frais, v. | S-O. co. ch. ve. | S-O. nua. chau. |
| 19 | S-O. cou. dou. | S. co. dou. plu. | N. cou. doux v. |
| 20 | S-O. c. fr. pl. v | S-O. cou. chau. | S-O. c. ch. v pl. t. |
| 21 | S-O. cou. frais. | S-O. co. ch. pl. | S-O. c. temp. pl. |
| 22 | S-O. co. doux. | S-O. c. d. v. pl. | N-O. n. te. pl. v. |
| 23 | S-O. cou. frais. | S-O. co. do. ve. | N. nuag. dou. |
| 24 | N. co. d. ve. pl | N. couv. chau. | N. couv. doux. |
| 25 | E couv. doux. | S-E. nua. chau. | E. serein, chau. |
| 26 | E. ser. doux. | S. nuag. chau. | S-O. co. ch. pl. écl. de cha. to. |
| 27 | S-O. co. chaud, pluie. | S-O. cou. chau. pluie, vent. | S-O. c. tempér. v. tonn. pl. v. |
| 28 | S-O. c. dou. ve | S-O. c. ch. v. pl. t. | N. nuag. doux. |
| 29 | E. ser. tempéré. | S-O. c. do. ve. | S O. c. d. v. pl. |
| 30 | S-O. co. tempé. | S-O. couv. ch. | N. ser. doux. |
| 31 | E. nuag. tempé. | N. nua. cha. | N. nuag. chau. |

## RÉCAPITULATION.

| | | |
|---|---|---|
| Plus grand degré de chaleur.. | 24, 9 deg. | le 26 |
| Moindre degré de chaleur. | 9, 0 | le 24 |
| Chaleur moyenne..... | 14, 5 deg. | |
| Plus grande élévation du mercure......... | *pouc. lig.* 28, 2, 0, | le 8 |
| Moindre élév. du mercure. | 27, 4, 10, | le 21 |
| Elévation moyenne. | 27, 10, 3 | |

| | |
|---|---|
| Nombre de jours de Beau.... | 2 |
| de Couvert... | 22 |
| de Nuages... | 7 |
| de Vent..... | 10 |
| de Tonnerre. | 5 |
| de Pluie..... | 8 |
| de grêle.... | 1 |

| | | |
|---|---|---|
| Quantité de Pluie....... | 43 | 6, lig. |
| Evaporation.......... | 38 | 4 |
| Différence....... | 5 | 1 |
| Le vent a soufflé du N..... | 21 fois | |
| N-E.... | 3 | |
| N-O.... | 3 | |
| S...... | 10 | |
| S-E.... | 2 | |
| S-O.... | 27 | |
| E...... | 11 | |
| O...... | 5 | |

TEMPÉRAT. chaude & sèche d'abord, ensuite pluvieuse depuis le 20, jusqu'à la fin du mois.

MALADIES : fièvres bilieuses assez opiniâtres.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Plus grande féchereffe . . | 41, | 6 deg. | le 13 |
| Moindre. . . . . . . . . . . . . | 3, | 4 | le 19 |
| Moyenne. . . . . . . . . . | 25, | 9 | |

*A Montmorency, ce premier août 1785.*

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

---

## *OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de juillet 1785; par M. BOUCHER, médecin.*

Les pluies tant defirées ci-devant, ont eu lieu dans un temps où elles l'étoient bien moins: on craignoit même qu'elles ne nuififfent à la moiffon des foins & des premiers grains; heureufement qu'elles n'ont pas été continuelles. On n'avoit pas entendu le tonnerre jufqu'au 30 juin. Depuis ce jour il a grondé à diverfes reprifes: cependant on n'a pas reffenti de chaleurs vives. La liqueur du thermomètre ne s'eft élevée que deux jours jufqu'au terme de 20 degrés: le 26 il eft monté à celui de 21 degrés.

Le mercure dans le baromètre a été obfervé peu de jours au deffus du terme de 28 pouces: le 10 il eft defcendu à celui de 27 pouces 6 lignes; & le 21 à 27 pouces 5 $\frac{1}{2}$. Le vent, du premier au 15 du mois, a varié; après le 15, il a prefque toujours été *fud*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 degrés au deffus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 10 degrés au deffus de ce terme. La différence entre ces deux termes eft de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans

le baromètre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 8 lignes.

Le vent a ſoufflé 5 fois du Nord.
2 fois du Nord vers l'Eſt.
2 fois de l'Eſt.
8 fois du Sud.
16 fois du Sud vers l'Oueſt.
3 fois de l'Oueſt.
6 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 28 jours de temps couvert ou nuag.
19 jours de pluie.
5 jours de tonnerre.
5 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la ſéchereſſe au commencement du mois & à la fin.

---

## *MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de juillet 1785.*

La maladie aiguë dominante étoit toujours la fièvre continue-bilieuſe-pétéchiale, qui néanmoins ne régnoit guères que dans le petit peuple. Elle étoit communicative, ſur-tout dans les perſonnes du même ſang, ou qui habitoient enſemble. Cependant elle a paru moins meurtrière que ci-devant : la plupart des malades ont échappé, moyennant un traitement convenable. Peu de ſaignées, ſinon dans le cas d'une vraie pléthore, ou d'un grand embarras de poitrine; un émétique donné à propos dans le début de la maladie, ſuivi de quelque apozème laxatif antiphlogiſtique, tel qu'une décoction de tamarin avec du nitre & de la manne,

des boiſſons aigrelettes & propres à pouſſer doucement à la peau, tels que de l'oxymel ou du ſyrop de vinaigre étendus dans une forte infuſion de fleurs de ſureau, du petit-lait, ou la ſéroſité du lait de beurre ; pour nourriture, de la décoction de pain & des laits de poule au vin blanc ou au verjus. Les remèdes qui ont été employés avec fruit dans l'état de la maladie, ſont le nitre & le vinaigre camphrés, la décoction de quinquina avec le nitre, ou des mixtures avec ſon extrait ; & dans la proſtration des forces vitales, l'elixir fébrifuge d'Huxham. En pareil cas, & même dans preſque toutes les circonſtances de la maladie, nous nous ſommes très-bien trouvés de l'application des véſicatoires, même dans le cas de ſéchereſſe de la peau & de la langue, qui s'humectoient à la ſuite de l'emploi de ce topique, pourvu que cet état de ſéchereſſe ne provînt point d'une exceſſive chaleur. Nous avons eu le bonheur de ſauver par cette méthode tous ceux qui ſont arrivés dans nos hôpitaux, aſſez à temps pour en éprouver les bons effets.

Il y a eu en outre des pleuro-péripneumonies, mais qui, dans la plus part des ſujets, étoient de la nature de la maladie dominante, & des fluxions rhumatiſmales.

Les fièvres tierces & doubles tierces ſubſiſtoient encore, & la petite-vérole n'étoit pas tout-à-fait anéantie.



# NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## ACADÉMIE.

Kongl Wetenskaps Academiens nya Handlingar, &c. C'est-à-dire, *Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des sciences de Stockholm, tome iv pour l'année 1783. A Stockholm, 1784.*

1. Le premier article qui nous concerne dans ce volume présente des expériences pour réduire la lune cornée avec le moins de frais & avec le moins de perte possibles. M. *Von Engstroem*, auteur de ce Mémoire, a mêlé trois onces de cette substance, avec la même quantité de potasse : il a placé ce mélange dans une retorte au bain de sable, & a poussé le feu jusqu'à faire rougir le tout. Il n'a trouvé dans le récipient que de l'eau. Après avoir dissous tout ce qui étoit soluble dans la masse renfermée dans la retorte, il l'a fait détonner avec du nitre ; & ayant fondu le produit avec deux onces de potasse, il a retiré deux onces & deux gros d'argent.

On lit dans le deuxième article les premières expériences de M. *Scheele*, pour découvrir la partie colorante du bleu de Prusse. Cette substance ne donne aucuns signes d'acidité, ni d'alkalescence : elle n'occasionne pas même de changemens remarquables dans les métaux, ni dans leurs dissolutions, à l'exception néanmoins du nitre d'argent & du nitre mercuriel : il n'en

eſt pas de même de la plus part des chaux & des précipités métalliques ; ils ſubiſſent tous des changemens plus ou moins conſidérables. Il paroît d'après ces expériences, que les parties conſtitutives de cette ſubſtance ſont l'acide aérien, le phlogiſtique & l'alkali volatil.

Le troiſième article préſente des conſidérations ſur les oiſeaux qu'on trouve dans l'Almareſtæk, petite île près de Stockholm ; par M. *Tengmalm.*

M. *Roennow* prouve dans le ſuivant, que la cauſe de l'haleine puante, chez des perſonnes d'ailleurs bien portantes, a quelquefois excluſivement ſon ſiège dans l'œſophage. Il a été conduit à cette conjecture par la ſection d'un cadavre, dans lequel il a vu à la partie ſupérieure & dans les parties latérales de l'œſophage, des eſpèces de poches qui contenoient des reſtes d'alimens d'une puanteur exceſſive. Pour remédier aux effets de cette conformation vicieuſe, l'auteur conſeille des vomitifs, ou même l'uſage de la broſſe d'eſtomac.

Vient 4°. la deſcription de quelques animaux microſcopiques, qu'on trouve ſur les côtes de Seeland & de la Suède ; par M. *Muller.*

L'article cinquième eſt un ſupplément à la Flore de la Suède & des îles Suédoiſes.

M. *Oedman* communique dans le ſixième pluſieurs éclairciſſemens ſur le genre des mauves, (*larus*) au moyen deſquels il rectifie certaines erreurs où les naturaliſtes ſont tombés.

La deſcription botanique de la *Houtynia cordata*, nouveau genre de plante, conſtitue le ſeptième article ; il eſt ſuivi

8°. De la deſcription de la *Phalœna conſpicillaris*, L.

9°. & 10°. Des recherches entomologiques sur quelques insectes de mer, tels que le *Cancer locusta*, le *Cancer pulex*, l'*Oniscus scopulorum*, *&c.* par MM. *Stroem* & *Modeer*

Dans le onzième article, M. *Wargentin* donne le commencement de l'extrait de ses observations météorologiques faites à Stockholm pendant les années 1758 & suivantes, jusqu'en 1764.

M. *Wilcke* propose dans le douzième un nouvel eudiomètre. Tous ces articles ne sont pas susceptibles d'extrait.

Le treizième contient une nouvelle observation sur l'efficacité du romarin sauvage (*ledum*) dans la lèpre; par M. *Odhélius.*

Une fille attaquée de cette maladie depuis plusieurs années, avoit vainement éprouvé tous les remèdes les plus vantés pour leur propriété de purifier la masse du sang. L'observateur, après l'avoir purgée à différentes reprises, lui ordonna une infusion de feuilles de romarin sauvage; & dès les premiers douze jours, il y eut un mieux décidé. Durant l'usage de ce médicament, on fit vomir la malade toutes les fois que les indications s'en présentoient, & on fit frotter les gencives saignantes avec la joubarbe, (*sedum acre.*) Quand il y eut des ébullitions de sang, on eut recours à de petites saignées & à l'usage de la crême de tartre; enfin, on remédia au moyen des lavemens, à la constipation qui étoit survenue pendant les premiers jours de ce traitement. Les plaies extérieures furent fréquemment lavées avec une infusion du même végétal. Au bout de six mois, la guérison fut très-avancée, & les menstrues qui avoient été arrêtées depuis longtemps, reprirent leur cours.

Le ſcorbut eſt endémique dans l'Oſthgothie, le Roſlag & le Sudermanland, où il règne le long des côtes. Les habitans de ces contrées ſont obligés de ſe nourrir & de vivre preſque excluſivement de mauvais alimens, tels que les poiſſons & les viandes ſalés & ſéchés, ſans mélange de légumes ni de laitage. L'auteur remarque encore que la malade avoit été réduite elle-même à cette nourriture mal-ſaine, & nie que le ſcorbut ſoit contagieux.

Dans le quatorzième article, M. *Hjelm* rapporte les expériences qui prouvent la préſence de la terre calcaire dans le ſucre. Il a obſervé que l'acide vitriolique forme du gypſe avec le ſucre : cependant, comme cette terre qui s'y trouve en raiſon inverſe de la fineſſe du ſucre, y eſt en très-petite quantité, & que la chaux elle-même n'eſt point nuiſible, le ſucre ne peut préjudicier à la ſanté, qu'autant qu'on en feroit un très-grand abus.

M. *Retzius* ayant fait des étoiles de mer (*aſteria*) un objet particulier de ſes études, communique dans le quinzième article les obſervations qu'il a faites, & qui tendent à corriger les fautes de ſes prédéceſſeurs.

M. *Thunberg* a ajouté à cet article quelques remarques. Nous ne ferons mention que de celle par laquelle il nous apprend que pour bien conſerver les animaux ſéchés, il faut, avant leur deſſiccation, les macérer dans de l'eau-de-vie. Cette préparation les garantit des piquures des vers.

Nous apprenons dans le dix-ſeptième article, dont M. *Bjerkander* eſt l'auteur, que l'inſecte qui infecte les framboiſes, eſt un *Anobium atrum*.

Dans le dix-neuvième, *M. Rœring* expoſe

les essais auxquels il a soumis les concrétions qu'a expectorées un vieillard tombé en étisie, & sujet, pendant longues années, à des accidens arthritiques. Ces corps étoient blanchâtres, lisses & ronds, tout au plus de la grosseur d'une tête d'épingle, & garnis d'une queue. Tout autorisoit à les regarder comme une substance pierreuse; mais l'examen chimique y ayant démontré une terre calcaire unie à l'acide phosphorique, l'auteur juge qu'il faut les classer avec les os.

Le vingtième article, qui a pour auteur M. *Afzélius*, est relatif aux champignons, & en particulier au genre appellé *Helvello*.

M. *Oedman* donne dans le vingt-unième quelques éclaircissemens sur l'*Anas hyemalis*.

Voici le précis du dernier article. M. *Scheele*, de qui il vient, ayant préparé l'*emplastrum simplex*, trouva que l'eau qui, après le refroidissement, surnageoit à cet emplâtre, étoit très-douce; il la mit évaporer, & la réduisit en consistance de sirop : l'ayant ensuite traitée avec l'acide nitreux, il obtint une certaine quantité d'un sel cristallisé, lequel avoit toutes les propriétes de l'acide du sucre. Les huiles d'amandes, de navette & de lin, le beurre & le sain doux, ont donné les mêmes résultats, excepté lorsqu'il a employé des huiles vieilles & rances. M. *Scheele* remarque ensuite que les alkalis, ni l'acide vitriolique, ne précipitent point de chaux de plomb de cette eau douce; ce qui détruit le soupçon que ce sel provient du plomb. Il déclare enfin que toutes les graisses contiennent plus ou moins de cette substance saline, laquelle diffère, à bien des égards, du sucre & du miel.

*Mémoires de l'Académie impériale & royale des ſciences & belles-lettres de Bruxelles, vol. iv, in-4°. A Bruxelles, 1783.*

2. Parmi les articles du Journal des ſéances de cette Académie, on trouve une notice concernant la vie, le caractère & les écrits de feu M. l'abbé *Jean Taberville Needham*, né à Londres le 10 ſeptembre 1713, & mort à Bruxelles le 12 décembre 1781. Ce ſavant a été célèbre par ſes obſervations microſcopiques, dont les réſultats ont été publiés dans les tranſactions philoſophiques de la Société royale de Londres, année 1749, & à Paris en 1750, en un vol. in-12. M. le comte *de Buffon* en a également rendu compte dans ſon Hiſtoire naturelle.

Parmi les Mémoires qui compoſent ce volume, ceux qui nous concernent ſont,

Le *troiſième* dans lequel M. *Von Bouchaute* préſente des recherches ſur l'origine & ſur la nature de la matière animale. Selon lui, cette matière eſt compoſée par la nature, conformément aux loix chymiques : elle eſt très-ſenſible dans les animaux ; mais on ne l'apperçoit que très-difficilement dans les végétaux, quoiqu'elle y exiſte avec toutes ſes propriétés, qu'elle conſtitue une de leurs parties eſſentielles, & ſemble ſervir de baſe à leur organiſation : il avance qu'elle eſt la ſeule ſubſtance dans la nature ſuſceptible de fermentation putride ; qu'elle forme la principale partie conſtitutive des os, cartilages, cornes, cheveux, ſoies, ſang, lymphe, &c. dans les animaux ;

qu'elle entre dans la compoſition des ſemences & du parenchyme des plantes ; qu'analyſée dans des vaiſſeaux clos, on la trouve homogène dans toute la nature, & caractériſée par un grand nombre de produits uniformes, dont pluſieurs lui ſont propres. Ces produits ſont l'alkali volatil, deux huiles empyreumatiques particulières, l'huile éthérée de Dippel, un air inflammable qui a l'odeur des fleurs de pêcher, & le principe colorant du bleu de Pruſſe.

M. *Von Bouchaute* entreprend enſuite de prouver que les végétaux ſeuls élaborent la matière animale, & que de ce règne elle paſſe toute formée dans les animaux pour les nourrir ; enſorte que cette matière au lieu d'être procréée, n'eſt que diſſoute, extraite, développée par la digeſtion.

Le *quatrième Mémoire* dans lequel le même auteur s'occupe de la reproduction des corps organiſés & de la conſervation des eſpèces. Tant que la matière animale n'eſt pas décompoſée, dit-il, elle conſerve l'*irritabilité*, & conſtitue ſeule la baſe de l'organiſation naturelle dans les animaux & dans les végétaux. Il tire cette concluſion d'un grand nombre de faits qui ſeront expoſés dans un autre Mémoire, & dont le ſeul qu'il cite ici a rapport aux animalcules microſcopiques & aux végétations dans les infuſions.

Le *neuvième*, qui renferme une partie de l'hiſtoire naturelle des contrées du Brabant, ſituées ſur les côtes de la mer. M. l'abbé *Mann*, auteur de cette diſſertation, l'a diviſée en quatre ſections. Dans la première, il traite du ſol & des productions des Pays-bas maritimes, de la population, des végétaux, des animaux domeſti-

ques, du gibier, des poiſſons & du commerce. La ſeconde eſt particulièrement deſtinée à ce qui concerne les habitans, leur caractère, leurs mœurs, coutumes, religion, &c. L'atmoſphère, les ſaiſons & les phénomènes météorologiques, ſont les ſujets de la troiſième ſection; & dans la quatrième, M. l'abbé *Mann* conſidère l'influence du ſol & de l'atmoſphère ſur la ſanté des habitans, comme auſſi les différentes maladies chroniques auxquelles ils ſont ſujets. Il remarque que les maladies chroniques qui y règnent, proviennent de l'humidité de l'atmoſphère, laquelle relâche la fibre animale, & qui, diminuant l'élaſticité de l'air, rend cet élément moins propre à la reſpiration. Il ne connoît que ce ſeul vice inhérent au climat de la Flandre maritime, & auquel on puiſſe attribuer la ſource des fièvres intermittentes, des pleuréſies, des affections nerveuſes & ſcorbutiques, des catarrhes, des péripneumonies, des aſthmes, hydropiſies, paralyſies, apoplexies, de la goutte & du rhumatiſme, qui ſont ſi communs dans ces contrées. L'auteur rejette l'opinion que l'atmoſphère peut contenir du ſel marin élevé avec les vapeurs qui s'exhalent des mers.

Le *treizième*. M. *Rondeau* décrit dans ce Mémoire une pierre douée de tous les caractères du bézoard; elle a été trouvée dans un abcès à la tête d'une femme. Nous paſſons les remarques hiſtoriques & critiques de l'auteur ſur la nature & les vertus médicinales du bézoard, pour donner le précis de l'obſervation. Une femme âgée de ſoixante-huit ans, portoit depuis vingt-cinq ans une loupe à la partie poſtérieure de la tête, directement derrière l'oreille gauche. Cette tumeur avoit quatre pouces de

diamètre : au commencement de mars 1780, elle devint douloureuſe, en même temps qu'elle augmentoit de volume. Un chirurgien qui avoit été appellé, y fit une inciſion, & auſſitôt il en ſortit une quantité prodigieuſe de petits corps d'une ſubſtance pierreuſe. En examinant enſuite la tumeur, on y trouva un corps dur qui, étant extrait, préſenta une pierre d'un gris verdâtre, reſſemblant pour la groſſeur & pour la forme à un œuf de pigeon, marqué de taches blanches, comme le ſont la plus part des bézoards, tant orientaux qu'occidentaux; elle peſa, n'étant pas encore entièrement sèche, au-delà de quatre-vingt-douze grains. Les parois externes & les trois couches intérieures très-bien marquées, furent parfaitement dures & luiſantes. Ayant employé trop de force pour ſaiſir & extraire cette pierre, il s'en étoit détaché trois petits morceaux : on en laiſſa un pendant huit jours dans de l'eau ſans qu'il s'en fût diſſous la moindre portion, & ſans que le goût ni la couleur du liquide euſſent contracté le moindre changement : un autre morceau frotté ſur du papier blanchi à la chaux, y laiſſa une raie jaunâtre ; & le troiſième imprima une marque verdâtre ſur le papier enduit de craie.

Le *quinzième*. M. *Caels* y décrit les expériences qu'il a faites, afin de prouver que le ſel de tartre n'eſt point l'antidote de l'arſenic. Il a fondu à un feu très-doux trente grains de ſel de tartre avec deux grains d'arſenic, dans quatre onces d'eau, & a donné de cette ſolution à un chien, à un lapin & à trois chats, qui ont tous péri.

Le *vingtième*. M. *Von Bouchaute* ayant vu dans les Mémoires de l'Académie royale des

ſciences de Paris, que le botrys fourniſſoit beaucoup de nitre, a fait quelques expériences qu'il expoſe ici, pour encourager ſes compatriotes à profiter de cette découverte.

---

Symptomatology, *&c.* C'eſt-à-dire, *Symptomalogie, par* JEAN BERKENHOUT, *docteur en médecine, in-8°. A Londres, chez* Baldwin, 1784.

3. L'auteur a rédigé ſa ſymptomatologie ſelon l'ordre alphabétique; ſon objet eſt de déterminer la nature & la portée des différens ſymptômes qu'il conſidère. Il fonde ſes déciſions ſur les autorités les plus reſpectables; celles d'*Hippocrate*, de *Galien*, de *Cœlius Aurelianus*, *&c.* parmi les anciens; & ſur celles de *Morgagni*, *Fothergill*, *&c.* parmi les modernes. Ses définitions ſont empruntées du *Synopſis* de M. *Cullen*, & il a dédié ſon ouvrage aux apothicaires, qu'il déſigne ſous le nom de médecins de *fait*, pour les diſtinguer des médecins de *droit*, c'eſt-à-dire, de ceux qui ont étudié l'art, & qui forment, ſelon lui, une claſſe ſéparée de médecins. M. *Berkenhout* eſt perſuadé qu'en Angleterre les malades ſe trouveroient infiniment mieux, ſi au lieu d'accorder leur confiance aux apothicaires, ils ſe contentoient de la donner aux bonnes femmes; car, dit-il, plus on a de prétentions à un art qu'on ne poſſède pas, plus on opère de mal en l'exerçant. Il remarque que c'eſt ſur-tout dans les fièvres aiguës où tout dépend ſouvent du premier moment, que les apothicaires font le plus

de mal; & il voudroit qu'ils fuſſent ou plus inſtruits qu'ils ne le ſont, s'ils s'opiniâtrent à exercer les fonctions du médecin, ou qu'ils le ſuſſent moins, s'ils veulent ſe borner à exercer le métier d'apothicaire.

Epiſtola ad virum illuſtrem & celeberrimum FRIDERICUM WENDT, &c. continens adverſaria de tuſſi convulſiva & variolis, &c. miſſa à JO. SIEGFR. KAEHLER, D. M. Poliater ſommerfeld. *In-8°. de 46 pag. A Erlang, chez* Palm, 1784.

4. Dans cette Lettre, l'auteur rend compte de la coqueluche très-violente qui, réunie à une fièvre nerveuſe très-aiguë, a ravagé en 1780 la contrée qu'il habite. Les principaux ſymptômes de cette épidémie étoient le friſſon, une chaleur brûlante, une ſoif preſque inextinguible, l'oppreſſion, des ſoupirs profonds & pénibles, le délire, des inquiétudes par tout le corps, les douleurs & le tremblement de la tête, l'altération dans le caractère & dans les mœurs, un penchant preſque invincible de frotter & de gratter les parties génitales au point de les écorcher; l'appétit tantôt exceſſif, tantôt perdu; la conſtipation plutôt que le relâchement du ventre, quelquefois le téneſme. Les accès de toux n'étant pas fixes prenoient plus ou moins ſouvent, avec des ſecouſſes de tout le corps, reſpiration interceptée, vomiſſemens de glaires ténues & aqueuſes. Les redoublemens de la fièvre ſe faiſant ſentir la nuit, les malades ne pouvoient dormir;

les évacuations critiques ne ſurvenoient ordinairement que le onzième ou le quatorzième; ſi elles tardoient davantage, ou qu'elles fuſſent imparfaites, le malade couroit riſque de ſuccomber : celles qui étoient les plus favorables étoient les ſueurs, les crachats bien cuits, les vomiſſemens ſpontanés, les gales aux lèvres, les ſaignemens du nez : les évacuations par les urines & par les ſelles, l'étoient moins.

Ces détails ſont accompagnés de rapports d'ouvertures de cadavres, qu'il faut lire dans l'ouvrage même, & auxquels M. *Kœhler* a joint des réflexions très-judicieuſes.

Quant aux remèdes avec leſquels il a combattu cette maladie, les vomitifs, les cathartiques, les antiſpaſmodiques, les vermifuges & les révulſifs, lui ont le mieux réuſſi. Nous remarquons comme une choſe rare que les véſicatoires, quelque chargés qu'ils fuſſent, n'ont jamais excité de douleur.

On lit enſuite la deſcription d'une variole maligne putride qui a attaqué une femme avec la dernière violence. L'uſage du vin du Rhin, du quinquina, des véſicatoires, des ſinapiſmes, des linges imprégnés de camphre, & appliqués aux cuiſſes, des cataplaſmes émolliens, des lavemens, des injections dans la bouche & dans les narines, du kermès minéral, du ſirop de guimauve, de la gomme arabique, des purgatifs compoſés de tamarins & de manne, adminiſtrés ſelon les circonſtances, n'a pu prévenir & dompter une toux menaçante, accompagnée de crachats & d'une fièvre lente. Les reſtes ou ſuites ont même réſiſté à tous les autres remèdes qu'on a eſſayés, juſqu'à ce que l'auteur, après avoir toutefois procuré les éva-

cuations néceſſaires & ſuffiſantes, ait preſcrit une décoction de bois de Surinam, le lichen d'Iſlande ; & enfin le lait de femme. Ces moyens ont enfin rétabli la ſanté de la malade.

Diſſertatio medica de uſu evacuantium medicamentorum in febribus acutis : *Diſſertation de médecine ſur l'uſage des médicamens évacuans dans les fièvres aiguës ; par M. JEAN-LOUIS TASCHENBERG, de Luſace, docteur en médecine. A Jena, chez* Maukian, 1784. *In-8°* *de 24 pag.*

5. Les fièvres aiguës naiſſent, ſelon l'opinion commune, des ſaburres amaſſées dans les premières voies. Elles doivent donc, ſelon la première apparence, trouver leur remède dans l'évacuation ; mais ſur ce point les médecins ne ſont pas du même ſentiment. Les uns diſent qu'en purgeant les premières voies, on ſauve le malade ; les autres au contraire aſſurent qu'on doit éviter avec ſoin les purgatifs & les émétiques, que ces remèdes irritent & augmentent le feu de la fièvre, & mettent la vie dans le plus grand danger. Le docteur *Taſchenberg* prend un parti moyen, entre ces deux opinions oppoſées. Il examine la force & la puiſſance des évacuans ; il recherche en quoi, combien & comment ils peuvent être utiles ; enfin il rapporte les indications où ils peuvent profiter & nuire dans les fièvres.

De fontibus melancholiæ & maniæ forensibus : *Des ſources de la mélancolie & de la manie; queſtion médico-légale; par M. CHRÉTIEN GODEFROI GRUNER, doyen de la Faculté de médecine à Jena. A Jena, chez* Maukian, *1784. In-8° de 11 pag.*

6. Les efforts de l'art ſont ſouvent impuiſſans à l'égard de la mélancolie & de la manie. La mort ſeule termine la miſère des malades. Si l'on cherche dans l'ouverture des cadavres la ſource de ces infirmités, les indices qu'on tire de cette diſſection, ne ſont pas moins exempts d'incertitude. Les gens de l'art, eux-mêmes, ne ſont point toujours d'accord à ce ſujet, cependant les tribunaux ont beſoin de leur rapport, pour prononcer dans des cas graves. C'eſt d'après ces conſidérations que M. *Gruner* a compoſé cet opuſcule, où ſe trouve exactement décrite la marche que les médecins & les chirurgiens doivent ſuivre, lorſqu'ils ſont conſultés par les juges.

Tractatus politico-medicus de Dyſſenteriâ in genere, auctore J. C. JACOBS, medicorum Bruxellenſium collega. Rotterodami, typis *Joh. Van Beman*, bibliopolæ; proſtant Lovanii, apud Urban, bibliopolam, è regione Academiæ. Bruxellis, apud *Math. Lemaire*, bibliopolam. *A Paris, chez* Didot le

jeune, *quai des Augustins*. *In-8°. de 188 pages.*

7. La dyssenterie qui régna pendant les années 1779, 1780, 1781, 1782 & 1783 dans la Flandre Autrichienne, & sur-tout à Bruxelles, a donné lieu à ce traité. Les succès mêmes de l'auteur, dans le traitement de cette maladie, engagerent les magistrats de cette ville à l'exciter de rendre sa méthode publique. Il s'est rendu à leurs desirs; il a joint à ses idées particulières, des recherches qui forment un traité complet sur la dyssenterie. Pour définir cette maladie, il a fait ce que Boerhaave avoit fait pour définir la fièvre, il a séparé de la dyssenterie tous les symptômes qui ne lui appartiennent point essentiellement, pour s'en tenir à ceux qui sont inséparables de l'essence de cette maledie, & il a cru pouvoir la définir, *un flux de ventre fréquent, accompagné de tranchées & de tenesme.* D'après l'autorité de *Van-Swieten*, de *Pringle*, de *Sydenham*, &c. il pense que la fièvre n'est point un symptôme essentiel de la dyssenterie, non plus que le mélange du sang dans les excrétions. La dyssenterie ne suppose pas, selon M. *Jacobs*, l'exulcération des intestins.

Il distingue la dyssenterie en bénigne & en maligne, & l'une & l'autre en endémique, en épidémique & en sporadique; à raison de la matière des excrétions, il la divise en bilieuse, atrabilaire, sanguine, muqueuse, blanche; à raison des symptômes, en fébrile & non fébrile; à raison de la nature des humeurs, en putride & en inflammatoire.

On connoît qu'une maladie épidémique est

contagieuſe, lorſque le nombre des malades augmente de plus en plus, & ſur-tout lorſque les perſonnes qui les approchent, en ſont atteints plutôt que les autres. Alors le magiſtrat inſtruit de la nature de la maladie, doit prendre les précautions qu'exige la ſureté publique, & dont la principale eſt d'établir des barrières entre les endroits infectés & les endroits ſains. Car peu importe qu'on donne ou non la dénomination de *peſte*, à la maladie régnante. Il ſuffit que ſes ravages ſoient à redouter, pour qu'on doive prendre les mêmes meſures qu'on prendroit contre la peſte. Les moyens politiques, indiqués par l'auteur, ſont très-appropriés à cet objet.

L'auteur dit avoir eu principalement à cœur de chercher & de déterminer quelle eſt la cauſe prochaine de la dyſſenterie. Après beaucoup de recherches & de méditations, il a vu avec une grande ſatisfaction que la véritable cauſe prochaine de la dyſſenterie, étoit l'irritation des inteſtins; mais ſans vouloir déprimer le travail de l'auteur, nous pouvons dire que cette découverte n'eſt ni auſſi nouvelle, ni auſſi importante qu'il le penſe. Il n'y a peut-être aucun médecin qui ne ſe ſoit douté que le teneſme & les épreintes qui accompagnent la dyſſenterie, ſont le réſultat d'une irritation des inteſtins. On n'eſt pas fort avancé, lorſqu'on ſait cela; mais ce qu'il y a peut-être de plus eſſentiel à connoître, c'eſt le caractère de cette irritation, toujours analogue à la nature des cauſes que l'auteur appelle *éloignées*, cauſes qui modifient diverſement la maladie, & la rendent plus ou moins dangereuſe.

M. *Jacobs* s'étend beaucoup ſur les diffé-

rentes matières des excrétions, ainſi que ſur le prognoſtic de la maladie. Il regarde, avec *Sydenham*, la dyſſenterie comme une affection des plus graves. *Pringle* & *Degnerus* n'ont pas fait difficulté de la mettre au rang des maladies peſtilentielles. *Hippocrate* a dit, que celle qui étoit occaſionnée par l'atrabile, étoit mortelle. La fièvre qui accompagne quelquefois la dyſſenterie, n'eſt point d'un bon augure. La dyſſenterie muqueuſe a paru à *Degnerus* moins redoutable que celle où les déjections ſont ſanguinolentes. La maladie eſt encore plus dangereuſe, ſi elles ſont formées par le ſang tout pur. Les aphthes ſont d'un préſage funeſte, ainſi que le hoquet qui ſurvient dans le progrès de la maladie.

Quant au traitement de la dyſſenterie, après avoir évalué avec beaucoup de juſteſſe les effets de l'émétique, l'auteur penſe que ce remède eſt un des plus convenables à cette maladie, mais qu'il peut être nuiſible, lorſque la maladie eſt ancienne, lorſque le ſpaſme eſt trop violent, & qu'on a lieu de croire que les inteſtins ſont dépouillés de la mucoſité qui les enduit; c'eſt dans ces derniers cas que l'auteur préfère l'ipécacuanha au tartre émétique, en faiſant boire, avant que le vomiſſement ſurvienne, d'une infuſion tiède de camomille. Il proſcrit les purgatifs draſtiques, & veut qu'on s'en tienne aux eccoprotiques. Il penſe, avec la Faculté de Louvain, qu'il vaut mieux s'abſtenir du ſené, que d'en faire uſage, & qu'il faut ſe défier de la rhubarbe, dont *Sydenham* faiſoit un grand uſage. Les ſueurs lui paroiſſent utiles, pourvu qu'on les excite par des moyens qui relâchent & ouvrent les pores

de la peau, ſans trop augmenter le mouvement des humeurs. Par la même raiſon l'excrétion des urines peut être avantageuſe: les fomentations ſur la ventre ont réuſſi à pluſieurs médecins; d'autres ont propoſe l'application des cauſtiques ſur cette partie.

Nous ne ſuivrons point l'auteur dans la longue énumération qu'il fait des divers antidotes qui ont été donnés avec plus ou moins d'avantage dans la dyſſenterie; mais le lecteur ne peut manquer de la lire dans l'ouvrage, avec autant d'intérêt que de fruit.

*Médecine ſimplifiée, ou Manuel de médecine & de chirurgie pratique: ouvrage généralement utile, particulièrement aux gens de lettres, à MM. les curés, aux habitans de la campagne, aux marins & autres voyageurs, pour prévenir la plus part des maladies, & pour s'en guérir ſoi-même; par J. J. DEFRENNE, docteur ès arts & en médecine, ancien aſſeſſeur du collège des médecins de Bruxelles:*

Amicus Ariſtoteles, amicus Plato, ſed magis amica veritas.

*A Amſterdam, 1783, de 214 pag.*

8. Le projet de M. *J. J. Defrenne*, eſt de tâcher, *par une méthode ſimple & aiſée, de rendre médecins & chirurgiens des gens qui n'ont aucune connoiſſance de la médecine ni de la chirurgie; de les mettre en état de prévenir & de guérir ſû-*

*rement la plupart des maladies, & cela par le régime aidé de quelques remèdes efficaces, sans qu'ils soient obligés* DE PRENDRE RECOURS *aux gens de l'art.* (Préface, page v & vj.)

Voilà un beau projet ; mais comment M. *Desrenne* l'exécutera-t-il ? Avec trois remèdes de sa composition, savoir, *une teinture martiale, un extrait digestif, & une pommade générale.*

Il ne fait point mystère de la *teinture martiale;* mais il déclare expressément qu'il s'est réservé la composition de l'*extrait digestif*, & de la *pommade générale.*

Notre docteur donne l'*extrait digestif*, pour un remède absolument nouveau, dont les effets, (ajoute-t-il), étoient inconnus. Nous convenons qu'il seroit très-singulier qu'on connût les effets d'un remède qui n'existoit pas ; & continuant de s'extasier sur cet arcane admirable, il dit encore, *qu'on ne s'en est jamais servi.* Autant vaudroit que M. *Desrenne* nous fît observer qu'avant qu'il fût né, il ne vivoit pas.

Quant à la pommade générale, il lui donne ce nom, parce qu'elle joue un très-grand rôle dans les maladies chirurgicales, & que c'en est pour ainsi dire le remède universel.

Aussi, tout fier de ces heureuses découvertes, il dit du ton le plus sérieux : *Voici un petit nombre de médicamens, pour un si grand nombre de maladies internes, dont on pourra faire usage & tirer parti sans aucune connoissance préalable de la médecine & de la chirurgie*, (pag. 53.)

Parcourons un moment, avec M. *Desrenne* (qui s'érige en réformateur de la médecine pratique,) les maux où il faut employer sa merveilleuse *pommade générale.*

On

On guérit, (dit-il, *pag.* 92,) les rhumatismes & les douleurs rhumatiques, la sciatique, les maux de reins avec l'eau digestive; mais il faut appliquer sur la partie affectée un emplâtre fait avec la *pommade générale.* On traite de même la jaunisse, *ibid.*; la nouûre des enfans, les croûtes laiteuses, *pag.* 94; le ventre gros ou dur, les vers, *pag.* 97; les dartres, la gale, *pag.* 98 & 100.

Quoiqu'avec le même régime, à-peu-près, il s'engage, *pag.* 104, de guérir tous les goutteux, en les traitant pendant deux ans; on peut hardiment soupçonner qu'il n'est pas sûr de son fait; car il attend pour en dire plus, *des expériences encore plus décisives* que celles qu'il prétend avoir. Toutes les coliques, sans distinction, (dit ce grand médecin, *pag.* 129,) la spasmodique ou convulsive, la flatueuse, la bilieuse, celle de Poitou, &c..... cèdent à l'efficacité de son *extrait digestif*, qui est encore excellent dans la convalescence.

Veut-on guérir les descentes d'intestin, même avec étranglement, (*pag.* 133 & 134,) prenez de l'*eau digestive*; l'apoplexie & le mal-caduc, (*pag.* 138,) prenez de l'*eau digestive*; le *cholera-morbus*, (*p.* 144,) prenez de l'*eau digestive.*

Le chef-d'œuvre de M. *Desrenne*, & celui de sa nouvelle méthode est le traitement de la petite-vérole; l'opération essentielle consiste à appliquer la *pommade générale* sur toute la surface du corps, (*pag.* 154.) Cette application seule, (ajoute-t-il *en note*,) quelque grande que soit la maladie, suffit presque toujours pour en réprimer la fureur.

On se doute bien que M. le docteur *Desrenne* fait commerce de son *extrait digestif*, &

de ſa *pommade* générale. Il avertit pourtant qu'il ſe déterminera quelque jour à rendre publique leur compoſition ; mais il n'eſt pas encore temps que l'humanité profite de ſes deux tréſors ; il n'en a pas encore aſſez vendu, pour faire le ſacrifice de cette mine précieuſe. Comme il rappelle que M. *Daran*, après avoir tenue ſecrète, pendant cinquante ans, la compoſition de ſes bougies, voulut qu'elle fût enfin connue, M. *D.ſrenne* veut, ſans doute, donner à entendre que quand il aura fait fructifier entre ſes mains ces deux puiſſans remèdes, il les léguera à la poſtérité.

On ne ſauroit mieux comparer ce moderne réformateur de la médecine, qu'au ſieur *Molenier* qui débite à Paris ſon dépuratif du ſang.

Quoi qu'il en ſoit, M. *Deſrenne* a fait une addition à ſa *médecine ſimplifiée* ; elle a pour titre: *Obſervations qui prouvent démonſtrativement l'efficacité & l'excellence de la nouvelle méthode de traiter la petite-vérole.* In-12, de 46 pages.

Nous n'en dirons rien.

*L'empiriſme dévoilé*, ou *Réfutation des principes théoriques & pratiques d'un ouvrage qui a pour titre :* Médecine ſimplifiée, *ou* Manuel de médecine & de chirurgie pratique, *par J. J. DE FRENNE, &c... ſuivie de l'analyſe chymique des remèdes propoſés par le docteur, tant pour les maladies aiguës ou chroniques en général, que pour la petite-vérole en particulier ; par P. J. B. PRÉVINAIRE, licencié en médecine.*

Tu meliora paris, victrix medicina... LOCKE.

*A Amſterdam, chez* Changuion; *& ſe trouve à Bruxelles, chez* E. Flon, *imprimeur-libraire, rue des Fripiers, 1783, In-12 de 316 pag.*

9. Rien de plus louable que le motif qui a fait entreprendre à M. *Prévinaire*, la réfutation du monſtrueux ouvrage de M. *Defrenne*. Il vouloit prémunir le public contre les dangers d'une pratique abſurde, & pourſuivre un charlataniſme honteux, auquel ſe livre ſans pudeur un homme revêtu de la qualité de médecin. Il nous ſemble cependant que M. *Prévinaire* s'eſt trop appeſanti ſur un ouvrage qui porte par-tout l'empreinte de l'ignorance, de l'infidélité, de la déraiſon, de la baſſe jalouſie, du vil & groſſier intérêt; il nous ſemble encore que le ton qui règne dans cette réfutation nuit à la réfutation même.

Au reſte, par l'analyſe que M. *de Roover*, apothicaire de Bruxelles, a faite de l'extrait digeſtif du docteur *Defrenne*, il réſulte que c'eſt un cauſtique mordant, puiſqu'il a pour baſe un alkali végétal phlogiſtiqué. Quant à la pommade générale, connue depuis longtemps ſous un autre nom, quoique le ſieur *Defrenne* l'annonce comme un ſpécifique de ſon invention, c'eſt une compoſition de ſain-doux, de cire, de ſaturation de plomb avec l'acide végétal, aſſez bien combinés & caractériſés pour être regardés comme un ſucre de ſaturne; c'eſt-à-dire, une ſaturation parfaite de litharge avec le vinaigre, que nous appellons communément *extrait de Saturne*, ou *de Goulard*.

Medicinisch-chirurgische beobachtungen, *&c.* C'est-à-dire, *Observations de médecine & de chirurgie, avec des remarques ; par M.* CHRÉTIEN-LOUIS MURSINNA, *chirurgien-major du régiment de Stwolinsky, deuxième Recueil. In-8° de 184 pag. A Berlin, chez* Homburg, 1783.

10. Il n'y eut peut-être jamais d'épidémie plus universellement répandue, ni mieux observée que le rhume du nord, ou l'*influenza* qui régna pendant l'été de 1782. L'auteur consacre à cette maladie la première place dans ce volume, & il nous apprend qu'en Westphalie, ce rhume étoit assez régulièrement inflammatoire, & exigeoit un traitement antiphlogistique dans toutes les formes.

Le second article concerne un charbon malin. Cette tumeur avoit son siège à l'hypocondre droit, à environ un pouce au dessus de l'os iléum : elle n'étoit d'abord que de la grosseur d'un tête d'épingle, douloureuse, enflammée, entourée d'un cercle blanc ; mais elle fit bientôt des progrès très-rapides : il se forma dans son milieu plusieurs ouvertures, qu'on dilata sans qu'il en sortît une seule goutte de pus. Il survint alors une fièvre assez violente la tumeur devint couleur de châtaigne, dure comme une pierre, de l'étendue d'un écu, rouge tout autour, tendue & douloureuse ; son milieu étoit percé de plusieurs trous blancs, qui ne fournissoient pas une seule goutte d'humidité. Le malade absolument exténué, avoit la

langue jaune, gonflée, l'haleine de la plus grande puanteur; l'appétit & le sommeil étoient perdus, des douleurs atroces se faisoient sentir dans tout le côté droit; le pouls étoit petit, inégal, fréquent, l'urine abondante, blanche, limpide. On donna au malade un cathartique, qui amena quelques selles fétides, & procura un soulagement considérable, mais momentané, & sans empêcher le charbon de s'étendre avec vîtesse.

Il augmenta ainsi tous les jours de volume en même temps qu'il devint noir & gangréné: il occupoit presque tout le côté droit, son milieu de la largeur d'une assiette, étoit d'un brun foncé, extrêmement douloureux, dur & percé de plusieurs ouvertures. L'usage des minoratifs procura constamment quelque soulagement, sans toutefois attaquer la cause du mal. Il fallut en venir à l'opération.

L'observateur fendit la tumeur de haut en bas dans toute son étendue, en enfonçant le bistouri d'un pouce & demi. Comme cette incision ne donnoit issue à aucun liquide, ni ne conduisoit à aucune cavité, M. *Mursinna* la poussa d'un pouce & demi plus avant: alors il en jaillit une grande quantité de pus ténu, & de sanie brunâtre; il fit ensuite plusieurs incisions parallèles à la première, & les faisoit toutes pénétrer jusqu'au tissu cellulaire. Dès cet instant les douleurs diminuèrent.

La nuit suivante & le lendemain, il s'en écoula abondamment un ichor âcre; tout ce qui étoit gangrené se détachoit peu à peu, les accidens se dissipoient également, & la guérison n'essuya plus d'obstacle extraordinaire.

M. *Mursinna* croit que cette tumeur devoit son origine à une humeur arthritique, & fonde

ſon opinion ſur une autre obſervation, dont le ſujet eſt un homme attaqué d'*angina pectoris*. qui fut débarraſſé de ſa maladie auſſitôt qu'une pareille tumeur ſe fut formée.

On lit 3° des détails ſur une éruption cutanée très-opiniâtre, ſurvenue à un enfant. Elle avoit commencé quatre mois après ſa naiſſance, & ayant toujours fait des progrès, elle occupoit à l'âge de huit ans tout le tronc, couvroit entièrement la partie chevelue de la tête, ainſi que toute la face : celle-ci étoit fort enflée, & tellement chargée d'une croûte d'un brun foncé, qui répandoit conſtamment une ſanie corroſive, qu'on n'y diſtinguoit plus que les yeux & les lèvres : les endroits débarraſſés de cette eſcarre, étoient douloureux & humides juſqu'à ce qu'il ſe fût formé une nouvelle croûte. La tête depuis le front juſqu'à la nuque étoit couverte d'une écorce dure, blanche, cornée, qui dans certains endroits avoit ſix lignes d'épaiſſeur ſans être douloureuſe ni fétide. Le reſte du corps, à l'exception de la plante des pieds, étoit couvert d'une eſcare qui cauſoit une démangeaiſon exceſſive, ſans toutefois fournir beaucoup d'humidité.

A cette maladie cutanée près, l'enfant ne ſe plaignoit de rien, il mangeoit, buvoit, digéroit à merveille ; ſes forces étoient en bon état, & les évacuations, tant par les ſelles que par les urines, n'étoient nullement dérangées, ce qui détermina l'auteur à regarder ce vice comme purement local. Il ordonna en conſéquence, de ſept jours en ſept jours, un cathartique compoſé de jalap & de calomel ; & pendant l'intervalle des purgations, une poudre compoſée de calomel, de ſoufre doré d'an-

timoine & de camphre, dont le malade prenoit une dose tous les soirs. Il fit préparer pour l'usage externe, un liniment composé d'un gros de camphre, de trois onces d'essence de myrrhe, d'un gros d'extrait de saturne & de quatre onces de miel rosat. On trempoit dans ce liniment un pinceau, & après avoir coupé les cheveux du malade, on en frottoit toutes les deux heures la tête & le visage: au bout de quinze jours cette éruption ayant diminué, & les croûtes du visage étant tombées, il en fit oindre les mains & les pieds. Cependant, comme les places nettoyées suintoient encore & causoient une forte démangeaison, M. *Mursinna* fit humecter le visage d'heure en heure avec une eau végéto-minérale très-légère, en même temps qu'on l'oignit, soir & matin, avec un onguent composé de parties égales d'opium, de sel ammoniac, de sucre blanc, & de cérat de Saturne de Goulard. Une salivation qui survenoit lors de l'usage de ces remèdes n'eut absolument point de suites.

Au bout de deux mois, l'eruption étoit presque entiérement séchée; mais, comme la démangeaison incommodoit encore beaucoup, M. *M.* *** eut recours au sédiment que dépose l'eau de Goulard; ce qui la fit cesser. La guérison fut terminée en quatre mois.

L'histoire de deux opérations de cataractes tient la quatrième place. Une femme âgée avoit perdu quelques années auparavant l'œil droit à la suite de douleurs affreuses. Le gauche obscurci par une cataracte, étoit très-enfoncé: cependant, quoique l'opérateur, pour faire l'extraction, ne pût pratiquer qu'une très-petite ouverture, le crystallin sortit sans difficulté.

Il survint néanmoins des douleurs atroces & une inflammation violente, qui privèrent la malade du succès de cette opération.

Le second sujet étoit un soldat de trente ans, d'une constitution foible & délicate, qui avoit extrêmement souffert de douleurs violentes & répétées dans les yeux. On lui avoit abaissé sans succès une cataracte à l'œil gauche; &, malgré cette circonstance défavorable, l'auteur entreprit l'extraction, & réussit parfaitement, bien que quelques accidens survenus durant le traitement eussent causé des inquiétudes; car le quatrième jour le malade se plaignoit de chaleurs excessives dans l'intérieur de l'œil; & lorsque M. *M.* *** eut levé l'appareil, il trouva une grande quantité de matière blanche & aqueuse, qui n'avoit pu s'écouler à travers les paupières collées ensemble. Le sixième jour, il y eut des douleurs de tête excessives, avec fièvre & larmoiement âcre & abondant; la cornée étoit trouble, & la conjonctive d'un rouge écarlate. Comme le malade avoit la peau très-aride, l'auteur lui fit d'abord prendre un minoratif, & lui ordonna ensuite les bains & le quinquina uni à l'acide vitriolique; enfin il lui appliqua des emplâtres vésicatoires. Ce traitement eut le succès desiré; les accidens se dissipèrent peu à peu, & le malade recouvra la jouissance de son œil.

L'article suivant est une observation sur un carpe tout fracassé. Le blessé étoit un vieillard de soixante-dix ans, fort exténué. L'avant-bras, depuis le bout des doigts jusque au-dessus de l'articulation du coude, étoit gangrené; il y avoit au bras, extraordinairement tuméfié, plusieurs phlyctènes & des taches noires & livides:

tous les os du carpe étoient brisés. L'observateur fit aussitôt des incisions depuis l'épaule jusqu'aux doigts; il fit envelopper le membre entier avec des fomentations vineuses, & prescrivit à l'intérieur le quinquina avec le vin du Rhin : il remplit les incisions d'une poudre composée de quinquina, de sel ammoniac & de camphre. Le malade ne tarda pas à reprendre des forces; les plaies commencèrent à suppurer, l'avant-bras se détacha de l'articulation; & à l'humérus, tout ce qui étoit mort se sépara du vif. Il n'y avoit que les condyles de l'humérus qui s'opposassent à la cicatrisation : on les scia des deux côtés : on y appliqua à différentes fois le trépan perforatif : on les pansa avec des remèdes cathérétiques & spiritueux, sans obtenir d'exfoliation; à la fin ils se recouvrirent de chairs.

A peine cette plaie fut-elle fermée, qu'il se forma au pied une tumeur douloureuse, qui tomba en mortification au bout de vingt-quatre heures. Les même remèdes qui avoient si bien réussi au bras, échouerent ici; mais en donnant l'opium, à la dose de huit grains par jour, toutes les parties gangreneuses se détachèrent, & la guérison s'opéra promptement. L'opérateur observe que bien que le tibia eût été dépouillé & qu'il fût d'une couleur jaune, que l'os eût été ruginé & pansé avec des médicamens âcres, l'exfoliation cependant n'a pas eu lieu, & qu'au contraire l'os a repris sa couleur naturelle, & s'est recouvert de chairs. D'où il conclud que la dénudation seule n'est pas une cause suffisante pour léser l'os au point de rendre l'exfoliation nécessaire : qu'il faut pour cela que la substance de l'os soit affectée au point

de souffrir une altération essentielle dans son organisation.

---

Dissertationes medicæ selectæ Tubingenses, oculi humani affectus, &c. *Dissertations médicales choisies de Tubinge, volume II, contenant les affections de l'œil, considérées en médecine & en chirurgie; nouvelle édition, publiée par les soins de M. CHRISTIAN-FRÉD. REUSS, professeur public de médecine dans l'université de Tubinge, membre de diverses Académies & Sociétés célèbres. A Tubinge, chez* Cotta; *à Strasbourg, chez* Kœnig; *& à Paris, chez* Didot le jeune. *In-8° de 392 pages. Prix broché 6 liv.*

11. Ce second volume n'est pas moins intéressant que le premier. Je vais présenter l'énumération des pièces qu'il contient. *Mauchart* en est entièrement l'auteur.

I. *De l'hydrophthalmie*, ou *de l'hydropisie de l'œil.* Après de grands détails sur l'anatomie de l'œil, l'auteur expose les signes de l'hydropisie de cet organe, nommée par les Grecs *hydrophthalmie.* Il donne les signes qui la distinguent de l'anasarque des paupières & de quelques autres affections analogues, & indique les moyens curatifs

II. *De la mydriase*, ou *de la dilatation contre nature de la prunelle.* La maladie qui fait le sujet

de cette dissertation, est fort rare & assez peu décrite dans les auteurs modernes, quoique notre oculiste expérimenté l'ait observée plusieurs fois. Entre autres choses intéressantes, les anatomistes liront avec plaisir ce que *Mauchart* dit des fibres musculaires & circulaire de la pupille. Il prétend les avoir vues & les avoir démontrées à ses disciples. Il les décrit & montre comment il faut s'y prendre pour les appercevoir. Le baron *de Haller* n'a jamais pu y parvenir, même avec l'aide du microscope.

III. *De la phthisie & de la syncrèse*, ou *du rétrécissement contre-nature & de la concrétion de la pupille.* Cette maladie n'est pas moins rare que la *mydriase*, dont elle est l'oposé. On en trouve ici plusieurs exemples. *Mauchart* a vu la pupille si rétrécie, qu'elle égaloit à peine la grosseur d'une tête d'épingle. Pour faire l'ouverture de la pupille, il se sert d'une aiguille plane à pointe arrondie.

IV. *De la synéchie*, ou *de l'adhérence contre-nature de la cornée avec l'iris.* La *synéchie*, selon *Mauchart*, est la concrétion & la cohésion contre-nature, ou de la partie antérieure de l'uvée, que l'on nomme *iris*, ou du *cristallin*, avec la surface interne de la cornée; d'où il arrive que la chambre antérieure de l'œil se rétrécit, ou même s'efface entièrement, que la pupille ordinairement est tiraillée, perd par-là le mouvement réciproque de contraction & de dilatation; que la vue enfin est plus ou moins diminuée & viciée. Cette maladie, dont on trouve dans cette dissertation l'histoire complète, est très-difficile à guérir. *Mauchart* indique les ressources de l'art contre ce mal.

V. *Des véſicules & des puſtules des tuniques de l'œil, la conjonctive & la cornée.* Leurs eſpèces, leurs différences, leurs phénomènes, ſont expoſés d'après les principes de la pathologie & de la thérapeutique.

VI. *Du ſtaphylôme, affection de l'œil difficile à guérir.* Le ſtaphylôme, que *Maitre-Jean*, oculiſte François du commencement de ce ſiècle, appelloit *raiſinière*, eſt aſſez connu des auteurs anciens & modernes ; mais leurs opinions ne ſont pas les mêmes ſur ce mal. *Mauchart* tâche de les concilier. Le ſtaphylôme, dit-il, eſt une tumeur molle, membraneuſe, s'élevant au dehors, ſoit dans la cornée, ſoit dans la ſclérotique ; elle doit ſon origine à l'élévation, à la protruſion & à la diſtenſion de ces tuniques atténuées contre-nature, par l'humeur aqueuſe ſeule, ou en même temps par celle de l'uvée ; d'autres fois elle eſt produite par la perforation complète de ces mêmes tuniques, & à travers deſquelles l'uvée s'échappe. Cette tumeur varie par la grandeur, la figure, la couleur, le nombre, les ſymptômes ; elle vicie & détruit de pluſieurs manières la cornée, le globe de l'œil, & la vue même. Quant à la méthode curative, le profeſſeur de Tubinge préfère celle de Woolhouſe à toutes les autres.

VII. *Des yeux artificiels, de l'ecblépharе & de l'hypoblépharе.* L'*ecblépharе* eſt l'œil artificiel que l'on met ſur les paupières en dehors ; l'*hypoblépharе* eſt celui que l'on met en deſſous à l'ouverture de l'orbite. Après un préambule ſur l'excellence de la viſion, *Mauchart* décrit la forme, la matière & les autres qualités des yeux factices ; il fait voir leurs utilités & leurs défauts.

VIII. *Des tumeurs cystiques des paupières, & la description d'une grande tumeur stéatomatico-squirrheuse, extirpée heureusement de la paupière supérieure & de l'orbite.*

On trouve dans cette dissertation l'histoire complète des tumeurs cystiques des paupières. On y lira avec intérêt une observation rare & unique.

IX. *De l'examen anatomico-physiologique de la tunique de l'œil, appellée la cornée.* Les anatomistes & les physiologistes seront également satisfaits de cet opuscule.

X. *Discours public, prononcé en quittant le rectorat de l'université de Tubinge, à l'honneur de* TAYLOR, *oculiste Anglois.* Ce discours académique termine ce second volume; *Mauchart* y donne de justes éloges au célèbre chevalier, oculiste Britannique, qui étoit assurément très-habile dans son art, mais auquel on peut reprocher d'avoir trop souvent séduit par de trop belles promesses. Je l'ai connu particulièrement; je puis assurer que le chevalier *Taylor*, à beaucoup de savoir, joignoit beaucoup de jactance & de charlatanisme.

*Mémoires & Observations sur un nouveau moyen de prévenir & éviter l'aveuglement, qui a pour cause la cataracte; par M.* MARCHAN, *oculiste de la ville de Nîmes, maître en chirurgie, & ancien chirurgien de l'hôpital royal & militaire de Rochefort, in-8° de 24 p. 1784. A Nîmes, de l'imprimerie de*

Pierre Beaume; *à Paris*, *chez* Didot le jeune. *Prix broch. 1 liv.*

12. L'auteur de cette brochure a imaginé *un remède dont l'effet est si prompt*, dit il, *qu'au bout de trois ou quatre minutes, il augmente les perceptions visuelles d'une manière très-sensible, particulièrement à ceux qui sont atteints de cataracte naissante, ou dans certains vices de la cornée transparente, comme dans l'albugo, le leucome ou l'onyx, situés vis-à-vis de la pupille..... Après en avoir reconnu les heureux effets dans les cas mentionnés, il étendit son usage à d'autres maladies des yeux plus graves, comme aux chémosis violens, aux chutes, ou hernies de l'iris & de l'uvée, lesquelles avoient pour cause prochaine des ulcères sordides & rongeans sur la cornée transparente, même à des ouvertures faites avec des instrumens aigus & tranchans. Il a vu ce remède faire rentrer les parties dans leur situation naturelle, accélérer la cicatrisation des ulcères, & faire recouvrer un sens qui ne donnoit aucun espoir de guérison par tous les moyens connus.*

A la suite de quelques réflexions déja faites sur la structure du crystallin, sur la cataracte, ses différences, ses causes, ses signes, ses principaux symptômes, sa cure palliative & radicale; il rapporte les observations qui constatent les effets qu'a produits ce nouveau secours dans différentes maladies des yeux, & particuliérement dans les cataractes naissantes & formées.

Il finit par dire que son remède prépare à l'opération de la cataracte, détruit les adhérences que le crystallin devenu opaque, contracte avec ses parties voisines, tels que l'uvée,

le procez ciliaire & les tuniques du corps vitré ; & il conclut par donner une liste des personnes qu'il a opérées après leur avoir fait user de son remède, dont il se réserve la connoissance : c'est-à-dire que le livret de M. *Marchan* ressemble à l'affiche d'un charlatan.

Geschichte eines nach einem kunstmæssig unterbundenen schlagaderscropfs abgestorbenen und ohne messer abgesetzten oberarms, &c. C'est-à-dire, *Histoire d'un humérus gangréné, à la suite de l'opération d'un anévrisme faite selon les règles de l'art, & amputé sans le secours du tranchant, soumise au jugement des gens de l'art ; par M.* JOACHIN WRABETZ, *maître ès arts & en chirurgie, chirurgien du corps de S. A. C. l'évêque de Spire, in-8°. de 22 pag. A Freyburg, 1784.*

13. Substituer pour l'amputation des membres la ligature au tranchant ! Cette idée est du moins nouvelle. L'auteur l'a mise en pratique à différentes reprises, & avec succès, pour des doigts, des orteils, des mains & des pieds gelés ou meurtris ; il l'a enfin suivie dans l'amputation d'un humérus. Il est inutile de donner ici l'historique de la maladie qui a déterminé cette opération : rapportons simplement la description du procédé de M. *Wrabetz*.

Il a fait tirer le plus qu'il a été possible en haut vers la partie saine, les tégumens de l'humérus ; il a ensuite lié à quatre travers de doigt,

au dessus du coude, un cordonnet trempé préalablement pendant douze heures dans un mélange d'esprit de térébenthine, de feuilles de tabac, de semences de rhue, de mouches cantharides & de camphre : il a serré ce lien au moyen d'un tourniquet, & a humecté le bras au dessus de la ligature avec ce mélange : il a appliqué une sorte de compresse sur le trajet de l'artère, afin de gêner, ou même intercepter l'abord du sang ; il a fait serrer de temps à autre la ligature, & a répandu dans l'enfoncement qu'elle a causé une poudre composée de quinquina, de myrrhe, de camphre & d'alun. Au bout de quatre jours, toutes les parties molles ont été coupées jusqu'à l'os, sans qu'il soit survenu la moindre hémorrhagie : alors l'auteur a scié l'os. Le moignon a été recouvert & bien cicatrisé avant la fin de la cinquième semaine.

Modern improvements in the practice of surgery : *Des corrections nouvelles faites dans l'art de la chirurgie ; par* HENRI MANNING, *docteur en médecine. A Londres, 1780. In-8° de 423 pag.*

14. Ce titre promet beaucoup ; il ne doit point en imposer. L'auteur de l'ouvrage se contente de copier les écrivains de sa nation. Il traite, il est vrai, de toutes les maladies chirurgicales, & des moyens de curation qui leur conviennent ; mais il ne présente rien qui ne soit connu de toute l'Europe. C'est assez pour nous de l'avoir annoncé.

*Médecine des animaux domestiques, renfermant les différens remèdes qui conviennent pour les maladies des chevaux, des vaches, des brebis, des cochons, de la volaille, des oiseaux de fauconnerie, des petits oiseaux, &c. &c; par M. BUC'HOZ, auteur de différens ouvrages économiques; seconde édition, augmentée. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, la première porte cochère au dessus du collège d'Harcourt. 1785, avec approbation & privilège du Roi; un volume in-12 de 364 pages, & sept pour le titre, la préface, la table & la liste des ouvrages économiques de l'Auteur. Prix broché 2 liv.*

15. Deux écrivains, dont les noms seront inscrits dans les fastes littéraires de l'art vétérinaire & de l'économie rustique, se sont montrés dans ce siècle, avec la prétention de l'instruire; *Liger* au commencement, & M. *Buc'hoz* de nos jours. Mais le premier est bien pauvre en comparaison du second. Le nombre des productions de celui-ci est presque effrayant, & capable de décourager le bibliographe le plus exercé & le plus patient : cependant le parallèle entre eux est frappant. Tous deux compilateurs, jamais originaux, ils se sont l'un & l'autre approprié ce qui avoit été écrit avant eux sur les objets qu'ils traitoient; ils se sont cent

fois reproduits ſous toutes ſortes de formes, & leurs ouvrages ont eu pluſieurs éditions. Mais ces deux écrivains ont-ils contribué à l'avancement & aux progrès de l'art? Une partie des écrits du premier eſt preſque généralement oubliée aujourd'hui, & lui-même l'eſt de quelques bibliographes (*a*). Quel ſera le ſort de ceux du ſecond? Bien que quelques-uns paroiſſent déja tomber dans le diſcrédit, n'anticipons point ici ſur le jugement que la poſtérité doit en porter. Contentons-nous par cette notice de la mettre à même d'apprécier *la Médecine des animaux domeſtiques*, dont nous annonçons une ſeconde édition.

M. *Buc'hoz* imprimoit en 1778, dans la préface du *Traité économique & phyſique du gros & menu bétail*, que *la Médecine des animaux domeſtiques* étoit ſous preſſe. En 1780, il annonçoit qu'elle alloit ſuivre le *Traité de l'éducation des animaux qui ſervent d'amuſement à l'homme*, qu'il venoit de publier. En 1781, à la préface de l'*Hiſtoire des inſectes nuiſibles à l'homme, aux beſtiaux,&c.* il diſoit y travailler. En 1782, dans un catalogue de ſes ouvrages in-8°, daté du 20 mars, il en propoſoit la ſouſcription au prix de 3 liv. on payoit d'avance comme il eſt d'uſage, & il n'étoit queſtion que d'un volume. Il parut dans

(*a*) MM. *Vitet, Amoreux* & *Gottlieb Henzen*, dans leurs Bibliographies vétérinaires, en citant la *Connoiſſance parfaite des chevaux*, imprimée en 1712, 1730 & 1741, ne diſent point quel en eſt l'auteur ou le rédacteur. C'eſt *Liger*: on peut s'en convaincre, non-ſeulement dans *Moréri*, mais, ce qui vaut mieux encore, dans le privilège du Roi, qui ſe trouve à la premiere édition de cet ouvrage.

le courant de ſeptembre ſuivant 1782, quoiqu'il porte la date de 1783, in-12 de 359 pag. & ſept pour les titres, la préface & la table; il coûtoit 1 liv. 16 ſ. broché. On y trouve, rangées ſucceſſivement, des formules ou recettes contre les différentes maladies des chevaux, des bœufs & des vaches, des moutons, brebis & chèvres, des cochons & des oiſeaux domeſtiques. La partie typographique en eſt mal ſoignée, les fautes dans les noms propres des maladies & des remèdes, y ſont fréquentes; il y a en outre pluſieurs cartons. On a ſupprimé dans le carton placé à la page 357, quelques recettes relatives aux abeilles qui reparoîtront vraiſemblablement ailleurs. L'ordre des numéros des formules n'eſt pas exact; il en contient 555, & la dernière eſt numérotée 551, &c. Toutes ces raiſons engagèrent l'auteur à annoncer un ſecond volume, dans un avis imprimé au revers du titre formé par un carton, & dans lequel on liſoit.... *La Table raiſonnée ne ſe trouvera qu'au ſecond volume qui paroîtra l'année prochaine, & dont on fera préſent aux ſouſcripteurs, quoiqu'ils ne ſe ſoient inſcrits que pour ce premier volume.* Mais, par une reſtriction prudente, il annonçoit tout de ſuite que la ſouſcription étoit fermée; les avantages qu'elle procuroit étoient trop ſenſibles pour qu'on ne ſe ſoit pas hâté de la remplir. M. *Buc'hoz*, en auteur vraiment économiſte, ne fit point paroître ce ſecond volume l'année ſuivante; il ſe borna à vendre le premier, & on nous a aſſuré qu'il en avoit débité dix-huit cents exemplaires. Cette édition épuiſée, c'étoit le cas de tenir ſa promeſſe à ſes ſouſcripteurs, mais il fit ſeulement réimprimer ce premier

volume, & il reparut dans le courant d'octobre 1784, malgré la date anticipée de 1785. Dans un Prospectus de ses ouvrages pour cette année, M. *Buc'hoz* s'exprime ainsi relativement à cette réimpression. « *Un pareil ouvrage est d'une grande utilité, aussi a-t-on été obligé d'en donner une nouvelle édition dont on fera part*, gratis, *à ceux qui ont souscrit pour la première, à cause des additions qui s'y trouvent, & qui leur tiendra lieu du second volume que l'auteur leur avoit promis par pure générosité, n'y étant nullement engagé par les conditions de sa souscription* ». Du reste, le titre des pages, qui, dans la première édition porte, *Recueil de secrets concernant l'art vétérinaire*, est dans la seconde le même que celui de l'ouvrage, & les additions qui doivent tenir lieu d'un second volume aux souscripteurs, forment un supplément de cinq pages, qui ne contient que deux numéros. Le premier, (556) copié de la *Bibliothèque physico-économique de 1782*, pag. 290, présente un *qui-pro-quo* singulier, & d'après lequel on peut juger de l'attention que l'on a eue dans la rédaction de cet ouvrage. L'original prescrit, pour les tranchées des chevaux, du lait bouilli, dans lequel on jette de la *sarriette* brûlée & pulvérisée; le copiste y a substitué la *savatte*. L'erreur ne tire point à conséquence. Le second, (557) intitulé *Observations sur le claveau, ou picote des moutons, par M.* THOREL, *médecin vétérinaire à Lodève*, est le meilleur de tout l'ouvrage, & on desireroit y en trouver plus souvent de semblables. Au surplus, les fautes que nous avons reprochées à la première édition ne sont pas corrigées dans celle-ci, & M. *Buc'hoz* renvoie la publication du second volume, lorsqu'il aura

acquis les matériaux néceſſaires. Mais terminons cette diſcuſſion hiſtorique, & paſſons à l'ouvrage même.

Il parut en 1769, chez *Durand*, libraire, rue S. Jacques à Paris, un ouvrage de M. *Buc'hoz* en quatre vol. in-12, intitulé *les Secrets de la nature & de l'art développés pour les alimens, la médecine, l'art vétérinaire, & les arts ou métiers.* Le tome iij, tout entier conſacré à l'art vétérinaire, eſt de 499 pages, & renferme 614 numéros, à chacun deſquels il y a une recette pour telle ou telle maladie des animaux, & quelques-unes pour toutes. Elles ſont rangées ſans ordre, & telles qu'elles ſe préſentoient à la lecture des auteurs qu'on copioit indiſtinctement & ſans choix. On connoît le mérite de tous ces Recueils ſans principes, propres à former des empiriques, & dans leſquels il ſe trouve à peine quelques formules d'une efficacité reconnue entre les mains de ceux qui ſavent diſtinguer les cas où elles ſont indiquées: auſſi l'auteur, qui n'ignoroit point ces vérités, diſoit, pag. 479: « *Nous examinerons à la ſuite, dans le ſupplément que nous nous propoſons de donner ſur ce volume, la plus part des remèdes domeſtiques dont nous venons de preſcrire les formules; nous ferons voir comment ils agiſſent, & les cas dans leſquels il faut les employer; nous expliquerons pareillement les maladies des beſtiaux pour leſquelles ils ſont indiqués.* » M. *Buc'hoz* a tant écrit, que nous ne ſerions pas étonnés que ce ſupplément ait paru ſans que nous en ayons eu connoiſſance; mais nous eſpérions que la *Médecine des animaux domeſtiques*, publiée treize ans après, nous en tiendroit lieu; & cette eſpérance étoit fondée ſur la lecture des annon-

ces multipliées & de la préface de cet ouvrage, dans lesquelles l'auteur dit : « *Les anciens gravoient sur le bronze tous les remèdes qu'ils pouvoient découvrir pour la médecine humaine, & ils avoient négligé la plus part de ceux qui concernoient leurs bestiaux. NOTRE OUVRAGE DEVIENDRA UN VRAI BRONZE où se trouveront gravés tous les remèdes propres aux animaux ; ou plutôt ce sera un répertoire universel de leur médecine.* Nous l'avons ouvert plein de confiance ; nous l'avons parcouru: la vérité nous oblige d'avouer ici que notre espérance a été honteusement déçue. Le titre des pages, *Recueil de secrets, &c.* nous a d'abord rappellé celui du vol. de 1769; nous y avons reconnu aussi quelques recettes déja indiquées dans celui-ci ; alors nous avons confronté attentivement les deux ouvrages; malgré le degoût & l'ennui inséparable d'un pareil travail, nous l'avons poussé jusqu'à la fin ; nous avons même fait un tableau comparatif des numéros de l'un avec ceux de l'autre ; & nous pouvons assurer qu'il n'y a pas dans celui que nous annonçons une seule recette qui ne soit copiée mot à mot du troisième volume de 1769. La seule différence entre eux consiste en ce que dans le premier, elles n'affectent aucun ordre, & que dans le second, elles sont rangées suivant celui des animaux auxquels elles appartiennent. Cette découverte nous a fait faire une observation qui n'échappera point à nos lecteurs. Le volume des *secrets de la nature concernant l'art vétérinaire* a, comme nous l'avons dit, 499 pages, & 614 numéros ; celui de la *Médecine des animaux domestiques* n'a que 359 pages de pareil caractère & du même nombre de lignes, & 555 numéros: voilà

déja 59 numéros formant 140 pages, propres à servir de matériaux à un second volume; & comme les auteurs que M. *Buc'hoz* a copiés ne sont pas épuisés, que d'ailleurs on ne trouve rien dans le premier pour les maladies des chiens, des chats, des abeilles, des vers à soie, des poissons, &c. il pourra les multiplier à proportion du débit.

Ce n'est donc que la réimpression, ou plutôt l'extrait d'un volume publié depuis quinze ans, connu & apprécié du public, que M. *Buc'hoz* nous a donné en 1782 & 1784, sous un nouveau titre, & avec une préface imposante & trompeuse. Nous croyons que cette astuce littéraire, trop commune de nos jours, mérite d'être dévoilée, & qu'il est inutile de faire connoître plus particulièrement ce prétendu nouvel ouvrage économique.

« Collecteurs qui n'avez jamais pris pour » guide la raison, le savoir & l'expérience, jusqu'à quand tromperez-vous le public avide » de s'instruire? Il n'est donc point de frein » capable de vous arrêter dans vos courses » rapides! Etes-vous affamés de gloire littéraire? on vous prodiguera des louanges, » puisqu'on ne peut obtenir votre congé qu'à » ce prix: êtes-vous pauvre? prenez un état où » la récompense attachée à vos travaux ne fasse » pas rougir la probité: regardez ce laboureur » infatigable: chéri de ceux qui connoissent son » ardeur pour le travail, il a la douce satisfaction de s'être rendu utile à la société. Pensez-vous que vos services l'emportent sur les » siens, & que vous méritiez autant de votre » patrie? Occupés à transcrire littéralement » des auteurs dont vous ne connoissez point

» la valeur réelle, vous confondez l'erreur avec » la vérité, vous entassez les fables les plus ri- » dicules des siècles passés, les pratiques les » plus absurdes & les fautes les plus grossières » des écrivains modernes ; enfin vous ne vous » attachez qu'à décorer cet assemblage informe » d'un titre pompeux & d'une préface entié- » rement contradictoire avec l'exécution de » l'ouvrage. Jeunes élèves, tenez-vous en garde » contre ces séducteurs, ne faites pas usage des » remèdes qu'ils prescrivent, sans les avoir » éprouvés; n'oubliez rien pour vous assurer » de la vérité & de l'exactitude de leurs obser- » vations ; dévoilez tout ce qu'on veut vous » cacher, pour l'apprécier suivant son mérite, » & ne jugez jamais sur le nom & les qualités » de l'auteur. » *M. VITET, Méd. vétér. tom. iij, anal. des aut. pag. 267.*

---

*Recherches sur la nature & les effets du méphitisme des fosses d'aisance; par M. HALLÉ, de la Faculté de médecine de Paris, de la Société royale de médecine : imprimées par ordre du Gouvernement. A Paris, de l'imprimerie de* Ph. D. Pierres, *imprimeur ordinaire du Roi, de la police, &c. broch. in-8° de 184 pag.*

16. M. *Hallé* ayant été un des commissaires nommés par la Société royale de médecine pour l'examen du prétendu antiméphitique de M. *Janin*, en prit occasion de faire des recher-

ches

ches ſur la nature & les effets du méphitiſme des foſſes d'aiſance; objet intéreſſant en général pour la ſociété, & en particulier pour la claſſe d'hommes qui y ſont le plus expoſés par la nature de leurs travaux. Quoique l'auteur ait atteint ſon but, & que ſon ouvrage préſente toutes les notions que l'état de nos connoiſſances ſur cette matière pouvoit fournir, il ne ſe flatte point de n'avoir rien laiſſé à dire; mais il croit que ſes *réflexions aideront à déterminer d'une manière plus préciſe le plan immenſe d'obſervations qui reſtent à faire.*

Comme les expériences faites au ſujet de la méthode propoſée par M. *Janin*, ſont la baſe de l'ouvrage de M. *Hallé*; il l'a diviſé en deux parties. La première contient l'hiſtoire de l'antiméphitique, & le détail des expériences faites pour en conſtater l'utilité. La ſeconde renferme les réflexions & les recherches que ces expériences lui ont donné lieu de faire, relativement à la nature & aux effets du méphitiſme.

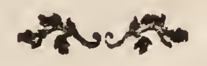
Le vinaigre eſt la ſubſtance à laquelle M. *Janin* donnoit le nom d'antiméphitique; c'eſt par ce moyen qu'il ſe propoſoit de déſinfecter les cabinets d'aiſance, de détruire les exhalaiſons pernicieuſes des foſſes dans le temps des vidanges, de purifier les lieux où ſont aſſemblées beaucoup de perſonnes, de détruire ſur le champ la mofette des mines d'exploitation, d'empêcher les effets nuiſibles de la vapeur du charbon, de rappeller à la vie les perſonnes aſphyxiées par l'effet du méphitiſme; enfin d'arrêter & de prévenir à jamais la contagion peſtilentielle & épidemique. L'objet des expériences des commiſſaires fut de conſtater ſi ce prétendu antiméphitique détruiroit l'odeur des

latrines, & s'il arrêtoit le développement des vapeurs dangereuses qui se forment dans les fosses, comme le prétendoit M. *Janin.* Le détail des expériences rapportées par M. *Hallé*, prouve complettement la vanité de cette prétention sur l'un & l'autre point. Le vinaigre n'a fait que masquer dans un endroit très-circonscrit l'odeur des latrines, sans l'empêcher de se répandre au loin, ni de rougir & de noircir les boucles des personnes présentes aux expériences. Quatre des ouvriers employés à la vidange d'une fosse ont été atteints du *plomb;* & l'un de ces quatre a été asphyxié au point de n'avoir pu être rappellé à la vie. Plusieurs personnes ont éprouvé dans cette occasion les symptômes de la *mitte.* Ainsi, l'antiméphitique de M. *Janin* est d'autant moins sûr, que s'il étoit employé avec profusion, il ne seroit pas même exempt de danger, puisqu'il est démontré par l'observation des chymistes, & par les expériences que M. *Lavoisier* a présentées à l'Académie des sciences, que le vinaigre jetté en abondance sur les gadoues, en dégage par l'effervescence une quantité de gaz crayeux non respirable, & capable de causer des asphyxies, même dans une fosse qui ne seroit pas *plombée.*

La seconde partie des recherches de M. *Hallé* est digne de l'attention de tous les médecins. L'auteur tâche d'y fixer l'idée qu'on doit se faire du méphitisme, il y expose les différences caractéristiques qui se trouvent entre le plomb & les gaz connus, les caractères distinctifs de la mitte, ainsi que les distinctions qui résultent des symptômes de l'asphyxie. Il détermine les lieux où l'on trouve la mitte & le plomb, l'influence qu'ont sur l'état des fosses le mélange

des matières étrangères, le temps, la nature des matières contenues, la ſituation des lieux. Il y détaille les moyens de déſinfection employés juſqu'à préſent dans le travail des vidanges. Enfin, il paſſe de-là aux ſecours qu'on donne aux aſphyxiés. L'uſage, l'expérience aveugle, mais plus sûre quelquefois que tous les raiſonnemens, a ſuggéré aux ouvriers du ventilateur l'idée de joindre les vomitifs aux ſtimulans. M. *Hallé* penſe que ſi ce dernier moyen eſt ſuffiſant dans les aſphyxies produites par la vapeur du charbon qui ne laiſſe point de traces durables, comme la cauſe des aſphyxies des vidangeurs, qu'on peut regarder comme un miaſme délétère & empoiſonné, l'uſage des vomitifs eſt indiſpenſable pour chaſſer au dehors ce principe malfaiſant; & la raiſon ſe trouve ici d'accord avec l'expérience; car un ſoulagement prompt ſuit l'uſage des vomitifs dans les ouvriers aſphyxiés. Une précaution néceſſaire dans les ſecours qu'on donne à ces derniers, & qui eſt inutile dans les autres aſphyxies, c'eſt de ne point ſe préſenter en face de la perſonne aſphyxiée; ce ſeroit un moyen preſque sûr de partager ſon malheur, comme cela eſt arrivé pluſieurs fois.

M. *Hallé* termine ſes recherches par des réflexions pleines de ſageſſe. En nous montrant les bornes de nos connoiſſances ſur le méphitiſme, il indique les moyens de les reculer, & ſes doutes mêmes peuvent conduire à de nouvelles vérités.



Diſſertatio botanica de nectariis plantarum : *Diſſertation de botanique ſur les nectaires, ou nectares des plantes ; par M. JEAN-CHRISTIAN-GEOFFROI KLIPSTEIN, docteur en médecine & chirurgie. A Jena, chez* Fickelſcher & Stranckman, 1784. *In-4°. de 20 pag.*

17. M. *Klipſtein* avertit que, preſſé par diverſes circonſtances, il n'a pu donner tout le temps qu'il auroit voulu à la compoſition de cet Eſſai. Voici ce que nous y avons trouvé de plus remarquable.

Le chevalier *de Linné* a dit que le nectare n'étoit pas même connu de nom, avant qu'il l'eût déterminé ; cependant *Pontedera* avoit déja fait une mention particulière de cet organe, ſous le nom de *réceptacle.* Il en parle dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages ; & nous croyons que les botaniſtes nous ſauront gré de leur indiquer les deux paſſages ſuivans.

Le ſuc, dit *Pontedera*, eſt dépoſé dans un corpuſcule, auquel les pétales & les étamines ſont attachées, & que nous appellerons dorénavant *réceptacle*, vu qu'il n'a pas encore de nom.... C'eſt de ce réſervoir que les abeilles tirent leur miel, & beaucoup d'inſectes leur nourriture.

Et ailleurs, je donne le nom de réceptacle à un corps dont la figure varie beaucoup, & auquel ſont adhérens les pétales & les étamines ; c'eſt-là encore où ſe trouve ordinairement le ſuc des ſommets & des pétales, pour

être communiqué peu à peu de ce réceptacle à l'embryon.

On n'a pas encore de notions exactes ſur l'uſage des nectares. M. *Klipſtein* a fait quelques expériences pour éclaircir ce ſujet; mais tout ce qu'il a pu en conclure, c'eſt que le nectare n'eſt point néceſſaire à la végétation de la fleur ou de la plante. Il a coupé adroitement tous les nectares de l'ellébore verd, ſans bleſſer les parties de la fructification; non-ſeulement la fleur, mais encore toute la plante a continué de croître & de fructifier comme auparavant. Il a détruit auſſi les nectares éperonnés de la grande & de la petite capucine, ſans que leur végétation ait paru s'arrêter. Il a répété cette expérience ſur d'autres eſpèces d'ellébore, ſur la nielle, ſur la parnaſſie, ſur l'aconit, &c. & en a toujours obtenu le même réſultat.

*Pontedera* croyoit que la liqueur du nectare s'amaſſoit autour de l'embryon, qu'elle entretenoit ſa flexibilité, qu'elle ſervoit à le lubréfier pour que toutes ſes parties pûſſent s'étendre plus facilement : que, privé de ce ſuc, l'embryon ſe deſſéchoit par l'air & les rayons du ſoleil, & périſſoit preſque toujours. M. *Klipſtein*, d'après ſes expériences, eſtime que cette hypothèſe n'a pas grands fondemens. Il a enlevé tous les nectares de l'ellébore, les anthères encore fermées, & n'ayant point encore répandu de *pollen*, ou pouſſière. Privées de ces organes, les fleurs ne s'en ſont pas plus mal porté ; elles ont produit des ſemences parfaites, que ce jeune botaniſte a ſemé l'année ſuivante, & qui lui ont donné des plantes garnies de ſemences fertiles.

Nous penſons qu'il ſeroit important de ſavoir

ſur quelles eſpèces de plante *Pontedera* appuie ſa théorie ; car, vraiſemblablement il avoit fait quelques expériences. L'uſage des neĉtares eſt un ſujet d'obſervations vraiment neuf & intéreſſant. Nous engageons M. *Klipſtein* à continuer ſes recherches ſur cet objet, & à ne point les borner à une ſeule famille de plantes. Les neĉtares ſont ſi différens dans chaque famille, qu'on pourroit ſoupçonner qu'ils n'ont pas un ſeul & même uſage.

---

Experiments and Obſervations on a new ſpecies of Bark, *&c.* C'eſt-à-dire, *Expériences & Obſervations ſur une nouvelle eſpèce de quinquina, dont on prouve l'efficacité, donné même en très-petites doſes, avec une comparaiſon des vertus du quinquina rouge & du quinquina roulé; par M. RICHARD KENTISH, docteur en médecine, in-8°. A Londres, chez* Johnſon, 1784.

18. C'eſt à M. *Wilſon*, apothicaire à Londres, que l'on doit la connoiſſance des propriétés de cette eſpèce de quinquina, dont on lit la deſcription dans le ſoixante-ſeptième volume des Tranſactions philoſophiques, ſous la dénomination de quinquina Caraïbe. Cette écorce eſt amère & aſtringente, à un très-haut degré ; mais elle n'eſt pas un antiſeptique auſſi puiſſant que le quinquina ordinaire. Donnée à la même doſe que celui-ci, elle évacue par haut & par bas ; mais, lorſqu'on la preſcrit à une doſe in-

férieure, elle ne produit que les effets de l'autre : enſorte que dans la ſuppoſition, que des expériences ultérieures confirment les obſervations de l'auteur, elle tiendra le milieu entre l'écorce du Péron & la caſcarille.

Le docteur *Kentish* rappelle encore dans cette brochure que le *Cincona officinalis* ſe trouve au nord de l'équateur dans des pays très-favorablement ſitués pour l'exportation, de manière qu'il ſeroit poſſible de ſe procurer des envois plus abondans & plus sûrs de cette ſubſtance végétale. Le reſte de cet opuſcule où l'on fait la comparaiſon du quinquina rouge & du quinquina roulé, ne nous a pas paru ſatiſfaiſant.

---

*Pharmacopée des pauvres*, ou *Formules des médicamens les plus uſuels dans le traitement des maladies du peuple, avec l'indication des vertus de ces médicamens, de la manière de les employer, & des maladies auxquelles ils conviennent : ouvrage deſtiné à ſervir aux hôpitaux, maiſons de charité, & à toutes perſonnes qui veulent ſoulager les pauvres ; par M. JADELOT, profeſſeur de la Faculté de médecine de Nancy, médecin de l'hôpital S. Charles, membre de l'Académie & du collège de médecine de la même ville, aſſocié régnicole de la Société royale de médecine de Paris. A Nancy, chez* Hæner, *imprimeur ordinaire du Roi, rue S. Dizier,*

*n°* *337; & à Paris, chez* Didot le jeune, 1784. *In-8° de 112 p. Prix br.* 1 l. 16 ſ.

19. Ces formules ſont l'ouvrage d'un médecin qui, par ſon érudition, par ſes talens ſupérieurs, & par ſon zèle pour le bien public, a depuis long-temps obtenu l'eſtime de ſes confrères & de ſes concitoyens. L'ouvrage que nous annonçons ne peut ſans doute rien ajouter à ſa réputation; ce n'eſt que par des vues d'utilité publique, que l'auteur a pu être déterminé à le compoſer.

Mais le ſoin que l'auteur a eu d'ajouter à la ſuite des formules l'indication de leurs vertus, la manière de les employer, & les maladies auxquelles elles conviennent, préviendra les erreurs dangereuſes que pourroient commettre ſans cela les perſonnes pour qui l'art eſt étranger.

Pharmacopœa navalis Roſſica, &c. *Pharmacopée navale Ruſſe, ou Catalogue de tous les médicamens néceſſaires aux diverſes ſortes de vaiſſeaux, pour un voyage de ſix mois, revu & approuvé par le collège impérial de médecine, publié par* ANDRÉ BACHERACHT, *docteur en médecine, conſeiller aulique, & médecin ordinaire de la flotte. A Pétersbourg; & ſe trouve à Strasbourg, chez* Kœnig; *à Paris, chez* Didot le jeune, *1784, in-8° de 60 pag. Prix broch. 1 liv. 4 ſ.*

20. Ce diſpenſaire naval offre tout à-la-fois

la nature & la quantité des remèdes ſimples & composés; les inſtrumens & les choſes néceſſaires pour l'approviſionnement de chaque navire, relativement aux malades, & des inſtructions pour placer ces derniers ſainement, des indications préciſes pour les proviſions de comeſtibles, de lits, de vêtemens. Ce Code, très-bien rédigé, a obtenu l'approbation du collège impérial de médecine, & il eſt ordonné à tous les apothicaires de la marine de s'y conformer. L'auteur l'a dédié à M. le comte de *Czernichew*, préſident du collège impérial de l'amirauté.

M. le docteur *Bacheracht* publia en 1780, un Eſſai en langue Ruſſe, ſur les moyens de conſerver la ſanté des gens de mer; cet écrit, qui eſt ſpécialement deſtiné aux Ruſſes, a été reçu avec un accueil diſtingué par le Gouvernement.

L'article des médicamens composés eſt peu compliqué, ainſi que les formules.

Apparatus medicaminum tam ſimplicium quam præparatorum & compoſitorum in praxeos adjumentum conſideratus, VOLUMEN TERTIUM, autore JO. ANDREA MURRAY, d. equite ord. r. de Waſa, conſiliario r. aulæ profeſſore medic. & botanic. O. in Acad. r. Gotting. præfecto horti r. botan. ſocietatum ſcientiarum Gottingens. Stockholm. Upſal. Gothenb. & Lundenſ. medicarum Pariſienſ. Nancei & Hafn. atque œconomicarum Bernenſ. & Cellenſ. membro. *Apparat des mé-*

*dicamens ſimples, préparés & composés par M. J. ANDRÉ MURRAY, &c. A Gottingue, chez* Dieterich ; *à Straſbourg, chez* Amand Kœnig ; *& à Paris, chez* Didot le jeune, *1784. In-8° de 572 pag.*

21. Le premier volume de ce Traité parut en 1776. M. *Murray* y traite ſeulement des végétaux. On y en trouve quatorze ordres ; ſavoir, les conifères, les hédéracés, les amentacés, les compoſés, les agrégés, les conglomérés, les ombellifères, les ſarmenteux, les étoilés, les cymiers, les cucurbitacés, les ſolanons, les campanulés & les entortillés.

Le ſecond volume, imprimé en 1779, renferme onze ordres, dans leſquels il eſt fait mention de plantes à fleurs en roue, des ſeptaires, des bicornes, des végétaux à feuilles rudes, des verticillées, des perſonnés, des erratiques, à brou, à ſiliques, des papillonacés & des lomentacés qui approchent par leur reſſemblance des plantes légumineuſes.

Le troiſième volume qui vient de paroître, renferme auſſi onze ordres naturels, qui ſont les plantes multiſiliqueuſes, les buiſſonnières, les pomacées, les heſpérides, les ſucculentes, les colomnifères ou malvacées, les grainales, les cariophyllées, les calycanthêmes, les aſciroïdes & les coadunées.

Le nombre des végétaux contenus dans ces trois volumes, porte 421 eſpèces particulières, dont l'auteur fait connoître les propriétés médicinales, économiques & alimentaires. Les détails exacts & circonſtanciés dans leſquels ce

ſavant entre pour fixer le caractère ſpécifique & individuel de chaque végétal, ne laiſſent rien deſirer ſur cet objet, & ſont très-propres à éloigner les équivoques, toujours dangereuſes en médecine. Il ne manque jamais de comparer enſemble les différentes obſervations des médecins, en pèſe le pour & le contre, &, appuyé ſur une ſaine théorie, il combat les erreurs, affermit les vérités, & juge avec impartialité toutes les diverſes vertus attribuées aux plantes. Il n'oublie pas de citer un grand nombre de monographes, & rapporte les endroits les plus eſſentiels de leurs écrits.

Parmi la vaſte énumération des propriétés de l'aconit, M. *Murray* rapporte que *Scopoli*, célèbre naturaliſte de la Carniole, vante la décoction de la racine de cette plante, pour chaſſer les punaiſes, & que la poudre mêlée avec du beurre, fait le même effet que l'arſenic pour empoiſonner les ſouris.

A l'article Cochêne, ou Sorbier des oiſeleurs, on a ajouté la remarque faite en Angleterre, que le ſuc des baies de cet arbre, étoit hydragogue. Les Gallois, ou habitans du pays de Galles, s'en ſervoient autrefois fréquemment pour purger, ſur-tout dans la guériſon du ſcorbut. Ce ſuc exprimé & cuit ſous la forme de rob, ſuivant *Ledel*, a appaiſé & diſſipé des hémorrhoïdes enflées & douloureuſes qui ſe ſuccédoient périodiquement dans une femme, au lieu du flux menſtruel. Selon une autre obſervation de *Hennicke*, le même rob a guéri un jeune homme d'une ſtrangurie qui lui faiſoit éprouver les plus grandes douleurs, pour laquelle il avoit inutilement tenté beaucoup d'autres remèdes. Les baies sèches ſont aſtrin-

gentes; elles ſont louées par M. *Bergius*, contre le calcul des reins. On rapporte pluſieurs expériences, qui prouvent que ce mal a été ſoulagé en prenant dix de ces baies, ou un peu plus, une ou deux fois par jour.

On a raſſemblé dans cet ouvrage toutes les découvertes modernes; les Allemands ſe l'approprient par une traduction.

---

*Elémens de minéralogie, traduits de l'anglois de M.* KIRWAN, *membre de la Société royale de Londres; par M.* GIBELIN, *docteur en médecine, membre de la Société médicale de Londres, &c. A Paris, chez* Cuchet, *libraire, rue & hôtel Serpente, in-8° de 32 pages. Prix broché 5 liv. relié 6 liv.*

22. Quoique M. *Kirwan* avoue dans ſa préface la ſupériorité des François ſur les ſavans de ſa nation, relativement à la minéralogie, ſon ouvrage ſera lu avec avantage, & accueilli avec empreſſement par les premiers. Ils y trouveront ſur-tout le mérite d'une logique sûre & d'une exactitude ſcrupuleuſe dans les obſervations & dans les expériences. Cette diſpoſition d'eſprit lui a fait rejetter les méthodes fondées ſur les apparences extérieures des minéraux qui, n'étant que des caractères accidentels, ne ſauroient nous donner la connoiſſance de leur véritable nature. Nous ne pouvons acquérir cette connoiſſance, ſelon M. *Kirwan*, que par l'examen de leurs propriétés

intrinséques, telles que les agens chimiques nous les font découvrir; cette méthode, qui est celle du célèbre M. *Cronsted*, est en effet la plus sûre & la moins sujette à l'illusion. Il réfute avec avantage M. *Werner*, qui a tâché de classer les minéraux, d'après la considération de toutes leurs propriétés extérieures réunies, ainsi que M. *Romé de Lisle*, qui dans sa Crystallographie, tire les caractères des minéraux de l'angle qu'ils affectent dans leur crystallisation. Sans nier cependant que la considération des qualités extérieures des fossiles n'ait son utilité, il pense avec raison que, lorsqu'on veut avoir une connoissance entière d'une substance nouvelle, & une certitude telle qu'il la faut pour servir de base à la science, les épreuves chymiques sont indispensables, & peuvent seules suffire; car les qualités extérieures n'offrent qu'incertitude. Des corps très-différens par leur nature, ont souvent la même couleur; la *transparence* & l'*opacité* sont des qualités communes à un très-grand nombre de substances qui diffèrent à tout autre égard; il en est de même de leur *tissu*. La *cohérence* & *la dureté* sont des propriétés dont la considération ne peut être d'aucun usage à l'égard des pierres pulvérisées. Quant à la figure, ses *variétés, lors même qu'elle est régulière & déterminée, sont innombrables.*

On peut voir par-là quels sont les principes qui ont guidé M. *Kirwan* dans ses travaux, dont on ne peut voir & apprécier les détails qu'en lisant son ouvrage.

*Nouvelles instructives, bibliographiques, historiques & critiques de médecine & de chirurgie; ou Recueil raisonné de tout ce qu'il importe d'apprendre chaque année, pour être au courant des connoissances relatives à l'art de guérir, année 1785. A Paris, chez* Méquignon l'aîné, *rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie.*

23. L'objet du rédacteur de cet ouvrage périodique est d'offrir, 1°. un calendrier commode pour la médecine. 2°. Le résultat des observations météorologiques & nosologiques faites pendant trente ans, qui détermine quelles sont les maladies les plus communes durant chaque mois, avec des conseils pour s'en préserver. 3°. Un rapport des ouvrages de médecine & de chirurgie, tant françois qu'étrangers, publiés en 1784, & connus à Paris. 4°. Des extraits des écrits des médecins, morts en 1784. 5°. Des notices sur les nouvelles découvertes. 6°. Des avis sur les remèdes secrets que l'humanité desire de voir proscrits. 7°. Les prix proposés sur des sujets de médecine & de chirurgie par les Sociétés savantes de l'Europe. 8°. Une liste des cours publics & particuliers d'instructions relatives à l'art de guérir, établis à Paris. 9°. Un état des médecins de cette capitale, leurs qualités & leurs demeures. 10°. Des tables des auteurs, des maladies & des remèdes. Il y aura dans les volumes suivans de cet ouvrage, une place destinée pour les bons manuscrits relatifs à ce plan, qui auront été communiqués.

## *SÉANCE PUBLIQUE,*

### *tenue au Louvre par la Société royale de médecine, le 30 août 1785.*

Après l'annonce & la diſtribution des Prix, M. *Dehorne* a lu le plan de la topographie phyſique & médicale de Paris.

M. *Vicq-d'Azyr*, ſecrétaire perpétuel, a fait la lecture de l'éloge de feu M. *Cuſſon*, docteur en médecine, aſſocié régnicole à Montpellier.

M. l'abbé *Teſſier* a lu un Mémoire ſur les avantages des migrations de troupeaux pour les préſerver des maladies.

M. *de Fourcroy* a fait la lecture d'un Mémoire ſur la nature des altérations qu'éprouvent les humeurs animales par l'effet des maladies, & par l'action des remèdes.

Le ſecrétaire perpétuel a terminé la Séance par la lecture de l'éloge de feu M. *Bergman*, profeſſeur de chimie dans l'univerſité d'Upſal, aſſocié étranger.

Si le temps l'eût permis, on auroit entendu la lecture 1°. d'un Mémoire intitulé, *Réflexions ſur les maladies épidémiques & ſur le plan que la Société royale de médecine doit ſuivre dans la rédaction de leur hiſtoire*, par MM. *Delaporte* & *Vicq-d'Azyr*.

2°. D'un Mémoire de M. *Chambon* ſur l'abus des ſaignées dans le traitement de la fièvre maligne.

⚜

*PRIX distribués dans la Séance publique, tenue par la Société royale de médecine au Louvre, le 30 août 1785.*

I.

La Société avoit proposé dans sa séance publique du 26 août 1783, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 liv. fondé par le Roi, la question suivante :

*Déterminer quels sont les avantages & les dangers du quinquina administré dans le traitement des différentes espèces de fièvres rémittentes.*

Cette question intéressante pour la médecine pratique, a été traitée par un très-grand nombre de concurrens ; quatre Mémoires ont surtout fixé l'attention de la Compagnie, qui leur a distribué des Prix dans l'ordre suivant :

Elle a adjugé le premier Prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 250 liv. à M. *Baumes*, docteur en médecine à Lunel en Languedoc, auteur d'un Mémoire, ayant pour épigraphe une phrase extraite de l'ouvrage de M. *Stoll*, intitulé *Ratio medendi.*

Le second Prix, consistant egalement en une médaille d'or de la valeur de 250 liv. a été décerné à M. *Baraillon*, docteur en médecine à Chambon en Combrailles, auteur d'un Mémoire, ayant pour épigraphe un passage extrait du traité de *Sydenham ; de Hydrope.*

La Société ayant été très-satisfaite des Mémoires côtés *F* & *A*, avoit arrêté qu'Elle décerneroit à leurs auteurs une médaille d'or, de la même forme que les jettons d'argent qui sont distribués dans les Séances particulières de la

Compagnie ; mais à l'ouverture du cachet du premier de ces Mémoires, écrit en latin, & ayant pour épigraphe ce paſſage d'Hippocrate : *Quæ profuerunt, ob rectum uſum profuerunt*, &c. Elle a trouvé que deux médecins s'étoient réunis pour la rédaction de ces recherches : cette circonſtance imprévue a donné lieu à une nouvelle délibération, d'après laquelle nous offrons aujourd'hui à chacun d'eux une médaille d'or ſemblable à celle que nous n'avions d'abord deſtinée qu'à un ſeul. Les deux auteurs de ce Mémoire ſont MM. *Rudolph Deiman* & *Peterſen Michell*, docteurs en médecine, membres de la Société des ſciences d'Utrecht, réſidens à Amſterdam.

Le ſecond Mémoire à l'auteur duquel la Compagnie a adjugé une médaille d'or de la même valeur que les précédentes, eſt auſſi écrit en latin ; il a été envoyé par M. *Pierre-Mathieu Nielen*, docteur en médecine à Utrecht, qui a déja remporté un des Prix de la Société royale de médecine.

M. *Achkermann*, docteur en médecine à Zeulenrode en Saxe, auteur d'un Mémoire écrit en latin, & ayant pour épigraphe ces deux vers :

*Hæc certamina tanta*
*Pulveris exigui jactu compreſſa quieſcunt.*

a mérité l'*Acceſſit*.

La Société a cru devoir citer honorablement un mémoire de M. *Bernard*, docteur en médecine à Béziers. Elle y remarque des réflexions qui méritent d'être conſervées, ſur les moyens de reconnoître dans une fièvre continue, avec redoublement, le caractère caché de l'inter-

mittence. Un Mémoire envoyé de Moulins par M. *Jemois*, docteur en médecine, lui a aussi paru contenir quelques observations intéressantes.

La collection de ces différens écrits remplit les vues que la Société s'étoit proposées en publiant ce Programme; on y trouvera un exposé très curieux de toutes les espèces de fièvres rémittentes qui règnent dans les divers climats de l'Europe, des méthodes employées pour les combattre, & de toutes les manières d'administrer le quinquina dans leur traitement.

## I I.

La Société n'a pas été aussi heureuse, relativement au Programme suivant. Elle avoit proposé dans sa Séance publique du 31 août 1784, pour sujet d'un Prix de la valeur de 360 liv. remises par un particulier qui ne s'est point nommé, cette question,

*Quels sont les avantages que la médecine peut retirer des découvertes modernes sur l'art de reconnoître la pureté de l'air par les différens eudiomètres?*

Nous n'avons point reçu de Mémoires pour ce concours; ce que nous attribuons au peu de temps qui avoit été donné pour le travail que la solution de ce Programme exige. La Société propose de nouveau ce Prix qu'Elle a porté à la valeur de 600 liv. & dont la distribution sera différée jusqu'à la Séance publique de la fête de S. Louis 1787.

Les Mémoires seront envoyés avant le 1er juillet 1787.

## I I I.

La Société a distribué depuis 1776, dans

presque toutes ses Séances publiques, des prix aux auteurs des meilleurs Mémoires sur la topographie médicale des différens cantons & provinces. Ce grand travail qu'Elle a entrepris, conformément aux ordres du Roi & aux vues de son institution, sera suivi sans aucune interruption, & il en résultera un tableau topographique & médical de toute la France. La Compagnie espère que les médecins & physiciens de toutes les villes du royaume concourront au succès de cette utile entreprise, en envoyant à la Société royale des Mémoires (*a*) sur la nature de leur climat (*de aere*, *aquis & locis*,) & sur le tempérament de ceux qui l'habitent.

Les volumes publiés par la Compagnie, contiennent des recherches que l'on peut regarder comme des modèles dans ce genre.

Depuis la dernière Assemblée publique qui a eu lieu le 15 Février de cette année, la Société a reçu dix-huit Mémoires sur la topographie médicale, parmi lesquels quatre lui ont paru devoir mériter à leurs auteurs les prix qu'Elle avoit à distribuer.

Le premier est un traité très-étendu de la topographie des Vosges & de la Lorraine, & des maladies qui y sont le plus répandues. L'auteur de ce Mémoire est M. *Poma*, médecin à Saint-Diez. La Société lui a adjugé une médaille d'or de la valeur de 100 liv.

Elle a décerné à chacun des auteurs des Mé-

---

(*a*) La Société n'a encore reçu qu'un petit nombre de Mémoires sur la topographie des côtes & des pays voisins de la mer; Elle invite les médecins & physiciens qui y résident, à s'en occuper.

moires ſuivans, une médaille d'or, ayant la même forme que le jetton ordinaire de la Compagnie.

1°. A M. *Jeunet*, docteur en médecine de Beſançon, dont le Mémoire contient des détails très-bien préſentés ſur la topographie médicale des montagnes de la Franche-Comté.

2°. A M. *Bertin*, docteur en médecine, réſident actuellement à Roſoi en Brie, auteur d'une topographie médicale de la Guadeloupe, dans laquelle les maladies & les productions particulières à ce pays, ſont décrites avec ſoin & clarté.

3°. A M. *Moublet-gras*, docteur en médecine à Taraſcon en Provence, auteur d'un Mémoire, dont la Société a été ſatisfaite, ſur la topographie médicale de cette ville.

M. *Houſſet*, docteur en médecine à Auxerre, nous a fait parvenir un Mémoire ſur la topographie hiſtorique, phyſique & médicale de la ville qu'il habite. La Société croit devoir le citer le premier parmi ceux dont elle fait une mention honorable.

Trois Mémoires ont paru dignes d'éloges par la préciſion & la netteté avec leſquelles ils ſont écrits.

L'un, ſur la topographie médicale de la Lorraine allemande, a été rédigé par M. *de la Flize*, docteur en médecine à Sarguemines.

L'autre, ſur la topographie médicale de la ville d'Etampes, a été remis par M. *Boncerf*, docteur en médecine qui y réſide.

Le troiſième a été envoyé par M. *Drouel*, docteur en medecine à Luneville. Il eſt relatif à la topographie médicale de cette ville & de ſes environs.

La Société a auſſi trouvé des détails intéreſſans dans un Mémoire ſur la topographie de Troyes, par M. *Dupont*, docteur en médecine. Elle l'invite, ainſi que les auteurs de pluſieurs autres Mémoires qu'elle a reçus, à donner plus d'étendue à leurs travaux.

La Compagnie a arrêté qu'Elle feroit une mention honorable d'un Mémoire intitulé : *Eſſai topographique & d'hiſtoire naturelle du Mont d'Or & des environs*, par M. *de l'Arbre*, docteur en médecine, curé de la cathédrale à Clermont-Ferrand. Comme il n'y eſt fait aucune mention des maladies, on ne peut le comparer à ceux dont nous avons parlé ci-deſſus. La Société a cité avec éloge dans ſa dernière Séance publique, un Mémoire du même auteur, fait dans le même genre ſur la topographie de la paroiſſe de Royac.

---

## *PRIX propoſés dans la Séance publique de la Société royale de médecine, tenue au Louvre le 30 août 1785.*

### I.

La Société propoſe, pour ſujet d'un Prix de la valeur de 600 liv. fondé par le Roi, la queſtion ſuivante :

*Déterminer dans quelles eſpèces & dans quels temps des maladies chroniques la fièvre peut être utile ou dangereuſe, & avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement.*

On ſait que les maladies chroniques ont, comme les aiguës, des criſes & des dépurations qui leur ſont propres, mais qui ſe font

avec plus d'irrégularité, & en général avec moins d'énergie : on ſait auſſi que la fièvre eſt ſouvent allumée par des mouvemens organiques, dont la criſe eſt l'effet ; mais s'il y a des cas où cette réaction peut produire une coction ſalutaire, il y en a auſſi beaucoup dans leſquels elle hâte des fontes & des ſuppurations funeſtes. C'eſt une des parties les plus importantes & les moins avancées de l'art de guérir, que l'étude des maladies chroniques, en tant qu'elles peuvent devenir aiguës, ou ſe compliquer avec des modifications de ce genre. Par où les efforts fébriles diffèrent-ils dans ces deux claſſes d'affections ? Quand tendent-ils au ſoulagement de la nature dans les maladies chroniques ? Quelles ſont les conditions requiſes pour qu'ils parviennent à cette fin ? Suivant quelles indications, & par quels moyens convient-il de les exciter ou de les modérer dans ces ſortes de cas ?

Tels ſont les termes auxquels ſe réduit la queſtion.

Ce Prix de la valeur de 600 liv. ſera diſtribué dans la Séance publique du Carême 1787. Les Mémoires ſeront remis avant le premier janvier de la même année. Ce terme eſt de rigueur.

II.

La Société propoſe une ſeconde fois, pour ſujet d'un Prix qu'Elle a porté à la valeur de 600 liv. la queſtion ſuivante :

*Déterminer quels avantages la medecine peut retirer des découvertes modernes ſur l'art de reconnoître la pureté de l'air, par les différens eudiomètres ?*

Le mélange du gaz nitreux avec l'air, proposé d'abord par M. *Prieſtley*, pour remplir cet objet, la combuſtion de l'air inflammable indiquée par M. *Volta*, l'expoſition du foie de ſoufre à une quantité d'air donnée, ſuivant la méthode de M. *Scheele*, ſont autant de moyens de reconnoître la quantité d'air déphlogiſtiqué, contenue dans une quantité donnée d'air atmoſphérique; mais ils ne paroiſſent point ſuffire pour apprendre quelle eſt la nature de l'air altéré par les effluves de la putréfaction; & comment ce fluide peut être nuiſible à l'économie animale: ce point étant de la plus grande importance pour l'art de guérir, la Société a penſé qu'il étoit néceſſaire de l'éclaircir, & c'eſt vers cet objet que les travaux des Concurrens doivent être ſpécialement dirigés. Elle deſire que l'on recherche par l'expérience, quelles ſont les inductions que l'on peut tirer des eſſais de ce genre, lorſque l'air eſt altéré par les vapeurs qui s'élèvent des malades dans les lieux où ils ſont raſſemblés en grand nombre.

Il ſeroit curieux de voir quel ſeroit le réſultat d'une ſuite d'obſervations eudiométriques, ſuivies avec le même ſoin que celles des phyſiciens qui obſervent avec le baromètre & avec le thermomètre.

Ce Prix de la valeur de 600 livres, dont 360 liv. ont été remiſes par un particulier qui ne s'eſt point fait connoître, ſera diſtribué dans la Séance publique de la fête de S. Louis, 1787.

La Société a cru ce délai néceſſaire pour donner aux auteurs le temps que ce travail exige. Les Mémoires ſeront remis avant le premier mai 1787. Ce terme eſt de rigueur.

*Les Mémoires qui concourront à ces Prix ſeront*

*adreſſés*, francs de port, *à M. Vicq d'Azyr, ſecrétaire perpétuel de la Société, & ſeul chargé de ſa correſpondance, rue des Petits-Auguſtins, N° 2, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'Auteur, & la même épigraphe que le Mémoire.*

## III.

La deſcription & le traitement des maladies épidémiques, & l'hiſtoire de la conſtitution médicale de chaque année, ſont le but principal de l'inſtitution de la Société, & l'objet dont Elle s'eſt le plus conſtamment occupée. Elle invite les médecins, les chirurgiens & les artiſtes vétérinaires, à l'informer des différentes épidémies ou épizooties régnantes, & à lui envoyer des obſervations ſur la conſtitution médicale des années. Les Prix annoncés dans un Programme particulier du 26 août 1783, & qui ſont dûs en partie à la bienfaiſance du Gouvernement, ſeront diſtribués dans les Séances publiques de l'année 1786, aux auteurs des meilleurs Mémoires ſur ces différens ſujets.

## IV.

La Société croit devoir rappeller ici la ſuite des recherches qu'elle a commencées, 1°. ſur la topographie médicale du royaume; 2°. ſur les eaux minérales & médicinales; 3°. ſur les maladies des artiſans; 4°. ſur les maladies des beſtiaux. Elle eſpère que les médecins & phyſiciens régnicoles & étrangers voudront bien concourir à ces travaux utiles qui ſeront continués pendant un nombre d'années ſuffiſant pour leur exécution. La Compagnie fera dans ſes Séances publiques une mention honorable des

des observations qui lui auront été envoyées, & Elle distribuera, comme Elle a fait jusqu'ici, des médailles de différente valeur aux auteurs des mémoires qui seront jugés les meilleurs sur ces différentes matières.

## V.

*Tableau contenant la suite de tous les Programmes, ou sujets de Prix proposés par la Société royale de médecine, avec les époques auxquelles les Mémoires doivent être remis.*

### PREMIER PROGRAMME.

Prix de 600 liv. dont la distribution a été différée, proposé dans les Séances des 31 août 1784, & 30 août 1785 : *Déterminer quels avantages la médecine peut espérer des découvertes modernes sur l'art de reconnoître la pureté de l'air, par les différens eudiomètres?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier juillet 1787.

*Nota.* Les autres Programmes sont les mêmes que ceux énoncés dans notre Journal de mars de cette année 1785, tome lxiij, p. 438, 439 & 440, sous les titres de troisième, quatrième, cinquième, sixième, septième, huitième, neuvième Programmes.

---

## *PRIX proposés par la Société royale de médecine d'Edimbourg.*

Omnibus ad quos hæc pervenerint, S.

*Quoniam satis constat commoda, magna quidem & plurima, ex præmiis & honoribus publicè propositis redundasse; SOCIETAS REGIA ME-*

*DICA EDINENSIS*, *ſymbolum quoque ſuum ad ſcientiam promovendam conferre decrevit; & comitiis ſolenni more ad id habitis, quæſtionem ſequentem proponere, & auctorem diſſertationis præſtantiſſimæ aureo numiſmate, 21 libris valente, condecorare ſtatuit; ſcilicet*, Quot ſint fermentationis ſpecies; quænam cujuſque natura; nec non ex quibus corporum conditionibus, zymica inter & antizymica differentia pendeat?

*Hujus inſtituti hæ ſunt conditiones:* 1^mo^, *Diſſertationem ſuam, Latine conſcriptam, mittendam curabit auctor ad eos qui a ſecretis fuerint, ad acta edenda, apud ædes Societatis Edinburgi, in diem Januarii primam, anno 1787.* 2^do^, *Epiſtola inſuper ab auctore mittenda eſt, nomen ſuum locumque, quo habitat indicans, eodemque ſigillo ac ipſa diſſertatio munita; nota qualibet parti ſuperaddita exteriori, quæ alteram, diſſertationi præfixam, referat: Niſi autem præſtantiſſima, & præmio digniſſima dijudicata fuerit diſſertatio, ad eum, quocunque placuerit remittetur, una cum epiſtola, intacto ſigillo: vel ſi de hoc parum ſit ſollicitus, ambæ combuſtæ dabuntur.* 3^tio^, *Die menſis aprilis prima ejuſdem anni, diſſertationi optimæ præmium adjudicabitur; quam ſub quavis forma cunque in lucem edendi, penes Societatem jus eſſe ſemper intelligendum.*

N.B. *Poſt diem primam januarii proximi, nullam accipiet diſſertationem Societas de quæſtione, quam anno jam propoſuit elapſo; videlicet*, Quot ſint aëris ſpecies, quænam ſingularum natura, & in medicina vires? *Præmium vero aprili ſequente adjudicabitur.*

*JACOBUS JEFFRAY,*
*THOMAS ADDIS EMMET, M. D.*
*JACOBUS M' DONNEL, M. D.*
*THOMAS SKEETE, M. D.*
} *Præſides annui.*

| | |
|---|---|
| *Gulielmus Cullen, M. D.*<br>*Josephus Black, M. D.*<br>*Jacobus Gregory, M. D.* | *è Collegio Regio Medicorum Edinb.* |
| *Benjamin Bell,*<br>*Thomas Hay,*<br>*Jacobus Russel,* | *è Collegio Regio Chirurgorum Edinb.* |
| *Andreas Duncan, M. D.*<br>*Carolus Stewart, M. D.* | *ab Epistolis ad acta Societatis.* |
| *Johannes Wilson,*<br>*Gulielmus Pusey Hayle,*<br>*Gulielmus longue,*<br>*Gulielmus Alexander,* | *è Sociis Ordinariis.* |

*Datæ Edinburgi die 8ª januarii, anni 1785.*

---

## ANNONCES.

La ville d'Ax, ſituée aux extrémités de la France, dans une vallée agréable, à quatre petites lieues de Taraſcon-en Foix, abonde en ſources d'eaux thermales, ſulfureuſes, dont les degrés de chaleur ſont très-variés, ainſi que leurs vertus. Les chemins, devenus impraticables, ne permettoient point de s'y tranſporter en voiture; de manière qu'il n'y avoit que les malades en état de voyager à cheval, qui pouvoient s'y rendre. Une partie des eaux s'étant dévoyée par défaut de réparations, on avoit ramaſſé depuis quelque temps, pour former les bains doux, pluſieurs ſortes d'eaux, dont le mélange affoibliſſoit les vertus & la confiance.

Les choses ont aujourd'hui changé de face. La difficulté des chemins est levée. On peut y arriver en carrosse. On a fait deux bâtimens : dans l'un sont les bains forts & la fontaine que produit cette source, généralement reconnue très-efficace dans les maladies de poitrine. L'on a pratiqué, dans l'autre, dix bains qui ont chacun leur degré de chaleur, depuis le bain tempéré ou presque froid, jusqu'au bain fort. Cette variété sert à remplir les différentes vues des Médecins, relatives aux affections du genre nerveux, aux diverses sensibilités des malades, à l'épaississement des humeurs, & à la souplesse qu'on veut rendre aux solides. On y trouvera des douches, une étuve & des fontaines, le tout sans mêlange d'eaux. C'est dans le nombre des sources qui sourdent de toutes parts, qu'on a choisi celles que l'observation a démontrées les plus efficaces ; & chacune a été, par ses tuyaux propres, conduite à son bain particulier. On n'a point négligé de les rendre, ainsi que les loges, très commodes. Il y a au milieu de cette bâtisse un chauffoir ou sallon de compagnie, d'où chaque malade peut se rendre à son bain, qu'il a l'agrément de voir dans l'instant, vuider, nettoyer & remplir.

Les propriétés de ces eaux étant connues des médecins & des habitans du pays de Foix, on croit cependant devoir en offrir ici le précis au public, en attendant le Mémoire détaillé & raisonné que les Etats du pays de Foix ont déja ordonné de faire.

*VERTU DES EAUX D'AX.*

On juge d'abord par les qualités sensibles

de ces eaux ſulfureuſes & ſavonneuſes, qu'elles ſont très-analogues à celles de Barèges & de Bagnières de Luchon. L'obſervation a prouvé qu'elles ont les mêmes vertus.

La ſource, nommée des *Canous*, charrie beaucoup de ſoufre. On en boit l'eau dans les aſthmes humides, dans le cas de vieilles dartres, vieilles gales, dans des maladies de l'eſtomac, ſur-tout quand il eſt relâché, ou qu'il s'y forme des amas glaireux. Elles ſont très efficaces contre les vomiſſemens bilieux, même invétérés; contre les empâtemens & les obſtructions du foie, & autres viſcères du bas-ventre, &c.

La ſource, dite *la Canalete*, eſt légérement apéritive, rafraîchiſſante, diurétique. Elle dépure doucement les humeurs, en corrige l'acrimonie, diſſipe les échauffemens de la peau, &c.

La *Gourguete* eſt évidemment ſavonneuſe. On s'en ſert, ſous toutes les formes poſſibles, dans les ulcérations internes, & particuliérement des voies urinaires & des poumons; contre les dartres, même invétérées. Les poitrinaires en font leur boiſſon ordinaire, pour ſoutenir les effets du bain fort, dont nous allons parler.

Le bain fort fournit la ſource dont les vertus médicinales ſont les plus étendues, & où s'opèrent des guériſons ſurprenantes. C'eſt à ce bain que les paralytiques recouvrent l'uſage des membres & de la parole. On y a vu des paralyſies invétérées entiérement diſſipées; des gens perclus par un vice goutteux & rhumatiſmal, ou par des rétractions des membres, ou ankyloſes, y trouver ſouvent leur

guériſon ou un ſoulagement remarquable. Elle ne le cède pas aux eaux de Barèges, contre le vice ſcrophuleux & les vieux ulcères fiſtuleux & profonds. Elle remédie efficacement aux reliquats des maladies vénériennes. Elle diſſipe les engorgemens des articulations, occaſionnés par l'épaiſſiſſement de la lymphe, par des entorſes ou des chûtes. Elle redonne le ton néceſſaire aux ligamens. Elle fait ſortir les eſquilles & corps étrangers.

On la fait boire auſſi dans la plupart des cas dont je viens de parler. Elle offre la plus grande reſſource dans les ulcérations internes de la matrice & des poulmons, pure ou coupée avec le lait. Leur uſage, ſecondé des bains tempérés, eſt très-avantageux contre les flueurs blanches invétérées.

Ces ſources fourniſſent les différens bains dont nous avons parlé ; on peut les ordonner avec confiance dans tous les cas où l'on conſeille les bains de Barèges & de Bagnières de Luchon. Mais à Ax, on trouve de plus des eaux rafraîchiſſantes, qui forment des bains frais, balſamiques, qui adouciſſent la peau, qui tempèrent les conſtitutions irritables pleines de feu, qui ſont très-appropriés aux perſonnes vaporeuſes, ou atteintes d'affections nerveuſes, de tiraillemens, des tenſion & agitations d'eſtomac.

## *CERTIFICAT DES MÉDECINS.*

« NOUS SOUSSIGNÉS, docteurs en mé-
» decine, qui avons lu l'avis ci-deſſus, CER-
» TIFIONS que les eaux, dont il y eſt queſtion,
» ont les vertus qu'on leur attribue, & que
» c'eſt d'après les obſervations & les guériſons

» qu'elles ont procurées aux malades par leur » usage, tant en bain qu'en boisson, que nous » avons signé le présent.

*Signés*, VIDAL, D. médecin à Foix; SAINT-ANDRÉ, D. médecin à Tarascon; PILHES, D. médecin à Pamiers, intendant des eaux d'Ussat & d'Ax; BONNETAT, D. médecin à Labastide de Serou-en-Foix; LALABERT, D. médecin à Mirepoix; DELPEY GOMMAS, D. médecin à Roquefeuil, pays de Saut; C. ROUCH, D. médecin à Ax; HÉRISSON, D. médecin à Mazeres-en-Foix; BELOU, D. médecin à Hauterive; DUPAU, D. médecin à Carbonne.

---

## ANNONCES de Livres étrangers.

*Théophile Barrois le jeune, libraire, quai des August. n° 18, a reçu de Londres:*

The London medical Journal 1785, jan. febr. march, april, may, juin, in-8°, *deux cahiers.*

The medical Dictionary or general repository of physic; containing an explanation of the terms and descriptions of the various particulars relating to anatomy, physiology, physic, surgery, materia medica, chemistry, &c. &c. &c. by G. MOTHERBY, M. D. the second edition considerably en-

larged and improved, and the whele carefully corrected, *London*, 1785, *in-fol.*

Obſervations on the treatment of ruptures, containing an examination of Mr BRAND's, opinions upon that ſubject; and the deſcription of an improved elaſtic Truſſ made, by T. SHELDRAKE. *London*, 1784, *in-8°*.

A method of preventing or diminiſhing pain in ſeveral operations of ſurgery, by JAMES MOORE, member of the ſurgeon company of London. *London*, 1784, *in-8°*.

Obſervations on an extraordinary caſe of ruptured uterus, by ANDREW DOUGLASS. *London*, 1785, *in-8°*.

Duncan's medical commentaries for the year 1783, 1784, exhibiting à conciſe view of the lateſt and moſt important diſcoveries in medicine and medical philoſophy. *London*, *1785. In-8°*.

Hamilton's a Treatiſe of midwifery, comprehending the management of female complaints and the treatment of children in early infancy. To which are added preſcriptions for women and children, and directions for preparing

à variety of food and drinks adapted to the circumſtances of lying-in women : ſecond edition. *Edinburgh*, 1785. *In*-8°.

Aitken's principles of midwifery or puerperal medicine : ſecond edition. *Edinburgh*. 1785. *In*-8°.

Balfour's à treatiſe on the influence of the moon in fevers. *Edinburgh, printed by the deſire and recommendation of W. Cullen*, 1785. *In*-8°.

Theſaurus medicus : ſive diſputationum in Academia Edinenſi ad rem medicam pertinentium, à collegio inſtituto ad hoc uſque tempus, delectus, ab illuſtri Societate regia medica Edinenſi habitus. *Edinburgi*, 1785. *vol. iij & iv*. *In*-8°.

*On trouve chez le même Libraire les ouvrages ſuivans, qu'il vient d'acquérir du fonds de M.* Cavelier.

Cartheuſer Fundamenta Materiæ medicæ tam generalis quàm ſpecialis. Editio nova, præcedente emendatior ac longe auctior, curante JO. CAR. DESESSARTZ, D. M. P. *Pariſiis*, 1769, 4 vol. *in*-12, rel. 12 liv.

BOERHAAVE prælectiones publicæ de

morbis oculorum cum figuris æneis, editio altera Gottingensi multo emendatior. Accesserunt huic editioni ejusdem autoris introductio in praxim clinicam, prælectiones de calculo, aliquot morborum historiæ & consilia. *Par.* 1748, *in*-12, *rel.* 2 liv. 10 s.

*Theophile Barrois le jeune, libraire quai des Augustins, n° 18, & Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie, viennent d'acquérir les ouvrages suivans.*

Pharmacopœia extemporanea sive præscriptorum chilias, in quâ remediorum elegantium & efficacium paradigmata, ad omnes ferè medendi intentiones accommodata, candidè proponuntur; cum viribus, operandi ratione, dosibus, & indicibus annexis, per THOMAM FULLER, M. D. editio castigatior, curante THEOD. BARON, D. M. P. *Un volume in*-12, *relié* 4 *liv.*

*Recherches critiques sur la Chirurgie moderne, avec des Lettres à M. LOUIS; par VALENTIN. Un volume in*-12, 2 *liv.* 10 *s.*

---

*Le traité de la phthisie pulmonaire, par M. RAULIN, annoncé cahier de*

*juillet, pag. 484, se trouve non chez la veuve* Vallade, *mais chez* Méquignon *l'aîné, rue des Cordeliers.*

---

Nos 1, 2, 3, 4, 10, 13, 18, M. GRUNWALD.
5, 6, 11, 14, 17, 20, 21, M. WILLEMET.
15, M. HUZARD.
9, 7, 12, 16, 19, 22, 23, M. ROUSSEL.
8, 9, M. J. G. E.

---

# TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.



---

*APPROBATION.*

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de septembre 1785. A Paris, ce 24 août 1785.

*Signé* POISSONNIER DESPERRIERES.

---

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1785.



# JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1785.

## OBSERVATIONS FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

### N° 10.

JAMAIS l'art de guérir n'a été cultivé avec une émulation aussi générale & aussi éclairée que dans ce siècle ; mais, parmi les maladies qui ont fixé d'une manière particulière l'attention des médecins, il n'en est aucune sur laquelle on ait fait des

recherches plus ſuivies & plus multipliées que ſur la rage. Déja des médecins habiles avoient travaillé à faire connoître l'opinion des anciens ſur cette maladie, & des praticiens hardis & ingénieux, avoient publié différentes méthodes de traitement plus ou moins heureuſes, lorſqu'un magiſtrat, zélé pour tout ce qui tient au ſoulagement de l'humanité, propoſa différens prix, pour favoriſer & accélérer les travaux ſur cet objet important. La Société royale de médecine, nommée juge dans cette cauſe intéreſſante, fraya la route que les concurrens devoient ſuivre, en chargeant un de ſes membres de recueillir & de publier un précis de tout ce que les médecins des différens âges & des différens pays avoient écrit ſur la rage.

Les recherches ſavantes de M. *Andry* ont produit d'heureux fruits. La Société royale a fait une ample moiſſon de mémoires & d'obſervations ſur la rage. Pluſieurs auteurs ont été couronnés comme ils méritoient de l'être; un très-grand nombre d'autres ont reçu le tribut qui étoit dû à leur travail; &, pour mieux faire connoître le réſultat précieux de ce concours, la Société a mis au jour les mémoires & les obſervations les plus remarquables par leur mérite & par leur vérité.

Mais la ſagacité qui brille dans la plus part de ces mémoires, l'excellence & la multiplicité des obſervations qu'ils renferment, n'ont pas encore conduit au point deſiré & recherché depuis ſi longtemps. Parmi les obſervateurs diſtingués par la Société royale, les uns adoptent une méthode de traitement que les autres proſcrivent, ou dont ils font peu de cas. Ceux-ci reconnoiſſent pour inconteſtables des obſervations que ceux-là regardent comme fort douteuſes, & ſouvent comme fauſſes; enfin la concluſion variant d'un mémoire à l'autre, l'indéciſion ſubſiſte après les avoir lus; & le but pour lequel ce travail avoit été entrepris, ne paroît pas encore rempli.

Au milieu de ces opinions oppoſées, les bons eſprits ſauront ſans doute demêler celles qui jouiſſent de la plus grande probabilité; &, d'après la lecture attentive de cette collection, ils pourront, ſuivant les expreſſions de la Société royale, *décider quelques-unes des queſtions relatives aux diverſes méthodes conſeillées pour la guériſon de la rage.* Mais d'un autre côté, ne peut-il pas arriver que l'incertitude apparente qui réſulte d'un travail ſi long & ſi opiniâtre, n'engage des eſprits moins clairvoyans, à chercher en-

core la guérison de la rage, dans des remèdes empiriques & hasardeux. L'amour du mieux fait souvent méconnoître le bien que l'on possède; déja les papiers publics sont remplis d'annonces multipliées de remèdes ou de procédés nouveaux pour le traitement de la rage, & l'on a peut-être à craindre de voir abandonner une méthode, sinon infaillible, au moins recommandable, pour courir après des remèdes futiles & illusoires.

Le moyen de prévenir cet inconvénient dangereux est de rassurer les esprits, & de ramener la confiance du public sur un traitement qui, d'après le consentement de tous ceux qui se sont occupés de cette maladie, est le plus efficace & le plus sûr. M. l'Intendant de Paris vient de mettre ce moyen en œuvre, en ordonnant de réimprimer une instruction sur le traitement de la rage, publiée & répandue il y a quatre ans, dans toutes les paroisses de la généralité.

Cette Instruction faite à l'imitation de la méthode éprouvée de M. *de Lassone*, mais plus courte & plus précise, est due à M. *Colombier* en sa qualité de médecin en chef pour les épidémies de la généralité de Paris. Publiée en 1781, elle a produit depuis ce temps le plus grand bien;

elle reparoît aujourd'hui avec quelques changemens propres à la rendre encore plus utile; & en l'insérant ici, nous y joindrons quelques notes, dans l'intention de faire voir que la méthode qu'elle prescrit doit être adoptée, non-seulement d'après les auteurs qui ont traité anciennement de cette maladie, mais même d'après le parallèle des observateurs modernes dont la Société royale nous a fait connoître les opinions (*a*).

---

## INSTRUCTION SUR LA RAGE,

*Publiée par les ordres de M. l'Intendant de la Généralité de Paris, pour être distribuée dans les différentes Paroisses de cette Généralité.*

Le chien menacé de la rage est abattu; il ne mange, ni ne boit; il est comme aveugle, & va se heurter contre la muraille; il a la queue entre les pattes; il ne reconnoît plus son maître, n'aboie plus, & il court après les autres animaux, mais sans les mordre; enfin, il sort de sa gueule

(*a*) Comme ces notes sont longues, & quelquefois dans le genre polémique, nous avons cru qu'il étoit plus convenable de les placer après cette Instruction.

une humeur jaunâtre en petite quantité.

Le mal étant déclaré, il veut mordre ſon maître, il chancelle, tombe & ſe relève enſuite : il fait des efforts impuiſſans pour aboyer; ſa gueule laiſſe échapper continuellemenut une bave viſqueuſe & dégoûtante; enfin, il entre en furie à l'aſpect d'un liquide quelconque.

Dans l'une ou l'autre de ces périodes, la morſure eſt dangereuſe & peut communiquer la rage, mais principalement dans le ſecond état.

Cette deſcription eſt d'autant plus eſſentielle, qu'on a trop ſouvent confondu la rage commençante ou confirmée des chiens, avec une autre maladie qui les porte auſſi à la fureur, & les excite à mordre les hommes, mais ſur-tout les petits enfans & les animaux. Dans celle-ci, ils ont ſouvent le poil hériſſé, les yeux étincelans, ils courent & mordent ce qui ſe préſente, ou ils paroiſſent du moins avoir le geſte & l'envie de mordre; mais ils ne rejettent pas toujours les alimens qu'on leur offre, ils n'entrent point en fureur à l'aſpect des liquides, ils boivent même, & ils ne rendent pas de bave comme dans l'autre (*a*).

(*a*) Les chiens qui ſont le plus diſpoſés à cette maladie, ſont principalement ceux qui

On ne peut cependant diſconvenir que la morſure de ces derniers ne puiſſe auſſi être dangereuſe, mais il eſt sûr qu'elle ne communiquera pas la rage ; &, comme il eſt poſſible que les gens peu inſtruits s'y méprennent, il paroît eſſentiel de s'aſſurer de tous les chiens qui offrent des ſignes de l'une ou de l'autre maladie, en cherchant à renfermer ces animaux dans une cour, & en jetant une couverture ſur eux au moment où ils s'y attendent le moins, pour les envelopper de manière qu'ils ne puiſſent ſe défendre : auſſitôt qu'ils ſeront ainſi contenus, on leur paſſera une corde à nœuds coulans autour du cou, & une autre ſur le muſeau, pour leur fermer la gueule ; alors on les attachera dans un lieu écarté, & on leur y deſcendra des alimens & de l'eau par une petite lucarne ; s'ils refuſent les premiers, & qu'ils entrent en furie en voyant l'eau, il ne faut pas héſiter de les tuer, car ils ſont réellement enragés, & ils meurent bientôt ; ſi au contraire ils mangent, qu'ils boivent ſans répugnance

---

ont perdu leur maître, qui ont été laiſſés à la porte de leur maiſon pendant la nuit, qui ont été bleſſés ou battus, ou hargnés, & par deſſus tout, les chiennes à qui on a enlevé les petits.

& qu'ils n'entrent point en fureur en voyant le liquide, on eſt aſſuré qu'ils ne ſont point enragés, & ils mourront tranquillement, quelquefois même ils guériront, ſi on a le ſoin de leur donner des boiſſons rafraîchiſſantes.

Par ce qui vient d'être dit, on jugera aiſément ſi une perſonne mordue par un chien, a des craintes fondées ou non, d'avoir reçu le virus de la rage.

M. l'Intendant de la généralité de Paris, ayant reconnu qu'il arrivoit trop ſouvent que les chiens non enragés jetoient l'alarme dans le peuple, a jugé à propos de donner les ordres les plus précis pour qu'on s'aſſurât de l'état de ceux qui avoient fait des morſures, en prenant les meſures qui viennent d'être indiquées; & il s'eſt flatté que par ce moyen il éviteroit une foule de malheurs qui ſont la ſuite inévitable de la terreur, & des traitemens indiſcrets ſur des perſonnes non atteintes de la rage. Il a auſſi conçu le juſte eſpoir de diminuer par-là le nombre des victimes de cette maladie, puiſque auſſitôt qu'un chien ſera ſuſpecté il ſera arrêté, & conſéquemment dans l'impuiſſance de faire aucun mal.

Mais il ne s'eſt pas borné à ce genre de précautions, il a jugé néceſſaire de

procéder au traitement des pauvres, attaqués ou ſuſpectés de la maladie, en formant un établiſſement particulier à Saint-Denis, où ſes ſubdélégués ont ordre d'envoyer tous ceux qui, n'étant pas en état de ſe faire ſoigner chez eux, reſtent à la merci des charlatans, qui promettent une guériſon prompte, & aggravent ainſi le danger par la perte du temps.

Enfin, jugeant qu'il ſeroit convenable d'indiquer la méthode que l'expérience a fait reconnoître la plus avantageuſe pour préſerver de la rage, ou pour guérir celle qui eſt confirmée, il a ordonné qu'on publiât le traitement qu'on fait dans l'établiſſement qu'il a formé, afin que les gens aiſés qui ne s'y feront pas tranſporter, ſe livrent avec confiance aux vrais moyens de guériſon, & ne perdent pas de temps, comme cela arrive ordinairement (A).

## TRAITEMENT

*Auſſitôt la morſure faite par un chien enragé, avant les accidens déclarés.*

1°. On viſitera les plaies faites par la morſure; on les dilatera avec un biſtouri dans toute leur circonférence, & en étoile, afin que l'entrée ſoit plus large que le

fond ; mais dans toutes ces incisions, il faut éviter les gros vaisseaux, les nerfs & les tendons.

Si ces plaies sont cicatrisées, il faut les ouvrir & dilater comme ci-dessus, mais sur-tout prendre garde que l'ouverture soit aussi profonde que les anciennes plaies. On laissera saigner, puis on lavera avec l'eau de savon, & on tamponnera de charpie sèche jusqu'au lendemain.

Le lendemain, après avoir levé le premier appareil, on appliquera sur toute la surface de chaque plaie, sur ses bords & même au-delà, en évitant toujours les gros vaisseaux, les nerfs & les tendons, une sonde de bois trempée dans une phiole de beurre d'antimoine tombé en déliquescence : toutes les parties touchées deviennent blanches presque sur le champ.

On met par dessus un large emplâtre vésicatoire qui s'étende bien au-delà de la plaie, & le second pansement est fait : ce caustique est préférable au moxa & au fer ardent, dont l'effet n'est ni aussi sûr, ni aussi profond, ni aussi prompt par la chûte des escarres.

Au troisième pansement, on coupera les vessies, & on appliquera sur la plaie un linge garni de beurre ou d'onguent de la mère. Le pansement sera continué

jusqu'à la chûte de l'escarre, qui tombe le six ou le sept; après cette chute, on mettra dans la plaie un ou plusieurs pois de gentiane, ou d'iris de Florence, & quelques bourdonnets garnis de digestif; si les chairs repullulent, on les brûlera de nouveau, en appliquant le beurre d'antimoine, & par-dessus l'emplâtre vésicatoire; enfin on ne laissera cicatriser la plaie qu'après quarante jours révolus (B).

2°. Le malade sera saigné, s'il y a quelques symptômes de pléthore, ce qui est fort rare; & si le temps & les circonstances le permettent, on le purgera le lendemain (C).

3°. Après le jour de la purgation, qui n'est pas cependant toujours nécessaire, mais qu'on présume devoir être souvent utile, le malade boira chaque jour une pinte d'infusion de fleurs de sureau, dans laquelle on mettra pour les adultes douze gouttes d'alkali volatil fluor (D).

4°. Le malade prendra en même temps chaque jour, un bain tiède d'une heure, le matin à jeun (E).

5°. Tous les jours en se levant, & le soir, il prendra un lavement d'eau simple, dans lequel on mêlera deux à trois onces d'oxymel simple (F).

6°. Dès le premier jour du bain, on

donnera au malade, le ſoir avant qu'il ſe couche, une friction avec l'onguent Napolitain double, à la doſe d'un gros pour les adultes, & d'un demi-gros pour les enfans, pendant les quatre premiers jours; & enſuite on augmentera la doſe juſqu'à deux gros par gradations, en donnant un gros & demi les quatre jours ſuivans, & deux gros du neuvième au douzième incluſivement : on obſervera les gradations de l'âge pour ces doſes. On commencera la friction par les pieds, & ſucceſſivement; chaque jour on frottera toutes les parties du corps, à l'exception du ventre, de la poitrine & de la tête (G).

## OBSERVATIONS.

On obſervera, 1°. que la ſalivation ne doit point arrêter les frictions, mais qu'on peut mettre un jour d'intervalle entre chacune, dans le cas où cette ſalivation ſeroit trop conſidérable (*a*); 2°. que ce traitement doit ſuffire en général aux perſonnes dont la peau n'a été qu'effleurée dans une partie éloignée du centre, mais qu'on doit le continuer huit jours de plus au moins, en faiſant encore ſix frictions, ou du moins quatre, ſavoir, une de deux jours l'un, dans les cas de larges & profondes bleſ-

(*a*) A moins que la foibleſſe des malades ne fût un empêchement abſolu, comme cela arrive quelquefois.

ſures, ayant ſoin d'ailleurs que toute leur ſurface ait été cautériſée ; 3°. enfin, que dans les morſures faites au viſage, il eſt encore plus eſſentiel de prolonger le traitement & d'augmenter le nombre des frictions, mais ſur-tout les cautériſations & la ſuppuration (H).

7°. On ne permettra au malade pendant tout le traitement, que des alimens légers & doux, tels que du riz & des panades au gras ; des légumes herbacés, cuits avec du beurre ou au gras ; des œufs frais, &c. La viande, le vin, les liqueurs & toutes les épices ou ragoûts, lui ſeront interdits, ainſi que les crudités.

A la fin de ce traitement, & environ quarante ou cinquante jours après la morſure, on a tout lieu d'être tranquille ſur l'état du malade ; mais il faut obſerver qu'il ſera toujours prudent de continuer la boiſſon ci-deſſus *n°* 3, pendant environ quinze jours de plus, & qu'on s'aſſurera de la parfaite guériſon, en donnant plus que moins de frictions, & en entretenant le plus long-temps poſſible la ſuppuration des plaies (I).

Au reſte, on prévient les malades que les vives affections de l'ame, & ſur-tout les grandes émotions & déperditions en tout genre, peuvent donner beaucoup d'intenſité au virus de la rage, qui com-

menceroit à perdre de ſon énergie par l'effet des moyens ci-deſſus (K).

*Traitement de la rage confirmée.*

Lorſque par la perte du temps, ou par le défaut de précautions de la part des malades, il ſurviendra des accidens qui manifeſteront la rage, on aura d'abord égard aux plaies, dont la ſuppuration eſt néceſſaire ; enſuite on commencera, ou l'on continuera de ſuivre la méthode qui vient d'être indiquée, avec les différences ſuivantes :

1°. La doſe de l'onguent & le nombre des frictions ſeront augmentés ;

2°. On donnera des bols faits avec deux grains de muſc, un grain de camphre & un demi grain d'*opium* ſur chaque doſe, qui ſeront répétées trois fois, & même quatre chaque jour (L) ;

3°. On retirera les malades du bain, s'ils ne peuvent le ſupporter ;

4°. On leur fera ſentir de temps à autre de l'alkali volatil, concret ou liquide ;

5°. On leur fera avaler du dernier à plus grande doſe dedans un véhicule convenable, comme la tiſane indiquée dans le traitement préſervatif, ſi les autres moyens ne ſuffiſent pas ;

6°. On continuera & on multipliera

les lavemens ci-dessus, en augmentant la dose de vinaigre;

7°. Enfin, on apppliquera le cautère actuel & le *moxa* aux extrémités inférieures, & des ventouses sur les épaules (M).

---

# NOTES

## SUR LE TRAITEMENT MÉTHODIQUE DE LA RAGE (*).

(A) Ce préambule est fort important, quoique fort simple; & c'est pour n'avoir pas assez connu les vérités qu'il présente, que bien des personnes se sont trompées, soit en regardant comme attaqués de la rage des chiens qui étoient affectés d'une autre maladie, soit en ne faisant aucune différence entre les blessures que les chiens hydrophobes ont faites peu de jours après avoir été mordus, & celles qu'ils font dans la seconde période de la maladie, lorsque la rage est confirmée & manifeste.

Les principaux signes qui caractérisent

---

(*) On a imprimé ces notes du même caractère que l'Instruction, parce que quelques-unes d'entre elles sont fort longues, & exigent elles-mêmes de nouvelles notes pour la citation des faits, qui rallentiroient la discussion.

la rage ſont ceux ſur leſquels on inſiſte au commencement de cette inſtruction, tels ſont la bave qui ſort de la gueule, l'inappétence pour les alimens, & l'horreur de l'eau.

La bave qui s'échappe de la gueule du chien ou de tout autre animal enragé, eſt univerſellement regardée comme la cauſe matérielle de la rage; elle eſt le poiſon qui conſtitue cette maladie, comme la liqueur contenue dans la véſicule de la vipère, eſt le venin que ſa morſure introduit dans nos veines : auſſi un des moyens les plus sûrs de juger ſi l'on a des craintes fondées ou non, d'avoir reçu le virus de la rage, eſt d'examiner ſi la bave a pénétré le tiſſu de la peau.

Il faut cependant faire attention que tous les chiens qui écument n'ont pas la rage; un chien qui s'eſt fatigué avec une chienne en chaleur, eſt chancelant ſur ſes jambes; il ſe jette par terre, il rend de l'écume; &, pour peu qu'on l'inquiète, ſes yeux paroiſſent égarés : ainſi, l'on pourroit prendre pour hydrophobe un chien qui n'eſt qu'épuiſé & épouvanté.

Un des auteurs couronnés par la Société royale de médecine, fait un parallèle frappant de l'inoculation de la petite-vérole & de l'inoculation de la rage, &

il diſtingue trois temps dans cette dernière maladie. Dans le premier, le virus hydrophobique s'inſinue comme le virus variolique par la plaie, & reſte un peu de temps avant de donner aucun ſigne d'exiſtence; dans le ſecond, la plaie devient douloureuſe, s'élève, il y a des ſignes évidens que le virus fermente; mais ſon action eſt encore bornée. Dans le troiſième, l'effet du poiſon ſe propage dans toutes les fonctions de l'économie animale, & la maladie eſt générale. Pluſieurs auteurs confondent ces deux derniers temps, mais tous ſont convaincus de la néceſſité d'en diſtinguer deux; l'un dans lequel la bave virulente, introduite dans la plaie, ne donne encore aucun ſigne de ſa préſence; l'autre, dans lequel le mal ceſſe d'être local, période qui s'étend depuis les ſymptômes les plus légers juſqu'aux plus graves. Nous verrons dans les notes ſuivantes, combien cette manière de conſidérer les différens aſpects de la rage eſt importante.

L'inappétence des alimens, ou plutôt l'impoſſibilité d'avaler des alimens ſolides, n'a pas ordinairement lieu dans le premier degré de la rage chez les animaux, mais elle eſt un ſigne conſtant dans le ſecond. Les chiens, chez leſquels

la rage eſt manifeſte, refuſent les alimens qu'on leur préſente; ou s'ils ſe jettent deſſus, c'eſt pour y imprimer leurs dents avec fureur, & non pour les manger. La plus part des auteurs qui ont traité de la rage, ont remarqué avec beaucoup de juſteſſe que les hommes & les animaux affectés de la rage, n'ont horreur des alimens, qu'à cauſe d'un reſſerrement ſpaſmodique, qui met les organes de la déglutition dans l'impoſſibilité de ſe dilater ſans cauſer les plus vives douleurs. Les animaux, chez leſquels aucune impulſion morale ne vient contrarier l'inſtinct phyſique, refuſent conſtamment les alimens quand la maladie eſt manifeſte, tandis que l'homme commandant par ſa raiſon à ſa répugnance, prend quelquefois des alimens ſolides.

L'horreur de l'eau n'eſt pas non plus un ſigne abſolument certain. On a vu des chiens très-ſûrement enragés traverſer des rivières à la nage, & boire de l'eau peu de temps avant de mourir. Il en eſt, à cet égard, des animaux comme des hommes. Or, parmi les obſervateurs qui ont été le plus à portée de voir des hommes affectés de cette maladie, il en eſt peu qui n'aient vu quelques malades mourir en buvant de l'eau ſans répugnance.

Mais, ſi chacun de ces ſignes iſolés n'eſt pas d'une certitude abſolue, leur concours eſt déciſif, & l'on ne peut pas ſe tromper en prononçant d'après l'enſemble des ſymptômes préſentés dans l'Inſtruction.

On a propoſé pluſieurs autres moyens de connoître ſi un animal eſt enragé, mais ces moyens ſont tous plus ou moins illuſoires. Tel eſt, par exemple, celui qui conſiſte à imprégner un morceau de pain dans la ſalive d'un chien ſuſpect, & de le préſenter aux autres chiens, qui le refuſent, dit-on, lorſque la ſalive eſt morbifique & contagieuſe. On a dit avec plus de vraiſemblance que les chiens connoiſſent ceux de leur eſpèce qui ſont enragés, & qu'ils les fuient en hurlant ; mais il ne faut pas encore regarder ce ſigne comme certain, lorſqu'on a à prononcer ſur l'état d'un chien que l'on ſoupçonne d'être malade de la rage.

(B) Le traitement local a été mis en uſage de tous les temps. Les anciens en faiſoient le plus grand cas, & ils l'employoient avec vigueur. Ils faiſoient ſaigner la plaie, ils l'agrandiſſoient en la dilatant, ou en emportant les chairs ; ils appliquoient les ventouſes pour attirer tout le venin à l'extérieur ; le cautère

actuel, les caustiques leur étoient également familiers ; &, après avoir ainsi travaillé à poursuivre ou à éteindre le virus par ces moyens actifs, ils avoient soin d'entretenir la suppuration pendant très long-temps. La recherche des spécifiques fit délaisser par la suite ce traitement extérieur, qui fut employé avec une négligence & des restrictions qui en faisoient perdre presque tout le fruit. Aujourd'hui l'on reconnoît tout le mérite du traitement local employé par les anciens, & c'est le point sur lequel presque tous les auteurs & les praticiens se réunissent.

Mais l'apologie du traitement local nous mène à une question importante, déja agitée bien des fois, & qu'il n'est pas permis de laisser ici indécise.

Il s'agit de savoir *si le traitement local suffit seul pour guérir la rage, ou s'il est nécessaire d'y unir un traitement intérieur.*

Et comme le mérite de l'Instruction publiée dans la généralité de Paris, est fondée sur la solution de cette question, nous ne l'examinerons pas superficiellement.

Les partisans du traitement local exclusif, regardent tous les symptômes de la rage comme des symptômes nerveux. Selon eux, le poison introduit dans la plaie, produit une irritation dans les nerfs

de cette partie, & cette irritation ſe propageant par le moyen de la ſympathie nerveuſe, fait naître ſucceſſivement tous les accidens de la maladie à laquelle on a donné le nom d'hydrophobie. *Il n'y a*, diſent-ils, *aucune infection dans les humeurs*, on ne peut ni la prouver, ni la concevoir; & ſi la ſalive des animaux ou des hommes hydrophobes devient vénéneuſe, c'eſt l'effet du battement extraordinaire que les mouvemens convulſifs & le ſpaſme univerſel donnent à nos humeurs; enfin, le vice eſt purement local, parce qu'on ne peut jamais obtenir, & qu'on n'a jamais obtenu de guériſon ſans traitement local.

Cette thèſe a eté ſoutenue avec beaucoup d'eſprit & d'énergie par des hommes d'un grand mérite, à la tête deſquels on doit mettre l'auteur du premier Mémoire couronné par la Société royale, M. *Le Roux*; mais en rendant la plus grande juſtice à l'intention & aux talens des partiſans de ce ſyſtême, on s'eſt permis d'analyſer les argumens ſur leſquels il eſt fondé, & on a cru qu'il étoit néceſſaire de faire voir qu'ils ſont moins vrais que ſéduiſant.

Tout ce qui a été dit pour combattre l'infection des humeurs dans l'hydropho-

bie ſe réduit à ces trois argumens. Le venin de la rage ne pénètre pas dans les humeurs, 1° parce qu'on peut expliquer les ſymptômes de la rage ſans cette infection; 2°. parce qu'on ne peut trouver le moyen ni de prouver l'exiſtence de cette infection, ni de la détruire d'une manière sûre; 3°. parce que le traitement local guérit ſeul. Nous allons, en ſuivant chacun de ces argumens, examiner deux choſes, & la valeur des faits qui y ſont allégués, & celle des raiſonnemens dont on fait uſage pour en tirer des conſéquences favorables à cette opinion.

## PREMIER ARGUMENT.

*Le venin de la rage ne pénètre pas dans les humeurs, ſi l'on peut expliquer les ſymptômes de la rage ſans cette infection.*

De ce qu'on peut expliquer les ſymptômes de la rage ſans admettre que ce venin s'inſinue au-delà de la plaie, il ne s'enſuit pas que ce virus ne puiſſe ſe mêler à nos humeurs; car ſi une explication théorique ne ſuffit pas pour admettre un fait pathologique, elle eſt encore bien moins capable de prouver que l'exiſtence d'un fait de cette nature eſt impoſſible.

Par exemple, de ce que l'on peut expliquer le délire ou la ſomnolence dans les maladies aiguës par le tranſport du ſang au cerveau, ira-t-on conclure que la corruption des humeurs ne puiſſe jamais produire cet accident?

Mais, examinons particulièrement ces explications, & voyons ſi elles prouvent que le venin de la rage ne peut pas s'inſinuer dans les humeurs.

On préſente d'abord un aſſez grand nombre de faits qui font voir que des cauſes locales, ſouvent légères par elles-mêmes, ont fait naître des maladies ſpaſmodiques effrayantes; une chute, une entorſe, une piquure, des vers dans les inteſtins, des pierres dans le rein, ont été pluſieurs fois la cauſe des maladies convulſives les plus graves. Ces faits ſont connus de tous les obſervateurs; mais que s'enſuit-il? qu'une cauſe locale peut opérer le plus grand ébranlement dans le genre nerveux. Cette concluſion eſt directe, et il ne faut pas aller au-delà. En effet, de ce que l'épilepſie peut avoir dans bien des cas une cauſe locale, on ne peut pas en conclure que le mauvais état des humeurs, ou leur infection, ne puiſſe jamais la faire naître.

D'ailleurs, quelle analogie peut-on

établir entre ces épilepſies locales qui naiſſent dans l'inſtant où le *ſtimulus* aiguillonne immédiatement les nerfs, & la rage qui eſt produite par quelques gouttes de bave virulente dépoſée dans le tiſſu cellulaire, & qui eſt ſouvent ſi long-temps avant de faire connoître ſa préſence ?

On s'étaie enſuite ſur les hydrophobies ſpontanées ou ſymptomatiques ; mais ces maladies, bien loin de prouver la non-infection du ſang, la confirment. On trouve en parcourant l'hiſtoire de la rage quelques hydrophobies ſymptomatiques, produites par des chutes ou des coups ; mais on y voit qu'un beaucoup plus grand nombre de ces maladies ſont ſurvenues à la ſuite de maladies internes, telles que des maladies produites par l'uſage des alimens âcres & putrides, par les paſſions impétueuſes, par les fièvres, par les inflammations. Or, quel eſt l'effet le plus ordinaire de ces maladies, ſi ce n'eſt de corrompre & d'infecter les humeurs (*a*) ?

Pour détruire la force de cette réponſe, & établir mieux la non-infection du ſang & des autres humeurs, on avance que dans l'hydrophobie ſpontanée ou

(*a*). *Vid.* HOFFMAN, *de venenis corporis humani. Med. ration. Tom. II.*

ſympto-

ſymptomatique, il n'y a qu'une irritation locale placée à l'intérieur, & que le ſiège de cette irritation eſt la membrane interne de l'œſophage; mais cette aſſertion qu'il étoit ſi eſſentiel de démontrer n'eſt appuyée d'aucune preuve ſolide, & ne doit être regardée que comme une hypothèſe (*a*).

---

(*a*) M. Le Roux, chirurgien, membre diſtingué de l'Académie de Dijon, un des plus attendus & des plus ingénieux apologiſtes de la non-infection, a bien ſenti qu'il ne pouvoit défendre ce ſyſtême qu'en tournant à ſon avantage les obſervations nombreuſes d'hydrophobies ſymptomatiques; il a imaginé pour cet effet que l'irritation locale dans l'œſophage, eſt la cauſe de toutes les hydrophobies ſpontanées; mais ſon Mémoire fait avec le plus grand art, & qui eſt d'ailleurs riche en faits, n'en préſente que trois pour étayer cette idée.

Le premier eſt extrait de M. *Portal*; c'eſt l'ouverture du cadavre d'une demoiſelle de vingt ans, morte d'eſquinancie, & chez laquelle on trouva le pharynx, l'extrémité ſupérieure de l'œſophage, le larynx & la trachée-artère, enflammés.

Le deuxième, puiſé dans la collection académique, eſt l'ouverture d'un homme mort hydrophobe ſans avoir été mordu, & chez lequel on trouva la lame interne de l'eſtomac en putréfaction, l'orifice ſupérieur de ce viſcère, l'œſophage fort rétrecis, & la portion cave du foie enflammée & preſque gangrenée.

Un des moyens que l'on s'eſt plû à répéter pour faire valoir toutes les explications favorables au ſyſtême de la non-infection, eſt la comparaiſon que l'on fait de ce virus avec le venin de la vipère. On voit dans le Mémoire de M. *Le Roux* avec quelle adreſſe on peut la préſenter; mais deux conſidérations ſuffiſent pour réfuter cette comparaiſon, & les inductions que l'on voudroit en tirer.

1°. Il n'eſt pas prouvé que le venin de la vipère ne s'introduiſe pas dans le ſang. Tout ce qu'ont dit à ce ſujet *Mead*, *Queſnay*, *Pouteau* & M. *Le Roux*, eſt fort ingénieux. Mais pourquoi le venin de la vipère produit-il de la fièvre, la jau-

---

Le troiſième eſt l'ouverture d'un chien mort de la rage, faite par le même M. *Portal*, qui trouva dans ce chien la ſurface interne du larynx & du pharynx enflammée.

Le premier de ces faits eſt étranger à l'hydrophobie, la malade attaquée d'eſquinancie ne pouvoit point avaler à cauſe de la vive inflammation. L'homme mort hydrophobe avoit une inflammation à l'eſtomac, qui ne lui permettoit pas de boire ſans la plus vive douleur, ce qui lui donnoit horreur de l'eau; mais le mal n'étoit pas à l'œſophage. L'ouverture du chien eſt contredite par toutes les autres ouvertures d'animaux morts de la rage; & d'ailleurs cette ouverture n'avoit aucun rapport avec celle des hommes morts de la rage ſpontanée.

niſſe & des tumeurs éryſipélateuſes dans différentes parties du corps? Pourquoi les ſueurs ſont-elles la criſe qui guérit cette maladie? Pourquoi enfin l'alkali volatil pris intérieurement, eſt-il le moyen le plus prompt & le plus sûr pour calmer & guérir tous les accidens qui réſultent de la morſure de la vipère? Si l'on a pu quelquefois empêcher le venin de la vipère de pénétrer au-delà de la partie mordue par les ſcarifications & une forte ligature, c'eſt que dans ces circonſtances, le venin étoit énervé, ou s'introduiſoit en petite quantité (*a*). Mais le plus ſouvent ce venin s'inſinue profondément & donne tous les ſignes ordinaires de ſa préſence, malgré la précaution de ſerrer & de ſcarifier la partie mordue.

---

(*a*) C'eſt dans ce ſens qu'il faut expliquer les expériences ingénieuſes de M. l'abbé *Fontana*. En inoculant de différentes manières le venin de la vipère ſur des animaux, il a coupé ſubitement le point membraneux ou cutané qu'il avoit imprégné de ce virus, & a arrêté ainſi ſa propagation ultérieure; mais un venin plus ſubtil que celui de la vipère ſeroit abſorbé ſi promptement, que l'amputation ne pourroit prévenir ſa marche rapide. Au reſte M. l'abbé *Fontana* admet l'infection du ſang par le venin de la vipère.

2°. Comment veut-on prouver que l'alkali volatil n'eſt pas le ſpécifique de la morſure de la vipère ? c'eſt que, dit-on, d'autres médicamens ſont propres à guérir les accidens qu'elle produit, & que l'alkali volatil n'agit que comme un tonique. Si d'autres médicamens que l'alkali volatil peuvent être utiles pour combattre le venin de la vipère, ils agiſſent d'une manière lente & imparfaite, qui fait voir que leur vertu conſiſte bien moins à énerver le virus, qu'à favoriſer la nature qui fait des efforts pour le combattre ; mais l'alkali volatil calme pour ainſi dire inſtanténement, il fait ceſſer les accidens, il arrête les progrès du mal, & le venin dénaturé eſt expulſé par les excrétoires ſans que le malade éprouve davantage les anxiétés dont il étoit tourmenté. L'alkali volatil eſt un tonique, ſans contredit, mais c'eſt un tonique qui a une qualité particulière pour combattre le virus de la vipère, comme le quinquina eſt un tonique propre à enchaîner le levain fébrile, comme l'ipécacuanha eſt un tonique propre à guérir la dyſſenterie. On a des obligations aux médecins ſavans qui ont combattu la crédulité puérile que l'on a portée aux ſpécifiques ; mais ce ſeroit aller bien au-delà des bornes où il faut s'arrêter,

que de refuſer une qualité particulière à certains médicamens, & de nier l'exiſtence des virus dont les médecins cliniques ſont ſi convaincus : *Ducit in vitium culpæ fuga ſi caret arte* (a).

Si la rage a de l'analogie avec un virus, c'eſt bien plutôt avec celui de la petite-vérole. Comme lui, il peut être introduit par une bleſſure ; comme lui, ſon action ſe borne d'abord à la partie mordue ; &

(*a*) Il eſt en Amérique des poiſons aſſez ſubtils pour donner la mort en peu de minutes, étant introduits par une plaie auſſi légère qu'une piquure d'épingle. La ligature, l'amputation même la plus prompte, ne peuvent arrêter l'effet de ce virus deſtructeur. On cite ces faits pour appuyer l'opinion du vice ſimplement local & du traitement local excluſif pour la guériſon de la rage ; & l'on croit avoir tout dit, en ajoutant que tous ces phénomènes ſont produits par l'irritation nerveuſe. Lorſqu'on injecte une liqueur cauſtique ou aſtringente dans la veine axillaire d'un chien, ce chien meurt ſubitement ; & dans ce cas, on ne pourra le nier, les nerfs ne peuvent être mis en jeu qu'après l'altération des humeurs. Quant au virus de la rage, il n'a point d'analogie avec ces poiſons actifs, dont l'action eſt ſi vive & ſi promptement propagée à toute l'économie animale ; c'eſt un ferment lent qui commence à corrompre une petite quantité de nos humeurs, pour s'étendre enſuite à toute la maſſe.

s'il faut raiſonner par analogie, tout ne prouve-t-il pas que le virus de la rage, après avoir fermenté dans la plaie, comme celui de la petite-vérole, ſe propage enſuite plus loin, & communique l'altération qui lui eſt propre à toutes les humeurs.

### DEUXIÈME ARGUMENT.

*Le venin de la rage ne pénètre pas dans les humeurs, parce que l'on ne peut pas prouver l'exiſtence de cette infection, & qu'on ne connoît pas encore de moyen infaillible de la combattre.*

Il eſt certain qu'on ne peut pas voir dans les humeurs des animaux & des hommes affectés de la rage des ſignes ſenſibles du virus hydrophobique dont elles ſont imprégnées, comme l'on ne peut appercevoir les miaſmes putrides dans les humeurs des perſonnes qui ſont affectées de fièvre maligne ; l'ouverture des cadavres n'inſtruit pas plus à cet égard que l'analyſe des humeurs. Mais de ce qu'il eſt impoſſible de connoître intrinſéquement la nature du virus de la rage, & de démontrer l'eſpèce de dépravation que ſon introduction excite dans nos humeurs, on ne peut pas conclure que cette dépra-

vation n'exiſte pas. Le cancer qui commence ſouvent par un vice local, & qui finit par donner la mort, eſt produit par un virus dont on ne connoît pas la nature ; on ne ſauroit démontrer ce virus dans les humeurs des perſonnes qui meurent de cette maladie, & cependant on admet généralement, & on ne peut ſe refuſer d'admettre que le virus cancéreux porte une corruption générale dans nos humeurs.

Mais nous avons des preuves poſitives de l'infection des humeurs par le virus de la rage, puiſque nous avons des faits qui démontrent inconteſtablement que les humeurs, ou que la chair des animaux enragés ont communiqué immédiatement cette maladie ; *Boerhaave*, & ſon commentateur *Van-Swieten*, regardent la chair des animaux morts de la rage comme capable de communiquer cette maladie. M. *Brogiani* eſt du même avis. *Lemery* rapporte qu'un chien devint enragé après avoir lappé le ſang d'un homme hydrophobe qui venoit d'être ſaigné. *Balthaſar Timæus* aſſure qu'un payſan, ſa femme, ſes enfans, & pluſieurs autres perſonnes, furent attaquées de la rage pour avoir bu du lait d'une vache enragée. Un anatomiſte fut attaqué & mourut

de la rage pour avoir diſſéqué le corps mort d'un chien enragé.

Ces faits également admis par les partiſans de l'infection & par leurs antagoniſtes (*a*), prouvent que le venin de la rage eſt un ferment qui, après avoir changé les liqueurs, peut communiquer ſa propriété délétère juſqu'à la chair même des animaux qui meurent de cette maladie. Mais peut-on les révoquer en doute, lorſqu'ils ſe trouvent encore appuyés par des faits étrangers dont l'analogie eſt frappante (*b*)?

Quant à la ſeconde Partie de cet argu-

---

(*a*) Il eſt vrai qu'on a mangé pluſieurs fois impunément la chair des animaux enragés; (ces animaux pouvoient n'être pas aſſez infectés pour que le venin de la rage eût pénétré juſqu'aux muſcles, ou des circonſtances particulières ont pu empêcher l'effet qui devoit naturellement en réſulter.) Mais il eſt auſſi certain que quelquefois cette imprudence a été ſuivie de la rage; &, dans ce genre de diſcuſſion, un fait poſitif en efface cent négatifs.

(*b*) On a eu fréquemment, dans les maladies épizootiques, des preuves de la propriété qu'ont certains virus d'infecter les humeurs, & de communiquer aux chairs des animaux la qualité délétère qui les caractériſe.

En 1784, dans une épizootie qui régnoit à Salces, diocèſe de Mendes dans le Gevaudan, deux villageois écorchent des bœufs morts du

ment, il ne faut que deux mots pour y répondre. Les partiſans de la non-infection des humeurs ne peuvent pas ſe prévaloir de l'impoſſibilité où l'on eſt d'aſſigner un remède infaillible pour détruire l'altération produite par le virus de la rage dans les humeurs, à moins d'exiger ce qui eſt au deſſus des forces humaines.

On a été long-temps ſans connoître le moyen de combattre efficacement la maladie vénérienne, mais on n'a pas cru devoir pour cela révoquer en doute l'infection du ſang produite par ce virus : on admet l'exiſtence du virus cancéreux & du levain ſcrophuleux ; a-t-on pour cela un moyen aſſuré de combattre le cancer & les écrouelles ?

---

charbon ; &, en peu de jours, ils périſſent l'un & l'autre couverts de charbons au viſage.

En 1774, des Nègres de la Guadeloupe mangent des animaux morts de la même maladie, & ils ſont attaqués d'une fièvre peſtilentielle, avec des charbons, dont le plus grand nombre périt. (PAULET, *Malad. épizoot. tom. ij, p. 87 & 110.*)

Un payſan introduit ſon bras dans le rectum d'une vache qui avoit un charbon à la ſurface du corps ; & trois ſemaines après, il eſt attaqué de pluſieurs charbons qui le font périr. *Diſſertation ſur la puſtule, par M. THOMASSIN, pag. 24 & 25.*

## TROISIÈME ARGUMENT.

*Le venin de la rage ne pénètre point dans les humeurs, puiſque le traitement local guérit.*

On ne peut pas révoquer en doute l'efficacité du traitement local qui eſt admis & vanté par tout le monde ; les partiſans de la non-infection le preſcrivent pour détruire promptement toutes les traces du poiſon, & prévenir ainſi l'irritation nerveuſe de la plaie, qu'ils regardent comme la cauſe unique de la maladie. Ceux qui admettent l'infection du ſang par l'abſorption du virus, recommandent de même le traitement local pour empêcher le repompement du venin dépoſé dans la bleſſure, & dans le deſſein d'attirer par une abondante ſuppuration celui qui n'a pu être enlevé ou détruit. Or il eſt aiſé de concevoir, qu'il eſt bien des cas dans leſquels ce traitement externe, employé peu de temps après la bleſſure, peut détruire tout le germe vénéneux introduit dans la plaie; & par ce moyen il a dû arriver pluſieurs fois, que le traitement local, adminiſtré ſeul, a réuſſi : mais ces faits ſont bien loin d'établir que le venin de la rage ne s'inſinue pas dans

les humeurs, ils prouvent ſeulement qu'il eſt des circonſtances dans leſquelles le traitement local promptement adminiſtré peut prévenir la maladie, en empêchant le mal de s'étendre au-delà de ſon premier ſiège.

Mais d'ailleurs on a des preuves authentiques & répétées, qu'il eſt dangereux de ſe fier pour tout remède au traitement local.

1°. Quoiqu'on ait ſouvent négligé de faire uſage de ce moyen autant qu'il auroit été néceſſaire, il a été aſſez pratiqué par les anciens & par les modernes pour n'avoir pas été excluſivement adopté par tous les médecins, s'il avoit été de nature à avoir un ſuccès conſtant & ſuivi.

2°. On a des exemples récens & connus, que ce traitement local employé dès les premiers jours après la morſure, n'a pas empêché la maladie de faire des progrès conſidérables, & même de devenir mortelle; dans le traitement de Senlis, il eſt mort cinq malades parmi les neuf mordus, & les plaies de ces malades avoient été ſcarifiées, dilatées & portées vivement à la ſuppuration. Au mois de mai 1784, MM. *Rebiere* frères, chirurgiens à Bives, traitèrent ſéparément dix-ſept perſonnes mordues par une louve; ſur

ces dix-ſept, dix ſont mortes, quoique les plaies aient toujours été ouvertes & cautériſées par le beurre d'antimoine; enfin l'amputation de la partie mordue a été elle-même inutile (*a*).

3°. Il y a bien des cas dans leſquels il eſt impoſſible d'adminiſtrer le traitement extérieur, de manière à pouvoir en garantir l'efficacité; en effet, les plaies profondes, celles qui ſont dans le voiſinage des gros vaiſſeaux, celles qui affectent le viſage, les yeux ou les parties génitales, ne peuvent pas permettre l'application du feu ou du cauſtique rongeant, comme il ſeroit convenable de l'employer. M. *Le Roux*, fait pour croire à l'excellence du traitement local par la hardieſſe & le ſuccès avec leſquels il l'a entrepris, attribue la mort des deux ſeuls malades qu'il a perdus ſur neuf, à la timidité avec laquelle il avoit employé ſon cauſtique.

Les partiſans de la non-infection & du traitement local excluſif répliquent: l'expérience fait tout en médecine; or, d'après l'expérience, le traitement local ſuffit, puiſqu'il a guéri ſouvent ſeul, & qu'il n'y a jamais eu de véritable hydrophobie de guérie, quand il n'a pas eu lieu.

---

(*a*) Mémoires de la Société royale, p. 208.

Ce raiſonnement péche comme tous les autres, en donnant une beaucoup plus grande étendue au conſéquent, qu'aux prémiſſes. De ce que les bubons aux aines guériſſent de la fièvre peſtilentielle, on ne conclut pas que le traitement ne doive être que local ; ainſi, de ce que la cautériſation d'une plaie faite par la morſure d'un animal enragé, & ſon dégorgement par la ſuppuration, ſont très-utiles, il ne faut pas conclure que le vice ne ſoit que local ; mais il eſt faux d'annoncer qu'il n'y ait point eu de véritable hydrophobie guérie ſans traitement local.

Parmi les obſervateurs les plus recommandables, il en eſt pluſieurs qui ont vu des hydrophobies véritables céder au traitement intérieur, ſans qu'on pût conjecturer que le traitement local y fût pour quelque choſe, puiſque dans ces exemples, qu'il ſeroit facile de multiplier, on voit tantôt que le traitement extérieur a été très-ſuperficiel, & tantôt qu'il a été abſolument négligé (*a*).

---

(*a*) On ne peut, à moins d'avoir l'eſprit prévenu, s'empêcher de trouver dans les Recherches de M. *Andry*, des exemples multipliés & inconteſtables de perſonnes préſervées de l'hydrophobie, ſans qu'on puiſſe attribuer cette cure prophylactique au traitement local. *Ra-*

Ainsi, en accordant au traitement local toutes les louanges qu'il mérite, en con-

---

*velly*, *Astruc*, *Desault*, regardent le mercure comme un préservatif infaillible ; leur assertion est appuyée sur un très-grand nombre de faits, dans lesquels le traitement local avoit été fort léger ; & l'on voit la même chose dans les observations plus récentes contenues dans le même recueil. *Sauvages* va plus loin, lorsqu'il dit : *J'ignore que ce remède ait encore manqué, étant même appliqué quand la rage est déclarée.* Le frère *Du Choisel* assure avoir préservé deux cents personnes ; il rapporte de plus une observation sur la guérison d'une femme de 30 ans déja hydrophobe, & tout son traitement consistoit dans des frictions mercurielles. Le docteur *Nugent*, médecin à Bath, a guéri par le cinabre, l'opium & les antispasmodiques, *Elizabeth Briant*, qui avoit les symptômes caractéristiques de cette maladie, des anxiétés, le serrement à la gorge, l'horreur de l'eau & des convulsions. Les accidens avoient été précédés de douleur & d'élancemens à la plaie, qui étoit presque cicatrisée, & qui ne fut point rouverte. M. *Wringthson*, chirurgien à Sedgefield, comté de Durhan, guérit par les mercuriaux, les calmans & les antispasmodiques, un jeune homme de quinze ans, qu'on avoit déja lié pour éviter les effets de la fureur, & il n'employa aucun traitement local. La femme de sainte Calais, pour laquelle les médecins de Paris ont été consultés en 1775, étoit décidément hydrophobe ; elle fut guérie sans traitement local, puisqu'elle n'avoit pas de plaie, &c. &c. (*Voyez* les Recherches de M. ANDRY.)

venant que ce traitement eſt dans plusieurs circonſtances capable de guérir ſeul,

---

Dans les nouveaux Mémoires de la Société royale, on trouve auſſi de même des autorités puiſſantes, qui prouvent que le traitement intérieur a ſuffi bien des fois pour préſerver de la rage, & quelquefois auſſi pour guérir cette maladie déja confirmée. MM. *Bouteille*, *Pelet*, *Cabrol* & *Bonel de la Brageresse*, rapportent un grand nombre d'obſervations très-exactes de malades préſervés, ſans avoir employé d'autre traitement local, que des frictions huileuſes ou mercurielles ſur la plaie. M. *Bonel de la Brageresse*, médecin à Mende, dans le Gevaudan, mérite ſur-tout d'être remarqué, puiſqu'il a pratiqué avec le plus grand ſuccès la méthode de *Desault* pendant trente ans, c'eſt-à-dire le traitement mercuriel ſans ſcarifications, ni cauſtiques ſur la plaie. Sa méthode a été publiée deux fois dans le Gevaudan; il préſente l'hiſtoire de plus de cinq cents perſonnes préſervées, & quelques obſervations d'hydrophobies déclarées guéries par les mêmes moyens. M. *Fougerolles*, chirurgien à Rauzan, a donné une très-belle obſervation d'un jeune homme, chez lequel les ſymptômes de l'hydrophobie étoient évidens, & qui fut guéri par l'uſage des ſaignées, des mercuriaux purgatifs & des bains. Enfin M. *Mathieu*, chirurgien du Périgord, apporte pluſieurs exemples d'hydrophobie confirmée, guérie ſur les animaux, & deux obſervations faites l'une ſur un jeune homme, l'autre ſur une vieille femme hydrophobes, par leſquels il eſt prouvé que

& qu'il est essentiel de l'employer dans tous les cas, on doit regarder comme certain, qu'il seroit dangereux & téméraire de l'administrer exclusivement, & de ne pas y joindre le traitement interne, qui seul est en état de corriger & de détruire l'altération que le venin de la rage peut avoir portée dans nos humeurs.

On voit donc que ceux qui ont nié l'altération des humeurs par le venin de la rage, étoient fondés sur des argumens plus brillans que solides, & que, sans prétendre expliquer comment cette infection s'opère, on peut donner des preuves invincibles de son existence. A la vérité, on ne conçoit pas, & on ne concevra peut-être jamais, comment le venin, pénétrant dans les voies de la circulation, & se mêlant avec le sang & les humeurs, va particulièrement imprimer sa qualité vénéneuse à la salive. « Mais, parce que notre intelligence est en défaut, il ne faut pas se refuser à une vérité démontrée par

---

le traitement intérieur à réussi sans traitement local, puisque les plaies étoient cicatrisées. On est donc autorisé à conclure, d'après tous ces faits, qu'il est faux de dire que le traitement intérieur n'a jamais réussi quand il a été administré sans traitement local.

des faits multipliés & authentiques. D'ailleurs ce paradoxe ne regarde pas seulement le venin rabieux, mais encore tous les autres venins; chacun d'eux a la propriété d'affecter un ou deux organes préférablement, & comme exclusivement aux autres parties du corps, sur lesquelles la virulence n'agit point, ou agit peu. Cette direction, cette influence caractéristique de chaque venin sur tel & tel organe, sur telle & telle liqueur, la même en tout temps, en tous pays, sur toute personne, est constatée par des faits nombreux qu'il seroit inutile d'entasser ici; il suffira de citer celui des cantharides, dont le venin attaque toujours les voies urinaires. Ainsi encore, suivant *Hoffmann* (a), l'ellébore noir est particulièrement ennemi du gosier; &, suivant l'observation de M. *Siélig* (b), les fruits de hêtre attaquent le gosier, y produisent le spasme, & excitent la salivation. » (Mémoir. de la Société royale de médecine pour l'année 1784, seconde partie; Mémoire de M. *Bouteille*, pag. 135.)

(a) *Op. tom. j, l. ij, p. 215.*

(b) *De Hydroph. ab esu fructuum fagi. Voyez* ANDRY, Recherches sur la rage, pag. 15 & 164, deuxième édition.

Au reste, quand bien même l'infection des humeurs par le virus de la rage ne seroit pas aussi bien prouvée que nous le présumons, la prudence & la sagesse qui doivent nous diriger en jugeant de la vie des hommes, nous forceroit toujours d'admettre la même conclusion pratique. « En effet, en supposant que la guérison est déja faite par le traitement local, on ne risque pas de la détruire par le traitement interne ; mais si au contraire cette guérison n'est qu'apparente, si elle est douteuse, n'est-ce pas un crime de négliger la seule chose qui puisse la confirmer ? »

L'union du traitement interne au traitement extérieur dans la maladie hydrophobique, a presque toujours eu lieu. Les anciens qui pratiquoient avec hardiesse le traitement local, avoient néanmoins admis un traitement interne, qui varioit suivant les différens individus, ils employoient la saignée, les bains, les purgatifs, & travailloient sur-tout à exciter les sueurs en faisant prendre des alimens échauffans. Cependant, dit M. *Andry*, dès ce temps on cherchoit un spécifique contre la rage, & on a continué de s'occuper jusqu'à nos jours de ce projet, ce qui le plus souvent a fait négliger une cure méthodique qui auroit pu sauver

bien des perſonnes attaquées de cette maladie. C'eſt cette cure méthodique, établie ſur l'expérience des anciens & ſur les travaux des médecins modernes, qu'on a voulu rendre plus connue & plus générale, en donnant une nouvelle publicité à cette Inſtruction.

(C) La rage eſt une maladie convulſive, obſcure dans ſon commencement, caractériſée dans ſon milieu par des accès violens, & ſe terminant par un délire furieux qui eſt accompagné le plus ſouvent de l'impoſſibilité d'avaler. Le traitement doit donc varier ſuivant les différens périodes de cette maladie; & le vrai moyen de connoître la méthode qu'il faut ſuivre, c'eſt de ſentir les motifs ſur leſquels ſont fondés chacune des indications qu'il faut remplir.

La ſaignée eſt le plus grand de tous les relâchans, & par conſéquent peut être placée avec beaucoup d'avantage au commencement de la maladie, pour diminuer la roideur & la tenſion qui ſont remarquables à cette époque. MM. *Baudot* & *Bouteille*, qui ſe ſont particulièrement appliqués au traitemenr méthodique de la rage, font grand cas de la ſaignée. *Eliſabeth Briant*, traitée à Bath par le docteur

*Nugent*, & dont la cure a tant fait de bruit, a été ſaignée dans le commencement de cette maladie (*a*). Le jeune homme dont M. *Faugerolles*, chirurgien à Rauzan, a rapporté l'hiſtoire, & qui fut guéri d'une hydrophobie déclarée, fut ſaigné juſqu'à la ſyncope avec un avantage évident (*b*). Il en a été de même de beaucoup d'autres, dont il ſeroit trop long de rapporter l'hiſtoire.

Les purgatifs ſont indiqués par la diſpoſition cacheſtique des malades, ou par la conſtipation qui naît de la langueur & des chagrins qui ſuivent ordinairement la morſure des chiens enragés ; ainſi ces médicamens qui ſont bien éloignés d'être d'une néceſſité abſolue dans le commencement de cette maladie, peuvent être très-utiles. En liſant les obſervations des médecins & chirurgiens les plus exercés à traiter les perſonnes mordues par des animaux enragés, on voit qu'il eſt bien des cas dans leſquels on a débuté par faire prendre aux malades des pilules mercurielles purgatives ; & cette pratique, con-

(*a*) Mémoires de la Société royale, *ibidem*, pag. 189.

(*b*) Hiſt. de la Société royale de médecine, *ibid.* pag. 106.

firmée par l'expérience, eſt une preuve ſuffiſante de l'avantage d'un purgatif placé dans pluſieurs circonſtances au commencement de cette maladie.

(D) L'alkali volatil fluor, ſi efficace pour guérir les accidens cauſés par la morſure de la vipère & pour combattre les poiſons animaux, a été par la même raiſon conſeillé depuis long-temps dans le traitement de la rage. On l'a d'abord adminiſtré par empiriſme; & l'expérience a confirmé ſon utilité, ſinon comme remède principal, du moins comme remède auxiliaire. En ſe rappellant l'obſervation des anciens ſur l'efficacité des ſueurs dans l'hydrophobie, en ſongeant que tous les poiſons qui ne tuent pas ſur le champ, ſont expulſés par l'émonctoire de la peau, on verra que l'alkali volatil a dû être utile dans le traitement de la rage, par la propriété qu'il a d'exciter la ſueur.
Et ſans regarder cette excrétion comme critique dans l'hydrophobie, on ne peut s'empêcher d'être frappé, en voyant combien de fois elle a été ſalutaire dans les cas les plus graves. Le malade qui fait le ſujet de l'obſervation de M. *Wringhtſon*, a été guéri par les ſueurs (*a*).

(*a*) ANDRY, *ibid.* pag. 103.

M. *Dupuy*, médecin de l'hôpital général de la Rochelle, a rapporté une obſervation ſemblable (*a*). *Eliſabeth Briant*, déja citée, a ſué conſidérablement dans la déclinaiſon de la maladie. Le docteur *Nicolas Hagg*, qui préſerva deux enfans & trois adultes par la méthode mercurielle, rapporte que les enfans eurent une diarrhée, mais que les adultes éprouvèrent une ſueur abondante, malgré les évacuations produites par le mercure doux dont ils faiſoient uſage (*b*).

M. *Bouteille*, perſuadé plus que perſonne de la néceſſité de la ſueur pour guérir cette maladie, a recueilli un grand nombre de faits qui viennent à l'appui de ſon opinion (*c*). Enfin, ſi la poudre de *Palmarius*, & pluſieurs autres remèdes empiriques, ont quelquefois réuſſi, on ne peut attribuer ce ſuccès qu'aux ſueurs excitées par ces préparations, qui ſont preſque toutes compoſées d'ingrédiens actifs & incendiaires (*d*).

---

(*a*) ANDRY, *ibid.* pag. 195.

(*b*) ANDRY, *ibid.* pag. 79.

(*c*) Mém. de la Société royale de médecine, *ibid.* pag. 174 & ſuiv.

(*d*) Les bains de mer qu'on regarde, à juſte titre, comme un préſervatif infidele, ont cepen-

(E) Les bains ſont propres à calmer les agitations nerveuſes, à accélerer le cours des liqueurs; ils relâchent le tiſſu de la peau, & diſpoſent aux ſueurs: mais ils ont d'ailleurs une utilité reconnue & évidente dans le traitement méthodique univerſellement admis; c'eſt de favoriſer l'introduction du mercure & de tempérer ſon action ſur l'économie animale.

(F) Le vinaigre, à très-petite doſe dans les lavemens, doit être regardé comme un remède auxiliaire tempérant & anti-ſpaſmodique. L'expérience & le haſard ont paru annoncer une propriété anti-hydrophobique plus marquée dans cet acide, quand on le prend en grande quantité (*a*); mais ces exemples rares ne ſont point ceux qui doivent guider dans le

---

dant pu réuſſir quelquefois à garantir de la rage, comme ſemble le prouver leur réputation ancienne pour la guériſon de cette maladie; & s'ils ont eu quelquefois cet avantage, ce n'eſt point à la ſurpriſe & à la terreur qu'il faut l'attribuer, mais aux ſueurs qui ſurviennent ordinairement à la ſuite de ces immerſions.

(*a*) M. BUC'HOZ, dans un ouvrage intitulé *Traité hiſtorique des plantes qui croiſſent dans la Lorraine & les trois Evêchés.* MACQUER, Dictionnaire de chimie, tome IV, pag. 244.

traitement des maladies, & le vinaigre est ici conseillé simplement comme propre à rafraîchir les entrailles.

(G) On a déja vu dans une des notes précédentes, combien le traitement mercuriel avoit eu de partisans. Depuis la fin du siècle dernier que *Ravelly* appliqua le mercure au traitement de la rage, presque tous ceux qui se sont occupés de cette maladie ont fait usage du traitement mercuriel, ou l'ont fortement recommandé. *Astruc*, *Desault*, *Sauvages*, *Darluc*, le frère *Duchoisel*, le docteur *Arrigoni*, le docteur *Sanchez*; MM. *Duhaume*, *Ehrmann*, *Baudot*, sont les premiers qui aient adopté le mercure dans le traitement de la rage, & qui aient combattu pour prouver son efficacité. En 1779, le Gouvernement recommanda authentiquement l'usage de ce médicament, en faisant imprimer un ouvrage de M. *de Lassone*, ayant pour titre, *Méthode éprouvée pour le traitement de la rage*, instruction excellente, longue & détaillée, mais moins rapprochée que celle dont nous nous occupons. Enfin, depuis six ans un très-grand nombre de médecins & de chirurgiens des différentes provinces, ont envoyé à la Société royale une quantité d'obser-

d'obſervations, qui démontrent la vertu préſervative du traitement mercuriel, & dont quelques-unes prouvent même qu'il peut guérir la rage confirmée; tels ſont la plus part des obſervateurs dont nous avons invoqué l'autorité pour prouver l'efficacité qui a eu le traitement intérieur employé ſeul, ou preſque ſeul, & pluſieurs autres que nous allons avoir occaſion de nommer.

La manière d'adminiſtrer le mercure n'eſt pas la même, ſuivant les différens auteurs; les uns ont donné des bols mercuriels plus ou moins purgatifs, les autres du cinabre mêlé avec des antiſpaſmodiques; ceux-ci ont preſcrit la panacée mercurielle, ceux-là l'onguent mercuriel en frictions; enfin le ſublimé corroſif a eu auſſi ſes partiſans. Chacune de ces préparations mercurielles a eu du ſuccès, & ce réſultat général eſt une forte preuve des qualités particulières qu'a le mercure pour énerver & détruire le virus de la rage; mais l'expérience a confirmé que la manière la plus ſûre d'adminiſtrer ce médicament étoit celle des frictions.

En vain on attaquera l'efficacité du mercure, en mettant en oppoſition la théorie des auteurs qui l'ont mis en crédit. Que les uns l'aient ordonné comme

antivermineux, que les autres l'aient prescrit comme sialagogue ; que ceux-ci le regardent comme spécifique, que les autres l'administrent comme calmant ; qu'il soit donné sous forme saline, ou qu'il soit administré en friction, il suffit, pour assurer la réputation de ce minéral, que presque tous ceux qui en ont fait usage attestent sa vertu prophylactique ou curative. Jamais nous ne saurons la manière dont agissent les médicamens : l'important est de connoître le résultat de leur action ; ce qui est une chose aussi aisée à prouver, que l'autre est difficile à concevoir (*a*).

Mais, quelque efficacité qu'ait le mercure, nous ne pouvons pas le regarder comme un remède sûr dans tous les cas d'hydrophobie. On a vu bien des ma-

(*a*) Si d'un certain nombre de personnes, également blessées & abandonnées à la nature ou à de mauvais moyens, il en périt la plus grande quantité ; que du même nombre, ayant des blessures semblables, il en rechappe davantage lorsqu'elles sont traitées méthodiquement, on doit conclure que le traitement a eu du succès. M. LE ROUX, *Mém. de la Société royale*, ibid. *pag.* 60.

*Ce raisonnement qui a été fait pour prouver l'efficacité exclusive du traitement local, convient beaucoup mieux au traitement intérieur par le mercure.*

lades soumis au traitement mercuriel sans que le virus puisse être corrigé ou expulsé. Les auteurs les plus apologétiques de la méthode mercurielle, ne peuvent s'empêcher de rapporter des observations répétées qui en font foi. Ces faits prouvent que le mercure n'est pas un spécifique, mais ils n'empêchent pas que ce ne soit un médicament utile, le plus souvent efficace comme préservatif, qui s'emploie avec succès dans les premiers symptômes, & qui peut guérir même quand l'horreur de l'eau est manifeste. Ces faits prouvent, que le traitement intérieur a besoin d'être secondé par le traitement extérieur, & que ce traitement intérieur doit bien moins consister dans l'administration aveugle d'un médicament, que dans l'usage méthodique de plusieurs remèdes, tels qu'ils sont prescrits dans l'Instruction.

Ainsi, l'efficacité des moyens de guérir l'hydrophobie n'est point générale & exclusive ; elle est bornée à des cas particuliers, & subordonnée aux différentes circonstances dans lesquelles on les a employés ; il s'agit moins par conséquent de chercher de nouveaux remèdes, que d'apprécier ceux que l'expérience a déja recommandés, & sur-tout de déterminer

le cas particulier, le moment favorable, la manière convenable de les administrer (*a*).

(H) Bien des auteurs & des praticiens recommandables ont paru redouter la salivation. *Desault* met deux jours d'intervalle entre chaque friction; *Sauvages* dit qu'il n'est pas nécessaire de procurer un flux de bouche sensible; *Van-Swieten* & M. *de Lassone*, sont du même avis. MM. *Baudeau* & *Bouteille* recommandent de faire les frictions générales & locales, de manière qu'elles ne portent pas à la bouche. Mais nous avons des autorités également puissantes pour recommander la salivation. Le frère *Duchoisel*, qui a traité un si grand nombre de malades de cette espèce dans l'Inde, donnoit le mercure de manière à produire la salivation; souvent elle n'arrivoit pas, parce que les pilules mercurielles qu'il unissoit aux frictions, préservoient de la salivation, mais elle avoit cependant lieu assez fréquemment, & il n'en étoit point inquiet: *Il vaut mieux saliver que de devenir enragé*, disoit-il. M. *Ehrman*, médecin de Strasbourg, rap-

(*a*) M. BOUTEILLE, Mém. de la Société royale, pag. 132.

porte l'hiſtoire d'un jeune homme de vingt-quatre ans, ayant déja les ſymptômes de la rage, à qui il adminiſtra vivement le mercure, & qui ſaliva le troiſième jour; le cinquième il eut horreur de la boiſſon, avec convulſion; les frictions furent augmentées, la ſalivation devint plus forte. L'horreur de l'eau alla en diminuant, à meſure que la ſalivation augmentoit; & il fut entièrement guéri au bout d'un mois (*a*). M. *Leſau* eut à traiter deux malades qui avoient des plaies ſituées, pour la plus part, au viſage; la rage étoit d'autant plus à craindre, que ſix hommes mordus en même temps qu'eux, étoient morts. Il fit des frictions à la doſe de quatre gros; la ſalivation fut prompte, & les malades furent préſervés (*b*). M. *Mathieu*, qui prononce ſi affirmativement ſur la propriété ſpecifique du mercure, & qui confirme cette aſſertion par ſes obſervations, a toujours eu pour principe d'employer le mercure juſqu'à la ſalivation. M. *Bonel de la Brageresse* a donné le mercure à très-forte doſe, & ne paroît avoir prévenu la ſalivation, qu'en excitant la diarrhée par les pilules

(*a*) Recherches d'ANDRY, pag. 82.
(*b*) *Ibid.* pag. 107.

purgatives qu'il unit aux frictions (*a*).

Le conseil donné dans l'Instruction précédente semble se conformer à ces différens avis, entre lesquels il tient le milieu. En effet, si l'on prescrit de mettre un jour d'intervalle entre les frictions quand la salivation est trop abondante, relativement aux forces des malades, on recommande d'un autre côté de ne pas suspendre les frictions par rapport à la salivation. La dôse à laquelle l'onguent mercuriel est prescrit, doit rendre la salivation tardive chez les malades bien constitués ; mais on ordonne de l'augmenter, si les plaies sont profondes, si elles sont au visage, & il est évident que l'état des malades est ce qui doit faire prononcer sur cette question.

(I) On ne peut fixer d'une manière invariable le terme où les malades doivent avoir une entière sécurité sur leur guérison, puisqu'on a des exemples de récidives au bout de plusieurs mois, & quelquefois après plusieurs années ; mais ces faits sont si rares, qu'ils peuvent passer pour des exceptions, & l'on calcule sur la très-grande probabilité, en pro-

(*a*) Mém. de la Société royale, *ibid.* p. 256 & 307.

mettant une guériſon radicale au bout de quarante jours de traitement.

Le conſeil que l'on ajoute ſur la continuation des frictions de temps à autre, & ſur la ſuppuration des plaies, eſt très-intéreſſant. On uſe de cette précaution pour les malades convaleſcens de la maladie vénérienne; mais dans le traitement de la rage, il eſt d'autant plus eſſentiel d'inſiſter ſur cette continuation des frictions de temps à autre, que la plus part des malades qui ont eu des rechutes ne les ont dûes qu'à la négligence avec laquelle ils avoient fait uſage du mercure. M. *Oudot*, médecin à Beſançon, avoit traité par le mercure une femme mordue par un chien, dont les bleſſures avoient été promptement mortelles ſur quatre autres perſonnes. La grandeur des plaies & la certitude que l'animal étoit enragé, firent pouſſer le mercure juſqu'à la ſalivation; mais le traitement ne fut continué que trois ſemaines. Au bout de quatre mois, cette femme retomba, & mourut en quatre jours avec les ſymptômes les moins équivoques de la rage. M. *Andry* a remarqué avec raiſon que cette obſervation eſt une preuve de l'efficacité de la méthode mercurielle, & que ſi les frictions euſſent été continuées plus long-temps, & les plaies rouvertes,

la malade eût été complettement guérie. Ce judicieux critique pense même que dans ce cas, si le mercure eût été donné à très-grande dose, & la plaie r'ouverte au moment où la rage s'est déclarée, on auroit pu espérer de guérir la malade. On voit la même chose dans beaucoup d'autres observations que l'on trouve dans les recueils déja cités (*a*).

(K) Il n'est aucune maladie dans laquelle l'affection de l'esprit ne joue un très-grand rôle. On sait quelle influence elle a dans les fièvres aiguës, & combien il est important de ranimer le courage dans les maladies épidémiques. La frayeur change d'un instant à l'autre la face des maladies éruptives : on en a tous les jours la preuve dans la petite-vérole. Dans la rage, l'effet des affections morales est non-seulement d'accélérer le moment où le virus, caché dans les humeurs, donne des signes de sa présence, mais de faire que l'explosion de cette maladie soit beaucoup plus terrible. Le chagrin, la colère, & particulièrement la crainte, sont les affections qui sont les plus dangereuses. On a des observations multipliées des suites

---

(*a*) ANDRY, pag. 131.

dangereuſes & imprévues de ces paſſions ſur des malades qui avoient été mordus depuis long-temps, & qui juſques-là avoient vécu dans la plus grande ſécurité. On a vû les mêmes révolutions morales occaſionner des rechutes à des malades qui avoient déja ſubi le traitement; mais preſque toujours ce traitement avoit été incomplet. Ainſi, comme la plus part des infortunés, qui ont donné lieu aux obſervations de cette eſpèce, n'avoient point été traités du tout, ou l'avoient été d'une manière imparfaite, on voit de plus en plus combien il eſt eſſentiel de faire ſubir un traitement méthodique complet à tous ceux qui ſont mordus par un chien enragé.

(L) Les antiſpaſmodiques & les calmans ont certainement eu des ſuccès dans le traitement de la rage. On a tenté la valériane ſans ſuccès, ce qui prouve la grande différence qui eſt entre la rage & l'épilepſie. Le muſc & le camphre ont été généralement adoptés, le premier comme un remède que l'expérience a démontré convenir dans cette maladie, non-ſeulement comme un bon antiſpaſmodique, mais encore comme un médicament fait pour être uni à l'uſage du mercure & de l'opium, dont il

modère & seconde parfaitement bien l'effet (*a*). L'opium & ses préparations ont été mis en usage de tous les temps, dans le traitement de la rage. C'est l'opium qui a donné de la réputation à la poudre de *Dower*, ou de *Dow*, & à un grand nombre d'autres remèdes auxiliaires; & ce médicament a été regardé comme un bon remède auxiliaire par les médecins qui ont donné les meilleurs conseils pour le traitement de la rage. Il est des cas dans lesquels il seroit dangereux de le donner lorsque la foiblesse des malades annonce que les forces vitales sont languissantes; c'est-là le cas où il faut insister sur les antispasmodiques. L'opium convient quand les convulsions sont fréquentes & violentes, lorsque les malades sont jeunes & vigoureux; & il est bon de remarquer que dans les cas où ce médicament a le mieux réussi, il a été précédé par la saignée. Les Anglois ont donné l'opium à une dose très-forte; les François ont pensé avec raison qu'il

(*a*) La cure d'*Elizabeth Briant*, celle opérée par le chirurgien *Wringthson*, celle qu'obtint le docteur *Hyllary* sur une femme hydrophobe, sont dûs aux antispasmodiques & aux calmans. *Recherches d'ANDRY*.

falloit y aller avec plus de modération : mais la différence des climats & des circonſtances peut expliquer la différence qui ſe trouve entre les uns & les autres. La quantité d'opium à prendre chaque jour preſcrite dans cette Inſtruction, avoit déja été fixée à la même doſe dans la méthode éprouvée par M. *de Laſſone.*

(M) Ce dernier conſeil eſt fondé ſur les principes de la médecine. D'un côté il n'y a qu'à gagner dans les maladies virulentes, en multipliant les égoûts ; & d'un autre côté, il eſt certain que les commotions produites par le cautère actuel, produiſent ſouvent de bons effets dans les maladies nerveuſes. On a donc des motifs pour ajouter aux moyens précédens ces dernières tentatives, quoique l'expérience n'ait pas encore prononcé d'une manière déciſive ſur leur efficacité. Au reſte, quelque cruelles que paroiſſent ces cautériſations répétées, elles le ſont moins que l'abandon barbare des malheureux hydrophobes, auprès deſquels le traitement ordinaire échoue ; & c'eſt bien là le lieu de dire : *Melius eſt remedium anceps experiri, quàm nullum.*

# DESCRIPTION

*De la maladie putride vermineuse, gangreneuse & contagieuse, qui régna depuis le commencement de novembre 1784, jusqu'à la fin d'avril suivant, dans plusieurs paroisses de l'élection de Bourganeuf, en la généralité de Limoges; par M. AUBUSSON DU CLOU, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, chargé conjointement avec M. BEAUFORT, chirurgien de Bourganeuf, du traitement des malades.*

Une fièvre aiguë exacerbante s'annonçoit par des vomissemens d'une matière plus ou moins tenace, mais toujours très-âcre, par un frisson violent, bientôt suivi d'une grande chaleur, & à laquelle succédoit une inflammation, dont le siège varioit suivant les dispositions particulières à chaque individu. Les affections dominantes étoient des points de côté, avec une suffocation éminente, & des esquinancies souvent gangreneuses; la langue se gonfloit si excessivement, qu'à peine pouvoit-elle être contenue dans la bouche; les malades éprouvoient des douleurs de tête lancinantes, presque toujours

ſous l'os coronal, & il ſurvenoit des éryſipèles & des dyſſenteries : telles ſont les ſymptômes de la maladie, dont les habitans de cette contrée furent attaqués en grand nombre, mais plus ſpécialement les adultes les plus robuſtes ; ils ſuccomboient dès les premiers jours, lorſque les moyens les plus efficaces ne leur étoient point adminiſtrés promptement.

La contagion devenoit d'autant plus effrayante, que la maladie avoit commencé & continuoit d'attaquer pluſieurs perſonnes en même temps, principalement chez le bas-peuple. On devoit attribuer ce malheur à la mauvaiſe nourriture, à la malpropreté & à leur habitation. Le bas-peuple n'a que des cabanes mal ſituées, mal conſtruites : l'air ne peut pas s'y renouveller ; il ne peut y entrer que par une ſeule porte, & ſouvent cette porte eſt-elle vis-à-vis & près d'un amas d'immondices, d'un égoût, d'un fumier.

Le village du Mazeau, baronnie d'Orial, a été le premier & le plus affecté de l'épidémie. Ce village entouré de montagnes élevées du côté du nord, du levant & du couchant, expoſé aux chaleurs & au vent du midi, eſt donc auſſi néceſſairement expoſé à recevoir les émanations putrides de pluſieurs étangs & de terres

marécageuses, situés au midi dans une vaste étendue de pays, formant un bassin.

Les signes de l'inflammation se manifestoient souvent en même temps qu'il y avoit des nausées, que la langue couverte d'un limon & des rapports faisoient reconnoître un foyer de matière putride. Dans ce cas qui étoit le plus ordinaire, la saignée a été immédiatement suivie d'un émético-cathartique, & la saignée a été répétée selon la fréquence & la dureté du pouls; dès que les signes d'inflammation étoient sensiblement diminués, on appliquoit les vésicatoires aux jambes, à la nuque, & ordinairement sur le côté affecté. J'employois ensuite l'eau émétisée, les purgatifs & les vermifuges: quelquefois la langue & les amygdales ont été si tuméfiées, qu'il a fallu y faire des scarifications. Lorsque la déperdition des forces pouvoient menacer de la gangrène, je donnai le quinquina à forte dose. Comme la poitrine restoit embarrassée, ou qu'elle s'embarrassoit souvent après que la violence des premiers symptômes étoient diminuée, je prescrivois alors les béchiques incisifs, les légers sudorifiques, & même le kermès minéral. Ces moyens variés & combinés d'après les indications, ont sauvé un grand nom-

bre de malades d'une mort qui auroit été inévitable ; ce qui le prouve inconteſtablement, c'eſt que juſqu'à ce que ces moyens fuſſent employés, tous les malades ont ſuccombé, & que ceux qui ont refuſé nos ſecours, furent les victimes de la maladie & de leur obſtination, tandis que preſque tous ceux auxquels nous avons pu donner nos ſoins dès le premier jour de la maladie, ont guéri.

La terminaiſon de la maladie s'eſt opérée à des temps différens, par une expectoration copieuſe de crachats teints de ſang, par une ſueur fétide & abondante, par une éruption miliaire, & quelquefois par un dépôt d'un caractère gangreneux, mais le plus communément la convaleſcence étoit précédée d'une diarrhée bilieuſe.

Pluſieurs de ceux qui éprouvoient les ſignes avant-coureurs de l'épidémie, en ont été préſervés par les émético-cathartiques, par les boiſſons acidulées, & par les fumigations de vinaigre & de genièvre, &c.

Mais un fléau qu'il étoit auſſi important d'écarter, c'étoit l'effroi, la terreur & la conſternation dans laquelle nous trouvâmes plongés tous les habitans : témoins de la mort de leurs parens, de leurs

voiſins & de leurs amis ; ils étoient dans le déſeſpoir, & nous n'employâmes pas en vain la médecine morale.

L'ouverture de pluſieurs cadavres préſenta la gangrène aux viſcères, & notamment aux poumons ; chez quelques-uns, des vers contenus dans les premières voies ; & chez un ſujet de vingt-huit ans, qui avoit été très-robuſte, mort au ſeptième jour d'une affection pleurétique, nous avons trouvé des fungoſités à la plévre du côté droit, & de ce côté, le poumon avoit auſſi contracté de fortes adhérences à la plévre. Le tube inteſtinal étoit ſi bourſoufflé, qu'au premier coup de biſtouri, il en jaillit une ſéroſité qui remplit l'atmoſphère circonvoiſine d'une fétidité inexprimable. Les viſcères de la poitrine & du bas-ventre, vingt-quatre heures après la mort de cet homme, avoient conſervé une chaleur preſqu'au degré de la chaleur naturelle ; elle étoit moindre, mais très-ſenſible aux extrémités.



# OBSERVATION

*Sur une enflure causée par un bain froid, pris imprudemment après l'émétique ; par M. GOUBIER, docteur en médecine au Ludovicée de Montpellier, conseiller-médecin ordinaire du Roi, médecin en survivance de l'hôpital Saint-Esprit de Beaucaire.*

M. *B.* ***, négociant, homme d'un caractère ardent & obéissant aux passions les plus vives, avoit éprouvé quelques dérangemens dans ses affaires : il manqua d'être arrêté quelque temps avant son départ pour se rendre à la foire de Beaucaire. Ayant été obligé de défendre sa liberté avec la plus grande vigueur, M. *B.* ***, à la suite de cette scène, fut pris d'une fièvre violente, & vit dans un instant la majeure partie de son corps se couvrir de boutons de la grosseur d'un pois. Sa vivacité naturelle qui ne s'est jamais accommodée des longueurs, selon lui inutiles, que peut entraîner une consultation de médecins, lui fit chercher dans un bain froid du soulagement à ses maux. Il se plongea dans

le Rhône, mais au moment de l'immersion, l'éruption disparut. Cette répercussion subite fut suivie d'une démangeaison insupportable, d'une inappétence absolue, & de la privation totale du sommeil. Dans cette situation il partit pour se rendre à Beaucaire. Arrivé dans cette ville, des symptômes urgents le forcerent d'appeler un chirurgien : sur l'exposé d'une foule d'incommodités mal énoncées, & qui paroissoient n'avoir d'autre cause que l'embarras des premières voies, ce chirurgien lui ordonna l'émétique. Il est trop instruit pour avoir cherché à exciter le vomissement dans le cas d'une sensibilité exaltée, si on ne lui eût pas laissé ignorer la première & la véritable cause de la maladie. Après quelques déjections, l'agitation violente, les anxiétés, l'ardeur que le malade avoit ressentie lors de l'éruption, se sont renouvellés avec plus de force. M. *B.* *** recourut encore au bain froid, & alla de nouveau se jetter dans le Rhône. Il en fut puni; une enflure, qui en moins de vingt-quatre heures se manifesta successivement depuis les pieds jusqu'à la poitrine, une soif qui rien ne pouvoit éteindre, une oppression qui ne permettoit point la moindre expiration, firent craindre pour ses

jours. Tel étoit l'état du malade, lorſque je fus appellé,

Je crus qu'il étoit prudent de demander une conſultation. M. *Laudun* (*a*), médecin à Taraſcon, voulut bien donner avec moi des ſoins à M. *B.* ***.

A notre premier viſite, (27 juillet au matin,) le malade ſe plaignoit de vives douleurs dans le bas-ventre, accompagnées de difficulté d'uriner : l'enflure étoit générale, elle tenoit de l'œdême, mais cependant la peau étoit d'une couleur tirant ſur le rouge, & étoit plus ferme que dans l'œdème. Le ventre étoit prodigieuſement élevé, mais ſans fluctuation, & rendant un ſon comme celui du tambour; l'artère donnoit des pulſations aſſez fortes.

Dans la vue de prévenir l'inflammation qui menaçoit, la ſaignée fut ordonnée & faite ſur le champ : effectivement elle procura quelque ſoulagement en diminuant l'oppreſſion & la violence des douleurs. Pour combattre le ſpaſme & faciliter la ſortie de matières putrides,

---

(*a*) Ce médecin juſtement eſtimé dans ſa patrie, eſt auteur d'un ouvrage ſur l'Uſage pernicieux des bouillons de viandes dans les maladies fébriles, 1779. in-12.

dont l'exiſtence étoit annoncée par l'enduit jaunâtre qui couvroit la langue, par des rapports amers & par la puanteur de l'haleine, on fit uſage du camphre combiné avec le nître, de l'eau de poulet, de lavemens adouciſſans, d'embrocations avec l'huile & le camphre. Malgré tous ces moyens, le bon effet produit d'abord par la ſaignée ne fut pas de longue durée. L'après-midi l'état du malade n'annonçoit rien que de fâcheux, la nuit fut des plus mauvaiſes. Cependant le 28 au matin l'état parut moins alarmant : le même régime fut obſervé pendant tout ce jour, & la nuit ſuivante fut moins orageuſe. Le 29 la capacité du ventre étoit diminuée d'une manière notable ; le ſcrotum qui avoit été de la groſſeur de la tête d'un enfant de ſix mois, étoit preſque revenu à ſon état naturel ; le pouls avoit plus de ſoupleſſe. Je fis continuer les embrocations & la mixture d'*Hoffmann* de deux en deux heures ; la troiſième nuit le malade prit un peu de repos. Le 30^e^ du mois & le quatrième jour depuis le dernier accident, comme l'enflure étoit preſque entièrement diſparue, qu'il n'y avoit plus ou que très-peu de ſignes de ſpaſmes, que les ſelles fourniſſoient des matières aſſez

ſatisfaiſantes, je fis prendre au malade deux onces de manne dans du petit-lait. J'obtins des évacuations conſidérables. Le ſoir de la purgation, je trouvai M. *B.**** s'entretenant de ſes affaires avec quelques perſonnes qui en étoient chargées. Le 31, je permis un peu de riz dans le bouillon, mais j'appris qu'on avoit donné la moitié d'un pigeon : je montrai le danger d'une telles imprudence, & recommandai d'être plus circonſpect. Le 1[er] août il ne manquoit qu'un peu plus de force, pour ſoutenir les fatigues de la route ; il fut bientôt en état d'être tranſporté à quatre lieues de Beaucaire, tous les ſymptômes étoient diſparu, le malade mangeoit avec ſon appétit ordinaire, & jouiſſoit les nuits du meilleur ſommeil.

---

# OBSERVATION

*Sar une colique ſmaſmodique accompagnée d'accidens graves, leſquels heureuſement n'ont point eu de ſuites fâcheuſes ; par M.* CLEMENCEAU, *docteur de Montpellier, médecin à Monchamp en bas Poitou.*

Plus on pratique la médecine, plus

on apprend à connoître la nature. Les ouvrages d'*Hippocrate*, & particulièrement ses Prognostics, prouvent combien il avoit réussi dans l'étude de l'une & de l'autre, puisque nous voyons chaque jour se confirmer la plus part des sentences qu'il y a consignées.

M. *Grandchamp*, de ce bourg, âgé de soixante-dix-huit ans, d'un tempérament phlegmatique, jouissant constamment d'une bonne santé, prenant peu d'exercice, fut attaqué, dans la nuit du 3 au 4 juillet dernier, d'une douleur d'estomac très-vive, laquelle fut bientôt suivie de celle du ventre & de vomissement de cerises, de salade, de pois verds & d'autres alimens qu'il avoit pris à son dîné. Il se joignit à ces vomissemens des crampes considérables dans les extrémités supérieures & inférieures, lesquelles faisoient cruellement souffrir le malade, & étoient les avant-coureurs de violentes douleurs dans le ventre, & ces douleurs devinrent à leur tour le prélude de selles assez copieuses, de matières d'abord bilieuses, & ensuite purement séreuses. Le malada passa dans cet état une partie de la nuit. Je fus appellé à six heures du matin. M. *Grandchamp* se trouvoit pour-lors un peu mieux, & n'avoit éprouvé depuis environ

une heure ni crampes, ni vomiſſemens. Comme je le vis tranquille, je crus ne devoir rien preſcrire, dans l'eſpérance que le ſommeil auquel il étoit un peu diſpoſé, alloit rétablir ſes forces. Je retournai une heure après chez le malade, je le trouvai comme un homme qui va mourir. Il étoit à ſa garderobe, les yeux tournés, ayant tous les muſcles du viſage en convulſion, ainſi que les extrémités ſupérieures & inférieures qui étoient froides & livides. La froideur & la pâleur de ſon viſage, une ſueur graſſe répandue ſur tout ſon corps, l'anéantiſſement de ſon pouls & de ſes forces, tous ces ſymptômes réunis me firent craindre l'approche de ſon dernier moment. Après lui avoir fait flairer du vinaigre, & jetté de l'eau au viſage, il revint à lui, & demanda qu'on le promenât. Les pieds, les jambes & les genoux étoient dans une telle contraction, qu'il ne pouvoit les étendre, & qu'on étoit obligé de le porter plutôt que de le promener, ſes pieds touchant à peine à terre. Outre la lividité & la froideur des extrémités, ſa langue étoit pareillement froide & mollaſſe, livide ſur les bords, chargée ſur le milieu. La parole étoit embarraſſée, le pouls petit, intermittent, & au bras droit preſque

imperceptible. On remit promptement le malade ſur ſon lit, où, lorſqu'il pouvoit trouver une ſituation commode, il reſtoit dans un état d'immobilité très-inquiétant.

Je remarquois d'un côté que le ſoulagement que le malade avoit éprouvé des évacuations ne s'étant pas ſoutenu, je ne pouvois pas regarder ces dernières comme critiques : la foibleſſe qui les avoit ſuivies me le prouvoit; j'étois fortifié dans cette idée par l'Aphoriſme ij de la première ſection : *In perturbationibus alvi & vomitionibus quæ ſponte fiunt, ſi qualia oportet purgentur, confert & facile ferunt; ſin minus, contrà fit.* Néanmoins la douleur d'eſtomac & du ventre, les envies de vomir, les ſelles fréquentes continuoient toujours, & auroient pu faire croire que ces accidens provenoient de la préſence d'une matière âcre qu'il auroit fallu évacuer ; mais il étoit à craindre qu'on augmentât les convulſions, & qu'on ne détruisît le reſte des forces par le vomiſſement.

D'un autre côté, la froideur & la lividité des extrémités & de la langue, la foibleſſe & l'intermittence du pouls, ſembloient annoncer que la circulation n'avoit déja plus lieu dans les vaiſſeaux capillaires éloignés, & que la vie alloit s'éteindre.

Quelque

Quelque embarraſſant que fût cette poſition, il falloit cependant prendre un parti pour tâcher de ſoulager le malade. L'occaſion étoit preſſante, & il auroit été de la dernière conſéquence de ſe méprendre: *Occaſio præceps, judicium difficile, experimentum periculoſum.* Je ſuivis l'indication la plus urgente, & dans l'intention de ranimer les forces & de calmer les convulſions, j'ordonnai une potion ſpiritueuſe & antiſpaſmodique; je preſcrivis enſuite des frictions ſéches, & immédiatement après un liniment compoſé de trois onces d'eau-de-vie camphrée & de cinquante gouttes de laudanum liquide de *Sydenham.*

Le malade vomit les premières cuillerées de la potion. On continua néanmoins d'en donner deux cuillerées d'heure en heure.

Comme la langue étoit embarraſſée, je lui fis mâcher de la racine de raifort ſauvage.

L'après-midi, les crampes diminuèrent un peu, ainſi que les douleurs de l'eſtomac & du ventre, ſans que pour cela le malade eût un mieux bien marqué. La chaleur ne ſe rétabliſſoit point, & le malade alloit ſouvent à la garderobe: le pouls étoit toujours petit & intermittent.

La nuit fut meilleure que je ne l'avois espéré : le malade dormit un peu vers le jour : à ma visite du matin, je le trouvai sensiblement mieux ; la langue étoit cependant toujours froide, & plus chargée que la veille, ce qui me détermina à prescrire un minoratif qui opéra très-bien.

Le soir, la chaleur commença à revenir aux extrémités. Je fis donner au malade une petite rôtie trempée d'un tiers de vin de Bordeaux, sur deux tiers d'eau, avec un peu de sucre.

La nuit suivante, M. *Granchamp* dormit mieux encore que celle qui avoit précédé.

Le lendemain, la chaleur étoit presque naturelle aux extrémités, & un peu sensible à la langue, où elle s'est rétablie beaucoup plus lentement.

La journée fut bonne le surlendemain, & le jour suivant il prit un verre d'une tisane sudorifique & purgative.

Le malade ayant été très-bien évacué & fort soulagé par ce remède, n'a plus voulu en prendre d'autres ; il a fait usage de quelques rôties au vin, &c. Le mieux s'est soutenu, le sommeil & les forces se sont rétablis au point qu'il a été en état de sortir au bout de huit jours. Peu-à-peu les choses sont rentrées dans l'ordre na-

turel, & il jouit maintenant d'une bonne ſanté.

M. *Granchamp* m'a dit, depuis qu'il eſt guéri, qu'il avoit eu ci-devant pluſieurs autres attaques de cette colique, dont une à Prague, où le chirurgien-major d'un régiment lui avoit fait prendre de la thériaque de Veniſe, qui l'avoit beaucoup ſoulagé. Depuis dix ans il en a été attaqué trois fois ici; mais cette dernière a été la plus cruelle, & la ſeule dans laquelle il ait éprouvé de la froideur & de la lividité aux extrémités. A cette différence & à ſa violence près, la maladie a toujours tenu la même marche, & s'eſt diſſipée de la même manière.

De tous les accidens de cette maladie, celui qui m'a le plus effrayé, a été le froid de la langue. *Riviere* dans ſes obſervations communiquées (*a*), en cite trois exemples qui ont été ſuivis de la mort. *Proſper Alpin* (*b*) donne auſſi ce ſigne comme mortel. J'en avois par devers moi quatre obſervations, dont trois dans la dyſſenterie de 1779, & une dans la maladie épidémique qu'a dernièrement eſ-

(*a*) Page 567.

(b) *De Præſagiendâ vitâ & morte.*

ſuyée notre province : dans leſquelles les malades avoient eu pareil ſort. Ma crainte paroiſſoit d'autant mieux fondée, que ce ſymptôme, ſans parler de l'âge du malade, étoit accompagné de pluſieurs autres qui ſont ſouvent les avant-coureurs d'une mort prochaine. Quoi qu'il en ſoit, l'obſervation à laquelle M. *Granchamp* donne lieu eſt une preuve de plus que, *dans les maladies aiguës, le prognoſtic n'eſt pas toujours certain.*

---

## OBSERVATION

*Sur une fièvre putride maligne, ſuivie de Réflexions ſur l'efficacité des remèdes ſimples ; par M.* HATTÉ, *docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin à Clermont.*

» Simplicitas eſt princeps excellentiæ inſtru- » mentum : nihil deſperandum ſimplicitate » duce, ſed fallit ſpem laboris involuti ſuc- » ceſſus. «

Rien de plus bizarre, rien de plus inſidieux que la marche irrégulière d'une fièvre maligne, & par conſéquent point de maladie dont le traitement donne plus d'inquiétude aux médecins même les plus

habiles & les plus expérimentés : cependant les praticiens obſervateurs reconnoiſſent tous les jours que cette fièvre, toute dangereuſe qu'elle puiſſe ſe montrer par l'appareil formidable de ſes ſymptômes, cède très-ſouvent, ſur-tout dans les ſujets ſains & bien conſtitués, aux ſeules forces de la nature, ou à l'adminiſtration des remèdes les plus ſimples; c'eſt ce que j'ai eu occaſion d'obſerver chez pluſieurs malades, & ſpécialement parmi les gens de campagne qui, ſe refuſant avec opiniâtreté à l'uſage des remèdes, abandonnent à la nature & au temps le ſoin de leur guériſon. Entre pluſieurs cas de pratique, je me contenterai de rapporter le ſuivant; & je penſe que le tableau fidèle que j'en vais préſenter, ſuffira pour prouver la vérité de mon obſervation.

Je fus appellé le 18 novembre 1784, au village de Brulever, diſtant environ d'une demi-lieue de la ville que j'habite, pour voir le nommé *Antoine Alexandre*, batteur en grange, âgé de trente ans, homme d'un tempérament ſec & bilieux. Depuis cinq à ſix jours, il ſe plaignoit d'un grand mal de tête, accompagné d'envie de vomir, d'une peſanteur & d'une anxiété conſidérable à la région épigaſtrique;

qu'il attribuoit à du pain chaud qu'il avoit mangé quelques jours avant ſon incommodité. Je lui trouvai le pouls petit, concentré & inégal. La langue étoit chargée d'un limon blanchâtre & fort épais ; le ventre étoit douloureux & légérement météoriſé ; il y avoit une proſtration totale des forces ; la reſpiration paroiſſoit un peu gênée.

Comme, malgré la violence du mal de tête, le viſage du malade étoit pâle & décoloré, que l'eſtomac, d'après l'inſpection de la langue, me paroiſſoit farci de matières ſaburrales, & que le pouls ne donnoit aucun ſigne de pléthore, je crus la ſaignée fort peu indiquée dans cette circonſtance, & je me hâtai d'employer l'ipécacuanha, la poitrine naturellement foible & délicate de mon malade m'empêchant d'avoir recours au tartre ſtibié. Ce médicament ne produiſit par en haut que trois légères évacuations de matières glaireuſes, & par bas une ſelle un peu bilieuſe. J'ordonnai les pédiluves, les lavemens émolliens & légérement purgatifs, la tiſane d'orge miellée & nitrée, l'eau rougie & l'eau de veau émétiſée. Les choſes ſe ſoutinrent à-peu-près dans le même état juſqu'au onzième jour que la maladie commença à changer de face,

& à prendre le type d'une fièvre putride-maligne bien caractérisée. La langue & les lèvres se couvrirent d'une croûte séche & noirâtre ; une espèce de délire sourd & de coma-vigil s'empara du malade ; le pouls devint plus dur, plus serré, plus fréquent & plus irrégulier ; les soubresauts des tendons se manifestèrent ; les yeux étoient fixes & hagards ; le malade lâchoit sous lui, & sans le sentir, des matières noirâtres & bilieuses d'une fétidité insupportable ; une sueur colliquative & d'une odeur infecte étoit répandue partout le corps ; la respiration devenoit de plus en plus difficile & laborieuse ; une parotide du côté gauche commençoit à se montrer, & on entendoit dans le gosier un sifflement & un râlement (*ronchus & stertor*,) qui paroissoient annoncer un péril imminent. Je proposai incontinent l'application des vésicatoires, mais les parens du malade s'y opposèrent absolument. Quoique privé de ce secours sur lequel j'osois compter, je ne perdis pas tout espoir, rassuré par l'Aphorisme d'Hippocrate, qui dit : *Omnes febrientes quandiù sputant, extrà periculum ut plurimum sunt.* En effet, malgré l'abattement où il se trouvoit, mon malade avoit encore assez de forces pour expectorer des cra-

chats épais & visqueux, dont la bonne qualité, vu leur coction, me faisoit espérer une issue favorable. J'ordonnai pour combattre la putridité l'eau de tamarins miellée & nitrée, & le petit-lait émétisé; mais notre malade au bout de quelques jours refusant absolument ces boissons, je le mis à l'usage de l'oxymel simple, que je lui fis préparer, en faisant bouillir & écumer environ un demi-quarteron de miel, dans une suffisante quantité d'eau à laquelle je fis ajouter trois cuillerées de bon vinaigre; (c'étoit la tisane favorite d'*Hippocrate*, & dont il nous rapporte dans ses écrits, *præmissis præmittendis*, avoir obtenu les plus heureux succès.) Mon malade tourmenté d'une très-grande altération, buvoit abondamment & uniquement de cette tisane, dont le goût légérement aigrelet tempéroit l'ardeur de sa soif, & lui plaisoit infiniment. La maladie qui, jusqu'au trente-deuxième jour, avoit offert les symptômes les plus alarmans, commença à devenir moins fâcheuse; le délire & les soubresauts des tendons disparurent insensiblement, la langue se nettoya, le pouls devint plus égal & plus régulier, les urines commencèrent à déposer un sédiment blanchâtre, & la maladie fut jugée le quarante-unième

jour par une évacuation conſidérable de matières bilieuſes que le malade rendit par bas. Je profitai de cette heureuſe criſe & de cette détente favorable, pour lui faire paſſer à pluſieurs repriſes quelques doux minoratifs qui opérèrent au-delà de mes eſpérances, & produiſirent des ſelles copieuſes. La convaleſcence fut un peu longue; mais quelques légers toniques & cordiaux, accompagnés d'une bonne nourriture, rétablirent ſes forces épuiſées, & il jouit actuellement d'une bonne ſanté, plus floriſſante & bien plus ferme qu'avant ſa maladie.

De cette obſervation, que je ſais fort bien ne contenir rien de neuf ni d'extraordinaire, dérivent naturellement certaines réflexions que j'oſe ſoumettre au jugement des médecins.

Tous les acides végétaux ſont anti-putrides, quand leurs particules élaſtiques ſe mêlent en proportion avec nos humeurs. Le mouvement & la chaleur du corps les raréfient & les développent avec aſſez de force pour leur faire détruire ces coagulations, ces concrétions de ſang qui ſont les principales cauſes de l'inflammation & de la diſſolution qui accompagnent les maladies ardentes & putrides; c'eſt ainſi que le vinaigre devient atténuant

& difcuffif, & réfifte de la manière la plus forte à la putréfaction. Il contient un fel volatil, huileux & acide, & l'abondance de fa partie huileufe empêche que fon âcreté ne puiffe nuire. Cette liqueur pénétrante agit avec d'autant plus d'efficacité, qu'elle eft aidée du mouvement vital & de la chaleur naturelle. *Hippocrate* regardoit cet acide comme un antiphlogiftique puiffant : il en ordonne l'ufage avec l'eau & le miel dans toutes les maladies où la bile eft exaltée, où les humeurs tournent vers la pourriture. Le vinaigre appaife en même temps la foif, & il a cet avantage qu'il fe mêle facilement à toutes les humeurs du corps, fans en excepter les molécules huileufes. Il n'y a point de remède qui ranime plus promptement les nerfs & les efprits, fans laiffer après lui de fuites fâcheufes. Quoique rafraîchiffant, on ne connoît point de fudorifique plus certain & plus efficace, fi on le boit délayé dans beaucoup d'eau tiéde (*a*).

---

(a) *Galien* dit qu'ayant voulu reconnoître par lui-même les effets du vinaigre, il appliqua la *Thapfie* fur différens endroits de fa jambe, qui, dans quatre à cinq heures de temps, s'enflamma, & devint douloureufe. Il baffina un

Le vinaigre étant mêlé avec le miel dans une quantité d'eau ſuffiſante, forme une boiſſon agréable & antiputride; c'eſt un remède que les gens de la campagne ſe procurent à peu de frais, qu'on peut

---

endroit avec de l'eau, un autre avec de l'huile, un troiſième avec du vinaigre: cette dernière liqueur fut celle qui lui procura le plus prompt ſoulagement. Il ajoute que cet acide donne des aîles à l'eau, & fait qu'elle pénètre dans les parties les plus reculées du corps. De nombreuſes expériences ont prouvé ſes bons effets dans la peſte, les fièvres aiguës, malignes & pourprées, dans la petite-vérole & la gangrène. C'eſt ſurtout un remède victorieux & ſpécifique contre les champignons vénéneux. Feu mon père M. *Hatté*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, *multis ille bonis flebilis, nulli flebilior quàm mihi*, en rapporte une obſervation inſérée dans le Journal de médecine du mois d'octobre, année 1755; il dit dans cette obſervation que, dès qu'un médecin eſt appellé pour ſecourir une perſonne qui a eu le malheur de manger des champignons vénéneux, après avoir ſatisfait à l'indication toujours indiſpenſable dans tous les cas de poiſon, c'eſt-à-dire à l'indication du vomiſſement, il doit faire prendre auſſitôt le vinaigre étendu dans beaucoup d'eau, afin que cette liqueur, en agiſſant par ſa qualité d'antidote ſur les derniers atômes du poiſon, qui ont pu pénétrer dans les inteſtins, & ſe nicher dans les replis de l'eſtomac, en détruiſe l'action, & leur ôte tout pouvoir de nuire.

avoir en tout temps, & qui ſupplée avantageuſement dans l'hiver aux infuſions & aux décoctions de plantes rafraîchiſſantes & ſudorifiques que cette ſaiſon ne fournit pas. Il égale par ſes vertus toutes ces potions antiputrides & antiſeptiques ſi vantées, que la chymie accumule à grands frais. Il y a long-temps que d'habiles médecins ſe ſont récriés avec raiſon contre tous ces remèdes que la pharmacie nous étale plus comme un objet de luxe, que d'utilité. *Hoffmann*, dans ſa diſſertation *de ſimplicitate medicinæ*, s'exprime ainſi à ce ſujet : *Nata eſt tanta medicamentorum ſylva, quâ nihil ad diſtinendam ægrotantium ſalutem, & ad praxeos rationalis & efficacis incrementum removendum, deteriùs inveniri poteſt. Nam profectò ſub tanto medicamentorum numero quibus noſtra pharmacopolia referta, & planè onuſta ſunt, genuini & proprii cujuſvis effectus & operationes, in tot differentibus naturis, morbis, eorum cauſis, rectè haberi & cognoſci non potuerunt. Neque etiam unquàm cognitio intimior ſubſequitur, aut virium cum ſucceſſu contemplatio molienda, niſi priùs ad pauciorum & ſelectorum numerum redigatur innumerabilis apparatus.*

*Sydenham* dit auſſi : *Agendi gnaro raram*

*remedii penuriam : — Scientiæ morbi & auxilii simplex.*

*Boerhaave* ne demandoit que de l'eau, du vinaigre, du miel, du vin, de l'orge, du nitre, de la rhubarbe, de l'opium, du feu & une lancette. Voici comme il s'exprime contre les chymistes de son temps, qui avoient introduit dans la médecine un fatras de remèdes pernicieux, tirés de leurs laboratoires : *Apage anili vix dignas lucubrationes personatorum chymicorum fabellas ! Apage vana promissa in artis hermeticæ dedecus nata ! Apage Cyclopas, qui Phœbi sacra Vulcano dicant, qui artium utilissimæ chemiæ usum in cyclicorum technas convertunt ! Quantæ tamen autoritatis hæ nugæ pluribus habentur, neque naris obesæ viris ! Quasi satis non fuisset simplicium numero, compositorum confusione, methodorum mole obrui, nisi in malorum complementum impudentis ignorantiæ portenta accessissent.* BOERRH. in Dissert. de repurgandâ medicinâ.

*Hippocrate* qui nous a tracé la marche des maladies, leurs complications, leurs jours d'orage & de calme, s'écrie après avoir pesé toutes les circonstances : *Pauca quidem hæc atque pulchra quæ medicinam*

*consummant, etiam ignaris apparent, sed rerum peritis ardua comperta sunt.*

Il y a long-temps que les écoles de médecine retentissent de cet axiome salutaire, *quò medicina simplicior, eò tutior*; mais la mode & le préjugé ont prévalu. Il n'y a que les médecins éclairés par une longue expérience qui le réduisent en pratique, & qui sachent mettre à profit cette sage maxime d'Hippocrate : *Natura morborum est medicatrix, & sibi ipsi vias invenit non ex intellectu & à nullo edocta, sed citrà disciplinam omnia quæ conveniunt efficit.* C'est d'eux seuls que le divin vieillard de Cos vouloit parler, quand il disoit : *Medicus obtemperans morbo ei imperat, suis illum artibus vincit, dùmque deficientis naturæ vires erigit, vel furentis in sua damna impetus temperat, pauca sed certa, vilia sed apta remedia invenit.*

---

## RÉPONSE

*Aux doutes sur une inoculation, que M.* RICARY, *médecin à Dignes, a proposés dans le Journal de Médecine, cahier de mai 1785, pag. 42; par M.* RAMEL *le fils, médecin à Aubagne, correspon-*

*dant de la Société royale de médecine de Paris.*

Le fils de M. *Rouſtan*, après une préparation méthodique & convenable à ſa complexion délicate, fut inoculé le 10 août par la méthode des inciſions, mais il n'éprouva aucun ſymptôme propre à perſuader qu'il fût à l'avenir à l'abri de la petite-vérole, ce qui obligea à pratiquer une ſeconde inſertion le 20 août.

Le 22, on crut appercevoir des ſignes de l'action du virus varioleux; la plaie faite au bras droit ſuppuroit un peu, ſes lèvres étoient enflammées, & l'on vit même autour quelques petites puſtules. La plaie faite au bras gauche ne laiſſoit pas appercevoir des ſignes auſſi caractériſtiques de l'action du virus.

Le 23, la diarrhée prit à l'enfant, qui rendit par les ſelles beaucoup de matières jaunâtres, vertes & griſâtres; cette diarrhée dura juſqu'au vingt-neuvième.

Le 24, la piquure faite au bras gauche donna des marques plus certaines de l'action du virus varioleux. Le 25, la piquure s'élevoit, & s'enflammoit toujours davantage. Le 26, quelques-uns des boutons qui étoient autour de la plaie droite, étoient tout-à-fait blancs.

« Le 29, la piquure donnoit un peu de sérosité. Sur le soir, l'enfant eut les joues fort rouges, il éprouvoit des bouffées de chaleur momentanées. Sa peau étoit sèche & chaude; son pouls avoit un mouvement fébrile. » (Je suis persuadé qu'il avoit aussi des étouffemens, & même des anxiétés précordiales.) « On apperçut un bouton à la main droite, & un à la jambe gauche qui, sans suppurer, se couvrirent d'un peu de croûte, qui ne tomba que le 13 septembre suivant. »

« D'après l'exposé ci-dessus, dit M. *Ricary*, je demande si l'enfant est à l'abri de la petite-vérole ou non, si la diarrhée qui lui prit le 23, & qui continua jusqu'au 29, n'a pas été un moyen dont s'est servi la nature pour évacuer la matière varioleuse, & l'empêcher par-là de se porter à la peau. »

Avant que de répondre à cette question, il nous paroît nécessaire de rappeler, sur la marche & sur les effets de la petite-vérole, quelques principes généraux, reconnus & avoués de tous les médecins, & sur-tout des médecins inoculateurs.

Tous les enfans n'ont point la même aptitude à contracter la petite-vérole, soit naturelle, soit artificielle.

Le défaut d'aptitude chez les uns, la

grande facilité chez les autres, proviennent sans doute de la disposition & de l'état de leurs solides, & plus encore de leurs fluides.

La petite vérole est une maladie contagieuse & inflammatoire. Ainsi les sujets qui ont le sang acrimonieux & dense, doivent avoir plus d'aptitude à la contracter que ceux qui ont le sang fort vapide, dissous & fluide. Un sang de cette dernière espèce, c'est-à-dire dont les molécules intégrantes jouissent d'une bien foible agrégation, parce qu'elles sont noyées dans beaucoup de sérosité, doit se prêter plus difficilement à l'adoption du virus varioleux; & lorsque ce virus y est admis, ses effets ne doivent être que très-modérés, & ne faire naître qu'une petite-vérole très-discrète, parce qu'un sang de cette nature n'acquiert que très-difficilement l'épaississement inflammatoire, malgré la tendance décidée du virus varioleux à produire cet épaississement.

C'est donc dans cette diathèse différente du sang & des humeurs, diathèse qui admet des nuances infinies, qu'on trouve une explication facile des différens effets du virus varioleux, communiqué par le même sujet malade à différens su-

jets, ſoit naturellement, ſoit par l'inſertion.

Dix enfans ont communiqué avec un petit vérolé. L'un des dix enfans a une petite-vérole diſcrète, l'autre eſt plus chargé de puſtules; celui-ci a une petite-vérole confluente, celui-là en a une plus confluente encore, un autre en a une de l'eſpèce criſtalline : dans telle petite-vérole, les puſtules ne croiſſent que trois jours, & ſe dessèchent le quatrième : dans telle autre enfin, les boutons pouſſent à deux intervalles différens, & éloignés de huit ou dix jours (*a*).

Ces effets ſont une ſuite néceſſaire de la diathèſe des humeurs propre à chaque ſujet ; de manière que, lorſque je vois chez un ſujet une petite-vérole confluente, je dis cet enfant a le ſang acrimonieux, ſoit naturellement, ſoit accidentellement. Lorſque je vois une petite-vérole très-diſcrète, je penſe que le ſujet

(*a*) Nous avons vu avec M. *B.* ***, médecin d'Allauch, une petite vérole dont l'éruption s'eſt faite en deux temps différens. Lorſque la ſuppuration & la deſſiccation eurent été terminées, il ſe fit une ſeconde éruption plus abondante, & qui ſuivit très-exactement ſes trois périodes comme la première éruption.

avoit le ſang doux & balſamique. J'ai même prédit à certaines mères de famille, dont je connoiſſois beaucoup le tempérament & celui de leurs enfans, que la petite-vérole dont ces enfans ſeroient attaqués, ſeroit diſcrète, & je ne me ſuis pas trompé.

D'après ces principes établis ſur la ſaine théorie, & confirmés par l'expérience de tous les médecins, il ſuit neceſſairement que c'eſt de la différente diathèſe des fluides que la petite-vérole emprunte ſes variétés, ſa confluence ou ſa diſcrétion. Appliquons ces principes à la petite-vérole du petit *Rouſtan*, & nous croirons pouvoir conclure que les ſymptômes dont il a été attaqué après l'inſertion, ont été les vrais ſymptômes qui précèdent l'éruption varioleuſe; que cette éruption s'eſt faite immédiatement après l'apparition de ces ſymptômes, & que cette éruption, quoique les boutons ne ſe ſoient pas élevés pendant pluſieurs jours, ne caractériſe pas moins une véritable petite-vérole très-diſcrète. Il n'y a eu, à la vérité, que deux puſtules, mais elles étoient varioleuſes. Ce n'eſt point la quantité des puſtules qui caractériſe la petite-vérole, mais leur qualité & les ſymptômes qui ont précédé l'éruption. M. *Raimond*, médecin

de Marſeille, & moi, avons été appellés en conſultation le mois dernier pour ſtatuer ſur la qualité d'une ſeule puſtule qu'avoit à la lèvre ſupérieure le fils de M. le vicomte de F.***; nous décidâmes que c'étoit la petite-vérole.

Enfin, l'inoculation pratiquée ſur le fils de M. *B.* ***, receveur au bureau des fermes du Roi de cette ville, a trop de conformité avec ce qui s'eſt paſſé chez le fils de M. *Rouſtan*, pour que je puiſſe me diſpenſer d'en parler d'une manière ſuccinte.

J'inoculai il y a environ trois ans le fils de M. *B.* ***; la première inſertion ne produiſit rien. La ſeconde inſertion produiſit au ſeptième jour des étouffemens, des anxiétés précordiales, un peu de fièvre & deux puſtules; ces puſtules ne groſſirent & ne s'élevèrent que pendant trois jours. Le quatrième jour elles ſuppurèrent; & le ſeptième, elles furent entièrement sèches. Je raſſurai les parens de cet enfant. Cette année trois de ſes frères ont eu la petite-vérole naturelle, il a toujours été avec eux, & il ne la pas eue.

Je conclus de ces obſervations que les humeurs du petit *Rouſtan* ſont d'une diathèſe ſéreuſe, douce, balſamique; que

le virus varioleux a été ſingulièrement émouſſé par des fluides de cette nature, mais que l'éruption foible qui s'eſt manifeſtée ne laiſſe pas de caractériſer d'une manière poſitive la petite-vérole, & que les parens doivent prendre dans cette opération, & dans ce qui s'en eſt enſuivi, aſſez de confiance pour expoſer leur enfant aux approches de la maladie dont ils ont voulu l'affranchir.

---

# OBSERVATION

*Sur une tumeur enkyſtée très-volumineuſe à l'aine gauche, extirpée; par M. MICHEL, chirurgien à Graveſon, viguerie de Taraſcon.*

Je fus appellé dans le mois de janvier 1785, à Génerac, village du côté de Nîmes en Languedoc, pour voir une fille âgée d'environ onze ans, d'un tempérament fort & robuſte, qui portoit dès ſa naiſſance une loupe glanduleuſe & lipomeuſe dans différentes cellules à l'aine gauche, ayant neuf pouces trois lignes en longueur, ſept pouces une ligne de hauteur & largeur dans toute ſa longueur, excepté à l'extrémité de la partie inférieure qui n'en avoit que ſix & deux li-

gnes ; elle prenoit ſupérieurement à deux travers de doigts de l'épine ſupérieure de la crête des os des iles, occupant toute l'aine, une partie du pubis, & pendoit dans l'entre-deux des cuiſſes, couvrant toute la partie honteuſe, mais elle n'y étoit que flottante : le jet de l'urine ſe faiſoit de côté, & ſe répandoit le long de la cuiſſe droite. La mère de cet enfant s'apperçut de cette tumeur commençante à deux mois de ſa naiſſance ; elle n'étoit alors qu'une glande obſtruée de la groſſeur d'une petite noix ; elle groſſit peu à peu ſans que la mère y fît attention, parce que cet enfant avoit beaucoup d'embonpoint. Lorſqu'elle eut atteint l'âge d'environ quatre ans, la tumeur devint très-apparente, & elle augmenta ſenſiblement, ſur-tout depuis l'âge de huit, juſqu'à celui de onze ; c'eſt à cette époque que je fus appellé. Jugeant l'extirpation de cette maſſe informe indiſpenſable, je la propoſai aux parens ; la fille, ennuyée de porter ce fardeau peſant, ne fit aucune difficulté de ſe ſoumettre à l'opération, qui fut renvoyée au printemps. Je me rendis auprès d'elle le 9 du mois de mai, & elle fut opérée le lendemain en préſence de M. *de Soliman*, médecin de Saint-Gilles, qui avoit

dirigé la préparation; le chirurgien du lieu étoit auſſi préſent. Le tout diſpoſé pour cette opération, je fis placer la malade ſur une table préparée à cet effet; l'ayant attachée dans la même ſituation que pour l'opération de la taille, je pinçai la peau en long, en la ſoulevant avec le pouce, & l'*index* de la main gauche ſur l'extrémité de la partie inférieure & antérieure de la tumeur qui pendoit entre les cuiſſes; l'aide chirurgien en fit autant à l'oppoſé, & avec un biſtouri droit, je fis dans l'entre-deux une petite inciſion d'environ un pouce en travers; j'en fis autant à la partie ſupérieure & un peu antérieure, qui répondoit du côté de l'épine ſupérieure des os des iles; j'appuyai enſuite le dos du biſtouri ſur le kyſte, qui étoit très-épais & graiſſeux, & j'inciſai la peau longitudinalement depuis cette dernière petite inciſion, dans preſque toute la longueur de la tumeur, un peu antérieurement du côté qui répondoit à la cuiſſe; j'en fis de même ſur la partie auſſi un peu antérieure du côté qui répondoit au ventre, & par ces deux inciſions longitudinales qui ſe joignirent avec les deux petites, je laiſſai trois travers de doigts de la peau tout le long de la partie la plus antérieure & éminente de la tu-

meur ; je disséquai ensuite la tumeur sur les côtés dans toute sa longueur ; & , lorsqu'elle fut dégagée, j'en fis autant aux deux extrémités. Lorsque j'eus réduit l'adhérence de sa base en une circonférence qui avoit encore assez d'étendue, je pris un petit ruban de fil double, noué d'un côté presque sur la moitié de sa longueur, & avec les deux bouts longs, j'embrassai la tumeur, je la serrai un peu par un autre nœud, & prenant les quatre bouts dans ma main gauche, je la soulevai, & avec un bistouri demi-courbe, je détachai la plus grande partie de son adhérence ; & , après que je l'eus réduite à un pédicule, je coupai l'attache, j'empoignai la tumeur & la tirai en arrière en la soulevant, & ainsi j'achevai de couper toute sa base. Par ce procédé, j'évitai avec plus de soin l'artère crurale, sur laquelle la tumeur étoit plus intimement attachée avec les glandes de l'aine ; il n'y eut que la branche honteuse cutanée, & celle qui va aux glandes, qui donnèrent : le sang fut bientôt arrêté par l'agaric & un peu de poudre de vitriol ; je rapprochai aussitôt la peau par deux points de suture, & je mis beaucoup de charpie par dessus, avec des compresses soutenues par le spica de l'aine.

Cette

Cette tumeur avoit environ cinq pouces d'adhérence en longueur à sa base, & deux de largeur ; elle étoit très-unie avec les glandes inguinales, & les graisses qui sont dans cette partie ; elle étoit posée sur les muscles obliques du bas-ventre, & du côté de la cuisse, sur l'aponévrose du fascia-lata & sur plusieurs muscles ; elle l'étoit aussi en partie sur le pubis ; elle pesoit deux livres quatre onces, ayant un pied dans presque toute sa rondeur.

La malade fut saignée quatre heures après l'opération, elle le fut encore le soir, & le lendemain au matin ; elle ne prit que de légers bouillons, de la tisane d'orge ; & par ce moyen une petite fièvre qui lui étoit survenue fut calmée. L'appareil fut levé quarante-huit heures après, & la plaie fut pansée simplement avec le cérat de Saturne ; j'en laissai le soin au chirurgien du lieu, & elle fut guérie en quarante-quatre jours.

*N. B.* Je ne laissai qu'une partie de la peau tout le long de la partie la plus antérieure de la tumeur & sur son sommet, pour ne pas en retrancher le surplus, ou le consumer ensuite par des caustiques qui auroient pu attirer une inflammation.

# OBSERVATION

*Sur une plaie d'arme à feu, à deux doigts de la main droite ; par le même.*

Je fus appellé ſur la fin du mois de mars 1782, pour voir le ſieur *Denis Martin*, jeune homme âgé de 18 ans, qui, étant à la chaſſe, eut le doigt *index* emporté par un coup de feu en remettant la baguette du fuſil à ſa place, à demi-pouce de l'articulation avec l'os du métacarpe, & la peau du doigt du milieu, tout le long de ſa partie interne. Cette plaie fut panſée en premier appareil avec la charpie ſéche, ſelon les règles de l'art ; la ſuppuration s'établit, & fut par la ſuite très-abondante, au-delà même de ce qu'elle devoit être pour une ſi petite plaie, malgré les purgations que le bleſſé prit.

Je ne me ſervis dans les panſemens ſuivans que de la charpie, ayant obſervé qu'elle eſt préférable aux onguens lorſque la ſuppuration eſt abondante ; (ce qui eſt ordinaire dans les plaies d'armes à feu.) Ces médicamens gras & onctueux augmentent le relâchement des vaiſſeaux & des fibres ; & on peut dire qu'ils ne

ſont pas d'une auſſi grande utilité dans les plaies & dans les ulcères, que le croient beaucoup de gens de l'art; & dans les cas où ils conviennent, ils doivent être ſimples, & ſur-tout récens (*a*).

Après l'exfoliation de la ſuperficie de la portion de la phalange qui étoit à découvert, la plaie des deux doigts parut ſe cicatriſer; mais la cicatrice ne put ſe former, malgré les deſſiccatifs les plus appropriés: tels furent la tuthie, le minium & la charpie par deſſus; cette dernière fut garnie quelquefois avec le pompholix: l'attouchement de la pierre infernale, qui réuſſit en pareil cas en affermiſſant les chairs, fut inutile. Si la cicatrice paroiſſoit ſe faire, il ſe formoit du pus ſous la petite pellicule qui ſembloit l'annoncer. Je me déterminai à appliquer ſur la plaie un cautere actuel, afin de reſſerrer les vaiſſeaux & d'abſorber l'humidité qui entretenoit cette plaie; je le propoſai au bleſſé qui en eut horreur, & il ne s'y ſoumit qu'après qu'il eut perdu tout eſpoir de guériſon.

Je fis rougir à cet effet un petit bouton de fer, je l'appliquai légérement ſur la

(*a*) Je donne la préférence au cérat de Saturne.

plaie : il se forma une légère escare, la cicatrice se fit par dessous, & j'obtins par ce moyen la guérison.

N'obtiendroit-on pas beaucoup plus de cures radicales dans les maladies chirurgicales, si on employoit plus souvent le feu ? Les anciens en faisoient sans doute un trop fréquent usage, mais les modernes ne s'en servent pas assez ; cependant, comme ils en reconnoissent l'utilité, plusieurs le préconisent, entre autres M. *Pouteau*. On commence à l'appliquer & avec succès dans bien des maladies. Il faut espérer que ce remède deviendra de plus en plus familier par les bons effets que les malades en retireront, & que leur crainte se dissipera, parce que la douleur que le feu peut leur causer n'est pas aussi grande qu'ils se l'imaginent : les personnes sur lesquelles je m'en suis servi avec avantage, m'ont assuré que le cautère actuel fait plus de peur que de mal.

---

# OBSERVATION

## PHYSICO-MÉDICO-CHIRURGICALE ;

*Par M. SEBIRE, docteur en médecine.*

Un nommé *Martin*, de Breteuil en

Normandie, cordonnier de profession, voulant, le 8 juillet 1785, couper une alêne avec un ciseau, s'en fit jaillir neuf lignes de longueur, de l'extrémité la plus aiguë, dans l'œil gauche, qui en perça la conjonctive, & se noya en entier dans la substance du globe. Etant arrivé chez lui, & instruit du fait, je lui ouvris les paupières, je vis une déchirure à la conjonctive proche l'iris du côté du petit angle; j'en approchai un morceau de fer aimanté dont j'avois eu la précaution de me munir : le fer fut attiré, & l'extraction s'en est faite dans l'instant. Le pauvre patient fut bien étonné de se voir délivré en si peu de temps, & presque sans douleur, d'un corps qui l'avoit rendu borgne en le frappant. M. *Daviel*, oculiste renommé, demeurant à la Barre, à quatre lieues de Breteuil, a jugé comme moi, que l'œil étoit perdu.

Malgré la saignée répétée suivant le besoin, l'inflammation & la fièvre sont survenues; la suppuration a succédé à l'inflammation : la fièvre est cessée, mais la suppuration est toujours très-abondante, quoique l'œil diminue; il paroît que la suppuration durera jusqu'à ce que le globe soit anéanti.

# LETTRE DE M. SEBIRE,

*Docteur en médecine, à M.* DE LA LANDE, *de l'Académie des sciences, sur l'emplacement du cimetière de Breteuil.*

Le Gouvernement, Monsieur, qui veille soigneusement à la conservation des sujets de l'Etat, fait établir des cimetières hors l'enceinte des villes & des bourgs; il s'agit aujourd'hui de celui de Breteuil en Normandie, qui est autour de l'église, placée dans la partie orientale de la ville.

Cette ville est entourée de fossés, & bordée, au midi, de prairies arrosées d'une petite rivière que l'on nomme *Iton*; elle passe à travers un vaste étang, situé, par sa grande étendue, au couchant d'été & d'hiver: elle fournit de l'eau aux fossés, & coule de l'occident à l'orient.

L'étang & les prairies sont couverts d'eau pendant l'hiver, & de brouillards pendant les nuits & les matinées d'été, que les vents du sud-est, du sud-sud-est, du sud & du sud-sud-ouest, chassent continuellement sur la ville & à son nord, aidés de la chaleur du soleil, qui raréfie

une partie de l'atmoſphère. Cette partie raréfiée occupe un plus grand eſpace, & force l'air voiſin de ſe retirer du côté où il trouve le moins de réſiſtance, qui eſt, ſuivant les principes de la ſaine phyſique, le côté oppoſé à celui de cet aſtre.

Les prairies du midi de Breteuil ſont bordées par des terres labourables, pierreuſes, élevées en amphithéâtre, d'où il découle beaucoup d'eau, qui entraîne avec elle les feuilles tombées en automne & les inſectes, & vient ſéjourner dans les prairies.

Toutes ces ſubſtances, jointes aux végétaux de ces lieux, venant à ſe décompoſer à la fonte des neiges & des glaces, le ſoleil du printemps en développe les vapeurs méphitiques, qui augmentent de beaucoup la malignité des brouillards.

Voilà la poſition de cette ville, depuis l'orient juſqu'au midi, & depuis le midi juſqu'à l'occident; le reſte de l'enceinte, c'eſt-à-dire, depuis l'occident juſqu'au nord, & depuis le nord juſqu'à l'orient, eſt une campagne plane, d'une terre fertile, qui paye avec uſure les pénibles travaux du laboureur actif.

D'après cette deſcription, puis-je eſpèrer, Monſieur, que vous voudrez bien, par intérêt pour l'humanité, me dire à

quel point de l'enceinte, & à quelle distance de la ville le cimetière nouveau doit être placé, pour que les habitans puiſſent ſe flatter d'être à couvert de l'influence des miaſmes putrides qui ſe dégagent continuellement des corps en diſſolution, étant, plus que qui ce ſoit, en état d'en décider.

Je ſuis, &c.

*A Breteuil, ce 21 novembre 1784.*

---

## RÉPONSE
## DE M. DE LA LANDE.

J'ai reçu, Monſieur, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au ſujet de votre nouveau cimetière; j'ai été édifié de votre zèle, d'autant plus qu'à Paris l'on n'a pu parvenir encore à bannir cette contagion, quoique le danger y ſoit beaucoup plus preſſant, & qu'il menace une multitude immenſe de citoyens. Vous n'aviez ſurement pas beſoin de moi pour prendre un parti ſage; vous avez dû ſentir qu'il falloit pour le cimetière d'une petite ville, une diſtance de trois à quatre cents toiſes, & que la région vers laquelle il eſt plus convenable de le placer, eſt celle

de l'orient, parce que le vent d'*eſt* eſt le plus rare chez vous, il eſt en même temps le plus ſalutaire : ainſi les miaſmes qu'il pourroit tranſporter ſeroient combattus par la ſalubrité de l'air dans ce cas-là.

Je ſuis, &c.

*Paris, le 25 novembre 1784.*

---

## *MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'août 1785.*

La colonne de mercure s'eſt ſoutenue dans le baromètre pendant vingt jours de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes, plus ordinairement de 28 pouces à 28 pouces 1 ligne; & pendant 11 jours, elle eſt deſcendue de 27 pouces 11 lignes, à 27 pouces 8 lignes; elle eſt reſtée plus conſtamment à 27 pouces 10 lignes.

Le thermomètre a marqué pendant la première quinzaine, le matin, 12 à 16; à midi, 15 à 19; le ſoir, 13 à 15 degrés au deſſus de o.

Pendant le reſte du mois, le matin 9 à 14; à midi, 13 à 17; le ſoir, 11 à 14 degrés au deſſus de o.

Les degrés les plus ordinaires ont été, les matins, de 12 à 14; à midi, 15 à 16; & le ſoir, 13 à 14.

Le plus grand degré de chaleur a été 19 le

2 du mois, & le moindre 9 au dessus de 0 le 27 au matin; ce qui fait une différence de 10 degrés.

Les vents ont soufflé dix jours O; huit jours S-O; cinq jours Sud; un jour S-E; trois jours Nord; quatre jours N-O.

Le ciel a été entièrement couvert six jours, clair cinq jours; & le reste du mois fut orageux & très-variable.

Il y a eu quatorze jours de la pluie plus ou moins forte, de plus ou de moins de durée, presque toujours orageuse; quatre fois du tonnerre, & onze jours du vent plus ou moins fort. Les vents S-O & Ouest ont été les plus violens.

L'hygromètre est descendu à 3 $\frac{1}{2}$, les quinze & vingt-six; il est monté à 8 $\frac{1}{2}$, les premier & treize au matin; le soir le terme de la plus grande humidité a été 4 $\frac{1}{2}$ le vingt-cinq; celui de la plus grande sécheresse a marqué 12 le vingt-huit. Les termes les plus ordinaires pendant ce mois ont été 5 & 6 le matin, & 6 & 7 le soir.

Il est tombé pendant le mois d'août deux pouces six dixièmes de ligne d'eau à Paris.

La température de l'air, devenue beaucoup plus humide & plus froide que celle du mois précédent, a occasionné un assez grand nombre de toux, de diarrhées, de ténesmes, de dyssenteries blanches de la nature de celle qui

eſt due à la diminution de l'inſenſible tranſpiration.

Les fièvres intermittenres n'ont pas été nombreuſes, mais elles ſe ſont montrées rebelles ; les fièvres éruptives anomales continuent de régner même ſur les adultes ; les fièvres ſynoques rémittentes, du caractère des putrides-malignes, continuent à ſe manifeſter. Il s'eſt montré, contre l'ordinaire, plus de maladies aiguës de ce genre parmi les femmes ; ces maladies aiguës ſe manifeſtent toujours avec la diarrhée ; & les fièvres aiguës moins graves, tiennent plus ou moins de la conſtitution catarrhale.

Vers le milieu du mois les affections catarrhales & rhumatiſmales ont paru dominer ; les fièvres rouges ont été moins nombreuſes, mais elles n'ont pas entièrement diſparu. La petite-vérole continue de régner ; elle eſt devenue confluente, grave & meurtrière. Les ſynoques bilieuſes ſont communes. Les fièvres intermittentes tierces, doubles-tierces & quartes, ont paru renaître avec force, & ſont très-rebelles ; les maux de gorge & les ophthalmies ſont très-fréquens.



## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
## AOUST 1785.

| Jours du mois. | THERMOMETRE. | | | BAROMETRE. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | *Au lever du Soleil.* | *A deux heures du soir.* | *A neuf heures du soir.* | *Au matin.* | *A midi.* | *Au soir.* |
| | *Dégr.* | *Dégr.* | *Dégr.* | *Pouc. Lig.* | *Pouc. Lig.* | *Pouc. Lig.* |
| 1 | 11, 3 | 19, 3 | 15, 0 | 27 10,11 | 27 10, 6 | 27 9, 7 |
| 2 | 12,15 | 22, 6 | 16, 4 | 27 9, 0 | 27 8,10 | 27 7, 9 |
| 3 | 14, 0 | 17, 8 | 11,11 | 27 6, 7 | 27 6, 0 | 27 7, 2 |
| 4 | 11,19 | 19, 0 | 13, 8 | 27 7, 2 | 27 7,10 | 27 8, 9 |
| 5 | 11,16 | 14, 8 | 14, 5 | 27 9, 4 | 27 9, 8 | 27 10, 4 |
| 6 | 11, 0 | 17, 2 | 13, 8 | 27 10, 9 | 27 10, 9 | 27 10, 9 |
| 7 | 10,11 | 19,15 | 12,17 | 27 10, 6 | 27 10, 7 | 27 10, 8 |
| 8 | 10, 5 | 15,14 | 13, 8 | 27 10, 2 | 27 9, 3 | 27 8, 2 |
| 9 | 10, 0 | 12,15 | 11, 8 | 27 8, 0 | 27 8,10 | 27 9, 9 |
| 10 | 8,10 | 13, 7 | 10,14 | 27 10, 8 | 27 11, 4 | 27 11,10 |
| 11 | 7,18 | 17,15 | 12, 2 | 27 11, 9 | 27 11, 5 | 27 10, 9 |
| 12 | 8,17 | 18, 0 | 15, 9 | 27 9, 8 | 27 8, 1 | 27 5, 5 |
| 13 | 11,16 | 14, 6 | 11, 0 | 27 8, 0 | 27 8, 3 | 27 8, 3 |
| 14 | 9,19 | 10, 5 | 9, 4 | 27 8, 0 | 27 8, 2 | 27 8, 9 |
| 15 | 9,15 | 15, 4 | 11,17 | 27 9, 3 | 27 10, 5 | 27 10, 7 |
| 16 | 9, 0 | 15, 0 | 11,14 | 27 10, 1 | 27 9, 7 | 27 9, 2 |
| 17 | 10, 0 | 11, 5 | 10, 0 | 27 8,10 | 27 8, 4 | 27 8,10 |
| 18 | 10, 0 | 13, 0 | 10,11 | 27 9, 4 | 27 9, 7 | 27 9,11 |
| 19 | 9, 10 | 15, 0 | 10,19 | 27 10, 4 | 27 10, 0 | 27 10, 0 |
| 20 | 8, 8 | 15, 1 | 10, 5 | 27 9, 6 | 27 9, 0 | 27 9, 0 |
| 21 | 8, 17 | 14,18 | 10,13 | 27 8,10 | 27 8,11 | 27 9, 5 |
| 22 | 10, 0 | 14,12 | 10, 0 | 27 10, 3 | 27 10, 7 | 27 10, 9 |
| 23 | 9, 0 | 17,17 | 12, 3 | 27 10, 3 | 27 10, 0 | 27 10, 0 |
| 24 | 9,18 | 16, 2 | 13, 1 | 27 9, 1 | 27 8, 3 | 27 7, 8 |
| 25 | 9,15 | 16, 8 | 12, 0 | 27 7, 2 | 27 6, 6 | 27 6, 8 |
| 26 | 11,11 | 14, 9 | 9,15 | 27 7, 8 | 27 9, 4 | 27 11, 2 |
| 27 | 7,10 | 14, 3 | 8,16 | 28 0, 7 | 28 1, 1 | 27 1, 2 |
| 28 | 7,17 | 15, 0 | 10, 0 | 28 1, 4 | 28 1, 1 | 28 0, 7 |
| 29 | 8, 2 | 19, 7 | 13,12 | 27 11,11 | 27 11, 3 | 27 10, 7 |
| 30 | 12, 6 | 21, 8 | 17, 7 | 27 9, 8 | 27 8, 2 | 27 8, 7 |
| 31 | 13, 4 | 20, 4 | 13,17 | 27 8,11 | 27 9, 1 | 27 9, 5 |

## Vents et état du Ciel.

| Jours du mois. | *Le matin.* | *L'après-midi.* | *Le soir à 9 heures.* |
|---|---|---|---|
| 1 | N-E. nua. temp. | E. nua. cha. v. | E. nu. chau. ve. |
| 2 | E. cou. tempér. grai. de pl. to. | E. couv. chau. vent. | E. co. chau. ve. |
| 3 | S. couv. doux. | N-E.c.ch.v.pl.t. | S-O. n. tempér. |
| 4 | N. couv. doux. | S-O. co. ch. pl. | S-O. c. dou. pl. tempêt. tonn. |
| 5 | S-O. c. tempér. vent. | S-O. co. ch. v. pluie, tonn. | S-O. co. doux. |
| 6 | S-O. ser. temp. | S-O. cou. chau. | N-O. nu. chau. |
| 7 | S-O. nu. temp. | S-O. co. ch. pl. | N. serein, temp. |
| 8 | S-O. *idem.* | S-O. couv. ch. | S-O. c. d. v. pl. |
| 9 | N-O. co. temp. | N-O. c. do. v. pl. | N-O. co. temp. |
| 10 | N-O. couv. fra. | N. cou. doux. | N. ser. tempéré. |
| 11 | N. nuag. frais. | S-O. ser. chau. | N. ser. doux. |
| 12 | S-E. ser. frais. | S. nua. chau. v. | N. nua. cha. v. |
| 13 | S-O. co. fra. ve. | S-O.c.d.gr.depl. | S-O. co. fra. ve. |
| 14 | S-O. *idem.* | S-O.co.fra.v.pl. | S-O. c. fr. v. pl. |
| 15 | S-O. couv. fra. | S-O. cou. dou. | N. couv. frais. |
| 16 | S-O. *idem.* | O. co. dou. ve. | S-O. cou. doux. |
| 17 | S-O. n. tempé. | S-O.c.tem.v.pl. | S-O. n. frai. ve. |
| 18 | S-O. c. fra. ve. | O.c.v. fort & fr. | O.c.v. fort & fr. |
| 19 | O. brouill. frai. | N. nuag. doux. | N. ser. doux. |
| 20 | N. ser. frais. | O. co. do. plu. | N. ser. frais. |
| 21 | N-O. co. frais. | N-O. co. temp. | S-O.c.tem.v.pl. |
| 22 | S-O. c. frais. v. | S-O. c. temp. v. | N-O. co. temp. |
| 23 | N. ser. frais. br. | N-E. ser. cha. | N-E. ser. d. ve. |
| 24 | N. ser. tempér. | S-O. c. ser. te. v. | S-O. c. te. v. pl. |
| 25 | S-O. c. temp. v. | S-O.c.tem.v.pl. | S-O. *idem.* |
| 26 | E. c. temp. v. pl. | N-E. c. dou. pl. | N-E. n. tempér. |
| 27 | N-E. ser. fra. v. | N-E. ser. chaud. | N-E. ser. frais. |
| 28 | N-E. ser. frais. | N-E. *idem.* | N-E. ser. temp. |
| 29 | E. ser. frais. | E. cou. chaud. | E. nuag. chau. |
| 30 | S-O. ser. doux. | S-O. chaud. | S-O. vent. |
| 31 | N-O. fra. nuag. | N-O. nua. cha. | N. ser. chaud. |

## *RÉCAPITULATION.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Plus grand degré de chaleur.. | 21, | 8 deg. | le 30 |
| Moindre degré de chaleur. | 7, | 10 | le 27 |
| Chaleur moyenne..... | 13, | 2 deg. | |
| Plus grande élévation du mercure......... | *pouc.* 28, | *lig.* 1, 4, | le 28 |
| Moindre élév. du mercure. | 27, | 6, 0, | le 3 |
| Elévation moyenne. | 27, | 8, 11 | |

| | |
|---|---|
| Nombre de jours de Beau.... | 8 |
| de Couvert... | 18 |
| de Nuages... | 5 |
| de Vent..... | 10 |
| de Tonnerre. | 4 |
| de Brouillard. | 2 |
| de Pluie..... | 11 |

| | | |
|---|---|---|
| Quantité de Pluie....... | 34 | 4, lig. |
| Evaporation........... | 42 | 4 |
| Différence....... | 8 | 0 |

| | |
|---|---|
| Le vent a soufflé du N..... | 15 fois |
| N-E.... | 12 |
| N-O.... | 10 |
| S...... | 2 |
| S-E.... | 1 |
| S-O.... | 34 |
| E...... | 8 |
| O...... | 5 |

TEMPÉRAT. fraîche & humide.

MALADIES : petite-vérole & rhumes.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Plus grande séchereſſe.. | 41, | 0 deg. | le 20 |
| Moindre.............. | 4, | 0 | le 11 |
| Moyenne.......... | 26, | 5 | |

*A Montmorency, ce premier ſeptembre 1785.*

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois d'août 1786 ; par M. BOUCHER, médecin.*

Le temps a été si pluvieux ce mois, qu'il n'a point été possible d'achever la moisson durant son cours. Beaucoup de bleds ont germé sur terre ; &, pour comble de disgrace, ils étoient généralement attaqués de la carie. Du 14 au 22 du mois, les pluies ont été abondantes.

Il n'y a pas eu de grandes chaleurs : depuis le 5 jusqu'au 30, la liqueur du thermomètre ne s'est pas élevée au dessus du terme de 16 degrés. Le 3, elle s'étoit portée à celui de 19 degrés & le 4 à 20 degrés.

Le mercure dans le baromètre a toujours été observé au dessous du terme de 28 pouces, si ce n'est le 27, qu'il s'est élevé à 28 pouces, 1 ligne. Le vent a été Sud ou Sud-Ouest du premier au 15, & ensuite il a varié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 20 degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 9 degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
2 fois du Nord vers l'Est.
9 fois du Sud.
8 fois du Sud vers l'Ouest.
10 fois de l'Ouest.
9 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 26 jours de temps couvert ou nuag.
24 jours de pluie.
2 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité la dernière moitié du mois.

---

## *MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'août 1785:*

La fièvre continue bilieuse-pétéchiale a persisté dans le peuple, & s'est même considérablement propagée: elle n'a pas diminué d'intensité; mais, quoique la plus part des malades aient éprouvé les symptômes les plus fâcheux, peu de ceux dont la cure a été bien suivie, ont succombé. Il est survenu à quelques-uns, vers le declin de la maladie, des parotides critiques, qu'on a eu assez de peine d'amener à la suppuration, le pus s'étant fait assez ordinairement passage par le tuyau des oreilles. Les vésicatoires que nous avons fait appliquer dans nos hôpitaux à la plus part des malades, ont procuré les effets les plus favorables, lorsqu'on n'avoit pas attendu pour les appliquer que la maladie fût fort avancée. Ceux qui dans son début avoient été évacués par un émético-cathartique, & auxquels le ventre étoit resté libre durant le cours de la maladie, ont guéri

plus aiſément que les autres. Dans le cas d'abattement des forces vitales, nous avons obtenu les plus grands ſuccès de l'élixir fébrifuge d'Huxham, preſcrit dans une potion vineuſe.

Quelques perſonnes ont été attaquées de la fièvre continue phlogiſtique bilieuſe, portant à la tête, à laquelle quelques-uns ont ſuccombé, plutôt par le défaut d'un traitement convenable, que par la violence de la maladie.

Nombre de perſonnes ont eſſuyé la diarrhée bilieuſe, ſur-tout après le 15 du mois : dans quelques ſujets, elle a été dyſſentérique & accompagnée de tranchées vives. L'ipécacuanha a été généralement indiqué dans le commencement, & même dans le progrès de la maladie ; mais dans ce dernier cas, la ſaignée étoit préalablement indiquée.

La petite-vérole n'étoit pas encore anéantie : elle a paru même ſe réveiller vers la fin du mois. Un jeune ſeigneur de l'Artois, domicilié depuis peu en cette ville, a ſuccombé à la confluente maligne.

La fièvre tierce & la double tierce ont encore été communes.



# NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## ACADÉMIE.

Acta Acad. Imp. Petrop. pro anno 1779. Pars prior. *In-4° de 431 pages, avec douze planches. A Pétersbourg, de l'imprimerie de l'Académie des ſciences, 1782.* Pars poſterior *de 442 pag. avec dix-huit planches. A Pétersbourg, de la même imprimerie, 1783.*

1. Le premier volume préſente d'abord des notices relatives à l'embrâſement ſpontané de Cronſtadt, & aux expériences faites à ce ſujet; par M. le comte *de Czerniſchew.*

On lit enſuite une deſcription à laquelle eſt jointe la repréſentation en grandeur naturelle des parties génitales d'un rhinoceros à doubles cornes; par M. *Sparmann.* Cette partie n'avoit que ſept pouces de long, & que ſix pouces de tour à ſa baſe: le petit diamètre du gland étoit d'un pouce, & le grand d'un pouce quatre lignes. L'animal avoit onze pieds de longueur, ſept pieds de hauteur, & douze pieds de tour. Le même auteur a examiné un autre rhinoceros de la même eſpèce, qui étoit de quelques pieds plus long, & qui avoit des cornes bien plus grandes, ſans que la partie ſexuelle de celui-ci eût la moitié de plus que celle du premier. Il conclud de-là que l'accouplement du rhinoceros ne ſe fait pas de la manière dont M. le comte *de Buffon* le préſume.

Les Mémoires qui composent la classe de physique sont, 1°. celui de M. *C. F. Wolff*, dans lequel cet académicien décrit avec beaucoup de soin les plis, les rides, les sinuosités, les cellules, les enfoncemens & les autres inégalités de la surface interne de la vésicule du fiel, & des deux conduits biliaires.

2°. La description du muscle cutané du hérisson.

3°. La description d'une nouvelle espèce de *carus* de la mer Rouge & de la Méditerranée, à laquelle M. *Wolff* donne le nom de *maxillosus*, à cause de la prolongation de sa mâchoire inférieure. Ces trois Mémoires sont accompagnés de planches.

4°. Une observation concernant deux époux de Tobolsk, qui ont une électricité si forte en hiver, qu'ils font essuyer des commotions électriques à quiconque les touche. M. *Oseretskowsky*, qui a communiqué cette observation, avertit qu'il n'a pas été à même de s'assurer, par sa propre expérience, de la réalité de ce phénomène.

Les articles de physique de la seconde partie sont,

1°. La description de deux poissons appellés *Murænoïdes* & *Simus*.

2°. Des recherches sur la destination des parties du corps humain en général, & en particulier sur l'utilité des plis de la vésicule du fiel dans certains animaux; par M. *C. F. Wolff*. L'auteur a placé à la tête de ces Recherches la description de deux filles venues au monde accollées ensemble depuis la poitrine jusqu'au nombril, & dans l'une desquelles le canal intestinal se terminoit au duodénum.

Selon cet auteur, les plis de la véſicule du fiel ſervent à retenir la bile, & à en retarder l'écoulement. La conformation des vaiſſeaux dans le foie, leurs angles, leur direction, leurs diviſions, &c. ne contribuent en rien à la ſécrétion de la bile; c'eſt dans la véſicule que toutes les particules vapides, aqueuſes, gélatineuſes de ce récrément, ſont abſorbées; la bile verſée dans le duodénum à l'aide du conduit cholédoque, s'incorpore tellement au chymus, qu'elle change de nature, perd ſa couleur; & au lieu de communiquer à ce mélange une couleur jaune, elle l'imprégne d'une couleur griſe ou blanche. Vers la fin du jéjunum, il s'y mêle une autre portion de bile qui tranſſude de la véſicule, pénètre les parois de l'inteſtin ſans y ſubir les mêmes changemens que dans ſon alliage au chymus: elle conſerve au contraire ſa couleur & ſes propriétés juſqu'à ce qu'elle ſoit évacuée avec les excrémens.

3°. La deſcription de quelques végétaux propres à la Sibérie; par M. *Pallas*. L'auteur s'eſt convaincu que les plantes dont on traite dans la Flore orientale ne croiſſent qu'au-delà du Baikal. On lit enſuite les deſcriptions de l'*Aquilegia viridiflora*, de l'*Aſphodalus altaïcus*, de la *Nepeta annua*, du *Peucedanum redivivum*, & du *Siſon crinitum*.

4°. La deſcription de la chèvre du Caucaſe, extraite des papiers de M. *Guldenſtædt*; par M. *Pallas*. Cet animal n'habite que les rochers les plus eſcarpés du Caucaſe. Le mâle a des cornes beaucoup plus grandes que nos boucs ordinaires; mais celles de la femelle ſont plus petites que les cornes de nos chèvres domeſtiques. On a joint des planches à ces quatre Mémoires.

5°. L'analyse chimique de quelques espèces de lichens; par M. *Georgi*. Les lichens que ce savant professeur a soumis à l'examen, sont les *L. farinaceus*, *glaucus*, *physodes* & *pulmonarius*. L'eau extrait de ces lichens un mucilage qui, étant séché, devient aussi transparent que la gomme arabique: le seul *lichen pulmonarius* fournit un mucilage un peu acerbe: la quantité de gomme que renferment ces végétaux, est de six gros par deux onces. L'esprit de vin se teint en verd & acquiert un goût très-amer par l'infusion avec ces végétaux. L'analyse par la voie séche, n'a rien produit de particulier; & au moyen de l'incinération, on a obtenu de l'alkali végétal, &c.

---

Onomatologia medica-practica, &c. C'est-à-dire, *Encyclopédie portative pour les médecins cliniques, rédigé par ordre alphabétique; par une société de médecins: premier volume, grand in-8° de deux alphabeths, seize feuilles. A Nuremberg, chez* Raspe, 1783.

2. L'objet des auteurs est de travailler en faveur des médecins à qui leur fortune ne permet pas de se procurer une bibliothèque nombreuse, & de leur offrir, 1°. des dissertations concises sur des sujets de pratique, dans lesquelles ils exposeront néanmoins avec clarté tout ce qu'il est essentiel de savoir; ensorte qu'ils s'attacheront à tenir un juste milieu entre

l'aridité des abrégés ordinaires & la prolixité de la plus part des traités.

2°. De donner l'explication de plusieurs termes de l'art peu usités, tombés presque en désuétude, & dont l'emploi peut gêner dans la lecture de certains auteurs qui s'en servent encore.

3°. De s'attacher particulièrement à tout ce qui peut intéresser la médecine légale & la police médicinale; ensorte qu'ils réuniront avec le plus grand soin les moyens les plus propres à hâter les progrès de ces sciences, & à instruire les médecins hors d'état de rassembler les éclaircissemens répandus dans un grand nombre d'ouvrages très-difficiles à compulser.

4°. De leur présenter un recueil de recettes choisies, tant de la médecine interne, que de la médecine externe. Ils déclarent non-seulement qu'ils seront extrêmement rigoureux dans leur choix, mais encore qu'ils espèrent de faciliter par-là l'art si difficile de dresser des formules.

Cet ouvrage sera compris en trois volumes médiocres; & pour rendre plus aisée l'exécution de ce plan, ils le font imprimer sur deux colonnes. Le volume qui a paru il y a deux ans, & qui s'étend jusqu'à la lettrine E, répond complettement aux promesses des auteurs, & fait augurer avantageusement du reste. L'Onomatologie est la plus complette que l'on connoisse, & on y trouve un très-grand nombre de termes dont les modernes ne se servent plus du tout, & que l'on rencontre cependant dans quelques anciens. Il nous a paru que la partie dogmatique & scientifique étoit faite avec soin. Les dissertations qui y sont relatives sont des

extraits des meilleurs ouvrages ſur chaque ſujet, & les rédacteurs ont eu l'attention d'indiquer les précautions les plus ſages dans chaque cas.

Pour donner une légère idée de leur travail, nous donnerons ici le précis de l'article *Amenorrhœa, ſuppreſſion des règles*. Ils font d'abord les recherches les plus exactes ſur les cauſes de cette ſuppreſſion, & expoſent enſuite la méthode curative la plus appropriée aux différentes circonſtances.

Une des cauſes les plus fréquentes du retard de l'apparition des menſtrues, eſt la foibleſſe de la conſtitution : il en réſulte un développement tardif de toutes les parties, & une certaine peſanteur dans l'exercice des diverſes fonctions qu'il eſt ſouvent également difficile & dangereux de combattre.

Une autre cauſe provient des choſes externes, & de celles qui exercent ſur le corps animal une certaine influence : telles ſont le climat, le genre de vie, les occupations journalières, les effets de l'éducation, &c. Dans les climats âpres, les règles ne percent que tard, tandis que ſous un ciel tempéré ou chaud, ſans être brûlant, les femmes ſont plus précoces, & que ſous la zone torride & ſous les cercles polaires, la menſtruation n'a point du tout lieu, ſi l'on peut s'en rapporter aux voyageurs.

Cet écoulement périodique eſt quelquefois ſuſpendu avant le terme de ſa ceſſation, & ſans que la femme ſoit enceinte. Les nourrices foibles éprouvent ſouvent une ſuppreſſion, à cauſe de l'épuiſement où l'allaitement les jette : dans ces cas, les reſtaurans ſeuls peuvent con-

venir ; il ſeroit dangereux d'avoir recours aux emménagogues actifs & échauffans : de bons alimens, un repos ſuffiſant pour réparer les forces, la tranquillité de l'ame ; voilà les vrais moyens de rétablir chez elles cette évacuation.

Les diverſes indications curatives tendant à rappeller le flux des menſtrues ſont, 1°. lorſqu'il eſt arrêté faute d'une quantité ſuffiſante de ſang, de conſeiller des alimens ſucculens, de facile digeſtion, & qui ne ſont pas échauffans, un ſommeil prolongé, plus de repos que d'exercice.

2°. Dans la pléthore vraie, de faire ſaigner du pied ; & dans la pléthore fauſſe, de ſubſtituer à la ſaignée les pédiluves tièdes ; un exercice modéré & une grande ſobriété. La malade dormira peu, & fera un uſage prudent de remèdes légérement laxatifs, tempérans, antiphlogiſtiques.

3°. Si le ſang eſt épais, tenace, &c. employer les atténuans, & préférablement à tous autres, la gomme ammoniac & le ſavon unis aux extraits amers.

4°. Les toniques ſont convenables toutes les fois que la ſuppreſſion eſt une ſuite de la foibleſſe. Les eaux minérales ferrugineuſes réuſſiſſent alors parfaitement.

5°. Quelquefois la ſuppreſſion eſt dûe au ſpaſme : on le combattra avec les calmans. Les auteurs comptent parmi les emménagogues proprement dits, la racine d'ellébore noir, & avec bien plus juſte raiſon, l'électricité.

Ils regardent comme rares les vices de conformation de l'utérus ou du vagin.

Quant à l'uſage des cathartiques, ils avertiſſent qu'il faut adminiſtrer des laxatifs très-doux

doux aux femmes, dont le ſyſtême eſt fort irritable, tandis que l'on fera prendre les aloétiques & le jalap aux ſujets vigoureux. Les ſpiritueux, les eſſences aromatiques & les échauffans donnés avec ménagement, ſont utiles pour les tempéramens phlegmatiques.

De uſu opii in febribus intermittentibus : *Diſſertation ſur l'uſage de l'opium dans les fiévres intermittentes ; par* JEAN-JACQUES SCHAERTLICH *de Schwarsbourg, docteur en médecine. A Gottingue, chez* Dieterich ; *& ſe trouve à Strasbourg, chez* Kœnig. 1783. *In-4° de 24 pag.*

3. Après l'énumération des principaux médecins qui ont employé ou conſeillé l'opium contre les fièvres intermittentes, avant M. *Lind*, l'auteur décrit la thérapie de ce dernier, qui conſiſte particulièrement à faire prendre aux fébricitans le remède dont voici la formule :

*Eau de fontaine*, une once & demie ;
*Eau alexitère ſpiritueuſe* ; } ãa.
*Sirop diacode*, } deux gros ;
*Du laudanum liquide*, quinze à vingt gouttes.

Ce médicament pris dans la pyréxie, ne ſoulage point pendant l'accès ; il n'en empêche point le retour ; il l'éloigne quelquefois, mais très-rarement. Au contraire, ſi on le prend demi-heure après que la chaleur fébrile a commencé, il procure preſque toujours un prompt

soulagement, il arrête & diminue l'accès, soulage la tête, emporte la chaleur brûlante de la fièvre, procure la sueur, jointe à une agréable souplesse dans la peau; cette sueur est toujours plus abondante que chez les malades qui n'ont pas pris d'opium : il cause souvent un sommeil agréable, après lequel le malade se réveille trempé de sueur, & singulièrement soulagé. Aucuns de ceux qui ont usé d'opium n'ont été attaqués d'hydropisie ou de jaunisse.

M. *Schaertlich* nomme ensuite les médecins qui ont suivi l'exemple de M. *Lind*; il démontre l'utilité de l'opium joint au quinquina, lorsque la diarrhée ou quelqu'autre symptôme s'associe aux fièvres intermittentes. Les cas où l'opium doit être proscrit, sont encore exactement indiqués.

L'opium, dit-il, ne doit être administré qu'après avoir détruit les vers, les obstructions, la bile, la pituite, la saburre. Sans cette évacuation préliminaire cette substance, ainsi que le quinquina, pourroit occasionner de grands ravages.

Quant aux fièvres intermittentes qui accompagnent les maladies vénériennes, M. *Schaertlich* pense qu'on pourroit y employer l'opium, même avant que la cause matérielle fût éloignée, attendu, dit-il, qu'il détruit le virus vérolique, qu'en même temps il agit convenablement sur le systême nerveux : cependant M. *Schaertlich* voudroit encore quelques nouvelles expériences avant que d'adopter cette méthode.

Cette dissertation intéressante est dédiée à *Louis Gonthier*, prince souverain de Schwarsbourg.

Practical obſervations on the more obſtinate and inveterate venereal complaints, &c. by F. SCHWÉDIAUER, D. M. *in-8° de 233 pag. A Londres, chez* Johnſon, 1784.

Cet ouvrage vient d'être traduit ſous ce titre.

*Obſervations pratiques ſur les maladies vénériennes, traduites de l'anglois de M. SWÉDIAUR, docteur en médecine; par M. GIBELIN, docteur en médecine, membre de la Société médicale de Londres, &c. in-8° de 384 pag. A Paris, chez* Cuchet, *libraire, rue & hôtel Serpente.*

4. La maladie vénérienne eſt une des affections du corps humain qui a le plus exercé les médecins & les chirurgiens, & qui a donné matière à plus de traités & de livres. Celui que nous annonçons ne doit point être confondu avec la plupart d'entre eux; il eſt le fruit de l'expérience d'un praticien profond & éclairé. L'objet de l'auteur n'eſt point de donner un traité complet des maladies vénériennes. Son but a été de rendre publiques les obſervations qu'il a eu occaſion de faire ſur les affections vénériennes les plus opiniâtres & les plus invétérées : cependant il ne ſe borne pas là; il diſcute avec beaucoup de diſcernement divers points de controverſe ſur l'origine, ſur la nature & ſur les caractères eſſentiels de la vérole.

Il eſt du ſentiment de *Sanchez*, à l'égard de l'époque de ſa première apparition ; il la croit antérieure à celle qu'on lui aſſigne, ſans pourtant ſe croire en état de la fixer.

Il conſidère la gonorrhée comme une inflammation locale, accompagnée de l'excrétion d'une matière puriforme par l'urètre chez les hommes, & par le vagin chez les femmes. Il penſe que cette matière n'eſt point un véritable pus, encore moins du ſperme ; mais le mucus de l'urètre ou du vagin, ſéparé en plus grande quantité que de coutume, & altéré dans ſa couleur & dans ſa conſiſtance par le *ſtimulus* vénérien appliqué à ces parties : c'eſt, ſelon lui, une erreur que de regarder cet écoulement comme provenant toujours d'un ulcère dans l'urètre. Il eſtime que les gonorrhées peuvent être produites, & le ſont très-fréquemment, par le même virus vénérien qui, appliqué à d'autres parties du corps, produit des chancres & d'autres ſymptômes de vérole. Il faut voir dans l'ouvrage même les raiſons démonſtratives ſur leſquelles l'auteur fonde ſon opinion. Il diſtingue la gonorrhée ſyphilitique ſimple de celle qui eſt compliquée, ou accompagnée d'un ulcère dans l'urètre. Cette dernière n'eſt pas ſuſceptible de guériſon radicale ſans l'uſage intérieur du mercure, tandis que la première ne l'exige jamais, ou l'exige rarement. Une idée ſingulière qu'a eue l'auteur, eſt d'inoculer le virus vénérien dans l'urètre, pour rétablir un écoulement ſupprimé. Il dit avoir pluſieurs fois éprouvé les bons effets de cette méthode.

Quant aux bubons vénériens, M. *Swédiaur* ne croit pas qu'on puiſſe les guérir par des frictions mercurielles faites ſur le bubon même ;

il ne veut pas non plus qu'on les amène à ſuppuration. Il regarde le mercure comme le vrai ſpécifique de la vérole; & il paroît que, ſans rejetter les autres méthodes de l'adminiſtrer, i donne la préférence aux frictions mercurielles en recommandant d'éviter la ſalivation. Peu de médecins ſeront de ſon ſentiment ſur la manière d'agir du mercure; car il croit que cette ſubſtance minérale & le virus vénérien, ſe neutraliſent à la manière des acides & des alkalis.

Un point intéreſſant, qui ſeul mériteroit un traité particulier, eſt celui qui regarde la vérole déguiſée & cachée ſous d'autres maladies, telles que phthiſie, rhumatiſme, fièvre, &c. Il cite un exemple frappant, rapporté par M. *Brambila*, premier chirurgien de l'Empereur, d'un phthiſique guéri par un remède anti-vénérien. L'auteur examine dans un chapitre particulier les affections vénériennes incurables par le mercure. Il penſe que le principal objet dans le traitement de ces affections, eſt de diſtinguer ſi elles doivent leur origine à un virus vénérien caché dans le corps, ou ſi elles ſont les effets du mercure; ou ſi, après avoir été originairement produites par le virus vénérien, elles n'ont pas changé de nature par le laps du temps, ou par d'autres circonſtances inconnues. Il a pluſieurs fois redonné du mercure avec ſuccès dans les cas de rhumatiſme, de douleurs oſtéoſcopes, de céphalalgie, pour leſquels ce remède avoit été mal adminiſtré; mais, dès que l'on s'eſt aſſuré que la maladie n'eſt pas l'effet du virus actuellement exiſtant, ou que du moins elle n'eſt pas diſpoſée à céder au mercure, il faut recourir à d'autres moyens. L'auteur recommande alors les antimoniaux,

le soufre d'antimoine, l'æthiops martial, ou le vin chalibé, & sur-tout une combinaison du fer avec l'éther vitriolique, ainsi que l'usage des bains & d'une décoction de salsepareille. Il a vu plusieurs fois le *decoctum lusitanum* produire de bons effets; mais il croit qu'aucun remède n'égale par son efficacité la décoction dont le docteur *Paullini* fait usage, & dont ce médecin prive l'humanité, en s'obstinant à en faire un secret.

---

A method of preventing or diminishing pain in several operations of surgery, *&c.* C'est à-dire, *Méthode de prévenir ou de diminuer la douleur dans plusieurs opérations de chirurgie; par* JACQUES MOORE, *membre du corps des chirurgiens de Londres. In-8° de 50 pages, avec une planche. A Londres, chez* Cadell, 1784.

5. Toutes les grandes opérations de chirurgie sont accompagnées de douleurs plus ou moins violentes; & certainement quiconque pourroit trouver un moyen d'en écarter, en tout ou en partie, ces souffrances, contribueroit au *prorata* à leurs succès. Il paroît que M. *Moore* s'est livré à ces réflexions aussitôt qu'il s'est attaché à l'étude de sa profession; &, quoique ses premières tentatives n'aient pas réussi, il n'a cependant point perdu courage; il a fait depuis de nouveaux essais; il a eu lieu d'en être plus content, & il espère enfin approcher de son but.

Les considérations sur la nature & les propriétés des nerfs lui ont d'abord suggéré l'idée de recourir à la section du tronc du nerf dont les divisions & les ramifications sont distribuées à la partie sur laquelle on veut opérer. Il s'étoit persuadé que cette section seroit peu douloureuse, & seroit un moyen efficace de rendre l'opération exempte de douleurs; mais, en y réfléchissant plus mûrement, il a bientôt reconnu l'impossibilité de cette méthode.

Il conçut alors que la compression répondroit mieux à ses fins; il en espéroit d'autant plus favorablement, qu'il se fondoit sur les effets que produit une fausse position, lorsqu'on est assis, & que le nerf sciatique est comprimé. Il s'imaginoit que le tourniquet seroit propre à procurer la compression nécessaire.

Il fit sur lui même les premières expériences, qui néanmoins trompèrent son attente. Une forte compression sur le nerf sciatique, précisément à l'endroit de son passage sous la tubérosité de l'ischium, n'émoussa point la sensibilité de sa jambe & de son pied. Cependant il reconnut ensuite que cette non-réussite venoit de ce que la compression n'avoit pas duré assez long-temps; car, ayant laissé une autre fois le tourniquet en place pendant quatorze minutes, son pied s'est tout-à-fait engourdi; &, dans l'espace d'une demi-heure, son pied, sa jambe & le côté extérieur de sa cuisse, sont devenus même insensibles aux piquures des épingles, quoiqu'une partie de l'intérieur de ses cuisse & jambe eût conservé un certain degré de sensibilité que M. *Moore* attribua à ce que les nerfs crural & obturateur n'essuyoient point de compression. Ayant ensuite lâché le tour-

niquet, la ſenſibilité & le mouvement de ſon extrémité ſont revenus en peu de minutes.

En conſéquence de ce ſuccès, M. *Moore* a fait conſtruire un bandage muni de deux compreſſes, dont il plaça l'une ſur les nerfs crural & obturateur, & l'autre ſur le nerf ſciatique à la partie ſupérieure de la cuiſſe; il appliqua enſuite le tourniquet, & l'ayant ſerré, il ne ſentoit plus les impreſſions douloureuſes dans toute l'étendue de cette extrémité.

L'auteur convient que cette compreſſion excite un certain mal-être; mais il remarque en même temps que cette ſenſation doit être bien inférieure aux douleurs de l'amputation, puiſqu'il a pu la ſupporter pendant une demi-heure.

Comme il pourroit réſulter quelque inconvénient de l'obſtacle porté à la circulation par l'application du tourniquet durant un ſi long eſpace de temps, l'auteur a inventé un inſtrument qui lui laiſſe ſon libre cours. Il a fait forger un reſſort courbe de fer, aſſez ample dans ſa courbure pour embraſſer la cuiſſe, & l'a recouvert de peau. A un bout de cet inſtrument eſt fixée une forte compreſſe de cuir que l'on place ſur le nerf ſciatique : l'autre extrémité contient un écrou qui reçoit une vis terminée en pelotte ovale, laquelle doit être appliquée ſur le nerf crural. Au moyen de cet inſtrument, la compreſſion ne ſe fait que ſur deux points preſque oppoſés; tout le reſte de la cuiſſe eſt libre. La gravure jointe à cet ouvrage repréſente un de ces *compreſſeurs* appliqué ſur la cuiſſe, & un autre qui peut ſervir pour les extrémités ſupérieures. Ce dernier doit être placé ſous l'aiſſelle, près de l'artère humérale.

Il eſt vrai que, ſelon l'auteur lui-même, le *compreſſeur* ne diminue pas la douleur dans les amputations de la jambe au deſſus du genou, au même point qu'il le fait lorſque l'opération eſt pratiquée au deſſous de cette articulation. Cette différence vient de ce qu'il y a quelques branches du nerf lombaire, du nerf obturateur, & des nerfs ſciatique & crural, qui n'ont pu être compriſes ſous les pelottes de l'inſtrument. Pour achever donc de ſupprimer tout ſentiment, M. *Moore* conſeille de laiſſer le tourniquet ſerré pendant quinze ou vingt minutes avant de procéder à l'opération.

Il décrit enſuite très en détail une amputation de la jambe faite au deſſous du genou, dans laquelle on a fait uſage du *compreſſeur*. M. *Hunter*, qui a conſenti à la demande de M. *Moore*, a été témoin du ſuccès de cet inſtrument. L'exactitude la plus ſcrupuleuſe oblige néanmoins l'auteur de remarquer que cette expérience auroit été plus déciſive, ſi l'on n'eût pas adminiſtré au malade un grain d'opium, environ un quart-d'heure avant de procéder à l'opération, dans la vue de prévenir les douleurs conſécutives de la plaie.

Au reſte, l'auteur ne prétend point qu'une ſeule expérience puiſſe décider du ſuccès de ſon invention : il ſe croit toutefois autoriſé à ſolliciter les gens de l'art d'en faire de nouveaux eſſais. Il termine ſon opuſcule par le détail des avantages que ſon *compreſſeur* doit procurer, & par les réponſes aux objections qu'il ſuppoſe qu'on pourroit faire contre ſon uſage.



Scriptorum latinorum de aneurifmatibus collectio : *Collection d'ouvrages latins fur les anévrifmes ; publiée par les foins de M. THOMAS LAUTH, docteur en médecine, & profeffeur public, qui y a joint une préface. A Strasbourg, aux frais d'*Amand Kœnig, *libraire. 1785. In-4°. de 663 pag. avec quinze planches en taille-douce ; & fe trouve à Nancy, chez* Beaurain fils, *libraire.*

6. *Amand Kœnig* père, connu à Strasbourg par fa riche librairie & par fes talens perfonnels, a cru qu'il feroit utile de recueillir & de faire imprimer en un feul corps les divers écrits qui ont été publiés féparément dans plufieurs endroits fur les anévrifmes. La mort ne lui ayant pas permis d'exécuter ce projet, fon fils, héritier de la fortune & du mérite du père, s'en eft chargé ; c'eft à lui que nous fommes redevables de cette collection qu'il vient de publier. Pour ne rien laiffer à defirer dans cette édition, feu M. *Lobftein*, favant profeffeur de médecine à Strasbourg, avoit été prié d'y concourir. Deux chofes s'opposèrent à fon zèle & à fa bonne volonté, fes occupations multipliées & fa mauvaife fanté. Un de fes difciples, aujourd'hui profeffeur dans la même univerfité, a bien voulu en prendre le foin. Il a revu l'ouvrage & l'a enrichi d'une préface, qu'on peut regarder comme un abrégé exact de la doctrine établie fur les anévrifmes. Il donne la concordance des opinions différentes des auteurs fur l'anévrifme vrai, & fur l'anévrifme faux. Il fait

aussi l'histoire d'un anévrisme de l'aorte, qu'il a eu occasion de voir & d'observer, il y a quelques mois, dans l'hôpital de Strasbourg.

Les ouvrages qui composent ce recueil sont au nombre de huit.

I. *Des Anévrismes; par* LANCISI.

Le mérite de cet écrit est suffisamment connu. On sait quel jour il a particulièrement répandu sur les anévrismes internes.

II. *Du traitement chirurgical des Anévrismes externes, avec quelques remarques sur les Anévrismes internes; trois observations chirurgicales très-rares, & la description de l'Œsophagotomie, traduite du françois; par* CHARLES GUATTANI, premier chirurgien ordinaire de *Clément XIV*.

Cet ouvrage peut être regardé comme un guide sûr dans le traitement manuel des anévrismes internes. Il est rempli d'observations bien décrites, & de remarques curieuses.

III. *Des maladies anévrismatiques des viscères précordiaux; par* ANTOINE MATANI, professeur public dans l'université de Pise, de l'Académie de Montpellier.

On avoit à peine parlé des anévrismes du cœur & des parties précordiales, quand *Matani* publia cet intéressant traité. Il a fort bien rempli son objet; on y admire une érudition variée, & une théorie sage. Il y place à propos quelques remarques, & démontre l'affinité des concrétions polypeuses avec les anévrismes.

IV. *Dissertation anatomico-chirurgicale sur l'anévrisme, où l'on prend occasion de publier l'histoire intéressante d'un anévrisme de l'aorte; par* JACQUES VERBRUGGE.

On peut diſtinguer deux parties dans cette diſſertation. La première eſt conſacrée à l'hiſtoire de la maladie ; elle doit ſervir d'élémens pathologiques ſur les anévriſmes. La ſeconde traite en particulier de l'anévriſme de l'artère aorte. *Verbrugge* y raſſemble tous les exemples d'anévriſmes du cœur qu'il a trouvés épars dans les auteurs, & en ajoute un très-remarquable que voici.

Une femme portoit depuis quatre ans à la poitrine une tumeur anévriſmale, qui devint enfin ſi conſidérable, qu'elle repréſentoit un cône obtus, long de cinq pouces & demi, large de quatre à ſa baſe, & à peu près de deux & demi à ſa pointe. Cette femme étant entrée trop tard à l'hôpital, on lui adminiſtra vainement les meilleurs remèdes. Après quelque temps, la gangrène commença à ſe déclarer à la pointe de la tumeur : cette partie s'atténua & s'amollit tellement, qu'un jour la malade voulant lever de terre quelque choſe, la tumeur ſe rompit tout-à-coup avec une grande violence ; il en ſortit d'abord un morceau de polype, qui rempliſſoit la partie antérieure de la tumeur, & qui fut jetté aſſez loin avec la peau, devenue déja gangreneuſe ; enſuite un ſecond morceau beaucoup plus petit, ſuivi d'un ruiſſeau de ſang ; & enfin un troiſième, plus conſidérable encore que les deux autres, qui fut accompagné d'une grande hémorragie & de la mort malheureuſe de la malade. A l'ouverture du cadavre, on trouva un large trou qui perçoit le ſternum, auquel adhéroit un grand ſac anévriſmal dur & cartilagineux, formé en grande partie par la dilatation du tronc de l'artère aorte.

V. *Diſſertation inaugurale ſur un anévriſme*

*vrai externe à la poitrine, causé par une hémiplégie; par* JEAN-JACQUES WELTIN.

Cet opuscule renferme l'observation d'un anévrisme dont le siège étoit dans l'artère intercostale, & dont la cause encore plus rare, étoit une hémiplégie; c'est un paysan Suisse, âgé de quarante-cinq ans, qui en a fourni le sujet: il étoit d'ailleurs fort bien portant, & voyageoit à pied, lorsqu'il fut tout-à-coup attaqué d'un accès d'hémiplégie.

VI. *Observations sur les anévrismes de la cuisse, publiées sous la présidence d'*ADOLPHE MURRAY, professeur royal & ordinaire d'anatomie & de chirurgie dans l'université d'Upsal, &c.

On croit communément que les anévrismes de la cuisse sont très-difficiles à guérir; c'est pour combattre ce préjugé que M. *Murray* a publié ces observations : il y prouve que les anastomoses & les branches de l'artère fémorale sont plus considérables & plus nombreuses que celles de l'artère brachiale; qu'ainsi, malgré la lésion du tronc il n'en reste pas moins de grandes espérances de conserver le membre, & que l'opinion vulgaire est dénuée de tout fondement. Il cite des faits & des expériences à l'appui de son assertion.

VII. *Histoire & guérison d'un anévrisme faux qui s'étoit formé après la section de la veine basilaire; par* CHRÉTIEN-JACQUES TREW, médecin impérial, &c. &c.

Les symptômes de la maladie & son traitement, y sont donnés avec soin. L'observation, indépendamment de sa rareté, est très-intéressante par elle-même, & mérite d'être lue

pour les réflexions & pour les remarques que *Trew* y a jointes.

VIII. *Dissertation inaugurale sur l'anévrisme ; par* CONRAD *ASMAN*, docteur en médecine.

Cet écrit, sans contenir des découvertes particulières, comme la plupart des traités précédens, peut néanmoins encore se faire lire après eux. On y trouve une description bien faite des anévrismes en général, & la réfutation d'une nouvelle méthode de guérir ces tumeurs, proposée par *Lambert*, dans un livre anglois intitulé : *New method of tracting an anevrisme, &c.*

Cette collection très bien exécutée, est accompagnée de quinze planches gravées.

On peut l'envisager comme formant un corps de doctrine capable de satisfaire les desirs des médecins, & particulièrement le vœu du célèbre *de Haen*, qui s'écrioit : *Plût à Dieu que la connoissance des anévrismes fût plus certaine, & que, munie de signes pathognomoniques bien distincts, elle cessât de donner lieu aux erreurs les plus honteuses !* D'après cela nous invitons les médecins de se procurer ce riche recueil.

De signis cancri : *Des signes du cancer ; par M.* FRÉDÉRIC *STEPHAN*, *docteur en médecine & de la Société des curieux de la nature de Hales. A Leipsick, chez* Loeper, *1782. In-4° de 28 pag.*

7. M. *Stephan* y a rassemblé tout ce qu'on a dit avant lui sur le cancer ; il traite son sujet avec méthode & clarté.

A treatiſe on cancers, &c. C'eſt-à dire, *Traité ſur les cancers, avec une nouvelle méthode d'en faire l'extirpation, couronnée de ſuccès, &c; par* HENRI FEARON, *in-8°. A Londres, chez* Johnſon, 1784.

8. L'ancienne doctrine étoit qu'il falloit entretenir long-temps, & faire ſuppurer abondamment les plaies occaſionnées par l'extirpation du cancer, afin d'évacuer cette portion de la matière morbifique qui auroit pu être abſorbée & introduite dans le ſang, comme auſſi pour détruire les reſtes imperceptibles qui ſeroient échappés au tranchant. Le plus grand ſoin à ſuivre ces préceptes n'ayant pu aſſurer un ſuccès conſtant à cette opération, les artiſtes ſe ſont appliqués à faire de nouvelles tentatives pour prévenir les rechutes, & pour parvenir à une guériſon radicale. M. *Fearon* s'eſt mis au rang de ceux-ci; il propoſe de faire l'inciſion en long, & de conſerver le plus de peau qu'il ſera poſſible, ſi elle eſt ſaine, afin d'en réunir les bords après l'opération. Cette méthode lui a réuſſi dans des cancers aux lèvres, & il la croit également avantageuſe dans les cancers aux ſeins. L'expérience ſeule peut appliquer le ſceau de la vérité à cette prétention. La diminution de la douleur, la promptitude de la guériſon & la conſervation des forces, ſont peut-être des raiſons qui doivent exciter à faire des réflexions ſérieuſes ſur le mérite de cette nouvelle méthode, ſur-tout ſi l'on conſidère que le cancer eſt peut-être plus ſouvent

qu'on ne le penſe un vice purement local, & que l'épuiſement qu'entraîne la douleur, ſuivie d'une ſuppuration prolongée & abondante, jointe à un régime très-ſévère, à l'ennui, aux peines & aux craintes perpétuelles, doivent influer très-déſavantageuſement ſur la ſanté générale & particulière du malade.

---

*Remarques ſur l'inſtruction de M.* D'AUBENTON *pour les bergers & pour les propriétaires de troupeaux. A Amſterdam; & ſe trouve à Paris, chez* Gueſſier, *libraire-imprimeur au bas de la rue de la Harpe, 1785. Brochure in-8° de 54 pages, & quatre pour le titre & l'avertiſſement. Prix 1 liv. 4 ſ.*

9. Voici ce qu'on lit dans l'avertiſſement placé après le titre, et dans un autre qu'on trouve page 39.

« Cet écrit contient deux ſortes d'obſervations; les premières ſur les leçons & ſur les expériences; les ſecondes, ſur le plan de l'ouvrage. Le fonds de ce qui compoſe la partie principale de ces notes appartient à *Louis Idelot*, ancien berger, décédé au mois de Mars 1783, peu de tems après les avoir fournies. Dictées en ſtyle patois et irrégulier, *M. Carlier* les a recueillies, comme interprête, pour les rendre en ſtyle ordinaire. *Idelot* avoit alors exercé ſa profeſſion pendant cinquante-neuf ans. Ce qui ſuit eſt une addition de *M. Carlier*, ſur le plan de l'ouvrage, & ſur les par-

ties touchant lesquelles *Idelot* n'a pu prononcer avec netteté & connoiſſance de cauſe, comme ſur les treize premières leçons & ſur les expériences. Ce berger ne ſavoit ni lire ni écrire. »

Nous nous contenterons, pour mettre le lecteur à portée d'apprécier la valeur de ces remarques, de tranſcrire ici les idées des deux auteurs ſur la rumination. Le morceau eſt court.

§. 1er page 14. « On ne ſait pourquoi il eſt parlé deux fois ſi au long de la rumination, (dans l'Inſtruction de *M. d'Aubenton*, page 63 & 245,) ce n'eſt ni une maladie, ni une propriété d'eſtomac, particulière aux moutons. Le fait n'eſt ignoré d'aucun berger : non-ſeulement pluſieurs eſpèces d'animaux ruminent comme lui; il y a auſſi des hommes dont l'eſtomac eſt ſujet à ces ſortes d'affections. Voici ce que tient l'éditeur de quelqu'un qui l'éprouve habituellement. Elle a lieu dans le tems de la digeſtion, plus forte au commencement qu'au milieu & à la fin, plus fréquente lorſqu'on prend de l'exercice, que lorſqu'on reſte en place. Il eſt certain qu'elle eſt occaſionnée par des vents qui ſe forment dans l'eſtomac, pendant la digeſtion. Ils contribuent à mêler & à faire fermenter les matières, ou ils proviennent de cette fermentation qui mêle & reſſaſſe les alimens. La différence entre les vents des rots & ceux de cette ſorte de vomiſſement, conſiſte en ce que les gens ruminans ayant l'eſtomac large & profond, & mangeant ordinairement plus que d'autres, ces vents formés au fond de l'eſtomac, ramenent avec eux la nourriture broyée. S'il ſe

rencontre de petites portions d'alimens que la dent n'a pas assez moulues, le sujet les remâche de nouveau ou les rejette. Dans les personnes à petits estomacs, les vents s'échappent avec moins de force & sans repousser les alimens. Voilà, ce semble, l'explication la plus naturelle & la plus simple du prétendu mystère de la rumination. »

Cette explication satisfera-t-elle les physiologistes, & fera-t-elle oublier tout ce qui a été écrit sur la rumination depuis *Aristote* jusqu'à nous? Nous avons de la peine à nous le persuader : le but de la nature, en donnant quatre estomacs aux seuls animaux qui ruminent, n'a-t-il été que de former des vents?

[ Mais ceci ne mérite aucune réfutation ; ce n'est probablement qu'une très-mauvaise plaisanterie, qu'on prête même assez gratuitement à l'ignorant berger.]

M. *Carlier* dans ses Réflexions, qui forment le §. 2^e^, trouve mauvais le plan adopté par M. *d'Aubenton* ; il lui indique celui de son *Traité des bêtes à laines, in-4°* (*a*), comme un modèle qu'il auroit dû suivre, parce qu'il paroît qu'il a été généralement approuvé, quoiqu'il n'en soit pas de même du format & de la rédaction des matières de cet ouvrage ; aussi se propose-t-il, à l'aide des matériaux qu'il a recueillis depuis 14 ans, d'en donner une nouvelle

(*a*) Traité des bêtes à laine, *ou* Méthode d'élever & de gouverner les troupeaux aux champs & à la bergerie, &c; par M. CARLIER. Paris, *Vallat-la-Chapelle*, au Palais, 1770, deux volumes in-4°. de 891 pages, & 22 pour le titre, l'Avant-Propos, le Sommaire, &c.

édition, & de réduire les deux volumes in-4° en un ſeul volume in-12. Il eſpère auſſi, après cette ſeconde édition, donner un *Manuel des bergers*, (pag. 46, 47, 51.) Il y a quinze ans qu'il annonçoit déja un pareil ouvrage. Enfin, il fait par-tout l'apologie de ſa conduite & de ſes ouvrages depuis trente-deux ans; il établit un parallèle entre lui & M. *d'Aubenton*, dans lequel il ſe place toujours modeſtement au premier rang; & il conclut (pag. 42) que les expériences, les réflexions & les combinaiſons dont l'illuſtre auteur (pag. 53) ſe propoſe d'enrichir notre littérature, ne peuvent aboutir qu'à des connoiſſances locales de ſon troupeau, de l'effet des pâturages de l'Auxois, du régime uſuel adminiſtré par ſes bergers, & qu'il n'a pas fait un choix d'experiences propres à enrichir l'étude des troupeaux, & à perfectionner la matière, (pag. 40.)

---

*Nouvelles eaux minérales de Chateldon en Bourbonnois, avec des obſervations ſur leurs effets. A Londres, 1785, in-12 de 152 pages; ſe trouve chez* Didot le jeune, *quai des Auguſtins.*

10. C'eſt une addition faite à la brochure, publiée en 1779, ſous ce titre: *Précis ſur les eaux minérales & médicinales de Chateldon.* Ces deux livrets ont également pour auteur M. *Desbret*, doct. méd. On a rendu compte du *Précis* dans le Journal de Médecine, *février 1779*, tome lj, pag. 146. On a depuis répandu dans le public une feuille in-4°, (en 1780) concer-

nant les mêmes eaux, leur diſtribution, leur prix, & la perſonne même de M. *Desbret.* Comme on eſt aſſez inſtruit de tout ce qui regarde ces objets intéreſſans, il nous paroît inutile de nous en occuper.

---

Addenda ad floræ Nannetenſis prodromum, curante magiſtro FRANCISCO BONAMY, in univerſitate Nannetenſi doctore medico regente, & Facultatis ſuæ decano, botanices profeſſore, & urbis medico, regiæ Societatis medicæ Pariſienſis, regiarum Andegavenſis & Rupellenſis Academiarum, rei Agrariæ Aremoricæ, Rupellenſis, nec non Turonenſis ſocio. *A Nantes, chez* Brun, *1785. In-8°.*

11. C'eſt le complément de l'intéreſſante Flore de Nantes, par M. *Bonamy*, profeſſeur de botanique en l'univerſité de Nantes. Il contient près de ſoixante eſpèces récemment trouvées par M. *Bonamy*, & par pluſieurs curieux. Parmi ces plantes Bretonnes, on diſtingue la petite centaurée à fleurs jaunes, le petit chardon de Virginie, le grand *cochlearia* de Hollande, le genet épineux d'Angleterre, la juſquiame jaune, la lampette Portugaiſe, la cucubale maritime d'Italie, le tamarin d'Allemagne. Toutes ces eſpèces ne ſont pas abſolument communes en France. On remarque auſſi que le carthame, ou ſafran bâtard, croît ſpontanément à Noirmoutier, près de Nantes. (*Voyez*

cahier d'Avril 1784, de ce journal, tom. lxj, pag. 427.)

Dissertatio botanica de Gardenia: *Dissertation botanique sur la Garden; par M. CHARLES P. THUNBERG, professeur de botanique. A Upsal, 1780, in-4° avec 2 planches.*

12. M. *Thunberg*, de retour d'un voyage long & pénible, fut appellé à Upsal, pour être démonstrateur de botanique; &, à la mort de *Linné* fils, il a été nommé professeur. Riche d'un fonds considérable de découvertes botaniques, il s'est proposé de les publier par parties. Il a commence par un genre de plante, auquel M. *Ellis* a donné le nom de *Garden*, en l'honneur d'un médecin de ce nom, savant naturaliste dans la Caroline.

M. *Thunberg* trace d'abord l'histoire de ce genre, en établit le caractère, dont l'essence est d'avoir les anthères sessiles par le milieu à l'ouverture du tube de la corolle, le stigmate en massue, & une baie dont les semences sont imbriquées. Il fait ensuite le dénombrement des diverses espèces, qui sont au nombre de neuf, en donne la description & les synonymes, indique l'endroit où elles naissent, & en marque les différens usages.

Le professeur Suédois range la Garden dans l'ordre naturel des végétaux auxquels les botanistes ont donné le nom de *contourné*; il assigne le caractère naturel de cet ordre, & ajoute les vertus de la *periploca indica*, qui croît spontanément dans les lieux sablonneux & mariti-

mes de Ceylan. M. *Thunberg* a ſouvent employé avec ſuccès, comme vomitif, la racine de cette plante, au lieu de l'ipécacuanha, & à la même doſe.

Une eſpèce de ce genre, qui eſt la Garden de *Thunbreg*, eſt ici repréſentée avec beaucoup d'élégance. Sa fleur eſt ſuperbe.

Diſſertatio botanica de protea; ou *Diſſertation ſur la protée; par le même. A Upſal, 1781. In-4° avec cinq planches.*

13. La protée eſt un beau genre de plantes, auquel le chevalier *de Linné* a donné ce nom, à cauſe de la forme variée de ſes fleurs, ſelon les différentes eſpèces. M. *Thunberg* a enrichi ce genre d'un grand nombre de nouvelles eſpèces. Voici l'ordre qu'il ſuit dans cet opuſcule: L'hiſtoire littéraire du genre & de la découverte des eſpèces; la ſynonymie, le caractère naturel & eſſentiel, avec les variétés individuelles, la deſcription, le temps de leur floraiſon, le lieu où elles naiſſent; c'eſt le Cap de Bonne-Eſpérance pour toutes, exceptée la *protea ſerraria*, qui a été trouvée au ſud de la nouvelle Hollande, par M. *Banks.* A ces détails, le botaniſte ſuédois ajoute les figures des nouvelles eſpèces.

Le caractère eſſentiel du genre de la *protée*, conſiſte dans la corolle tétrapétale, au limbe de laquelle ſont inſérées les étamines; le germe eſt ſupérieur, & les ſemences nues.

Les eſpèces décrites par M. *Thunberg* ſont au nombre de ſoixante. Nous allons indiquer celles qui ont des propriétés reconnues.

1°. Il nomme *mellifere*, la *protée rampante* du chevalier *de Linné ;* ses capsules se remplissent souvent jusqu'à moitié, dans le temps de la floraison, d'un suc mielleux qui, purifié par la filtration & épaissi par un feu léger, donne un sirop bon contre la toux, l'enrouement, & les autres maladies de poitrine.

2°. La *protée argentée* est un joli arbre, dont les feuilles sont couvertes d'un duvet argenté. Au Cap de Bonne-Espérance on en forme de très belles forêts, pour procurer de l'ombre.

3°. La *protée grandiflore* est douée d'une écorce astringente, qui est en usage contre la diarrhée.

4°. La *protée spécieuse* offre aussi un suc mielleux.

Iris, quam Dissertatio botanica, &c. C'est-à-dire, *Dissertation botanique sur l'iris; par le même. A Upsal, 1782, avec deux planches.*

14. L'iris est un genre de plante qui a toujours mérité l'attention des médecins, des fleuristes & des botanistes; la variété & la beauté de ses couleurs, la forme élégante & singulière de ses fleurs, l'ont fait cultiver avec grand soin dans les jardins. Les médecins ont trouvé des vertus dans quelques espèces. La ressemblance intime de plusieurs, la structure des organes de la fructification, doivent attirer aux iris les regards particuliers des botanistes. Ils liront avec le plus grand plaisir cette dissertation digne de la réputation de M. *Thunberg*. On lui doit la découverte de neuf espèces nou-

velles de ce genre. L'on trouve ici la figure de cinq, & la description soignée de chacune.

Le caractère générique de l'iris est, selon M. *Thunberg*, une corolle héxapétale, dont trois pétales sont réfléchis, & trois élevés, avec trois stigmates en forme de capuchon, & à deux lèvres : ainsi ce genre diffère par sa corolle héxapétale, de l'ixia, du safran, du glaïeul & de l'antholyse qui en approche beaucoup, & on le distingue de la *moræa* qui lui ressemble encore plus, par les trois pétales élevés, & par la forme des stigmates.

M. *Thunberg* indique la place qu'occupe l'iris dans les différens systêmes ; trace les caractères spécifiques individuels, donne leur description, leurs synonymes; remarque le lieu de leur naissance, le temps de leur floraison.

On connoît les propriétés médicales de l'iris de Florence, de la Germanique, dite vulgairement *iris nostras*, & de celle de marais, ou faux acorus. Le botaniste suédois les détaille avec soin, & nous apprend de plus la qualité que quelques autres espèces, originaires d'Afrique, ont d'être bonnes à manger. Celle qui est surnommée *edulis* ou l'*esculente*, sert, au Cap de Bonne-Espérance, d'aliment aux hommes & aux singes. On rassemble leurs bulbes & leurs tiges par petits paquets : on les fait cuire légérement; & ainsi préparée, cette iris est d'un fort bon goût, & très-nourrissante. L'analogie devroit engager les botanistes à tenter quelques expériences sur nos espèces indigènes. Quelques-unes ont beaucoup d'âcreté, mais il pourroit y avoir des moyens de la leur enlever.

❦

Ixia

Ixia quam Diff. botanica delineatam, &c. C'eſt-à-dire, *Diſſertation botanique ſur l'ixia ; par le même. A Upſal, 1783. In-4°. avec figures.*

15. Le botaniſte Suédois, ſucceſſeur de *Linné*, donne ici, avec la ſagacité & la préciſion qu'on lui connoît, l'hiſtoire du genre de l'*IXIA*. Il place le caractère eſſentiel de ce genre dans la corolle tubuleuſe : le tube eſt filiforme, droit ; le limbe campanulé, égal, diviſé en ſix parties. Il y a trois ſtigmates ſimples. M. *Thunberg* remarque que la corolle n'eſt jamais héxapétale ; en conſéquence il exclud du nombre des *Ixia*, les eſpèces auxquelles *Linné* avoit donné le ſurnom de *chinenſis*, de *gladiata* & d'*africana*. Si d'un côté, M. *Thunberg* retranche de ce genre quelques eſpèces, il lui en rend quinze nouvelles, qu'il a trouvées dans ſes voyages, & dont il donne une deſcription détaillée d'après ſes obſervations particulières.

L'*ixia* eſt un genre de plantes, dont les eſpèces ſont plus curieuſes & plus agréables par la forme de leurs fleurs, qu'elles ne ſont utiles par leurs propriétés. Pluſieurs cependant peuvent ſervir d'alimens ; mais elles ſont plus recherchées des animaux que des hommes. En revanche, on les eſtime toutes pour la beauté de leurs fleurs, qui les fait cultiver avec ſoin dans les jardins d'ornemens. Les eſpèces ſurnommées *cinnamomea*, *pilo*z*a* & *falcata*, répandent la plus douce odeur le ſoir & la nuit ; elles ouvrent leurs fleurs vers les quatre heures du ſoir avec tant d'exactitude, qu'on pourroit les regarder comme une eſpèce d'horloge ; ce-

pendant elles restent fermées si le temps est tourné à la pluie, qu'elles présagent alors.

Les planches ajoutées à cette dissertation, offrent les figures de sept espèces, représentées avec beaucoup d'art & de vérité.

---

HALLERS, vorlesungen uber die gerichtliche Arzney wissenschafft, &c. C'est-à-dire, *Leçons de médecine légale, traduites en allemand sur un manuscrit latin, premier volume; par M. ALBRECHT DE HALLER, seigneur de Goumons-le-Juy & Eclagnens, chevalier de l'ordre Polaire, président de l'Académie royale des sciences de Gottingue, & de la Société de Berne, membre des Académies & Sociétés des sciences impériales & royales de France, Prusse, Hollande, Ecossoise, de Breme, Suédoise, des Arcades, Bavaroise, de Crang, d'Upsal, &c. du grand sénat de la république de Berne. In-8º de 500 p. y compris l'Introduction & les Tables. A Berne, de la nouvelle Société typographique, 1782.*

16. Ce Cours a été fait à Gottingue en 1751. M. *de Haller* s'est servi pour cet effet de la médecine légale de *Teichmeyer*. Son fils aîné a rassemblé par écrit ce qu'il a pu des explications de son père, & le traducteur l'a enrichi de nombreuses additions.

Dans l'introduction, on donne une idée générale du médecin-légiste, de la médecine légale & de son utilité.

L'éditeur, sans traiter en détail la partie littéraire de la médecine légale, en donne néanmoins un apperçu général très-satisfaisant. On trouve les premières traces de cette science dans les livres de Moïse ; cependant l'auteur sacré ne s'occupe principalement que de la police médicale. Les ouvrages d'*Hippocrate*, sur-tout ceux qu'on regarde comme supposés, contiennent beaucoup de choses relatives à la médecine légale ; & les jurisconsultes Romains en ont fait assez de cas pour adopter & introduire dans leur jurisprudence un grand nombre d'erreurs qui sont rectifiées dans ces leçons.

Pour faire prendre à cette science une certaine forme, il a fallu que l'anatomie vînt à son secours, & que la réforme générale dans les connoissances facilitât la découverte de la vérité. Les *Bohn*, *Ammann*, *Zacchias*, *Alberti*, *Reinesius*, *Valentin Zittmann*, *Fabricius*, *Bose*, *Clutz*, *Hebenstreit*, *Ludwig*, *&c.* lui ont ensuite fait faire des progrès rapides : cependant, il s'en faut de beaucoup qu'elle soit parvenue à sa perfection. Un catalogue par ordre alphabétique des auteurs dont les travaux ont enrichi cette science, termine cette introduction. Nous allons annoncer les objets traités dans les divers chapitres qui composent ce premier volume.

CHAPITRE PREMIER. *Des âges de l'homme.* L'auteur n'admet que trois âges ; l'enfance, l'âge mûr & la vieillesse. Il prétend qu'il est aisé de connoître la virilité, qu'elle se manifeste à des époques fixes, à moins qu'une habitude vicieuse n'en ait hâté le développement. Il

penſe que la formation des ſeins chez les femmes eſt un indice plus sûr de leur nubilité que l'apparition des règles. Les additions à ce chapitre concernent les probabilités de la durée de la vie humaine.

CHAP. II. *Des premier-nés.* La médecine ne peut décider cet objet que dans le cas d'une opération céſarienne, où il y auroit deux enfans renfermés dans la matrice : alors l'aîné ſera celui qui paroît le mieux diſpoſé pour un accouchement naturel.

CHAP. III. *De la néceſſité de pratiquer l'opération céſarienne ſur une femme groſſe qui vient de mourir, pour retirer de ſon ſein l'enfant qui y eſt renfermé.* Suivant l'auteur, les enfans extraits au moyen de cette opération, vivent rarement long-temps. Il conſeille enſuite d'ouvrir le ventre de la mère, même encore vivante, toutes les fois qu'il eſt impoſſible que l'enfant vienne au monde ſans cette opération, & lorſqu'il eſt ſitué hors de l'utérus. Il ſaiſit l'occaſion qui ſe préſente dans ce chapitre, pour indiquer un moyen de s'aſſurer de l'état d'une perſonne regardée comme morte. Ce moyen conſiſte à lui ouvrir de force, & autant qu'on peut, la bouche : l'irritabilité qui ſera excitée par ce tiraillement fera agir les muſcles adducteurs de la mâchoire inférieure, ſi la vie n'eſt pas encore éteinte. (Le relâchement des ſphincters décide, par la raiſon contraire, de la mort.)

CHAP. IV. *Du pucelage.* L'auteur commente ici en détail les diverſes preuves de virginité que *Teichmeyer* a établies ; elles ſont l'hymen, l'étroiteſſe & les rides du vagin, la groſſeur

& la réunion des glandes myrtiformes, la douleur & le ſaignement lors du premier coït. Feu M. *de Haller* penſe qu'en général l'hymen eſt un témoignage certain de la virginité : il a connu une pucelle de quatre-vingt-cinq ans, chez qui cette membrane étoit encore entière. L'étroiteſſe & les rides du vagin ne ſont point des ſignes sûrs : on peut avoir plus de confiance dans l'état des glandes myrtiformes ; mais, ſelon M. *de Haller*, rien ne dépoſe mieux en faveur de la virginité d'une fille, que le ſang qu'elle répand lors du premier coït.

CHAP. V. *De la groſſeſſe déguiſée.*

CHAP. VI. *De la groſſeſſe ſimulée.* L'auteur donne dans ces deux chapitres des préceptes très-utiles pour s'aſſurer de l'une & de l'autre ; mais on eſt étonné de voir ce grand phyſiologiſte déduire les nauſées & les envies de vomir des femmes enceintes d'un principe putride que le ſperme abſorbé du mâle communique au ſang, de la même manière que quelqu'autre miaſme putride qui infecte les humeurs.

CHAP. VII. *Des enfans ſubſtitués, de leur reſſemblance ou diſſemblance avec le père putatif.* Pour porter un jugement ſain ſur ces ſujets, il faut ſuppoſer qu'on s'eſt procuré les éclairciſſemens néceſſaires ſur la réalité de la groſſeſſe ; il faut examiner ſi la femme dont il s'agit porte les marques d'un accouchement récent ; ſi l'enfant a l'air d'un nouveau-né, ou d'un enfant venu au monde depuis quelque temps. L'auteur croit qu'on peut conjecturer que l'enfantement eſt récent lorſqu'on trouve 1°. un vagin très-dilaté ; 2°. une matrice volumineuſe;

3°. le bas-ventre mou, avec une peau lâche & pendante; 4°. enfin, du lait dans les mamelles.

La reſſemblance ne déſigne point le véritable père, ſinon dans le cas où un Nègre a engroſſé une blanche. Suivant notre auteur, les effets de l'imagination de la mère ſur l'embryon qu'elle porte dans ſon ſein, ne ſont que des chimères.

Chap. VIII. *Du temps où le fœtus eſt vivifié.* M. *de Haller* admet le ſentiment de ceux qui croient que l'enfant eſt vivifié dès le moment de ſa conception; par conſéquent une femme qui s'eſt fait avorter par quelque moyen, eſt coupable du crime d'infanticide, toutes les fois que ce qu'elle aura expulſé ainſi a une figure humaine.

Chap. IX. *Des naiſſances parfaites & légitimes.* Le principal objet de l'auteur eſt de fixer dans ce chapitre le terme précis du part. Pour cet effet, il a eu recours à l'anatomie, afin d'établir les ſignes les plus certains d'un fœtus qui n'eſt pas encore à terme; & l'éditeur dans ſes obſervations rapporte ce que M. *Plouquet* dit de plus intéreſſant ſur ce ſujet dans ſon ouvrage ſur les qualités phyſiques néceſſaires pour être habile à ſuccéder. L'auteur rejette les naiſſances tardives: il admet tout au plus celles de dix mois. Il avance qu'un fœtus perdroit la vie plutôt que de la conſerver par un plus long ſéjour dans la matrice, en conſéquence des cauſes qu'on prétend qui le rendent indiſpenſable; & de ce que les enfans morts ſont expulſés aſſez conſtamment au terme ordinaire, il conclud que la nature ne s'écarte pas faci-

lement des loix qui lui ſont impoſées. Il diſcute enſuite en détail les diverſes raiſons qu'on apporte en faveur des naiſſances tardives.

CHAP. X. *Des naiſſances tardives.* Tout ce que l'auteur dit dans ce chapitre ſe réduit à ſavoir ſi tel enfant peut vivre, ou s'il n'eſt qu'un avorton. Selon lui, la vitalité conſiſte en ce qu'un enfant venu au monde vivant porte avec lui les ſignes qui annoncent la poſſibilité de continuer la vie commencée. L'avorton eſt un fruit extrêmement délicat, (tels que les embryons de deux ou trois mois) qui ne préſente aucune apparence qu'il puiſſe vivre, qui eſt mal conformé, & qui s'écarte conſidérablement de la forme humaine. M. *de Haller* traite ici des moyens de faire avorter les femmes, & examine ſi, pour conſerver la mère, on peut ſacrifier un enfant à terme; ainſi que la queſtion ſuivante, lorſqu'une femme groſſe eſt attaquée d'une maladie très-grave, pour la ſauver, peut-on riſquer de la faire avorter? Il répond affirmativement aux deux queſtions; mais avec des reſtrictions qu'il faut lire dans l'ouvrage même, & qui ſemblent juſtifier ſa déciſion.

CHAP. XI. *De la ſuperfœtation.* L'auteur la croit poſſible toutes les fois que le fœtus n'a pas plus de ſix mois.

CHAP. XII. *Des faux germes & des môles.*

CHAP. XIII. *Des monſtres.* Un monſtre peut-il être regardé comme une conception légitime? Peut-il qualifier la femme aux droits & privilèges de mère? Ces demandes entrent néceſſairement dans le plan d'une médecine légale; & M. *de Haller* en les conſidérant, traite

en même temps fort au long de la formation des monſtres : il eſt d'ailleurs d'opinion que l'ourang-outang pourroit engendrer avec la femme.

CHAP. XIV. *Des hermaphrodites.* L'auteur a vu deux ſujets dont l'urètre, ſe terminant dans le périnée, imitoit aſſez bien une entrée de vagin. Il croit qu'il peut exiſter des hermaphrodites, quoiqu'ils ſoient rares ; mais il leur refuſe la faculté de jouir des plaiſirs phyſiques de l'amour des deux manières.

CHAP. XV. *De l'impuiſſance.* Ce ſujet eſt traité avec un ſoin particulier, tant par l'auteur, que par le traducteur qui, dans cette occaſion, a profité des lumières que MM. *Gruner*, *Plouquet*, *Niebuhr* & *Michaelis* ont répandues ſur cette matière.

CHAP. XVI. *De la ſtérilité.* Selon M. *de Haller*, la ſtérilité n'eſt une cauſe ſuffiſante de divorce en Europe que pour les têtes couronnées, & les perſonnes d'un très-haut rang. Il ſuffit pour le reſte des hommes, que la femme par ſa conformation n'excite point un dégoût inſurmontable, ou n'oppoſe point d'obſtacle invincible à la conſommation du mariage.

Ce premier volume eſt terminé par des citations que le traducteur a raſſemblées à la fin de l'ouvrage, afin de ne pas interrompre la lecture du texte.

Il eſt à deſirer qu'on voie bientôt paroître la ſuite de cet important écrit.

NOTA. Il eût été très-utile aſſurément de publier cet ouvrage en langue latine, pour en étendre plus aiſément les avantages à toute l'Europe.

## *SÉANCES de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, tenue le 21 août 1785.*

### PROCLAMATION DU PRIX.

M. *Maret*, Secrétaire perpétuel, en a fait l'ouverture; il a dit : L'Académie avoit demandé aux médecins de déterminer les signes auxquels, dès le début d'une fièvre continue ou intermittente, on reconnoîtra si elle sera maligne, & ceux qui, dans son cours, indiqueront le moment où la fièvre sera sur le point de prendre un caractère de malignité.

Parmi les pièces envoyées au concours, quatre ont fixé l'attention de l'Académie.

Celle qui a pour épigraphe :

*Genera morborum convenientius est repetere.*

a paru l'ouvrage d'un médecin instruit, & d'un bon observateur : la compagnie a cru devoir publiquement rendre ce témoignage à son auteur : elle a regretté, que la crainte de passer les bornes posées par la discrétion, ait retenu ce savant en-deçà du but, & l'ait empêché de donner au sujet, ainsi qu'il l'auroit pû faire, tout le développement qui étoit nécessaire.

Les trois autres pièces ont disputé le prix avec plus d'avantage, sans avoir cependant obtenu au même dégré les suffrages de l'Académie.

Toutes trois prises séparément, offrent des ouvrages faits pour remplir les vues de cette

compagnie, pour mettre les médecins cliniques à l'abri des surprises que pourroit leur faire la marche insidieuse des fièvres malignes ; mais comparées les unes aux autres, & considérées du côté de leur plan, & de son exécution, toutes trois présentent des caractères très-différens & un mérite relatif, qui dans le concours doivent influer sur leur sort.

Leurs auteurs sont tous des médecins très-éclairés, des médecins qui ont étudié les maladies au lit des malades, & pour qui le langage de la nature n'a rien d'inintelligible.

Mais l'un, pressé par le tems, n'a fait que tracer à grands traits les tableaux qu'il avoit à composer, & a négligé les détails qui pouvoient en augmenter le prix.

L'autre, entraîné par le desir d'épuiser la matière, ne s'est pas assez défié de son abondance, & souvent s'est permis d'employer des expressions qui déparent son style.

Tandis que le troisième planant, pour ainsi dire, sur son sujet, en a saisi l'ensemble avec une sagacité peu commune, a ordonné les parties de sa dissertation avec une intelligence qui porte partout la lumière la plus vive : il a dit tout ce qu'on pouvoit desirer qu'il eût dit, & n'a point égaré l'attention par des détails inutiles.

L'ordre, la clarté, la pureté du style, disons mieux l'éloquence, ajoutent au mérite du mémoire dont nous parlons : comme dissertation, cet ouvrage méritoit de réunir les suffrages ; il en auroit été digne encore comme discours oratoire.

Aussi l'Académie a-t-elle adjugé le prix à l'auteur de cette pièce, & partagé l'accessit entre ceux des deux autres.

La pièce couronnée a pour épigraphe un passage de Sydenham.

*Perturbatâ œconomiâ animali & quasi disjectâ, febris exinde deprimitur.*

Son auteur est M. *Voullonne*, ancien premier professeur de médecine en l'université d'Avignon : c'est pour la troisième fois que ce savant remporte le prix de l'Académie.

L'auteur d'une des pièces qui a partagé l'accessit, a gardé l'anonyme : sa dissertation a pour épigraphe une sentence d'Hippocrate.

*Ejusdem prudentiæ cujus est cognoscere morborum causas, etiam est nosse morbos sanare.*

M. *Samuel Benkoc*, docteur en médecine & en philosophie à Miskoles, ville du comté de Borsod, dans la haute Hongrie, est celui qui a également obtenu l'accessit.

Son mémoire écrit en latin, porte pour devise ce passage d'Horace.

. . . . . . . . . . . . *Si quid rectius istis,*
*Candidus imperti ; si non, his utere mecum.*

L'Académie se fait un devoir de révéler le noble désintéressement de cet auteur. Il n'ambitionnoit que l'honneur du triomphe : & à l'ouverture du billet cacheté qui renfermoit son nom, l'on a vu que s'il lui eût été décerné, son intention étoit que l'Academie fît de la médaille l'objet d'un prix, dont le sujet auroit été une question relative aux fièvres intermittentes.

L'Académie n'auroit pas pu proposer cette question, puisqu'elle a été l'objet du prix de

1781, & que ce prix fut diſputé avec tant de ſuccès par MM. *Voullonne* & *Strak*, qu'on donna une médaille à chacun de ces ſavans, quoiqu'il n'y en eût qu'une de promiſe.

Mais la Compagnie auroit prié M. *Benkoc* d'indiquer une autre queſtion de médecine.

Un extrait de l'ouvrage couronné va donner une idée du travail de M. *Voullonne*.

*Extrait du Mémoire de M. VOULLONNE.*

L'auteur débute par des diſcuſſions très-ſavantes ſur les diverſes opinions qu'on a des fièvres malignes : il donne enſuite la ſienne, établit que le trait caractériſque de ces maladies eſt

« Une diſproportion ſenſible, entre les forces du principe qui occaſionne la fièvre, & les efforts avec leſquels la nature excite la fièvre ; & il définit celle qu'on doit appeller maligne, une fièvre aiguë dans laquelle la nature ne déploie pas des forces proportionnées à l'énergie du principe morbifique. »

Il juſtifie cette définition par des réflexions très-lumineuſes ſur le principe morbifique & ſur la nature, & fait obſerver que

« Les efforts de la nature peuvent être dans une juſte proportion avec l'énergie du principe morbifique. »

« Que ces efforts peuvent excéder notablement cette juſte proportion. »

« Que ces efforts peuvent reſter notablement au-deſſous de cette juſte proportion.

« Enfin que le troiſième de ces rapports eſt celui qui conſtitue la claſſe des fièvres malignes. »

« Cette proportion peut être viciée, ou par l'énergie exceſſive du principe morbifique, ou par la foibleſſe des organes que la nature doit mettre en jeu ; d'où ſuivent deux genres de fiévres malignes :

Le premier où le principe morbifique eſt ſupérieur en forces ; & l'auteur nomme les fièvres de ce genre, *malignes vives*.

Le ſecond où la nature eſt trop affoiblie pour réagir avec force contre le principe morbifique peu énergique ; & il donne à ces fièvres le nom de *malignes lentes*.

Cette diſtinction, fondée ſur l'obſervation, fournit à l'auteur les diviſions de ſon ouvrage, & dans chacune il deſſine de main de maître, les traits qui caractériſent chacun de ces genres de fièvres.

Tous les ſignes, capables de les faire reconnoître dès leur début, ou bien au moment où elles vont perdre les apparences d'une fièvre bénigne, ſont expoſés avec une exactitude, avec une fidélité capables d'éclairer les perſonnes les moins inſtruites, de frapper ceux que les circonſtances ont mis dans le cas d'obſerver ces fièvres, & qui s'imaginent être de nouveau tranſportés aux lits de malades qu'ils ont traités.

Aucun des ſymptômes qui forme le diagnoſtic de ces fièvres, n'eſt échappé à la ſagacité de l'auteur : un tact fin lui en fait appercevoir ceux que l'on a ſouvent méconnus, mais qu'un praticien attentif ſe rappelle aiſément avoir vus.

M. *Voullonne* met la connoiſſance des cauſes de la malignité, au nombre des moyens capables de la faire reconnoître en la faiſant

prévoir ; mais cette connoiſſance ne lui paroît qu'un moyen acceſſoire : auſſi ne s'appeſantit-il pas ſur les détails, & en trace-t-il le tableau à grands traits, mais ſaillans.

La plus grande partie de cet ouvrage a pour objet la fièvre maligne continue ; & les principes que l'auteur y développe, ſont applicables à toutes les eſpèces de fièvres d'un caractère malin : mais comme l'Académie, dans ſon programme, a particulièrement interrogé les médecins ſur les fièvres intermittentes malignes, comme ces fièvres ont quelques ſignes qui leur ſont propres, l'auteur a traité ces maladies dans un article diſtinct, & de même que dans tous les autres, on trouve dans celui-ci les détails les plus lumineux.

Ce mémoire eſt terminé par l'énoncé, & par la ſolution ſatisfaiſante de quelques objections que l'auteur prévoit qu'on peut lui faire ſur ſa manière d'enviſager les fièvres malignes, ſur le ſilence qu'il a gardé relativement à la méthode à ſuivre dans le traitement de ces maladies : il fait obſerver avec raiſon au ſujet de celle-ci, qu'on n'eſt pas embaraſſé de traiter une maladie curable, lorſqu'elle eſt bien connue, & que l'Académie, bien perſuadée de cette vérité, a ſeulement demandé qu'on fît exactement connoître les fièvres malignes.

Ce précis du plan ſuivi par l'auteur, & des détails qui le rempliſſent, ſuffit pour faire prendre une idée du fonds de l'ouvrage ; mais nous avons dit que le ſtyle ajoutoit beaucoup à ſon mérite : un fragment de ce mémoire va prouver ce que nous avons avancé.

M. *Voullonne* a diviſé, comme on l'a vu, les fièvres malignes en vives & en lentes : après

avoir montré que dans les premières, l'énergie du principe morbifique, écraſe en quelque ſorte la nature, il prouve que dans les ſecondes, c'eſt la nature qui ne ſe défend point contre ce même principe, dont l'énergie eſt modérée ; puis analyſant les ſources de cette inaction, il en indique deux, la foibleſſe quelconque de la nature, ou ſon erreur quelconque; il ſous-diviſe celle-ci en erreur qui, dit-il, exténue le danger, & qu'il nomme erreur de ſécurité; & en erreur qui l'exagère, & qu'il appelle erreur de découragement.

Nous allons ici laiſſer parler l'auteur lui-même, pour qu'on puiſſe juger ſon ſtyle.

« Le découragement de la nature ! s'écrie M. *Voullonne*. Eh quoi! la nature eſt elle donc un être moral pour être capable d'eſpérance, de crainte, de courage, & de lâcheté? D'abord nous pourrions dire oui, en ſoutenant avec toute l'école de *Stahl*, que la nature dans l'homme n'eſt autre choſe que l'ame intellectuelle conſidérée ſous un certain rapport ; mais cette aſſertion nous jetteroit dans des diſcuſſions étrangères à notre ſujet : nous nous garderons bien de fonder nos principes ſur des opinions dont ils ſont abſolument indépendans : le méchanicien le plus entêté de ſon ſyſtême, le ſera-t-il aſſez pour nier l'influence des paſſions de l'ame ſur les mouvemens du corps? Non ſans doute, cet aveu nous ſuffit : ſi l'on veut que la nature ſoit un principe aveugle, ou même le ſimple réſultat de l'arrangement méchanique des organes, & que, par conſéquent, elle ne ſoit pas ſuſceptible de découragement, nous le voulons bien, le découragement ſera dans l'ame : mais cette paſſion,

ainſi que toutes les autres, produira les effets qui lui ſont propres, & ſur leſquels la machine ſera forcée de régler ſes mouvemens. »

« Or quels ſont ſur le corps humain les effets propres du découragement moral ? »

« Jugeons-en par le refroidiſſement de la peau, par la pâleur du viſage, par l'inſtabilité des jarrets, par l'immobilité du tronc, par le tremblement, & par la convulſion. Nous verrons par-tout la ſuppreſſion des forces, ou le trouble dans leur diſtribution : il faut donc reconnoître dans l'effroi moral, & dans le découragement qui en eſt la ſuite néceſſaire, une cauſe plus que ſuffiſante qui ſuſpend les efforts de la nature, en rompt l'harmonie, en déroute la marche, en égare la deſtination. Que faut-il de plus dans une fièvre pour réduire la nature à un état de détreſſe qui laiſſe tout l'avantage du côté du principe morbifique ? & par conſéquent, que faut-il de plus pour donner à une fièvre un caractère décidé de fièvre maligne lente ? »

Nous croyons qu'après la citation de ce morceau, il ſeroit ſuperflu d'en rapporter d'autres pour convaincre que M. *Voullonne* écrit avec autant d'éloquence, que de ſcience & de ſolidité.

*A Dijon, ce 1 Septembre 1785.*

MARET.



---

*SÉANCE de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, du 30 août 1785.*

DISTRIBUTION ET PROROGATION DE PRIX.

L'Académie avoit continué à cette année, le ſujet concernant la mixtion de l'alun dans le vin, & avoit annoncé qu'elle décerneroit pour prix, quatre médailles d'or, de la valeur chacune de 300 liv. à celui qui auroit ſatisfait aux différentes queſtions de ſon programme: ſavoir, deux médailles d'or de la fondation de M. *Chriſtin*; 300 liv. ajoutées par l'académicien qui a propoſé le ſujet, & pareille ſomme priſe ſur les fonds dont l'Académie peut diſpoſer.

Elle a eu lieu de ſe féliciter des délais & des encouragemens qu'elle a accordés pour parvenir à la ſolution d'un problême intéreſſant pour le public & pour les provinces. Elle avoit démandé l'examen phyſique & raiſonné de la diſſolution de l'alun dans le vin, conſidérée relativement à la conſervation du vin & à la conſervation de la ſanté, & avoit développé tous les objets qu'elle avoit en vue.

Le concours, ſans être nombreux, eſt digne de la plus grande attention par le mérite de chaque mémoire, & les profondes recherches des auteurs, qui tous s'accordent à annoncer le danger évident qui réſulte néceſſairement des vins alunés.

Le mémoire, (n°. 2, au concours) dont la

devise est *decepti specie recti*, démontre cette vérité d'une manière lumineuse ; & si les autres parties de cet ouvrage égaloient celle-ci, l'Académie n'eût pas hésité à lui décerner la couronne.

Le mémoire, (n°. 3.) *bibimus largis fata suprema scyphis*, est très-fort en principes, très-savant en chymie, & mérite beaucoup d'éloges.

Le mémoire (n°. 4), *sunt certi denique fines*, s'est fait particulièrement distinguer par une belle théorie, par un grand nombre d'expériences faites en grand, & par les vues neuves qu'il renferme ; cependant les Commissaires de l'Académie qui ont éprouvé le moyen proposé par l'auteur, pour reconnoître la présence de l'alun dans le vin, en comparant ce moyen avec ceux qui sont indiqués dans les mémoires précédens, n'ont pas eu lieu d'être pleinement satisfaits de l'efficacité des uns ni des autres ; sur quoi l'Académie a considéré que l'objet essentiel, après avoir démontré les dangers de l'alun dans le vin, étoit de se procurer, & de publier un moyen simple & certain, que chaque citoyen puisse employer avec facilité. Dans ces circonstances, elle a cru devoir accorder la couronne au mémoire n°. 4. *sunt certi denique fines*, & lui a décerné trois des médailles proposées. L'auteur de ce mémoire est *M. Roger*, de Grenoble, Docteur en médecine, le même qui a déja obtenu des lauriers dans cette Académie.

L'Académie s'est réservé néanmoins la somme de 300 liv. qui devoit être prise sur ses fonds, dans la vue de doubler le prix de physique, fondé par M. *Christin*, qu'elle aura à

distribuer en 1788, & de proposer de nouveau, dès-à-présent, pour sujet de ce prix double, cette unique question, dont la solution complette lui paroît de la plus grande importance pour le bien de l'humanité.

*Quelle est la manière la plus simple, la plus prompte & la plus exacte de reconnoître la présence de l'alun & sa quantité lorsqu'il est en dissolution dans le vin, sur-tout dans un vin rouge très-coloré ?*

Ce prix sera distribué en 1788, aux époques & aux conditions ordinaires. L'Académie eût vivement désiré d'avoir à distribuer en même temps le prix de 1200 liv. dont M. l'Abbé *Raynal* a fait les fonds, & dont le sujet ci-devant continué concerne *la découverte de l'Amérique.* Onze nouveaux mémoires ont été admis au second concours ; elle en a particulièrement distingué trois : savoir, 1°. celui qui est designé par la devise du prince Henri de Portugal, *le desir de faire le bien* ; 2°. celui qui a pour devise :

. . . . . . . . . . . . . . *Ferrea primùm*
*Desinet, ac toto surget gens aurea mundo.*

3°. Le mémoire dont la devise est : *Orbem conjungit utrumque*, sous l'emblême d'un navire.

Elle a considéré ces ouvrages comme vraiment dignes d'éloges, sans lui paroître d'un ordre assez supérieur, pour leur décerner le prix proposé par un homme célèbre sur un sujet aussi important ; en conséquence, elle a cru devoir encore renvoyer le prix à deux ans ; & le fondateur, dans une de ses lettres, approuvant cette espèce de sévérité, ajoute qu'elle peut & doit produire un bon effet.

Pour les prix d'*Hiſtoire naturelle ou d'Agriculture*, fondés par M. *P. Adamoli*, que l'Académie doit diſtribuer en 1786, elle propoſe le ſujet qui ſuit :

*Quels ſont les diverſes eſpèces de* Lichens *dont on peut faire uſage en médecine & dans les Arts ?*

*Les auteurs détermineront les propriétés de ces plantes par de nouvelles recherches, & des expériences.*

Ces prix ſont une Médaille d'or, de la valeur de 300 liv., & une Médaille d'argent : ils ſeront diſtribués en 1786, après la fête de S. Pierre ; & les mémoires, reçus au concours juſqu'au premier Avril ſeulement ; les autres conditions ſuivant l'uſage.

## *PRIX EXTRAORDINAIRE.*

L'Académie avoit fait annoncer qu'elle décerneroit, à la fin de l'année 1785, le prix propoſé par M. le *duc de Villeroy*, ſon protecteur, ſur *la réfrangibilité des rayons hétérogènes*, & qu'elle n'admettroit les mémoires au concours que juſqu'au premier Août. Elle a reçu dans le courant d'Avril, pluſieurs lettres ſans ſignatures, dans leſquelles on ſe plaint d'un auſſi court délai accordé pour la ſolution d'un problême difficile & important. L'Académie, qui, à cette époque, n'avoit admis au concours aucun mémoire, conſidérant que la condition ſeroit égale pour tous les concurrens, a cru devoir ſe rendre à ces repréſentations, & délibéra le 24 Mai dernier, de prolonger les délais aſſignés juſqu'au premier Avril de l'année 1786, ſuivant la pu-

blication qui en a été faite dans les principaux Journaux.

Le problême proposé par M. le duc *de Villeroy*, est conçu en ces termes :

*Les expériences sur lesquelles* Newton *établit la différente réfrangibilité des rayons hétérogènes, sont-elles décisives ou illusoires ?*

*L'examen dans lequels le auteurs entreront, doit être approfondi, & leurs assertions fondées sur des expériences simples, dont les résultats soient uniformes & constans.*

Le prix est une Médaille d'or de la valeur de 300 liv. Les mémoires seront reçus jusqu'au premier Avril : la proclamation sera faite dans la séance destinée à la distribution des prix après la fête de S. Louis.

Un père de famille, citoyen plein de zèle & de lumières, a désiré que l'Académie s'occupât d'un sujet relatif *aux voyages & à l'éducation de la jeunesse ;* il lui a demandé de proposer un prix de 600 liv. dont il a fait les fonds, à l'auteur qui, au jugement de l'Académie, aura le mieux rempli ses vues. Cette compagnie s'empresse de proposer le sujet, ainsi qu'il suit :

*Les Voyages peuvent-ils être considérés comme un moyen de perfectionner l'éducation ?*

Le prix de 600 liv. se distribuera en 1787, après la fête de St. Louis. Les mémoires seront admis au concours jusqu'au premier Avril de la même année, sous les conditions d'usage.

A la même époque, l'Académie proclamera le prix de 1200 liv. dont M. l'Abbé *Raynal*

a fait les fonds, & dont le ſujet a été continué & précédemment annoncé en ces termes:

*La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuiſible au genre humain?*

*S'il en réſulte des biens, quels ſont les moyens de les conſerver & de les accroître?*

*Si elle a produit des maux, quels ſont les moyens d'y remédier?*

Les auteurs qui ont déja concouru, ſeront admis à envoyer, ſous leur première deviſe, les changemens qu'ils croiront convenables; *cependant une nouvelle copie paroît préférable.*

On n'admettra au concours, que les diſcours ou mémoires qui ſeront envoyés avant le premier Mars 1787, le terme eſt de rigueur. Les autres conditions, ſuivant l'uſage.

*Nota.* Le prix double de Phyſique, dont le ſujet eſt de trouver *un moyen ſûr & ſimple de reconnoître la préſence de l'alun & ſa quantité, lorſqu'il eſt en diſſolution dans le vin*, a été propoſé de nouveau pour l'année 1788, ainſi qu'il eſt dit ci-deſſus.

*Signé*, DE LA TOURRETTE, Secrétaire perpétuel.

*A Lyon, premier Septembre* 1785.

## CONDITIONS.

Toutes perſonnes pourront concourir pour ce prix, excepté les Académiciens titulaires & les vétérans; les aſſociés y ſeront admis. Les mémoires ſeront écrits en françois ou en latin. Les auteurs *ne ſe feront connoître ni directement, ni indirectement*; ils mettront une deviſe a la tête de l'ouvrage, & y joindront un

billet cacheté, qui contiendra la même devise, leur nom & le lieu de leur résidence. Les Paquets seront adressés, *francs de port*, à Lyon, à M. *de la Tourrette*, secrétaire perpétuel, pour la classe des Sciences, rue Boissac;

Ou à M. *de Bory*, ancien Commandant de Pierre-scize, secrétaire perpétuel & bibliothécaire, rue Sainte-Hélene, pour la classe des Belles-Lettres;

Ou chez *Aimé de la Roche*, Imprimeur-Libraire de l'Académie, maison des halles de la Grenette.

---

## PROSPECTUS.

### *Traité d'anatomie & de physiologie, dédié au Roi; par M. VICQ-D'AZYR.*

[Cet Ouvrage, imprimé par DIDOT l'aîné, mêmes format, papier & caractères que le Prospectus, *in-fol.* grand papier, sera composé, 1°. d'une description méthodique du corps humain; 2°. d'une collection de planches en taille-douce, dessinées & gravées par M. BRICEAU, dessinateur du cabinet d'anatomie de l'école royale vétérinaire, représentant au naturel les divers organes de l'homme & des animaux, vus sous différentes faces & avec leurs principaux rapports, & suivies d'explications très-détaillées; 3°. de discours sur le méchanisme & les fonctions de ces organes.]

C'est avec empressement & avec plaisir que nous annonçons cet ouvrage, exécuté par un homme qui a fait de l'anatomie comparée une étude suivie & réfléchie, qui l'a enseignée avec célébrité, dans un âge où l'on n'est encore qu'auditeur, qui depuis l'a cultivée avec zèle,

& l'a enrichie de découvertes. Un tel ouvrage sera certainement très-utile, & deviendra pour l'anatomie même, une époque honorable. Au mérite bien connu de l'auteur, se joignent l'habilité d'un dessinateur exact & patient, la sagacité du premier typographe de la capitale, la dextérité d'un jeune graveur en caractères.

Quelle entreprise littéraire s'est jamais annoncée sous de plus brillans auspices !

Pour en faire connoître le plan, il suffira d'extraire le Prospectus même, que nous ne pouvons insérer dans sa totalité.

« Le spectacle des merveilles dont l'homme est environné, mérite sans doute, de sa part, autant d'attention que de reconnoissance ; mais lorsqu'il interroge tout ce qui est hors de lui, faut-il qu'il s'ignore lui-même. Les formes extérieures, les loix du mouvement, les élémens & la composition des corps lui fournissent des considérations importantes ; mais s'il ne sait point quels sont leurs rapports avec le méchanisme particulier de ses organes, ne perd-il pas le fruit le plus précieux de ses méditations & de ses recherches ? Qu'est-ce qu'une théorie des sensations, si elle n'est appuyée sur la description exacte des sens eux-mêmes ? L'examen des nerfs, de leur origine, de leurs connexions, n'explique-t-il pas un grand nombre de phénoménes, dont chacun est intéressé à connoître les causes, & sur lesquels il est si commun & quelquefois si dangereux de raisonner mal ? Pourquoi le mouvement du sang & de la lymphe, qui sont la source & l'aliment de la vie, ne seroit-il pas aussi-bien l'objet de notre étude, que la route & la direction des fleuves qui coulent sous un autre ciel, ou celles des

des aſtres qui ſe meuvent ſi loin de nos têtes? Qu'y a-t-il de plus ſatisfaiſant que de voir en quoi conſiſte cette ſupériorité ſur les autres animaux, dont la pluſpart des hommes ſont ſi fiers, ſans ſavoir quelle eſt ſa baſe & quelles ſont ſes limites; de conſidérer dans la ſérie des êtres l'ordre & l'étendue reſpective de leurs fonctions; de contempler enfin dans le monde vivant, dont une partie a déja été ſi éloquemment & ſi exactement décrite par deux écrivains illuſtres (*a*), quels ſont les reſſorts de ces mouvemens & leur analogie avec les nôtres? Il n'appartient qu'à l'anatomie de réſoudre ces problêmes.

Jamais il n'y eût un moment plus favorable à ces recherches: la phyſiologie eſt devenue plus ſimple en rejettant les ſyſtêmes dont elle étoit ſurchargée: l'anatomie de l'homme & celle des animaux ſe ſont enrichies d'un grand nombre de découvertes; & déja des hommes d'un rare mérite & d'une grande ſagacité, ont eſſayé d'appliquer les connoiſſances de la phyſique & de la chymie à la ſcience du corps humain.

Malheureuſement les travaux anatomiques ſont de nature à écarter toutes les perſonnes que leur état ne force pas à s'y livrer: non-ſeulement ils ſont dépourvus de cet agrément qui attire, ils ſont encore accompagnés de circonſtances qui repouſſent; de ſorte que, parmi tant de difficultés, ce n'eſt pas la curioſité qui manque à la plupart des hommes, mais les moyens de la ſatisfaire. J'ai cru pouvoir les

---

(*a*) M. le comte *de Buffon* & M. *d'Aubenton*.

leur procurer, en ſuppléant par des planches bien exécutées & nombreuſes, à l'avantage que l'inſpection des pièces & l'examen des objets eux mêmes offrent dans l'étude des autres ſciences à ceux qui les cultivent. Le ſecours des planches eſt d'ailleurs néceſſaire à ceux même qui ſont le plus verſés dans l'étude du corps humain : elles préſentent les proportions & les rapports des organes; & l'on y voit d'un coup-d'œil tous les détails que la deſcription la plus exacte réunit à peine.

L'exécution d'un projet de cette nature exigeoit le concours d'un artiſte habile, courageux & patient. M. *Briceau*, qui me ſeconde dans cette entrepriſe, réunit ces différentes qualités : ſes deſſins ont mérité l'approbation des anatomiſtes les plus célèbres. Les objets ont été meſurés dans toutes leurs dimenſions, & repréſentés dans la grandeur qui leur étoit propre; règle que nous ſuivrons avec ſcrupule, excepté dans les cas où nous aurons de très-grandes maſſes à repréſenter. On s'eſt efforcé de donner à chaque organe le ton de couleur qui lui eſt particulier, en employant un nombre ſuffiſant de cuivres.

Des planches finies avec un auſſi grand ſoin auroient perdu une partie de leur netteté par l'addition des lettres ou chiffres néceſſaires, ſouvent en très-grand nombre, pour l'explication des figures: nous avons évité cet inconvénient, en ajoutant à chaque planche coloriée une autre planche dans laquelle on ne trouve que le trait, ſur lequel ſont diſtribuées les différentes lettres de renvoi.

On peut diviſer en deux claſſes bien marquées les planches publiées juſqu'ici par les

anatomiſtes. La plus ancienne, qui eſt auſſi la plus nombreuſe, comprend celles où l'on n'a deſſiné qu'une partie iſolée & détachée de toutes celles qui l'environnent : ainſi les figures dans leſquelles *Vieuſſens* a décrit les nerfs, offrent des ramifications qui reſſemblent plus ou moins à des racines, ou à des branches d'arbres : les autres, exécutées par des artiſtes plus habiles, dirigées par des vues plus ſaines, repréſentent les viſcères & les différentes régions des organes, avec leurs rapports & connexions : ce genre eſt le plus difficile; mais il eſt le ſeul qui puiſſe rendre de véritables ſervices à l'anatomie. *Haller*, *Albinus*, *Santorini*, *Meckel*, *Zinn*, *Hunter*, MM. *Camper*, *Walter*, & quelques autres, l'ont employé avec un grand ſuccès, & ils en ont fait ſentir tous les avantages; c'eſt auſſi celui que j'ai adopté.

Il ſuit de ces réflexions, que ni les planches d'*Euſtachi*, ni celles de *Willis*, ni celles de *Vieuſſens*, ni tant d'autres du même genre, quoique louables ſous pluſieurs rapports, ne peuvent être inſérées dans cet Ouvrage. Il n'en eſt pas de même de celles qui ont été publiées par les modernes; pluſieurs ſont auſſi parfaites qu'on puiſſe le deſirer, & très-propres à orner ma collection : j'ai fait un choix de celles que je crois être dans ce cas; elles ſeront diſtribuées, avec les noms de leurs auteurs, dans les places qui leur conviendront le mieux, & je remplirai par de nouvelles planches toutes les lacunes qui pourront ſe trouver entre elles. J'avoue que, ſans ce ſecours, le projet que j'annonce excéderoit beaucoup la meſure de mes forces, & que je déſeſpérerois de pouvoir le conduire à ſa fin.

A la vérité il y a un grand nombre de parties du corps humain dont les détails n'ont point été deſſinés dans des planches que je puiſſe employer ; tels ſont le cerveau, le cervelet, une partie des viſceres de la poitrine, ceux du ventre, une partie des nerfs & des vaiſſeaux lymphatiques, les glandes en général, les aponévroſes, les membranes. Ces organes ſeront repréſentés dans des planches abſolument nouvelles ; mais les os, les muſcles, les vaiſſeaux ſanguins, quelques uns des organes des ſens, l'*uterus* & ſes annexes n'exigeront de ma part que le ſoin & l'attention néceſſaires pour adapter à mon travail celui des anatomiſtes qui m'ont précédé.

Le recueil que je propoſe, contenant les plus belles planches des anatomiſtes modernes, pourra donc ſuppléer, au moins en partie, à leurs collections : on y trouvera, ſuivant l'ordre des matières, des morceaux qu'il eſt difficile & très-diſpendieux de ſe procurer, & ces différentes pièces formeront un ſyſtême entier de connoiſſances anatomiques que la ſuite la plus complete & la plus rare des planches actuellement exiſtantes ne réunit point. Celles que j'emprunterai des autres anatomiſtes ne ſeront point coloriées, à moins que les originaux ne l'aient été ſous les yeux des auteurs eux-mêmes, 1°. parce que je ne ſerois jamais ſûr de leur faire donner le ton de couleur convenable, n'ayant pas été témoin des préparations qui auroient ſervi de modèle : 2°. parceque, ſi je me propoſois d'en faire de ſemblables, il me ſeroit très-difficile de réunir toutes les pièces néceſſaires pour offrir de nouveau ces mêmes objets au deſſinateur :

3°. parce qu'en ſuppoſant que je priſſe ce parti, les travaux faits avant moi ne me diſpenſeroient d'aucunes recherches, puiſqu'alors je ſerois obligé de les recommencer toutes, & d'exécuter moi ſeul ce que chacun des autres auroit fait en particulier. J'aurai ſoin d'expoſer les raiſons qui m'auront engagé à préférer ou à ne point employer les planches publiées par différens auteurs, ou à y faire des changemens, ou à y en ſubſtituer de nouvelles.

Mes premiers cahiers contiendront la deſcription du cerveau, du cervelet, des moëlles allongée & épinière, & de l'origine des nerfs. Les organes contenus dans la poitrine, le cœur, les poumons, &c. ceux du bas ventre, ont été & ſeront ſucceſſivement l'objet de mes travaux. Je décrirai enſuite les organes des ſens, les vaiſſeaux & les glandes. L'expoſition des os & des muſcles terminera l'ouvrage, dont les différentes parties ſeront diſtribuées de manière à préſenter, lorſqu'il ſera fini, pour diviſions principales les fonctions propres au corps vivant, ſavoir la nutrition, la circulation, la ſécrétion, l'oſſification, la génération, la digeſtion, la reſpiration, l'irritabilité & la ſenſibilité. Par-tout je conſidérerai la ſtructure du corps humain comme la baſe de mes recherches; & l'anatomie comparée ne ſera jamais préſentée que comme acceſſoire à l'anatomie humaine.

Les Planches paroîtront par cahiers de ſix, avec des explications très-détaillées. La deſcription des organes qui doit les précéder, & les diſcours qui doivent les ſuivre, ſeront publiés ſéparément.

Il eſt facile de préſumer qu'un ouvrage

de ce genre doit exiger beaucoup de tems & de ſoins : auſſi je ne propoſe point de ſouſcription ; le public aime trop ſa liberté , & la mienne m'eſt trop chère , pour lui impoſer , & pour m'impoſer à moi-même, des conditions qui pourroient le contraindre , & qu'il me ſeroit peut être difficile de remplir.

Les cahiers ſeront annoncés dans les Journaux & vendus à meſure qu'ils ſeront rendus publics : on invite ſeulement les perſonnes qui, après avoir acheté la première livraiſon ; déſireront ſe procurer les ſuivantes, à vouloir bien faire inſcrire leurs noms & leurs adreſſes chez le ſieur *Briceau*, deſſinateur & graveur, rue Aubry-le-Boucher, à la perle, chez lequel on pourra voir les planches annoncées dans ce proſpectus ; & chez les ſieurs *Didot* l'aîné, imprimeur de cet ouvrage, rue Pavée S. André, *Barrois* jeune, Libraire , quai des Auguſtins , & *Chéreau*, Marchand d'eſtampes , rue des Mathurins , afin que l'on puiſſe déterminer , à-peu-près, le nombre des exemplaires à tirer , & qu'ils ſoient diſtribués à ceux qui auront donné leurs adreſſes, ſuivant l'ordre & la date de leur inſcription.

On en a diminué le prix autant qu'il a été poſſible : chaque cahier, compoſé de ſix planches *in-fol.* coloriées, de ſix autres planches de même format, contenant les mêmes figures avec le trait ſeulement & les lettres de renvoi, & de pluſieurs pages d'explications, ſera vendu 12 liv. ; prix inférieur à celui que l'on fait payer pour des planches relatives à l'Hiſtoire naturelle, dont les ſujets n'exigent d'ailleurs preſque aucune préparation, tandis que dans les recherches dont il s'agit, le tra-

vail de l'anatomie, qui eſt ſouvent très-long & très-difficile, doit précéder & accompagner même celui du deſſinateur.

Quant à la deſcription & aux diſcours, ils ſeront publiés dans des cahiers *in-folio* ſéparés ( même papier, & mêmes caractères que les premières pages du proſpectus ), & vendus à raiſon de 6 ſols 6 den. la feuille.

Cet ouvrage eſt imprimé avec approbation & ſous les privileges de l'Académie royale des ſciences & de la Société royale de médecine.

La premiere livraiſon des planches paroîtra avant le premier octobre 1785.

---

*Phytonomatotechnie univerſelle, c'eſt-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères; par M.* BERGERET, *chirurg. de* MONSIEUR, *Frère du Roi, & démonſtrateur de botanique. Quatorzième Cahier, Avril 1785.*

Le quatorzième Cahier de cet intéreſſant ouvrage, contient les figures des plantes ſuivantes: *Mni ondulé*, B. *Mny ſerpollin*, L. *Mni purpurin*, L. *Mni androgyn*, L. *Pervenche mineure*, L. *Tulipe ſauvage*, L. *Garance des teinturiers*, L. *Croiſette velue*, L. *Iris fétide*, L. *Pied-d'oiſeau trifolié*, L. *Pied-d'oiſeau blanc*, B. *Pied-d'oiſeau comprimé*, L.

Cet Ouvrage ſe diſtribue tous les deux mois

par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin ; DIDOT le jeune, quai des Augustins ; POISSON, cloître Saint-Honoré.

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv. Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv. Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

*Voyez* ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage, dans les volume lviij, p. 559, —vol. lix, page 477, —vol. lx, pag. 191 & —393, vol. lxj, pag. 447.

---

## ANNONCES.

M. *Gilibert*, docteur en médecine, ancien professeur de botanique à Varsovie, Membre de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Lyon, va publier ; 1°. Une édition des Œuvres botaniques de *Linné*, restreintes aux plantes d'Europe. 2°. L'énumération méthodique & raisonnée des plantes de Pologne. 3°. La liste de celles du Dauphiné, par M. *Villar*, botaniste de Grenoble. 4°. Le catalogue de celles du Lyonnois, par M. *de la Tourrette*, secretaire perpétuel de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Lyon, savant naturaliste.

Ce recueil botanique formera trois ou

quatre volumes *in-8°*. Le premier & deuxième viennent de paroître, ainſi que la nomenclature des plantes Lyonnoiſes, qui eſt intitulée, *Chloris Lugdunenſis.* On en trouve à Paris, chez *Didot le jeune*, Libraire. Prix. 12 liv. broché.

Elle preſente non-ſeulement avec une exactitude rare, les végétaux qui ſe trouvent aux environs de Lyon & dans le Lyonnois, mais encore ceux qui naiſſent ſpontanément dans le Beaujolois, le Forez, le Dauphiné, le Bugei, la Breſſe, la principauté de Dombes, le Mont-Pilat, &c. Il eſt facile de juger par cette curieuſe liſte, qu'il eſt peu de contrées où l'œil du botaniſte ſe promène avec plus de plaiſir, où la terre ſoit plus variée dans ſa fertilité, que dans les provinces montagneuſes des environs de Lyon. M. *de la Tourrette* les a ſcrupuleuſement viſitées. Ses courſes botaniques lui ont procuré 252 plantes Alpines ou Subalpines rares, 2573 eſpèces indigènes de ces endroits; il y a de plus obſervé 617 diverſes variétés. Indépendamment de ce nombre, il donne encore 294 eſpèces exotiques, que lui-même a ſu naturaliſer & acclimater dans ſon jardin botanique.

---

## *BAINS CHAUDS à quarante ſous, par abonnement.*

On délivre des cachets pour ſix bains; le linge néceſſaire à la ſalubrité du bain y eſt compris, & on le fournit chauffé convenablement.

La maiſon dans laquelle on adminiſtre toutes ſortes de bains, eſt ſituée quai d'Orſay,

au coin de la rue de Belle-Chasse, en face des Tuileries. Elle est ouverte à toute heure de jour & de nuit, en hiver comme en été.

Les personnes qui auront besoin de bains médicinaux & de douches, sont priées d'avertir deux heures d'avance.

---

N$^{os}$ 1, 2, 5, 8, 16, M. GRUNWALD.
3, 6, 7, 11, 12, 13, 14, 15, M. WILLEMET.
4, M. ROUSSEL.
9, M. HUZARD.
10, M. J. G. E.

---

*Fautes à corriger dans le cahier de juillet 1785.*

Page 266, ligne 9, *au lieu de* on soutient, *lisez* qu'on soutient.
Page 489, ligne 34, fait inspirer, *lisez* fait pour inspirer.
Page 492, ligne 5, ELÉONARD, *lisez* LÉONARD.
*Ibid.* ligne 30, TRAUGOLT, *lisez* TRAUGOTT.
*Ibid.* ligne 31, ADOLPHE, *lisez* ADOLPHI.
Page 483, ligne 26, ALTHOF DE DETMOLD, *lisez* ALTHOF, *de Detmold.*
Page 495, ligne 14, MUNCH DE ZELL, *lisez* MUNCH, *de Zell.*
Page 497, ligne 3, étoit cinq, *lisez* étoit de cinq.
Page 500, ligne 9, Maukius, *lisez* Maukian.
Page 512, ligne 21, *medicarum*, lisez *medicorum*.

*Errata du cahier d'octobre.*

Page 184, ligne 24, cette instruction faite à l'imitation de la méthode éprouvée de M. *Delassone*, mais plus courte & plus précise; *lisez* plus sûre & plus précise.

# TABLE.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## *APPROBATION.*

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'octobre 1785. A Paris, ce 24 septembre 1785.

*Signé* POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1785.



# JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

## NOVEMBRE 1785.

## OBSERVATIONS

FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 11.

*Topographie de la ville & de l'Hôtel-Dieu de Montfort-l'Amaury; par M. WILL, médecin du Roi & des hôpitaux de Fontainebleau, & ci-devant médecin de l'Hôtel Dieu de Montfort.*

MONTFORT L'AMAURY, petite ville de l'Isle de France dans le Hurepoix, est

à 19 degrés 25 minutes de longitude, & à 48 degrés 45 minutes de latitude. Elle eſt ſituée au nord, ſur la pente d'une petite montagne; & cette expoſition qui favoriſe à beaucoup d'égards ſa ſalubrité, y fait pourtant régner quelquefois un froid vif & aſſez piquant. Les environs de Montfort ſont variés, agréables & d'un rapport très-utile.

Du nord au midi l'on voit régner une plaine charmante, dont le terrain eſt un peu ſablonneux, mais qui convient parfaitement aux arbres fruitiers : l'on trouve au ſud-oueſt une forêt conſidérable, bornée par une plaine d'environ quatre cents arpens d'étendue. La forêt met la ville à l'abri des influences du vent du midi, ce qui la rend plus ſalubre : car, ſuivant les obſervations d'Hippocrate, les maladies ſont plus graves & plus fréquentes à raiſon de la durée de ces vents.

En général le pays eſt montueux, cependant on n'y trouve aucune eſpèce de mine. C'eſt ſur la partie moyenne de la montagne que la ville eſt ſituée; ce qui fait qu'il n'y a point de rivière, & même on ne rencontre qu'un petit ruiſſeau vers l'endroit le plus déclive; c'eſt le ſeul qui ſoit dans toute la plaine qui borde

la montagne du côté du ſud. Il y a quelques étangs dans le voiſinage.

L'eau dont on fait uſage ne paroît pas être auſſi pure que l'air qu'on y reſpire: cette eau eſt de deux eſpèces; de puits ou de fontaines. L'eau de puits eſt peu en uſage, & le peuple lui-même reconnoît qu'elle eſt dure, peſante, & moins propre aux uſages économiques que l'eau de fontaine qui eſt fournie par deux ſources, l'une nommée la *Montière*, & l'autre la *Tripière*. Différentes épreuves, & ſurtout celle de l'aréomètre, démontrent que la première eſt plus légère que l'autre. En général cependant, l'eau de ces deux fontaines eſt plus crue & plus peſante que celle de la Seine. La ſélénite y eſt plus abondante, & on en a la preuve, tant parce qu'elle eſt moins propre à cuire les légumes, que parce qu'elle diſſout le ſavon beaucoup moins facilement.

On croit pouvoir attribuer à la mauvaiſe qualité des eaux de Montfort, les fluxions auxquelles les femmes de cette ville ſont expoſées, ainſi que les maux de tête & les caries des dents qui en ſont la ſuite.

Il eſt une boiſſon bien plus nuiſible dont le peuple fait beaucoup d'uſage. C'eſt une ſorte de *piquette* qui ſe fait de laiſſant ſéjourner de l'eau ſur le marc des

pommes qui ont ſervi à faire du cidre, & qui par conſéquent ont déjà ſubi la fermentation. Cette boiſſon d'une ſaveur très-déſagréable réunit pluſieurs qualités nuiſibles. Elle trouble les digeſtions, cauſe la colique, & favoriſe ſingulièrement la naiſſance & la propagation des vers.

En général, on ne peut pas dire qu'il y ait de maladie endémique à Montfort; on y obſerve cependant en automne & pendant l'hiver quelques maladies putrides chez les gens du peuple : l'on peut attribuer ces maladies & au peu de ſoin qu'ils ont de ſe conformer aux ordonnances du magiſtrat pour la propreté des rues, & à l'uſage de la boiſſon dont nous venons de parler. Le fauxbourg de la *Tripière*, ſitué au midi de la ville qui eſt le quartier le plus mal-propre, eſt auſſi celui d'où il vient le plus de malades; mais il faut obſerver que c'eſt dans ce quartier qu'habitent les perſonnes les moins aiſées; que les maiſons, ſans être ſouterraines, y ſont peu aérées & ſouvent humides, qu'il y a une mare dont les émanations corrompent ſouvent l'atmoſphère, & que le vent du nord ne peut pas y régénérer l'air auſſi complettement que dans la partie ſupérieure de la ville qui domine ce fauxbourg.

On obſerve que le quartier du cimetière eſt le plus ſain, quoique circonſcrit & dominé du côté du ſud par les maiſons, & au nord-eſt par les montagnes. Seroit-ce parce qu'il eſt fort ample, & que les vapeurs méphitiques ont plus de facilité à être élevées audeſſus de la ville par les différens courans d'air, & à ſe perdre ainſi dans la maſſe atmoſphérique ?

Les environs de Montfort ne ſont pas moins ſalubres que la ville, ſi l'on en excepte cependant *S. Hubert le Roi*, où tous les automnes & les hivers il y a beaucoup de fiévreux, ſans doute à raiſon de ſon expoſition entre la forêt & un étang qui a une demi-lieue de long ſur un quart de large.

---

## HOTEL-DIEU DE MONTFORT.

On ne connoît pas le premier titre de cette maiſon : le plus ancien qui exiſte dans les archives eſt une Charte en latin, d'Amaury Comte de Monfort, connétable de France, du 9 Juin 1239, par laquelle il donne en franche & pure aumône, *Deo & omni eleemoſinæ nuper fundatæ in caſtello noſtro de Monte forti.*

Ces termes *nuper fundatæ* annoncent que cette maiſon étoit nouvellement fon-

dée ; on en peut fixer l'époque au commencement du treizième siècle.

Par une autre Charte du mois de février 1269, Robert Comte de Dreux & de Montfort, & Béatrix sa femme, donnent à la maison de Dieu de Montfort tout le mort bois de leur forêt de Montfort & de Gambais, *pour chauffer les bains aux pauvres accouchées, & les pauvres orphelins, chauffer qui dedans icelle maison gîront & seront hébergés & hôtelés, couchés & levés, & ardoir en icelle maison ou ses appartenances.*

Les dons & priviléges accordés par ces deux Chartes ont été confirmés par des lettres-patentes des Rois Henri III, Henri IV & Louis XIII.

Depuis sa fondation jusqu'en 1640, l'hôtel-Dieu a été desservi par des séculiers, sous la direction d'un chef que l'on nommoit *maître*, ou *administrateur.*

Il paroît que cette maîtrise ou administration s'adjugeoit comme une ferme ou un bail au plus offrant, & que le droit en passoit aux héritiers de l'adjudicataire.

Une administration donnée à l'enchère ne pouvoit avoir que des abus énormes : une partie des biens de l'Hôtel-Dieu fut vendue à vil prix ; les titres furent perdus. Les administrateurs adjudicataires étoient

plus occupés de faire valoir les adjudications, que de procurer le bien-être des pauvres. (*a*)

Enfin les abus devinrent ſi exceſſifs, qu'en l'année 1640 le grand aumônier fut obligé d'établir une adminiſtration régulière. Il nomma une religieuſe profeſſe de l'ordre de St. Benoît adminiſtratrice de l'Hôtel-Dieu de Monfort. Un édit du mois de mars 1647 confirma cette nomination, & ordonna que l'adminiſtration ne ſeroit plus donnée à aucun ſéculier; que le grand aumônier de France en pourvoieroit une religieuſe profeſſe de maiſon, pour en jouir ſa vie durant; que la diſcipline régulière de cette maiſon appartiendroit, & ſeroit

---

(*a*) Par un bail paſſé devant le notaire de Montfort le 20 octobre 1498, *Martin de la Porte* donne à loyer à *Guillaume Biſet* deux arpens & demi de terre; & par un autre acte du 15 janvier 1502, la demoiſelle *Dumenil*, veuve de *Martin de la Porte*, comme ayant la garde-noble d'*Antoine de la Porte* ſon fils, adminiſtrateur de l'hôpital & maiſon Dieu de Montfort, donne à loyer à *Guillaume Beranger* ſept quartiers de terre appartenans audit hôpital; enfin par un autre du mois de janvier 1572, *Mathurin Deſmay*, adjudicataire de l'Hôtel-Dieu de Montfort, donne à loyer deux arpens de pré, &c.

ſoumiſe à M. l'évêque de Chartres, & que pour le bien & le ſoulagement des pauvres, les religieuſes ſeroient ſoumiſes à la juridiction de M. le grand aumônier.

Un arrêt du conſeil du 16 décembre 1695, revêtu de lettres-patentes regiſtrées en parlement, réunit à l'Hôtel-Dieu de Montfort les biens & revenus de la maladrerie de Merey, près Montfort.

Enfin, la déclaration du Roi du 12 décembre 1698, établit une nouvelle forme dans l'adminiſtration temporelle des Hôpitaux & Hôtels-Dieu.

La direction ſpirituelle en fut laiſſée aux évêques & archevêques, & l'autre aux officiers des bailliages, & aux officiers municipaux.

Les vicaires-généraux, en l'abſence des évêques, ont voix délibérative au bureau, après celui qui y préſide.

La Déclaration de 1698 a été exécutée à Montfort; & un arrêt de réglement du parlement, rendu ſur la requête de M. le procureur-général le 11 juin 1731, a fixé irrévocablement la forme de l'adminiſtration temporelle.

Les revenus de cette maiſon ſont très-modiques.

L'Hôtel-Dieu eſt bâti ſur un ſol très-élevé, & par conſéquent très-ſec; ſon

entrée eſt ſituée au Nord ſur la rue, & de ce côté l'hôpital préſente onze toiſes de long ſur cinq toiſes de large. Une cour de quatorze toiſes ſur cinq, conduit à l'édifice qui eſt à la partie droite de la cour & expoſé au Sud-Eſt. Au bout de cet édifice & à l'extrémité de cette cour, eſt une terraſſe de onze toiſes de longueur ſur cinq toiſes de large, fort élevée quoique de niveau avec la cour & qui donne ſur la campagne. Sur cette terraſſe à droite eſt un puits aſſez abondant pour fournir aux beſoins de la maiſon. A la partie gauche de la cour eſt la chapelle qui n'eſt d'aucun uſage pour les malades, puiſqu'elle eſt éloignée de l'édifice qu'ils habitent, ce qui, avec l'irrégularité du bâtiment, prouve aſſez que l'Hôtel-Dieu a été formé de pluſieurs maiſons que l'on a ſucceſſivement achetées & réunies enſemble.

On trouve dans le bâtiment deſtiné aux malades deux ſalles qui ont l'une & l'autre vingt pieds quatre pouces de longueur, ſur vingt pieds ſix pouces de largeur, & elles ne ſont percées que du côté du Sud-Eſt, ce qui les prive d'un courant d'air. Chacune de ces ſalles eſt garnie de trois lits.

Ce ſont des ſœurs griſes, au nombre

de trois, qui soignent les malades sous les ordres d'un médecin & de deux chirurgiens.

Cet hôpital n'est ouvert, pour ainsi dire, que pour les malades attaqués de maladie aiguë; & on y refuse non-seulement les vénériens, les galeux & les dartreux, mais les femmes grosses, les femmes en couche, & toutes les maladies chroniques.

Il est aisé de présumer que les malades qui viennent dans cet hôpital sont pris dans la classe des ouvriers journaliers, & que la saison où il en entre davantage, est le commencement de l'automne, soit à cause de la fatigue que ces pauvres gens ont éprouvée, soit à cause des effets de la chaleur & du froid, qui ne sont jamais plus vivement & plus fortement contrastés que dans cette saison.

Un village des environs, situé à un quart de lieue de Montfort, & nommé *Merey*, a droit de mettre un malade à l'hôpital, à cause d'une maladrerie située ci-devant dans ce village, & dont le revenu a été uni à l'Hôtel-Dieu.

*RÉFLEXIONS.*

Quelque peu considérable que soit

l'hôpital de Montfort l'Amaury, M. *Will* en a ſu rendre la deſcription intéreſſante & inſtructive, tant par ſes obſervations ſur la ville, que par ſes recherches curieuſes ſur l'Hôtel-Dieu.

Les remarques que fait ce médecin ſur la négligence des habitans du fauxbourg de la *Tripiere*, & ſur les mauvais effets qui doivent réſulter de la mare qui eſt au milieu de cette partie de la ville, ne ſont pas neuves, mais ſont bonnes à répéter, puiſqu'il eſt encore des perſonnes qui doutent du danger des eaux ſtagnantes; & l'on ne peut s'empêcher de voir que les conjectures de M. *Will* ſur cet article, prennent de la force, quand il obſerve un peu après, que dans le voiſinage de Montfort les habitans de Saint-Hubert, qui ſont ſitués ſur les bords d'un étang, ſont régulièrement attaqués de fièvre tous les automnes & tous les hivers.

On ne peut également qu'applaudir aux réflexions de M. *Will* ſur les mauvaiſes qualités de la boiſſon qui eſt familière aux pauvres gens de la ville. En effet, *Citois*, *Huxham* & M. *Bonté*, ont aſſez fait connoître les funeſtes effets des cidres mal composés & des vins verds ſur l'économie animale, pour qu'on ne puiſſe révoquer en doute l'inſalubrité d'une

boiſſon, qui n'a de ſaveur que par l'acide tartareux, qui eſt la partie la plus dangereuſe des boiſſons mal fermentées.

Quant à la remarque de M. *Will* ſur le cimetière, elle ne peut attaquer en rien les juſtes motifs qui les font éloigner des villes, ou qui les font placer au milieu d'un libre courant d'air. En effet, ſi le cimetière de Montfort, enclavé entre des maiſons & la forêt, n'a pas encore donné des ſignes de ſa mauvaiſe ſituation, c'eſt qu'il eſt ſans doute très-vaſte, relativement au nombre de corps qui s'y détruiſent, & que les cadavres ſe deſſéchent promptement dans un ſol ſablonneux. La forêt, qui d'ailleurs garantit la ville des vents, procure un autre avantage, en abſorbant pour ſa végétation une partie des émanations méphitiques qui s'élèvent du cimetière. Néanmoins, ces réflexions ne ſont pas capables de raſſurer ſur le danger qu'il y a d'avoir dans le ſein d'une ville un cimetière où l'air ſe renouvelle très-difficilement, & il eſt très-probable qu'on en feroit la triſte expérience, ſi par l'effet de quelque maladie épidémique, on étoit obligé d'accumuler dans cet endroit une quantité de cadavres plus grande qu'à l'ordinaire. Il eſt donc on ne peut plus important de ſoumettre

aux règles de la ſalubrité tous les cimetières dont la ſituation n'eſt pas convenable ; & ſi l'on pouvoit douter de la ſageſſe des motifs ſur leſquels ces précautions ſont fondées, il faudroit lire le procès-verbal des exhumations faites à Dunkerque en 1783, & les excellentes réflexions qu'il renferme (*a*).

La Charte de 1269, par laquelle *Robert*, comte de Dreux & de Montfort, donne à l'hôpital tout le mort bois de ſes forêts de Montfort & de Monborge, *pour chauffer les pauvres orphelins, & pour chauffer les bains aux pauvres accouchées*, nous fait connoître qu'il étoit d'uſage alors de baigner les femmes nouvellement accouchées ; cet uſage que nous retrouvons avec des modifications différentes chez toutes les nations ſauvages ou peu civiliſées, paroît avoir été autrefois fort général en Europe ; mais il n'y a plus aujourd'hui que les femmes Ruſſes qui le pratiquent. Dans les villes de Ruſſie, les femmes pauvres ſe rendent au bain public dès qu'elles ſont accouchées & délivrées, & les femmes riches ont des bains dans leurs maiſons. Les unes & les autres,

(*a*) Procès-verbal des exhumations de l'égliſe de S. Eloy.

après avoir ſué dans ces bains, s'être lavées le corps & s'être fait frotter, ſe mettent au lit qu'elles gardent pendant pluſieurs jours, en prenant une boiſſon capable d'entretenir la ſueur. Ces uſages, qui nous paroiſſent ſurprenans, auroient moins étonné nos aïeux.

Les bains étoient regardés comme ſi néceſſaires en France ſous la première & la ſeconde race, qu'il y avoit dans beaucoup d'endroits des bains publics à très-bon marché. S. Rigobert fit bâtir des bains pour les chanoines de ſon égliſe. Dans le treizième ſiècle, on baignoit les perſonnes de qualité qu'on invitoit à dîner, on faiſoit prendre un bain aux chevaliers avant la cérémonie de leurs armes; & il paroît qu'il y avoit des bains dans la plupart des hoſpices conſacrés aux malades, puiſqu'un petit hôpital comme celui de Montfort en étoit fourni. Dans les ſiècles ſuivans, des eſprits plus ſcrupuleux qu'éclairés, firent proſcrire les bains comme des inſtrumens de luxe & de volupté (*a*) : il n'y a pas long-temps que ce préjugé ſubſiſtoit encore; &, ſans porter notre vue au-delà des hôpitaux,

---

(*a*) Eſſais ſur Paris, *de Saint-Foix.*

nous avons à desirer aujourd'hui dans la plupart de ces maisons, un secours souvent essentiel, qui ne manquoit pas aux malades dans des siècles d'ignorance.

---

## OBSERVATIONS DIVERSES sur des maladies peu ordinaires, qui ont été terminées par la mort, avec l'ouverture du cadavre dans presque tous les cas.

### PREMIERE OBSERVATION.

*Abcès à la région lombaire; par M. LA PEYRE, médecin de l'Hôtel-Dieu de la ville d'Auch, année 1780.*

Une fille de quarante ans, dont la conduite avoit été autrefois suspecte, se présenta à l'hôpital vers la mi-décembre 1779. Elle se plaignoit de douleurs dans les membres, qui devenoient souvent plus aiguës pendant la nuit, & particulièrement d'une douleur plus forte & plus continue à la région lombaire du côté droit. Cette particularité fixa mon attention; j'examinai le siège de cette douleur plus vive, & j'y trouvai un engorgement œdémateux qui sembloit cacher une inflammation, par la sensibilité douloureuse que

caufoit une preffion un peu forte fur cette partie. La fièvre étoit modérée, les urines avoient leur cours ordinaire; il n'y avoit ni naufée, ni vomiffement. Je ne vis donc aucun figne de la léfion du rein, & je crus que tout fe paffoit dans l'extérieur. Les antiphlogiftiques, les émolliens, les maturatifs externes, furent les remèdes que je prefcrivis; ils apportèrent un foulagement très-fenfible. Le quatrième jour, la fièvre & la douleur étoient très-peu de chofe; je confiai cette malade aux foins du chirurgien ordinaire de l'hôpital, & je la perdis de vue pendant trois femaines.

Dans cet intervalle, la tumeur prit de l'accroiffement, l'abcès s'ouvrit fur les mufcles tranfverfes du bas-ventre; il en fortit au moins une livre & demie de pus, mêlé de beaucoup de fang. L'ouverture de l'abcès ayant encore amélioré l'état de la malade, fes fouffrances étant prefque nulles, je crus avoir lieu de préfumer qu'un panfement méthodique, & quelques autres foins auxiliaires, la rétabliroient parfaitement avec les gradations convenables.

Les chofes ne tournèrent pas comme je l'avois efpéré: après quinze jours & plus d'état affez confolant, cette femme fut faifie d'une fièvre aiguë, & cette fièvre

faiſant des progrès rapides, je la trouvai le 6 février avec une langue sèche, une ſoif ardente & des douleurs univerſelles; le ventre étoit un peu météoriſé, il y avoit une inſomnie abſolue & une agitation continuelle : de plus les extrémités inférieures étoient œdématiées, particulièrement la droite; il y avoit à la malléole interne du même côté deux phlyctènes avec une tache livide, & toute la jambe étoit tendue & ſi douloureuſe, qu'il n'étoit pas poſſible de la toucher, au moins dans ſa partie inférieure. Je crus la malade ſans reſſource, & avec d'autant plus de raiſon, que j'avois lieu de craindre une réſorption de pus & un épanchement de la même matière dans le bas-ventre & ſur toute la cuiſſe, notamment vers l'articulation de la tête du fémur, ſoit parce que la malade ſouffroit exceſſivement dans cette partie, ſoit par la ſuppreſſion de deux fuſées qui aboutiſſoient à l'ulcère, & dont l'une venoit de l'aine droite, & l'autre avoit ſa direction vers le grand trochanter. Cependant j'employai les remèdes intérieurs propres à diminuer le foyer de ſuppuration, & les remèdes extérieurs propres à prévenir la putréfaction. Le 10, la malade fut purgée, & rendit une douzaine de vers; le

10, les douleurs devinrent des plus vives, & la malade tomba dans l'agonie jusqu'au matin du 12 qu'elle mourut.

Les douleurs que la malade avoit éprouvées avant de s'aliter, leur intensité pendant la nuit, l'inconduite dans laquelle cette femme avoit vécu, m'avoient fait présumer un virus caché depuis longtemps. Pour éclaircir mes doutes, & voir par quelle espèce de vice & de désorganisation la mort étoit arrivée, j'ai fait faire l'ouverture du cadavre, dont voici le détail.

Afin de ne point changer l'état des parties, je fis introduire la sonde dans les traînées qu'avoit faites le pus. En commençant par l'ouverture qui étoit à l'aine droite, on ne put pas faire parvenir la sonde dans la capacité du bas-ventre, mais il s'en fallut peu, puisqu'elle traversa sans peine jusqu'au tissu cellulaire qui couvre les muscles psoas. La seconde ouverture conduisit jusqu'auprès du grand trochanter, où nous trouvâmes un endroit rempli de pus sous le muscle *fascialata*. Ayant ouvert la cuisse dans sa longueur, tout le tissu cellulaire parut imbibé d'une sanie ichoreuse; le tissu cellulaire du reste du corps étoit presque généralement imbibé de cette humeur qui étoit plus abon-

dante au bas-ventre, que par-tout ailleurs. Il n'y avoit pas le moindre épanchement dans la capacité abdominale ; les inteſtins étoient en bon état ; mais, ayant enlevé la foie pour découvrir le rein, nous vîmes ce dernier viſcère adhérent au rein dans toute ſa ſurface, & faiſant corps, pour ainſi dire, avec lui. Ce rein détaché & coupé en long, formoit un corps ferme entièrement graiſſeux & ſans vaiſſeaux apparens. Parvenus au baſſinet, nous y trouvâmes une pierre groſſe comme une fève de marais, dure & raboteuſe. Il y avoit dans l'intervalle des aſpérités une matière purulente, & cette pierre avoit un prolongement en forme de piédeſtal, par lequel elle s'adaptoit à l'entrée de l'uretère ; mais ce qui eſt le plus étonnant, c'eſt que nous trouvâmes de plus, dans la ſubſtance du rein, trois vers en vie, qui avoient trois pouces & demi de long. En pouſſant nos recherches plus loin vers l'épine lombaire, notre étonnement augmenta encore en découvrant trois autres vers, longs de 2 à 7 pouces, qui étoient fixés & comme *lardés* dans la ſubſtance des muſcles, & en trouvant l'épine cariée vers l'attache des piliers du diaphragme à la première vertèbre des lombes : du reſte les viſcères du bas-ventre ne pré-

ſentoient aucune particularité, ſi ce n'eſt que le rein gauche étoit très-volumineux, le foie très-gros & très-dur, & que la rate devenue auſſi très-volumineuſe, étoit à moitié putréfiée.

## RÉFLEXIONS.

Un des livres les plus eſtimés d'*Hippocrate*, eſt le troiſième Livre des Epidémies; & cependant ſur quarante-deux hiſtoires de malades qui y ſont contenues, on y compte juſqu'à vingt-trois morts.

Deux mille ans après le père de la médecine, *Boerhaave* a confirmé l'éloge & l'admiration que ſes ouvrages lui avoient acquis, par la candeur avec laquelle il a tracé la conduite qu'il avoit tenue auprès de pluſieurs malades, qu'il n'étoit pas au pouvoir des hommes de guérir. Quelle idée ne devons-nous pas avoir en effet des talens & du caractère de ce grand homme, en liſant le tableau de la maladie du baron de *Waſſenaer* & de celle du marquis de *Saint-Auban*, morts l'un & l'autre entre ſes mains, d'un vice organique extraordinaire & incurable (*a*)!

(*a*) L'un délicat & valétudinaire, faiſant un uſage habituel & déſordonné des vomitifs, mourut dans des douleurs atroces, après une rupture à l'œſophage qui laiſſoit paſſer les boiſ-

Ainſi, tandis que le vulgaire des médecins, ou plutôt que ceux qui dérobent le nom & les honneurs dus à cette profeſſion, n'offrent que des guériſons & des miracles, on voit les véritables ſucceſſeurs d'*Hippocrate* préſenter avec ingénuité le récit de leurs malheurs, autant que celui de leurs ſuccès. En analyſant le bien qu'ont apporté à la médecine les différentes eſpèces d'obſervations qui groſſiſſent ſes recueils, on conviendra que l'hiſtoire des maladies dont la terminaiſon a été malheureuſe, ſemble offrir une inſtruction plus directe & plus sûre, ſoit parce que l'ouverture des cadavres, qui y eſt ſouvent jointe, donne des lumières plus préciſes, ſoit parce que le journal d'une maladie malheureuſe, intéreſſe tous les lecteurs, & ne paroît dicté

ſons dans la poitrine; l'autre plus robuſte ſuccomba au bout de dix mois de douleurs aiguës dans la poitrine, avec une orthopnée qui augmenta par degrés; & l'on trouva toute la poitrine remplie par une tumeur ſtéatomateuſe énorme, qui étoit née & groſſie au milieu de la poitrine. La ſageſſe & la profondeur qui brillèrent dans les raiſonnemens que fit *Boerhaave* ſur ces maladies imprévues, ſont bien faits pour ſervir de modèle aux médecins, qui ne rencontrent que trop ſouvent des cas épineux, & où la ſcience humaine doit échouer.

que par l'amour de la vérité & de l'instruction.

Il y a long-temps que l'on sait que si le rein est un organe très-sensible chez certains individus, il est plus communément peu irritable. Les auteurs qui ont rassemblé des observations anatomiques, ont parlé de pierres amassées dans le rein, & formant quelquefois un volume énorme, sans avoir suscité aucun symptôme qui donnât auparavant des signes bien sensibles de leur présence, & il est peu de médecin exercé qui n'ait eu occasion de voir des faits analogues; mais rencontrer en même temps une pierre enchâssée dans le bassinet & enclavée dans l'uretère, des vers dans les intestins, & une carie aux vertèbres des lombes avec les circonstances décrites dans le cas rapporté ci-dessus, c'est une complication extraordinaire & qui nous paroît nouvelle. Tous les médecins auroient jugé, comme M. *La Peyre*, cette maladie une lumbagie goutteuse, renforcée peut-être par le virus vénérien; mais, du moment où l'abcès étant ouvert, les fusées purulentes se sont manifestées, on ne pouvoit que juger la maladie mortelle, & former des conjectures vagues sur le siége de son foyer & sur son étendue.

Avec un autre obſervateur que M. *La Peyre*, & des expreſſions moins préciſes, on pourroit douter de l'exiſtence des vers. L'on ſait quels ſont, à cet égard, les doutes des médecins dont l'opinion eſt la plus prépondérante en pareille matière. *Van-Swieten* a trouvé des vers en grande quantité dans le rein des chiens (*a*) ; *Morgagni*, en citant les auteurs qui ont donné des obſervations pareilles, ne conclut pour l'affirmative qu'avec la plus grande circonſpection (*b*). Mais ici il n'eſt plus permis de balancer: ce ne ſont pas des vers trouvés dans les urines, & qui ne ſont le plus ſouvent que des blattes, ou eſpèces d'inſectes qui tombent de la table de nuit ou des environs dans les vaſes urinaires ; ce ne ſont pas des concrétions polypeuſes comme celle dont parle *Morgagni* : mais ce ſont des vers vivans, vers dont la préſence dans le rein étoit d'autant plus certaine, que la malade en a rendu beaucoup par les ſelles avant ſa mort, & que les muſcles de l'épine en étoient percés. Quant à la carie de l'épine, la purulence a ſuffi pour la produire (*c*).

---

(a) *In Aphor.* 1134.

(b) *L.* 39, & *B.* 6.

(c) Dans l'année 1782, au mois de mars,

Ce qui afflige dans les obſervations de ce genre, c'eſt l'obſcurité du diagnoſtic, l'impoſſibilité de guérir ces maladies quand elles ſont avancées, & la difficulté de les prévenir dans le temps de leur origine. Il faut pourtant convenir que les

---

un homme âgé de près de quarante ans entra à l'hoſpice S. Sulpice, bien moins pour ſe faire traiter d'une eſpèce de fièvre catarrhale qu'il avoit depuis pluſieurs ſemaines, que pour conſulter ſur une tumeur mollaſſe & indolente qu'il portoit ſur les vertèbres des lombes. On crut d'abord devoir reſpecter cette tumeur qui avoit toutes les apparences d'un gros méliceris, mais la fluctuation qui parut ſe manifeſter au bout de quelques jours, détermina à l'ouvrir. Après une préparation convenable, l'ouverture fut commencée par l'application du cauſtique, & aggrandie par l'inſtrument. La quantité du pus qui en ſortit fut beaucoup plus conſidérable qu'on ne s'y attendoit; ce qui parut de mauvais augure. Dans les premiers jours, le pus paroiſſoit louable, & le malade éprouvoit beaucoup de ſoulagement. Bientôt la ſuppuration devint putride, la fièvre vive, la peau brûlante & aride, & le malade mourut dans le courant d'avril. A l'ouverture du cadavre, on trouva à l'endroit de la tumeur une grande poche vide, dans laquelle s'ouvroient pluſieurs ſinuoſités qui conduiſoient au corps des vertèbres même, qui étoit tout carié. Il eſt à remarquer que le malade n'avoit jamais ſenti de douleur à cette partie.

gens

gens du peuple, & particulièrement ceux dont la vie eſt la moins réglée, ſont peu ſenſibles aux premiers ſymptômes d'une maladie de cette eſpèce, & que l'habitude de la ſouffrance, & le beſoin de travailler, les empêchent d'y faire attention dans le moment où il ſeroit poſſible d'y apporter du remède. Des pierres, des vers dans les reins, paroiſſent des maladies incurables, quand on fixe les yeux ſur les déſordres qu'ils produiſent; cependant, comme ces maladies ont un commencement, que ce commencement eſt ſouvent reconnoiſſable, ſinon à des ſignes qui indiquent le caractère précis de la maladie, au moins à des ſymptômes généraux qui ſollicitent des précautions, il doit arriver que ce qui eſt au deſſus du pouvoir de l'art dans un temps, y eſt ſoumis dans un autre. Un enfant arrache dans ſa naiſſance l'arbre que dix hommes ne pourront pas renverſer quelques années après. On peut donc préſenter comme une aſſertion vraie, que ſi des maladies ſemblables à celle dont on vient de lire l'hiſtoire, ſont toujours incurables à une époque trop avancée, elles ſont quelquefois guériſſables dans leur commencement; en effet, il arrive tous les jours aux médecins, en traitant

des affections simples & peu compliquées, en faisant disparoître des symptômes légers aux yeux du vulgaire, d'expulser le germe des maladies les plus graves : le public, à la vérité, sait peu apprécier cette médecine préservative dont il ne peut sentir la valeur; mais elle est une des jouissances journalières du médecin qui ne met pas moins de travail & de gloire à étouffer le germe d'une maladie naissante, qu'à guérir cette même maladie lorsque ce germe s'est développé.

## IIe OBSERVATION.

*Affection de tête singulière, suivie d'une mort prompte & imprévue; par le même, année 1780.*

Un homme de cinquante-cinq ans étoit allé, dans le mois de mars 1780, aux bains de Barbotan, pour y conduire sa femme qui étoit indisposée : quant à lui, quoique foible, il paroissoit jouir d'une assez bonne santé, puisqu'il faisoit bien toutes ses fonctions, & qu'il ne sentoit aucun mal; mais à peine huit jours s'étoient-ils écoulés depuis son arrivée, que sa santé commença à s'altérer sans qu'il s'en apperçût lui-même. Il étoit sérieux, chagrin, sa physionomie étoit dérangée,

& il buvoit beaucoup ſans pouvoir calmer ſa ſoif : bientôt la femme vit que ſon mari n'avoit pas le jugement ſain ; & quatre jours après cette époque, elle le ramena à Auch, où il fut admis à l'hôpital le 22 du même mois.

A peine y eſt-il entré qu'il demande des alimens avec la plus grande inſtance, & on ne put lui refuſer une ſoupe qu'il mange avec voracité. Quelques heures après il ſe couche ; on l'interroge, il ne répond que par monoſyllabes, & d'une voix ſi baſſe qu'on ne pouvoit l'entendre. Je le vis pour la première fois le 23 : je le trouvai aſſoupi, & n'ouvrant les yeux qu'à demi. Quand on le ſecouoit, il balbutioit quelques mots ſans ſavoir ce qu'il diſoit, il portoit ſa main à la tête : j'examinai ſon pouls, je le trouvai lent, mais dur ; je lui fis appliquer des véſicatoires ſur le champ; je fis faire une demi-ſaignée du pied l'inſtant d'après, & je preſcrivis de plus qu'au bout de quatre heures on lui donnât l'émétique. Le ſang ſortit avec impétuoſité par l'ouverture de la ſaignée ; les véſicatoires mordirent promptement ; l'émétique fit beaucoup vomir : cependant le malade mourut ſix heures après.

Etonné d'une mort auſſi prompte & auſſi imprévue, je fis ouvrir le cadavre de

ce malade le 25. La ſcie s'étant malheureuſement caſſée entre les mains du chirurgien, tandis qu'il procédoit à l'ouverture de la tête, nous ne pûmes découvrir les déſordres qui étoient dans cette cavité; mais en ouvrant la poitrine, nous avons été frappés d'abord de l'état du poumon gauche; il étoit noir & ſi petit, qu'il n'occupoit pas le quart de ſa cavité; il étoit adhérent aux côtes & pourri dans ſa plus grande partie; de ſorte qu'en le froiſſant entre les doigts, il s'eſt réduit en une mucoſité colorée, ſemblable à la lie du vin rouge. Le poumon du côté droit avoit conſervé ſa couleur & ſa conſiſtance; mais il étoit auſſi très-adhérent dans toute ſa partie poſtérieure, & tous les gros vaiſſeaux de la poitrine contenoient très-peu de ſang. Dans le bas-ventre, l'iléum paroiſſoit être dans un état inflammatoire; la ratte étoit fort rappetiſſée, & ſe réduiſoit par le froiſſement en une mucoſité putride comme le poumon, le diaphragme étoit très-adhérent au foie & à l'eſtomac; toutes les autres parties du bas-ventre étoient d'une ſécheresſe extrême.

## RÉFLEXIONS.

Nous devons regretter, dans l'obſervation precédente, que l'ouverture du crâne n'ait pu avoir lieu, parce que tout nous porte à conjecturer qu'il y avoit dans ce viſcère un déſordre remarquable ; mais quel étoit ce déſordre ? étoit-ce un épanchement ? Cet épanchement étoit-il ſanguin ou aqueux ? Enfin, juſqu'à quel point l'état de flétriſſure du poumon a-t-il contribué à la mort du malade, & à produire les ſymptômes qui l'ont précédée.

En recherchant dans *Morgagni* des obſervations ſemblables à la précédente, nous en avons trouvé une que nous croyons devoir rapporter ici en ſubſtance, ſoit parce qu'elle a beaucoup d'analogie avec celle de M. *La Peyre*, ſoit à cauſe des réflexions cliniques qui la terminent, & de celles qu'elles peuvent faire naître.

« Un vieillard âgé de ſoixante-douze ans, d'une phyſionomie très-pâle, *dit l'illuſtre profeſſeur de Padoue*, reſſentoit depuis quelques temps une légère douleur de tête, & l'augmentation de ce mal lui fit chercher un aſyle dans l'hôpital de Sainte-Marie-de-la-Mort, à Boulogne. Les forces étoient débiles, le pouls miſé-

rable & fréquent, la conception tardive, le mouvement lent comme celui d'un homme endormi, & du reste le malde voyoit bien & entendoit bien. Cet état de somnolence persévéra pendant tout le temps de la maladie, & même ne fit qu'augmenter, tandis que les autres symptômes paroissoient un peu diminués. Au bout de quelques jours ce malade se plaignit d'une douleur de poitrine survenue pendant la nuit, & il indiquoit le siége de cette douleur, en mettant sa main sur le sternum; c'est pourquoi on lui tira quelques onces de sang de la main, en lui prescrivant en outre tous les remèdes extérieurs dont on fait usage dans les fluxions de poitrine. La douleur céda dans la journée, sans qu'il en reparût depuis; mais à la douleur succéda un assoupissement stertoreux, avec *rascation* dans la trachée-artère; le pouls étoit inégal, & cet état dura deux jours, pendant lesquels le malade répondoit d'une manière assez obscure, mais suffisante cependant pour faire entendre qu'il avoit la tête lourde, & une grande douleur à la tempe droite. Sorti de cette somnolence avec un pouls meilleur, le malade ne se plaignoit de rien; il se couchoit indifféremment sur le côté droit, ou sur le côté gauche: mais

nous en tirâmes un mauvais prognostic, & cela à juste titre; car cinq jours après ce mieux apparent, on le trouva le matin plus assoupi: plus imbécille qu'il n'avoit encore été, les forces & le pouls indiquoient qu'il étoit au plus bas. Le soir de ce même jour, il mangea sa portion pour souper comme à l'ordinaire; &, peu de temps après, ayant poussé un grand soupir, il eut une respiration fort agitée, & mourut en une heure.»

« A l'ouverture de l'abdomen, nous trouvâmes le foie blanc & dur, & sa vésicule remplie de bile.»

« La cavité droite de la poitrine contenoit une sérosité assez abondante, trouble & un peu sanieuse. La cavité gauche en contenoit une petite quantité, mais qui étoit sanguinolente. Le poumon gauche étoit adhérent sur les côtés avec la plèvre, & avoit à sa surface, vers la partie supérieure, une petite partie dure, vice ancien à ce qu'il paroissoit: du reste, tout ce viscère étoit médiocrement distendu; & quand on le coupoit, il en suintoit une assez grande quantité d'humeur spumeuse. Cette humeur venoit des bronches, & étoit due au poumon droit qui étoit en bien plus mauvaise disposition. En effet, ce poumon étoit tout putréfié par

ſa partie ſupérieure ; & dans tout le reſte de ſa ſubſtance, il étoit dur, très-tuméfié, & repouſſoit la main ; & quand on le coupoit, il paroiſſoit compoſé de globules noirâtres, d'où il degouttoit une humeur putride. On trouva dans la cavité du crâne, entre la dure & la pie-mère, une quantité d'eau aſſez remarquable qui, pénétrant ſous la pie-mère, s'étendoit aux ſinuoſités du cerveau ; & cette membrane diſtendue formoit des cellules remplies d'une mucoſité apparente qui n'étoit que de l'eau. Il y avoit peu d'eau dans les ventricules latéraux, & cette eau étoit ſanguinolente, & l'on découvrit des hydatides à la partie poſtérieure du plexus choroïde ; le cerveau & les nerfs n'étoient pas très-flaſques. Le cervelet parut un peu pâle, & il ſortit à peine quelques gouttes d'eau de la moëlle épinière. Le ſinus de la faux offrit une concrétion blanchâtre ; & l'on trouva la même choſe dans les quatre cavités du cœur, & dans les vaiſſeaux qui y correſpondent. »

« S'il nous étoit permis, continue *Morgagni* de recourir à quelques-unes des ſentences d'*Hippocrate*, comme à un oracle ſacré, nous croirions que ce qu'il a écrit ſur les léthargiques, convient parfaitement à cette hiſtoire. *Les ſoporeux*,

*les décolorés, avec un pouls caché .... ſe plaignent d'être tourmentés de la douleur de tête. Ceux qui n'en meurent pas, tombent dans la purulence, c'eſt-à-dire*, comme l'interprete Duret, *meurent d'une vomique, s'ils ne ſuccombent pas auparavant à la péripneumonie qui naît du tranſport de la matière corrompue, & à la foibleſſe qui ſuit la léthargie.* mais, ajoute *Morgagni*, quoi que l'on puiſſe penſer du ſentiment d'*Hippocrate* & de *Duret*, le vieillard dont nous venons de rapporter l'hiſtoire eſt mort de péripneumonie & d'épuiſement; car comme j'ai donné le nom de péripneumonie à cet engorgement du poumon qui le rend dur, épais, & qui l'engorge lorſque dans les douleurs de cette partie la réſolution ne peut pas avoir lieu, de même auſſi dans ce cas il y a eu un engorgement qui n'a pu ni ſe réſoudre, ni être expulſé, &c. &c. (*a*) ».

On ne peut pas douter que la maladie du vieillard de Boulogne n'ait beaucoup de rapport avec celle du malade de l'hôpital d'Auch; mais, malgré le reſpect que l'on doit à l'opinion d'un homme auſſi diſtingué dans l'art de guerir que

(*a*) MORGAGNI, *de ſedibus & cauſis morborum. Lib. j, ep. vj, pag. 90 & ſeq.*

*Morgagni*, on peut n'être pas satisfait de la manière dont il explique la formation de cette maladie & du caractère qu'il lui donne. En effet, quoique certaines inflammations se terminent en squirrhes, on ne sauroit regarder tous les engorgemens tous les squirrhes ; & la putréfaction qui en est la suite, comme des congestions froides produites par la foiblesse des solides & la décomposition des fluides ; & d'ailleurs, l'âge du vieillard, sa pâleur, l'état de ses forces, n'ont aucun rapport avec les maladies inflammatoires.

Cet ensemble de symptômes de foiblesse & d'épuisement, l'état du poumon & la décomposition du sang, & le peu d'abondance de parties rouges, sensible dans l'observation de *Morgagni* par la sérosité qui inondoit le cerveau, par la pâleur du foie, par la nature des concrétions polypeuses, & plus remarquable encore, dans l'observation d'Auch, par l'inanité des vaisseaux, pourroient peut-être donner l'idée d'une maladie que la plupart des nosologistes ont passée sous silence, quoiqu'elle ait été décrite vers le milieu de ce siècle par un médecin célèbre.

Cette maladie est celle que M. *Lieutaud* a désignée sous le nom d'anæmie ou d'épuisement des vaisseaux sanguins, sorte

de cachexie plus commune qu'on ne penſe dans la dernière claſſe du peuple, cachexie qui termine ſouvent la vie des vieillards, & de ceux chez leſquels l'épuiſement a produit une vieilleſſe anticipée, & que les médecins des hôpitaux ſont plus à portée que tous les autres de connoître & de caractériſer.

L'épuiſement cauſé par la vieilleſſe, les grandes maladies, & par les affections, qui ſont la ſuite de la débauche ou des chagrins, dépravent les ſolides & les fluides au point que les coctions ſont foibles & languiſſantes : or, du moment où les coctions ſont perverties, la compoſition du ſang eſt viciée, & la cachexie commence. Si cette cachexie augmente, la partie rouge du ſang diminue, & au lieu de former les deux tiers de la maſſe, comme on le voit chez l'homme robuſte, elle n'en forme plus que le quart ou le cinquième. Delà, le pouls débile & lent bat à peine cinquante fois par minute, la chaleur animale eſt très-foible, les ſucs foiblement aſſimilés deviennent ſtagnans dans les cavités où ils ſe décompoſent; la peau eſt cadavéreuſe, la tranſpiration preſque nulle, les excrémens ſont fondus & d'un blanc verdâtre. Ces malades, dit M. *Lieutaud*, ſont, pour la plus part, dans un état

de langueur & de foibleſſe, l'appétit leur manque abſolument, ils ont communément le cours de ventre ou le diabètes; quelques-uns ſuent prodigieuſement tant le jour que la nuit; d'autres ſont continuellement dans la plus cruelle inquiétude ſur leur ſort, & ſe livrent à une mélancolie invincible. Quelques-uns ont des ſiflemens dans les oreilles, ou des troubles d'eſprit, qui ne leur permettent pas la moindre application.

Mais, ajoute M. *Lieutaud*, ces ſignes & ces avant-coureurs ne ſe rencontrent pas toujours, & l'on ne trouve pas même quelquefois de quoi former de ſimples conjectures. Il y a plus, on voit de ces malades mourir ſubitement ſans avoir pu prévoir une diſſolution auſſi prompte. A l'ouverture des cadavres, on rencontre des épanchemens de ſéroſité dans les différentes cavités; d'autres fois la tête, la poitrine & le bas-ventre, ſont auſſi ſecs que s'ils étoient de cire; enfin le plus ſouvent les petits vaiſſeaux ne contiennent point de ſang, & les gros ſont à demi vides.

Cette conjecture ſur la nature des maladies dont on a vu ci-deſſus l'hiſtoire, & particulièrement ſur celle rapportée par M. *la Peyre*, eſt ſujette ſans doute à des ob-

jections, & n'eſt peut-être pas plus ſolide que l'aitiologie de *Morgagni* ſur la mort du vieillard ſeptuagénaire; mais elle peut conduire à des réflexions intéreſſantes; & nous prions Meſſieurs les médecins du département des hôpitaux civils, de nous faire paſſer les remarques qu'ils ont eu occaſion de faire ſur la nature & le traitement d'une maladie, ou d'une eſpèce de cachexie dont les médecins obſervateurs ne ſe ſont pas aſſez occupés.

### III^e^ OBSERVATION.

*Mort imprévue & presque ſubite, vingt jours après une chûte ; obſervation faite à l'hoſpice S. Sulpice dans l'année 1780.*

Un homme âgé de quarante-neuf ans avoit fait une chûte de la hauteur de cinq à ſix pieds, & cette chûte avoit été immédiatement ſuivie d'évacuation conſidérable de ſang par l'anus, & d'une foibleſſe extrême. Ce malade fut tranſporté peu de temps après à l'hôpital; & comme il ne paroiſſoit plus avoir d'autre mal qu'un très-grand abattement, caractériſé par la pâleur de la face & l'état miſérable du pouls, on ſe contenta de le mettre à l'uſage d'une potion béchique légérement antiſpaſmodique, & d'une boiſſon tempérante. On preſcrivit en même temps

des lavemens adouciſſans & des fomentations de même nature, & ces remèdes lui apportèrent un prompt ſoulagement. Le ſommeil fut cependant quelques jours à revenir : mais j'ordonnai d'édulcorer ſa potion béchique avec le ſirop diacode, ce qui lui réuſſit à merveille.

En peu de jours tous les accidens furent diſſipés ; le malade reprit des forces, de la gaieté & un air de ſanté, qui, diſoit-il, ne lui étoit pas ordinaire, & il reſta en cet état à peu-près dix ou douze jours. A cette époque, la veille du jour où il comptoit s'en aller, il fut ſaiſi tout-à-coup d'une douleur très-violente à la région des reins, d'une forte ſueur, accompagnée d'abattement manifeſte, & d'évacuations bilieuſes par haut & par bas. La douleur à la région lombaire obligeoit ce malade à reſter courbé, & il éprouvoit des ſyncopes fréquentes. On ne lui adminiſtra que des lavemens & de la limonade qui parurent apporter du calme & du rafraîchiſſement. Douze heures après le pouls qui, depuis la rechûte juſqu'à ce moment, avoit été foible & preſque inſenſible, devint fort dur & fort précipité : je fis faire une ſaignée du bras, mais ſans aucun ſoulagement ; & cet homme mourut le lendemain, n'ayant été que trois jours malade.

L'hiſtoire de la maladie & de ſon origine, la violence de la douleur à la région lombaire, les nauſées, les évacuations, les anxiétés, tout sembloit indiquer que le principal ſiège de la maladie étoit dans l'abdomen. Cependant à l'ouverture du cadavre, l'eſtomac & les inteſtins ont paru dans l'état naturel; les reins, la ratte & les autres parties contenues dans l'abdomen, étoient également intactes; le cerveau attentivement examiné n'a rien préſenté d'extraordinaire, & le poumon eſt le ſeul viſcère qu'on ait trouvé en mauvaiſe diſpoſition : il étoit généralement gorgé d'un ſang noirâtre, un peu œdémateux à ſa face antérieure & inférieure, & il y avoit environ un demi-ſetier d'eau dans ſa cavité gauche. Ce déſordre peut-il expliquer les ſymptômes qui ont précédé la mort, & la rapidité avec laquelle elle a frappé ce malade ?

## IV^e Observation.

*Paralyſie dont les ſuites ont été mortelles, produite par la commotion d'une arme à feu; par M. La Peyre.*

Un homme âgé de trente-deux ans fut paralyſé, il y a dix-huit mois, de la moitié

du corps par un coup d'arme à feu qui ne lui fit aucune eſpèce de bleſſure apparente ; & cet accident ne peut être expliqué que par la commotion qu'il reçut par l'intermède de l'air ambiant. Il fut envoyé à Barèges pour y prendre les bains & les eaux, & il y reſta plus d'un mois. L'effet des eaux & des bains fut d'abord de diminuer ſa paralyſie ; &, quoique le côté malade fût plus mince que l'autre, il étoit encore capable de ſentiment, & même de mouvement : mais dans ces circonſtances, le malade fut pris tout-à-coup d'un violent mal de tête pour lequel il fut ſaigné pluſieurs fois du pied à Barèges, mais infructueuſement.

C'eſt dans cet état qu'il eſt entré à l'Hôtel-Dieu ; il avoit une douleur aiguë à toute la tête, les yeux & les oreilles lui faiſoient beaucoup du mal, & ſon pouls étoit foible & concentré : après avoir ſouffert pendant quatre jours, il mourut. Quelques heures après ſa mort, il rendit par le nez beaucoup de pus ; ce qui peut en quelque ſorte tenir lieu de l'ouverture du crâne, qu'il ne nous a pas été poſſible de pratiquer, par des circonſtances particulières.

## V^e & VI^e OBSERVATION.

*Suites funeſtes & tardives d'une chûte dans deux enfans. — Hoſpice S. Sulpice, année 1780.*

Un jeune garçon lapidaire, âgé de ſeize ans, fut conduit dans cet hôpital ſur la fin de janvier 1780. Il avoit le pouls aſſez fortement fébrile & beaucoup d'abattement; les yeux étoient égarés, la langue fort ſale & le ventre tendu. On ſoupçonna d'abord une affection métallique; une ſecouſſe donnée par l'eau minérale fit rejetter des vers, & l'on crut dès-lors avoir affaire à une fièvre putride-vermineuſe. Les jours ſuivans, les évacuations firent encore rejetter des vers; le pouls ſe développa, & le malade parut plus éveillé; mais bientôt la tête s'embarraſſa plus que jamais. Une ſaignée de la jugulaire & l'application des véſicatoires aux jambes, parurent apporter un ſoulagement momentané; mais le délire & l'égarement des yeux ſubſiſtèrent pendant pluſieurs jours : le malade tomba dans l'affaiſſement dix-huit heures avant de mourir, & on remarqua que juſqu'à ce moment le pouls avoit été aſſez bon, & n'avoit pas répondu aux autres ſymptômes.

Vers le milieu de la maladie, la bizarrerie & la ténacité des ſymptômes avoient fait ſoupçonner que l'enfant avoit un dépôt au cerveau, ſurvenu à la ſuite de quelque coup; & cette conjecture fut confirmée par l'ouverture du cadavre, dont voici le précis.

Après avoir levé la boîte oſſeuſe du crâne, on trouva les vaiſſeaux extérieurs du cerveau fort gorgés de ſang; la ſubſtance corticale étoit un peu plus molle que dans l'état ordinaire, & il y avoit un épanchement de matière aqueuſe & purulente très-conſidérable dans le ventricule droit; lecervelet étoit fort dur, & offroit de la réſiſtance au ſcalpel; enfin, on rencontra une concrétion jaunâtre groſſe comme une noix vers les corps olivaires, & cette concrétion étoit encore plus dure que le cervelet.

Quelques jours après l'on apprit par les perſonnes chez leſquelles demeuroit cet enfant, qu'il avoit effectivement fait une chûte ſur le dos un an auparavant, & que depuis il s'étoit toujours mal porté.

Le 13 janvier 1783, on apporta dans le même hôpital un enfant qui avoit une affection comateuſe; la tête étoit très-douloureuſe, les yeux très-excédens, la phyſionomie étoit éteinte & blafarde,

les nerfs optiques étoient paralysés ; enfin, la foiblesse générale étoit extrême, & l'enfant paroissoit très-bas.

Les personnes qui le conduisoient ne croyoient pas qu'il y eût eu de chûte : mais sur la manière dont ils répondirent aux questions qui leur furent faites, & sur ce qu'ils affirmèrent que cet état avoit commencé par un vomissement, il parut très-vraisemblable que l'origine du mal étoit une chûte ou un coup. L'enfant mourut peu de jours après. Les os du crâne étoient bien conformés, la substance du cerveau & du cervelet n'avoit aucune altération ; mais nous trouvâmes sur la selle du turc une tumeur grosse comme une noix applatie, moitié purulente, & moitié stéatomateuse.

## *RÉFLEXIONS.*

Si l'ouverture des cadavres nous procure, dans bien des circonstances, de grandes lumières sur les causes des maladies, il en est d'autres aussi dans lesquelles elle ne nous apprend rien de satisfaisant, & il ne faut point en être étonné. Le corps humain après la mort est encore une belle machine ; mais cette machine est muette, inanimée, & nous ne pouvons pas y voir ces modifications infinies que la vie

ſait donner aux différentes parties dont l'homme eſt compoſé. Les déſordres produits dans les parties ſolides, peuvent ſe lire dans le cadavre ; mais ceux qui réſident dans les fluides échappent à nos yeux ; & l'anatomie eſt encore moins heureuſe, lorſqu'elle cherche à découvrir les altérations qui dépendent du principe du mouvement.

L'obſervation faite à l'hoſpice S. Sulpice ſur un homme mort vingt jours après une chûte, dans le moment où il paroiſſoit bien portant, nous préſente un de ces cas dans leſquels l'ouverture des cadavres a bien lieu de nous ſurprendre par la manière dont elle contredit nos conjectures.

D'un côté la grande quantité de ſang qu'il avoit rendu par l'anus au moment de ſon accident, & les douleurs extrêmes qu'il avoit éprouvées, lors de ſa rechûte, à la région lombaire, portoient à augurer que le ſiège du mal étoit dans l'abdomen. De l'autre, la cauſe première de la maladie pouvoit faire ſoupçonner un abcès ou un dérangement dans le cerveau, produit par la commotion ; & cependant on n'a pu découvrir ni dans la cavité abdominale, ni dans le cerveau, une léſion ſenſible. L'engorgement du poumon & la petite quantité d'eau trouvée

dans la cavité gauche de la poitrine, étoient l'effet des anxiétés & de l'agonie longue que le malade avoit éprouvées. Quelle est donc la cause de la mort de cet homme? Ce n'est pas une commotion, puisqu'il avoit été pendant douze jours sans aucun symptôme qui en donnât le moindre indice. Ce n'est pas une fièvre d'hôpital. Tout ce qu'on en peut augurer de plus vraisemblable, d'après quelques observations analogues, c'est qu'il s'étoit formé un petit abcès dans l'intérieur du cerveau ou dans le canal de la moëlle épinière, & que cet abcès a échappé aux recherches anatomiques qui ont été faites. On a des observations qui pourroient appuyer cette conjecture (*a*).

---

(*a*) Un jeune homme de quinze ou seize ans, reçut un coup de bâton sur un des pariétaux; il n'eut aucun accident: M. *Maréchal* se contenta d'ouvrir les tégumens, & de les faire suppurer. Le malade fut saigné, & on laissa fermer les plaies après la suppuration. Il étoit tous les jours debout, se promenant dans les salles des malades. Lorsqu'on le crut parfaitement guéri, & qu'il étoit à la veille de sortir de l'hôpital, le dix-septième jour de sa blessure, il lui prit un frisson: on le saigna deux ou trois fois; le frisson le reprit, & fut suivi d'une fièvre considérable, avec douleur de tête: on

La paralyſie ſurvenue à la ſuite de la commotion occaſionnée par le coup de fuſil, n'eſt pas une obſervation nouvelle. On ſait que les boulets de canon tuent ſans toucher, en produiſant un ébranlement mortel dans l'organe qui eſt l'origine du ſentiment & du mouvement. Si l'ouverture du cadavre manque dans cette obſervation, le dépôt purulent qui s'eſt fait jour par le nez, indique aſſez & le ſiège du mal, & la marche de la maladie. La commotion a produit un engorgement dont l'effet mortel a été ſuſpendu par l'hémiplégie; mais il reſtoit un noyau, qui malheureuſement n'étoit pas aſſez dur pour reſter immobile, & qui, par les efforts de la circulation, eſt entré en travail. Tant que le ſiège primitif du mal eſt reſté le même, le malade s'eſt trouvé aſſez bien; mais, lorſque le volume du noyau de l'engorgement a été augmenté, & que la ſuppu-

---

le ſaigna de nouveau, & on lui fit prendre des vulnéraires; il mourut le vingt-deuxième jour. M. *Maréchal* en fit l'ouverture: il trouva gros comme un pois ou environ de matière purulente ſur la dure-mère, où elle paroiſſoit n'avoir fait aucune impreſſion. *Mémoires de l'Académie royale de chirurgie, tome I, pag.* 214.

ration a été prochaine, la compreſſion a eu lieu dans les parties voiſines, & delà tous les ſymptômes qu'on a obſervés. Si le dépôt étoit ſorti par le nez du malade pendant ſa vie, il auroit pu être ſauvé; mais le défaut de cette criſe a dû produire la mort; & il eſt bon de remarquer ici, que les eaux thermales, capables de réſoudre les engorgemens mous & pituiteux du cerveau, paroiſſent très-propres à accélérer la perte des malades, lorſqu'il ſe prépare quelque ſuppuration dans ce viſcère.

Les deux ouvertures de cadavre faites à l'hoſpice S. Sulpice ſur les deux enfans qui avoient fait antérieurement des chûtes, confirment d'une manière bien évidente les remarques faites ſur les effets des chûtes ou des plaies au cerveau.

Le premier enfant, qui paroiſſoit d'abord avoir une fièvre vermineuſe, avoit une fièvre cauſée par la préſence du pus dans les ventricules & dans la ſubſtance corticale.

On a des obſervations nombreuſes de plaies & de coups à la tête, qui prouvent que la fièvre ne s'eſt déclarée ſouvent què long-temps après l'accident, & dans le moment où l'abcès s'étoit ouvert; & l'on trouve dans le premier vo-

lume des Mémoires de l'Académie de chirurgie des choſes bien précieuſes ſur la différence de ces abcès, & ſur ce que peut l'art pour leur guériſon.

Ce qu'il ſeroit intéreſſant de poſſéder pour les médecins, ce ſeroit le diagnoſtic de ces affections de tête qui proviennent des chûtes ou des coups, & qui ſont ſi fréquentes chez les enfans.

Les médecins expérimentés ſavent deviner ces maladies, plutôt qu'ils ne peuvent les dépeindre. Il y a dans ces cas une phyſionomie particulière qui participe de la bêtiſe & de la douleur. Ces malades ont le plus ſouvent une envie de ſommeiller, qui fait tomber la tête ſur la poitrine, avec une irritation conſtante qui empêche l'aſſoupiſſement complet. Les paupières ſont appeſanties, & la prunelle dilatée. Les muſcles maſſeter & canins ſont agités par intervalles. Ces ſignes préliminaires ſont ſuivis de ſymptômes plus déciſifs, tels que paralyſie, convulſions: alors on ne doute plus du mal, mais il eſt impoſſible d'y remédier. Au reſte, on doit voir dans ces différentes obſervations, qu'*Hippocrate* avoit bien connu les ſignes pathognomoniques des affections mortelles du cerveau, quand il a dit: *Tum ſi æger alto ſopore detentus fuerit,*

*aut*

*aut tenebræ oculis effusæ, aut si vertigo prehenderit, aut ipse conciderit.* HIPPOC. lib. de cap. vuln. cap. x.

---

# OBSERVATIONS

*Sur quelques maladies dont les signes & les symptômes étoient obscurs, & la guérison impossible ; avec des remarques sur des habitudes dangereuses que le sexe croit indifférentes ; par M. BACHER, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris.*

Les maladies qui se contractent par des habitudes perfides, & dont le sexe ne soupçonne, ou ne veut point reconnoître le danger, présentent des phénomènes dont le médecin ne peut point se rendre raison, quand il en ignore la première cause; presque toujours on la lui dissimule, ou on ne le consulte que lorsque les malades, avec l'apparence de la santé, portent déjà la mort dans leur sein. A la vérité ces malades sentent des malaises & de l'ennui; mais le mal s'est établi sourdement, & les symptômes n'annoncent rien de grave, que lorsqu'il s'est déjà fait, il y a long-temps,

des congeſtions ou des épanchemens mortels, que lorſque pluſieurs viſcères ſont déjà flétris, déſorganiſés, & infectés de gangrène.

De tous tems, les médecins ſe ſont élevés contre les pratiques & les habitudes, qui conduiſent à un état ſi déplorable; ils ont fait connoître le danger des répercuſſifs, des fards métalliques, & des corps ſerrés à toute force; mais le deſir, diſons plus, la fureur de plaire fait ſacrifier le don le plus précieux de la nature à des graces imaginaires; la vanité immole la ſanté; ainſi que toutes les paſſions fortes, elle empêche de ſe rendre aux avis les plus ſages: eſſayons cependant de tracer une eſquiſſe du ſort funeſte qu'elle prépare.

Les accidens qu'occaſionne l'application d'un fard blanc ſur toute l'habitude du corps, ſont auſſi graves que ceux qui ſuivent la compreſſion journalière des viſcères du bas-ventre, & l'uſage des répercuſſifs; mais ils laiſſent plutôt appercevoir que la nature eſt violemment offenſée; cependant les malades continuent à ſe faire illuſion ſur la cauſe du mal, & ſouvent le médecin ne la devine point.

Il y a un fard qui, par ſa tranſparence & ſa limpidité, reſſemble à l'eau la plus

claire ; ce fard est métallique : appliqué sur la peau, il la blanchit en s'y séchant promptement, & il y reste attaché pendant plus de quinze jours : la chaleur du soleil ne l'altère point, & l'eau, même chaude ne sauroit le détremper. C'est une découverte admirable que ce blanc, & des dames qui la veille encore étoient assez brunes, paroissent le lendemain blanches à surprendre ; mais ces dames qui, lorsqu'elles étoient brunes, avoient l'humeur égale & enjouée, ne tardent pas, après être devenues blanches, à avoir des fluxions & des vapeurs. On les voit maigrir, pour être bientôt bouffies. Elles persistent néanmoins à se farder, craignant moins d'éprouver tous les accidens qui naissent de la suppression de la transpiration & de l'introduction d'un poison métallique, que de ne plus paroître blanches.

*OBSERVATION sur des accidens causés par l'application d'un fard métallique. — Convulsions, palpitations violentes, bouffissure de tout le corps, hydropisie du bas-ventre & de poitrine.*

Une dame aimable, spirituelle, & qui pour plaire n'avoit certainement aucun

besoin de cette ressource de la coquetterie, n'en a pas moins, par son opiniâtreté, donné à sa famille & à ses médecins une preuve bien affligeante de la vérité des remarques que nous venons de faire. M'étant assuré qu'elle se servoit d'un fard métallique, & ayant eu plusieurs fois occasion d'observer les effets pernicieux de ce fard, je n'ai point hésité à lui faire les représentations les plus fortes; mais elle ne put point se résoudre à convenir de la vérité; & quoiqu'elle éprouvât des convulsions, des palpitations violentes & des étouffemens, quoique la douleur lui arrachât des cris affreux, elle n'a point renoncé à se faire blanchir toute l'habitude du corps: il est enfin survenu une enflure générale, & en même temps la poitrine & le bas-ventre ont été inondés de sérosité: cependant la vigueur de la constitution prolongea la vie & les tourmens de cette dame pendant plusieurs mois; trois mois avant sa mort un accès de convulsion la fit tomber dans un état léthargique, qui dura plusieurs heures.

Rapportons d'autres exemples de maladies funestes, que des habitudes, qui ne tiennent qu'à la fantaisie, peuvent occasionner. Elles conduisent au tom-

beau d'une manière plus insidieuse, mais aussi sûre que l'application des fards métalliques.

*OBSERVATIONS sur les effets de la compression habituelle faite avec des corps trop étroits, & excessivement serrés.*

PREMIERE OBSERVATION.

*Varices, tubercules, squirrhes, suppurations à l'épiploon, hydropisie du bas-ventre & de poitrine.*

Une dame à qui la nature avoit donné de la santé, une fraîcheur éclatante & beaucoup d'embonpoint, vouloit aussi avoir de la taille. Il falloit donc porter des corps beaucoup trop étroits, & les faire lacer avec tous les efforts possibles. Les viscères ont long-tems résisté à cette violente compression, ils étoient parfaitement sains & les humeurs étoient d'une qualité douce. Mais il a dû nécessairement se former des engorgemens dans des viscères habituellement comprimés. La gêne, l'irrégularité de la circulation, & la stagnation des liqueurs ont occasionné des varices, des tubercules, des squirrhes & des suppurations. Aucun symptôme apparent n'a manifesté ces désordres,

& la caufe d'une mort prochaine exiftoit avant que l'enflûre fe déclarât. Alors la malade & les médecins ne voyoient & ne s'occupoient que de cette enflûre. Il en eft arrivé, que par l'ufage même de remedes au moyen defquels on effayoit en vain de diffiper l'hydropifie, on a occafionné de nouveaux accidens. A raifon du bon état du pouls & de la force de la conftitution, on a cru pouvoir fe permettre des médicamens actifs; on prétendit évacuer les eaux avec des diurétiques âcres, & avec des purgatifs puiffans. La qualité de la matière muqueufe rendue par les felles, me décida, à ma première vifite, à propofer de ne plus continuer l'ufage des remèdes ftimulans : on paffa à celui des émolliens & des mucilagineux ; ce qui n'empêcha pas que le lendemain il ne furvînt des felles enfanglantés; & en huit jours l'inflammation de l'eftomac & des inteftins fe termina par la gangrène & la mort, que les défordres exiftans dans l'épiploon auroit toujours rendues inévitables. On a trouvé cet organe exceffivement volumineux, chargé de graiffe, variqueux, & d'ailleurs détruit par des tubercules, des fquirrhes & des foyers de fuppuration.

La conſtitution de la malade a fait connoître pourquoi l'épiploon avoit ſouffert tous ces déſordres. Cet organe qui n'a que peu ou point d'énergie, étoit exceſſivement volumineux, & par conſéquent très-expoſé à la compreſſion des corps toujours trop étroits & violemment ſerrés. L'épiploon devoit donc ſe prêter à l'accumulation des liqueurs, & d'autant plus certainement qu'aucun des autres viſcères n'avoit été en défaut ni par ſa texture, ni par ſon volume.

Mais les viſcères réſiſtent moins longtems aux efforts de la compreſſion, quand la texture de quelque organe eſt déjà viciée, quand les ſucs qui les arroſent ſont acrimonieux, ou quand toutes les parties n'ont point la proportion relative ſans laquelle le corps ne peut être bien conformé; & il doit paroître bien extraordinaire, que des femmes très-ſuſceptibles de ſenſations douloureuſes, puiſſent s'accoutumer à des compreſſions que des hommes robuſtes ne ſauroient ſupporter. Les perſonnes qui ſe font lacer très-ſerré conçoivent des idées ſi étranges, ſi romaneſques ſur les graces auxquelles elles prétendent, qu'elles craignent moins d'avoir à ſouffrir journellement, que de laiſſer paroître

leur taille telle qu'elle eſt, conformément au vœu de la nature. On raconte qu'un jeune Lacédémonien ſe laiſſa, ſans donner aucun ſigne de douleur, déchirer les entrailles par un renard qu'il venoit de voler, & qu'il ne fut trahi que par ſon ſang qui ruiſſeloit de deſſous ſon manteau. L'hiſtoire nous fournit des exemples nombreux, qui ne permettent pas de douter que des paſſions fortes ont fait ſupporter aux perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, de longs tourmens ſans ſe plaindre; & quoique la vanité ne ſoit qu'une paſſion ridicule, elle n'en n'eſt pas pour cela moins énergique : mais ne nous occupons que des cauſes phyſiques & priſes de la différence de la conformation & des habitudes de l'un & de l'autre ſexe; pour faire connoître comment des hommes très-vigoureux ne ſauroient, ſans éprouver ſubitement des accidens graves, ſupporter les compreſſions du bas-ventre, auxquelles des femmes délicates parviennent à s'accoutumer. C'eſt que les hommes les plus robuſtes ont auſſi la fibre la plus roide; auſſi leurs viſcères & leurs vaiſſeaux ne peuvent-ils point ſe prêter aux engorgemens, ſans qu'ils en éprouvent auſſitôt les effets. C'eſt chez les hommes les plus robuſtes qu'une violente compreſſion ex-

cite les ſuffocations les plus ſubites, les crachemens de ſang abondans, & les inflammations les plus vives; mais, plus une conſtitution individuelle eſt éloignée de la force athlétique, moins elle a de peine à ſupporter la compreſſion des viſcères du bas-ventre. C'eſt à raiſon de la flexibilité, de la ſoupleſſe, de la laxité, qu'en exceptant quelques diſpoſitions particulières, les enfans & les femmes les plus délicates endurent la compreſſion du bas-ventre avec moins de douleur; & chez les enfans dans leſquels il ſe fait pour ainſi dire chaque jour un nouveau produit de forces, la nature lutte juſqu'à un certain point contre la violence qu'on ne ceſſe de lui faire: mais après la première jeuneſſe, ſi le bas-ventre continue à être comprimé, les viſcères les plus foibles reçoivent bientôt la ſurabondance de ſang dont les viſcères qui ſont les plus comprimés tendent néceſſairement à ſe débarraſſer. Il faudra donc que le ſang afflue en trop grande abondance dans les viſcères qui peuvent le plus aiſément céder; il doit donc arriver que les poumons, la rate & la veine-porte en ſoient ſurchargés. Si alors les douleurs ou quelques inquiétudes déterminent à conſulter, ſouvent on ne peut inſtruire le médecin de leur cauſe que

l'on ignore ; & dans le cas même où l'on seroit persuadé que les accidens que l'on éprouve dépendent de la compression des viscères du bas-ventre, on se garde bien d'en parler : on s'imagine que le médecin pourra rétablir la santé lorsqu'on lui cache la vraie & seule cause de la maladie, & l'on continue à se faire la même taille avec laquelle on aime tant à paroître. Si l'on fait des remèdes, ils sont au moins inefficaces, s'ils ne deviennent dangereux : & la compression etant toujours la même, les viscères déjà fatigués sont bientôt contusionnés, meurtris ; ils s'engorgent de plus en plus, ils s'énervent & deviennent variqueux. Les malades qui n'ont jamais su s'expliquer sur la nature & la cause de leur ennui & de leur délabrement éprouvent alors encore des symptômes si équivoques, qu'ils peuvent tromper le médecin le plus attentif ; dans le temps que plusieurs viscères sont déjà flétris & attaqués de pourriture, les malades ne se croient que peu incommodés : du moins leurs sensations & leurs plaintes ne sont-elles jamais relatives à la gravité & au danger de leur état. La gangrène des viscères, en se propageant a détruit l'irritabilité & la sensibilité des organes proportionellement aux désordres qu'elle a occasionnés.

Auſſi, lors même que de nouveaux déſordres ſurviennent, ni les malades, ni les médecins ne s'en apperçoivent, parce que ces déſordres ne ſe produiſent point avec les ſyptômes qui leur appartiennent. La maladie eſt ancienne, l'évènement eſt néceſſairement ſiniſtre; & ce n'eſt que peu de jours avant la mort, ce n'eſt que lorſque la gangrène qui exiſtoit depuis long-temps va inceſſamment opérer ſon dernier effet, qu'elle s'annonce par des ſignes qui puiſſent la faire reconnoître, par l'intermittence & la molleſſe du pouls, par la ceſſation de la douleur, par quelques inſtans de délire, par des foibleſſes & par des refroidiſſemens partiels: mais l'hydropiſie de poitrine, la rupture d'un kiſte, d'un dépôt purulent, ou celle des vaiſſeaux ſanguins, terminent quelquefois la vie trop tôt pour laiſſer à la gangrène le temps de parcourir ſes périodes.

## IIe OBSERVATION.

*Gangrène interne, hydropiſie de poitrine, hémorrhagie ſuivie de mort ſubite.*

Une dame, jeune, d'une conſtitution nerveuſe, ſujette aux fluxions & aux

hémorrhoïdes, prenoit quelquefois des bains, & de temps à autre elle se purgeoit avec les pilules de *Belloste*; depuis plusieurs années, elle avoit des boutons au visage. Au commencement de juillet 1785, un engorgement qui venoit de se manifester aux glandes du cou, la détermina à demander des avis. On lui conseilla un régime adoucissant, des délayans, des bains tiedes, & des bouillons apéritifs. Cet engorgement des glandes n'étoit point douloureux, & il ne sembloit pas devoir inquiéter.

A la fin de juillet, cette dame partit pour la campagne, en se proposant d'y suivre le régime & les remèdes. Elle n'aimoit point, ou à ce qu'elle disoit, elle ne pouvoit supporter le bain que lorsqu'il étoit très-chaud; ce qui lui faisoit dans ce cas autant de mal, que le bain tiède, qui avoit été conseillé, devoit faire de bien. Avant que de partir de Paris, elle se sentoit des lassitudes aux cuisses & aux jambes; & peu de jours après son arrivée à la campagne, elle cessa de se lever, ou du moins elle ne sortit guère de son lit que pour entrer dans le bain. Le 18 août, au sortir du bain elle éprouva un frisson suivi de chaleur; la fièvre continua la nuit; il survint de l'op-

preſſion, & un gonflement hémorrhoïdal externe avec les plus vives douleurs. Malgré une ſaignée & des délayans, les mêmes accidens ſubſiſtèrent le 19 & le 20. La malade cracha du ſang; & elle fut beaucoup tourmentée par des vents, quoiqu'elle en rendît fréquemment: elle avoit auſſi des douleurs poignantes à l'épaule gauche. On voulut faire une ſeconde ſaignée, & ce devoit être avec les ſangſues; mais elles ne prirent point. On ſe détermina donc, dans l'intention de modérer les douleurs & de diminuer le gonflement hémorrhoïdal, à tirer du ſang au moyen de trois coups de lancette donnés dans le ſac hémorrhoïdal. L'on n'obtint point de ſang (*a*), il vint à la ſuite un ſuintement ſéreux, & l'inflammation du ſac hémorrhoïdal (*b*). La nuit du 20 au 21 fut des plus mauvaiſes. Le lendemain on obſerva les mêmes accidens que

---

(*a*) Cette opération, ainſi que l'application des ſangſues, a été faite & très-maladroitement par un chirurgien qui demeuroit au château.

(*b*) M. *L. C.* ***, qui venoit d'arriver, propoſa la ſaignée; ſon avis ne fut point ſuivi, & cinq jours après, il apprit par le bulletin que la malade avoit été purgée, nonobſtant qu'il eût repréſenté que la purgation ne pouvoit qu'opérer des effets pernicieux.

la veille, & ce n'étoit qu'au moyen des lavemens, que se faisoient de petites évacuations. Les urines cependant ne cessèrent point d'être assez abondantes & peu colorées; mais il y eut encore du crachement de sang. La nuit du 21 au 22 a été moins orageuse; & il faut bien croire que les symptômes se soient successivement modérés, puisque la malade a été purgée l'un des jours suivans; il faut croire aussi que le purgatif n'étoit que ce qu'on appelle une *médecine douce*. Il n'en arriva pas moins, que les accidens & les alarmes redoublèrent, & que deux ou trois jours après le purgatif il se fit des évacuations d'une matière puriforme ou purulente, excessivement fétide. On trouva parmi ces évacuations une substance qui paroissoit avoir été organisée, & qui représentoit une petite portion de la membrane d'un intestin.

Tel est le rapport qui m'a été fait en arrivant chez la malade. Je la vis pour la première fois le premier septembre: je trouvai le pouls peu fréquent, mais petit, dur, serré, concentré. Le ventre étoit tendu, la rate gonflée & douloureuse; les urines n'étoient pas trop colorées, & elles étoient assez abondantes. Il y avoit de la gêne dans la respiration; &

des besoins très-fréquens d'aller à la garderobe pour ne rendre que de petites glaires & sans aucune douleur ; la langue étoit séche & enflammée. L'indication qui me parut la plus positive & la plus urgente , étoit de diminuer la tension du ventre , le gonflement de la rate , & la fréquence des petites déjections glaireuses ; il s'agissoit donc d'insister sur des fomentations émollientes, & de porter dans les intestins des boissons légèrement mucilagineuses , & des lavemens très-adoucissans. Le lendemain au soir , le ventre fut moins tendu , la respiration moins gênée ; les besoins d'aller à la garderobe étoient aussi beaucoup moins fréquens , & le pouls s'étoit un peu relevé. Le 4 septembre la langue s'humecta , il n'y eut que cinq évacuations , & elles commencèrent à devenir bilieuses, Ce jour cependant on a remarqué de légers mouvement convulsifs à la lèvre supérieure & à l'un des poignets : les yeux me parurent toujours singuliers , en ce qu'ils se rouloient avec langueur : mais , disoit-on , dès l'enfance les yeux de Mad. * * * étoient souvent de même ; on ajoutoit encore que dans le tems que sa santé parut la meilleure , il étoit néanmoins quelquefois survenu des mouvemens de nerfs. Le 5 sep-

tembre trois évacuations de bonne qualité & assez abondantes, des urines de bonne qualité & d'une quantité proportionnée à la boisson, la langue humectée, chargée d'un peu de limon, & se nettoyant sur ses bords, un pouls moins serré, un appétit convenable, & l'aisance & la force avec laquelle la malade se retournoit, semblèrent des signes de bon augure, malgré un accès de palpitation qui survint ce jour, qu'il faisoit fort chaud & que l'atmosphère étoit pesante. Le lendemain il y eut des urines comme les jours précédens, & les garderobes étoient légèrement bilieuses. Cependant il ne s'ensuivit aucun soulagement : mais au contraire le ventre se tendit davantage, la rate fut plus élevée, il y eut de l'oppression avec un sentiment de chaleur à la gorge & aux entrailles, & il survint, sans toux, quelques crachats sanguinolens. On appliqua les sangsues, on tira à peu-près trois palettes de sang des vaisseaux hémorrhoïdaux. La malade soutint parfaitement bien cette saignée, & la fatigue qui est inséparable de l'attitude qu'elle exige. Cette saignée parut avoir opéré un changement favorable; le pouls se releva, en conservant néanmoins de la dureté : il se soutint en cet état le 7, le 8 & le 9

ſeptembre. Les urines allèrent toujours bien, & les garderobes devinrent faciles : la malade prenoit avec plaiſir d'un potage au ſagou, cependant les nuits ſe paſsèrent preſque toujours ſans ſommeil : mais il n'y avoit jamais eu aucune rêvaſſerie, ni aucune douleur à la tête. La nuit du 10 au 11 fut agitée, & la malade ſe ſentoit du froid aux pieds. Le lendemain au matin il y eut des urines comme à l'ordinaire, & une ſelle qui, pour la conſiſtance & la qualité, étoit ſemblable à celle d'une perſonne en ſanté. La malade déjeûna avec une pêche cuite à l'eau : à midi, elle prit un bon potage au ſagou ; deux heures après elle mangea une croûte de pain avec de la marmelade d'abricots & deux biſcotins ; elle but un verre d'eau & de vin. Sur les cinq heures elle ſe ſentit gonflée, elle demanda un lavement : en le recevant elle jeta un cri aigu ; bientôt la douleur ſe calma. Un quart-d'heure après, le lavement fut rendu avec quelques matières digérées : l'inquiétude & le malaiſe semblèrent diminuer ; mais à l'inſtant il ſurvint une défaillance, & la malade expira (*a*).

(*a*) Au moment même que je revenois de Paris, j'avois quitté la malade depuis quatre jours.

Voilà l'hiſtoire d'une maladie qui m'en à impoſé ſous ſes rapports les plus eſſentiels. Après avoir inutilement interrogé la nature, nous allons interroger la mort : il faut la conſulter dans l'intention d'apprendre à éviter l'erreur, & d'acquérir des connoiſſances qui pourront répandre de nouvelles lumières ſur des maladies dont les ſymptômes ſont ambigús, & dont les cauſes & les complications ſont difficiles à ſaiſir.

L'examen anatomique a fait obſerver ce qui ſuit :

La cavité gauche de la poitrine étoit toute pleine d'une eau fortement teinte de ſang ; la quantité de cette eau pouvoit être évaluée au moins à une pinte & demie : la cavité droite contenoit à peu-près une égale quantité d'eau, mais ſans être teinte de ſang. Les poumons étoient d'un très-petit volume & gorgés de ſang : la partie ſupérieure du poumon droit étoit recouverte d'une matière blanchâtre & d'un tiſſu compacte ; à la partie ſupérieure du médiaſtin on a obſervé une pareille ſubſtance, & encore plus dure & plus épaiſſe. Vers la partie inférieure de la plèvre dans preſque toute ſon étendue, ainſi que dans celle du diaphragme, on a trouvé des fungoſités plus

ou moins volumineuſes. Les deux poumons avoient pluſieurs adhérences à la plèvre ; il y avoit environ trois onces d'eau dans le péricarde ; le cœur avoit le volume ordinaire, ſon tiſſu étoit peu compact.

On a remarqué peu d'altération à l'eſtomac & au foie ; le pancréas & les reins n'étoient point viciés ; la rate étoit très-volumineuſe, ſquirrheuſe dans ſa partie ſupérieure & antérieure, gorgée de ſang dans toute ſa ſubſtance & en partie ſphacelée ; ſa membrane propre étoit entièrement gangrénée ; le canal inteſtinal étoit très-bourſouflé dans toute ſa longueur, & il participoit plus ou moins à la gangrène, ainſi que l'épiploon & le méſentère ; l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins & l'état gangréneux étoient plus remarquables au *jejunum* & au *rectum*. Après la mort il en eſt ſorti environ une once de ſang, & une demi-once d'une matière tenace & jaunâtre.

Dans la tête tout étoit dans l'ordre naturel.

Il réſulte de cet examen anatomique, que la maladie étoit incurable, & que la mort, que d'autres circonſtances devoient bientôt amener, eſt ſurvenue à cet inſtant même où la cavité de la poitrine déja

preſque pleine d'eau, a été bientôt entièrement remplie par l'effuſion du ſang, qui s'eſt faite ſubitement (*a*). Mais les ſymptômes & les ſignes de la maladie, nous ont fait illuſion; & actuellement que l'examen anatomique a levé le voile qui nous cachoit, non le danger, mais le genre

(*a*) Les phénomènes qui ſe ſont ſuccédés dès le moment que la malade venoit de recevoir le lavement, ne laiſſent aucun doute que l'hémorrhagie ne ſe ſoit faite dans ce moment où la malade a jetté un cri. La poitrine étroite par ſa conformation étant preſque remplie d'eau, les poumons étant gorgés de ſang, le diaphragme étant depuis long-temps refoulé dans la cavité de la poitrine par des inteſtins bourſouflés, on conçoit que dans une telle diſpoſition, l'injection d'un lavement dans le temps où il y avoit encore des alimens dans l'eſtomac, devoit néceſſiter un plus grand refoulement du diaphragme dans la poitrine, & que c'eſt ce refoulement qui a occaſionné la rupture d'un ou de pluſieurs vaiſſeaux du poumon, lequel étoit à la fois & très gorgé de ſang, & très-comprimé par l'eau; mais le ſang ne pouvoit pas s'épancher dans la poitrine déja preſque toute pleine d'eau, ſans la remplir entièrement & promptement, & c'étoit en vain que le poumon faiſoit encore des efforts pour ſe dilater un peu; ces efforts devoient être bientôt ſuſpendus & anéantis; il falloit que la malade ſuffoquât en peu de momens.

de la maladie, & la caufe de la mort, il nous refte encore à favoir si nous pouvons fixer l'époque de l'incurabilité de la maladie.

Plus une maladie préfente d'obfcurité & de difficulté, plus elle exige notre attention; & il eft d'autant plus important de reconnoître chacun de fes périodes, que plus elle eft grave & compliquée, plus auffi fon traitement eft fufceptible de modifications & de combinaifons : mais duffions nous ne point parvenir à diftinguer les périodes de ce genre de maladies, & moins encore à faifir cet inftant où les vifcères font un dernier effort contre la violence qu'ils ne ceffent d'éprouver, cet inftant où à la fois la nature & l'art reftent fans reffource, nous ne fentirions que plus vivement la néceffité de nos recherches. La médecine préfervative eft la plus fûre; & s'il eft fatisfaifant de prévenir une maladie feulement dangereufe, combien le feroit-il davantage de préferver d'une maladie qui deviendroit néceffairement mortelle! Nous aurons atteint le but que nous nous fommes propofés, fi nous pouvons perfuader aux perfonnes qui font dans l'habitude de fe faire ferrer dans des corps exceffivement étroits, qu'elles ne paroiffent jamais avec cette

taille à laquelle on attache un ſi haut prix, ſans ajouter au danger qui les menace & ſans s'expoſer à recevoir le coup de la mort.

Pour faire nos recherches avec le plus de ſuccès & pour appercevoir des nuances difficiles à ſaiſir, il convient de nous rappeller les époques des accidens les plus remarquables que notre malade à éprouvés. Les plus grands accidens datent du 18 août; ce jour, elle éprouva un friſſon ſuivi de chaleur: la fièvre continua; il y eut de l'oppreſſion, & un gonflement hémorrhoïdal externe, avec les plus vives douleurs. Les jours ſuivans ces accidens augmentèrent, & il ſurvint des crachemens de ſang. On ſait que la malade a été ſaignée une fois dès l'invaſion de la fièvre: mais comme elle n'a été ſaignée qu'une fois, on pourroit ſuppoſer qu'elle a été purgée dans un temps où les vaiſſeaux étoient gorgés de ſang, où il y avoit un extrême échauffement, dans un tems où la diſpoſition à l'inflammation que la fièvre & la douleur avoient fait craindre, n'étoit point encore écartée: on pourroit ſuppoſer en même temps que la maladie n'eſt devenue dangereuſe & mortelle, qu'à raiſon de ce que, dès ſon invaſion, la ſaignée n'ayant pas été aſſez ré-

pétée, l'inflammation hémorrhoïdale se seroit communiquée à quelques viscères: en un mot, on pourroit supposer que, non-seulement on auroit laissé subsister l'inflammation assez long-temps pour la laisser dégénérer en gangrène, mais même que par un purgatif donné trop tôt, & très-à contre-temps, on auroit irrité les viscères; que la disposition qu'ils avoient à s'enflammer en auroit été si fort augmentée, que l'inflammation qui s'en seroit suivie ne pouvoit plus se terminer que par la gangrène & la mort.

Le médecin qui a purgé, a une tête froide, de l'expérience & de la réputation, il faut donc supposer qu'un calme, au moins apparent, avoit succédé à l'orage pour que ce médecin se soit risqué à purger; &, quoi qu'on ait trouvé une portion des intestins enflammée & gangrénée, ce n'est pas encore pour nous une preuve suffisante que le purgatif ait occasionné des accidens si graves, que la mort dût s'ensuivre.

Nous nous souvenons que cinq jours avant le purgatif on a donné trois coups de lancette dans le sac hémorrhoïdal, qui étoit excessivement gonflé & douloureux, & que ces coups de lancette n'ont péné-

tré que dans le tissu cellulaire, qu'ils n'ont rompu que des vaisseaux lymphatiques, & qu'ils n'ont point entamé les vaisseaux sanguins, car il n'est sorti que des sérosités & non du sang. D'après cela on peut donc aussi supposer que les évacuations puriformes ou purulentes & très-fétides qui ont succédé à cet écoulement de sérosité, n'ont été produites que par le dégorgement muqueux ou purulent du sac hémorrhoïdal & non point que le purgatif ait augmenté l'inflammation générale au point qu'il s'en soit suivi une suppuration qui ait fourni du pus en grande quantité, & d'une qualité très-infecte. Ce qui vient encore à l'appui de cette opinion, c'est qu'à raison du dégorgement muqueux ou purulent, le sac hémorrhoïdal est rentré, & qu'avec ces évacuations si fétides, il a été rendu une substance qui paroissoit avoir été organisée. Que ce lambeau n'ait eu que l'apparence de l'organisation, ou qu'il ait été organisé (*a*), on peut toujours supposer,

(*a*) Pour reconnoître ce que c'étoit que ce lambeau, il ne suffisoit pas d'en juger par une simple inspection, il eût fallu le conserver afin qu'il pût être examiné de manière à ne laisser aucun doute sur sa nature.

que

que les déjections très-fétides, purulentes ou puriformes ont été déterminées par les trois coups de lancette qui ont été donnés dans le sac hémorrhoïdal, plutôt qu'elles n'ont été le produit de l'inflammation des viscères, que le purgatif auroit occasionnée ou augmentée.

Résumons, & voyons d'abord si une inflammation assez étendue pour fournir une grande quantité de pus, & qu'on n'auroit point modérée par des saignées suffisantes, qu'on auroit même beaucoup augmentée par un purgatif, & qui auroit passé à la gangrène, pourroit suivre la marche que l'on a observée dans la maladie.

Dans une inflammation vive, l'omission de la saignée laisse subsister l'état inflammatoire, & dans ce cas la nature livrée à elle-même se guérit promptement elle-même, ou elle succombe promptement. Dans l'un & l'autre cas, la marche & les périodes de la maladie se font manifestement reconnoître par les symptômes & les signes qui leur sont propres, car jusqu'à cet instant précis où la gangrène survient, la nature agit d'une manière décidée & même avec les plus grands efforts.

Si le purgatif n'a pas été donné très-à

contretemps, l'inflammation ne devoit plus exiſter lorſque la malade a été purgée, & s'il falloit ſuppoſer que le purgatif eût été donné dans le temps même de l'inflammation, toujours ſeroit-il certain que l'inflammation auroit ceſſé de ſubſiſter, ou du moins de ſe faire reconnoître par des ſignes ſenſibles dès que les déjections purulentes ou puriformes auroient eu lieu; car il eſt bien conſtant qu'après ces évacuations la nature n'a nullement agi avec des ſymptômes propres à l'inflammation. Ce ſeroit donc là l'époque à laquelle la gangrène ſe ſeroit établie : mais la gangrène qui auroit ſuccédé à une inflammation vive n'auroit pu ſurvenir qu'avec les ſymptômes qui l'annoncent, ni avoir lieu ſans les ſignes qui caractériſent ſon exiſtence. Or ces ſignes & ces ſymptômes ont manqué.

Qu'il ſe ſoit donc fait un reflux du ſang hémorrhoïdal vers les viſcères, & que l'inflammation du ſac hémorrhoïdal ſe ſoit terminée par la ſuppuration & par l'exfoliation, ou ſeulement par le dégorgement d'une matière muqueuſe, il n'en ſeroit pas plus facile d'admettre, que les phénomènes qui depuis le purgatif ſe ſont ſuccédé pendant quinze jours, ſoient ceux d'une inflammation vive qui paſſe à la gangrène.

Qu'on se rappelle que six jours après le purgatif, le premier septembre il y avoit de petites déjections glaireuses très-fréquentes ; elles annonçoient sans doute que le canal intestinal avoit été irrité : mais ces déjections diminuèrent le lendemain, & elles n'avoient ni odeur ni teinte suspecte ; & depuis le premier septembre, jusqu'à la fin de la maladie on n'a rien remarqué ni de purulent ni de puriforme dans les garderobes. Les urines allèrent toujours bien ; le 4 septembre la langue chargée d'une matière jaunâtre se nettoya sur ses bords, les évacuations devinrent bilieuses, & l'on n'a trouvé nul indice de gangrène lorsque le 6 septembre on tira du sang des vaisseaux hémorrhoïdaux, par l'application des sangsues. La saignée fut complette, la malade la soutint très-bien malgré l'attitude & la fatigue qui en est nécessairement la suite. Le lendemain le pouls fut moins serré, les garderobes devinrent plus faciles, & elles prirent ensuite de la consistance. L'appétit étoit aussi revenu, & la malade est morte le 11 septembre à cinq heures du soir, après avoir fait trois repas qui auroient sans doute suffi à un convalescent.

Les phénomènes que j'ai observés depuis le premier septembre, jour que j'ai

vu la malade pour la première fois, ne pourroient donc point faire présumer que l'inflammation qui s'est annoncée le 18 août, eût passé à la gangrène ; & cependant après la mort, nous avons trouvé de la gangrène. Il faut donc que cette maladie ait été compliquée d'une affection qui ait été méconnue, & dont l'effet soit de rendre l'existence de l'inflammation & ses progrès si imperceptibles, qu'un observateur attentif ne puisse l'appercevoir.

Cet effet ne peut s'opérer que de deux manières ; ou parce que le cerveau est si particulièrement affecté, que le rapport des sensations en est interverti & presque effacé, ou parce que les organes mêmes qui sont viciés ont beaucoup perdu de leur irritabilité & de leur sensibilité naturelle. Or pendant la maladie dont nous donnons l'observation, la tête a toujours été parfaitement libre, & il n'y a jamais eu aucun délire ; c'est donc la diminution de l'irritabilité & de la sensibilité des organes qui a fait méconnoître l'inflammation qui existoit. L'examen anatomique nous a fait trouver précisément cette affection des organes, qui diminue, qui anéantit leur irritabilité & leur sensibilité : plusieurs viscères étoient très-affectés de

gangrène ; mais cependant nos recherches ne nous ont pas encore conduit au but que nous nous propoſons. Il s'agit de trouver l'époque de la gangrène, ou bien de ſavoir s'il eſt abſolument impoſſible de fixer cette époque.

Tout ce que l'obſervation & le raiſonnement nous ont appris juſques à préſent, c'eſt que nous devons au moins douter que la gangrène, de l'exiſtence de laquelle nous n'avons eu la certitude qu'après la mort, ait pris ſon origine dans la dernière maladie ; mais nous ne nous ſommes pas encore repréſenté l'enſemble de tous les déſordres que l'examen anatomique nous a fait trouver ; il peut nous fournir de nouveaux éclairciſſemens ſur la cauſe, qui a jeté tant d'obſcurité ſur la maladie.

Outre l'état gangreneux que nous avons obſervé à la rate, à l'épiploon, au méſentère & dans une partie du canal inteſtinal, nous avons trouvé une dureté ſquirrheuſe dans la partie ſupérieure & antérieure de la rate, des fungoſités volumineuſes attachées au diaphragme & à la plévre dans preſque toute leur circonférence, & pluſieurs adhérences des poumons à la plévre ; la partie ſupérieure du poumon droit recouverte d'une croûte

blanchâtre épaiſſe, & d'un tiſſu compact; à la partie ſupérieure du médiaſtin une pareille ſubſtance encore plus dure & plus épaiſſe : nous avons trouvé la cavité droite de la poitrine entièrement remplie de ſéroſité, & la cavité gauche pleine d'une ſéroſité fortement teinte de ſang.

Tous ces déſordres peuvent-ils être ſurvenus pendant la dernière maladie? A la vérité, des exemples nombreux prouvent que, lorſque les poumons ſont éminemment enflammés, il peut ſe former quelque coagulation ſur une partie du poumon, ou dans le poumon même, qu'il peut auſſi ſe former des adhérences du poumon à la plévre, qu'il peut encore ſe faire des épanchemens de ſéroſité & de ſang; mais, pendant tout le cours de la dernière maladie, il n'y a eu aucun ſymptôme d'une violente inflammation au poumon, qui permette de ſoupçonner que ces déſordres ſoient ſurvenus pendant la dernière maladie. De plus, ſi l'engorgement du poumon ne s'étoit formé que dans le temps de l'inflammation du ſuc hémorrhoïdal, ou pendant le temps que le ſang hémorrhoïdal auroit reflué vers la poitrine; cet engorgement ſubit auroit été ſuivi d'une oppreſſion violente, & cette oppreſſion

feroit devenue extrême, lorſque l'eau ſe feroit épanchée dans la poitrine. Rien de tout cela n'étant arrivé, la formation de l'hydropiſie de poitrine doit s'être faite antérieurement à la dernière maladie. Remarquons enfin qu'il faut auſſi bien plus de temps que celui que la dernière maladie a duré, pour qu'une cauſe quelconque rende un viſcère ſquirrheux, & que d'ailleurs les fungoſités attachées au diaphragme & à la plévre, prouvent inconteſtablement qu'il y avoit des déſordres très-anciens dans la poitrine.

De quelle époque datent donc les déſordres de la poitrine? La malade pendant toute ſa vie n'a jamais eu d'inflammation au poumon; & avant ſa dernière maladie, elle ne s'eſt jamais plaint d'aucune gêne dans la reſpiration; les urines ont toujours coulé librement, il ne s'eſt jamais manifeſté aucune enflure; & ſi pendant la dernière maladie la reſpiration a été gênée, elle ne l'a jamais été au point de faire ſoupçonner qu'il y avoit de l'eau dans la poitrine. D'ailleurs la tenſion du ventre, le refoulement du diaphragme dans la cavité de la poitrine, & une trop grande quantité de ſang qui engorgeoit le poumon, étoient des cauſes plus que ſuffiſantes pour gêner la reſpiration, & on

devoit d'autant moins préſumer qu'il y eût de l'eau dans la poitrine, que la malade reſtoit couchée dans le lit, ayant la tête preſque au niveau de ſon corps, qu'elle pouvoit auſſi ſe coucher ſur chacun des côtés, & que dans le temps qu'on lui appliqua les ſangſuës, elle eſt reſtée, ſans que la reſpiration en ſouffrît aucunement, plus d'une demi-heure dans une attitude dans laquelle elle avoit la tête & la poitrine plus bas que le reſte du corps.

Il réſulte de cet expoſé, ou que l'hydropiſie de poitrine s'eſt formée ſi lentement, que le diaphragme & les poumons ont pu s'accoutumer, l'un au poids, & l'autre à la compreſſion qu'occaſionne la préſence de l'eau, & de manière à ce qu'il n'en ſoit pas réſulté les accidens & les angoiſſes qui tourmentent & déſeſpèrent les malades lorſque l'épanchement ſe fait avec plus d'effort, ou bien que l'état gangreneux a exiſté avant les épanchemens de ſéroſité. Je donnerai bientôt un entier développement à ces remarques, dans un Mémoire ſur les hydropiſies de poitrine. Ici j'obſerverai ſeulement que de toutes les cauſes qui diſpoſent à l'hydropiſie de poitrine, celle qui manque le moins ſon effet, c'eſt une forte & ha-

bituelle compreſſion des viſcères, & qu'il eſt poſſible que l'hydropiſie de poitrine ſe ſoit formée en même temps que la gangrène s'eſt établie (*a*).

Si les phénomènes de la maladie & les déſordres que nous avons trouvés après

---

(*a*) Des obſervations multipliées prouvent qu'il peut exiſter long-temps des diſpoſitions gangréneuſes, ſans que les fonctions de la vie paroiſſent en être gênées; mais on n'a point encore examiné comment il ſe fait, que la gangrène qui ſuccède à une inflammation vive enlève les malades en peu de jours, tandis qu'avant de cauſer la mort, la pourriture gangréneuſe, qui ſuccède à des affections chroniques, à l'atonie d'un ou de pluſieurs viſcères, à leur déſorganiſation, à leur ſquirrhoſité & à leur éroſion, ſubſiſte pluſieurs mois, & même un temps que ni l'expérience, ni le raiſonnement n'ont pas encore déterminé. S'il eſt poſſible d'y parvenir, ce ne ſera que par la *noſologie* comparée, & par des diſſections faites ſur des animaux vivans. M. *Huzard* m'a communiqué le réſultat d'obſervations & de diſſections, qui prouvent que des chevaux ayant une hydropiſie de poitrine & des affections gangréneuſes, ont continué à travailler pendant une année & plus : il eſt vrai que ces chevaux étoient lâches, & qu'à proportion de ce que leur travail étoit plus fort, leur appétit diminuoit; mais ces chevaux étant repoſés, mangeoient bien. On a encore obſervé que les urines avoient toujours été abondantes.

la mort, nous empêchent de plus en plus d'admettre que la gangrène ait pris son origine pendant la dernière maladie, qu'elle ait succédé à une inflammation vive, ne sommes-nous pas fondés à penser que cette gangrène a succédé à une inflammation sourde, à cette espèce d'inflammation que les auteurs & les praticiens appellent unanimement *inflammation chronique*, *inflammation morte*, parce que cette inflammation s'établit avec peu de douleur, souvent sans douleur aucune, & toujours d'une manière si lente, & avec des signes & des progrès si peu sensibles, qu'ils ne manifestent point son existence? Aussi l'observation de tous les temps a-t-elle fait reconnoître que toute cause qui peut, par une action à-la-fois délétère & lente, énerver les viscères, & corrompre les liqueurs qui y sont contenues, peut aussi occasionner une inflammation sourde, une inflammation chronique, une inflammation morte. Nous n'entrerons dans aucun détail sur les agens chymiques ou méchaniques, ni sur les dispositions morales qui peuvent y donner lieu; il nous suffit ici d'observer que chez les personnes du sexe, une cause fréquente de l'inflammation sourde, de l'inflammation morte, est ou

l'uſage d'un fard blanc & métallique, ou la répercuſſion d'une matière âcre qui s'étoit portée à l'extérieur, ou la compreſſion habituelle des viſcères du bas-ventre par des corps trop étroits & exceſſivement ſerrés; & ſi nous trouvons une de ces cauſes qui ſoit capable d'occaſionner cette eſpèce d'inflammation, nous n'aurons plus à conſidérer la maladie dont nous avons rapporté l'hiſtoire comme un fait rare, & dont l'événement doit ſurprendre; nous n'aurons plus beſoin de recourir à des cauſes qui ne s'accorderoient point avec les phénomènes qui ont eu lieu depuis le 18 août.

Une de ces cauſes, qui peuvent amener à une inflammation morte, exiſtoit, & j'ai appris de quel genre elle étoit.

Depuis la première jeuneſſe, la dame qui a ſuccombé à la maladie ſur laquelle nous faiſons ces recherches, portoit des corps beaucoup trop étroits, & exceſſivement ſerrés. Tous les médecins conviennent qu'il n'y a pas de moyen plus ſûr, quand il eſt habituel, pour occaſionner une inflammation chronique, un état dans lequel un ou pluſieurs viſcères ſont ſquirrheux, variqueux & infectés de pourriture, tandis que l'habitude du corps

conſerve en quelque ſorte l'apparence de la ſanté.

Ce ſeroit donc bien en vain que nous pouſſerions nos recherches plus loin, pour trouver l'époque de laquelle date l'incurabilité de la maladie. D'ailleurs la vie de la malade ne préſente point d'autre époque remarquable de dérangement de ſanté; la ſeule époque à laquelle on pourroit remonter, ſeroit à celui du gonflement des glandes du col, & de la ſenſation de la foibleſſe des cuiſſes: mais ces affections ne préſentèrent rien qui dût faire ſoupçonner, ni que la gangrène interne exiſtoit, ni qu'elle dût ſe former. On voit tous les jours de pareilles affections ſe diſſiper par le régime, par les bains, par les apéritifs, par l'exercice & par l'air de la campagne. On ne pouvoit donc rien faire de plus conforme aux principes & à l'expérience, que de conſeiller ces moyens à la malade; &, lorſqu'elle a demandé des avis ſur l'engorgement des glandes du col, il n'y avoit pas plus de raiſon pour croire qu'il exiſtoit chez elle une inflammation morte, une gangrène interne, qu'il n'y avoit de raiſon pour le croire avant que les glandes du col fuſſent gonflées. Le caractère

d'une inflammation chronique, eſt de s'établir & d'exiſter dans les viſcères, de devenir & d'être déja gangrène, ſans que la maladie ſe manifeſte par aucun ſigne; conſéquemment, elle ne peut être que méconnue, & elle le ſera par tous les médecins qui ne pourront point s'aſ-ſurer de la cauſe qui y a donné lieu.

## CONCLUSION.

Il falloit examiner la valeur de toutes les ſuppoſitions qu'on pouvoit faire ſur l'époque à laquelle la gangrène auroit pu s'établir, pour n'admettre que celles qui ſe concilieroient avec les déſordres qui ont été reconnus après la mort, avec les phénomènes de la maladie, & avec l'expérience de tous les temps. Mais ce n'étoit pas aſſez de n'avoir pas trouvé l'origine de la gangrène dans la dernière maladie; nous devions, pour donner à nos recherches tout le complément poſſi-ble, prouver que l'affection gangréneuſe exiſtoit avant la dernière maladie.

Nous n'avons éludé aucune difficulté; &, après avoir franchement avoué que ni le récit de ce qui s'étoit paſſé depuis le 18 août, juſqu'au premier ſeptembre, ni les phénomènes que nous avons nous-

mêmes obſervé depuis ce jour, ne nous avoient donné aucune certitude ſur l'exiſtence de la gangrène, & que nous avions auſſi meconnu l'exiſtence de l'hydropiſie de poitrine, nous nous ſommes occupés de la recherche des cauſes de cette double erreur.

L'examen anatomique nous a fait reconnoître l'ancienneté de la plupart des déſordres, & il nous a éclairé ſur la cauſe des phénomènes, que la complication de la gangrène & de l'hydropiſie de poitrine devoit occaſionner. Cependant, avant que de nous croire aſſez fondés pour conclure que les cauſes de la gangrène n'étoient point récentes, nous en avons appellé à l'expérience, & nous ne nous ſommes perſuadés d'avoir trouvé la vérité, qu'après avoir trouvé la cauſe qui produit toujours des effets & des phénomènes ſemblables à ceux que nous avons obſervés.

Nous n'avons pu fixer l'époque de l'incurabilité de la maladie, mais nous avons démontré l'impoſſibilité de fixer cette époque, & nous avons en même temps trouvé la vraie cauſe de la gangrène; c'étoit notre unique objet; nous voulions préſenter un tableau fidèle & effrayant du danger & du malheur qu'en-

traîne la compreſſion habituelle des viſcères, faite par des corps exceſſivement ſerrés. C'eſt rendre un ſervice important, que d'indiquer ce qu'il faut éviter pour ſe préſerver d'une maladie, qu'on ne guérit point.

Mais oſons-nous flatter, que les exemples que nous venons de rapporter, inſpireront une frayeur ſalutaire à quelques perſonnes qui, juſqu'à préſent, auroient porté des corps trop étroits; eſpérons de leur voir quitter cette perfide habitude aſſez à temps pour qu'elles n'en aient encore reçu que les premières impreſſions. C'eſt dans ce cas ſeulement que la médecine enſeigne des ſecours efficaces: mais comment connoître que le mal n'a pas déjà fait trop de progrès? l'abſence des ſymptômes ne peut point raſſurer, & lorſque la cauſe eſt déjà ancienne, cette abſence des ſymptômes peut même être de mauvais augure, elle fait ſoupçonner que le mal eſt déjà incurable.

Dans une telle perplexité, il doit être permis au médecin d'agir ſans des indications poſitives, pourvu que ſa méthode de traitement ſoit rationelle, & que dans tous les cas poſſibles, les moyens qu'il emploiera ne puiſſent pas devenir pernicieux,

Le médecin qui ſera inſtruit de la cauſe du mal, tirera des inductions de l'ancienneté de l'habitude, de la conformation du corps, de la qualité des humeurs, de l'âge, de la manière de vivre, & des diſpoſitions morales.

Le premier effet des impreſſions que reçoivent des viſcères journellement & exceſſivement comprimés, conſiſte dans une diſtribution des liqueurs peu conforme au vœu de la nature; le ſang doit néceſſairement ſe porter en trop grande abondance dans les viſcères, qui peuvent le plus aiſément céder. N'allons pas plus loin, & n'entrons pour le moment dans aucun détail ſur les déſordres qui, plus tôt ou plus tard, ſurviennent à l'engorgement des viſcères, qu'une compreſſion forte & continuelle néceſſite; contentons nous de dire que ces déſordres ſeront peut-être déjà incurables, lorſqu'on s'aviſera d'y remédier. Maintenant nous ſuppoſons que par cauſe de compreſſion, les poumons, la rate & les ramification de la veine-porte ſont ſurchargés de ſang; c'eſt aux moyens qui peuvent diſſiper les pléthores locales qu'il faut recourir; la première indication c'eſt de diminuer la quantité du ſang: mais comme les vaiſſeaux peuvent déjà, de-

puis assez long-temps avoir été surchargés de sang, pour qu'ils aient aussi perdu en partie leur ressort & leur force naturelle, il conviendra de ne point répéter les saignées brusquement ; ce sera d'après leur effet que l'on jugera s'il faut simplement insister sur un régime délayant, ou s'il faut y joindre l'usage des toniques. Les indications deviendront d'autant plus positives, que les viscères auront moins perdu de leur énergie, & qu'ils feront plus d'efforts pour se débarrasser de la trop grande quantité de sang, qui les surcharge. C'est dans ce cas seulement que le médecin pourra, avec l'assurance du succès, insister sur les saignées. Celles qui sont faites par les sangsues & par les scarifications prennent moins sur les forces, que les saignées qui ont lieu par l'ouverture des vaisseaux du bras ou dupied, & d'ailleurs les saignées faites par les sangsues & par le scarificateur, procurent des avantages qui doivent les faire préférer. Les sangsues, en tirant le sang des vaisseaux hémorrhoïdaux diminuent sensiblement une des pléthores locales qui existent, celle de la veine-porte & de ses ramifications. Avec les scarifications on fait une saignée d'autant plus utile que l'application des ventouses qui les a

précédées, opère une révolution bien importante par l'action qu'elle imprime au tissu cellulaire.

Nous supposons toujours que plusieurs viscères aient été successivement & lentement engorgés de sang, & que cependant il soit encore possible de remédier à cet engorgement. On s'occupera donc, en même tems qu'on fera les saignées nécessaires, d'assurer leurs effets par tous les moyens qui tendent à rendre leur ressort primitif aux vaisseaux qui auroient été distendus & fatigués, à rétablir la liberté de la circulation, & à favoriser la distribution des liqueurs, conformément à l'ordre naturel. Les moyens capables de produire ces effets, sont un exercice proportionné aux forces, le mouvement du cheval, un air pur & un peu vif, l'usage des eaux gazeuses, celui des bains d'abord tiedes, ensuite presque froids, enfin tout-à-fait froids.

Mais lorsque le mal sera plus avancé, lorsque les vaisseaux auront été si long-tems & tellement distendus, qu'ils auront assez perdu de leur ressort pour que les liqueurs commencent à y dégénérer, le traitement sera plus embarassant, plus long, & le succès en sera incertain. L'on n'osera répéter la saignée qu'après des

intervalles plus longs, & il faut bien cependant diminuer les pléthores locales ; ſans quoi il n'eſt nullement poſſible de s'oppoſer aux déſordres qui ſubſiſtent (*a*) : mais puiſque la ſaignée eſt indiſpenſable, & que cependant dans le cas que nous ſuppoſons ici, elle ne peut que contribuer davantage au relâchement des vaiſſeaux, on ſent la néceſſité de recourir en même-temps aux amers & aux martiaux : les toniques, le kinkina ſpécialement, ſont d'autant plus indiqués, qu'en réveillant le mouvement oſcillatoire des vaiſſeaux, ils ſont auſſi capables de s'oppoſer & de remédier à la dégénéreſcence des humeurs : mais ſi dans les maladies compliquées, l'art peut encore heureuſement exciter & ſoutenir la nature par une méthode combinée de moyens dont l'action eſt oppoſée, ce n'eſt qu'entant que les organes ont encore conſervé aſſez d'énergie ; l'art ceſſe d'être utile, & la nature ne peut que ſuccomber, lorſque des viſcères ſont contuſionnés, meurtris, ſquir-

(*a*) Ce point de pratique offre des difficultés & de l'incertitude, c'eſt ce qui m'avoit engagé d'en donner un développement dans les *Recherches ſur les maladies chroniques*, §. 64 & ſuivantes.

rheux, lorſque des humeurs extravaſées & corrompues les infectent & en entament la ſubſtance; dans un tel état les ſaignées ſeront ſuivies de l'inertie totale des vaiſſeaux engorgés, & les toniques, ſans qu'ils puiſſent en aucune manière arrêter les progrès de la pourriture, n'agiront plus qu'en augmentant les déſordres des viſcères flétris, variqueux & ſquirrheux: mais une telle maladie ne peut parvenir à ce période, ſans qu'elle ait déjà été incurable depuis long-temps.

*OBSERVATION ſur des accidens occaſionnés par l'uſage des répercuſſifs.— Hydropiſie du bas-ventre, déſorganiſation & pourriture de l'épiploon & des ovaires.*

Une dame de trente ans, d'une belle & forte conſtitution, avoit à pluſieurs repriſes répercuté une humeur qui exigeoit un traitement particulier & méthodique; néanmoins ſa ſanté parut toujours être la même, juſques en juillet 1782, qu'il ſurvint une fièvre continue: quelque temps après la malade éprouva des coliques & des gonflemens dans le ventre. On preſcrivit des carminatifs chauds, la tenſion & la douleur augmentèrent;

on fit tenir la malade couchée ſur de la glace pilée, on en appliqua encore ſur les reins, & ſur tout le ventre. Ce bain à la glace fut continué malgré les douleurs à peine ſupportables qu'il occaſionnoit. Les premiers accidens devinrent plus fréquens & plus durables, ſur-tout vers le temps des règles, leſquelles ne revinrent plus auſſi abondamment ; on avoit déjà fait une ſaignée du pied qui n'avoit point ſoulagé, on appliqua les ſangſues : les accidens devinrent encore plus graves, les coliques plus fréquentes, il ſurvint des douleurs de reins très-vives, les urines diminuèrent, le ventre ſe tendit davantage, & bientôt après ſon volume augmenta ſenſiblement. On preſcrivit des diurétiques âcres, & des hydragogues ; les urines devinrent plus rares & les douleurs de reins plus aiguës. Conſulté dans ce tems de la maladie, mon avis fut de ſuſpendre l'uſage des médicamens ſur leſquels on avoit inſiſté, pour mettre la malade à celui des boiſſons émollientes & des hypnotiques. Les douleurs ſe modérèrent, mais les urines n'augmentèrent point, & il ſurvenoit, quoique plus rarement, de vives douleurs aux reins & à la cuiſſe gauche. La malade prit tous les ſoirs un hypnotique, & elle but dans la matinée

une pinte d'eau rendue gazeuſe par l'addition de ſoixantes gouttes d'huile de tartre par défaillance, & de vingt-cinq gouttes d'huile de vitriol. Cette pinte d'eau paſſoit promptement par les voies urinaires, & preſqu'auſſi limpide qu'elle avoit été bue. Néanmoins les accidens perſévérèrent, quoiqu'avec moins de violence, l'enflûre augmenta enfin au point de néceſſiter la ponction. On tira vingt pintes de ſéroſité de bonne qualité. Peu de temps après les douleurs cessèrent, les urines coulèrent abondamment, & il s'enſuivit un ſommeil tranquille.

L'appétit étant revenu immédiatement après l'évacuation des eaux, la digeſtion ſe faiſant bien, les viſcères n'offrant aucune réſiſtance au tact, le pouls étant parfaitement bon, je crus ne devoir preſcrire aucun remède. Le régime humectant & reſtaurant rendit en peu de jours les premières forces, un coloris & un embonpoint, qui ſembloit annoncer une heureuſe convaleſcence. Le cours des urines qui s'étoit ſoutenu en abondance pendant ſix ſemaines, ſe ralentit néanmoins ſucceſſivement, l'enflûre revint & augmenta de manière que trois mois après la première ponction, il fallut en faire une ſeconde. Les douleurs des reins & de la

cuiſſe gauche ſe firent encore reſſentir, dès qu'après la première ponction l'épanchement fut parvenu à huit ou dix pintes. Cet amas d'eau étant formé, l'épanchement s'accrut enſuite ſi rapidement, que chacun des jours ſuivans la circonférence du ventre augmenta de plus d'un pouce; l'épanchement ſe reproduiſit, & les mêmes accidens qui précédèrent la ſeconde ponction eurent lieu, après les épanchemens qui ſuccédèrent à quatre autres ponctions. L'appétit, le ſommeil & les forces revinrent également après chacune de ces ponctions, quoique les trois derniers épanchemens ſe fuſſent ſucceſſivement renouvelés en moins de temps; il n'y eut que vingt-un jours d'intervalle entre la cinquième & la ſixième ponction. Celle-ci fut ſuivie de douleurs exceſſives, & peu d'heures après l'évacuation des eaux, la fièvre ſe déclara, il ſurvint en même-temps des douleurs de reins, des envies de vomir, des hoquets, des coliques affreuſes, & le lendemain des déjections purulentes. Ces accidens durèrent dix jours, & furent terminés par la mort.

L'examen anatomique a fait reconnoître les cauſes des phénomènes qui viennent d'être rapportés.

« On évacua les eaux contenues dans le

bas-ventre, on en retira trente pintes environ; elles étoient purulentes & fétides. On fit la section des tégumens, de manière à pouvoir examiner scrupuleusement les traces de la dernière ponction (*a*). Cet examen ne nous présenta que la cicatrice ordinaire qui doit s'ensuivre, & telle qu'étoient les cicatrices des précédentes ponctions.

L'épiploon n'offroit que des débris qui étoient ou désorganisés ou en suppuration, ou en putréfaction gangréneuse. Du côté gauche, l'épiploon se présenta sous la forme de quatre cordes applaties de la grosseur du pouce, attachées par des points charnus à la partie antérieure & latérale de la voûte du diaphragme; ces cordes étoient isolées jusqu'à la région lombaire, où elles commençoient à se communiquer par des ramifications, qui devenoient plus nombreuses en s'approchant du bassin, & formoient une

(*a*) Comme c'est après cette opération qu'il s'est déclaré des accidens, qui ne se sont terminés qu'avec la vie: on s'étoit aussi imaginé que c'étoit cette opération qui y avoit donné lieu; mais l'examen anatomique a fait voir que la dernière ponction, de même que la précédente, avoit été bien faite.

espèce

eſpèce de réſeaux à grandes mailles, lequel ſe terminoit en face de la partie moyenne de la crête inférieure du pubis gauche par des adhérences oblongues & charnues.

Ces quatre cordes de l'épiploon, charnues en apparence, n'étoient que des cylindres graiſſeux, recouverts d'une membrane épaiſſe & très-rouge, & ce n'eſt que dans le baſſin qu'elles préſentèrent des veſtiges d'épiploon.

A la partie antérieure & au côté droit, l'épiploon parut macéré, déchiré, & parſemé d'inflammation & de taches gangréneuſes.

Les inteſtins baignoient dans une matière purulente ſur laquelle nageoit, comme une écume épaiſſe, une grande quantité de feuillets de l'épiploon; ce qui du côté droit offroit l'aſpect d'un ulcère monſtrueux : du côté gauche ces feuillets étoient en petit nombre, & placés ſur les cordes ou réſeaux dont il a été fait mention.

La liqueur purulente étant étanchée, nous avons obſervé une maſſe d'un volume conſidérable, recouvrant la capacité droite du baſſin, & environnée par ces feuillets épiploïques flottans en forme d'ailes; de cette maſſe découloit de toute

part une matière purulente, dont le foyer étoit dans l'ovaire.

Après avoir enlevé la matrice & ses dépendances, nous avons trouvé une tumeur à l'ovaire droit. Le tube de Fallope, le corps frangé, une partie du ligament large avoient été confondus dans cette tumeur, dont une partie étoit désorganisée & carcinomateuse; le reste étoit détruit. Une partie des vaisseaux composant le corps pampiniforme, & une partie de ceux qui forment le plexus utérin du côté droit, étoient très-distendus, variqueux & comme injectés.

Sur toute la surface antérieure de cette tumeur étoient adhérens une grande quantité de portion d'épiploon en forme de feuillets, & flottans dans l'eau, lorsqu'on y plongeoit cette masse : elle étoit parsemée de clapiers qui correspondoient à deux ouvertures du foyer carcinomateux.

L'ovaire gauche, qui avoit le double du volume ordinaire, étoit rouge, enflammé & adhérent à trois feuillets épiploïques, lesquels étoient aussi enflammés à leur adhérence.

Tout l'intérieur du bassin, les ligamens larges, le corps de la matrice, étoient parsemés de plusieurs petites tumeurs ou boutons squirrheux.

Le fond de la matrice, ſeulement entre les deux cornes, étoit d'un rouge vif; elle avoit d'ailleurs ſon volume, ſa couleur & ſa conſiſtance naturelle; les autres viſcères du bas-ventre étoient tels qu'ils ſe préſentent à la ſuite d'épanchemens dans cette cavité.

Il n'y avoit rien de remarquable dans la poitrine. »

*Signé* SALLIN, BACHER, TOSTAIN.

---

## OBSERVATION

*Sur un enfant d'un mois, guéri de la gale & de deux dépôts pſoriques de la groſſeur d'un œuf de poule, par le traitement anti-pſorique adminiſtré à la mère, dans le ſein de laquelle il avoit contracté cette maladie; par M. JEMOIS, conſeiller médecin du Roi, intendant des eaux minérales de Bardon & Follet près Moulins, agrégé au collège de médecine de la même ville.*

*Hippocrate* a dit dans ſes Epidémies, que la ſeule manière de traiter les enfans nouveau-nés conſiſte à traiter leurs nour-

rices : *Lactantium cura tota in curatione nutricum* (a). Cependant il s'eſt écoulé pluſieurs ſiècles ſans que les médecins fiſſent une attention aſſez ſérieuſe à ce conſeil; mais il eſt aujourd'hui ſuivi, ſurtout à l'égard des maladies vénériennes. Non-ſeulement on guérit l'enfant qui vient au monde avec des ſymptômes de cette maladie, en adminiſtrant à ſa nour-

---

(a) *M. JEMOIS auroit dû citer le livre des Epidémies où ſe trouve le texte qu'on vient de lire.*

*On voit ce moyen clairement indiqué dans GALIEN ; il copie en cet endroit le Traité des médicamens d'ASCLEPIADE, qui rapporte un remède dont NICERATUS faiſoit uſage contre l'empyême, la dyſſenterie, la toux invétérée, &c. Il ajoute :* ποιεῖ καὶ νηπιοῖς ἀτροφοῦσι διδόμενον ταῖς τροφαῖς: c'eſt-à-dire, ce remède eſt bon auſſi pour les enfans qui ſont en chartre, (qui ne prennent point de nourriture,) en le faiſant prendre aux nourrices. *GALEN. de compoſ. medic. ſec. loc. edit. gr. Baſil. 1538, in-fol. tom. ij, lib. vij, pag. 270, lin. 33.*

Cette méthode n'a pu ſe perdre entièrement, & les médecins la connoiſſoient ſans doute par tradition ; mais, comme il faut beaucoup de docilité dans une nourrice à gages (ce qui n'eſt point ordinaire,) les occaſions de la pratiquer ſont devenues rares. Une mère, qui alaite ſon enfant, répugne moins à prendre des remèdes qui peuvent être utiles à ſon nourriſſon. J. G. E.

rice les remèdes convenables, mais on traite même les femmes enceintes qui ſont infectées; & l'enfant, qui avoit reçu ce virus preſqu'au moment de ſa conception, en eſt délivré en naiſſant.

Cette méthode, pratiquée avec ſuccès à l'égard des maladies vénériennes, m'a engagé de la tenter à l'égard d'une autre maladie.

La nommée *Bourbonnoiſe*, âgée de dix-huit ans, d'une bonne conſtitution, mariée depuis une année, s'apperçut, dès le commencement de ſa groſſeſſe, qu'elle avoit la gale. Pour s'en débarraſſer, elle fit les différens remèdes qui lui furent indiqués par les commères de ſon voiſinage. La gale fut répercutée. Tout l'effort de la répercuſſion ſe porta ſur la poitrine: dès-lors il ſurvint une fièvre d'irritation; la malade eut du dégoût, des nauſées, beaucoup de chaleur à la peau, une oppreſſion forte, des douleurs de tête. Cet accident réveille le zèle des commères; elles ſe raſſemblent chez la malade, & diſent leurs avis. La malade, qui avoit d'abord été dupe de ſa confiance, les écoute impatiemment, & s'abandonne entièrement pour ſa guériſon aux ſoins de la nature. Bientôt la gale reparoît, tout le corps eſt couvert de boutons; & les

accidens qu'elle avoit éprouvés, se dissipèrent.

Ces boutons étoient fort épais, & chargés de croûtes; les mamelles en étoient parsemées au moment de l'accouchement, qui ne fut accompagné ni suivi d'aucun événement fâcheux.

Mais l'enfant qu'elle mit au monde avoit un aspect *sénile*, & presque décrépit: sa peau étoit mollasse, pâle, ridée, d'une couleur livide, parsemée çà & là de petits boutons vésiculaires: la langueur étoit peinte sur sa figure; ses membres sans force annonçoient un marasme prompt & inévitable, s'il n'étoit promptement secouru par l'art. Les fonctions des premières voies s'exécutoient avec peine. Le nourrisson tettoit cependant; mais il ne se précipitoit point sur le sein de la mère avec cette agilité qui indique le besoin.

Peu de temps après sa naissance, il se manifesta deux dépôts assez considérables, qui rendirent pendant l'espace d'un mois des matières purulentes, fétides, d'une teinte peu favorable. L'un étoit situé à la partie antérieure & inférieure de la cuisse droite proche le genou; l'autre sous l'aisselle droite. Ses cris aigus & redoublés ne laissoient aucun doute sur la vivacité des douleurs qu'il ressentoit.

On ne pouvoit pas ſe méprendre à la nature de la maladie dont la mère étoit elle-même attaquée ; & pour la guériſon de laquelle, malgré mes repréſentations, elle ne voulut rien faire avant ſes couches, depuis que la gale répercutée avoit reparu.

Je prouvai à cette femme, qu'il n'y avoit pas de temps à perdre ſi elle vouloit conſerver ſon enfant. Elle conſentit d'obſerver ce qui lui ſeroit ordonné.

Je lui recommandai d'abord un régime convenable. Pendant tout le traitement, je lui preſcrivis pour boiſſon une tiſane faite avec la racine de patience & la fleur de ſureau ; je la purgeai enſuite : le lendemain de la purgation, qui avoit produit un très-bon effet, je m'informai ſi le ventre du nourriſſon s'étoit ouvert plus que de coutume : on m'apprit qu'il n'y avoit eu aucune évacuation. J'ordonnai alors à la mère de ſe frotter exactement pendant neuf jours, plus ou moins, avec la pommade citrine, dont je marquai la doſe pour chaque friction. Après cinq frictions, la mère me dit que ſon nourriſſon ne prenoit le mamellon qu'avec difficulté ; cependant la cure de la mère & de l'enfant s'avançoit d'une manière très-ſenſible : les boutons s'amortiſſoient de jour en jour, devenoient ſquammeux, ſe deſſé-

choient : l'écoulement des dépôts de l'enfant ſe tariſſoit à vue-d'œil : le ventre ſe relâcha par l'uſage continué de la pommade citrine : *Sulphuris*, (dit VOGEL, Matière médicale, pag. 390,) *à continuato uſu alvus laxa fit.*

Les choſes en étoient à ce point, lorſque le nourriſſon s'opiniâtra à refuſer le tetton. Pour parer à cet inconvénient, je fis pendant deux jours ſuſpendre les frictions, afin que le lait de la mère ne fût pas auſſi chargé de molécules ſulfureuſes. Pendant cet intervalle, l'enfant fut ſoutenu avec le lait de chèvre & une légère bouillie ; cependant le troiſième jour, la mère lui ayant préſenté ſon ſein, il le prit avec avidité. A cette époque, je fis diminuer la doſe de la pommade citrine pour les frictions, leſquelles furent encore continuées pendant ſix jours. Elles produiſirent un ſuccès heureux ; car, peu de temps après, la mère & l'enfant ſe trouvèrent abſolument guéris, & jouiſſent depuis ce moment d'une ſanté parfaite.

Cette obſervation n'eſt-elle pas conforme au précepte de M. *Roſen*, qui dit : Si l'enfant eſt trop jeune pour riſquer de le médicamenter quelque temps, ſa nourrice prendra tous les jours un peu de

fleurs de ſoufre dans du lait chaud, parce que je ſais par expérience que cela eſt ſuivi de bons ſuccès. *Page 526, Malad. des enfans, traduct. de M.* Le Febvre de Villebrune, *D. M.*

---

## OBSERVATION

*Sur une capſule du cryſtallin, opaque après l'extraction de ce corps, & éclaircie dans l'eſpace de trois ſemaines; lue à l'Aſſemblée, dite* Primâ menſis, *le 15 ſeptembre 1785; par M.* **DEMOURS** *fils, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, & médecin-oculiſte du Roi en ſurvivance.*

Le 21 juillet dernier, j'opérai de la cataracte l'œil gauche de M. l'abbé *Vautrot*, au collège d'Harcourt, en préſence de M. *Teſta*, profeſſeur de médecine dans l'hôpital de Ferrare, & de mon père. Après l'extraction du cryſtallin, il reſta dans la prunelle un nuage uniforme dû à l'opacité de la capſule du cryſtallin, que je jugeai à propos de ne point extraire : l'œil fut couvert d'un ſimple morceau de linge, de la largeur de l'orbite,

tailladé dans les bords, échancré du côté du grand angle pour l'écoulement des larmes, & légèrement enduit d'emplâtre diachylon gommé. Au bout de dix jours, l'appareil étant levé, nous trouvâmes la capsule si uniformément opaque, que non-seulement le malade ne pouvoit distinguer aucun objet, mais encore que son œil le défiguroit plus qu'avant l'opération, la capsule paroissant d'un blanc de perle, tandis que la cataracte avoit paru grisâtre avant son extraction. Je tranquillisai le malade, & l'assurai que cette opacité disparoîtroit avec le tems; en effet, j'avois vu la capsule opaque s'éclaircir, mais jamais aussi promptement que celle qui fait le sujet de cette observation: aussi je fus extrêmement surpris de trouver cette opacité diminuée de moitié, lorsque je retournai voir le malade au bout de huit jours; & mon étonnement fut porté à son comble de n'en retrouver aucune trace huit jours après. Je lui ai fait l'opération à l'œil droit, le 23 du mois dernier; la capsule étoit également opaque, comme je m'y attendois; elle s'éclaircit tous les jours, mais elle suivra vraisemblablement dans ses progrès une marche moins prompte que la première.

Cette observation n'est point nouvelle,

MM. *Pott* (*a*) & *Richter* (*b*) ont vu la capſule du cryſtallin s'éclaircir peu de temps après l'opération, & ils ne ſont pas les ſeuls qui aient fait cette remarque ; mais une obſervation, qui tend à confirmer une vérité auſſi importante, ne m'a point paru devoir être entièrement inutile. Je ne me permettrai maintenant aucune réflexion ſur l'opération de l'extraction de la capſule du cryſtallin, que l'on pratique lorſque cette membrane reſte opaque, après l'extraction de ce corps ; j'attends, Meſſieurs, qu'un plus grand nombre de faits m'ait éclairé pour vous ſoumettre mes idées au ſujet de cette opération.

---

## OBSERVATION

*Sur une variété dans le conduit naſal ; par le même.*

Le 11 juin dernier, parmi les têtes qui me ſervoient à démontrer la ſtructure des voies lacrymales, dans l'amphithéâtre de nos écoles, j'en trouvai une qui me préſenta une variété ſingulière. Le conduit

---

(*a*) Remarques ſur la cataracte.

(*b*) Obſervat. chirurg. Faſc. I.

nasal étoit divisé en deux portions, par un cordon rond d'une ligne ou environ de diamètre, qui s'étendoit de devant en arrière, & qui ne laissoit que deux petites fentes pour le passage des larmes, à ses côtés latéral interne & latéral externe. Ce cordon se trouvoit à l'endroit où le sac lacrymal se rétrécit pour former le conduit nasal; il paroissoit être de la même nature que la membrane qui forme les voies lacrymales. MM. *Pourfour Du Petit* & *Goubelly*, nos confrères, honoroient cette leçon de leur présence; je leur ai fait voir ce cordon qu'ils ont examiné avec beaucoup d'attention, ainsi que tous les assistans.

Parmi les variétés que présente quelquefois le conduit nasal, il y en a plusieurs qui sont autant de causes éloignées de l'obstruction de ce conduit. Celle dont je viens, Messieurs, de vous rendre compte, me paroît être de ce nombre: en effet, le moindre gonflement qui seroit arrivé à ce cordon singulier, n'auroit pas manqué d'oblitérer les deux petites fentes qui se trouvoient à ses côtés pour le passage des larmes.

# OBSERVATION

*Sur une métaſtaſe aux yeux, à la ſuite d'une petite-vérole par inoculation; par M. ARCHIER, docteur en médecine de Montpellier, agrégé au corps des médecins de la ville de Martigues, en Provence.*

La nature a aſſujetti l'homme à un nombre infini de maladies; leur tableau effrayant & multiplié ſeroit ſeul bien capable de mettre un frein à ſes paſſions, ſi, moins livré à ſes goûts, il ne s'expoſoit volontairement à leurs cauſes, & n'y rencontroit la juſte punition de l'abus qu'il fait de ſa raiſon. Mais il en eſt une autre claſſe, bien petite à la vérité, dont les précautions même les plus ſages ne peuvent le garantir: de ce nombre eſt la petite-vérole. Il exiſte entre nos liquides & les principes actifs de cette maladie, une homogénéité qui rend les premiers ſuſceptibles de l'action de ceux-ci, & détermine en eux le développement de ce virus. A la vérité, par une juſte compenſation de la dure néceſſité qui oblige l'homme à payer ce tribut, la nature, ſortie une fois victo-

rieuſe de ce combat, en eſt pour toujours exempte, & n'a pas à en craindre les retours, comme de tant d'autres maladies malignes, ou de tel autre genre, dont une première attaque ne garantit pas d'une ſeconde, troiſième, quatrième, &c.

Nos humeurs ſubiſſent dans cette maladie une dépuration qui, ſi elle eſt complette, leur fait perdre cette ſuſceptibilité d'affection, change leur nature en mieux, & diſpoſe le corps à une meilleure ſanté. Quelque important qu'il ſoit donc de ſatisfaire aux indications qui ſe préſentent à remplir dans chaque période de la maladie pour obtenir un pareil avantage, il n'eſt cependant pas moins eſſentiel de ſe rappeller qu'il peut exiſter encore après, des ſucs qui, n'ayant pu ſe prêter convenablement à l'aſſimilation, ont rendu, quant à eux, le travail ſuppuratoire imparfait, infectent de nouveau, par leur ſéjour trop long-temps prolongé, le reſte des humeurs ſuffiſamment dépurées, leur communiquent une qualité vicieuſe, & forment, plus ou moins de temps après, des dépôts à l'extérieur, &c. &c.

La qualité diſcrète de la petite-vérole pourroit être tout au plus une préſomption pour croire que les ſuites en doivent

être moins orageuſes que de la confluente, puiſque, dans celle-ci, il eſt évident qu'il a dû reſter à l'intérieur beaucoup de ces ſucs qui n'ont pas trouvé où ſe loger à la ſurface de la peau, ſans que cela ſoit une raiſon déterminante pour penſer qu'elle ne puiſſe également en avoir de fâcheuſes ; car, quoique la matière variolique ait trouvé dans la diſcrète une iſſue libre à la peau, chaque puſtule bien ſouvent en a contenu une ſi grande quantité, qu'elle a été obligée de refluer vers les parties internes, & par la ſuite eſt devenue le levain qui a ſuſcité des orages.

Il eſt donc eſſentiel d'obvier à de pareils inconvéniens ; l'uſage plus ou moins fréquent des purgatifs, après la chûte des croûtes, remplit merveilleuſement bien cette indication. Le nombre doit en être toujours ſubordonné aux circonſtances ; & ce n'eſt que d'après une exacte relation avec les indications qui ſe préſenteront, qu'on pourra ſe flatter de prévenir les ſuites fâcheuſes qui n'accompagnent que trop ſouvent cette maladie, & qui ne dépendent pour l'ordinaire que de leur omiſſion.

L'inoculation, pour être un moyen en quelque façon aſſuré de procurer une pe-

tite-vérole diſcrète & bénigne, n'exige cependant pas moins d'attention dans le traitement ſubſéquent, que la petite-vérole naturelle; & quoique les remèdes préparatoires antérieurs indiquent un moindre beſoin de purgatifs poſtérieurement, ils ne diſpenſent pas néanmoins d'y recourir pour completter la guériſon. La négligence ſur cet article peut être de la plus grande conſéquence : le fait ſuivant en fournit une preuve.

Le fils de M. *Lepan*, avocat au parlement de Paris, âgé de trente-un mois, d'une complexion humorale, qui, depuis les premiers mois de ſa naiſſance, avoit été ſujet aux croûtes laiteuſes, me fut préſenté ce printemps dernier pour être inoculé. Après l'avoir convenablement préparé par des purgatifs, des vermifuges, des tiſanes, des bouillons rafraîchiſſans, & quelques pédiluves, je l'inoculai le 28 avril, au moyen des véſicatoires aux bras. Le trois de mai, la fièvre parut : l'éruption ſe fit le 6, ſe ſoutint pendant quelques jours, & fut ſuivie d'une heureuſe ſuppuration, qui, accompagnée d'une exſiccation régulière, terminoit avantageuſement la criſe. Il reſtoit peu à faire pour completter cette guériſon. Les plaies des véſicatoires avoient été entourées de beau-

coup de puſtules, & avoient donné iſſue à une grande quantité de matières : il y eut d'ailleurs un grand nombre de puſtules au viſage. Le 18, l'exſiccation étant complette, je purgeai le malade avec du jalap, mais preſque ſans effet : il n'en fut pas de même le 24; le même purgatif opéra très-copieuſement. L'écoulement par les plaies commença à diminuer ſenſiblement, & elles furent entièrement cicatriſées le 29. La petite-vérole avoit été diſcrète & bénigne : tout s'étoit paſſé favorablement : l'enfant avoit bon appétit : on le ménageoit du côté de la nourriture, & l'on ne ſatisfaiſoit jamais entièrement ſes deſirs ſur cet article.

Le ſeul retardement que paroiſſoit éprouver ſon rétabliſſement, c'eſt une grande difficulté d'aller à la ſelle : ce n'étoit jamais qu'au moyen des lavemens ; cet état dura à-peu-près tout le mois de juin. Après le purgatif du 24, je repréſentai la néceſſité d'autant plus grande de le purger encore, qu'il étoit habituellement & naturellement chargé d'humeurs, qu'il mangeoit bien, & que ſon ventre étoit très-pareſſeux ; mais les parens, jugeant qu'il étoit complettement rétabli, différèrent de quinze jours, dans la crainte de l'échauffer trop. A cette épo-

que, ils n'y furent pas plus diſpoſés : ils ſe replièrent alors ſur les chaleurs qui commençoient à être fortes, & ſe perſuadèrent enfin qu'ils y ſeroient toujours à temps, ſi toutefois il ſurvenoit quelque indiſpoſition. Vainement je leur repréſentai la néceſſité qu'il y avoit de ne pas retarder, attendu les riſques auxquels ils expoſoient leur fils ; je leur montrai l'exemple de mes deux enfans, & d'une de mes nièces, que je venois d'inoculer ſous leurs yeux, auxquels je n'avois point épargné les purgatifs à la ſuite de leur petite-vérole, & qui, par cette ſage précaution, avoient été heureuſement & complettement guéris. Je ne gagnai rien là-deſſus ; l'enfant paroiſſoit jouir d'une bonne ſanté, & cela les raſſuroit.

Le 6 juillet, il lui ſurvint au petit doigt de la main droite une légère inflammation, qui ſe termina par la ſuppuration, & fut ſuivie de la chûte de l'ongle. Cet accident me fit renouveller mes inſtances au ſujet des purgatifs ; ce fut avec auſſi peu de ſuccès. L'enfant continuoit d'être conſtipé ; chaque jour on lui donnoit un lavement, dans la double intention d'évacuer les matières & de calmer les douleurs de colique, dont il ſe plaignoit aſſez régulièrement chaque jour.

Enfin le 16, il fut pris de la fièvre pendant le nuit : l'ayant vu le lendemain, j'ordonnai quelques bouillons rafraîchissans, pour le disposer aux évacuans, diminuer l'irritation & l'échauffement qui existoient, (il avoit autour du fondement un cercle très-rouge, de la largeur d'un gros écu,) & prévenir celui qui pourroit résulter de leur action : j'insistai, en attendant, sur les lavemens ; au moyen de ce traitement, le 18 au soir, la fièvre étoit très-diminuée. Le 19, je lui donnai quelques grains d'ipécacuanha, qui opérèrent si avantageusement, qu'après avoir rendu beaucoup de matières par le vomissement, il fut délivré d'une espèce de suffocation, dépendante de plénitude, qu'il éprouvoit auparavant, chaque fois qu'il avoit avalé quelque chose. Il joua le reste de la journée, comme avant sa maladie, & laissa espérer par son mieux-être, qu'un ou deux purgatifs le guériroient complettement.

Le 20 au matin, il se plaignit en se levant, qu'il ne pouvoit ouvrir les yeux : on m'appelle à la hâte ; je le trouve en effet avec les yeux fermés, de même que s'il eût dormi, avec cete différence que les muscles frontaux & sourciliers étoient un peu tuméfiés ; la fièvre étoit très-

modique, le pouls quelquefois intermittent, & le malade légérement assoupi. J'essayai de séparer les paupières, je ne pus y parvenir. Je les fis bassiner pendant quelques heures avec du lait chaud, des décoctions de mauve & de pariétaire; voyant que cela ne produisoit aucun effet avantageux, je substituai à ces applications un collyre fait avec l'extrait de Saturne, l'esprit de vin camphré & l'eau de plantain, & j'ordonnai un vésicatoire derrière chaque oreille. La proposition de ce remède effraya la mère; elle ne voulut pas le permettre en l'absence de son mari, qui devoit revenir le lendemain au matin: n'étant cependant pas de retour le 21, comme elle s'en flattoit, elle ne put résister plus long-temps à l'espérance que je lui donnois de voir ouvrir les yeux à son fils; je les lui fis appliquer le même soir. Le 22 au matin, elle jouit du fruit de sa déférence à mes avis, le malade ouvrit les yeux; il coula beaucoup de sérosités par les vésicatoires, dont les plaies restèrent ouvertes avec un grand écoulement pendant six ou sept jours. Quelques grains de mercure doux & de scammonée qu'il prit le 23, l'évacuèrent copieusement, & firent totalement disparoître la fièvre & l'enflure. Le même purgatif eut

le même effet le 25; au moyen de quoi, les plaies des véſicatoires fermées entièrement le 19, l'enfant recouvra ſa première ſanté, telle & meilleure même qu'avant ſon inoculation, puiſque depuis il n'a plus eu de croûtes laiteuſes.

Cette contraction ſpaſmodique des paupières ſupérieures qui ſe refuſoient aux efforts que je faiſois pour les relever, n'étoit-elle pas un effet viſible de la congeſtion des humeurs, dont l'évacuation par les véſicatoires, en diminuant l'engorgement des parties, favoriſa la ſolution ? Je ne doute point qu'un ou deux purgatifs, placés immédiatement après celui du 24 mai, n'eût prévenu l'inflammation au doigt, & la métaſtaſe qui arriva en dernier lieu ſur les paupières: accidens qui dépendoient l'un & l'autre du reflux vers l'intérieur de quelques portions de matière variolique, lors de la ſuppuration.

Il ſeroit inutile d'inſiſter davantage ſur un fait univerſellement reconnu, & dont la négligence ne préſente que trop malheureuſement tous les jours de triſtes exemples. De tous mes inoculés, ſoit adultes, ſoit enfans, celui-ci eſt le ſeul qui ait eu, après ſa maladie, quelques ſuites fâcheuſes: (il ſeroit à ſouhaiter que

petite-vérole n'en eût jamais de plus graves ; ) & cela parce qu'il a été le ſeul auprès duquel j'ai été gêné, comme je l'ai dit, dans l'adminiſtration des purgatifs.

---

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de ſeptembre 1785.*

Le mercure s'eſt élevé pendant vingt-un jours, de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes ; il s'eſt abaiſſé pendant neuf jours de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 6 lignes.

Le thermomètre a marqué le matin de 13 à 17, plus communément 14 ; & les cinq derniers jours du mois, de 7 à 9 degrés au-deſſus de 0.

Le ſoir il a été de 13 à 16, plus communément de 14 à 15 ; & les cinq derniers jours, de 7 à 10 degrés au deſſus de 0.

A midi, le terme le plus ordinaire a été 17 ; il a parcouru de 15 à 19 ; & les cinq derniers jours, de 11 à 14 degrés au-deſſus de 0.

Le vent a ſoufflé vingt-un jours S-O. O. O-S. ; deux jours S. ; un jour S-E. ; deux N-E. ; quatre N-O.

Le ciel a été clair trois jours, couvert onze jours, & le reſte variable ; il y a eu

quatorze fois de la pluie ; une fois du tonnerre, une fois du brouillard, ſept fois du vent, dont trois fois impétueux S-O.

Il eſt tombé un pouce deux lignes d'eau à Paris.

Ce mois a été aſſez beau, & la chaleur s'eſt ſoutenue juſqu'au 25, à l'exception de quelques jours de pluie qui ont été plus abondantes dans la ſeconde quinzaine, ſur la fin de laquelle le temps s'eſt refroidi, ſur-tout par la pluie du 26. Les vents O., S-O. ont été impétueux.

Les fièvres intermittentes, les petites-véroles, les dyſſenteries ſimples, & ſur-tout les fièvres rouges, ont été les maladies dominantes ; les fièvres rouges ont été très-nombreuſes. Les ſaignées, l'émétique, les délayans & les purgatifs à la fin, en a été le traitement ; toutes ont été bénignes, & n'ont été ſujettes à aucune ſuite fâcheuſe.

On a obſervé que dans cette conſtitution, les maladies avoient toutes un caractère de pléthore ſanguine ; mais que ſur la fin du mois, lorſque le temps s'eſt refroidi, il étoit ſurvenu des bouffiſſures, des empâtemens, des rhumatiſmes, des diarrhées & autres affections catarrhales.



## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES SEPTEMBRE 1785.

| Jours du mois. | THERMOMETRE. | | | BAROMETRE. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | Au lever du Soleil. | A deux heures du soir. | A neuf heures du soir. | Au matin. | A midi. | Au soir. |
| | Dégr. | Dégr. | Dégr. | Pouc. Lig. | Pouc. Lig. | Pouc. Lig. |
| 1 | 13, 0 | 16,18 | 11, 5 | 27 9, 0 | 27 8, 3 | 27 9, 0 |
| 2 | 8,16 | 16,16 | 14, 5 | 27 9, 7 | 27 9, 9 | 27 9, [illegible] |
| 3 | 11,11 | 16,11 | 13, 7 | 27 9, 2 | 27 10, 0 | 27 10, [illegible] |
| 4 | 9,19 | 19,10 | 14, 8 | 27 10, 9 | 27 9, 2 | 27 7, 0 |
| 5 | 14, 8 | 16, 0 | 15, 0 | 27 7, 0 | 27 7, 7 | 27 6, [illegible] |
| 6 | 14,16 | 19,12 | 14, 8 | 27 5, 1 | 27 7, 4 | 27 9, [illegible] |
| 7 | 12,18 | 19, 3 | 15, 5 | 27 8, 3 | 27 9, 6 | 27 10, [illegible] |
| 8 | 11,12 | 13, 0 | 11,15 | 27 10, 6 | 27 10, 9 | 27 9, [illegible] |
| 9 | 11, 0 | 14, 8 | 13, 0 | 27 9,11 | 27 9, 0 | 27 8, [illegible] |
| 10 | 11, 5 | 18, 8 | 15, 0 | 27 8, 6 | 27 9, 1 | 27 9, [illegible] |
| 11 | 13, 2 | 15,10 | 13, 3 | 27 9, 4 | 27 9, 7 | 27 10, [illegible] |
| 12 | 10, 7 | 16, 1 | 10, 6 | 27 10,10 | 27 11, 5 | 28 0, [illegible] |
| 13 | 9,12 | 18, 5 | 13, 0 | 28 0, 6 | 28 0, 6 | 28 0, [illegible] |
| 14 | 11, 0 | 16,19 | 14, 2 | 27 11, 1 | 27 10, 4 | 27 9, [illegible] |
| 15 | 11, 0 | 13,13 | 11,17 | 27 8, 2 | 27 8, 4 | 27 9, 0 |
| 16 | 9,12 | 19,16 | 12,15 | 27 9, 7 | 27 10, 2 | 27 10, [illegible] |
| 17 | 11, 9 | 17, 3 | 12,16 | 27 10, 3 | 27 10, 9 | 27 11, 1 |
| 18 | 12, 3 | 16,17 | 13, 0 | 27 11, 7 | 28 0, 0 | 28 0, 0 |
| 19 | 11, 0 | 18,19 | 14, 9 | 28 0, 0 | 27 11, 8 | 27 11, 0 |
| 20 | 12, 4 | 15,18 | 13,17 | 27 11, 3 | 27 9, 1 | 27 8, 1 |
| 21 | 11, 4 | 13, 4 | 12, 0 | 27 7, 5 | 27 6, 8 | 27 6, 7 |
| 22 | 10, 2 | 15, 2 | 13, 3 | 27 7, 2 | 27 8, 6 | 27 9, 0 |
| 23 | 11, 6 | 19, 3 | 15, 0 | 27 8, 8 | 27 7,10 | 27 6, 7 |
| 24 | 12,12 | 16, 0 | 13,18 | 27 5,10 | 27 4,11 | 27 4, [illegible] |
| 25 | 12, 5 | 17, 9 | 13, 0 | 27 2,11 | 27 2, 5 | 27 2,11 |
| 26 | 11,10 | 11,17 | 8,14 | 27 6, 2 | 27 8, 6 | 27 10, 3 |
| 27 | 5,15 | 11,14 | 8, 1 | 27 11, 7 | 28 0,11 | 28 1, [illegible] |
| 28 | 5,10 | 10, 0 | 5,10 | 28 1, 7 | 28 1, 9 | 28 2, 4 |
| 29 | 4, 3 | 10, 4 | 8, 0 | 28 2, 6 | 28 2, 0 | 28 0, 9 |
| 30 | 6, 4 | 13,17 | 10,11 | 28 0, 0 | 27 11, 6 | 27 11, 6 |
| 31 | | | | | | |

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

| Jours du mois. | *Le matin.* | *L'après-midi.* | *Le soir à 9 heures.* |
|---|---|---|---|
| 1 | S-O. cou. dou. | S-O. co. ch. v. | O. co. do. v. pl. |
| 2 | S-O. nu. doux. | S-O. *idem.* | S-O. c. d. ve. pl. |
| 3 | S-O. co. doux. | S-O. co. ch. pl. | S-O. nu. doux. |
| 4 | N. nu. tempér. | S-O. n. chau. v. | S. nua. chaud. |
| 5 | S-O. cou. doux. | S-O. cou. doux. vent, pluie. | E. couv. doux, vent, pluie. |
| 6 | S-O. c. d. temp. | S-O. c. ch. tem. | S-O. ser. d. ve. |
| 7 | S-O. co. d. pl. | S-O. co. ch. ve. | N-E. ser. chaud. |
| 8 | E. cou. chaud, plu. v. tonn. | S. co. chau. pl. | N-E. co. doux, pluie. |
| 9 | E. couv. doux. | E. c. cha. brui. | N-E. c. d. vap. |
| 10 | S-O. n. tem. br. | S O. nu. chau. | S-O. nua. chau. |
| 11 | S-E. co. doux. | S-O. co. do. pl. | S-O. co. doux. |
| 12 | S-O. co. temp. | S-O. couv. ch. | N. nuag. dou. |
| 13 | N. couv. frais. | S. cou. chaud. | N. nua. chaud. |
| 14 | E. nua. tempér. | S-E. nua. chau. | E. nuag. chau. |
| 15 | E. cou. doux. | S-O. c. d. v. pl. | O. cou. frais. |
| 16 | S-O. couv. fra. | S-O. co. doux. | S-O. c. tempé. |
| 17 | S-O. c. tempér. | S-O. c. chau. v. | N. c. do. pl. ve. |
| 18 | E. bro. tempér. | S-O. nua. chau. | E. nua. doux. |
| 19 | E. co. tempéré. | S-O. *idem.* | S-O. cou. dou. |
| 20 | S-O. c. d. brui. | S-O. co. chau. | S-O. co. chau. |
| 21 | S-O. co. temp. | N. cou. doux. | S-O. c. te. pl. v. |
| 22 | S-O. *idem.* | S-O. couv. cha. | S-O. co. doux. |
| 23 | S O. broui. do. | S-E. c. chau. pl. | S-O. cou. chau. |
| 24 | S. c. tem. v. pl. | S-O. co. ch. pl. | S. couv. doux. |
| 25 | S-O. c. tempé. pluie. | S-O. cou. doux, tempéré, plu. | S-O. c. d. temp. |
| 26 | S-O. co. temp. tempête. | S-O. cou. doux, vent, pluie. | O. co. frais, pl. S-O. cou. frais. |
| 27 | S-O. ser. bro. fr. | S-O. c. do. ve. | |
| 28 | N-E. co. froid. | N- co. doux. | N. ser. froid. |
| 29 | E. nuag. froid. | E. nua. tempér | N. couv. frais. |
| 30 | E. couv. frais. | E. cou. doux. | E. co. tempéré. |

## *RÉCAPITULATION.*

| | | |
|---|---|---|
| Plus grand degré de chaleur.. | 19, 12 deg. | le 6 |
| Moindre degré de chaleur. | 4, 3 | le 29 |
| Chaleur moyenne...... | 13, 1 deg. | |
| Plus grande élévation du mercure......... | *pouc. lig.* 28, 2, 6, | le 29 |
| Moindre élév. du mercure. | 27, 2, 5, | le 25 |
| Elévation moyenne. | 27, 10, 3 | |

| | |
|---|---|
| Nombre de jours de Beau.... | 2 |
| de Couvert... | 22 |
| de Nuages... | 6 |
| de Vent..... | 6 |
| de Tonnerre. | 1 |
| de Brouillard. | 4 |
| de Pluie..... | 7 |

| | | |
|---|---|---|
| Quantité de Pluie....... | 31 | 4, lig. |
| Evaporation........... | 23 | 9 |
| Différence....... | 7 | 7 |

| | |
|---|---|
| Le vent a soufflé du N..... | 9 fois |
| N-E.... | 4 |
| S...... | 3 |
| S-E.... | 3 |
| S-O.... | 51 |
| E...... | 15 |
| O..... | 3 |

TEMPÉRAT. fraîche & pluvieuse. La vendange a été très-abondante, quoiqu'il y eût près d'un tiers de raisins pourris. Le raisin ayant été nourri dans l'eau, le vin ne sera ni bon, ni de garde.

MALADIES : petite-vérole sans suite.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Plus grande féchereffe. . | 40, | 7 deg. | le 13 |
| Moindre. . . . . . . . . . . . . | 2, | 6 | le 18 |
| Moyenne. . . . . . . . . . | 22, | 4 | |

*A Montmorency, ce premier octobre 1785.*

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

---

## *OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de feptembre 1785; par M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu ce mois des intervalles de temps ferein parmi beaucoup de jours pluvieux ou nuageux. Du 15 au 26, il s'eft paffé peu de jours fans pluie. Le vent a été prefque tout le mois fud & fud-oueft. Le tonnerre a grondé dans la nuit du 23 au 24, & dans celle du 25 au 26.

Le mercure dans le baromètre a été prefque toujours obfervé au deffous du terme de 28 pouces, fi l'on excepte les quatre derniers jours du mois. Le 28, il s'eft élevé à la hauteur de 28 pouces 2 $\frac{1}{2}$ lignes; il étoit defcendu le 25 à 27 pouces 3 lignes.

Le temps qui avoit toujours été au tempéré, s'eft refroidi les derniers jours du mois. Le 27 & le 28, la liqueur du thermomètre a été obfervée le matin au terme de 6 degrés au deffus de celui de la congélation.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 17 $\frac{1}{2}$ degrés au deffus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 6 degrés au deffus de ce terme. La différence entre ces deux termes eft de 11 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 $\frac{1}{2}$ ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 11 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord vers l'Est.
4 fois du Sud vers l'Est.
12 fois du Sud.
12 fois du Sud vers l'Ouest.
3 fois de l'Ouest.
5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuag.
15 jours de pluie.
2 jours de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

---

## *MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de septembre 1785.*

La maladie aiguë dominante dans le peuple étoit toujours la fièvre pétéchiale-maligne; elle avoit même gagné les bourgeois aisés, & elle n'étoit pas diminuée d'intensité. Elle attaquoit des familles entières. Dans plusieurs sujets, il est survenu des parotides critiques vers la fin de la maladie. Dans une femme d'environ soixante ans une gangrène formidable s'est emparée de tout le contour du fondement; & cette gangrène a paru critique, puisque la malade, qui avoit été presque mourante durant plusieurs jours, fut mieux dès ce moment, & ne tarda pas à entrer en convalescence. Les bons effets des vésicatoires se confirmoient de jour en jour. La dyssenterie a été commune ce

mois, non-ſeulement dans le peuple, mais même parmi les gens aiſés. L'irritation conſidérable des entrailles, déſignée par un mouvement de fièvre plus ou moins marqué, par des excrétions muqueuſes ſanguinolentes, & quelquefois de ſang pur, accompagnées de douleurs vives dans le bas-ventre, &c. devoit mettre les médecins en garde ſur l'emploi des vomitifs qui, dans ces circonſtances, exigeoient préalablement la ſaignée & des boiſſons délayantes & tempérantes, parmi leſquelles le petit-lait clarifié & de légers bouillons de veau & de poulet, méritoient la préférence. Les lavemens d'une décoction de graine de lin ou de lait avec quelques jaunes d'œufs, étoient les moyens les plus propres à calmer l'irritation des entrailles.

Un bon nombre de perſonnes ont eſſuyé une fièvre continue cauſée par un engorgement ſourd dans les viſcères du bas-ventre; d'où s'enſuivoit un gonflement plus ou moins conſidérable de cette région, une diminution, ou même une ſuppreſſion des urines, &c. Cette fièvre devoit être traitée par la méthode antiphlogiſtique.

La petite-vérole étoit preſque éteinte. Quelques enfans ont eu la fièvre rouge.



# NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## ACADÉMIE.

Verhandelingen uitgegeeven door de hollandſche maatſchappye der Wetenſchappen te Haarlem, &c. C'eſt-à-dire, *Mémoires publiés par la Société hollandoiſe des ſciences à Harlem, vingtième volume, Partie II. A Harlem, 1782.*

1. A la tête de ces Mémoires, on lit l'énoncé des queſtions propoſées pour divers prix. Nous ne ferons mention que de quelques-unes de celles qui ſont annoncées pour des années encore à venir: telles ſont celles pour le mois de janvier 1786.

1°. *Comment peut-on conſtater, ou réfuter par des expériences, la théorie de M.* CRAWFORD, *concernant le feu & la chaleur? L'obſervation la confirme-t-elle en tout ou en partie? Quel jour répand-elle ſur la connoiſſance du feu?*

2°. *Comment faut-il diſpoſer le conducteur & tout l'appareil de M.* VOLTA, *pour examiner avec exactitude & de la manière la plus commode l'électricité de l'atmoſphère? & quel eſt l'électromètre qui s'ajuſte le mieux à cet appareil pour montrer le degré de cette électricité?*

Et pour l'année 1788 : *Quels ſont les préceptes tant généraux que particuliers, conformes à la theorie, & conſtatés par l'expérience, pour con-*

*server la santé de ceux qui, quittant un climat & un genre de vie si différens que celui de la Hollande, se rendent aux Indes orientales?*

On lit ensuite, 1°. un Mémoire sur la *zostera marina.*

M. *J. E. Martinet*, qui en est l'auteur, y entre dans des détails très-satisfaisans concernant l'histoire naturelle & économique de cette plante marine.

2°. *L'exposé de divers cas de chirurgie; par M. VAN-GESSCHER.*

L'auteur y décrit un enfoncement à l'os frontal avec une fracture au milieu; une luxation du fémur; une saillie des tibia & péronée à la suite d'une amputation du pied; l'état d'un malade chez lequel il y avoit blessures, contusions, fractures & luxations à la fois; une hernie complette, très-ancienne & très-volumineuse; une obstruction presque totale de l'urèthre.

3°. *Des observations sur les trachées des plantes; par M. E. P. SWAGRRMAN.*

4°. *Des observations sur la respiration; par M. YPEY.*

Selon l'auteur de ce Mémoire, M. *Priestley* n'a dit que peu de choses nouvelles sur ce sujet; & ce qu'il en dit a la plus grande conformité avec la doctrine de *Galien.*

5°. *La description de quelques poissons du Japon, & de quelques autres animaux marins que M. THUNBERG a envoyés à M. RADERMACHER.*

6°. Une *description très-circonstanciée de la Buddleje sphérique, par M. HOPE.*

7°. La *description de deux nouvelles espèces de palmiers du Japon & du Cap de Bonne-Espé-*

*rance*; ainſi que quelques *remarques ſur les fougères & autres plantes cryptogames*; *par M. le profeſſeur* THUNBERG.

8°. Une *obſervation ſur la guériſon ineſpérée d'une dénudation très-conſidérable du crâne.*

La calotte chevelue & le péricrâne, tout étoit renverſé depuis le front juſqu'à l'occiput. On doit cette obſervation à M. BRUGMANS.

9°. Les *détails d'un vice aux yeux, héréditaire dans l'iſle de Wieringen; par M. J. F. MARTINET.*

Ce vice conſiſtoit principalement dans la petiteſſe du globe de l'œil & dans la paralyſie de la paupière ſupérieure, dont au moins un des enfans de la famille étoit attaqué dans une ſuite de pluſieurs générations.

10°. L'*hiſtoire d'une hernie avec invagination, accompagnée d'une hydrocèle, terminée par la mort; par M.* VAN-GEUNS.

11°. Des détails ultérieurs ſur le même cas; par M. BONN.

---

THEODORI-GUILIELMI SCHRŒDER, M. D. Hiſtoria febris linioſo-pituitoſo-putridæ quæ ab initio menſis decembris M. DCC. LXXXIII, ad finem uſque menſis auguſti M. DCC. LXXXIV, in variis Haſſiæ regionibus graſſata eſt. *In-8° de 35 pag. A Gottingue, chez la veuve* Vandenhoeck, 1784.

2. Le collège de médecine de Caſſel avoit chargé M. *Schrœder* d'examiner la nature de la fièvre putride-pituiteuſe, qui régna depuis le mois de décembre 1783, juſqu'à la fin du mois

d'août 1784, dans plusieurs endroits de la Hesse. Cette fièvre se déclara à la suite du singulier brouillard dont l'air de toute l'Europe fut obscurci en 1783, & à la suite des pluies abondantes tombées pendant l'automne, lesquelles inondèrent le vallon où est situé Udenhausen, remplirent les marais, & amenèrent peu à peu une disette générale parmi tous les habitans de ce gros village, composé de quatre-vingt-seize feux; &, partant de là comme d'un foyer, le mal se communiqua aux lieux circonvoisins.

La plupart des malades, avant que la fièvre se déclarât, se plaignoient de dégoûts, de nausées, d'altération, d'abattement général; ils avoient un goût décidé pour les acides, &c. quoique quelques-uns fussent obligés de se mettre au lit sans être affectés de ces symptômes avant-coureurs. Les uns & les autres souffrirent alors d'un violent mal de tête, accompagné de bruit dans les oreilles, d'oppression, d'une toux qui empira tous les jours, d'un délire furieux ou de stupeur. Le dégoût ou l'amertume dans la bouche augmentèrent, les malades furent constipés, la chaleur fut forte & mordicante. A la fin du troisième jour, ou quelquefois du quatrième, ou bien du septième, & même du huitième, il survint des efforts stériles pour vomir, ainsi que des mouvemens convulsifs: les sueurs qui perçoient amenèrent des pétéchies, & chez les enfans une éruption scarlatine, ou bien des pétéchies mêlées de pourpre blanc. La paralysie de la langue & de l'œsophage, survenue le septième ou le neuvième jour, furent les avant-coureurs de la mort. Un petit nombre de malades eut, dès le commencement, des vomissemens, & une diarrhée qui dimi-

nuèrent la violence des accidens, ſans empêcher la ſortie des pétéchies, ou des autres éruptions cutanées. Pluſieurs ſoldats revenus de l'Amérique, eurent, vers le quatorzième, une gale critique qui continua encore long-temps après la guériſon de la maladie. Tous ceux qui ſurmontoient cette fièvre, eurent depuis le ſeptième juſqu'au quatorzième jour, l'ouïe dure & de violentes douleurs d'oreilles, ſuivies d'abcès derrière ces parties : les enfans eurent la teigne & un écoulement purulent des oreilles.

Les indications curatives que M. *S.* chercha à remplir, furent d'évacuer la ſabúre bilieuſe & pituiteuſe, ainſi que les vers qui ſe trouvoient ſouvent dans les premières voies; de corriger la putridité, & de ſeconder les évacuations critiques. L'irritabilité émouſſée obligeoit quelquefois d'employer les évacuans à très-hautes doſes, & il convenoit de préparer le corps aux évacuations, ſoit en adminiſtrant une ſolution de tartre émétique ou de ſel ammoniac, ou de ſel de Glauber, aſſocié au ſoufre doré d'antimoine. Ces moyens ne réuſſirent pas même toujours à rétablir l'irritabilité : alors M. *S.* preſcrivit le quinquina, marié au ſel de Glauber, les véſicatoires & l'acide vitriolique. Pour diſſiper le météoriſme du ventre, il ordonna des frictions avec un liniment volatil : enfin il ſeconda les éruptions critiques, & ſur-tout les abcès derrière les oreilles, en employant les moyens les mieux choiſis. Les ſoins de M. *S.* ont eu un ſuccès ſi heureux, que de 1197 malades qu'il a traités dans douze villages, il en a guéri 1121; c'eſt-à-dire qu'il n'a perdu que ſoixante-ſeize perſonnes : c'eſt environ un malade ſur ſeize.

*Avis aux mères qui veulent allaiter ; par M. ROZE DE LEPINOY, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris. A Paris, chez* P. F. Didot le jeune, *quai des Augustins. Brochure in-12 de 55 pag.*

3. Nous avons vu l'éloquence impérieuse de *J. J. Rousseau* ramener les femmes au plus saint des devoirs, & ce que peut l'ascendant de la vertu qui parle au nom de la nature ; c'est sur-tout en leur présentant le tableau effrayant de cette longue suite d'effets moraux qu'entraîne l'oubli de ce devoir, que ce philosophe à ému leurs ames. M. *de Lepinoy* tâche, dans l'Avant-propos, de leur faire sentir la nécessité d'allaiter leurs enfans, par des raisons tirées de leur organisation physique, en leur offrant le tableau des ravages du lait, & des maux qui accompagnent le transport de cette liqueur hors de ses routes naturelles.

Mais dans son Avis, il ne pense pas que toutes les mères soient destinées à remplir une fonction qui, pour être agréable à leur cœur, n'en est pas quelquefois moins funeste à leur santé & à celle de l'enfant. Il détermine donc, d'après des observations qui lui sont propres, & d'après celles de plusieurs praticiens, quelles sont les mères qui doivent se priver du plaisir d'allaiter elles-mêmes leurs enfans. Il est relativement au physique, dit M. *de Lepinoy*, de mauvaises conformations, des vices dans les humeurs, des désordres dans les fonctions, des différences, relativement à l'âge, & maintes autres circonstances, comme il est une infinité

de raiſons morales qui s'oppoſent à l'allaitement maternel.

Rarement les femmes dont la poitrine eſt étroite élèvent des enfans vigoureux ; ſouvent les mères ainſi conformées ſont elles-mêmes victimes de leur tendreſſe, en voulant allaiter leurs enfans. Celles dont le col eſt long, la poitrine plate & enfoncée dans les épaules, le corps grêle & la reſpiration courte, périſſent preſque toutes phthiſiques avant trente ans. Une gorge extrêmement ferme n'eſt pas la plus favorable à l'allaitement. Quant aux vices des humeurs, les mères pouvant les communiquer à leurs enfans, elles doivent s'interdire l'allaitement toutes les fois qu'elles ſe ſentent infectées de quelqu'un de ces vices. Les déſordres dans les fonctions ſont ſuivis d'accidens moins graves ; cependant une mère dont les fonctions ſont dérangées s'expoſe, elle & ſon enfant, en voulant allaiter. Un des principaux déſordres dans les fonctions eſt la continuation des règles pendant l'allaitement ; la nature ne ſauroit faire deux fonctions, ou plutôt deux pertes à la fois. M. *de Lepinoy* a toujours remarqué que les enfans nourris par des mères qui avoient des flueurs-blanches, étoient pâles & foibles. Les femmes qui ont eſſuyé de grandes pertes, ne doivent pas nourrir ; celles dont la ſueur a une mauvaiſe odeur ſont, pour l'ordinaire, de mauvaiſes nourrices. Tenez auſſi pour ſuſpectes celles dont les dents & les gencives décèlent une bouche en mauvais état, ainſi que celles dont le lait a une mauvaiſe odeur. Enfin, M. *de Lepinoy* fait un détail auſſi étendu que judicieux de toutes les raiſons phyſiques qui doivent détourner une femme d'allaiter elle-même.

Les raiſons morales qui interdiſent aux mères l'allaitement, ſont les paſſi ns auſſi héréditaires que les vices dans les humeurs, & qui ſont ſi puiſſantes pour affecter l'économie animale & pervertir les humeurs. Le lecteur ne peut lire qu'avec intérêt le détail particulier des effets immédiats de chaque paſſion ſur le corps. Il verra que ſi d'un côté il eſt important qu'une femme ſaine nourriſſe ſes enfans, il ne l'eſt pas moins de s'aſſurer auparavant ſi ſa conſtitution phyſique & morale lui permet d'écouter à cet égard la voix de ſon cœur & celle de la nature.

---

De forficibus obſtetriciis, recèns inventis: *Des forceps inventés depuis peu; par M. Charl. Geoffroi Kuhn, de Merſebourg, docteur en médecine & en philoſophie. A Leipſick. 1783. In-4° de 31 pag.*

4. Après quelques généralités ſur la conſtruction des forceps, M. *Kuhn* entre en matière, & parle du forceps de *Smellie*, corrigé par le docteur *Leak*, membre du collège royal des médecins de Londres, qui en donna la deſcription pour la première fois en 1773, dans ſon excellent livre ſur les accouchemens, dont la cinquième édition parut en 1781. M. *Kuhn* s'occupe enſuite du forceps de *Johnſon*; c'eſt encore l'inſtrument de *Smellie* rectifié; mais le travail de M. *Johnſon* a précédé de quelques années celui de ſon confrère & compatriote, puiſqu'il l'a publié dans ſon *Nouveau ſyſtême de*

*l'art des accouchemens*, imprimé à Londres en 1769. Le troisième & dernier forceps dont il est question dans la Dissertation de M. *Kuhn*, est celui d'*Ormius*, chirurgien de l'hôpital de Guy à Londres. On ne désigne ordinairement cet instrument que par le nom de ce chirurgien; mais c'est mal-à-propos: il n'a pas seul l'honneur de l'invention; il appartient en partie au docteur *Lowther*, médecin pour les accouchemens dans le même hôpital. M. *Kuhn* décrit fort en détail ce nouveau forceps, & en donne la figure gravée pour en mieux faire connoître le méchanisme. Il promet que dans une autre dissertation, il indiquera les corrections faites par les François au forceps de *Levret*.

MOHRENHEIMS, &c. Beobachtungen verschiedener chirurgischen vorfælle, &c. C'est-à-dire, *Observations sur divers cas de chirurgie; par JOSEPH MOHRENHEIM, accoucheur & chirurgien de l'école pratique de Vienne, deuxième partie, in-8° de 248 pages. A Dessau, de l'imprimerie des savans, 1783.*

5. Cette seconde partie contient un très-grand nombre d'observations intéressantes: les premières roulent sur plusieurs opérations de cataractes, tant par extraction que par abaissement. L'auteur a fait cette opération avec le succès le plus complet sur différens sujet, qui ne pouvoient plus distinguer le jour d'avec la nuit, & n'appercevoient qu'une très-

foible lueur, lors même que la clarté étoit très-brillante. Il a abaissé une cataracte purulente, & la capsule s'étant déchirée, le pus s'est répandu dans l'humeur aqueuse qu'il a troublée au point qu'on ne distinguoit plus la pupille. Cependant au bout de quelques jours l'œil s'est éclairci : la capsule attachée à la prunelle en a été séparée en partie, & ce qui est resté a disparu entièrement au bout de huit jours.

Une femme ayant subi l'opération de la cataracte, a perdu une seconde fois la vue : la pupille s'est élargie & est devenue immobile, bien qu'aucun corps opaque n'ait paru à travers. Comme la malade étoit affectée du scorbut, on lui fit faire usage du petit-lait, avec des jus d'herbes, la prunelle se retrécit alors & devint mobile, la vue se rétablit ; mais cet amendement ne fut pas de durée. M. *Mohrenheim* appliqua des vésicatoires à la nuque, & prescrivit l'extrait de la *pulsatilla nigricans*. Il en donna d'abord deux grains, & augmentant tous les jours la dose de deux grains, il la porta jusqu'à celle d'un demi gros en vingt-quatre heures. Ce traitement eut le plus heureux succès.

On lit encore un exemple d'une extraction de cataracte, dans laquelle la plus grande partie de l'humeur vitrée s'est épanchée sans que pour cela l'opération ait été manquée. Une autre fois l'observateur a vu cette humeur devenue aqueuse & ténue s'écouler en partie chez un malade, qui avoit fait usage de mercuriaux avant de se soumettre à l'opération.

Une fois M. *Mohrenheim* s'étoit apperçu que la seule membrane antérieure de la capsule du

cryſtallin étoit obſcurcie: il a introduit un petit crochet à travers l'inciſion faite à la cornée dans la pupille, &, ayant accroché cette membrane extérieure, il l'a amenée le plus qu'il a pu; mais, voyant qu'elle tenoit au bord inférieur, il s'eſt contenté de la renverſer ſur l'iris, à laquelle elle s'eſt bientôt attachée.

A la ſuite de ces obſervations, l'auteur préſente les détails relatifs à l'opération d'un œil cancéreux. Le ſuccès de cette opération a été complet: cependant la malade n'a ſurvécu, à la guériſon, que de quelques ſemaines. A l'ouverture du cadavre, on a trouvé dans la partie antérieure de l'hémiſphère gauche du cerveau, près du corps ſtrié, gros comme une noix de ſubſtance médullaire changée en matière ichoreuſe: ce vice s'étoit communiqué au nerf optique; & comme celui-ci étoit entièrement adhérent au bord du trou optique, il s'y étoit formé un champignon du volume d'un *groſchen*, (pièce de monnoie qui peut avoir l'étendue d'un gros liard de France.)

Nous ne nous arrêterons point à tous les articles renfermés dans ce volume: nous ne ferons mention que de ceux qui nous paroiſſent les plus intéreſſans. Tel eſt celui dont le ſujet eſt un ſquirre au ſein. Cette nodoſité devoit, ſelon notre Auteur, ſon origine aux humeurs abſorbées des premières voies: elle datoit de deux ans, étoit du volume d'un limon, douloureuſe, mobile & inégale à ſa ſurface. L'exciſion de ce ſquirre n'a rien d'extraordinaire; la fièvre qui ſurvint étoit peu conſidérable: une glande obſtruée & iſolée, de la groſſeur d'un haricot, que l'Auteur a laiſſé

ſubſiſter dans le ſein, parce qu'elle étoit aſſez molle, s'eſt peu à peu réſoute. Pendant le traitement la femme a eſſuyé deux accès de fièvre gaſtrique, & chaque fois il s'eſt formé des chairs mollaſſes dans la plaie, en même temps que le pus a pris une teinte verdâtre. Les évacuations ont rétabli les choſes dans leur état naturel.

Au bout de ſix mois, la guériſon a été parfaite : la cicatrice, qui au commencement étoit enfoncée au point de partager en deux la mamelle, s'eſt peu à peu relevée, & le ſein a repris ſa rotondité.

Voici le précis de l'obſervation ſuivante. Une femme portoit à un ſein très-volumineux & très dur, deux ulcères cancéreux, dont l'un étoit de la largeur de la main, & l'autre de la circonférence d'un écu. Ces ulcères avoient commencé par un tache bleue au ſein, dont la malade s'étoit apperçue lors d'une couche: peu de temps après il s'eſt formé une petite nodoſité, qui a fait des progrès tant en dureté qu'en étendue. Les topiques cauſtiques dont on s'eſt ſervi, l'ont fait ouvrir: il en eſt ſorti dans le commencement un véritable lait, mêlé à une petite quantité de pus: il a pouſſé enſuite des champignons, & les nodoſités ſont devenues douloureuſes, plus groſſes & plus dures. La région épigaſtrique s'eſt tendue ſingulièrement, & l'appétit s'eſt perdu. L'eau de goudron, avec laquelle elle avoit lavé pendant quelque temps les ulcères, avoit procuré du ſoulagement: les ulcères s'étoient nettoyés & les chairs baveuſes arrêtées. L'opération ne préſente aucune particularité remarquable. La mamelle amputée peſoit quatre livres, elle

ressembloit à du lard ferme, étoit gorgée d'un lait en partie caillé, en partie coulant, & contenoit quelques kystes remplis de matière caséeuse. Quelques jours après l'extirpation, on s'apperçut dans la plaie d'une petite tumeur plombée, que l'usage de l'eau de *Goulard* fit disparoître. Cette femme essuya également une fièvre stomacale ou gastrique, & tant qu'elle subsista les bords de la plaie devinrent bleux, & le pus de mauvaise qualité. Il ne fallut que six semaines pour sa guérison : un mois après, ses règles, supprimées depuis long-temps, reparurent ; mais quelques jours auparavant, la cicatrice se rouvrit, la plaie saigna beaucoup, devint baveuse & ses bords bleux. L'usage d'une poudre composée de parties égales de sucre & de camphre, la guérit. Cependant la même chose eut encore lieu deux fois aux époques de la menstruation. Il y avoit deux ans que cette femme jouissoit d'une bonne santé, quand M. *Mohrenheim* rédigeoit cette observation.

L'observation qui suit offre un cas fort rare. Une femme avoit eu un accouchement très-pénible : il lui étoit resté une tumeur de la forme d'un gros melon alongé, qui toutes les fois qu'elle se penchoit en avant, occupoit toute la ligne blanche, depuis les os pubis jusqu'au cartilage xiphoïde ; mais lorsqu'elle se tenoit droite, les muscles droits, qui étoient alors très-tendus, resserroient cette tumeur, & lui donnoient la forme d'un crête, faisant saillie de la largeur de la main. On appliqua un brayer ; mais aussitôt il se forma deux hernies crurales : elles furent également contenues par des bandages, & fréquemment

lavées avec de l'eau-de-vie. Après avoir porté ces bandages un an, elle les quitta sans qu'aucune de ces descentes reparût.

M. *Mohrenheim* rapporte différentes observations sur des hernies étranglées : nous ne ferons mention que d'une seule. La descente qui en fait le sujet avoit résisté à la saignée, aux lavemens & aux fomentations émollientes : on a eu recours au demi-bain tiède. Le malade y est resté deux heures ; alors on a commencé à manier & à comprimer continuellement & en tout sens le bas-ventre. Après avoir continué cet exercice pendant trois-quart d'heure, la hernie est rentrée.

Nous passons les observations sur une hydrocèle & sur une sarco-hydrocèle, qui ne présentent que des cas uniques & des méthodes vicieuses de traiter.

L'observation suivante a pour objet une inflammation de la matrice, survenue immédiatement après l'accouchement. La malade s'étoit déja plainte, pendant le travail, d'une douleur brûlante à la région du fond de l'uterus ; cette douleur avoit néanmoins disparu au bout de quelques jours. Le quatorzième de sa couche, cette femme montée sur un chariot, se rendit chez elle. Dès son arrivée, elle fut attaquée d'une fièvre violente, accompagnée de douleurs au bas-ventre : il se forma bientôt après dans cette cavité une tumeur grosse comme la tête d'un enfant, laquelle augmenta peu à peu de volume, devint douloureuse, & suppura enfin dans son milieu : alors les douleurs se calmèrent en grande partie. En sondant cet ulcère, on trouva qu'il avoit quatre pouces de profondeur, & qu'il se dirigeoit vers la

matrice. L'orifice & le col de l'uterus étoient durs comme une pierre, avec plusieurs nodosités, qui néanmoins n'étoient point douloureuses. Cet ulcère, après avoir coulé quatorze jours, se dessécha : il s'en forma alors deux autres, dont l'un occupoit le voisinage du nombril, & l'autre fut placé à côté. Peu à peu la matrice s'amollit & diminua de volume : mais la malade exténuée eut de fortes sueurs nocturnes & le dévoiement : on lui fit faire usage du lichen d'Islande, cuit dans du lait : les forces revinrent alors, la dureté & les douleurs se dissipèrent, enfin la malade guérit.

Il s'agit, dans une autre observation, d'une luxation de la dernière vertèbre dorsale. Elle fut accompagnée de la paralysie des extrémités inférieures, avec incontinence des excrémens. Cette luxation ayant été méconnue, on attribuoit ces accidens à la contusion & à la commotion, que l'on combattoit au moyen de topiques résolutifs. Ce traitement eut un succès assez apparent. Le blessé, qui étoit un cocher, se crut même guéri, & en état de remonter sur le siège au bout de trois semaines ; mais à peine la voiture avoit-elle avancé quelques pas, qu'il tomba mort à la renverse. A l'ouverture du cadavre, on trouva la dernière vertèbre dorsale tellement déplacée, que le canal osseux étoit retréci de moitié, & la moelle épinière considérablement comprimée.

L'Auteur décrit dans une autre observation le traitement heureux d'un staphylome à l'œil droit, & d'un dragon à l'œil gauche : celui-ci a été dissipé par l'usage interne de la *pulsatilla*

*nigricans*, & d'un collyre dans lequel entroit le fiel de bœuf. Quant au ſtaphylome M. *Mohrenheim* l'ouvrit de temps en temps, pour laiſſer écouler l'humidité; mais chaque fois la plaie n'étoit pas plus tôt fermée que la tumeur réparoiſſoit : les collyres aſtringens n'eurent pas un meilleur ſuccès; enfin l'Auteur ſe détermina à emporter une petite portion de la cornée, afin de laiſſer pendant quelques jours un libre écoulement à l'humeur. La cicatrice étant fermée, la tumeur, à la vérité, reparût, mais elle étoit beaucoup plus petite, & ne privoit plus la malade de la vue.

Une femme, dit ailleurs l'Auteur, mit au monde, après neuf mois de geſtation, un enfant à terme, & neuf jours après, un autre également à terme. Il fait différentes réflexions ſur les cauſes de cet accouchement, pour leſquelles nous renvoyons à l'ouvrage même.

Pluſieurs cas d'hémorrhagies utérines après l'accouchement, raſſemblés par M. *Mohrenheim*, prouvent qu'il a ſouvent eſſuyé les plus grandes difficultés pour les arrêter. Il ne rapporte qu'une ſeule obſervation ſur l'utilité du vinaigre dans ces hémorrhagies. Il nous apprend que ſi, à la ſuite de ces pertes, les femmes tombent en défaillance, elles ſont quelquefois garanties, tandis qu'elles courent le plus grand danger lorſqu'il leur ſurvient des convulſions ou des vomiſſemens. La teinture de canelle lui paroît d'un uſage très-avantageux toutes les fois que la foibleſſe eſt extrême; & quand elle eſt accompagnée de ſpaſmes, il conſeille de lui aſſocier l'eſſence de caſtoréum. Cependant, comme la teinture de canelle fait quelquefois vomir certaines femmes, il ne faut pas inſiſter ſur ſon uſage.

Nous ne nous étendrons pas davantage ſur cet ouvrage, dont on appréciera facilement le mérite d'après ce que nous en avons extrait.

---

*Tableau des maladies aiguës & chroniques, qui affectent les beſtiaux de toute eſpèce : ouvrage couronné par la Société royale de médecine, en 1780 ; par M. DE VILLAINE, correſpondant de la même Société, avec cette épigraphe :*

Sola experientia docet ea quæ proſunt, quæque nocent.

GAL. *lib. j.*

*A Neuchâtel, de l'imprimerie de* Fauche, *fils aîné*, Favre & Compagnie. 1782. *In-8° de 136 pag.*

6. La Société royale de médecine a toujours demandé, dans ſes Programmes, des renſeignemens aux médecins des provinces & aux artiſtes vétérinaires ſur les maladies des beſtiaux. Elle a reçu pluſieurs Mémoires à ce ſujet, & elle a cru devoir en marquer ſa ſatisfaction aux auteurs, en en couronnant quelques-uns dans ſes Séances publiques & particulières.

Le Mémoire de M. *De Villaine*, que nous annonçons, eſt diviſé en quatre parties. La première contient le tableau des maladies aiguës ; & la ſeconde, celui des maladies chro-

niques qui affectent les bêtes à cornes. La troisième & la quatrième traitent également des maladies aiguës & chroniques qui affectent les moutons, les brebis & les chèvres; elles ne sont qu'une répétition des deux premières. L'auteur donne la description de trente-cinq maladies; il en rapporte les principaux symptômes; il expose ce que lui a présenté l'ouverture des animaux, lorsqu'il a été à portée de la faire; il indique les causes auxquelles on les attribue communément; enfin, il fait connoître le traitement populaire employé pour les guérir, & celui qu'il présume qu'on devroit lui substituer, lorsque le premier paroît inutile & contre-indiqué.

M. *De Villaine* a conservé aux maladies dont il parle, les noms qu'elles ont dans sa province; c'est un défaut qu'il n'a sans doute pas été le maître d'éviter, mais qui rend son ouvrage d'une utilité bien moins générale. Personne n'ignore que ces noms varient dans toutes les provinces du royaume, & même quelquefois d'un lieu à un autre; que souvent une épithète qui désigne telle espèce de mal dans un lieu, en désigne ailleurs une autre tout opposé; que plusieurs fois encore les différens états d'une maladie, les différens aspects sous lesquels elle se montre, reçoivent des noms divers, & en constituent différentes espèces dans les campagnes: tel est, par exemple, *le charbon*. Cet inconvénient que nous avons rencontré quelquefois dans l'ouvrage dont il s'agit, peut aussi être reproché à quelques autres écrits modernes; ce qui retarde les progrès de l'art.

*Le Tachet*, pag. 10; *la Boucle*, pag. 15; *le Louvet*, pag. 30; *la Peste*, pag. 115; *la Gou-*

*lême*, pag. 120, ne sont véritablement que *le Charbon* ou *Anthrax*, décrit par M. *Chabert*, mais déguisé sous des noms différens, selon la manière dont il se manifeste à l'extérieur, les parties qu'il affecte & les animaux qu'il attaque. *La Lente*, pag. 48, est *la maladie du sang*. Les *Tranchées occasionnées par la raréfaction*, pag. 34, nous ont paru ne pas différer du *gonflement*, dont il est parlé dix pages plus loin; les *Alimens pris en trop grande quantité*, p. 38, ne nous ont point paru non plus devoir être distingués de *l'Indigestion*, placée mal-à-propos parmi les maladies chroniques, pag. 81, &c.

L'auteur décrit un grand nombre de maladies dans un bien petit espace; & il nous paroît difficile qu'elles le soient toutes exactement, sur-tout par quelqu'un qui ne fait pas de l'art vétérinaire son unique occupation (*a*); on laisse presque toujours échapper alors une foule de petits détails intéressans aux yeux de l'artiste éclairé, & qui servent souvent à établir le caractère distinctif de la maladie: aussi les symptômes de plusieurs de celles dont M. *De Villaine* donne la description, nous ont-ils paru trop vagues & trop généraux, pour qu'il soit possible, en les comparant avec d'autres, d'assurer d'une manière positive à laquelle ils appartiennent exclusivement.

Le but de l'auteur dans la publication de cet ouvrage, étoit d'en faire une ressource à l'agriculteur pour les différentes maladies qui affectent ses bestiaux, trop souvent la proie de l'empirisme & du charlatanisme. Ce but est

(*a*) M. *De Villaine* est chirurgien à Champagnols en Franche-Comté.

louable,

louable : M. *De Villaine* s'annonce d'ailleurs avec une modeſtie & une franchiſe bien capables de déſarmer la critique. Quiconque le lira dans ſes intentions, ſera convaincu qu'il auroit voulu faire mieux encore s'il avoit dépendu de lui. ( *Avant-Propos.*) Si ſes vues ne ſont pas parfaitement remplies, on ne doit pas moins lui ſavoir gré de ſon travail, en l'enviſageant ſous le point de vue qui a engagé la Société royale de médecine à le récompenſer & à l'encourager, c'eſt-à-dire comme faiſant partie des matériaux qu'elle raſſemble ſur la *zooïatrique. Toutes ces obſervations, iſolées aujourd'hui, formeront un jour un enſemble précieux, après qu'elles auront été ſuffiſamment diſcutées;* & l'émulation générale qu'excite la Société royale, doit néceſſairement hâter cette époque.

Au reſte l'ouvrage de M. *De Villaine*, quant à la partie typographique, eſt très-mal exécuté; les fautes d'impreſſion y ſont fort multipliées; on en compte quelquefois deux ou trois dans une ſeule ligne; ce qui en rend la lecture fatigante & déſagréable.

---

The hiſtory of the abſorbent ſyſtem, &c. C'eſt-à-dire, *Hiſtoire du ſyſtême des abſorbans. Partie première, contenant la chylographie, ou la deſcription des vaiſſeaux lactés dans l'homme, avec les différentes méthodes de les découvrir, injecter & préparer; comme auſſi la deſcription des inſtrumens employés pour cet effet : ouvrage orné de figures; par*

*M. JEAN SHELDON, chirurgien, professeur d'anatomie de l'Académie royale des arts, lecteur d'anatomie & de chirurgie. In-4° de 52 pages, avec six planches. A Londres, chez* Cadell, 1784.

7. Les vaisseaux lymphatiques & les vaisseaux lactés du corps humain, ne sont encore guères connus. L'auteur se propose de suppléer à ce défaut par l'ouvrage qu'il vient de mettre au jour : son objet est de rectifier les erreurs dans lesquelles ses prédécesseurs sont tombés, & de représenter par des figures dessinées d'après nature, ces parties du systême des vaisseaux lymphatiques qui ont été mal décrites, ou qui sont nouvellement découvertes.

On lit d'abord dans cette première Partie une histoire concise du systême lymphatique. M. *S.* donne ensuite la méthode de découvrir, d'injecter, de disséquer & de préparer les vaisseaux absorbans : il traite de la découverte des vaisseaux lactés, de la structure de leurs parois, des *ampullæ LIBERKUHNII ;* & enfin de la manière dont l'absorption se fait dans le systême lymphatique. C'est à ces détails que se rapportent cinq planches supérieurement gravées. La dernière présente les instrumens nécessaires pour l'injection des vaisseaux lymphatiques.

Dans une seconde Partie, (dont la plupart des planches sont déja gravées,) l'auteur décrira les vaisseaux lymphatiques de chaque viscère en particulier, quand il aura réussi à les

découvrir à l'aide des injections, ou autrement. Il promet encore de donner les représentations de grandeur naturelle de ceux des extrémités, tant supérieures qu'inférieures, & d'y joindre, en forme de supplément, des portions de vaisseaux lactés des quadrupèdes, oiseaux, amphibies & poissons.

---

*Recherches théoriques & pratiques sur les eaux minérales de Barbotan, ses bains & ses boues; sur les différentes maladies auxquelles ces secours conviennent, & sur les remèdes qui doivent leur être associés; par M. A. J. Dufau, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, inspecteur des eaux minérales de Barbotan, correspondant de l'Académie royale des sciences de Bordeaux, & de la Société royale de médecine de Paris, médecin ordinaire de la ville de Mont-de-Marsan. A Bergerac, chez* J. B. Puynasge, *imprimeur-libraire, au grand Port; & se trouve à Paris, chez* Didot le jeune, *libraire, quai des Augustins; & chez M*[me] Poilly, *libr. quai de Gêvres. Prix 1 liv. 16 s.*

8. M. *Dufau*, dans son discours préliminaire, présente une courte histoire des eaux minérales en général, & de celles de Barbotan en particulier. *Chesnau* commença à faire connoître ces dernières par une dissertation, imprimée en 1629. Un chirurgien nommé *Isaac*,

donna, en 1755, des *essais* sur ces mêmes eaux, calqués sur l'ouvrage de *Chesnau*. M. *Castelbert* en a fait mention dans son Traité *des Eaux minérales de la province de Guienne*. M. *Dufau*, chargé depuis long-temps de leur direction, est parvenu par des recherches multipliées & *des efforts soutenus, à recueillir un nombre de faits suffisans pour éclairer la conduite des malades qui se rendent aux eaux de Barbotan, & diriger les médecins qui en déterminent le choix. Chacun de ses préceptes est l'induction d'un grand nombre d'observations rapprochées, combinées & analysées avec la rigueur & l'impartialité d'un écrivain qui n'aspire qu'à la gloire d'être utile.* Il indique *les cas où elles ont paru constamment réussir, sans déguiser ceux où leur efficacité est plus douteuse; il fait connoître les occasions où elles sont indifférentes, sans oublier celles où elles se sont toujours montrées nuisibles, ou funestes.*

M. *Dufau* avoit commencé un travail d'analyse chymique sur les eaux de Barbotan, que différentes circonstances ne lui ont pas permis d'achever. Il résultoit de ses recherches, « que les principes constitutifs des eaux thermales sont une substance incoërcible, gazeuse, inflammable, des sels à base terreuse, des sels à base d'alkali, de la sélénite, du sel marin à base terreuse, du sel de Glauber, de la terre calcaire dissoute par l'intermède de l'air; que les eaux froides ne diffèrent des premières, que par la privation du principe gazeux, & la présence du fer tenu en dissolution par l'intermède de l'air; qu'enfin les boues ne sont qu'un mélange de fer, de terre absorbante, de terre vitrifiable, de terre végétale, & des différens sels qui minéralisent les sources thermales & les eaux martiales.

Les bains, ſelon M. *Dufau*, ſont déterſifs, réſolutifs, diaphorétiques, toniques, & les boues ont les mêmes propriétés à un degré très-ſupérieur ; elles ſont ſpécialement appropriées aux cas où l'on veut remédier à la laxité, & repouſſer de la circonférence au centre. Les bains, au contraire, excellent dans les cas où l'on auroit à craindre *les ſuites d'un reſſort trop monté, ou les ravages de la répercuſſion*. L'auteur a ſenti l'objection qu'on peut lui faire ſur les qualités contradictoires qu'il attribue aux bains & aux boues de Barbotan ; il tâche d'y répondre par des raiſonnemens, dont cependant nous ne voudrions pas garantir la ſolidité.

Mais, pour ne s'en tenir qu'aux obſervations que l'auteur a eu occaſion de faire ſur les effets des boues & des bains de Barbotan dans les différentes maladies, il paroît que ce moyen a réuſſi dans les affections rhumatiſmales & goutteuſes, dans l'atrophie des parties, dans les maladies des voies urinaires, dans celles des premières voies, dans les cas de dartres, de gale, dans les maladies vénériennes, dans le rachitis, les écrouelles, les obſtructions, les flueurs-blanches ; dans la ſuppreſſion des écoulemens habituels, la ſtérilité, la chûte de la matrice, les maladies nerveuſes, la paralyſie, les tumeurs œdémateuſes, les fractures, les luxations, les plaies, les ulcères.

L'auteur cependant avoue qu'elles ſont nuiſibles aux hémoptyſiques, à ceux qui ont une poitrine délicate, qui ſont fatigués par la toux, la pituite & l'aſthme, tant humoral que convulſif ; qu'elles ne conviennent point dans les obſtructions ſuppurantes ou tendantes à la ſuppuration, dans les fièvres lentes, entretenues

par des abcès, des ulcères internes, dans l'hydropisie de poitrine. Les malades dont les nerfs sont très-délicats & très-irritables, ne doivent les prendre qu'avec ménagement, ainsi que ceux qui sont d'un tempérament sanguin, bilieux, sec & mobile. Ils sont funestes aux sujets attaqués de squirrhes rénitens, douloureux, lancinans, carcinomateux. On ne doit point les prescrire à ceux qui ont des sucs dépravés dans les premières voies, sans avoir auparavant détruit ou corrigé cette disposition.

Quant aux boues, elles sont encore plus dangereuses que les bains dans toutes ces mêmes circonstances. Leur effet est de plus très à craindre dans la goutte irrégulière, dans les obstructions, dans la débilité des viscères essentiels, dans les migraines, les céphalalgies idiopathiques, dans les coliques, dans la néphrétique & autres maladies des voies urinaires. Enfin, elles ne sont pas sans danger pour les personnes pléthoriques, & celles qui auroient l'apoplexie & des métastases à craindre.

Ainsi, la bonne foi avec laquelle M. *Dufau* expose les bonnes & les mauvaises qualités des eaux de Barbotan, doit donner beaucoup de poids à ce qu'il en dit, & son jugement doit paroître d'autant moins suspect, qu'il est fondé sur des faits observés par lui-même sur les lieux.

Dissertatio medica de Rhododendro chrysantho quædam sistens : *Dissertation de médecine sur la rose de neige de Sibérie ; par M. JEAN-HE[illegible]I ZAHN de Gotha. A Jena, 1783, in-4° de 24 p.*

9. La rose de neige de Sibérie, dont il est ici

queſtion, eſt un petit arbriſſeau qui croît dans preſque toute la Sibérie, même au Kamſchatka, & ſur les montagnes qui ſéparent la Ruſſie de la Chine. Elle a été trouvée dans ces contrées par *Stëller*, *Gmelin* & *Pallas*, qui nous en ont laiſſé des ſynonymes, des deſcriptions, des figures. On ne devroit point être embarraſſé à claſſer une plante ſur laquelle on a tant de renſeignemens. Cependant la plupart des botaniſtes ne ſavent point exactement s'il faut rapporter la roſe de neige de Sibérie au *Rhododendron ponticum* du chevalier *de Linné*, ou bien au *Rhododendron maximum* du même; ou s'il faut la regarder comme une eſpèce diſtincte & ſéparée. Le docteur *Zahn*, auteur de cette diſſertation, paſſe légérement ſur ces difficultés. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la roſe de neige de Sibérie a des pédoncules uniflores, diſpoſés en ombelle, & que ſes corolles ſont conſtamment d'un jaune ſoufré, entremêlé ſeulement de veines brunes ou livides; ce qui diffère peu du *Rhododendron maximum*. Pour bien éclaircir cette queſtion, il faudroit comparer ſur pied la roſe de neige de Sibérie avec le *Rhododendron maximum* qu'on trouve dans la Virginie & dans la Caroline.

Quoi qu'il en ſoit, M. *Zahn* raſſemble méthodiquement dans ſon opuſcule, tout ce qu'on a dit juſqu'à préſent ſur la roſe de neige de Sibérie. Il traduit les obſervations de M. *Koelpin*, dont il eſt fait mention dans le Journal de médecine, d'après nos apperçus. Ce que le médecin allemand donne de nouveau, ſe réduit à l'hiſtoire de deux malades attaqués de douleurs rhumatiſmales, qui ont cédé à l'uſage d'une décoction de roſe de neige de Sibérie,

quoique auparavant on eut en vain tenté plusieurs remèdes.

Dissertatio medica de asparago, ex scriptis medicorum veterum: *Dissertation de médecine sur l'asperge, d'après les écrits des anciens médecins ; par M.* JEAN-GEORGE-FRÉDERIC FRANZIUS, *professeur extraordinaire de médecine. A Leipsick, chez* Sommer. *In-4° de 42 pag.*

10. M. *Franzius*, dans cette dissertation, a rassemblé tout ce que les botanistes & les médecins de l'antiquité ont dit sur l'asperge. Il éclaircit plusieurs passages difficiles à entendre, concilie particulièrement *Pline* & *Dioscoride*, qui sembloient se contredire, examine la nature de l'asperge, en détaille les différentes espèces, dont *Théophraste*, *Dioscoride*, *Matthiole*, *Pline* & les autres naturalistes anciens font mention. Il s'étend spécialement sur les vertus attribuées à l'asperge.

On recommandoit cette plante, & on s'en servoit contre la phrénésie, la néphrétique, le pissement de sang, l'hydropisie, l'*elephantiasis*, la mélancolie, l'ophthalmie, l'odontalgie, les douleurs de la poitrine, de l'estomac & des intestins, les palpitations de cœur, la sciatique, l'ictère, la dyssenterie, la strangurie & la dysurie. Il faut lire dans ce traité la manière particulière de se servir de ce médicament simple, & les indications principales. C'étoit ordinairement l'asperge sauvage que les anciens médecins employoient. Ils la

regardoient comme beaucoup plus active que la cultivée. M. *Franzius* termine son écrit, en indiquant encore quelques autres usages de l'asperge chez les anciens. Ils la prescrivoient comme aphrodisiaque ; ils croyoient qu'elle concouroit à donner de la beauté. Ils s'en servoient dans les luxations, & *Aëtius* la vante comme un excellent discussif.

De limitandis laudibus & abusu moschi in medela morborum : *Dissertation sur les bornes qu'il faut mettre aux éloges & à l'abus qu'on fait du musc dans la guérison des maladies ; par* BALTHAZARD-LOUIS TRALLES, *médecin de Breslau. A Breslau, aux frais de* Jean-Ernest Meyer ; *& se trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, *1783. In-8° de 150 pag.*

11. Le musc possède les vertus des aromates au plus haut degré ; il est depuis long-temps d'un grand usage en médecine. Comme les éloges qu'on lui accorde peuvent donner lieu à des abus, M. *Tralles* a cru devoir considérer cette substance sous différens rapports. Pour réussir, il a recueilli dans quatre paragraphes, qu'il a intitulés *expériences*, ce qu'il a pu trouver dans tous les auteurs, concernant les mauvais effets que le musc, administré sans beaucoup de prudence, a pu produire. Le résultat de ces recherches a été, 1° que le musc agit

avec une force très-considérable sur les nerfs, & qu'il en ébranle tout le systême ; 2°. qu'il rend la circulation du sang plus prompte & plus forte, qu'ainsi il augmente la chaleur dans le corps ; 3°. qu'il raréfie, qu'il donne de l'expansion au sang, & qu'il augmente son volume ; 4°. enfin, qu'il accumule le sang vers la tête, qu'il en oppresse & distend les vaisseaux, qu'il y excite la pesanteur, l'assoupissement, l'ivresse, & qu'en même temps il pousse encore le sang vers la poitrine, d'où naissent la réplétion & l'anxiété. D'après une action si vive & si énergique, il sembleroit naturel de conclure qu'on peut tirer de grandes ressources de ce médicament ; mais que, comme tous les autres remèdes actifs, il ne faut l'employer qu'avec prudence & circonspection. Ce n'est cependant point ainsi que raisonne M. *Tralles.* Après avoir montré que cette substance a beaucoup de convenance avec l'opium, si usité en médecine, il déclare qu'il faut condamner l'usage du musc. Il expose ensuite les maladies dans lesquelles on l'emploie ordinairement, & s'efforce de prouver qu'il y est dangereux, que la médecine peut absolument s'en passer.

Cette dissertation sur le musc est dédiée à M. *Tissot.*

Pharmacopœa Suecica : *Pharmacopée de Suède. A Leipsick & Altona, chez* Hellmann ; *& se trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, *1784. In-8° de 130 pag.*

12. Cette pharmacopée est divisée en deux

parties. La première offre la matière médicale, ou l'énumération des médicamens simples, & la seconde présente les diverses préparations & compositions. Parmi les remèdes simples nous observons que les feuilles & les fleurs de la silvie blanche, sont en usage en Suède, c'est l'*anemone nemorosa* du chevalier de Linné ; ainsi que les racines tendres & jeunes du tremble, qui est le *populus tremula L.* & les fèves de *pechurim*, fruit d'une espèce de laurier d'Amérique.

Le collège royal des médecins de Suède a jugé qu'il étoit nécessaire de donner une seconde édition de ce dispensaire. Pour le rendre d'une utilité plus générale, il a retranché ou omis plusieurs médicamens, dont l'usage est totalement négligé des médecins ; mais il en a ajouté d'autres, dont on ne peut presque pas se passer. Cette Société de savans médecins a changé les mauvaises dénominations anciennes en de nouvelles infiniment plus propres à indiquer les principales préparations chimiques.

De viola canina in medicina usu : *De l'usage médicinal de la violette de chien ; par M. JEAN-HENRI-ANDRÉ NIEMAYER de Nordheim, docteur en médecine. A Gottingue, chez* Grape ; *à Strasbourg, chez* Kœnig. 1785. *In-4°. de 27 pages.*

13. L'auteur a dédié cette dissertation aux

mânes de M. *Sommer*, professeur de chirurgie, son premier maître. Elle est divisée en vingt paragraphes, dans lesquels on trouve tout ce qu'il est possible de rassembler sur cette violette sauvage. Dans les premiers, il est question de l'effet émétique de l'ipécacuanha, & des différens genres de plante sous lesquels les botanistes & les auteurs de matière médicale ont rangé celle-ci. M. *Niemayer* adopte l'opinion de *Linné* fils, sur la plante qui donne l'ipécacuanha blanc, violette à petites fleurs blanches, laquelle croît spontanément au Brésil. C'est comme en passant que M. *N.* parle de la violette de mars odorante, & de la pensée qui appartient à ce genre. Il expose ce que les écrivains anciens & modernes ont dit sur leurs vertus, & sur leurs diverses préparations; il cite spécialement nos *Essais de matière médicale indigène*, couronnés par l'Académie de Lyon, & termine cet article, en rapportant onze cas pour lesquels il a eu occasion d'employer avec succès comme vomitif & purgatif, la racine de violette sauvage inodore.

Voici deux de ces observations.

Un homme de cinquante ans étoit attaqué d'une violente fièvre quarte; les vomitifs n'opéroient sur lui que difficilement; il prit un gros de cette racine réduite en poudre, divisée en deux doses, à demi-heure d'intervalle; ce qui lui procura deux vomissemens & six évacuations par-bas.

Une femme appellée *Grünewald*, âgée de trente-un ans, souffroit d'une fièvre gastrique, contre laquelle on avoit employé inutilement les remèdes résolutifs: elle prit deux scrupules de cette racine pulvérisée; elle n'éprouva que

des envies de vomir. Comme elle avoit la langue limoneuſe & fort chargée, quelques douleurs aux parties précordiales & dans le bas-ventre, M. *N.* lui preſcrivit ſur le champ une nouvelle doſe : ſur demi-gros, il ajouta un grain de tartre émétique ; ce mélange excita des vomiſſemens copieux. La langue étant toujours dans le même état, il revint aux médicamens reſolutifs, auxquels furent ajoutés trois ſcrupules de racine de violette par jour ; les ſelles devinrent faciles, mais ſans vomiſſemens. Après avoir continué cette méthode pendant quelques temps, cette femme fut parfaitement guérie.

Les médecins du collège royal de Gottingue où M. *N.* s'eſt formé à la pratique, emploient de préférence les plantes indigènes.

Une vérité qu'il eſt important de faire connoître, dit notre auteur, c'eſt qu'un végétal doit être recueilli dans ſon lieu natal ; car la culture, la tranſplantation, le changement de ſol & de climat, lui font perdre ſouvent ſes meilleures propriétés. Nous dirons cependant que ceci ſouffre quelques exceptions. La rhubarbe du Levant, par exemple, tranſportée en Europe, fournit des racines auſſi purgatives, auſſi ſtomachiques que dans les contrées orientales.

---

ANDREÆ-JOANNIS RETZII, &c. Faſciculus obſervationum botanicarum, 1, 2, 3, cum figuris æneis : *Recueil d'obſervations de botanique ; par M. ANDRÉ-JEAN RETZIUS, maître en*

*philosophie, professeur royal ordinaire d'histoire naturelle en l'université de Lunden, secrétaire de la Société physiographique de la même ville. A Leipsick, chez* Crusius; *à Strasbourg, chez* Kœnig; *& à Paris, chez* Didot le jeune. 1779, 1781, 1783, *in-fol.*

14. Il y a dans ce Recueil plusieurs plantes inconnues jusqu'à ce jour; elles sont décrites avec beaucoup de clarté & de précision. M. *Retzius* relève plusieurs descriptions vicieuses données par quelques botanistes; il expose des différences auxquelles on n'avoit pas fait attention, relativement à certaines espèces, fixe leurs caractères essentiels, démontre des variétés dans un grand nombre, corrige les fautes de ses prédécesseurs, & indique les plantes suédoises omises, ainsi que celles de plusieurs contrées étrangères, que ses correspondans lui ont envoyées.

Ces trois *fascicules* réunis offrent trois cents cinquante-sept articles, tant en observations qu'en descriptions. M. *Retzius*, naturaliste exact & patient, a suivi depuis sa naissance jusqu'à sa décrépitude, chacune des plantes qu'il s'est procurées.

Le troisième fascicule est terminé par la description de vingt-une plantes monandriques, peu connues & exotiques, faite avec un très-grand soin par M. *Jean-George Kœnig*, docteur en médecine, membre de la Société physiographique de Lunden, & de celle des scrutateurs de la nature de Berlin.

Commentatio botanica de ranunculis Prussicis; *Mémoire botanique sur les renoncules qui croissent en Prusse; par M. CHARLES-GEOFFROI HAGEN, docteur & professeur en médecine, adjoint de la Faculté de médecine, apothicaire royal de la Cour, membre de l'Académie impériale des curieux de la nature, & honoraire de la Société des scrutateurs de la nature de Berlin. A Konigsberg, chez* Hartung; *à Strasbourg, chez* Kœnig; *& à Paris, chez* Didot le jeune, 1784. *In-4° de 41 p.*

15. Après diverses généralités sur les rénoncules, M. *Hagen* décrit les caractères naturels & essentiels de ce genre de plantes, & indique la place qu'il occupe dans les différentes méthodes de botanique. Il passe ensuite à chaque espèce de la Prusse. *Lœsel* & *Helwing*, qui ont herborisé avec attention dans cette contrée, n'y avoient découvert que treize espèces de renoncules. M. *Hagen* en a trouvé deux de plus, savoir, celles auxquelles le chevalier de Linné a donné le surnom de *reptans* & de *polyanthemos*.

Voici la manière dont ce botaniste traite chaque individu. Il donne son nom trivial avec la phrase spécifique, cite un grand nombre de ses synonymes, indique le lieu où il

croît, le temps de ſa floraiſon ; le décrit très en détail, ſuit l'énumération de ſes propriétés ou de ſes vertus médicinales, quand il en poſſède : de temps en temps il ajoute des obſervations.

La partie botanique eſt très-ſoignée. Des obſervations réitérées & une foule d'individus intermédiaires entre la *ranunculus auricomus* & la *caſſubicus* de Linné, ont engagé M. *Hagen* à ne les regarder que comme des variétés d'une même eſpèce, auxquelles il a conſervé le ſurnom d'*auricomus.* Comme nous avons auſſi remarqué dans nos herboriſations des intermédiaires ſemblables, nous ne pouvons nous empêcher de ſouſcrire au ſentiment de M. *Hagen.* Nous croyons encore qu'il a raiſon de ſéparer, avec M. *Crantz*, la *ranunculus ſardous* de la *ſceleratus ;* mais nous ne penſons point, comme lui, que la *ranunculus aquatilis* de Linné ne doive pas être diſtinguée en pluſieurs ou au moins en deux eſpèces. Nous avouons que la forme des feuilles eſt quelquefois changée par la diverſité & par la vélocité des courans d'eau ; mais quand deux plantes croiſſant près l'une de l'autre dans la même eau, conſervent conſtamment des feuilles différentes, &c. il nous ſemble qu'on doit les regarder comme deux eſpèces diſtinctes, ſur-tout lorſqu'on ne trouve aucune variété intermédiaire. D'après ces obſervations, nous ſommes bien trompés s'il ne faut pas abſolument ſéparer des autres, la *ranunculus aquatilis peucedanifolius* de M. *Hagen*, à l'exemple du baron *de Haller*, & de quelques autres botaniſtes eſtimables. M. *Hagen*, qui traitoit ce ſujet *ex profeſſo* auroit dû au moins multiplier ſes obſervations,

& même faire quelques expériences pour éclaircir ce point de botanique.

M. *Hagen* a recueilli tout ce que les auteurs de matière médicale ont rapporté sur les diverses espèces de renoncule. Il n'a pas oublié de mettre à contribution le petit traité de M. *Krapf*, qui contient tant d'excellentes expériences sur le seul genre des renoncules. En un mot, il n'a rien omis pour rendre ce Mémoire digne d'être lu de tous les botanistes & de tous les médecins.

---

*Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales en général, & sur celles de la France en particulier, avec une notice de toutes les eaux minérales de ce royaume, & un Tableau des différens degrés de température de celles qui sont thermales, publié d'après le vœu de la Société royale de médecine; par M. J. B. F. CARRERE, conseiller médecin ordinaire du Roi, professeur royal émérite en médecine, censeur royal, ancien inspecteur des eaux minérales du Roussillon & du comté de Foix, ci-devant directeur du cabinet d'histoire naturelle de l'université de Perpignan, de la So-*

*ciété royale de médecine, de celle des ſciences de Montpellier, de l'Académie royale des ſciences de Toulouſe; de l'Académie impériale des curieux de la nature. A Paris, chez* Cailleau, *imprimeur-libraire, rue Galande*, n° 64. *Volume in-4° de 584 pag.*

16. Cet ouvrage, que la Société royale de Médecine avoit cru néceſſaire, exigeoit des recherches pénibles, des connoiſſances étendues, & beaucoup de patience & de travail. M. *Carrere* a dignement rempli le vœu de cette Société, & le public doit, comme elle, lui en ſavoir gré par l'utilité qu'il en peut retirer.

Cet ouvrage eſt diviſé en quatre parties. La première contient les généralités, dont la connoiſſance eſt néceſſaire à ceux qui veulent s'occuper de l'analyſe, des propriétés & de l'uſage des eaux minérales. Elle eſt diviſée en huit claſſes qui comprennent les ouvrages relatifs aux eaux minérales en général, aux eaux minérales chaudes, & à la cauſe de leur chaleur, aux eaux minérales froides, aux bains en général & en particulier, & à la minéraliſation des eaux minérales; à la manière de procéder à leur analyſe, à celle de préparer des eaux minérales artificielles, enfin les ouvrages qui contiennent une bibliographie des eaux minérales de la France.

La ſeconde partie a pour objet les eaux minérales de la France en particulier. M. *Carrere* a ſuivi la diviſion du royaume en pro-

vinces, & celle de chaque province en différens cantons. Il donne un cataloge raiſonné des ouvrages qui ont été publiés ſur chacune des ſources qui s'y trouvent.

La troiſième partie contient un dénombrement des ſources minérales de la France, ſur leſquelles on n'a point encore écrit. M. *Carrere* a joint à ce dénombrement une indication de leur nom, de leur ſituation, ſouvent de leurs principes & de leurs propriétés.

La quatrième partie préſente un tableau de la température des eaux thermales de la France, comparée avec celle de l'atmoſphère.

L'ouvrage eſt ſuivi de cinq tables. La première eſt une table des matières, ſelon l'ordre où elles ſe ſuivent dans ce traité. Les quatre autres ſont des tables alphabétiques des noms des provinces & des cantons où ſont les ſources minérales, des noms des lieux où ces ſources ſont ſituées, des noms propres des ſources, & des noms des auteurs.

Ce catalogue raiſonné manquoit juſqu'à ce jour à la médecine, & ſon utilité doit le faire accueillir.

Almanach fur aertze und nicht aertze auf das jahr, *&c.* C'eſt-à-dire, *Almanach pour les médecins, & pour ceux qui ne le ſont pas, année 1785, publié par M.* CHRÉTIEN GOTTFRIED GRUNER, *docteur & profeſſeur en médecine. A Jena, chez les héritiers de* Cuno, 1785.

*In-8° de 286 pag. non compris le Calendrier.*

17. Cet Almanach paroît avec ſuccès dans le Nord depuis quelques années. Ce volume préſente au frontiſpice le portrait de M. le docteur *Schlegel*, médecin praticien à Langenſalza, ville de la Thuringe, qui depuis long-temps rédige le Journal de médecine allemand, univerſellement goûté. Le premier article de l'Almanach de 1785, contient une ſuite des Vies de quelques médecins célèbres. En parlant de la littérature médicinale, l'auteur ſe plaint que la fureur de tout traduire en allemand, s'accroît de jour en jour; ce qui lui fait dire, avec une métaphore un peu hardie, que *cette eſpèce d'inondation d'ouvrages traduits, après avoir ſubmergé les boutiques des libraires, ira enſuite refouler chez les marchands de fromages, de beurre & de ſavon.* Il gémit enſuite de voir la Langue latine devenir une Langue étrangère parmi les médecins d'Allemagne; on doit du moins le ſuppoſer, continue-t-il, puiſque des ſavans ſe livrent à ce travail ingrat & ſtérile. M. *Gruner* ſe plaint encore que les compilations ſous différentes dénominations deviennent de plus en plus à la mode; mais il remarque avec ſatisfaction que la chymie dans cette contrée, poſsède un puiſſant appui dans le zèle infatigable de M. *Crell*, ſecondé de celui de quinze correſpondans habiles. Il cite avec éloge l'hiſtoire de l'électricité médicinale de M. *Kuhn*, les archives de la police médicale de M. *Scherf*, l'hiſtoire de l'irritabilité & de la ſenſibilité de M. *Weber*, la comparaiſon de l'éducation an-

cienne avec la moderne, par M. *Brinckmann*, le plan d'une bibliothèque médico-pratique de M. *Weber*, le dictionnaire de chirurgie de M. *Bernstein*. C'est dans ce chapitre des bons auteurs, que M. *Gruner* confirme les assertions de M. *Buchaven*, concernant les excellentes propriétés fébrifuges de la racine de benoite: mille observations en leur faveur sont constatées selon lui; & le médecin, qui a fait la découverte de ce médicament spécifique, mérite une couronnne civique.

M. *Gruner* fait monter les productions médicinales de l'année, qui ont vu le jour dans le Nord, à environ deux cents.

Il y a un chapitre consacré aux chirurgiens-oculistes, dentistes & herniaires; M. *Gruner* desireroit établir en Allemagne des personnes habiles & instruites, qui exerçassent, comme en France, ces diverses parties de l'art de guérir.

On trouve ensuite les éloges de *Lieutaud*, de *Charles Leroi* & de *Pierre-Toussaint Navier*. Un article curieux de cet Almanach, est celui qu'on lit sous le titre d'*Oracle médicinal de Cassel*; il s'agit de *Hirschfeld* qui, après avoir appris dans sa jeunesse la chirurgie, a épousé la fille d'un bourreau, a succédé lui-même à l'état de son beau-père, a manqué cinq fois la tête d'un criminel qu'il devoit décapiter, s'est enfui de la place de l'exécution, parce que le commissaire donnoit ordre de tirer sur lui; malgré cela *Hirschfeld*, exerce à Cassel près Mayence, l'art de guérir de la manière la plus effrontée.

M. *Gruner* donne ensuite une dissertation sur les abus qui règnent dans les universités étrangères & nationales; des articles sur la manière de disputer en médecine; des discussions sur

l'usage commun d'un calice qui sert à la communion des Protestans; des réflexions sur l'inoculation de la petite-vérole, pendant une épidémie de cette maladie. L'auteur motive les raisons qui tendent à conclure qu'il faut s'abstenir de cette pratique dans le temps que la variole règne épidémiquement. Il croit qu'il n'y a point en Angleterre de jongleurs, de saltimbanques, de charlatans ni de médicastres. [M. *Gruner*, à cet égard, est mal informé; leur nombre y est, comme ailleurs, très-considérable.] Il termine ce recueil par l'histoire de la condamnation d'une personne faussement accusée d'infanticide; ce qui lui donne occasion de blâmer le peu de soin qu'on apporte dans le choix des médecins & des chirurgiens, dont le rapport doit guider les jugemens sur les peines afflictives; il voudroit que dorénavant la médecine légale fût cultivée avec plus d'application, & qu'aucun officier de santé ne fût admis à faire des rapports juridiques, que préalablement il n'eût subi un très-rigoureux examen.

L'Almanach de M. *Gruner* pour l'année 1783, a été annoncé dans le tome lxij, pag. 215 de ce journal.

---

## AVIS.

La Flore du Piémont de M. *Allioni*, que l'on attend depuis long-temps, sera bientôt achevée. Ce superbe ouvrage contiendra deux volumes *in-fol*. Les plantes indigènes du Piémont sont si nombreuses, qu'exception faite de la Cryptogamie, aucune autre Flore, publiée jusqu'à présent, n'en renferme un aussi grand

nombre. On y trouvera quatre-vingt-dix planches *in-fol.* où seront représentés les végétaux les plus rares, ou entièrement nouveaux. Le systême de ce botaniste aura plusieurs choses nouvelles. Nous apprenons qu'il a tracé les caractères des genres avec beaucoup de clarté & de précision. Il a ajouté les vertus d'après l'observation, & indique avec soin les cas où elles peuvent être employées, & les précautions qu'on doit avoir lorsqu'on les prescrit.

---

N^os 1, 2, 5, 7, 13, M. GRUNWALD.
3, 8, 16, M. ROUSSEL.
6, M. HUZARD.
4, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 17, M. WILLEMET.

---

# TABLE.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.



---

## *APPROBATION.*

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de novembre 1785. A Paris, ce 24 octobre 1785.

*Signé* POISSONNIER DESPERRIERES.

---

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1785.



# JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1785.

## OBSERVATIONS FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

### N° 12.

*Topographie médicale de Senlis; par M. DUVAL, médecin de l'Hôtel-Dieu.*

SENLIS, ville de l'Isle de France, à dix lieues Nord-Est de Paris, siége d'un présidial & d'un évêché, est situé en partie sur le haut, & en partie sur le penchant d'un

côteau qui s'élève au milieu d'une jolie plaine d'une demi-lieue de longueur, au Midi & au Nord-Oueſt, & qui s'étend juſqu'à deux lieues vers le couchant. Cette plaine eſt terminée par une chaîne immenſe de forêt, qui l'entoure de tous les côtés, excepté du côté du levant, où elle eſt interrompue par une campagne de deux lieues environ de large, & d'une longueur illimitée.

Le ſol ſur lequel la ville eſt bâtie, eſt compoſé de différens bancs de pierre calcaire, recouverts d'une couche peu conſidérable de terre. Ces bancs qui ſe prolongent dans les environs, forment différentes carrières, d'où l'on tire de la pierre pour bâtir & pour faire de la chaux.

Au pied du côteau au midi coule, de l'Eſt à l'Oueſt, la rivière de Nonette, qui prend ſa ſource aux environs de Droizelles, village ſitué à quatre lieues de Senlis, & qui va ſe perdre dans l'Oiſe, auprès de Beaumont. Au bas du côteau, au Nord-Oueſt, ſe trouve une autre petite rivière qui prend ſa ſource à deux lieues au deſſus de Senlis, & qui, après avoir arroſé un vallon, va ſe joindre à la Nonette, à un quart de lieue de la ville.

Les eaux des deux rivières roulent ſur

un terrein gras & marécageux, quelquefois calcaire & féléniteux; ce qui en altère la pureté, & les rend incommodes aux estomacs foibles & délicats; elles cuisent cependant bien les légumes; mais le savon s'y dissout avec un peu de peine. Ces rivières fournissent de bon poisson.

Parmi beaucoup de puits qui se trouvent dans la ville, il n'y en a qu'un, celui de la place Notre-Dame, dont l'eau équivale à celle de la rivière; tous les autres fournissent une eau crue séléniteuse, incapable de dissoudre le savon & de faire cuire les légumes: aussi la plus grande partie de la ville use de l'eau de la rivière pour boisson ordinaire.

Si les eaux de Senlis ne réunissent pas toutes les qualités que l'on pourroit desirer, on ne peut que se louer de l'air qu'on y respire. En effet, la sécheresse & la chaleur que communiqueroient à la ville les campagnes séches & sablonneuses dont elle est environnée, sont corrigées par le voisinage des forêts & par l'humidité que répandent les rivières: en même temps l'éloignement peu considérable de la forêt, le libre cours des rivières, la nature du sol, & l'élévation de la ville qui entretient la circulation dans l'atmosphère, ne permettent jamais que l'humidité

ſoit trop grande, ou que les vapeurs qui s'exhalent ſoient dangereuſes ou méphitiques. On a d'ailleurs mis en uſage tous les moyens pour rendre l'air pur, tempéré & ſalubre. Les rues ſont inclinées, & facilitent l'écoulement des eaux; les maiſons ſont vaſtes, preſque toutes ornées d'un jardin; & la plus grande propreté règne par toute la ville. On a pratiqué du côté du Nord une promenade élevée, couverte d'arbres; & les remparts ſont garnis de plantations qui ſervent en même temps à embellir la ville, & à rendre l'air plus doux & plus agréable.

Les vents qui règnent le plus ſouvent à Senlis, ſont ceux du Nord, du Nord-Eſt & de l'Eſt. Les orages y ſont peu communs, ſoit parce que les vents d'Oueſt & de Midi y ſoufflent rarement, ſoit parce que les nuées orageuſes qui ſe forment dans les environs, ſe diſſipent ſur la forêt, ou ſont entraînées par la rivière d'Oiſe, qui ſe trouve à deux lieues de Senlis.

Quoique le ſol de Senlis & des environs ſoit en général ſablonneux, & peu propre à la culture, les rivières y forment des prairies; &, dans les endroits les plus fertiles, on cultive avec ſuccès toutes ſortes de légumes, mais particulièrement des artichauds qui ont une qua-

lité particulière, & dont on porte une grande quantité à la capitale.

Le nombre des habitans eſt de quatre à cinq mille. L'aiſance y eſt générale; les alimens dont on uſe ſont de bonne qualité; le vin y eſt bon, & s'y conſerve long-temps. On y jouit généralement d'une heureuſe ſanté, & l'on y voit beaucoup de perſonnes pouſſer leur carrière juſqu'à l'âge le plus avancé.

Les maladies qui règnent à Senlis ſont, en général, celles que produiſent partout la viciſſitude des ſaiſons, ainſi que la variété des conſtitutions & du régime. On obſerve cependant que les maladies ont un caractère dominant d'inflammation, que les phthiſiques parcourent avec aſſez de rapidité les différentes périodes de leur maladie, que les maladies de peau y ſont aſſez communes, & qu'on rencontre des goëtres & des humeurs froides, &c. L'on trouve facilement l'explication de ces particularités dans la ſéchereſſe & la vivacité de l'air qui domine le plus ſouvent, & dans la mauvaiſe qualité des eaux.

L'Hôtel-Dieu de Senlis eſt ſitué dans un endroit très-ſain. Le principal corps-de-logis peut être conſidéré comme une égliſe, dans l'intérieur de laquelle on a

pratiqué des salles pour les malades ; & autour de cette église se trouvent plusieurs autres bâtimens propres à placer les personnes & les choses qui sont nécessaires pour le service de la maison.

L'entrée est au midi par un vestibule de quinze pieds quarrés ; à droite de ce vestibule est la pharmacie ; à gauche sont la cuisine, & d'autres bâtimens pour les sœurs. En face est la porte de l'église, qui conduit à une nef qui a cinquante-quatre pieds de long sur quarante pieds de large, & cette nef se trouve divisée dans toute sa longueur en trois parties par le moyen de deux cloisons, formées par des grillages de bois. La partie du milieu, qui a quinze pieds de large, sert de nef, & conduit au sanctuaire qui est en face ; les deux parties latérales qui ont chacune douze pieds & demi de large, servent de salles pour les malades. Celle qui est à gauche contient huit lits, & sert pour les hommes ; celle qui est à droite en contient sept, & est destinée aux femmes. Le long de la salle des hommes est un jardin, & à son extrémité supérieure un chauffoir pour les malades ; & leur promenoir est une grande cour qui règne dans toute la longueur de la salle des femmes.

On trouve à la pharmacie tous les médicamens d'un uſage journalier, & on tire du dehors ceux dont l'uſage eſt plus rare. Le régime des malades eſt bien réglé ; celui des convaleſcens ſe reſſent de l'abondance qui règne dans la maiſon ; ils ont une ſoupe le matin, une ſoupe & du bouilli à dix heures, le goûter à une heure, & le ſouper à cinq, composé d'une ſoupe & d'un peu de rôti.

L'adminiſtration de l'Hôtel-Dieu eſt composée de MM. le Lieutenant général & le Procureur du Roi, du Maire de ville, du premier Echevin, & d'un receveur adminiſtrateur. (C'eſt à-peu-près la forme d'adminiſtration preſcrite par la déclaration de 1698.) Il y a cinq ſœurs de charité pour le ſervice.

L'hôpital général eſt formé pour donner un aſyle & des ſecours de toute eſpèce à cinquante-deux hommes indigens, & à autant de femmes de la même claſſe. On y reçoit auſſi ſoixante enfans de l'un & de l'autre ſexe, tous nés des pauvres de la ville. Les bâtimens qui composent cet hôpital ſont vieux & ſans uniformité, mais il s'y trouve cependant des logemens ſéparés pour les différentes eſpèces de pauvres, & des infirmeries pour l'un & l'autre ſexe.

Le régime de cette maiſon eſt très-ſalubre. Les pauvres ont de la viande quatre fois par ſemaine, à midi & le ſoir ; les autres jours on leur donne des légumes. Les hommes mangent de la ſoupe trois fois par jour quand ils travaillent. Les femmes & les enfans n'en ont jamais que deux fois. Ces derniers n'ont qu'une fois de la viande par jour.

L'adminiſtration eſt compoſée de M. l'Evêque, d'un Député du bailliage, d'un Député de l'Election, du Maire de ville, de deux Marchands & d'un Receveur pour le bled.

Il y a ſept *S*œurs pour le ſervice de cet Hôpital, & de plus un Chapelain & un Maître d'école.

Les maladies qu'on voit communément à l'Hôtel-Dieu de Senlis, ſont des fièvres tièrces au printemps, des fiévres bilieuſes rémittentes dans le commencement de l'été, & des dyſſenteries vers l'automne.

Les maladies épidémiques ſont rares dans cette ville & dans les environs ; la petite vérole & la rougeole y paroiſſent aſſez conſtamment tous les ſix ans. Il y a cependant régné, dans le mois de décembre 1783, une maladie qui a été aſſez répandue ſur les adultes, mais beaucoup

plus générale & plus funeste chez les enfans depuis l'âge de deux ans jusqu'à sept. Telle étoit la marche de cette maladie sur la plupart d'entre eux, & particulièrement sur ceux qui ont été apportés à l'Hôpital.

Les enfans les mieux portans se trouvoient frappés au milieu de leurs jeux & de leurs amusemens, sans que rien eût annoncé une disposition morbifique. Il leur survenoit tout-à-coup un grand mal de tête, beaucoup de mal-aise, & ces anxiétés étoient suivies d'un vomissement glaireux : la fièvre s'allumoit ; ils avoient pendant la nuit des nausées, des selles fétides, quelque-fois vermineuses, & dès le lendemain matin il survenoit chez plusieurs des convulsions qui les emportoient en très-peu de temps. Chez quelques autres il s'établissoit, après le prélude, une éruption scarlatine à la peau, ce qui étoit le plus souvent avantageux.

Il n'en étoit pas de même quand il se joignoit des boutons milliaires à l'éruption scarlatine. Lorsque les enfans n'étoient pas attaqués de convulsions dans les premières vingt-quatre heures, on a obtenu du succès par le moyen des saignées, des doux évacuans, & des boissons diaphorétiques acidulées. L'émétique a été donné

plusieurs fois sans avantage ; les vésicatoires ont généralement paru très-utiles ; mais de tous les épispastiques, celui qui a paru le plus avantageux, a été un cataplasme émollient, aiguisé de moutarde, appliqué sur la gorge. L'ouverture des cadavres n'a pas donné de lumières sur le siége de cette maladie, ni sur la nature de la cause qui la produisoit.

*RÉFLEXIONS.*

La description topographique de Senlis, & les remarques que fait M. *Duval* sur la constitution des habitans de cette ville, confirment les décisions d'Hippocrate, lorsqu'il trace avec tant de vérité & d'énergie la variété des tempéramens qui devoient naître de la nature du sol que les hommes habitent. » Les villes qui sont exposées aux vents froids entre le couchant & le levant, & qui sont à l'abri des vents du midi & des vents chauds, doivent présenter ce caractère. Les eaux y sont dures, crues, froides & douceâtres. Les hommes y sont robustes & secs ; ils ont le ventre serré, la poitrine humide ; les tempéramens y sont plus bilieux que pituiteux, & les maladies qui règnent le plus communément sont aiguës ou inflammatoires. La phthisie est assez commune, particu-

lièrement à la ſuite des couches; mais cependant on y voit des vieillards fort avancés en âge (*a*). »

Le vent d'Eſt qui arrive librement ſur la ville de Senlis, & le voiſinage de la forêt du côté du Septentrion, corrigent la froidure du vent du Nord, mais ne peuvent pas empêcher que ſon influence ne ſoit dominante, ſoit à cauſe de l'élévation de la ville, ſoit parce que le vent d'Eſt, qui eſt de tous le plus doux & le plus bienfaiſant, ne ſouffle que fort rarement en comparaiſon des autres dans le Nord de la France.

La maladie dangereuſe que M. *Duval* a obſervée ſur les enfans, à la fin de l'automne 1783, paroît d'abord avoir quelque analogie avec ce mal de gorge gangreneux, qui paroît épidémiquement dans les collèges, dans les couvens, & ſur lequel M. *Chomel* a donné une diſſertation précieuſe en 1752. Mais en voyant les déjections vermineuſes, & les convulſions qui ont fait périr certains enfans dans les premiers inſtans; en conſidérant l'éruption ſcarlatine qui s'eſt développée chez quelques autres, & en ap-

(a) *Hipp. de Aere, locis & aquis, cap. ij, edit.* HALLER.

prenant qu'on n'a point trouvé d'aphtes ni d'ulcères à la gorge & aux amydales de ceux qui sont morts, on est forcé de reconnoître une autre maladie qui paroît avoir été une fièvre scarlatine, dont l'éruption a été empêchée ou retardée par la mauvaise disposition des premières voies, & par la trop grande mobilité du genre nerveux. Cette espèce de maladie épidémique sur les enfans n'est pas nouvelle, mais il est rare qu'elle soit aussi meurtrière qu'elle a été à Senlis.

Dans l'automne de 1781, M. *Zachaud*, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Treignac, généralité de Limoges, Correspondant du département des hôpitaux, écrivoit : » Nous avons eu à l'hôpital une petite fille attaquée d'une fièvre scarlatine qui a duré pendant une dixaine de jours. Le pouls s'est toujours tenu élevé & tendu ; il y a eu pendant quelques jours du délire & des mouvemens convulsifs à la mâchoire inférieure, qui ont cessé lorsque toute la superficie du corps s'est couverte de petites plaques rouges qui ne laissoient aucun espace entre elles. Un léger cordial antispasmodique, & des boissons diaphorétiques données dans le commencement, ont calmé les convulsions, en poussant à l'extérieur l'humeur morbifique, & en-

ſuite il a ſuffi de donner une boiſſon tempérante, telle que le petit lait, & la nature a guéri. Preſque la moitié des enfans de Treignac ont été attaqués de cette maladie, & le traitement indiqué ci-deſſus a réuſſi chez le plus grand nombre. « Il eſt aiſé de voir, d'après cette obſervation, combien la maladie obſervée par M. *Duval*, & celle obſervée par M. *Zachaud*, ſont d'un genre analogue, & comment les mêmes maladies prennent des faces différentes, ſuivant la ſaiſon & le pays où elles ont lieu : car il eſt évident que la fièvre ſcarlatine de Treignac étoit bien moins compliquée & bien moins dangereuſe que celle de Senlis.

---

## OBSERVATIONS DIVERSES.

### PREMIERE OBSERVATION,

*Sur une fièvre quotidienne ou double tierce, avec diarrhée, irritée par le quinquina, & guérie par un vomiſſement prodigieux; par M. BRET, médecin de l'Hôtel-Dieu d'Arles.*

Le nommé Antoine Bourron, matelot, âgé de 19 ans, fut reçu à l'hôpital le 10 mai 1781, pour ſe faire guérir d'une fièvre quotidienne, dont il étoit attaqué depuis

le 2 du même mois. Je lui trouvai le pouls fébrile ; la langue étoit chargée ; il y avoit de la diarrhée ; mais je ne prescrivis pour le moment qu'une boisson délayante & tempérante.

Le 11 au matin, le malade étoit sans fièvre & sans diarrhée ; & d'aprés ses instantes prières, je lui fis donner un peu à manger : à midi la fièvre & la diarrhée survinrent.

Le 12 à l'heure de ma visite, intermission complète, continuation de la diarrhée ; la langue étoit toujours très-chargée. J'ordonnai l'infusion d'un gros d'ipécacuanha dans trois verres d'eau : le malade évacua beaucoup par haut & par bas ; il n'y eut point de fièvre ce jour-là.

Le 13, la fièvre prit à midi ; la diarrhée fut peu considérable.

Le 14, le malade fut purgé ; les évacuations furent abondantes, & il n'y eut pas la moindre apparence de fièvre, & je crus pouvoir permettre le soir un peu de soupe.

Le 15, le redoublement vint le soir : le malade avoit mangé dans la journée un peu de pain & de viande.

Le 16, deux prises de quinquina dans la journée ; le soir, ressentiment fébrile inattendu, parce que la fièvre paroissoit, depuis quatre jours, réglée en tierce.

Le 17, deux prises de quinquina ; la journée fut bonne.

Le 18, une demi-prise de quinquina : le malade se trouva très-bien jusqu'à huit heures du soir, qu'il fut saisi d'un vomissement bilieux, qui lui dura toute la nuit avec des coliques effroyables.

Le 19 au matin, je trouvai ce malade assis sur son lit, vomissant, & ayant des douleurs très-vives qui ne lui permettoient pas d'autre posture que celle d'être à moitié courbé en avant. Ses angoisses étoient telles qu'il se voyoit, disoit-il, prêt à expirer, & qu'il me supplioit ardemment de lui donner un remède qui prévînt sa mort. Le ventre étoit fort tendu, le pouls étoit petit & foible. Je crus pouvoir attribuer cet accident inopiné à l'irritation produite par des matières bilieuses, & j'ordonnai en conséquence le tartre stibié en lavage. Le malade n'en prit qu'un verre, qui détermina sans doute la crise que la nature méditoit ; car le vomissement fut prodigieux & si facile, qu'il eut lieu pendant long-temps par le moyen d'une simple infusion de thé.

A ma visite du soir, je trouvai le malade couché sur le dos, ne sentant presque plus de douleur, le ventre mou, le pouls dévoloppé avec une disposition au som-

meil. Je prescrivis la limonade pour boisson; je recommandai de donner un lavement, & de faire prendre sur les neuf heures une prise de diascordium, si ce malade ne dormoit pas. La nuit fut bonne; la fièvre & la diarrhée ne reparurent plus le lendemain ni les jours suivans, & le malade est sorti parfaitement guéri le 31.

## IIe OBSERVATION,

*Sur une fièvre double quatre qui a cédé promptement à l'usage du quinquina; par le même.*

Un domestique fut saisi le 9 novembre 1781, d'une fièvre quarte. Il fut, dans le principe, saigné & émétisé, & l'on passa ensuite aux purgatifs. Le fréquent usage qu'on fit de ces derniers remèdes, bien loin d'être favorable, ne servit qu'à irriter la fièvre qui devint double quarte. C'est dans cet état que le malade entra à l'hôpital le premier janvier, près de trois mois après le commencement de la maladie. J'ordonnai des bols apéritifs avec scille & la terre foliée de tartre, & une tisane de racine de chiendent, avec un gros de terre foliée de tartre & une once d'oxymel scillitique. Il continua ce remède les quatre premiers jours de janvier, sans que la fièvre parût changer.

Le 5 qui étoit un jour d'intervalle, je preſcrivis trois priſes de quinquina, compoſées chacune d'un gros & demi de quinquina, & de demi-gros de crême de tartre.

Le 6 au matin, le malade prit une ſeule doſe de quinquina. La fièvre vint le ſoir, & fut aſſez vive.

Le 7, deux priſes de quinquina, ainſi compoſées.

℞. *Quinquina*, trois gros.
*Sel ammoniac pulvériſé*, un gros & demi.
*Crême de tartre*, vingt-quatre grains.

Diviſés en deux doſes.

La fièvre eut lieu le ſoir, mais elle fut moindre.

Le 8, jour d'intervalle, une priſe de quinquina ſimple.

Le 9, autre priſe de quinquina, ſans addition d'aucun ſel. Il n'y eut point de fièvre.

Le 10, autre priſe; ni fièvre, ni malaiſe. Le 11, une demi-priſe pour la dernière fois.

Le malade eſt reſté à l'hôpital juſqu'au 21, ſans avoir le moindre reſſentiment. L'appétit eſt devenu meilleur de jour en jour; les forces ſe ſont rétablies très-promptement, & le malade eſt ſorti le 21 du même mois.

Ces deux obſervations ſont ſimples; il ne faut pas avoir ſuivi long-temps des malades, pour pouvoir en rapporter de ſemblables; mais quelque communes qu'elles paroiſſent, elles pourroient donner lieu à de longues réflexions ſur le choix des évacuans ou du quinquina dans les fièvres intermittentes, & ſur le danger de ſe former un ſyſtême ſur un point où l'erreur peut être ſi dangereuſe. Nous nous abſtenons d'entreprendre ici un commentaire que nos lecteurs ne peuvent manquer de faire eux-mêmes, & nous nous contenterons de dire que la conduite de M. Bret dans la première obſervation, eſt celle de tous les bons médecins cliniques, qui conſultent en même temps les indications rationnelles, & celles qui naiſſent des effets qui réſultent des remèdes; ce que les anciens ont appelé doctrine *de juvantibus & nocentibus*.

## IIIe. OBSERVATION.

*Abcès au foie, & aſcite à la ſuite d'un coup de pied; par le même.*

Une femme, âgée de quarante-deux ans, reçut un coup de pied à la région droite & ſupérieure du ventre, ſur la fin de l'année 1782. Après avoir ſouffert

pendant plusieurs mois, elle fut attaquée de divers accidens qui se terminèrent par une fièvre lente accompagnée d'une ascite, qui fit en peu de temps de très-grands progrès. Rien ne put arrêter la cachexie dans laquelle cette femme étoit tombée; l'enflure du ventre augmenta; le reste du corps tomba dans le marasme, & un dévoiement vint accélérer la perte de la malade.

A l'ouverture du cadavre, nous avons apperçu un foie énorme, qui embrassoit toute la région épigastrique, & s'étendoit sur la rate. Le lobe droit étoit entièrement abcédé. Ses parois dures & coriaces renfermoient une quantité de pus ou de matière puriforme très-fétide, qui s'ouvroit dans la poitrine par une embouchure presque osseuse. Le lobe gauche n'avoit d'autre vice que sa grosseur extraordinaire. Les poumons & les intestins étoient en bon état; mais ce qu'il faut remarquer, la rate étoit fort petite.

## IVe OBSERVATION.

*Issue funeste d'un dépôt survenu au foie; par M. FOLLAIN, médecin de l'Hôtel-Dieu de Granville, année 1785.*

La femme d'un cordonnier, âgée de

vingt-huit à trente ans, d'une taille ordinaire, & d'un embonpoint médiocre, fut saisie subitement, le 15 juillet dernier, d'un frisson qui fut suivi au bout de quelques heures d'un dévoiement considérable, avec beaucoup de chaleur & d'altération. La malade fut pendant deux ou trois jours sans demander du secours; mais comme ce dévoiement occasionnoit de vives tranchées, qu'elle rendoit des matières sanguinolentes, & qu'elle se croyoit enceinte, elle consulta un Chirurgien, qui lui conseilla d'abord de faire usage des mucilagineux, & qui prescrivit des substances propres à évacuer & à donner du ton au canal intestinal, telles que l'ipécacuanha & le quinquina.

Au bout de deux jours, la malade ressentit une vive douleur dans le côté droit; & cette douleur se propageant, s'étendit depuis l'épaule jusques sous les fausses côtes. Le Chirurgien chercha à combattre ce nouveau symptôme par les remédes anti-phlogistiques: la malade fut saignée; mais sa situation devint de jour en jour plus triste, & c'est à cette époque que je lui donnai mes soins.

Elle étoit déja dans une grande foiblesse; la peau étoit sèche, le pouls petit & d'une grande vîtesse; la langue étoit

chargée d'un limon jaunâtre & légèrement humide, & le ventre qui n'étoit point douloureux, préſentoit le volume qui lui eſt naturel.

Mon premier ſoin fut de travailler à relâcher doucement le ventre de la malade, parce que je craignois que la ſuppreſſion trop ſubite des ſelles n'eût contribué à faire naître la douleur de côté, qui la tourmentoit ſi vivement; en conſéquence je diminuai la doſe de quinquina, qui me paroiſſoit beaucoup trop forte dans l'état de ſéchereſſe où ſe trouvoit cette pauvre femme, je ſubſtituai une tiſane de chicorée & de bourrache à l'eau de riz dont elle avoit fait uſage juſqu'alors; comme elle avoit un dégoût marqué pour le bouillon, je preſcrivis, pour toute nourriture, une décoction de pain avec un peu de ſucre, & je n'employai point d'autre topique pour la douleur de côté, qu'un cataplaſme émollient.

L'uſage de ces remèdes parut diminuer un peu les ſouffrances; mais les ſymptômes n'en étoient pas moins graves. J'inſiſtai toujours ſur le même traitement; mais deux jours après cette eſpèce de calme, la douleur devint plus vive qu'elle n'avoit jamais été; la fièvre ſe ralluma très. vivement, & la peau prit une teinte jau-

nâtre. Ce nouvel incident que je ne ſoupçonnois pas, parce que j'avois toujours trouvé le foie dans ſon état naturel, me parut annoncer un engorgement total des vaiſſeaux biliaires, & une infiltration bilieuſe univerſelle ; je portai un pronoſtic fâcheux ſur cette malade, & ma prédiction ne tarda pas malheureuſement à ſe vérifier. Malgré les fondans & les tempérans les plus appropriés, la couleur jaune ne fit qu'augmenter, & la malade ſuccomba le dix-huitième jour de ſa maladie.

Le ſoupçon de groſſeſſe qui avoit fait impreſſion ſur quelques perſonnes, la marche irrégulière de la maladie, & le deſir de connoître avec juſteſſe le vice du foie, me fit procéder à l'ouverture du cadavre, conjointement avec le chirurgien major de l'hôpital. Nous avons ouvert le bas-ventre, & nous avons examiné d'abord la matrice, dont le corps étoit ſquirrheux, & dans laquelle nous avons trouvé un faux germe. Les inteſtins n'offroient rien que de naturel. Le foie attira toute notre attention ; mais en cherchant à porter la main vers la partie moyenne & ſupérieure, où je ſoupçonnois que le ſiége du mal devoit avoir lieu, le diaphragme ſe déchira, &

la poitrine fut à l'inſtant inondée d'une matière purulente très-fétide, tirant ſur la couleur de lie de vin. La ſource de ce pus fut bientôt découverte ; il tiroit ſon origine d'un dépôt conſidérable, placé à la partie ſupérieure du foie, vers la convexité par laquelle il eſt attaché au diaphragme ; & la corruption de ce viſcère avoit entraîné la putréfaction de la cloiſon muſculeuſe à laquelle il eſt adhérent, vers cet endroit qu'on nomme le ligament large.

*RÉFLEXIONS.*

De toutes les maladies aiguës, les inflammations du foie ſont celles dont il eſt le plus difficile d'établir le diagnoſtic, ſoit parce que les ſymptômes ſont obſcurs, ſoit parce qu'ils ſont équivoques, de ſorte que l'on court ſouvent le riſque de méconnoître la maladie, ou de la confondre avec une autre dans les premiers jours ; erreur d'autant plus dangereuſe, que c'eſt là le ſeul temps de placer les remèdes convenables.

Les deux obſervations précédentes en ſont une preuve, puiſque dans le premier cas l'inflammation du foie a été aſſez ſourde pour ne pas cauſer de ſymptômes qui puſſent la faire ſoupçonner,

& que dans l'autre il étoit très-difficile, dans les deux premiers jours, de ne pus prendre la maladie pour une fièvre aiguë dyssentérique.

Dans cette seconde observation, la saignée & les remèdes antiphlogistiques ont été mis en usage dès le moment où la douleur s'est fait sentir dans le côté droit; mais, quoique la maladie ne fût pas encore au quatrième jour, il étoit déja trop tard, & les moyens curatifs qui auroient pu avoir la plus grande efficacité, s'ils eussent été employés quelques heures après l'invasion, ne pouvoient plus rien pour la résolution qu'on ne doit plus espérer dans cette maladie quand elle n'est pas faite avant le quatrième jour. Sans doute le dévoiement & la nature des déjections ont offert une complication embarrassante dans les deux premiers jours; mais sans juger le caractère de la maladie, & en tirant ses indications de l'état inflammatoire & des forces de la malade, on auroit vraisemblablement pratiqué plutôt la saignée qui, auroit pu alors être répetée plusieurs fois sans aucun inconvénient.

La douleur du côté droit n'a pas tardé à avoir le plus mauvais caractère, en s'étendant promptement depuis les fausses

ses côtes jusqu'à l'épaule. Cette douleur qui s'étoit propagée jusqu'à l'épaule & à la gorge, étoit le signe de la suppuration commençante : les anciens fort attachés à l'observation clinique, n'avoient pas laissé échapper cette remarque. *Arétée* regarde comme un des signes diagnostics du phlegmon du foie, une douleur aiguë qui s'étend jusqu'à l'épaule, & qui fait éprouver un tiraillement & une distension au diaphragme, & à la membrane qui tapisse les côtes (*a*).

La maladie une fois arrivée à cette période, ne peut être guerie que lorsque la tumeur est placée de manière à pouvoir être ouverte à l'extérieur, comme l'ont fait MM. *Morand* & *Durand* (*b*), ou à pouvoir abscéder d'elle-même dans le canal intestinal, comme l'a vu *Pierre Foret* (*a*): or l'un & l'autre cas ne pou-

(a) *Transversum septum & interna costarum tunica inferius detrahuntur, quoniam inde jecur suspensum onere suo degravat. Proinde ad jugulum è regione oppositum vehemens dolor.* ARETÆI, de causis & signis acut. lib. ij, cap. vij; de acutis jecoris affectibus.

(b) *Voyez* Mémoires de l'Académie de chirurgie, tom. ij; & Journal de médec. tom. vj, pag. 377.

(c) FOREST. *Observ.* 37, *lib. j.*

voit pas arriver dans l'eſpèce préſente ; vu le ſiège de l'inflammation. L'épanchement bilieux eſt un autre ſymptôme bien eſſentiel à remarquer : il arrive ordinairement vers le ſeptième jour, à moins qu'il n'y ait alors une diarrhée bilieuſe, & M. *Follain* l'a ſagement regardé comme un ſigne pernicieux (*a*).

Quand l'inflammation eſt moins vive,

---

(*a*) On trouve une obſervation de ce genre fort curieuſe dans les Eſſais de médecine d'Edimbourg, *tom. ij, pag. 293 de l'édition angloiſe.* Il y eſt queſtion d'un homme de 59 ans, qui depuis quatorze ans avoit le foie malade. L'affection du foie avoit été démontrée par trois jauniſſes, qui, après avoir été précédées de douleurs aiguës à la région épigaſtrique pendant pluſieurs mois, s'étoient diſſipées aſſez promptement. Sept mois après la dernière jauniſſe, cet homme fut ſaiſi d'une maladie aiguë, qui préſentoit preſque tous les ſymptômes de celle décrite par M. *Follain*, & particulièrement la douleur dans l'hypochondre droit, prolongée juſqu'à la clavicule, les anxiétés & l'épanchement bilieux vers le ſeptième jour.... Le malade mourut le dix-neuvième jour de ſa maladie, après avoir donné quelque eſpérance de guériſon. A l'ouverture du cadavre, on trouva trois abcès dans le foie, huit concrétions calculeuſes dans la véſicule du fiel, & un épanchement abondant de nature purulente dans la cavité abdominale.

l'abcès eſt plus long-temps à ſe former. Les malades ne meurent pas d'une maladie aiguë, mais il en réſulte inévitablement une hydropiſie, comme dans l'obſervation. *Arétée* avoit encore expreſſement déſigné cette eſpèce, & les ſymptômes qu'il ajoute à l'hydropiſie ſont la cachexie, la fièvre lente, le maraſme, comme on les rencontre dans l'obſervation de M. *Bret* (*a*).

## Ve Observation.

*Phthiſie confirmée à la ſuite d'une maladie fébrile, guérie par un traitement méthodique, & ſur-tout par l'uſage du lait; par M. LA PEYRE; médecin de l'hôpital d'Auch, année 1780.*

Un cordonnier, âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament ſec & bilieux, eut, au commencement de ſeptembre 1779, une fièvre qui avoit été, diſoit-on, traitée comme une fièvre putride. Sans juger des moyens qui avoient été mis en uſage pendant ce traitement, & ſans pro-

(a) *Quod ſi multum temporis citra abſceſſum praetereat, in hydropem inevitabilem terminatur: hi ſiticuloſi ſunt, parum tamen bibunt; eorum corpus ſquallet pinguedine carens.* ARETÆUS, ibid.

noncer sur la nature de la maladie qui pouvoit avoir eu une origine beaucoup plus reculée, je trouvai ce malade dans l'état le plus triste & le moins propre à donner de l'espérance. Il avoit une fièvre lente qui redoubloit tous les soirs avec du froid, des sueurs nocturnes très-considérables, & une toux si continuelle qu'elle ne lui permettoit pas de prendre un moment de repos. Les crachats étoient glaireux, demi-purulens, & quelquefois sanguinolens; il y avoit des tiraillemens douloureux à la poitrine; la voix étoit fort enrouée, & quelquefois l'aphonie étoit absolue. A ces symptômes alarmans, s'en joignoient d'autres plus effrayans encore, tels qu'une foiblesse très-grande, une maigreur extrême; la paume des mains étoit brûlante; enfin il y avoit une diarrhée colliquative. La destinée de ce malade sembloit écrite sur sa physionomie; il avoit ce qu'on appelle la figure Hippocratique. Aucun des signes de la phthisie ne manquoit, & le plus funeste de tout, la diarrhée étoit établie déja depuis long-temps. *Si tabe detento profluvium alvi superveniat, lethale.* Aph. 14, sect. 5. Cependant, en considérant que cet état étoit la suite d'une maladie aiguë, je ne perdis

pas tout-à-fait l'eſpérance, & j'oſai haſarder des remèdes.

Le premier que je mis en uſage, fut un laxatif, qui me parut indiqué par le dégoût qu'avoit le malade, & par la ſabure bilieuſe, annoncée par le limon jaunâtre dont la langue étoit recouverte. Je preſcrivis enſuite pour boiſſon ordinaire les béchiques adouciſſans, auxquels j'ajoutai l'eſprit de ſoufre juſqu'à agréable acidité. En acidulant ainſi les boiſſons, d'après le conſeil de *Pringle*, j'avois pour but de corriger la putridité & d'augmenter la force tonique, & j'y réuſſis ſans que la toux & les autres ſymptômes de poitrine augmentaſſent. J'ordonnai tous les ſoirs un narcotique qui procura, dès les premiers jours, au malade, un repos qu'il ne connoiſſoit pas depuis long-temps.

Au ſixième jour, la ceſſation de la diarrhée, la diminution des ſueurs & la meilleure diſpoſition des premières voies, m'engagerent à eſſayer le lait & le quinquina. Je donnai le lait coupé avec une petite quantité d'eau de chaux, d'abord une fois, enſuite deux fois par jour; je fis prendre le quinquina en ſubſtance, & j'en augmentai la doſe dans la même proportion que celle du lait. Les ſueurs devinrent moindres de jour en jour,

l'état de la poitrine devint meilleur ; les ſens qui avoient été comme engourdis ſe réveillèrent ; & la ſurdité ſur-tout, qui avoit été conſidérable, diminua ſenſiblement.

Au vingt-cinquième jour, les redoublemens manquèrent, l'appétit fut plus ouvert ; j'augmentai les alimens. Peu de jours après, je donnai le lait pour toute nourriture, & j'ajoutai au quinquina deux ou trois onces de ſuc de creſſon. A compter de ce moment, tout fut de mieux en mieux ; ſur la fin de novembre, les ſueurs & la ſurdité ceſsèrent entièrement, la voix devint naturelle, les douleurs de la poitrine diſparurent ; les forces prenoient chaque jour plus d'intenſité ; le ſommeil étoit naturel, & la toux n'étoit plus capable de donner d'inquiétude. Dans les premiers jours de décembre, la convaleſcence fut plus aſſurée ; trois mois environ après le commencement de ſa maladie, & ſix ſemaines après être entré à l'hopital, cet homme en ſortit, ayant recouvré la ſanté, contre ſon eſpoir & celui de tout le monde.



## VI^e OBSERVATION.

*Phthisie produite par la suppression du flux menstruel, occasionnée par l'immersion des pieds dans l'eau froide; par le même.*

Une femme âgée de trente-cinq ans, d'un tempérament sanguin, mais dont la poitrine avoit été fatiguée, mit imprudemment ses pieds dans l'eau froide, dans un moment où elle avoit ses règles. La suppression qui eut lieu, produisit le refoulement du sang vers la poitrine, dont l'effet fut si violent, que les remèdes les mieux combinés ne purent rétablir le désordre qui se fit dans les viscères contenus dans cette cavité. Les saignées, le régime, le lait, furent infructueusement mis en usage; & il existoit toujours une toux fatigante, qui par fois renouvelloit le crachement de sang.

Le printemps & l'été de 1779 semblèrent apporter du calme, mais il ne fut que passager, & ne dura que jusqu'à l'automne, saison peu favorable aux maladies de poitrine. A cette époque le crachement de sang se renouvella, les forces de la malade diminuèrent, sa poitrine s'affoiblit, s'engorgea davantage; & c'est

dans cet état qu'elle entra à l'hôpital le 7 octobre 1779.

Elle avoit alors une fièvre lente qui redoubloit avec froid sur les deux heures après midi; elle crachoit une matière purulente, souvent mêlée de beaucoup de sang; mais les nuits étoient assez calmes, & il n'y avoit ni sueur nocturne, ni marasme, ni diarrhée. La malade ressentoit par fois quelques coliques, ce qui sembloit indiquer que la nature faisoit des efforts pour rétablir le flux menstruel. Je fis faire d'abord une petite saignée du bras, à cause du crachement de sang; je prescrivis quelque temps du lait à prendre dans la matinée, & l'hydromel pour boisson habituelle; je fis en outre faire usage d'une potion composée de résineux, de béchiques & d'apéritifs légers pour favoriser l'écoulement menstruel & déterger en même temps le poumons; mais apprenant alors que la mère & la sœur de cette femme étoient mortes de la même maladie, je comptai peu sur l'effet des remèdes que j'avois prescrits.

Au bout de huit jours, la malade se dégoûta du lait qu'elle ne digéroit pas; les premières voies paroissant très-mal disposées, je purgeai avec les plus doux minoratifs, ce qui ne produisit aucun bien.

Les crachats étoient très-abondans, & la colique persistoit ; j'ordonnai d'ouvrir un cautère à une jambe, comme révulsif par rapport à la poitrine, & comme dérivatif par rapport à la matrice. Le 25 du même mois, les choses alloient de mal en pis, les crachats devinrent plus sanglans ; & peu de jours après, les sueurs nocturnes & le dévoiement colliquatif s'établirent : dès-lors je perdis tout espoir ; bientôt le dégoût fut absolu, l'insomnie constante, la respiration très-difficile, les pieds, les mains, le visage s'enflèrent, & la mort vint terminer les souffrances de la malade le 10 novembre.

## *RÉFLEXIONS.*

Les médecins de tous les âges & de tous les pays ont travaillé à augmenter leurs connoissances théoriques & pratiques sur la phthisie pulmonaire, & l'on ne doit pas en être surpris, parce que cette maladie est en même temps une des plus communes & des plus difficiles à guérir. Les anciens avoient, à ce qu'il paroît, plus de succès que nous dans le traitement de la phthisie pulmonaire. L'application du feu pratiquée avec hardiesse, l'art de faire naître & d'entretenir pendant long-temps des ulcères à l'extérieur,

la gymnaſtique & la diète variée qu'ils adoptoient pour les différentes périodes de cette maladie, étoient des moyens plus actifs que ceux dont nous uſons communément; mais auſſi il ne faut pas oublier que leur conſtitution n'étoit pas énervée par les virus qui ſe ſont répandus en Europe depuis l'Ere chrétienne, & qu'ils vivoient ſous un ciel doux & tempéré, qui ſuffit ſouvent ſeul pour guérir les phthiſiques. Cependant quelque précieux que ſoient à cet égard les préceptes & les obſervations des anciens, parmi leſquels on diſtingue *Hipporate* & *Arétée*, ils ne doivent pas nous empêcher de reconnoître le mérite des auteurs modernes, tels que *Bennet*, *Morton*, & de pluſieurs autres médecins plus récens.

Mais, quelque étendus que ſoient les ouvrages des uns & des autres, quoique tous les cas poſſibles ſemblent y avoir été prévus & diſcutés, on a encore bien des choſes à deſirer ſur cette funeſte maladie, ſoit pour en connoître plus diſtinctement les cauſes, les variétés & les complications, ſoit pour diſſiper l'obſcurité & les contradictions qui exiſtent dans la curation qu'ils preſcrivent. Ces lumières préciſes que ne peuvent donner ni des traités dogmatiques trop éloignés de l'ap-

plication clinique, ni des diſſertations ſouvent dictées par un eſprit de ſyſtême, doivent ſe chercher dans les obſervations particulières, où l'on trouve en même temps un tableau plus reſſemblant, & un traitement fait ſans prévention pour une méthode, plutôt que pour une autre. Il eſt en effet aiſé de concevoir qu'une ſuite d'obſervations ſur les différentes eſpèces de phthiſie, préſentées avec ſimplicité & candeur, donneroit une aitiologie claire des phénomènes variés de cette maladie, expliqueroit des contradictions qu'on reproche ſi fréquemment aux médecins dans ſon traitement, feroit voir comment le remède qui guérit en une occaſion, eſt nuiſible dans une autre, & quels ſont les cas dans leſquels tous les remèdes ſont inutiles.

Les deux obſervations ci-jointes offrent d'abord le contraſte frappant d'une phthiſie qui étoit au dernier degré promptement guérie, & d'une autre bien moins avancée qui devint mortelle en peu de jours ; mais dans le premier cas, le poumon étoit engorgé par une matière humorale qui paroiſſoit mobile, & les forces pouvoient être plus opprimées qu'anéanties. Dans le ſecond, il y avoit un vice héréditaire, un vice organique & une fibre

épuisée. Dans le premier cas, il y avoit tous les signes d'une fièvre aiguë qui se change en consomption ; mais c'étoit au moins une suite de maladie aiguë dans laquelle la nature pouvoit encore avoir des ressources inespérées : dans le second cas, si la nature & l'époque de la maladie n'étoient point effrayans, on y voyoit une maladie chronique irritée par la négligence, & l'augmentation du crachement de sang n'annonçoit qu'une intensité plus grande dans la cause du mal. C'est donc avec une sagacité vraiment médicale que M. *La Peyre* a porté un juste prognostic sur ces deux malades, en concevant l'espérance de guérir le premier, & en jugeant le second incurable.

Le jeune phthisique qui fait l'objet de la première observation, étoit dans le marasme. Il avoit la fièvre lente & le dévoiement, & cependant le lait qui lui a été administré lui a réussi au point, qu'on doit lui attribuer la plus grande part dans cette cure. Voilà un fait plus instructif que de longues dissertations sur l'usage du lait dans la phthisie. On doit louer les médecins François & étrangers qui ont éclairé sur l'abus que l'on pouvoit faire de cet aliment médicamenteux dans les maladies de poitrine, mais on doit blâmer

ceux qui, par esprit de systême, l'ont proscrit dans des circonstances où il peut être si utile. Il est futile de présenter l'analyse du lait, pour faire craindre qu'en passant dans les secondes voies, il ne fournisse un chyle trop épais ou trop enclin à la putridité. Nous ne connoîtrons jamais quelle sorte de décomposition chimique le lait éprouve dans l'estomac ou dans les vaisseaux, & toute théorie à cet égard est infiniment dangereuse. Ce qui ne l'est pas, c'est d'étudier les effets & de se conduire d'après eux. Or il est certain que le lait convient dans tous les degrés de la phthisie, lorsque les malades le digèrent, & qu'il diminue leurs accidens; tout comme il est nuisible à celui dont la maladie commence, si son estomac & ses viscères ne peuvent le supporter.



## CONSTITUTION ÉPIDEMIQUE;

*Qui a régné au village d'Anſauvillé, pendant les mois de février, mars, avril, mai de cette année 1785; par M. HATTÉ, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin à Clermont en Beauvoiſis.*

Il eſt en général aſſez difficile de déterminer la manière dont les conſtitutions de l'air ſe lient avec les conſtitutions épidémiques, autrement que par des explications vagues, & qu'on pourroit aiſément voir contredites par l'expérience. Cependant il eſt vrai de dire que durant le cours de cette année, & de la précédente 1784, la température de l'air a été uniforme dans une très-grande étendue de pays; qu'il a exiſté entre elles une conformité remarquable par la longueur de l'hiver, par l'abondance de la neige, par la rareté des pluies; que dans l'année préſente 1785, il y a eu de plus une ſéchereſſe extraordinaire, occaſionnée par un vent qui s'eſt tenu entre le Nord & l'Eſt avec une conſtance dont on a peu d'exemple dans la ſaiſon du printemps;

de-là cette grande mortalité répondant à l'excès de sécheresse, & à cette continuité des vents de Nord & d'Est qui ont soufflé au printemps pendant quatre mois consécutifs.

D'après cette observation, on n'aura point de peine à rendre raison pourquoi les affections catarrhales ont été, au printemps de cette année, si génerales & si meurtrières dans la capitale, & sur-tout dans les provinces septentrionales de la France. Mais c'est spécialement sur les gens de campagne que ces maladies ont exercé leur plus grande violence. Moins bien vêtus que les habitans des villes, & plus exposés par état aux vicissitudes & aux variations d'un air sec & froid, ces malheureux ont ressenti les premières atteintes de cette intempérie & de cette irrégularité de la saison; c'est aussi parmi eux que les victimes ont été plus nombreuses : ce que j'ai été à portée d'observer dans l'épidémie qui a ravagé le village d'Ansauvillé. Je vais rassembler dans une description un peu détaillée le caractère général de cette maladie, ses principaux symptômes, ses indications, le succès de la méthode curative qui a paru la mieux appropriée, & quelques observations que j'ai faites sur différens malades en particulier.

Anſauvillé eſt un bourg conſidérable du diocèſe de Beauvais; on y compte près de douze cents habitans : il relève du bailliage de Mondidier dont il eſt éloigné de quatre lieues, & il dépend de l'élection de Clermont, dont il eſt diſtant de cinq lieues. Sa ſituation eſt des plus avantageuſes dans un pays plat & élevé : il n'eſt environné d'aucun étang, ni d'aucun marais, dont les exhalaiſons pernicieuſes puiſſent corrompre la ſalubrité de l'air; le cimetière même de la paroiſſe eſt à près d'un quart de lieue du village; cependant il eſt rare qu'il n'y règne toutes les années quelque maladie épidémique. Mais depuis celle qui ſurvint dans l'automne de 1746, & pendant laquelle les archives de la paroiſſe rapportent que l'on mit le drap mortuaire ſur le clocher de l'égliſe, vu le nombre exceſſif de malades qui périſſoient, il n'y en a point eu qui ait exercé de plus prompts ravages que celle qui s'eſt manifeſtée vers le milieu de février de cette année, & qui a duré juſqu'à la fin de mai. Voici quels en étoient les principaux ſymptômes.

Elle étoit ordinairement précédée par une laſſitude générale dans tous les membres, & une douleur gravative & lancinante vers le ſternum, laquelle s'étendoit

juſqu'aux omoplates. L'invaſion s'annonçoit par un violent friſſon, accompagné d'envie de vomir ou de vomiſſement bilieux : ce friſſon étoit ſuivi de la fièvre qui ſe déclaroit avec une chaleur conſidérable à la peau, rougeur au viſage, pouls fréquent, dur & ſerré. Les malades éprouvoient une toux ſéche & fatiguante, mais communément accompagnée de crachats viſqueux, quelquefois jaunes, ordinairement blancs, rarement rouillés ou ſanguinolens, mais ſouvent ſéreux & ſavonneux : ils ne ſe plaignoient point de la tête, ou bien ils n'y reſſentoient qu'une légère douleur ; ils étoient bien plus tourmentés par celle qui occupoit le côté, & qui ſe faiſoit ſentir tantôt aux vraies, tantôt aux fauſſes côtes : fixe & quelquefois ambulante, cette douleur étoit ordinairement ſourde, s'étendant juſqu'aux clavicules, & vers la partie ſupérieure de l'humérus ; elle ne devenoit lancinante que lorſque la toux avoit lieu. ( Cependant chez pluſieurs malades elle fut conſtamment vive & poignante ; j'en marquerai deux entre autres ; 1° un jeune homme de 22 ans, ſujet rachitique, qui périt le ſixième jour de ſa maladie, & dont nous ouvrîmes le cadavre ; 2° le chirurgien d'Anſauvillé, M. *Seigneur-Gens*,

qui mourut au bout de dix-neuf jours ; & nous donnerons l'hiſtoire de ſa maladie.) La reſpiration étoit fort gênée, courte & fréquente, ſur-tout dans ceux où le point de côté ſe faiſoit ſentir avec une violence inſupportable. La langue étoit rarement sèche & brûlée, mais pour l'ordinaire, elle étoit chargée d'un limon blanchâtre, quelquefois jaune. Les urines étoient fort rouges, ou très-limpides : il ſurvenoit au deuxième ou au troiſième jour de la maladie des ſueurs abondantes & très-fétides ; quelquefois on voyoit paroître ſur la poitrine quelques légères taches miliaires, mais elles étoient purement ſymptomatiques. Pour que les ſueurs ſoulageâſſent les malades, & qu'elles fuſſent vraiment critiques, il falloit qu'elles ne ſurvinſſent que vers le ſeptième ou le neuvième jour ; ce n'étoit qu'alors qu'on pouvoit porter un plus heureux prognoſtic ; & en effet, fort peu de malades ont ſuccombé après avoir paſſé le ſeptième. Le terme fatal étoit ordinairement le troiſième ou le ſixième jour. Quant aux éruptions miliaires, je n'ai vu qu'une jeune femme de vingt-cinq ans, chez laquelle elles aient été eſſentiellement critiques. Ce fut vers le ſeptième jour qu'elles commencèrent à ſe montrer en grande quan-

tité ſur le cou, les bras, la poitrine, le dos & les reins. Pendant tout le cours de ſa maladie, le pouls fut conſtamment petit, dur & ſerré; la langue étoit enduite d'un limon jaunâtre & fort épais; les urines étoient fort hautes en couleur, & très-rares; le ventre dur & très-reſſerré; la douleur de côté lancinante & pongitive, la reſpiration courte & fréquente : cette femme étoit tourmentée d'une toux opiniâtre, accompagnée de crachats épais & viſqueux; elle éprouvoit une anxiété & un malaiſe univerſel. Je la tins uniquement à l'uſage de l'infuſion de fleurs de ſureau, & d'un looch rendu légérement diaphorétique par l'addition du kermès minéral. Sa maladie fut enfin jugée le vingt-unième jour par une abondante évacuation de matières bilieuſes, bientôt ſuivie de la deſſiccation des puſtules miliaires, & de la deſquammation totale de la peau. J'entretins cette criſe par les tiſanes purgatives, les minoratifs doux & ſavonneux : ſa convaleſcence fut très-longue & des plus laborieuſes.

Chez pluſieurs malades le ventre ſe météoriſoit, mais ce gonflement n'étoit point douloureux, même quand on comprimoit le bas-ventre un peu fortement. Le ſang tiré des veines paroiſſoit d'abord

écumeux ; mais reposé pendant quelques heures, il ne présentoit plus qu'une sérosité très-abondante, point de couenne inflammatoire, & sa partie gélatineuse n'offroit qu'une masse peu solide & presque dissoute. Les malades conservoient ordinairement leur présence d'esprit jusqu'à la fin ; & quelques heures avant leur mort, ils tomboient dans un anéantissement total, accompagné d'un pouls fréquent petit & mou, d'un sifflement & d'un râlement (*roncho & stertore*,) qui annonçoient l'engorgement total de la poitrine, & une fin prochaine : chez d'autres, le pouls subsistoit fort & plein jusqu'à l'agonie.

Depuis le 18 février jusqu'au commencement d'avril, vingt personnes avoient déja succombé à la férocité de cette maladie ; le curé de la paroisse, pasteur plein de zèle & d'humanité, craignant à juste raison les suites funestes du danger imminent qui menaçoit son troupeau, & voyant avec effroi plus de quatre-vingt malades attaqués de la contagion, demanda des secours au Gouvernement. M. *Lendormy-Laucour*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, qui depuis quelques années exerce avec distinction la médecine à Mondidier, sa

patrie, & qui jouit dans cette ville & aux alentours, d'une réputation que ses heureux succès lui ont justement acquise, fut chargé par ordre de M. l'Intendant de la généralité de Soissons, d'aller secourir les malheureux habitans d'Ansauvillé. Ce généreux médecin bravant avec courage la contagion, & n'écoutant que son zèle & la voix plaintive de l'humanité souffrante, portoit par-tout avec efficacité les secours de son art. Déja il avoit arraché à la mort beaucoup de victimes qu'elle se préparoit à immoler; cependant le nombre des malades croissoit tous les jours, mais par ses soins infatigables, la fureur de l'épidémie paroissoit diminuer, lorsqu'il se vit sérieusement attaqué. Obligé de se retirer, il me désigna pour le remplacer. Ce choix me flattoit; je m'empressai donc d'aller me rendre digne de sa confiance, & ne croyant pas pouvoir suivre un meilleur guide, je me fis un devoir d'employer, pour combattre & extirper cette cruelle épidémie, les mêmes moyens dont il s'étoit servi avec tant d'avantage.

Comme cette maladie me parut avoir un caractère plus catarrhal qu'inflammatoire, je proscrivis presque absolument l'usage de la saignée, me réservant à ne

l'employer que dans les cas où je reconnoîtrois une pléthore décidée & bien manifeste : car il est à remarquer que les saignées, même les mieux indiquées d'après l'état du pouls presque toujours fort, dur, plein & fréquent au commencement de l'épidémie, ne faisoient qu'aggraver le mal, en augmentant la violence du point de côté, supprimant même quelquefois les crachats, rendant la respiration plus gênée & plus laborieuse, & donnant toujours aux vibrations de l'artère un mouvement spastique & serratile beaucoup plus considérable. Je débutois donc presque toujours par un vomitif composé d'ipécacuanha, aiguisé du tartre émétique : j'entretenois ensuite la liberté du ventre par des tisanes légérement diaphorétiques, telles que l'infusion de fleurs de coquelicot ou de fleurs de sureau, & rendues en même temps laxatives par l'addition du tartre stibié, *fractâ dosi.* J'employois les lavemens émolliens & légérement purgatifs qui procuroient d'abondantes évacuations. Lorsque je commençois à appercevoir une détente favorable, j'en profitois pour placer les purgatifs minoratifs, qui ont toujours réussi au-delà de mes espérances. Je suivois en cela le précepte d'Hippocrate, qui dit,

*Quò natura vergit, eò ducendum eſt.* En effet, les malades qui ont guéri n'ont dû leur ſalut qu'à une évacuation conſidérable de matières bilieuſes par le bas, ou qu'à des ſueurs abondantes & fétides qui, ſurvenant vers le ſeptième jour de la maladie, ſe ſoutenoient avec conſtance juſqu'au vingt-unième jour. Les loochs faits avec l'huile d'amandes douces, le blanc de baleine & le ſirop de guimauve, ont été peu fructueux; ils ſervoient uniquement à modérer un peu l'irritation de la toux : les loochs plus inciſifs où je faiſois entrer l'oxymel ſcillitique & le kermès minéral, n'ont guères mieux réuſſi. J'ai même obſervé que, bien loin de procurer une expectoration louable, ils ne faiſoient au contraire qu'augmenter la douleur de côté, & irriter la toux. En général, je n'ai point vu que les crachats aient jamais été la voie par laquelle la nature ait cherché à produire une criſe favorable.

J'aurois deſiré avoir pu faire appliquer ſur le côté douloureux un véſicatoire dès le commencement de la maladie, & auſſitôt après avoir évacué les malades par le haut. M. *Lendormy-Laucour* l'avoit tenté avec le plus heureux ſuccès; mais j'avois affaire à des gens indociles & prévenus

contre cette eſpèce de remède. Privé de cette reſſource, il m'a fallu tenter d'autres moyens : j'inſiſtai donc davantage ſur les vomitifs, les boiſſons émétiſées, & les purgatifs.

Je ſuis perſuadé qu'avec le véſicatoire, un plus grand nombre de ſujets auroient été conſervés : c'eſt auſſi le ſentiment de M. *Lendormy.* Il m'a dit qu'en viſitant les premiers malades d'Anſauvillé, ſans prononcer le mot redouté de véſicatoire, il en avoit fait appliquer pluſieurs. Lorſqu'on ſe fut apperçu de ſa louable ruſe, on ne voulut plus ſouffrir le topique, & tous ceux à qui on l'avoit placé, l'ôtoient auſſi-tôt que le chirurgien avoit fini ſa viſite. Mais une femme d'environ ſoixante ans, nommée *Magdelaine de Caix*, l'ayant arraché aſſez rudement, & plus tard que les autres, la nature établit ſans aucun panſement une abondante ſuppuration qui, pour ainſi dire, malgré elle, termina la maladie. D'ailleurs l'ouverture d'un ſeul cadavre que nous avons eu la liberté de faire, mais obtenue après bien des inſtances, m'avoit démontré l'utilité du véſicatoire. Voici en effet ce que la diſſection anatomique nous préſenta.

Ayant ouvert le bas-ventre, nous trouvâmes l'épiploon preſque diſſous : les inteſtins

teſtins paroiſſoient gonflés par un air extrêmement raréfié ; ils étoient en général fort blancs, ſans la moindre marque de phlogoſe ; il n'y avoit qu'une partie des grêles qui fût d'une couleur jaune-pâle : la partie cardiaque de l'eſtomac & ſon bord gauche, étoient dans un état gangréneux : le foie étoit décoloré, la véſicule du fiel étoit pleine d'une bile fort liquide & fort pâle : la rate conſervoit ſa couleur & ſon volume naturel : les vaiſſeaux méſentériques ſupérieurs étoient fort engorgés. Le reſte de la capacité abdominale ne nous a rien offert de remarquable.

Nous procédâmes enſuite à l'ouverture de la poitrine, de laquelle il ſortit une quantité conſidérable de ſéroſité rougeâtre, reſſemblante à l'urine. Cet épanchement occupoit la cavité droite & gauche du thorax, mais principalement la droite : on peut l'évaluer à deux pintes & demie de liquide. Les poumons abcédés, & totalement gangrénés, avoient contracté des adhérences en différens endroits de leur ſurface : le lobe gauche étoit dans un état de phlogoſe, & de couleur gangréneuſe, En général, la maſſe des poumons nous a paru molle & friable ; & en la coupant, elle laiſſoit ſuinter une

matière ichoreuſe & ſanieuſe d'une fétidité inſupportable.

Le crâne étant enlevé, les vaiſſeaux du cerveau nous ont paru fort gorgés d'un ſang noir : le ſinus longitudinal étoit rempli d'un ſang noirâtre, & en partie caillé. La maſſe du cerveau & celle du cervelet étoient dans leur état naturel ſans aucune adhérence à la dure-mère ; il n'y avoit rien dans les ventricules. Il eſt encore à remarquer que nous apperçûmes à l'extérieur un empâtement conſidérable de la partie ſupérieure du col & de la poitrine, parſemé de phlyctênes remplies d'un ſang noir & diſſous. Le ſcrotum offroit auſſi le même phénomène.

Ce malade, dont nous fîmes l'ouverture, étoit un jeune homme de vingt-deux ans, nommé *Michel Petit*. Dès le commencement, on lui avoit adminiſtré l'émétique qui l'avoit puiſſamment évacué, tant par haut que par bas ; mais le pouls, vu ſa plénitude & ſa dureté, offrant des ſymptômes non équivoques d'inflammation, & la tête commençant à ſe prendre, on n'avoit point héſité à lui faire une ſaignée de pied, qui parut calmer un peu les accidens ; mais ce calme ne fut que momentané. Le pouls redevint dur, ſerré & très-fréquent, le point de

côté devint plus violent. Les loochs béchiques & incisifs furent employés, ainsi que les boissons légérement diaphorétiques & aiguisées de tartre stibié : on n'oublia point les lavemens purgatifs, mais tout fut inutile ; il périt le sixième jour de sa maladie, conservant une parfaite connoissance & une liberté d'esprit pleine & entière jusqu'au dernier moment. Quoique le pouls (comme je l'ai dit) fût dur, plein & fréquent, & que le malade se plaignît d'une altération considérable, la langue cependant étoit fort humectée, & demeura dans cet état d'humidité presque jusqu'à l'agonie. Sans doute un vésicatoire, s'il m'eût été permis de l'employer dès les premiers jours de sa maladie, lui auroit été du plus grand secours, vu la quantité de sérosité dont nous trouvâmes ses poumons abreuvés. Ce jeune homme étant mort le 14 mai sur le soir, nous en fîmes l'ouverture le lendemain 15. Il est étonnant combien la putréfaction avoit fait de progrès. Un corps mort depuis un mois n'auroit point exhalé une fétidité plus insupportable, & n'auroit point offert des signes plus marqués de corruption. Il falloit un homme courageux pour procéder à l'ouverture d'un semblable cadavre ; je l'ai trouvé en M. *Le*

*Febvre*, maître en chirurgie à Broye, près Mondidier. Je dois dire ici à ſa louange, qu'il m'a ſecondé avec zèle dans la viſite de mes malades, & qu'il a concouru efficacement avec moi, par ſes ſoins actifs & par ſes lumières, à l'extinction de l'épidémie qui dévaſtoit le village d'Anſauvillé.

Bien inſtruit par cette ouverture de la cauſe prochaine & des effets de la maladie, je perſiſtai dans la méthode que je ſuivois depuis mon arrivée : elle ſeule m'a conſtamment réuſſi, & j'ai vu ſouvent avec ſatisfaction le point de côté le plus violent ſe diſſiper comme par enchantement, après avoir fait adminiſtrer le vomitif. Peut-être que le chirurgien d'Anſauvillé, M. *Seigneur-Gens*, n'eût pas ſuccombé s'il ſe fût laiſſé conduire ſur ce plan.

Après avoir, pendant près de deux mois & demi, donné ſes ſoins à ſes compatriotes, ce Chirurgien fut lui-même attaqué. Dès le ſoir même de l'invaſion de ſa maladie, il ſe fit lui-même deux amples ſaignées du bras. Le lendemain il prit un vomitif qui ne l'évacua que fort légèrement. Comme le pouls continuoit d'être fort, dur, plein & fréquent, & que le point de côté augmentoit d'intenſité, il réitéra la ſaignée du bras, & s'en

fit en même temps une du pied. M. *Lendormy-Laucourt*, mon confrère, blâma beaucoup ſa conduite, & lui repréſenta que c'étoit s'ouvrir les portes de la mort & courir à ſa perte, que de ſe tirer autant de ſang dans une maladie qui exigeoit ſi peu de ſaignées. Sans aucun égard pour ces remontrances, il ſe fit encore ſaigner du bras & du pied.

Ce fut alors que j'arrivai de Clermont à Anſauvillé. M. *Seigneur-Gens* étoit au ſixième jour de ſa maladie. Malgré les ſaignées qu'il s'étoit faites, ſon pouls n'avoit point diminué de dureté, de plénitude & de fréquence : il battoit près de cent vingt fois par minute ; ſa reſpiration étoit fort gênée, laborieuſe & entrecoupée, *cita & anhela reſpiratio* : le point de côté avoit quitté les vraies côtes, pour ſe fixer aux omoplates ; la toux fréquente & opiniâtre étoit ſuivie de crachats jaunâtres & rouillés ; la langue étoit sèche & brûlée ; le ventre météoriſé, tendu & douloureux : le malade étoit dans une ſueur continuelle qui exhaloit une odeur des plus fortes. De concert avec M. *Seigneur-Gens* ſon frère, Maître en Chirurgie aux environs de Clermont, & qui, depuis pluſieurs années, exerce ſon état avec honneur *à la Neuville-en-Hez*,

lieu de sa résidence, j'ordonnai le petit-lait émétisé & nitré, l'infusion de bourrache & de fleurs de sureau miellée, les potions calmantes & camphrées, pour obvier à la putridité déja portée au plus haut degré, & qui annonçoit une malignité éminente. Le neuvième jour, vu l'affaissement extrême du malade, nous nous décidâmes à lui appliquer les vésicatoires au gras des jambes, en continuant toujours les boissons ci-dessus prescrites, accompagnées de l'usage des émulsions tempérantes & béchiques. Le premier appareil ayant été levé, elles ne parurent pas avoir mordu. On réappliqua un emplâtre de basilicum saupoudré de mouches cantharides; mais ce fut en vain; la suppuration ne s'établit que fort imparfaitement : le malade étoit tourmenté d'une soif inextinguible ; le pouls conservoit toujours sa même dureté & sa fréquence; les soubresauts des tendons commençoient à se faire sentir aux poignets ; les yeux étoient fixes & hagards, les réponses du malade brusques & promptes; dans une agitation continuelle d'esprit & de corps, il ne prenoit point de sommeil; les urines couloient assez bien, mais elles étoient rouges & sans sédiment ; la douleur qui s'étoit portée

aux omoplates, avoit quitté cet endroit pour se fixer sur le médiastin. En effet, le malade se plaignoit, en toussant, d'un poids & d'un déchirement vers la partie moyenne du sternum; ses crachats étoient jaunes & rouillés, tantôt blancs & savonneux : quelquefois ils se supprimoient, quelquefois ils ne sortoient qu'avec les plus violens efforts: le malade d'ailleurs étoit baigné dans une sueur continuelle; mais cette sueur étant purement symptomatique, & une vraie sueur d'expression, elle ne le soulageoit en aucune manière. La langue, au bout de quelques jours, parut comme s'humecter, & le ventre s'ouvrir; le pouls avoit un peu diminué de dureté & de fréquence; on avoit même apperçu quelques taches miliaires au col & à la poitrine; les urines laissoient appercevoir un léger enéorême; la douleur du médiastin n'étoit plus aussi violente : on commençoit à se flatter de quelques espérances; pour moi, je n'avois garde de me fier à ce mieux perfide, qui me paroissoit un avant-coureur de la gangrène: aussi je ne me hazardai point à porter mon prognostic, me rappelant l'Aphorisme 19 d'Hippocrate, section 2 : » *Acutorum morborum non omninò tutæ sunt prædictiones neque salutis neque mortis.* «

En effet, vers le dix-ſeptième jour, le malade tomba dans une eſpèce de *coma-vigil* & de délire ſourd ; le pouls devint petit, foible, ſerré & convulſif ; une diarrhée colliquative ſurvint ; les crachats ſe ſupprimèrent ; la connoiſſance ſe perdit totalement, & il périt le dix-neuvième, dans les ſouffrances les plus cruelles, après avoir eu une agonie des plus longues & des plus douloureuſes.

D'après le tableau que nous venons de tracer de la maladie du Chirurgien d'Anſauvillé, ne pourroit-on pas conclure qu'en général dans les maladies épidémiques, le pouls ne doit pas toujours être pour le Médecin la bouſſole qui doit le conduire, comme il le fait ordinairement dans les maladies iſolées & particulières ? Ne ſeroit-on pas même en droit de penſer & d'affirmer que dans les maladies eſſentiellement catarrhales, ou qui ont pour principe l'orgaſme & la dépravation des ſucs bilieux, les ſaignées, bien loin de diminuer les accidens, & de parer aux ſymptômes inflammatoires, ne ſervent au contraire qu'à développer davantage le germe de la pturidité, & à augmenter l'éréthiſme de tout le ſyſtême vaſculaire, en dépouillant le ſang de ſa partie ſéreuſe & balſamique, & en facilitant

les ſtaſes & les congeſtions de l'humeur putride exaltée ? Je ne donne cette idée que comme un foible apperçu ; mais l'expérience ne parle-t-elle pas ici en ma faveur ? Pourquoi les ſaignées répétées que le Chirurgien d'Anſauvillé s'eſt faites, ont-elles été ſi peu fructueuſes ? c'eſt que, vu la nature & le caractère de la maladie, elles ne pouvoient rien changer à l'engorgement catarrhal & ſéreux des poumons, mais au contraire l'augmenter de plus en plus, en fixant même l'humeur du catarhe ſur ce viſcère. Les Médecins doivent toujours avoir préſent l'axiome du père de la médecine, qui dit : » *Etiam bile dominante, vena non tundatur.* « D'ailleurs, nous avons peu d'exemples d'épidémies où les ſaignées aient été le remède victorieux. Ces maladies portent preſque toujours avec elles un caractère de putridité, ſouvent même de malignité, qui proſcrit totalement l'uſage de la ſaignée, & qui ne peut être combattu avec ſuccès que par les vomitifs, les véſicatoires, les anti-putrides, les anti-ſeptiques, ou autres remèdes de cette nature : ajoutez à cela qu'une maladie inflammatoire pure & ſimple n'entraîne pas après elle ces miaſmes délétères, capables de propager la contagion. Ce n'eſt que lorſque la ma-

ladie eſt accompagnée de ſignes de putridité, qu'elle peut ſe communiquer, & c'eſt preſque toujours le type ordinaire des maladies épidémiques.

Mon eſtimable confrère, M. *Lendormy-Laucourt*, plus avare de ſon ſang que le Chirurgien d'Anſauvillé, & voyant mieux que lui combien les ſaignées étoient préjudiciables à ce genre de maladie, s'eſt tiré promptement d'affaire par un traitement bien mieux approprié, & bien plus analogue à la nature & à l'urgence des ſymptômes qu'il éprouvoit. Après s'être fait tirer environ deux très-petites poëlettes de ſang du bras, ſaignée qu'il regardoit ſeulement comme préparatoire, il eut le lendemain recours à l'émétique, *tanquam ad ſacram anchoram*, & ſes eſpérances ne furent par fruſtrées. Après une évacuation conſidérable par le haut de matières bilieuſes, il a ſenti diminuer de violence le point douloureux qu'il reſſentoit au-deſſous des deux mamelles; il n'oublia point les boiſſons émétiſées & légèrement diaphorétiques, qu'il fit ſuivre, au bout de quelques jours, d'un purgatif qui opéra on ne peut mieux; & dans l'eſpace de huit à dix jours, il ſe trouva hors d'embarras, & dans une parfaite convaleſcence.

J'ai éprouvé ſur moi-même l'utilité de cette méthode curative : après avoir, pendant cinq jours conſécutifs, donné mes ſoins aux malades d'Anſauvillé, & commençant à me ſentir à mon tour ſurpris de la contagion, je retournai incontinent à Clermont, pour veiller à ma ſanté pendant quelques jours. J'éprouvois déja tous les ſymptômes avant-coureurs de la maladie : proſtration totale des forces, laſſitude dans tous les membres, difficulté de reſpirer, douleur gravative & lancinante dans la poitrine, *dolor thoracis lancinans & conſtrictorius*, accompagnée d'une toux sèche & fatiguante ; perte d'appétit, langue blanche & fort chargée, conſtipation opiniâtre, douleurs d'entrailles. J'eus recours à l'ipécacuanha, à la doſe de vingt-quatre grains, & aiguiſé d'un grain de tartre émétique ; il me procura d'abondantes évacuations par le haut & par le bas ; & au bout de quatre à cinq jours, je me retrouvai en état d'aller viſiter mes malades d'Anſauvillé. Ce n'eſt que par les vomitifs ſuivis de purgatifs, que le Curé & le Vicaire de la paroiſſe, ainſi que près de deux cents habitans, ſe ſont maintenus à l'abri de la contagion. Pour peu qu'ils ſe plaigniſſent de quelques douleurs à la poitrine, je les

faiſois incontinent vomir & enſuite purger le lendemain : le mal ſe diſſipoit ſans retour.

M. *Lendormy-Laucourt* m'a communiqué pluſieurs obſervations de ſa pratique particulière : elles ſont frappantes & péremptoires en faveur de l'uſage des vomitifs.

Le 28 avril de cette année, on lui amena à l'Hôtel Dieu de la ville de Montdidier, dont il eſt le Médecin, une femme qui, depuis ſept jours, avoit un point de côté conſidérable ; elle crachoit le ſang : elle avoit été ſaignée pluſieurs fois ſans amélioration, & paroiſſoit toucher à ſa fin. Ayant reconnu, dans l'état de cette femme, un rapport avec la maladie d'Anſauvillé, où il avoit guéri tant de fois avec les vomitifs, il preſcrivit, dans ce cas déſeſpéré, deux grains d'émétique. Six heures après l'effet, il y avoit déja un ſoulagement notable : la région de l'eſtomac n'étoit plus auſſi douloureuſe qu'auparavant : le point de côté avoit diminué de violence, & le crachement de ſang diſparu : le pouls avoit ceſſé d'être, comme diſoit mon confrère, ſubintrant. Il ordonna de nouveau l'émétique qui, dans la journée, fit évanouir tous les ſymptômes de la maladie, & amena la conva-

lescence. Il faut entendre par pouls *subintrant*, un mouvement particulier de l'artère dans lequel une première pulsation forte est ressemblante à la troisième, à la cinquième, à la septième : la seconde au contraire foible, est conforme à la quatrième, à la sixième, à la huitième, ainsi de suite. Ce pouls a été remarqué fréquemment dans la maladie que nous décrivons, & dont nous finirons le tableau par quelques observations qui y sont relatives.

En général, il est mort plus d'hommes que de femmes. Cette maladie a paru épargner les enfans. Tous ceux qui sont morts ont péri tranquillement, & en s'éteignant peu à peu. Les gens avancés en âge, sont tous morts le troisième ou le cinquième jour. La première personne qui fut attaquée, étoit une femme de soixante ans; elle mourut au bout de trente-six heures. Le point de côté étoit très violent ; les crachats fort sanguinolens : on la saigna, ils se supprimèrent, & elle périt douze heures après la saignée. Peut-être qu'un vomitif l'auroit sauvée ; c'est au moins ce que l'on est porté à croire d'après l'observation de M. *Lendormy-Laucourt*, rapportée ci-dessus.

Les adultes qui sont morts, ont péri

ordinairement vers le troisième ou le sixième jour. Les asthmatiques & ceux qui avoient quelque vice de conformation à la poitrine, ont tous succombé. Chez ceux qui ont échappé, la maladie a duré, dans les uns, environ quatorze jours; & dans les autres, elle s'est prolongée jusqu'au 21, lorsqu'elle se terminoit par les sueurs. Durant la constitution épidémique, la plupart des gens en santé, sur-tout les Médecins & les Chirurgiens, ont éprouvé des douleurs vagues, lancinantes & gravatives à la poitrine, un sentiment de lassitude & de pesanteur universel, & accompagné d'une langue blanche & chargée. Plusieurs ont essuyé une fièvre passagère, & des douleurs aux fausses côtes. Cette fièvre étoit souvent dissipée par les vomitifs, les lavemens, les boissons chaudes & diaphorétiques, & souvent aussi par une sueur spontanée. On a observé, durant le cours de cette épidémie, quelques fièvres intermittentes tierces, accompagnées de douleurs rhumatismales vagues & ambulantes, des ophthalmies & des diarrhées séreuses, des rhumes opiniâtres, affections qui participoient de la nature de la maladie regnante. La même constitution épidémique s'est établie dans les villages voisins, & sur-tout dans la

ville de Beauvais, où elle a emporté près de deux cents habitans.

D'après l'expoſition des principaux ſymptômes, des phénomènes apperçus dans le cadavre qui a été ouvert, & ſpécialement d'après le tableau que nous avons donné de l'état du Chirurgien d'Anſauvillé, ne réſulte-t-il pas que cette épidémie a eu pour cauſe prochaine un engorgement catarrhal des poumons, accompagné de la dépravation des ſucs bilieux? Ainſi nous ne croyons pas la caractériſer improprement, en la définiſſant une péripneumonie catarrhale bilieuſe-putride. Cette cauſe que nous lui aſſignons, paroît s'adapter d'une manière convenable aux obſervations contenues dans ce Mémoire.

Nous finiſſons, en engageant à lire l'excellente diſſertation de M. *Sumeire*, Médecin à Marignane, ſur une conſtitution épidémique, aſſez analogue par ſa nature, ſes ſymptômes & ſon traitement, à celle que nous venons de décrire. Elle eſt inſérée dans le *Journal de Médecine* du mois d'août, année 1758.



# OBSERVATION

## SUR UNE ISCHURIE TERMINÉE PAR LA MORT;

*Par M. DUPONT, médecin du Roi à Tartas.*

Le ſujet de cette obſervation eſt M. *Durgons*, âgé de ſoixante & douze ans, d'un vigoureux tempérament, & point maladif. Il a eu le courage ou plutôt l'imprudence de ſouffrir pendant cinq à ſix mois, des ardeurs & des difficultés d'uriner, ſans ſe plaindre, ſans faire aucun remède, & même ſans rien changer à ſa manière ordinaire de vivre, comptant ſur les reſſources de ſa forte conſtitution.

M. *Durgons* ſe ſentit violemment attaqué le 22 février 1785. MM. *Marque* & *Laniſcard*, Chirurgiens, ſont auſſitôt appelés; ils trouvent le ventre rénitent & très-volumineux, la fièvre forte; les douleurs conſidérables, ſur-tout au bout de la verge; conſtipation, & le cours des urines ſuſpendu, tandis que l'hypogaſtre étoit ſans élévation.

On donna dans la journée deux ou trois lavemens; on fit trois ou quatre ſaignées; on baigna le malade; on eut recours aux

onctions huileuses sur l'abdomen & sur les régions lombaires ; on appliqua sur ces parties des flanelles trempées dans une décoction émolliente ; on sonda enfin deux fois le malade ; il sortit un peu de sang, mais point d'urine ; la vessie fut regardée dès-lors comme vide.

Le 23, on réitéra la saignée du bras pendant la nuit, ainsi que le matin ; on mit ensuite le malade dans un bain fort émollient : le malade ne put y rester qu'un quart d'heure : on donna de l'huile d'amandes douces par cuillerées ; les embrocations & fomentations furent fréquemment répétées.

Je vis ce jour-là le malade pour la première fois, à onze heures du matin ; il me fit lui-même, en abrégé, le détail de ses maux ; il me déclara que depuis six mois il éprouvoit de la difficulté à uriner, & que l'excrétion de l'urine étoit très-modique. Le prélude de sa maladie fut si orageux, qu'il désespéra de sa vie dès le premier moment qu'il se fut alité, & qu'il mit ordre à ses affaires spirituelles & temporelles.

La dureté & la plénitude du pouls, jointes à la violence des accidens dont j'ai fait l'énumération, me déterminèrent, vers midi, à faire rouvrir la veine. Trois

heures après, le malade fut mis dans le bain, où il paſſa aſſez paiſiblement cinquante minutes. Je preſcrivis en outre une mixture avec l'eau de lis diſtillée, le ſirop de violettes, l'huile d'amandes douces, le camphre & la liqueur anodyne de Sydenham; à cette mixture, dont on devoit lui donner une cuillerée de tems en tems, j'avois ajouté l'eſprit de nitre dulcifié.

La conſtipation avoit déterminé les deux Chirurgiens appelés d'abord, à faire prendre dans la matinée deux verres de petit-lait, dans lequel on avoit fait fondre de la moëlle de caſſe; mais comme il ne s'enſuivit aucune évacuation, je fus d'avis qu'on ſupprimât la troiſième doſe de ce remède, & les autres boiſſons preſcrites; parce que les liquides ne paſſant pas du tout par les urines, & le ventre étant extrêmement gros, il n'en réſultoit qu'un ſurcroît d'embarras, & une nouvelle ſurcharge pour la nature ſi accablée d'ailleurs.

La nuit fut mauvaiſe.

Les journées des 24, 25, 26 furent très-alarmantes, & les accidens augmentèrent encore d'intenſité pendant la nuit. Le malade avoit ſouvent des douleurs atroces, qui partoient de l'extrémité de la verge, & qui, par un reflux ſympa-

thique, remontoient dans les régions hypogaſtrique, ombilicale & lombaires, pour y produire une contraction convulſive cruelle. Il ne pouvoit faire le plus petit mouvement, ſans être expoſé aux plus vives douleurs. Toutefois l'urine ne couloit point, ou c'étoit à peine quelques gouttes très-brûlantes. L'abdomen acquéroit plus de volume, & les parties latérales des lombes offroient à la vue une élévation particulière circonſcrite, qui formoit comme deux poches diſtinctes du gros de la tumeur. En rapprochant ce phénomène de la tentative inutilement faite de vider la veſſie par la ſonde, quoiqu'elle eût bien pénétré, & conſidérant ſur-tout que les fonctions de l'eſtomac & de la tête n'avoient ſouffert aucune atteinte, je me perſuadai que l'urine ſe filtroit dans les reins, mais qu'elle étoit arrêtée dans les uretères par quelque embarras qui s'oppoſoit à ſa deſcente dans la veſſie. On verra par la ſuite que le mal provenoit d'une autre cauſe, qu'on ne pouvoit ni deviner, ni détruire, quand même on l'auroit connue.

Le 25 & le 26, on appliqua ſur les régions lombaires, des pulpes émollientes qui couvroient auſſi le dos: on renouveloit ſouvent les embrocations avec

l'huile camphrée ; on fomentoit auſſi l'abdomen. On donnoit des lavemens avec l'oxycrat, leſquels étoient ſuivis chaque fois de copieuſes évacuations. Ces différens ſecours ayant produit une ſorte de diminution dans les ſymptômes, il s'enſuivit une plus grande excrétion d'urine que les jours précédens.

La journée du 27 fit luire des eſpérances de guériſon, fondées ſur la diminution des douleurs ; le pouls fut moins fiévreux dans le matinée, qu'il ne l'avoit encore été précédemment, & on vit avec ſatisfaction que le cours des urines commençoit à ſe rétablir paſſablement. La tumeur du ventre demeuroit néanmoins toujours très-volumineuſe.

Il faut remarquer que le malade avoit éprouvé, juſqu'à cette époque, une ſéchereſſe à la bouche, & une ſoif intolérable : il ſe ſentoit brûlé, au point qu'il auroit bu, avec des tranſports de joie, beaucoup d'eau froide, ſi la raiſon ne s'y fût oppoſé ; il étoit obligé de ſe gargariſer à chaque moment avec de l'oxycrat : on lui permettoit de boire par intervalle une petite quantité de tiſane rafraîchiſſante, & de loin en loin une cuillerée de mixture, ou d'un ſimple mélange d'huile d'amandes douces avec le ſirop de limon.

Comme on crut appercevoir les ſignes d'une détente & le commencement de la réſolution, on ſe crut autoriſé à ceſſer l'uſage des remèdes extérieurs, entièrement relâchans ; & pour favoriſer les mouvemens de la nature, qui avoit déſormais beſoin d'être aidée par quelque choſe d'actif, on eut recours aux topiques légèrement réſolutifs, & anodyns en même temps. On appliqua en conſéquence un cataplaſme qui fut préparé avec la mie de pain de ſeigle, les fleurs de ſureau & de camomille bouillies dans ſuffiſante quantité d'eau, & auquel on ajouta du miel, du vinaigre & de l'huile camphrée. Deux jours auparavant on avoit fait uſage de poireaux cuits ſous la cendre, réduits en pulpe & arroſés d'huile, & leur application avoit paru produire un bon effet.

Le 28, tout change de face ; les eſpérances ſont détruites. Pendant la nuit, s'élèvent des accidens formidables ; il ſemble qu'il ſe forme une nouvelle inflammation, au moment où la première ſcène donnoit un relâche ſi ardemment deſiré. Les douleurs ſe multiplient avec des angoiſſes & des anxiétés ; la fièvre eſt des plus violentes.

On revient d'abord à la méthode relâchante & calmante, employée dans les

premiers jours : on adminiſtre des demi-lavemens ; on fomente avec la décoction émolliente ; on multiplie les doſes de potion huileuſe ; & dans la matinée, on applique un vaſte cataplaſme de mie de pain avec le lait. La roideur du pouls, réunie aux autres ſymptômes, me fit recourir à la ſaignée, qui fut pratiquée à onze heures : le ſang préſentoit, comme auparavant, une croûte épaiſſe & couenneuſe, ſans ſéroſité ; elle étoit conſumée par le feu dévorant que reſſentoit le malade.

Les élancemens dans l'abdomen furent fréquens ce jour-là ; l'extrémité de la verge étoit rouge, enflammée, très-douloureuſe ; il fallut la plonger dans du lait ; le ſcrotum même éprouva des contractions douloureuſes. Les lavemens entraînoient en abondance des matières d'une extrême putridité ; les urines infectoient ; elles coulèrent beaucoup moins ce jour d'orage.

Il parut cependant que la ſaignée & les autres moyens auxiliaires amenèrent quelque calme depuis midi : la ſoirée & la nuit furent en effet un peu plus tranquilles.

On continua le premier mars les remèdes anti-phlogiſtiques. Le malade éprouva, pendant la journée, des alternatives de calme & d'accès douloureux ;

la grosseur de l'abdomen se soutenoit, & les urines étoient rares.

Le 2 fut plus fâcheux que le jour précédent. Il y eut des rapports très-désagréables, & quelques nausées d'un goût insupportable ; il y eut des hoquets par intervalles ; les déjections qui avoient été grisâtres, devinrent très-noires, & contractèrent, ainsi que les urines, une plus grande putridité : le malade ne trouvoit presque plus de situation favorable ; on n'entrevoyoit enfin que des choses sinistres, parce que la nature qui avoit employé tout ce qu'elle avoit de forces pour procurer une crise salutaire, étoit épuisée & languissante. La nuit fut tumultueuse : outre la plupart des accidens de la veille, il en parut de plus fâcheux, parmi lesquels étoit un froid excessif & universel.

Le 3 mars dès le matin, le malade sent en lui ce bouleversement inexprimable, qui est le signal d'une prochaine destruction ; les forces sont anéanties, le pouls déréglé, inégal, déprimé, quelquefois convulsif ; le systême nerveux agité, le visage défait, la voix plus foible, des soupirs qui annoncent une violente détresse, les douleurs plus aiguës qui ne cessent pas ; la région lombaire droite est plus affec-

tée ; M. *Durgons* y reſſent une criſpation cruelle ; il vomit avec effort des matières noires entièrement dégénérées : la reſpiration devient laborieuſe ; une eſpèce de râle s'empare de la poitrine, les bronches s'engorgent : ces accidens vont croiſſant juſqu'au ſoir ; alors le relâchement ſe fait ; la voix s'éteint, la machine s'affaiſſe, l'action du cœur s'arrête, le malade expire.

Il a conſervé toute ſa tête juſqu'au dernier moment, & il a reſſenti tout ce que la douleur a de plus aigu, mais avec une fermeté, avec un courage, avec une réſignation qui étonnent.

*Ouverture du cadavre.*

Ayant obtenu la permiſſion de faire l'ouverture du corps de M. *Durgons*, elle fut faite en préſence des médecins & chirurgiens de la ville.

L'abdomen ouvert, on apperçut d'abord un corps dont la cavité prodigieuſe étoit remplie d'un fluide. On ne ſoupçonna point, au premier coup-d'œil, ce que ce pouvoit être. Bientôt on reconnut que ce corps qui avoit cauſé la tumeur conſidérable, toujours apperçue & ſentie chez le malade, étoit la veſſie qui, ne faiſant aucune ſaillie dans la région hypogaſtrique,

pogaſtrique, remontoit juſqu'à l'épigaſtre, de ſorte que la plupart des inteſtins en étoient recouverts ; quelques-uns même, ainſi que le foie & l'eſtomac, paroiſſoient repouſſés vers le diaphragme.

Extérieurement cette veſſie ſembloit partagée en deux hémiſphères ou cavités inégales, par une ligne longitudinale peu profonde, qui étoit un repli des membranes elles-mêmes, mais avec ceci de particulier, que la cavité droite étoit à peu près d'un tiers moins ſpacieuſe que la gauche. Les vaiſſeaux ſanguins étoient engorgés, & les membranes amincies par l'extenſion.

Les reins & les uretères n'offrirent aucun vice remarquable : on ne s'apperçut pas que l'uretère droit pénétrât dans la partie de la veſſie correſpondante, qui formoit la cavité inférieure & la plus petite. On crut ſeulement reconnoître qu'une des proſtates avoit contracté une ſorte de dureté par la concrétion de ſes propres ſucs.

MM. *Marque* & *Laniſcard*, qui avoient ſondé M. *Durgons* le premier jour, & qui aſſuroient avoir pénétré dans la veſſie qu'ils avoient trouvée vide, voulurent introduire l'algalie en préſence de l'aſſemblée, pour manifeſter que ce n'étoit point par

mal-adresse s'il n'étoit point sorti d'urine. Ils introduisirent donc la sonde, par laquelle l'urine s'écoula.

On verra bientôt la raison pour laquelle on n'a point tiré d'urine à la première introduction de la sonde sur le vivant, tandis qu'on en a obtenu par la seconde après la mort. La vessie fut vidée par une incision; on la prolongea ensuite, afin d'examiner l'intérieur de ce viscère: on y observa deux cavités séparées par une cloison membraneuse, qui laissoit une communication de l'une à l'autre, au moyen d'une assez large ouverture circulaire, dont les rebords comme arrondis, étoient plus épais que le reste de la cloison, & pouvoient être jugés propres à faire la fonction d'un sphincter, par l'effet du froncement.

La cavité gauche avoit plus d'étendue que la droite; on découvrit dans celle-ci, plus inférieure que l'autre, des rugosités très-saillantes, qui parurent formées par un lacis de cordons très-gros, durs & nerveux, lesquels se confondoient & se portoient d'une partie dans l'autre, en s'entrelaçant parfois. La grande poche ou cavité gauche n'offrit aucune trace de semblables rugosités. L'intérieur de cette double cavité étoit généralement enflam-

mé, & sa portion la plus vaste étoit parsemée de points gangréneux.

Comme on étoit pressé de finir, on a manqué de prendre bien des éclaircissemens. On n'a point remarqué, par exemple, quelle distance il y avoit de l'ouverture pratiquée dans la cloison intérieure, jusqu'au col de la vessie. On ne fit pas non plus grande attention à l'état des membranes & des attaches de la vessie : on auroit dû vérifier si quelques-unes avoient été déchirées par l'énorme extension de ce viscère, ou si, en s'allongeant, elles avoient seulement prêté sans se rompre.

## *RÉFLEXIONS.*

Il suit de ce rapport, que la vessie du malade étoit double ; vice de conformation déja apperçu & décrit dans quelques Auteurs.

On peut consulter le quatrième volume des *Mémoires de l'Académie de Chirurgie.*

Cependant M. *Durgons* avoit joui d'une santé vigoureuse pendant presque toute sa vie. Une fois seulement, il y a environ huit ans, il fut attaqué d'une dysurie qui céda aisément à l'usage de quelques adoucissans, &c. Ses incommodités, qui devinrent journalières, mais dont il ne se

plaignit point, datoient du mois d'août ou ſeptembre 1784. Il éprouva habituellement, depuis cette époque, des difficultés d'uriner; l'excrétion des urines devint moindre que dans l'état naturel, & ſon ventre groſſit inſenſiblement juſqu'au moment où l'atrocité des douleurs l'obligea de découvrir ſon état, & d'implorer, mais trop tard, les ſecours de la médecine.

Nous avons dit que les moyens employés pour procurer l'écoulement des urines, n'ayant pas réuſſi, on eut recours à la ſonde, même à deux repriſes, & que cette tentative fut infructueuſe, bien qu'on fût entré dans la veſſie. Pourquoi ne tira-t-on point d'urine? c'eſt qu'il n'y en avoit pas alors dans la cavité où entroit la ſonde.

Voici comment je conçois que les choſes ont dû ſe paſſer, & durant la ſanté, & après le dérangement formé vraiſemblablement lors de l'orage.

Tant que M. *Durgons* fut jeune, & qu'il jouit d'une ſanté ferme & conſtante, la ſécrétion & l'excrétion de l'urine (quoique dépoſée dans un vaiſſeau autrement conformé qu'il ne l'eſt ordinairement), s'exécutoient ſans trouble, parce qu'il y avoit une libre communication entre les deux cavités de la veſſie.

Mais lorſque, par l'effet de l'âge, qui criſpe & roidit les parties ſolides, la veſſie commença à perdre une partie de ſon reſſort, & que l'urine retenue plus long-temps eut forcé ce viſcère à une diſtenſion continue & graduelle qui, en allongeant peu à peu ſes fibres, parvint enfin à cette énorme dilatation où nous l'avons trouvé, il a dû s'enſuivre un état ſpaſtique, qui a néceſſairement retardé de plus en plus l'écoulement de l'urine. Ce trop long ſéjour dans la cavité ſupérieure d'une humeur excrémentitielle naturellement âcre & piquante, à force d'irriter les fibres de ce viſcère, y a produit une conſtriction qui s'eſt étendue ſur l'eſpèce de ſphincter de la cloiſon intérieure, & l'a empêché de s'ouvrir, pour laiſſer paſſer l'urine dans la cavité inférieure. Delà vient que celle-ci ſe trouvant vide pendant les premiers jours de l'iſchurie, il ne ſortit point d'urine par la ſonde.

On voit par ces détails, qu'on a méconnu abſolument l'état du malade; & qu'au moment où il a invoqué la médecine, le mal étoit incurable.

S'il n'avoit été queſtion que d'un reſſerrement momentané & accidentel dans les uretères, ainſi que nous l'avions penſé d'après la trompeuſe apparence des ſym-

ptômes, on eût pu se flatter de combattre avantageusement cet embarras, par l'application constante des relâchans, des anti-phlogistiques, &c. Mais comment pouvoir remédier à un vice de conformation, qu'on n'a pas même soupçonné?

Néanmoins si, dans le principe des accidens, & six mois plus tôt, on eût mis en usage les délayans intérieurs & extérieurs, les adoucissans & les calmans appropriés, on seroit sans doute parvenu à prévenir la triste scène qui a terminé les jours de M. *Durgons*.

Quant à cette abondance d'urines qui s'écoulèrent peu de temps avant la mort, & à cette quantité qui, après la mort, remplissoit les deux cavités de la vessie, on peut penser qu'il se fit, dans les derniers momens, une pleine détente, un relâchement général qui rouvrit la communication des deux cavités.

---

## OBSERVATION

*Sur une imperforation de la matrice; par M.* DUSSOSOY, *chirurgien en chef de l'Hôpital général & grand Hôtel-Dieu de Lyon.*

*Henriette Vachaud*, âgée de seize ans,

de Taponnat en Baujolois, entra à l'Hôtel-Dieu de Lyon le premier juin 1785, pour y être traitée & guérie d'une tumeur volumineuſe qu'elle portoit dans le bas-ventre, & qui ſe manifeſtoit ſous les enveloppes de cette capacité dans la foſſe iliaque droite.

Cette jeune fille, dont la maladie fut regardée d'abord comme une obſtruction du méſentère ou de quelques viſcères, & par conſéquent du domaine de la médecine, fut placée dans la ſalle des femmes fiévreuſes. Le médecin aux ſoins duquel elle ſe trouva confiée, ayant regardé ſon indiſpoſition comme un ſquirrhe de la matrice, après quelques purgations légères, ordonna les apéritifs, ſous la forme de bols & d'apozêmes; il y joignit l'application d'un emplâtre de ciguë ſur la tumeur, & des injections dans le vagin, avec parties égales de lait & de décoction de feuilles de ciguë. Ce traitement fut continué avec beaucoup de conſtance; car la tumeur, ainſi que les accidens qui l'accompagnoient, n'éprouvèrent pas la plus légère diminution; les forces & l'embonpoint de la malade ſubirent en revanche une altération très-manifeſte.

Le 9 juillet, je paſſai par haſard au-

près de ſon lit, au moment où l'élève chirurgien ſe diſpoſoit à faire les injections que le médecin avoit jugées convenables. Je m'informai quel étoit ſon genre de maladie, & je m'approchai pour en juger par moi-même.

Je découvris dans la région iliaque droite une tumeur plutôt ovale que ronde, qui pouvoit égaler par ſon volume celui d'une tête d'enfant à terme. Cette tumeur aſſez rénitente, mobile, paroiſſoit ſortir de l'excavation du baſſin; on pouvoit la comprimer légérement, & la ramener dans l'axe du bas-ventre, ſans occaſionner de la douleur; abandonnée à elle-meme, elle reprenoit bientôt ſa place naturelle.

J'appris que cette tumeur exiſtoit & s'étoit accrue ſucceſſivement depuis deux années, qu'elle avoit ſuccédé à une fièvre intermittente anomale qui duroit depuis quatre mois, & qu'elle avoit paru la terminer. J'appris encore qu'avant d'avoir été ſenſible au tact & à la vue, comme depuis le moment où il étoit poſſible de l'appercevoir & de la ſentir, elle avoit été accompagnée de coliques violentes qui paroiſſoient périodiquement tous les mois, & qui ſe ſoutenoient pendant quinze jours conſécutifs avec plus ou moins de

véhémence; & qu'enfin à la ſuite de deux paroxyſmes plus violens que les précédens, qui eurent lieu, l'un en novembre 1784, l'autre en mai 1785, les règles avoient paru & coulé pendant quelques jours (*a*).

Je crus devoir étendre mes recherches un peu plus loin; je portai l'*index* de la main droite dans le vagin, que je ne trouvai enduit d'aucune eſpèce d'humidité: parvenu à l'extrémité ſupérieure de ce conduit, je ſentis la matrice ſoulevée, diſtendue, formant un corps ſphéroïde, qui rempliſſoit preſque entièrement le detroit ſupérieur, & une partie de l'excavation du baſſin; ce fut alors qu'au moyen de ce doigt obſervateur appuyé ſur le globe utérin, & à la faveur de la main gauche appliquée en même temps ſur le bas-ventre, il me fut facile, en faiſant des mouvemens alternatifs de haut en bas & de bas en haut, d'abaiſſer & de relever à volonté la tumeur qu'on ſentoit à travers

(*a*) La ſuite de cette obſervation prouvera que cette évacuation a eu lieu par les vaiſſeaux du vagin; à moins qu'on n'aime mieux ſuppoſer que le ſang fourni par ceux de la matrice, ait pu tranſſuder à travers la membrane qui fermoit ſon orifice extérieur.

les enveloppes abdominales, de ſentir même une eſpèce de fluctuation ſourde, & de me convaincre que cette tumeur n'étoit autre choſe que la matrice développée, comme elle l'eſt ordinairement vers le cinquième ou le ſixième mois de la groſſeſſe ; enfin de ſoupçonner qu'elle pouvoit renfermer un liquide quelconque.

Je cherchai inutilement l'orifice de cet organe, à l'endroit qu'il occupe ordinairement, c'eſt-à-dire au milieu & un peu en arrière, ainſi qu'à gauche où j'aurois pu le ſuppoſer d'après l'obliquité droite de ſon corps ; je redoublai d'attention, & après un peu de patience, je découvris à droite un ſillon tracé obliquement, qui pouvoit avoir neuf lignes de longueur, ſur une ligne & demie de largeur ; je ne touchois point ce ſillon immédiatement, je ne le ſentois qu'à travers une membrane épaiſſe, qui étoit continue avec la propre ſubſtance de la matrice ou de ſa membrane extérieure, & qui n'en différoit que parce que l'endroit ſur lequel elle étoit appliquée avoit plus de molleſſe, & n'offroit pas au tact cette rénitence & cette élaſticité qui étoit particulière au reſte du globe utérin, lorſqu'on comprimoit la tumeur abdominale.

Je ne doutai plus dès-lors que ce ſillon

ne fût le museau de tanche, dont la figure, la position & la direction avoient été changées ; je fus persuadé que la membrane qui en fermoit l'ouverture étoit le principe de la maladie de cette jeune fille, & que la matrice étoit distendue par la présence du sang menstruel qui y avoit été retenu.

En conséquence de cette présomption, *Henriette Vachaud* fut transférée dans l'infirmerie des femmes blessées, & le moment de l'opération que je préméditois pour la guérir, fut fixé au lundi matin 11 juillet.

De deux maîtres en chirurgie qui se rendirent pour y assister, un seul fut de mon avis, & saisit le caractère de la maladie, comme je l'avois saisi moi-même, d'après les circonstances & l'examen que j'ai détaillés. Le second, sans être d'un avis contraire, ne trouva point mon diagnostic établi sur des preuves assez évidentes pour devoir s'y rendre, & suspendit son jugement.

Malgré cette variété d'opinions dans mes consultans, je ne crus pas devoir temporiser, & je ne renonçai point au projet que j'avois formé d'entamer en leur présence la membrane qui fermoit l'orifice de la matrice, & de donner issue

au fluide que je croyois accumulé dans ce viscère ; mais au lieu d'y procéder tout de suite avec un bistouri, comme c'étoit mon dessein, je consentis de commencer par y plonger un trocart.

Ainsi, après avoir situé la malade sur le bord de son lit, la tête élevée, les cuisses fléchies sur le bassin & tenues écartées par des aides, je fis comprimer la tumeur abdominale ; j'introduisis l'*index* de la main gauche dans le vagin, & sur ce doigt je fis glisser un trocart. Parvenu vis-à-vis le sillon dont j'ai parlé, je perçai la membrane qui le recouvroit & en fermoit l'entrée : par ce procédé, je pénétrai dans la cavité de la matrice où je sentis bientôt l'extrémité de mon instrument très-libre : je retirai alors le trocart ; & au bout de quelques minutes, j'eus la satisfaction de voir réaliser mes conjectures, en voyant couler goutte à goutte par la canule une matière rougeâtre, qui avoit la consistance d'une bouillie très-épaisse.

Je fis glisser aussitôt un bistouri dans la crénelure pratiquée sur les côtés de cet instrument, & je fis une incision qui comprit à-la-fois la partie latérale gauche, & de l'orifice externe de la matrice, & de la membrane qui le recouvroit. Je re-

tirai la canule, j'y ſubſtituai un doigt dont la préſence opéra encore une plus grande dilatation, la matière ſortit enſuite en très-grande abondance; je facilitai de plus en plus ſon évacuation en la délayant & lui rendant un peu de ſa fluidité, à la faveur des injections d'eau tiède, que je portai à pluſieurs repriſes dans la matrice.

Je n'eus pas de peine alors de juger de la nature de l'obſtacle que j'avois cherché à détruire; cette membrane que j'avois percée avec le trocart, & inciſée enſuite du côté gauche avec le biſtouri, n'étoit qu'adoſſée à l'orifice de la matrice: elle pouvoit bien avoir la largeur d'une pièce de vingt-quatre ſous; ſon adhérence avec la circonférence du muſeau de tanche étoit à deux ou trois lignes de cette ouverture. Je crus qu'il étoit prudent de l'inciſer crucialement, & je ſatisfis à cette indication avec des ciſeaux, en pratiquant à droite, en devant & en arrière, une inciſion ſemblable à celle que j'avois pratiquée à gauche; je crus inutile d'exciſer les lambeaux: d'ailleurs, j'en prévoyois l'impoſſibilité.

La tumeur abdominale, après la ſortie du ſang qui la formoit, s'affaiſſa & diminua ſenſiblement de volume; la malade

ſe plaignit, pendant cette réduction, de coliques ſemblables à celles qui ſuccèdent à l'accouchement.

Les injections furent répétées le ſoir, ainſi que les jours ſuivans, toutes les douze heures ; elles furent faites avec une infuſion de plantes vulnéraires : on y joignit les fomentations émollientes ſur la région hypogaſtrique. Le médecin ordonna des tiſanes mucilagineuſes aromatiſées, & des potions tempérantes.

Je perdis cette malade de vue trois jours après ſon opération, ayant été obligé de quitter mon ſervice pour rétablir ma ſanté. Je ne la vis qu'après une abſence de vingt-quatre jours ; je ne fus pas moins affligé que ſurpris de la trouver dans une exceſſive maigreur & très-languiſſante ; on m'apprit que l'état déplorable où je la voyois, étoit dû à une fièvre rémittente-putride, dont l'invaſion avoit eu lieu quelques jours après mon départ, & qui avoit été aſſez fâcheuſe pour faire craindre pluſieurs fois pour ſa vie.

Je portai mes regards ſur la matrice, que je trouvai encore légérement engorgée, & un peu douloureuſe ; ſon orifice étoit reſſerré, irrégulier, donnant paſſage à un écoulement ſéreux lympha-

tique aſſez abondant, mais ſans aucun mauvais caractère.

La régénération de ſes forces énervées par une maladie auſſi grave, fut confiée à l'uſage des cordiaux auxquels on aſſocia l'extrait de quinquina à haute doſe : peu à peu le ſommeil reparut, l'appétit ſe réveilla ; bientôt on put permettre des alimens ſolides qui ſe digérèrent ſans peine ; enfin, *Henriette Vachaud* put ſortir de ſon lit & marcher le 11 août, un mois après ſon opération ; & le 16, quoique très-émaciée & très-foible, je la jugeai en état de ſortir de l'hôpital.

Les ſuites de ſa convaleſcence dans ſon pays natal, furent encore traverſées par quelques légères indiſpoſitions pendant les premières ſemaines ; mais les dernières nouvelles que j'en ai reçues ont été des plus ſatisfaiſantes, & me font préſager une guériſon parfaite au premier jour.

L'hiſtoire de cette imperforation de la matrice, dont les exemples ne ſont pas bien familiers, doit intéreſſer infiniment les gens de l'art, du moins je le crois ; & c'eſt dans cette perſuaſion que je me ſuis déterminé à la publier.

Elle préſentera aux médecins une maladie rare, précédée & accompagnée des

circonſtances les plus capables d'induire en erreur des praticiens vraiment inſtruits, & de mettre leurs connoiſſances en défaut. En effet, tous les ſignes rationels ſembloient indiquer une toute autre indiſpoſition que celle qui exiſtoit réellement. Pouvoit-on ſuppoſer au premier coup-d'œil l'accumulation du ſang menſtruel dans la matrice, chez une fille qui avoit été réglée deux fois depuis l'exiſtence de la tumeur à laquelle cette accumulation avoit donné naiſſance ? L'idée d'une obſtruction dans ce viſcère ou ſes dépendances, paroiſſoit plus ſimple & d'autant plus naturelle, que la tumeur qu'on appercevoit ſous les enveloppes du bas-ventre, avoit ſuccédé à une fièvre intermittente ; mais, en juſtifiant ſincérement la mépriſe dans laquelle on eſt tombé, on ne peut ſe diſſimuler les grand inconvéniens que cette mépriſe a dû néceſſairement entraîner après elle. Sans doute *Henriette Vachaud* auroit ſubi, ſans le moindre accident, une opération auſſi ſimple ; elle auroit réſiſté pniſſamment aux funeſtes effets de la réſorbtion putride qui fut inévitable, dès que l'accès de l'air dans la matrice eut putréfié l'enduit ſanguinolent qui en tapiſſoit la ſurface intérieure ; réſorbtion qui a été pro-

bablement le principe de la fièvre à laquelle elle a failli ſuccomber ; enfin ſa guériſon auroit été plus prompte & plus certaine, ſi elle eût été ſoumiſe à l'opération que ſon état exigeoit, bientôt après ſon arrivée à l'Hôtel-Dieu ; ſi le principe vital eût joui chez elle de toute ſon énergie, & qu'il n'eût pas été affoibli par des évacuations preſque journalières depuis cinq ſemaines, ſi ſon ſang & toutes ſes humeurs n'euſſent pas été diſpoſées à la diſſolution par le long uſage des remèdes apéritifs, ainſi que par la vie oiſive & ſédentaire qu'elle menoit depuis quelque temps au milieu de l'air mal ſain d'un hôpital, dans une ſaiſon où il régnoit des chaleurs exceſſives.

Cette obſervation pourra auſſi être de quelque utilité à l'art des accouchemens ; elle prouvera de plus en plus aux accoucheurs, 1°. que dans les différentes déviations dont la matrice eſt ſuſceptible pendant la groſſeſſe, l'orifice de cet organe n'eſt pas conſtamment dirigé du côté oppoſé à l'inclinaiſon de ſon corps & de ſon fond ; 2°. que l'obliquité droite que la matrice prend ſi communément dès qu'elle a franchi le détroit ſupérieur, doit être attribuée à d'autres cauſes qu'à l'implantation du placenta, comme M. *Baudeloque*

a eu raiſon de l'avancer dans ſes leçons & dans ſes ouvrages, contre le ſentiment d'un des plus célèbres accoucheurs qu'ait produits l'Académie royale de chirurgie depuis ſon établiſſement.

---

## MÉMOIRE SUR LE KERMÈS,

### LU A L'ACADÉMIE DES SCIENCES;

*Par M. DE LUNEL, membre du collège de pharmacie de Paris.*

Le kermès minéral eſt une production de l'art, qui a vivement piqué la curioſité de pluſieurs chimiſtes. Nous eſſaierons dans ce Mémoire d'expliquer ce que c'eſt que cette production, & de donner un procédé qui mette tout artiſte dans le cas de préparer le kermès d'une manière uniforme & conſtante : ce ſera remplir le deſir du médecin, qui craint avec raiſon qu'un médicament de cette importance ne ſoit pas le même quand il le voit ſous des couleurs différentes.

Le produit de l'antimoine combiné avec l'alkali, ſe nomme kermès minéral, ſans doute à cauſe de ſa couleur, qui reſſemble à celle du kermès animal. Sans remonter à ſon originc, dont l'hiſtoire

eſt connue des chimiſtes, nous reprendrons cette préparation à l'époque où MM. *Geoffroy* & *Lemery* nous ont laiſſé ce qu'ils penſoient ſur ſa nature.

L'un définit le kermès, un *ſoufre doré d'antimoine ;* l'autre, un *foie de ſoufre antimonié.* Ces définitions ſont abſolument vides de ſens, & ne donnent aucune idée de l'opération. Pour que ces opinions fuſſent vraies, il faudroit que les êtres qui ne ſont que paſſifs & n'agiſſent que comme véhicule, fuſſent principes conſtituans du kermès : ce qui n'eſt pas. Cependant il faut convenir que, quoique leur théorie ne ſoit pas exempte de reproches, ces chimiſtes ont peut-être plus fait connoître le kermès que ceux qui parviendront à le définir, en laiſſant le procédé pour le préparer, & en frayant la route qui peut conduire à ſa juſte définition. Le phlogiſtique qui joue un grand rôle comme principe du kermès, ne paroît pas les avoir occupés aſſez ; & l'hiſtoire des gaz qui deviennent utile dans ces recherches, leur étoit abſolument inconnue.

D'après les expériences inſérées dans les Mémoires de l'Académie, M. *Geoffroy* aſſure que le kermès eſt un composé de régule d'antimoine de ſoufre & d'alkali,

Cette opinion s'est accréditée jusqu'à nos jours sans contradiction. Si la haute idée que M. *Macquer* avoit du kermès eût excité sa curiosité, il eût sans doute découvert que le kermès, ne contient ni soufre ni alkali, & ne peut même en contenir, ainsi que nous essaierons de le prouver. L'habitude d'en croire les maîtres de l'art sur parole, met souvent des bornes aux connoissances, ou nous retient dans l'erreur. Aussi n'est-ce pas sans surprise, qu'on lit dans l'excellent Dictionnaire de Chimie, que le kermès » est un foie de soufre antimonié, qui se » retrouve en dissolution dans l'eau bouil» lante, partagée en deux parties ; l'une » est le kermès surchargé de régule, dit » l'auteur, & sur-tout de soufre, &c. » Lequel des deux est surabondant ? Comment concevoir que deux corps qui ne font qu'un, existent avec surabondance de part & d'autre ? C'est une idée difficile à concevoir. Le mot *surchargé* ne peut être appliqué qu'à un des deux, autrement la définition n'est pas intelligible ; il est cependant important qu'elle soit claire & fondée sur l'expérience. Une erreur accréditée par un grand homme, est d'autant plus dangereuse qu'elle finit par faire loi.

Le régule d'antimoine, qui fait la base du kermès, eſt un métal que la nature nous offre toujours combiné avec une grande quantité de ſoufre. Pour le priver de ces parties terreuſes & ſulfureuſes, on emploie le grillage ou la fonte. Cette opération ne le débarraſſe pas de tout le principe ſulfureux ſurabondant à ſon exiſtence métallique; mais ce qui lui en reſte, exiſte dans deux états différens, ainſi que nous aurons lieu de le prouver. Le ſoufre qui ſe rencontre dans cette circonſtance a toujours préoccupé les chimiſtes qui ſe ſont livrés aux recherches ſur le kermès, & d'après leſquelles ils ont cru que le ſouffre, qui n'eſt que d'un ſecours momentané, devenoit principe conſtituant.

Le procédé le plus uſité pour faire le kermès, conſiſte à faire bouillir enſemble ſix livres d'alkali & ſix onces d'antimoine pulvériſé; l'alkali à la faveur de l'eau bouillante, ſe combine avec le ſoufre de l'antimoine, & tous deux deviennent par leur réunion diſſolvant du régnle; telle eſt au moins la théorie reçue. Quand le kermès eſt ſéparé de ſon véhicule, il eſt humide; on le laiſſe quelque fois long-temps dans cet état, avant de le laver; il ſe sèche, & l'alkali dont l'éva-

poration n'a pu le priver, fait pour ainsi dire e corps avec lui par la finesse réciproque de leurs molécules. L'usage ne prescrivoit que des lotions à l'eau froide, qui toujours étoient insuffisantes. Un kermès ainsi préparé, étoit regardé comme parfait par un artiste, quand l'eau des lavages sortoit insipide. C'est sûrement dans cet état que M. *Geoffroy* aura pris le kermès qu'il a voulu analyser. L'alkali que nous venons d'annoncer comme accidentel, s'étant montré à la première ébullition, est peut-être le premier pas qu'il a fait vers l'erreur; toujours avec l'opinion de rencontrer cet alkali, il a multiplié les expériences, & une de celles qui paroît la plus coucluante, consiste à combiner ensemble du kermès & de l'eau régale: pour nous servir des propres termes du Dictionnaire de Chimie, l'eau régale dissout la partie réguline, & en sépare le soufre pur; les acides de l'eau régale forment du nître, & du sel fébrifuge de Sylvius avec l'alkali.

Cette assertion est contredite par douze de nos expériences que nous ne détaillerons point, parce qu'elles sont confirmatives de celles de M. *Parmentier*. Ce chimiste a fait digérer à chaud du kermès lessivé à l'eau bouillante, avec tous les

acides affoiblis, fans qu'aucun des fels qui devoient fe former, fe foit manifefté. Nous avons de plus employé tous les réactifs, & aucun n'a fait voir le moindre veftige d'alkali. M. *Defyeux* a foumis à la preffe du kermès bien leffivé & tout humide, pour le priver de fon alkali, qui n'a décelé enfuite aucune apparence d'alkali, après en avoir été ainfi privé; preuve que nous avons affez bien deviné ce qui a pu induire nos premiers maîtres en erreur, fur la préfence de cet alkali.

L'efprit de vin, mis en digeftion à chaud fur du kermès, n'a éprouvé aucune altération, & le kermès n'a rien perdu de fa couleur; ce qui ne feroit pas arrivé s'il eût exifté de l'alkali. Pour confirmer notre opinion, nous avons fait digérer à chaud de l'efprit de vin fur du foie de foufre: la partie colorante du foie de foufre s'eft diffoute dans l'efprit de vin; & l'alkali portant fon action fur l'efprit de vin, comme il le fait dans le *lilium de Paracelfe*, en augmente l'intenfité. L'alkali fuppofé, ne pourroit exifter dans le kermès que dans un état de combinaifon avec le foufre, car l'alkali n'a aucune affinité avec le régule, & il ne peut même l'attaquer à l'aide de l'eau

bouillante : d'où il ſuit que l'alkali ne ſe montrant avec aucune de ſes propriétés, n'exiſte point dans le kermès, & que ſa préſence doit être regardée comme nulle par les chimiſtes.

Le concours du ſoufre & de l'alkali eſt donc néceſſaire pour obtenir du kermès. L'idée de diſſolution, auſſi ſimple que naturelle, fait regarder le foie de ſoufre comme le menſtrue du régule; ce qui exiſte bien à la vérité, mais d'une manière différente de celle que l'on peut ſuppoſer au premier coup-d'œil. Nous le regardons comme un agent phyſique, qui diviſe le régule au lieu de le diſſoudre. La chimie regarde comme diſſolvant un corps qui, par affinité de combinaiſon, peut s'unir à un autre par le moyen de la diſſolution, laquelle ne peut s'opérer que par affinité réciproque; ce qui deviendra plus clair par un exemple. L'acide nitreux eſt le menſtrue du mercure, parce que les deux corps s'étant unis enſemble par ſimple diviſion, ſe combinent par affinité réciproque, raiſon pour laquelle ils reſtent en parfaite diſſolution; au lieu que le contraire arrive dans l'opération du kermès, lorſque le foie de ſoufre a opéré ſur le régule. Le kermès abandonne ſon menſtrue, &

s'en

s'en ſépare en entier. On dira peut-être, qu'étant combiné avec le foie de ſoufre, ſon diſſolvant, il ſe précipite avec lui : ce ſeroit une erreur facile à prouver par deux raiſons ; la première, parce que l'alkali ne rencontre point aſſez de ſoufre pour former du foie de ſoufre en totalité ; la ſeconde, que le régule d'antimoine n'eſt point attaqué par le foie de ſoufre bien fait, c'eſt-à-dire à parties égales. Le défaut d'affinité prouve clairement, que c'eſt à tort qu'on regarde le foie de ſoufre comme diſſolvant du régule ; l'alkali par conſéquent ne peut exiſter dans le kermès : ſeulement doit-il être regardé comme l'agent phyſique, qui en diviſant le régule, le diſpoſe à devenir kermès ?

Avant de dire ce que nous penſons ſur la nature du kermès, & à quelle cauſe il doit ſon exiſtence, nous avons à examiner dans quel état ſe trouve le régule d'antimoine, quand il a été combiné avec l'alkali. Nous croyons l'antimoine réduit à l'état de chaux, par ſuite de ce qui vient d'être dit ſur la manière d'agir du foie de ſoufre ; nous le croyons d'autant plus volontiers encore, que tous les menſtrues des métaux le calcinent plus ou moins en raiſon de leur affinité,

& de leur état plus ou moins phlogistiqué. Quand il ne seroit pas démontré qu'il ne s'opère aucune dissolution, il est au moins incontestable que le régule, qui doit subir l'action de son menstrue, perd de son phlogistique, comme presque tous les métaux. Le plomb, par exemple, soumis à l'action de l'acide vitriolique, se trouve déphlogistiqué avant qu'il s'opère aucune dissolution. Cette opinion de M. *Bohante*, & de bien d'autres chimistes, confirmée par l'exemple que nous avons donné, doit faire soupçonner le régule en état de chaux, & nous espérons le prouver par des expériences plus démonstratives. M. *Parmentier* dans sa traduction de M. *Model*, dit avec vérité que le kermès, mis en fusion dans un creuset, donne un très-beau foie d'antimoine. Première expérience qui prouve que le régule d'antimoine a été calciné; car si cela n'étoit pas, on auroit obtenu du régule au lieu de foie d'antimoine. L'opération pratiquée en grand, pour le foie d'antimoine, vient à l'appui de ce que nous avons avancé. On sait qu'elle consiste à mettre en fusion de l'antimoine dessoufré, & sans addition. Le produit est également du foie d'antimoine. Dans l'un & dans l'autre cas, le régule d'antimoine

fait la baſe de la ſubſtance ſoumiſe à l'expérience. Seulement le principe colorant du kermès, qui ne doit ſon exiſtence qu'au phlogiſtique pur, eſt moins adhérent à ſa baſe, & la déphlogiſtication s'opère en même temps que la fuſion, parce que le régule a été réduit à l'état de chaux dans l'opération du kermès, au lieu que dans l'autre circonſtance il faut que l'antimoine ſoit diſpoſé par le grillage & la fonte à former de la chaux. L'excès de phlogiſtique eſt la cauſe commune qui fait rencontrer du foie dans les deux procédés: auſſi peut-on croire d'après ſa rencontre, qu'une chaux d'antimoine peut exiſter avec excès de phlogiſtique; il eſt même poſſible de la combiner à volonté avec lui, ſans qu'elle change de nature.

Un profeſſeur de chimie de Louvain, a décrit, dans le Journal de Phyſique de l'année 1778, une expérience qui prouve qu'une chaux d'antimoine peut s'unir directement avec le phlogiſtique & lui reſter combinée. Nous l'avons répetée de la manière ſuivante: une partie de verre d'antimoine pulvériſée, & miſe en fuſion avec le double de ſoufre, a donné une maſſe parfaitement ſemblable au

foie d'antimoine ; après l'avoir pulvérisée & fait bouillir dans l'eau distillée, il s'est précipité du kermès par refroidissement. Cette opération démontre que le régule, après avoir été calciné, comme nous l'avons dit plus haut, peut se combiner avec le phlogistique, & que la réunion de ces deux êtres forme le kermès. Pour confirmer cette opinion nous avons tenté des expériences, que nous allons détailler.

Nous avons fait digérer trois gros de kermès & six onces d'acide vitriolique concentré : le mélange à peine fini, il s'est développé une odeur d'acide sulfureux ; aidé de la chaleur il est devenu parfaitement noir ; au bout d'un jour de macération, l'acide a laissé déposer deux gros de poudre grise, parfaitement semblable à celle destinée à faire du verre ; un gros de cette chaux, exposé au feu dans un creuset, a donné dix grains de régule qui a été parfaitement dissous par l'eau régale (*a*). Cette expérience nous

(*a*) Nous trouvons ici le régule d'antimoine au lieu du foie, parce que la chaux, après avoir été déphlogistiquée par l'acide vitriolique, ne conserve que le phlogistique nécessaire à la résurrection du métal.

décèle parfaitement le régule en état de chaux, puiſqu'elle remplit exactement les deux loix fondamentales de la chimie, analyſe & ſynthèſe: le phlogiſtique s'y montre auſſi d'une manière évidente; mais comme il ne doit pas nous occuper maintenant, nous dirons dans une autre circonſtance comment il s'y rencontre. Seulement doit-on conclure de cette expérience que le régule a été diviſé & calciné, & que le croire exiſtant en état de chaux dans le kermès, n'eſt pas une idée fauſſe. On objectera peut-être que la calcination, que nous attribuons à l'alkali, n'eſt dûe qu'à l'acide employé dans cette circonſtance; ce ſeroit une erreur de le penſer. Tout chimiſte ſait que l'acide vitriolique concentré n'a pas d'action ſur les métaux, qu'il eſt ſeulement diſpoſé à s'unir au principe inflammable, par-tout où il ſe trouve: d'ailleurs le degré de chaleur n'étoit pas ſuffiſant pour faciliter l'action de l'acide, quand elle devroit avoir lieu.

Pour dernière preuve que le kermès n'eſt autre choſe qu'une chaux d'antimoine avec excès de phlogiſtique, nous avons mis dans une cornue un gros & demi de kermès, avec trois onces d'acide

vitriolique concentré. Le mélange, ſoumis à l'appareil pneumato-chimique, n'a pas été plus tôt chauffé que tout l'acide s'eſt diſſipé comme acide ſulfureux, compoſé du principe inflammable qui étoit dans le kermès. Dans le col de la cornue s'eſt trouvé un peu de ſoufre, compoſé des mêmes principes que l'acide ſulfureux. Le réſidu a été 64 grains de chaux d'antimoine très-blanche & parfaitement déphlogiſtiquée. La parfaite déphlogiſtication, ainſi que le prouve la blancheur du réſidu, opérée par la chaleur plus conſidérable que dans les autres expériences, prouve, d'une manière ſatisfaiſante, la définition que nous avons donnée du kermès. Ayant tenté cette expérience dans l'intention de reconnoître la nature du gaz qui s'en dégageoit, nous avons ſoigneuſement remarqué qu'il ne paſſoit que de l'air commun, & ſur la fin un peu d'air fixe; c'eſt sûrement dans cette circonſtance que le gaz hépatique auroit dû ſe manifeſter, parce que l'acide portant ſon action ſur le foie de ſoufre qu'on ſuppoſoit exiſtant dans le kermès, l'auroit décompoſé, & la préſence du ſoufre étoit inconteſtable; ce qui n'étant pas, empêche de croire au

foie de ſoufre & au ſoufre (*a*) pur exiſtans dans le kermès.

Pour confirmer notre opinion ſur l'abſence de l'alkali & du foie de ſoufre, nous avons leſſivé le réſidu de cette dernière expérience. Nous avons fait évaporer les lavages ſans qu'il ait paru aucun atome de tartre vitriolé, qui n'auroit pas manqué de ſe former, ſi l'idée des anciens eût été vraie. On dira peut-être que le feu volatiliſant l'acide, le ſel n'a pu ſe former; ce ſeroit une objection futile; car avant que l'acide ſoit tout diſſipé, le ſel doit être formé; & néceſſairement il reſteroit dans la cornue, parce qu'il ne ſe volatiliſe pas, & qu'il ne fond que très-difficilement. Suppoſant encore que le tartre vitriolé ne fût pas formé, au moins l'alkali devroit-il ſe rencontrer dans ſon état naturel, ce qui n'eſt pas. Nous avons invité les chimiſtes à ne pas croire à l'alkali exiſtant dans le kermès; nous faiſons la même choſe pour l'abſence du foie de ſoufre, que nous croyons aſſez démontrée par les expériences dont nous avons rendu compte.

Nous devons maintenant porter nos

---

(*a*) Nous entendons par ſoufre pur le ſoufre ordinaire, ainſi que le ſoupçonnoient les anciens.

vues ſur un ſecond produit qu'on nomme *ſoufre doré*. Cette dénomination, qui n'eſt pas plus juſte que celle du kermès, fait croire qu'une grande partie du ſoufre qui étoit contenue dans l'antimoine, va ſe rencontrer dans ce ſecond produit : par ſon analogie que nous allons démontrer avec le kermès, on ſera convaincu du contraire.

Pour obtenir le ſoufre doré, puiſque c'eſt le terme reçu, nous l'avons dégagé de ſon diſſolvant par l'acide vitriolique. Pendant la précipitation, il s'eſt développé une odeur de gaz hépatique. Lorſque le précipité a ceſſé de ſe former, on l'a ſéparé par le moyen du filtre. Le lavage à l'eau bouillante lui a fait perdre ſa couleur; après avoir été bien ſéché, l'acide vitriolique l'a parfaitement déphlogiſtiqué, & le réſidu étoit une véritable chaux d'antimoine, qui a donné par la fuſion un véritable foie d'antimoine. Nous avons répété comparativement toutes les expériences que nous avons détaillées pour le kermès; elles démontrent que le ſoufre n'exiſte pas plus dans le ſoufre doré, que dans le kermès. Les différences ſont la couleur plus ou moins intenſe, & la ſolubilité. Dans le kermès, c'eſt une grande quantité de phlogiſtique, & une abſence

d'alkali qui nuiſent à ſa ſolubilité ; dans le ſoufre doré, c'eſt l'excès d'alkali & la privation de phlogiſtique qui favoriſent ſa ſolution.

L'odeur hépatique qui ſe manifeſte pendant la précipitation du ſoi-diſant ſoufre doré, ſembleroit nous trahir, & annoncer la préſence du ſoufre ; cependant il n'en eſt rien : ſeulement elle donne à connoître que le ſoufre eſt décompoſé par l'alkali, & réduit à ſon principe qui eſt le phlogiſtique, & que l'odeur eſt due à l'acide crayeux contenu dans l'alkali, qui ſe phlogiſtique aux dépens du principe du ſoufre, en même temps qu'il eſt dégagé de ſa baſe par l'acide vitriolique. La décompoſition du ſoufre eſt hors de doute, puiſqu'il ne reparoît ni dans le kermès, ni dans le ſoufre doré ſous ſa forme naturelle ; avantage qu'il conſerve dans toute autre circonſtance, malgré qu'il ſoit de même combiné avec l'alkali, ainſi que le prouve la décompoſition du foie de ſoufre ordinaire. Que peut donc penſer le chimiſte qui, au lieu de rencontrer du tartre vitriolé ſeul, qui devoit réſulter de la décompoſition du foie de ſoufre, y trouve un ſel ſemblable au ſel de Glazer, qu'on ſait être formé par l'addition du ſoufre au nitre en fuſion ? Com-

ment peut-il se rendre compte de ce phénomène, si on nie la décomposition du soufre ? Dans l'une & l'autre opération, c'est à la décomposition du soufre que le sel de Glazer doit son existence. Un sel de cette nature, qui remplace celui qui doit y être, contrarie l'opinion reçue, & prouve que le soufre joue un rôle bien différent de celui qu'on lui supposoit. Si le soufre n'étoit pas décomposé, il devroit se rencontrer tout pur dans le kermès & dans le soufre doré. Pour nous en assurer, nous avons essayé comparativement avec l'acide vitriolique, du kermès & du soufre pur. A peine l'acide vitriolique est-il en contact avec le kermès & le soufre doré, que l'acide sulfureux se fait sentir, & que l'acide noircit en entier; tandis que le contraire arrive, lorsque le soufre & l'acide vitriolique sont combinés ensemble; l'acide conserve sa blancheur, & le soufre ne subit aucune altération : preuve que le soufre pur n'existe ni dans le kermès, ni dans le soufre doré, & que le soufre doré n'est autre chose qu'une chaux d'antimoine phlogistiquée, combinée avec un alkali phlogistiqué par la décomposition du soufre. Le phlogistique, quoique principe du soufre, est loin d'être le soufre lui-même,

raiſon pour laquelle nos anciens maîtres ſe ſont trompés dans leurs définitions.

Malgré toutes ces expériences, nous ſerions embarraſſés de prononcer ſur la cauſe qui rend le kermès inégal, quoique préparé par le même artiſte; ſi nous n'avions eu ſoin de porter nos vues ſur l'antimoine, & ſi nous n'avions cherché à découvrir ſes principes. Tous les chimiſtes ſavent que c'eſt un métal uni à une grande quantité de ſoufre : vérité de laquelle nous convenons; mais nous y ajoutons le phlogiſtique qui s'y trouve, indépendamment du ſoufre. Nous nous en ſommes aſſurés, en prenant comme ci-devant l'acide vitriolique pour pierre de de touche; cet acide a été promptement noirci par de l'antimoine pulvériſé que nous avions ſoumis à ſon action : la coloration ne pouvant venir que du principe inflammable combiné avec l'antimoine, puiſque le ſoufre ne peut produire le même effet, nous avons eu raiſon de diſtinguer & d'admettre ces deux principes dans l'antimoine. Cette opinion paroîtra moins haſardée, quand on réfléchira que l'on ſoumet à la fonte l'antimoine qu'on veut débarraſſer de parties terreuſes & ſulfureuſes. Pendant cette fuſion, une portion de ſoufre ſe trouve

décompoſée par le feu, & le principe phlogiſtiquant du ſoufre détruit reſte appliqué au métal, indépendamment du ſoufre qui n'a point été altéré. Ce principe, quoiqu'étant celui du ſoufre, colore l'acide vitriolique, parce qu'il eſt à nu dans cette circonſtance, & qu'il ne l'eſt pas dans le ſoufre. Cette expérience démontre que le phlogiſtique & le ſoufre ne doivent pas être confondus enſemble, qu'ils peuvent exiſter l'un & l'autre unis à un autre corps, comme ils peuvent exiſter ſéparément, ainſi que le premier ſe trouve ſeul dans le kermès. Avec la connoiſſance parfaite des principes de l'antimoine, il eſt moins difficile de deviner la cauſe de l'inégalité du kermès.

L'antimoine du commerce n'eſt pas du même ton ni du même brillant, en raiſon du plus ou du moins de phlogiſtique, du plus ou du moins de ſoufre qui lui ſont combinés. Cette variété doit néceſſairement procurer des réſultats différens dans l'opération du kermès, & c'en eſt la ſeule cauſe. Le même antimoine donne des kermès de différentes couleurs; choſe peu ſurprenante, quand on réfléchit que c'eſt abſolument travailler au haſard, que de combiner l'alkali & l'antimoine par le procédé ordinaire, ne pouvant connoître

au coup-d'œil la proportion de ses principes. Les doses prescrites jusqu'à présent sont les fruits de la tentative, plutôt que d'une combinaison raisonnée. L'usage a fait la loi, & un usage est d'autant plus respecté, que son origine est éloignée. On étoit loin de savoir pourquoi la grande quantité d'alkali & la petite portion de soufre qui se trouve combinée avec l'antimoine, sont nécessaires à la préparation du kermès, & que si le foie de soufre se formoit à la manière ordinaire & dans les mêmes proportions, on ne réussiroit pas. Pour preuve, nous avons pris quatre onces de foie de soufre ordinaire & une demi-once de régule d'antimoine ordinaire ; le mélange a bouilli très long-temps sans donner du kermès : nous n'avons point été surpris de ne pas réussir d'après la manière dont nous avons conçu la théorie du kermès, & d'après laquelle nous l'avons défini. Nous avons eu raison, d'après cette expérience, d'annoncer le foie de soufre comme n'ayant point d'action sur le régule d'antimoine. Nous rendrons compte de ce phénomène, en détaillant notre procédé ; il nous falloit absolument avoir acquis toutes ces connoissances sur le kermès, & les principes constitutifs de l'antimoine, avant de songer à un nouveau

procédé ; il falloit pénétrer dans le sanctuaire de la nature pour déchirer le voile du myſtère ; il a fallu l'interroger avec patience pour lui arracher ſon ſecret. Nous croyons qu'il lui eſt enfin échappé. Combinez, ſemble-t-elle dire, le régule qui fait la baſe de l'antimoine avec les corps qui doivent opérer ſa métamorphoſe, & votre marche ſera plus ſure ; le régule, le ſoufre & l'alkali ſeront toujours les mêmes, & vos réſultats ſeront toujours de même nature.

Après pluſieurs tentatives, nous ſommes parvenus à des proportions juſtes d'une parfaite combinaiſon : nous conſeillons une once un gros de régule d'antimoine du commerce porphyriſé, une once & demie de fleurs de ſoufre, & huit onces d'alkali. On commence par faire bouillir le tout dans quatre pintes d'eau ſeulement, pour que l'union du ſoufre & de l'alkali ſe faſſe plus promptement. Au bout d'une demi-heure, on ajoute quatre pintes d'eau, afin que le kermès plus diviſé ſe phlogiſtique également, & acquière le même degré de fineſſe. Il faut employer un vaiſſeau de terre verniſſé, parce que ceux de fer nuiſent à la coloration du kermès, ainſi que nous avons eu lieu de nous en appercevoir. La liqueur filtrée

laiſſe dépoſer du kermès, qui n'acquiert qu'avec le refroidiſſement parfait ſon dernier degré de couleur ; ſa fineſſe le tient long-temps en ſuſpenſion dans ſon véhicule. En opérant de cette manière & avec ces proportions, le dépôt a donné une once de très-beau kermès. Lorſque le dépôt a ceſſé de ſe former, nous avons verſé de l'acide vitriolique qui a fait précipiter un gros de ſoi-diſant ſoufre doré, qui n'en eſt pas plus que celui dont nous avons parlé, & qu'on obtient par l'autre procédé. Après avoir ſéparé par le filtre le précipité de ſon véhicule, nous avons ſoumis l'eau-mère à l'évaporation, & nous avons obtenu neuf onces de ſel parfaitement ſemblable à celui que nous avons obtenu par le procédé ordinaire, & dont nous avons rendu compte. Nous devons obſerver que notre kermès n'a pas beſoin d'être leſſivé à l'eau bouillante comme l'autre, parce que la portion d'alkali qui lui reſte unie eſt infiniment petite, & qu'elle diſparoît en entier, au ſimple lavage d'eau froide ; preuve de la juſte combinaiſon des différens corps qui contribuent à la formation du kermès. La réuſſite de notre procédé prouve bien que le foie de ſoufre eſt regardé à tort comme le menſtrue dans cette circon-

ſtance, & que c'eſt plutôt à l'alkali qu'on doit attribuer la propriété diſſolvante; & la raiſon en eſt ſimple. Dans le foie de ſoufre fait à parties égales, l'alkali ſe trouve pour ainſi dire ſaturé, & ne peut plus avoir d'action ſur le régule d'antimoine; au lieu que par la quantité que nous preſcrivons, n'étant que légèrement phlogiſtiqué, il eſt aſſez puiſſant pour agir ſur le régule : on peut le comparer à une lime très-fine qui diviſe le régule, & le diſpoſe à la phlogiſtication. On nous accuſera peut-être de voir cette opération plutôt en phyſicien, qu'en chymiſte; mais il nous paroît difficile de la concevoir autrement, puiſqu'elle ne peut s'expliquer par le jeu des affinités. Par le calcul des différens produits des matières employées que notre procédé nous met à même de connoître, il eſt impoſſible de ne pas croire à la décompoſition du ſoufre, puiſque, d'un côté, ce ſeroit bien le moment de le rencontrer lors de la précipitation du foie de ſoufre, & qu'il ne ſe trouve pas; & que d'un autre côté, le ſel de Glazer qui ſe trouve formé à ſes dépens, ſe manifeſte en quantité aſſez conſidérable pour que le poids des matières employées ſe trouve le même. Son abſence juſtifie notre opinion ſur l'utilité dont il eſt à

l'opération, & sur sa décomposition parfaite.

Les expériences qui pouvoient nous assurer de la nature & des principes de ce nouveau produit, & jusqu'à quel point il mérite notre confiance, comme médicament, n'ont point été négligées. Toujours par objet de comparaison, nous avons répété celles que nous avons tentées sur le kermès ordinaire, & nous avons obtenu les mêmes résultats ; c'est-à-dire une chaux d'antimoine, qui, dans le kermès & le soufre doré, fait la base du produit. Si notre procédé au premier coup-d'œil ne semble pas mériter la préférence, parce qu'on dira peut-être que c'est faire la même chose d'une manière différente, nous croyons qu'il l'obtiendra, en nous permettant quelques réflexions qui sont conséquentes à tout ce qui a été dit.

La difficulté d'obtenir un kermès égal, vu l'état incertain dans lequel se trouve ordinairement l'antimoine, étoit à surmonter ; & nous la croyons vaincue par le régule que nous mettons à sa place. Les proportions de soufre & d'alkali ne seront plus hasardées, puisque nous sommes parvenus à connoître le rapport dans lequel ils peuvent se combiner ; & qu'en employant toujours les mêmes propor-

tions, leur action sera toujours la même. Le soufre uni au régule dans l'antimoine, ne manifestant ni sa manière d'exister, ni en quelle quantité, mettra toujours l'artiste hors d'état de se rendre compte de son travail : embarras surmonté par notre procédé, puisqu'il le met à portée de calculer les produits, en employant les mêmes poids & les mêmes matières. Enfin, avec le desir de la perfection il est possible de se procurer un alkali parfaitement pur, en faisant dissoudre à froid celui que l'on veut employer. Les trois êtres étant parfaits séparément, & ne pouvant cesser de l'être, il est impossible de ne pas obtenir les mêmes produits, & par conséquent un kermès toujours égal. Ces trois degrés de perfection ont manqué jusqu'à présent à la préparation du kermès : trop heureux si le chymiste instruit & le médecin praticien, approuvent également notre travail.

Nous devons chercher maintenant la cause de la couleur du kermès. Pour la concevoir plus facilement, il faut définir le foie de soufre, dans cette circonstance : un alkali phlogistiqué qui colore le kermès en même temps qu'il le divise. L'alkali, en se phlogistiquant aux dépens du soufre, le décompose, & laisse échapper

le gaz crayeux qu'il contient; ce dernier, en même temps qu'il ſe déphlogiſtique, va porter ſur la chaux d'antimoine le phlogiſtique néceſſaire à la coloration du kermès, ainſi que l'a démontré M. *Desyeux*, par une expérience fort ingénieuſe. On tapiſſe l'intérieur d'un chapiteau de verre avec de l'antimoine diaphorétique, ou une autre chaux d'antimoine déphlogiſtiquée, qu'il faut humecter avec un peu d'eau pour la faire adhérer plus aiſément. On verſe dans la cucurbite, qui contient du foie de ſoufre en diſſolution, de l'acide vitriolique; le gaz crayeux ſe dégage de ſa baſe, ſe phlogiſtique en même temps, & la chaux d'antimoine ſe colore en kermès. Nous avons répété la même expérience par la voie humide. En faiſant bouillir un mélange d'antimoine diaphorétique & de foie de ſoufre, une portion de la chaux s'eſt phlogiſtiquée comme dans l'expérience précédente.

Un pareil procédé tout ſimple & autant ingénieux qu'il paroît, ne pourroit être employé à la préparation du kermès, parce que la chaux d'antimoine ne ſe trouveroit jamais autant diviſée qu'elle doit l'être. L'extrême fineſſe eſt néceſſaire à la chaux d'antimoine pour acquérir un plus grand degré de phlogiſtique dont elle a

beſoin pour ſervir utilement le médecin.

Il n'eſt pas plus difficile de croire à un alkali phlogiſtiqué par le ſoufre, qu'à celui qui l'eſt par le ſang de bœuf dans la préparation du bleu de Pruſſe. Dans les deux circonſtances, l'alkali & le phlogiſtique jouent leur rôle de la même manière, à la différence près de la couleur. Concevoir la théorie du bleu de Pruſſe, & en convenir, c'eſt avouer que l'on admet notre explication. La parfaite analogie de ces deux êtres ſe rencontre juſques dans leur deſtruction. Le bleu de Pruſſe expoſé au feu dans une cueiller de fer, perd ſa couleur. La même choſe arrive au kermès. Le phlogiſtique ſe détruiſant également, prouve qu'il eſt le principe de la couleur dans les deux opérations.

Si le gaz dont nous avons parlé ne devenoit pas principe conſtituant du kermès, il ne ſeroit pas ſujet à perdre ſa couleur avec le temps. Cette obſervation de M. *Baumé* nous a été confirmée par l'expérience. Du kermès nouvellement fait, parfaitement leſſivé, abandonné à lui-même, & expoſé à l'air, a été trouvé décoloré au bout d'un an. La couleur étant une choſe eſſentielle au kermès, comme médicament, il étoit important de ſavoir quel étoit ſon principe, afin de prendre

des précautions pour la lui conſerver; le médecin doit juger par cette petite obſervation, que la chymie en éclairant le pharmacien, le rend fidèle & ſoigneux avec connoiſſance de cauſe, plutôt que par habitude, & qu'il doit toujours le deſirer tel pour lui accorder ſa confiance, & mériter celle du public. En rappellant nos opérations dont les preuves ſont accompagnées de l'expérience, on doit conclure :

1°. Que l'antimoine eſt le régule avec ſurabondance de ſoufre & de phlogiſtique.

2°. Que le régule eſt réduit à l'état de chaux dans le kermès, & phlogiſtiqué par le gaz crayeux qui devient un de ſes principes.

3°. Que l'alkali & le ſoufre n'entrent pour rien dans le kermès & le ſoufre doré.

4°. Qu'il ne ſe forme point de ſoufre proprement dit, mais que l'alkali ſe phlogiſtique en décompoſant le ſoufre, & devient par-là utile à la formation du kermès.

5°. Que toutes les définitions du kermès ſont fauſſes, & ne donnent aucune idée de l'opération; qu'il conviendroit peut-être mieux de le définir, chaux d'antimoine ſuperphlogiſtiquée, en lui con-

ſervant ſa dénomination de kermès pour terme générique.

Tel a été l'objet de notre travail & de nos réflexions. Nous deſirons que ſon utilité & l'avantage public ſoient ſa récompenſe. Nous ne nous ſommes point occupé du kermès par la voie sèche, ſon imperfection eſt trop reconnue pour qu'il ne doive pas être abandonné : un médiocre intérêt, ou quelques opinions ſoutenues ſans fondement, l'empêchent de tomber dans un oubli parfait ; ce qui ſeroit bien à deſirer.

---

## *MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'octobre 1785.*

Pendant le cours du mois d'octobre, le mercure s'eſt ſoutenu vingt-quatre jours de 28 pouces à 28 pouces 6 lignes ; il eſt deſcendu ſept jours de 27 pouces 11 lignes, à 27 pouces 9 lignes.

Le thermomètre du premier au dix-ſept, a marqué le matin 9 degrés & demi à 11, communément 10 à 11 ; le ſoir 10 à 11 ; à midi 13 à 14 degrés au-deſſus de 0. Du dix-ſept au trente-un le matin,

il a marqué 1 à 8, communément 5; le soir 3 à 8, communément 5 & 6; & à midi 5 à 10, communément 9 à 10 degrés au dessus de 0. Les trente & trente-un, il a marqué 1, 2 le matin; 5, 6, à midi & 4, 6, le soir.

L'hygromètre s'est élevé vingt-trois jours, le matin de 4 à 5; cinq jours à 3, & trois jours à 2 degrés & demi au dessus de 0. Le soir, deux jours à 8 $\frac{1}{2}$, quatre jours à 7, huit jours à 6, douze jours de 5 à 5 $\frac{1}{2}$; & cinq jours à 4 degrés au dessus de 0.

Le ciel a été six jours clair; neuf jours couvert; seize jours variable. Il y a eu 13 fois de la pluie, dont grande pluie le 8; cinq fois du brouillard; neuf fois du vent, dont grand vent les 8 & 29 Sud, & le 13 S-O. Depuis le 21, il a gelé tous les matins, dont glace les 30 & 31.

Les vents S. S-O. ont soufflé quatorze jours; l'Ouest, quatre jours; N. N-E, N-O, dix jours; l'E, trois jours.

Il est tombé un pouce dix lignes quatre dixièmes d'eau à Paris,

La conſtitution un peu humide & tempérée du mois d'octobre a continué de régner juſqu'au 17. Les maladies dominantes ont été les diarrhées, les dyſſenteries, les fièvres intermittentes, les petites-véroles & les fièvres-rouges; celles-ci ont été très-nombreuſes dans la ville, & ont attaqué ſpécialement les enfans; la Pitié en a peuplé l'Hôtel-Dieu: on en voyoit arriver quinze à dix-huit par jour. La ſaignée a été généralement utile à ces enfans; pluſieurs, faute de ce ſecours, ont éprouvé des toux, des bouffiſſures à la ſuite de cette maladie; & la ſaignée a été encore néceſſaire à l'invaſion de ces accidens conſécutifs: le ſang tiré à ces enfans étoit couenneux.

A quelques-uns une eſpèce de bouffiſſure leucophlegmatique a paru ſubitement, précédée de malaiſe & accompagnée de fièvre violente; elle a diſparu tout auſſi rapidement en ſe terminant par la mort. Ces accidens conſécutifs ne duroient que quatorze à quinze heures; heureuſement que peu en ont été attaqués, &

du

du nombre de ceux qui n'avoient point été ſaignés.

Le ſcorbut a auſſi fait des progrès : près de deux cents enfans de la Pitié ont été tranſportés à l'hôpital S. Louis.

Les femmes en couche ont été ſujettes aux fièvres puerpérales, mais elles n'ont point été fâcheuſes ; elles ont cédé au traitement indiqué.

Les fièvres-bilieuſes-aigües ont été communes ; les fièvres intermittentes, ſpécialement les quartes qui ont été les plus nombreuſes, ont été rebelles, & ſe ſont terminées, pour la plus grande partie, par l'enflure des extrémités, & quelques-unes par l'aſcite. Cette diſpoſition à la bouffiſſure ne peut être attribuée qu'au caractère de la fièvre, & nullement à l'uſage du quinquina, puiſque la plus part, & toutes celles que l'on a ſoignées dans les hôpitaux, ont été traitées ſans ce fébrifuge.

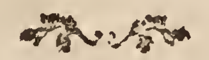
La conſtitution refroidie vers le 17, amena des fièvres arthritiques ou rhumatiſmales ; la plus part prirent les caractères

apparens de la pleuréſie, de l'hépatitis, de coliques inflammatoires, &c. &c.: d'autres ſe joignirent à des ſignes de putridité, ou à des fièvres quartes. Le ſang tiré dans l'invaſion ou dans l'état de la maladie, étoit d'un gris blanc & couenneux, tel qu'il ſe préſente dans la goutte vague; il a fallu trois, quatre ſaignées, & même juſqu'à huit, neuf. Les ſangſues appliquées à l'anus ont produit de très-bons effets dans ces fièvres compliquées avec la fièvre quarte: dans ces cas tout l'hypochondre droit étoit plus ou moins tendu & douloureux; après avoir diſſipé les accidens inflammatoires, il eſt reſté à ce viſcère un embarras œdémateux plus ou moins conſidérable, & une telle inertie, que la bile ne s'eſt manifeſtée que long-temps après, les malades ne rendant que des matières glaireuſes & tenaces. Les délayans, les légers inciſifs aiguiſés par les ſels neutres & le ſavon, ont produit de très-bons effets, ainſi que les fruits fondans, ſur-tout le raiſin. Dans les fièvres rhumatiſmales ſimples, après les ſaignées

& un à deux émétiques, la poudre tempérante unie au camphre & au kermès minéral, a produit de très-bons effets en relevant la tranſpiration qui a été conſtamment critique.

En général les fièvres quartes ont été les plus nombreuſes; le traitement qui a paru le mieux indiqué & avoir le plus de ſuccès, ſont les apozêmes faits avec les racines de perſil, de fenouil, d'aſperge, les chicorées, le cerfeuil & le creſſon de fontaine, aiguiſés par le ſel de Glauber, le tartre vitriolé & le ſel ammoniac, édulcorés avec l'oxymel ſimple, après avoir fait précéder les évacuans, ſur-tout l'émétique; & à l'invaſion de chaque accès, l'infuſion de fleurs de camomille à laquelle on ajoutoit de la liqueur de Mindérerus.

Les petites-véroles ont été orageuſes, & les affections chroniques de la poitrine, ont beaucoup empiré. Les rhumes, les affections catarrhales, les rhumatiſmes, ont été nombreux ſur la fin du mois.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUE[S]
## OCTOBRE 1785.

| Jours du mois. | THERMOMETRE. | | | BAROMETRE. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | Au lever du Soleil. | A deux heures du soir. | A neuf heures du soir. | Au matin. | A midi. | Au soir |
| | Dégr. | Dégr. | Dégr. | Pouc. Lig. | Pouc. Lig. | Pouc. Li[g.] |
| 1 | 8, 6 | 12, 0 | 13,15 | 27 11, 5 | 27 11,11 | 28 0,11 |
| 2 | 6, 2 | 12, 9 | 7,14 | 28 0,10 | 28 0, 0 | 27 10, |
| 3 | 7, 6 | 14, 8 | 11, 7 | 27 7,10 | 27 8, 0 | 27 9, |
| 4 | 10, 8 | 14,17 | 10, 0 | 27 9, 6 | 27 9, 6 | 27 9, |
| 5 | 8,12 | 12,13 | 10,11 | 27 9,11 | 27 10, 6 | 27 10, |
| 6 | 7,18 | 13, 3 | 10, 2 | 27 10, 8 | 27 10, 7 | 27 10, |
| 7 | 9,10 | 14,14 | 9,15 | 27 9, 9 | 27 9,10 | 27 9, |
| 8 | 10,19 | 12,13 | 10, 0 | 27 7, 8 | 27 7, 0 | 27 7, |
| 9 | 6,10 | 13, 7 | 10, 4 | 27 8, 9 | 27 8, 9 | 27 8, |
| 10 | 9, 0 | 12, 3 | 8, 6 | 27 6, 9 | 27 10, 1 | 27 10, |
| 11 | 8,14 | 14, 7 | 9,15 | 27 10, 0 | 27 9,11 | 27 9,11 |
| 12 | 9,10 | 14,12 | 12,10 | 27 8, 8 | 27 8, 6 | 27 9, |
| 13 | 9,10 | 11, 0 | 10,17 | 27 11, 6 | 28 1, 0 | 28 2, |
| 14 | 9, 0 | 14, 0 | 11,10 | 28 2, 6 | 28 2, 9 | 28 3, |
| 15 | 10, 0 | 15, 2 | 10, 0 | 28 3, 4 | 27 3, 4 | 28 2,11 |
| 16 | 8, 0 | 13, 2 | 10,12 | 28 1,11 | 28 1, 4 | 28 0,11 |
| 17 | 8, 9 | 10,15 | 10, 7 | 28 0, 5 | 28 0, 1 | 27 11,11 |
| 18 | 6, 0 | 9,10 | 6,10 | 28 0, 6 | 28 1, 2 | 28 1,11 |
| 19 | 14,13 | 9, 5 | 5, 0 | 28 2, 0 | 28 2, 0 | 28 1,11 |
| 20 | 6, 0 | 9,10 | 5, 3 | 28 1, 2 | 28 1, 2 | 28 1, |
| 21 | 3, 8 | 8, 9 | 6,19 | 28 1,10 | 28 2, 0 | 28 2, |
| 22 | 5, 4 | 9,15 | 6,13 | 28 2, 6 | 28 2, 3 | 28 1,11 |
| 23 | 3,11 | 10, 1 | 4, 6 | 28 1, 2 | 28 0, 5 | 27 11,1 |
| 24 | 2, 8 | 9, 0 | 7,17 | 27 10, 9 | 27 9, 9 | 27 8,1 |
| 25 | 7, 6 | 6,17 | 6, 1 | 27 7, 9 | 27 6,10 | 27 7, |
| 26 | 1,12 | 5, 5 | 1, 3 | 27 8, 0 | 27 9, 1 | 27 10,1 |
| 27 | -1,14 | 6,19 | 1, 2 | 27 11, 5 | 27 8, 5 | 27 10,1 |
| 28 | -1, 4 | 7, 0 | 4, 4 | 27 11,11 | 27 10,11 | 27 10, |
| 29 | 4, 4 | 8, 0 | 2, 0 | 27 8, 0 | 27 7, 1 | 27 9, |
| 30 | 0, 8 | 8, 4 | 1,17 | 28 0, 3 | 28 0, 9 | 28 0, |
| 31 | 0,10 | 7,18 | 8, 1 | 27 10, 6 | 27 9, 4 | 27 9, |

## Vents et état du Ciel.

| Jours du mois. | Le matin. | L'après-midi. | Le soir à 9 heures. |
|---|---|---|---|
| 1 | E. couv. frais. | E. nua. tempér. | E. cou. doux. |
| 2 | E. couv. froid. | E. cou. doux. | E. couv. frais. |
| 3 | E. bro. frais, pl. | S-O. *idem.* | O. c. temp. plu. |
| 4 | S. c. tempér. br. | S. *idem.* | N-O. *idem.* |
| 5 | S-O. couv. fra. | S-O. nu. doux. | S-O. *idem.* |
| 6 | S-O. co. doux. | S-O. cou. doux. | S-O. co. temp. |
| 7 | S-O. co. temp. | S-O. *idem.* | S. *idem.* vent. |
| 8 | S. *id.* vent, plu. | S. *idem*, vent. | S-O. *id.* pluie. |
| 9 | S-O. ſer. froid. | S-O. cou. doux. | S-O. c. tem. v. |
| 10 | S-O. cou. frai. | S-O. *idem.* | S-O. ſer. frais. |
| 11 | S-O. nuag. frai. | S *idem.* | S. cou. frais. |
| 12 | N. *idem.* | S-O. *idem.* vent. | S-O. co. doux, vent, pluie. |
| 13 | S-O. c. frai. ve. | S-O. *idem.* | S-O. ſer. frais |
| 14 | N-O. bro. frais. | N-O. co. temp. | O. c. tempé. |
| 15 | N-E. co. temp. | S-O. cou. chau. | N. nu. tempér. |
| 16 | N. ſer. froid. | E. ſer. chaud. | E. ſer. tempér. |
| 17 | N. broui. frais. | E. couv. doux. | E. broui. temp. |
| 18 | E. broui. froid. | E. co. tempéré. | E. couv. froid. |
| 19 | E. nuag. froid. | E. couv. frais. | E. ſer. froid. |
| 20 | N. couv. froid. | N. *idem*, bruin. | N. nuag. froid. |
| 21 | N. ſer. froid. | N. cou. frais. | N. cou. froid. |
| 22 | N. nuag. froid. | N. *idem.* | N. couv. frais. |
| 23 | N. ſer. br. froi. | N. nua. tempé. | N. ſer. froid. |
| 24 | S-E. *id.* gel. bla. | S-O. ſer. temp. | S-O. *id.* vent. |
| 25 | S-O. cou. froid. | S-O. cou. frais, vent, pluie. | S-O. cou. froid, vent, pluie. |
| 26 | N. ſer. froid. | N-O. nua. frais. | N-O. ſer. froi. |
| 27 | N. *idem.* | N-O. *idem.* | N-O. *idem.* |
| 28 | N-O. *idem.* | S-O. *idem.* | S-O. n. fro. ve. |
| 29 | S-O. c. froid. v. | N. c. fra. ve. pl. | N. ſer. froid. |
| 30 | N. nuag. froid, gelée blanche. | N. cou. frais. | N. *idem.* |
| 31 | N. couv. froid. | S. *idem.* | S. co. frais. ve. |

## *RÉCAPITULATION.*

| | | |
|---|---|---|
| Plus grand degré de chaleur . . | 15, 2 deg. | le 16 |
| Moindre degré de chaleur. | -1, 14 | le 27 |
| Chaleur moyenne. . . . . | 8, 7 deg. | |
| Plus grande élévation du mercure. . . . . . . . . | *pouc. lig.* 28, 3, 4, | le 15 |
| Moindre élév. du mercure. | 27, 6, 9, | le 10 |
| Elévation moyenne. | 27, 10, 1 | |

| | | |
|---|---|---|
| Nombre de jours de Beau. . . . | 6 | |
| de Couvert. . . | 19 | |
| de Nuages. . . | 6 | |
| de Vent. . . . . | 8 | |
| de Brouillard. | 6 | |
| de Pluie. . . . . | 8 | |
| Quantité de Pluie . . . . . . . | 14 | 0, lig. |
| Evaporation. . . . . . . . . . | 20 | 0 |
| Différence . . . . . . . | 6 | 3 |
| Le vent a soufflé du N. . . . . | 19 fois | |
| N-E. . . . | 1 | |
| N-O. . . . . | 10 | |
| S. . . . . . | 6 | |
| S-E. . . . . | 2 | |
| S-O. . . . | 30 | |
| E. . . . . . | 17 | |
| O. . . . . . | 2 | |

TEMPÉRAT. froide & humide.

| | | |
|---|---|---|
| Plus grande sécheresse . . | 34, 4 deg. | le 30 |
| Moindre. . . . . . . . . . . . . . | 3, 6 | le 14 |
| Moyenne. . . . . . . . . . | 20, 5 | |

*A Montmorency, ce premier novembre 1785.*

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

## *OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois d'octobre 1785; par M. BOUCHER, médecin.*

Le temps a encore été à la pluie au commencement & à la fin du mois. Elle a cessé après le 12, & a repris le 25 du mois.

Les vents du sud ont soufflé constamment depuis le 4 jusqu'au 17, & depuis le 23 jusqu'au 31 : cependant le mercure dans le baromètre n'a point descendu, de tout le mois, plus bas que le terme de 27 pouces 7 lignes. Du 13 au 14, il s'est soutenu au dessus de celui de 28 pouces : le 14 & le 15, il s'est élevé à 28 pouces 3 lignes.

La température de l'air a été froide tout le mois : la liqueur du thermomètre ne s'est point élevée au dessus du terme de 12 ½ degrés. Dans les quatre à cinq derniers jours du mois, elle a été observée, le matin, près du terme de la congélation.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 12 ½ degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 1 degré au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 ½ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
4 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
1 fois du Sud vers l'Est.
9 fois du Sud.
13 fois du Sud vers l'Ouest.
2 fois de l'Ouest.
3 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 26 jours de temps couvert ou nuag.
18 jours de pluie.
1 jour de neige.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

---

## *MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'octobre 1785.*

La maladie dominante de ce mois a encore été la fièvre continue-putride-maligne, qui a cependant été moins difficile à combattre que dans les mois précédens. La méthode curative, que nous avons désignée, avoit un plein succès, dès que les malades étoient secourus à temps. Les taches pétéchiales étoient moins communes, & l'abattement des malades en général moins considérable. Dans plusieurs la maladie a pris la marche de la fièvre double-tierce, dont un jour plus fâcheux que l'autre; c'est alors sur-tout que le quinquina réussissoit: on le nitroit avec succès lorsque la chaleur interne dominoit encore. Dans le cas d'abattement extrême & de prostration des forces vitales, l'élixir fébrifuge d'Huxham étoit le remède par excellence. Les vésicatoires relevoient avantageusement le pouls, & donnoient

une iſſue ſalutaire, par la ſuppuration ſubſéquente, à une partie du délétère d'où cet état provenoit. Une circonſtance aſſez ſingulière, qui a été obſervée dans un grand nombre de malades, c'eſt qu'au déclin de la maladie, & avant même que la fièvre les eût quittés, ils ſe plaignoient de la faim, & inſiſtoient plus ou moins ſur le beſoin de manger.

Les vents du nord qui ont ſuccédé à ceux du ſud au milieu du mois, ont amené des péripneumonies, des ſquinancies & des crachemens de ſang, qui ont dû être traités par la méthode antiphlogiſtique, mais où ſouvent les laxatifs doux ſe trouvoient indiqués après des ſaignées ſuffiſantes.

Les fièvres intermittentes devenoient aſſez communes, ſur-tout dans le petit peuple. On s'eſt bien trouvé d'une ſaignée ou deux dans l'intervalle des accès lorſqu'ils étoient violens, apres quoi on devoit inſiſter particulièrement ſur les inciſifs ſavonneux ſalins.



# NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## ACADÉMIE.

*Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des ſciences & belles-lettres de Berlin, année 1782, avec l'hiſtoire pour la même année, in-4°. A Berlin, chez* Decker, 1784.

1. Les objets de la claſſe de philoſophie expérimentale, qui ſeule peut nous concerner, ſont:

I. *Sur le rapport qui ſe trouve entre la compreſſion de la ſurface des fluides, & le degré de chaleur qu'ils prennent en bouillant; par M. ACHARD.*

L'auteur a inventé une machine pour connoître ce rapport. Il la décrit dans cette diſſertation; mais pour comprendre parfaitement la deſcription qu'il en donne, il faut pouvoir conſulter la planche. *M. A.* a encore joint une table qui indique les rapports des degrés de chaleur de l'eau & de l'eſprit-de-vin avec les élévations du mercure, en même temps qu'il établit que pour des degrés de raréfaction de l'air, qui ne ſont pas conſidérables, les différences des degrés de chaleur des fluides bouillans, ſont proportionnelles aux raréfactions de l'air, & que pour des raréfactions conſidérables & différentes de l'air, les diminutions des degrés de chaleur des fluides bouillans, ſont en proportion croiſſante.

II. *Examen chymique des cheveux & du poil de différens animaux ; par M. ACHARD.*

La laine, les cheveux, le crin, le poil de chèvre, de cochon, de chien, de veau & de lapin, ont été ſoumis par l'auteur à diverſes expériences. L'eau échauffée au degré qu'elle peut prendre lorſque ſa ſurface n'eſt preſſée que par le poids de l'atmoſphère, n'a aucune action diſſolvante ſur ces corps ; mais elle en extrait les parties gélatineuſes, quand on les fait bouillir enſemble dans le digeſteur de Papin. L'incinération & la lixiviation ont appris que la partie fixe des cheveux eſt peu conſidérable, relativement à leur partie volatile ; qu'il ſe trouve une différence très-marquée entre la quantité de la partie fixe & terreuſe des poils de différens animaux ; que la laine, le crin, les cheveux, le poil de chien & de veau ne contiennent aucun ſel fixe ; que le poil de chèvre & de cochon contient une très-petite quantité de ſel commun, qui même, ſelon toutes les apparences, n'y eſt qu'accidentellement. Les expériences, faites ſur les cendres des poils avec les acides, ont donné pour réſultat, que ces cendres ſont un mélange de la même terre qu'on trouve dans les os calcinés & dans les cendres des autres matières animales, & de terre martiale.

En diſtillant les cheveux dans une cornue de verre au bain de ſable, & en augmentant le feu par degrés, ces ſubſtances étant échauffées juſqu'à un certain point, ſont entrées en une véritable fuſion, & ont formé une eſpèce de pâte, laquelle étant refroidie, s'eſt durcie, & a pris l'apparence d'un charbon, facile à écraſer entre les doigts. Il conſte par les autres

expériences que *M. A.* rapporte, 1°. que les alkalis non caustiques n'ont que très-peu d'action sur les poils; 2°. que les alkalis caustiques, salins & terreux agissent beaucoup plus sur les poils, & que les premiers les dissolvent entièrement; 3°. que tous les poils sont dissous par les acides minéraux, lorsqu'ils sont fort concentrés, sans chaleur, & lorsqu'ils ne le sont pas, à l'aide de la chaleur; 4°. que l'éther, l'esprit-de-vin, les huiles grasses & essentielles n'ont aucune action sur les poils, ni à froid, ni à l'aide de l'ébullition.

III. *Expériences faites dans la vue de décomposer le sel commun, pour en tirer l'alkali minéral; par M. ACHARD.*

IV. *Expériences faites dans la vue de séparer l'acide marin & l'acide vitriolique de l'alkali minéral, par le même.*

Toutes les tentatives que l'auteur a faites pour parvenir à ses fins, ont été infructueuses: cependant il a consigné, dans son premier mémoire, une observation dont il se propose de faire l'objet d'un travail particulier, & qui pourra devenir avantageux, s'il réussit dans son plan. Cette observation concerne la blancheur que la litharge contracte lorsqu'on la broie avec le sel commun, sur-tout si l'on continue cette trituration pendant quelque temps.

V. *Observations sur le gaz de Montgolfier, & description d'une nouvelle methode de mesurer les élévations, au moyen du thermomètre; par M. ACHARD.*

Les expériences rapportées dans ce mémoire, prouvent que l'air de Montgolfier n'est

ni un gaz, ni un air inflammable, ni une nouvelle ſorte d'air, mais ſeulement de l'air atmoſphérique, dilaté par la chaleur & par la volatiliſation des parties volatiles des corps qui brûlent, & qui ſont de nature à ſe changer par la chaleur en vapeurs élaſtiques, miſcibles avec l'air commun, mais incapables de s'y unir par combinaiſon.

Quant à la nouvelle méthode de meſurer les élévations au moyen du thermomètre, l'auteur l'avoit déja annoncée dans le premier mémoire qu'on trouve de lui dans ce volume; elle eſt même encore très-imparfaite, & indiquée ſeulement en peu de mots. » Je me contenterai de remarquer, dit *M. Achard*, que comme l'on peut à volonté augmenter l'étendue des degrés d'un thermomètre, ſans lui donner une longueur incommode, l'on peut de même obſerver au moyen du thermomètre, des différences dans la preſſion de l'atmoſphère, qui deviennent imperceptibles au baromètre : donc l'on pourra auſſi, de cette manière, meſurer des hauteurs avec beaucoup plus d'exactitude. »

VI. *Conſidérations ſur les caractères phyſiques des herbes proprement ainſi dites, & des plantes qui en diffèrent, autant que les déterminations de ces caractères peuvent être déduites de l'ordre de la nature & de l'expérience; par M. Gleditsch.*

La ſtabilité des caractères propres aux différens ordres ou familles auſſi inaltérables dans les végétaux que dans les inſectes, quelque variété paſſagère que l'art puiſſe eſpérer dans certains individus, ſe manifeſte dans les herbes, en ce qu'elles « ſont ſoumiſes à la loi particulière, qui borne leur pouvoir de ſe reproduire, & ne leur permet de porter qu'une ſeule fois

des ſemences fécondes, ſans pouſſer de bourgeons, ni contenir des germes qui les mettent en état, comme les plantes à tige, les arbuſtes & les arbres, de tirer de leur moëlle de nouvelles plantes qui, en ſe ſéparant d'elles, les laiſſent ſubſiſter avec leurs racines, leurs tiges & leurs branches. »

VII. *Sur l'apoplexie ; par M. WALTER.*

La première aſſertion de l'auteur eſt que toutes les perſonnes parvenues à un certain âge avancé, meurent d'apoplexie ou d'inflammation gangréneuſe des extrémités ; & que de dix vieillards, neuf ſont les victimes de la première, contre un que la dernière enlève. Il avance enſuite que « tous les boſſus, & même tous ceux qui ont le cou fort court, les enfans rachitiques, les perſonnes fort replettes, les buveurs, les pendus, les noyés, les gens gelés, ceux que des exhalaiſons méphitiques ont étouffés, les hydropiques de poitrine, ceux qui ont non-ſeulement de l'eau dans le péricarde, mais encore quelque autre défaut dans la ſtructure du cœur ; par exemple, ceux dont le cœur tient au péricarde, ou ceux chez qui la valvule du cœur eſt déchirée ou durcie, meurent d'apoplexie. Dans les fièvres chaudes, ajoute-t-il, bien des perſonnes meurent d'apoplexie, les fous, les enragés, les épileptiques qui meurent dans les convulſions; enfin tous ceux qui pouſſent trop loin l'exercice des facultés de l'ame, comme les ſavans de profeſſion : toutes ces perſonnes meurent d'apoplexie. »

M. *Walter* examine enſuite pourquoi les femmes boſſues doivent redouter la groſſeſſe & les couches; il trace le plan de conduite qu'elles doivent ſuivre durant la geſtation, afin de ſe

soustraire au danger qui les menace; & après avoir indiqué, en peu de mots, ce qu'il convient de faire pour garantir de l'apoplexie les gens replets, les buveurs & les savans, il passe à l'examen du genre de mort des pendus, des noyés, des gelés & des gens étouffés par des exhalaisons méphitiques. Il décide qu'ils meurent tous d'apoplexie. C'est à cette occasion qu'il fait une longue digression, relative à la présence de l'eau dans les poumons & dans l'estomac des noyés, & à l'état de l'épiglotte dans ces cadavres : il déclare que, quoiqu'il ait examiné quantité de noyés, il n'a jamais trouvé ni eau dans l'estomac, ni écume dans les poumons; & l'épiglotte, dit-il, étoit dans son état naturel. Les vaisseaux du cerveau, ajoute-t-il, étoient aussi fort remplis de sang, comme ceux des pendus. Il entreprend de prouver, par les considérations sur la structure & les fonctions de l'épiglotte, ainsi que sur les phénomènes de la respiration dans un homme qui se noie, que rien ne peut entrer dans les poumons. Il est vrai que cet organe est extraordinairement gonflé; mais dans tous les cas qui se sont présentés à l'auteur, cette expansion venoit de ce que la plupart des petites cellules qui composent les poumons, étoient devenues de grandes cavités, de manière que les poumons étoient tellement gonflés qu'ils étoient près de rompre : quand on les comprimoit, on entendoit un bruit sourd, & les bronches se remplissoient d'un fluide rougeâtre & glutineux.

« Cette observation, continue *M. W.* nous conduit précisément à la manière dont les noyés périssent vraiment d'apoplexie. Une personne

tombée, soit à dessein, soit par accident, ou jettée dans l'eau, inspirera, dans le premier moment de sa frayeur, & cette inspiration sera suivie d'une expiration continue. Tous les muscles du corps prennent alors des mouvemens convulsifs, & par conséquent aussi ceux du palais, & ceux qui servent à élargir & à retrécir la fente de la glotte; & comme le palais fait l'office d'une vraie valvule, pour couvrir l'ouverture du nez, il empêche par là que l'eau ne pénètre par le nez dans la glotte, & de-là dans les poumons. »

« Les constricteurs de la glotte se retirent en même temps, de manière qu'ils ferment entièrement l'ouverture de la trachée; & par là le passage de l'eau dans les poumons, s'il en peut entrer quelque partie par la bouche, est impossible. Maintenant vient le période le plus fâcheux pour les noyés; c'est celui pendant lequel l'air renfermé dans les poumons, devenu encore plus élastique par la chaleur naturelle, déchire les cellules des poumons qui sont dans un état de tension extraordinaire, auquel ils ne peuvent résister. Plus cet état dure, plus les cellules se déchirent. J'ai vu des poumons de noyés, qui étoient très-sains; mais dont les cellules avoient été si déchirées par l'air élastique qui y étoit renfermé, qu'ils ressembloient à une vessie gonflée. »

« Qui ne voit les suites qui résultent de là dans un homme près de mourir? Le gonflement continuel des poumons empêche le sang de sortir de la tête par le systême veineux du cerveau. Les artères, & sur-tout les veines, sont remplies; elles compriment le cerveau & les nerfs, & par conséquent agissent sur tout

le corps ; ce qui n'indique autre chose, sinon que le noyé meurt d'apoplexie. »

Notre auteur lève enfin la difficulté qu'on trouve à décider si un homme est tombé vivant dans l'eau, ou s'il a été mort avant d'y entrer. « Quand un homme est tombé vivant dans l'eau, dit il, soit par accident, ou de force, ou de lui-même, & qu'il y meurt, on trouvera que son sang reste très-fluide, & si l'on ouvre une veine, le sang en sortira en grande quantité, & même comme de l'eau ; si au contraire un homme a été tué & jetté ensuite dans l'eau, par conséquent étant mort, on trouvera son sang fort épais ; & si l'on ouvre une veine, il coulera lentement & en petite quantité, comme chez un pendu où le sang est fort épais : on peut par conséquent distinguer par-là un pendu, d'avec un homme tombé vivant, & mort dans l'eau. »

La compression du cerveau par le sang, est le seul principe d'où part notre auteur, pour établir le traitement de toute sorte d'asphyxie. Il ne compte pour rien la nécessité de ranimer avec modération le principe vital : au contraire il proscrit, dans le traitement des noyés, des pendus, tout ce qui peut stimuler. L'air soufflé dans la poitrine ne peut, selon lui, être avantageux « que chez les *personnes qui ont eu une attaque d'apoplexie*, chez les *gelés*, chez ceux que des *exhalaisons nuisibles ont étourdis, ou, comme on dit, étouffés ;* chez les enfans qui, dans des couches longues & difficiles, paroissent venir morts au monde ; » tandis qu'il prétend que cette insufflation sera très-nuisible aux *noyés* & aux *pendus*. (L'auteur n'indique pas, à la vérité, la raison de cette

différence, & nous avouons que, dans son principe, elle nous paroît difficile à établir : il y a plus, nous verrons plus bas qu'il confond toutes les espèces d'apoplexie, en traçant la méthode curative. ) Il en est de même des lavemens de tabac. Le seul secours efficace consiste dans l'ouverture simultanée des veines jugulaires internes & externes, des veines faciales internes, enfin des veines frontales & supra-orbitaires.

« En présentant les moyens de sauver des malheureux de cette espèce ( moyens dont la structure de notre corps rend les effets infaillibles ) dit l'académicien, je ne fais aucune différence entre les *noyés*, les *pendus*, les *gelés*, & les gens *étouffés par des exhalaisons nuisibles.* Car chez tous ces infortunés, c'est le sang poussé avec force contre le cerveau, & qui, par sa surabondance, le comprime, qui est cause de leur mort : il faut par conséquent détourner le sang de la tête. Nous parviendrons à ce but si, bien loin de coucher obliquement un semblable infortuné, nous lui mettons surtout le cou & la tête dans une position verticale. Prenant alors une éponge trempée dans de l'eau tiède, il faut lui en frotter le crâne, le cou & le visage avec beaucoup de légèreté, de manière qu'on passe toujours l'éponge de haut en bas, afin que le sang épaissi puisse d'autant plus aisément couler par les veines ouvertes à la tête & au cou. »

Ce n'est qu'après avoir ainsi débarrassé le cerveau de la trop grande surabondance de sang, qu'on peut recourir aux irritans, parmi lesquels l'auteur donne la préférence aux esprits volatils tenus sous le nez, aux frottemens

du dos & de la plante des pieds avec des brosses, aux lavemens de vinaigre & d'eau.

Outre les principes anatomiques dont *M. W.* déduit son traitement, il l'appuie encore sur des conclusions tirées des affections consécutives des asphyxies, & sur-tout du mal de tête. Voici une observation que nous ne croyons pas devoir laisser échapper. « Quand on coupe la substance médullaire du cerveau d'un cadavre avec un couteau fort tranchant, dit l'auteur, on voit, sur la surface du cerveau, de petits points rouges, tantôt plus, tantôt moins grands, selon la cause de la mort de la personne, & qui sont en effet des gouttes de sang. Les anatomistes, tant anciens que modernes, sont tous dans l'idée que ces gouttes de sang sortent des extrémités des artères & des veines coupées. Plusieurs expériences fort heureuses m'ont convaincu que les veines seules qu'on a coupées en séparant la substance du cerveau, font couler ces gouttes de sang. »

Nous ne pouvons pas suivre *M. W.* dans le détail où il entre concernant la doctrine des vaisseaux sanguins de la tête, afin de confirmer sa théorie des maux de tête consécutifs des asphyxies, & d'établir l'aitiologie de l'apoplexie. « La première cause de l'apoplexie, dit-il, est celle-ci. Les veines du cerveau qui sont dans une tension continuelle, compriment tellement la moëlle du cerveau, & par conséquent l'origine des nerfs, que le fluide nerveux n'est plus en état de pénétrer dans les canaux des nerfs; ce qui fait que le sentiment & le mouvement sont arrêtés. La seconde cause de l'apoplexie peut être celle-ci: les veines gonflées si long-temps & avec tant de force,

ſe déchirent, & le ſang ſe répand dans le cerveau & le comprime ; ce qui, comme dans le premier cas, met obſtacle au ſentiment & au mouvement. »

Malgré ſes longues & fréquentes digreſſions, l'académicien n'a pas perdu de vue ſon premier objet : il expoſe, à la fin de ſon mémoire, les moyens préſervatifs & curatifs de l'apoplexie, qu'il diviſe en lents & en ſubits.

« On éloigne l'apoplexie, dit-il, par des ſaignées faites de temps en temps, par des ſangſues, & par un genre de vie réglé. »

Finiſſons cet extrait par une réflexion qui termine ce mémoire.

« Si divers médecins & chirurgiens connoiſſoient mieux les veines de la tête, il y auroit bien moins de mort ſubite d'apoplexie. Au lieu de la ſaignée du bras, ils appliqueroient des ſangſues aux yeux, pour débarraſſer le cerveau du ſang ſuperflu, & ne perdroient pas un temps précieux dans pareils cas : ils ſe garderoient bien auſſi, pour peu qu'il reſtât quelque ſigne de vie chez le malade, de lui faire prendre un vomitif, qui, au lieu de le ſecourir, ne peut que le tuer ſur le champ. »

VIII. *Des maladies du péritoine ; par* M. WALTER.

Ce mémoire commence par la deſcription du péritoine, & par l'énumération des parties qu'il contient ou qui l'avoiſinent. « S'il étoit poſſible, dit l'Auteur, d'étendre le péritoine & toutes ſes productions, de manière à n'en faire qu'une ſeule ſurface, on verroit que ſi cette ſurface n'eſt pas plus grande que celle du corps humain, elle l'égale au moins en grandeur. »

M. *Walter* préſente enſuite quelques conſidérations ſur la grande quantité de vaiſſeaux ſanguins qui ſe trouvent dans cette membrane, & ſur la nature de l'humeur qui s'y ſécerne. « Si le liquide exhalé par le péritoine eſt plus épais qu'à l'ordinaire, dit-il, & que les veines deſtinées à le reſorber & à le conduire, n'en attirent que la partie la plus claire, la plus aqueuſe, il en réſulte des maladies qui peuvent devenir plus ou moins dangereuſes. Je compte, parmi ces maladies, la concreſcence des parties internes, la ſtérilité des femmes & la formation des veſſies aqueuſes ». L'auteur s'arrête peu à la concreſcence; il s'étend bien davantage dans ſes recherches concernant l'influence du péritoine ſur la ſtérilité des femmes. Il rejette d'abord l'opinion d'Hippocrate, portant que l'omentum, par ſa compreſſion ſur l'orifice de l'uterus, devient la cauſe de la ſtérilité des femmes trop graſſes. Il avance enſuite que « quelque hypothèſe qu'on embraſſe pour expliquer la formation de l'homme, on eſt toujours obligé de convenir qu'il reçoit ſa première exiſtence dans l'ovaire, & que de-là il paſſe dans les trompes qui le conduiſent à la matrice ». (Il eſt des phyſiologiſtes qui penſent différemment: M. *Calmé*, que l'auteur ne paroît pas connoître, eſt de ce nombre). La marche de ſon plan demande donc qu'il examine comment l'ovaire & les trompes peuvent être cauſe de la ſtérilité. C'eſt par l'épaiſſiſſement de la membrane externe des ovaires, & par l'obſtruction des trompes, que tout ce qui excite un certain degré d'inflammation peut produire, que ces parties portent obſtacle à la conception.

Après avoir enſuite décrit la manière dont ſe forment les hydatides & les excreſcences vaſculeuſes, M. *W.* s'occupe de deux maladies effrayantes du péritoine, dont l'une conſiſte dans l'élargiſſement des vaiſſeaux ſans inflammation, & l'autre eſt une vraie inflammation de tout le péritoine, accompagnée de fièvre qui cauſe à la fin immanquablement la mort de celui qui en eſt attaqué. La première eſt l'hydropiſie aſcite, dont la théorie, telle que la donne l'auteur, eſt confirmée par les préparations anatomiques qu'il a miſes ſous les yeux de l'Académie.

Le changement de l'état des vaiſſeaux du péritoine & du liquide qu'ils exhalent, conduit aſſez naturellement M. *W.* aux recherches ſur la fièvre puerpérale; mais avant que d'entrer en matière, il décrit fort en détail la ſtructure de la matrice, & des obſervations ſur la conformation de cet organe, il déduit les raiſons qui s'oppoſent aux pertes de ſang chez les femmes en travail d'enfantement: il l'atttibue à *la grande & libre communication des artères & des veines.* Cette communication, ſelon lui, « réfute auſſi clairement l'erreur commune, ſuivant laquelle la fièvre des accouchées provient d'une inflammation de la matrice ». (Mais l'éréthiſme, le ſpaſme ne peuvent-ils pas intercepter cette grande & libre communication, cauſer l'inflammation & la fièvre? Eſt-il bien vrai auſſi que, comme l'académicien l'aſſure, la compreſſion des rameaux artériels eſt néceſſaire pour qu'il y ait inflammation?)

Voici ce que M. *W.* dit au ſujet de l'opinion de ceux qui prétendent que la fièvre puerpérale eſt due à l'inflammation des inteſtins &

de l'omentum. « Plusieurs expériences & observations que j'ai faites à ce sujet, m'ont convaincu que la vraie inflammation des intestins est une chose extrêmement rare, & le résultat en a été que cette inflammation ne pouvoit arriver que de deux manières. La première est celle où le siège de l'inflammation est dans la membrane veloutée des intestins ? c'est le cas de la dysenterie, qui est le plus fréquent. La seconde manière dont peut arriver l'inflammation des intestins, est des plus rares. Parmi près de six mille cadavres qui ont passé par mes mains, je ne l'ai remarquée que cinq fois. Voici le cas : les intestins, sur-tout les grêles, se gonflent un peu ; toutes les membranes qui forment le canal, c'est-à-dire, la veloutée, la musculaire & la nerveuse s'épaississent, & les intestins en général prennent une forme & une couleur singulière, presque semblables à celle d'une anguille. Quand on les ouvre, il se répand une mauvaise odeur qui passe toute idée : c'est une puanteur volatile, douceâtre, & qui suffoque, de manière qu'on ne sauroit rester quelques minutes près d'un pareil cadavre. Si l'on touche ces parties, il s'attache aux mains une odeur désagréable, que les meilleures eaux ou les esprits les plus forts ne sauroient dissiper dans l'espace de vingt-quatre heures.

« Ces deux sortes d'inflammation des intestins, continue-t-il, ne se trouvent jamais dans les fièvres des accouchées ; au contraire les vaisseaux du péritoine, & toutes ses productions sont tendues & enflammées ; ce qui fait que, dans ces cas, on trouve toujours un vrai pus exhalé par ces vaisseaux, qu'on a pris pour un dépôt de lait. Un grand nombre de

dissections & d'expériences coûteuses & pénibles, aussi bien que d'injections, m'ont convaincu de ce que j'avance. Si l'on se rappelle ce que j'ai dit, §. 36, de la poitrine & de son hydropisie, c'est-à-dire, qu'on trouve souvent dans cette maladie, sans différence d'âge ni de sexe, une semblable matière puante, épaisse, semblable à du pus, on comprendra sans doute comment on a pu avoir l'idée singulière que c'étoit un dépôt de lait qui se formoit dans les fièvres des accouchées, & comment les graves Allemands ont pu prendre pour une vérité ce badinage François ».

Ce Mémoire est terminé par la description d'une préparation anatomique, qui prouve que la lymphe des femmes mortes de la fièvre puerpérale, est fort épaisse & collante.

IX. *Examen de l'air qui se dégage pendant l'inflammation de la poudre à canon ; de celui qui se développe par la détonnation de la poudre fulminante ; par celle du nitre avec un mélange de charbon ; & enfin, par la déflagration du salpêtre avec la limaille de fer ; par M. ACHARD.*

Il est assez difficile de se procurer les différens airs qui se dégagent par la détonnation du nitre avec des substances plus ou moins chargées de phlogistique. Pour obtenir celui que donne la poudre à canon lorsqu'on la fait détonner, l'auteur a préparé des fusées avec de la poudre & de l'eau; & quand elles ont été sèches jusqu'à un cetrain point, il les a fait brûler dans une cornue tubulée : au moyen de cet expédient, l'embrâsement ne se faisant que successivement, l'explosion ne s'est pas opposée entièrement à la réussite du procédé : cependant les cornues n'ont guère résisté au-delà de quel-

ques

ques secondes, & se sont toutes cassées avant que la poudre ait été consommée; mais cette rupture n'a pas été accompagnée d'explosion. Il conste, par l'examen de l'air ainsi obtenu, qu'il contient la moitié d'air-fixe, que le reste est de l'air nitreux foible, qu'il n'est pas propre à entretenir la flamme, qu'il est mortel aux animaux, que cette qualité nuisible se soutient dans la partie de cet air que l'eau ne peut pas absorber, & est due au méphitisme de toute la masse; d'où il s'ensuit que la déflagration de la poudre à canon, loin de purifier l'air, ne peut que le corrompre.

Les expériences faites avec l'air dégagé de la poudre fulminante, indiquent la plus grande ressemblance de celui-ci avec l'air de la poudre à canon. Celui que fournit la détonnation du nitre & du fer, paroît être un mélange d'une partie d'air fixe, sur trois parties d'un autre air. Séparé de son air fixe, il reste très-mortel aux animaux, & les corps allumés s'y éteignent; il n'est point inflammable, & n'a pas les propriétés de l'air nitreux : à juger par la diminution assez considérable de son volume dans le mélange avec l'air nitreux, il ne paroît pas être extrêmement phlogistiqué.

« Ces expériences, ajoute ensuite M. *Achard*, augmentent encore le nombre des preuves qu'on a que l'eudiomètre n'indique pas toujours la salubrité de l'air : car, quoique l'air tiré du nitre par sa détonnation avec le fer, perde considérablement de son volume dans le mélange avec l'air nitreux, il est cependant très-nuisible aux animaux, & leur cause une mort aussi subite que l'air fixe; ce qui semble provenir d'un autre principe que du phlogistique

qu'on reconnoîtroit, à ce qu'il ſemble, par l'eſſai de l'air nitreux. «

L'air qui ſe dégage pendant la détonnation d'un mélange de trois parties de nitre & d'une partie de charbon, eſt un mélange d'une partie d'air fixe, & de deux parties d'air inflammable. Il eſt à préſumer, remarque *M. A.* que l'air qui ſeroit mis en liberté par la détonnation d'un mélange ſemblable fait en d'autres proportions, auroit des propriétés différentes.

X. *Recherches ſur l'air qui ſe dégage du nitre pendant ſa détonnation avec les ſubſtances métalliques ; par M.* ACHARD.

Les airs qui ſe dégagent par la détonnation du ſalpêtre, avec le plomb, l'étain, le zinc, le biſmuth, ont toutes les propriétés de l'air déphlogiſtiqué, tandis que celui dégagé du cuivre reſſemble à l'air commun très-chargé de phlogiſtique. L'air du régule d'antimoine & du nitre eſt phlogiſtiqué ; celui de l'antimoine cru & du nitre eſt un mélange d'un tiers d'air fixe, ſur deux tiers d'air nitreux & d'air phlogiſtiqué ; l'arſenic détonné avec le nitre, donne un air compoſé de deux tiers ou trois quarts d'air fixe & d'un tiers d'air nitreux. Ce demi-métal dégage du ſel de tartre, une très-grande quantité d'air fixe exempt de mélange, & beaucoup plus pur que celui qu'on retire des terres & des ſels alkalins, par leur diſſolution dans les acides ; expoſé ſeul dans une cornue à la chaleur de la lampe, il eſt ſublimé ſans donner des vapeurs élaſtiques aériformes. L'addition du mercure au nitre fondu n'influe pas ſur la qualité de l'air déphlogiſtiqué qui s'en dégage ; mais il en accélère prodigieuſement le développement, & le rend très-ſubtil.

XI. *Extrait des observations météorologiques faites à Berlin en l'année 1782; par M. Beguelin.*

La seule remarque que nous puissions rapporter, est que le froid de l'année 1782 a été plus fort à Berlin, qu'il ne l'est ordinairement année commune.

---

*Des maladies des Créoles en Europe, avec la manière de les traiter, & des observations sur celles des gens de mer, & sur quelques autres plus fréquemment observées dans les climats chauds; par M. de Gardane, docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, médecin de Montpellier, censeur royal, associé & correspondant des Académies & Sociétés royales de Nancy, de Dijon, de Montpellier & de Marseille. A Paris, chez* Valade, *imprimeur-libraire, rue des Noyers, 1784. Volume in-8° de 215 pages.*

2. M. *de Gardane*, né dans un de nos ports, & habitué à vivre avec les gens de mer, & les Créoles, a été à portée de s'instruire à fond de tout ce qui a rapport à son sujet : il a d'ailleurs ajouté à ces avantages une étude réfléchie des auteurs qui l'ont devancé dans cette carrière, des conférences assidues avec les personnes les plus éclairées sur l'objet de son ouvrage, & des observations multipliées faites

ſur beaucoup de Créoles qu'il a eu occaſion de traiter.

Comme les habitans du nord, qui paſſent tout d'un coup dans les contrées brûlantes du midi, y ſont ſujets à des maladies graves qui ſont l'effet du changement du climat; de même les habitans du midi qui paſſent dans des climats plus froids, ſont affectés d'une manière particulière par le changement ſubit de température. Cette vérité ſe manifeſte dans les Créoles irritables & bilieux; on verra, dit M. *de Gardane*, » juſqu'à quel point ils ſont affectés par la mutation d'atmoſphère; combien ils ont beſoin de ſe précautionner contre les cauſes des maladies que leur inſouciance leur prépare; comment enfin, en les traitant, on doit avoir égard à leur tempérament primitif, qui, ſemblable à l'accent de province, les ſuit par-tout, & les décèle même dans les affections les plus compliquées. «

Ce dernier article, comme un des plus eſſentiels, fait l'objet de la première partie de l'ouvrage de M. *de Gardane*. Il y examine la nature du tempérament des Créoles. Si les plantes conſervent plus ou moins l'empreinte du lieu qui les a vu naître, combien les hommes ne doivent-ils pas être modifiés par cette même cauſe? Les Créoles ont la fibre extrêmement ſenſible, parce qu'elle a beaucoup de tenſion; ils ont les paſſions impétueuſes, & cette impétuoſité ſe manifeſte par conſéquent dans leurs maladies: auſſi la moindre impreſſion excite en eux des ſpaſmes & des agitations convulſives. Leur tempérament eſt compoſé du ſanguin & du bilieux; car plus le climat eſt chaud, & plus la bile acquiert d'activité. La grandeur du foie,

phénomène très-fréquent dans les pays chauds, est expliquée d'une manière très-ingénieuse par M. *de Gardane.*

Malgré l'apparence d'une bonne conformation, les Créoles sont disposés à la pulmonie : mais l'irritabilité de la fibre, & l'énergie de la bile, sont les deux principales sources de leurs maladies. La profonde mélancolie dans laquelle ils tombent vers la troisième époque de la vie, en dérive manifestement : enfin tout tend à confirmer que le foie est le point central de leurs affections.

M. *de Gardane* expose avec la même sagacité & la même exactitude, dans la seconde partie de son ouvrage, l'*effet du passage en Europe sur les Créoles, & les moyens de le prévenir & d'y remédier.*

L'effet le plus sensible & le plus naturel du passage des Créoles dans les climats plus tempérés que celui qu'ils habitent, doit nécessairement être la suppression, ou du moins la diminution de la transpiration toujours abondante dans les pays chauds ; ce qui, en donnant plus d'âcreté à leurs humeurs, favorise le développement du scorbut, auquel ils sont déja disposés par le mauvais état de leur rate & de leur foie. Les femmes Créoles ont à craindre des pertes & des suppressions auxquelles elles sont plus sujettes dans la traversée ; de-là viennent les maux de nerfs, les pâles couleurs, le dérangement d'estomac & la jaunisse. Le tangage du vaisseau, l'odeur de mer, celle du sucre, les incommodent beaucoup. Une odeur, plus nuisible encore, est celle de la couleur des chambres des officiers, qui sont toujours peintes à neuf au commencement de la campagne. Elle

produit quelquefois une eſpèce de colique des peintres. Enfin on peut ajouter à ces cauſes de maladies, l'air infect qui réſulte des émanations des ſubſtances ſuſceptibles de fermentation, & celui qui eſt le produit du concours de pluſieurs perſonnes renfermées dans le même lieu.

Parmi les moyens de prévenir les accidens de la traverſée, *M. de Gardane* conſeille de s'embarquer ſur un vaiſſeau marchand, plutôt que ſur un vaiſſeau de guerre, par la raiſon que le premier contient toujours moins de monde que l'autre, de ſortir tous les jours de leurs chambres, & de reſpirer l'air ſur les gaillards; de ſe munir, en s'embarquant, de proviſions végétales; de diminuer la quantité de leur nourriture, les déperditions du corps, en paſſant dans les climats tempérés, étant moindres que dans les îles; de ſe faire inoculer, ſi l'on n'a point eu la petite vérole, pour ne pas l'avoir à bord du vaiſſeau où elle eſt toujours plus dangereuſe. On peut remédier aux maux de cœur occaſionnés par le tangage & le roulis, en prenant de la thériaque, de la teinture anodyne & de l'éther. M. *de Gardane* indique auſſi, dans cette partie de ſon ouvrage, les ſecours qu'exigent la colique des peintres & l'aſphyxie.

La troiſième partie a pour objet *les moyens de conſerver la ſanté des Créoles arrivés en Europe, ou de la rétablir.* Il faut voir comment ce Médecin, dans cette partie qui eſt la plus importante de ſon ouvrage, ne perdant jamais de vue le caractère primitif des Créoles, leurs habitudes & leurs diſpoſitions naturelles, modifie, d'après ce motif, le traitement de chacune de leurs maladies. A la fin de ce Traité ſur les maladies des Créoles, on trouve des notes

curieuses & intéressantes sur les affections des Européens qui passent dans les climats chauds, sur le mal de mâchoire, sur la rage, sur la prétendue nouveauté de certaines maladies, sur l'usage du sublimé corrosif, enfin sur le ver de Guinée.

*Observations générales sur les maladies des climats chauds, leurs causes, leur traitement, & les moyens de les prévenir; par M. DAZILLE, médecin du Roi à Saint-Domingue, pensionnaire de Sa Majesté, correspondant de la Société royale de médecine, ancien chirurgien-major des troupes de Cayenne, des hôpitaux de l'Isle de France, &c. A Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Augustins, &* Deseine, *au Palais-Royal.* 1785. *Prix 3 liv. broché.*

3. Cet ouvrage, le fruit de vingt-huit années de travail, d'observation & d'expérience, présente d'abord des détails topographiques, très-intéressans, relatifs à la salubrité ou à l'insalubrité de nos principales Colonies, & spécialement de l'île Saint-Domingue. L'auteur examine ensuite plus particulièrement le site des villes, des hôpitaux, des casernes, &c.

Il conseille de transférer les troupes dans les montagnes; il insiste sur la nécessité de leur fournir des légumes, ou plutôt de les leur faire cultiver, en leur distribuant des terrains propres à remplir cet objet important.

Viennent ensuite des remarques sur les ci-

metières, les boucheries, les tanneries. M. *Dazille* desire que dans ces climats brûlans, comme dans les régions tempérées, ces lieux infects soient placés sous le vent, & même à une certaine distance des cités.

L'Auteur donne le résultat de l'analyse qu'il a faite des eaux minérales de ces possessions éloignées. On trouve, dans ses observations générales, des détails neufs & instructifs sur les productions médicinales de ces contrées. Il s'est appliqué particulièrement à bien distinguer, d'après sa propre expérience, les vertus vraies, des vertus supposées de chaque médicament. Il rejette absolument celles de ces substances qui n'ont point de propriétés bien éprouvées. Il donne des moyens simples & faciles de les connoître, de corriger celles qui ont besoin de l'être, & de les employer avec succès.

Il faut voir, dans l'ouvrage même, la manière dont ce médecin traite & guérit les sujets qui ont mangé le fruit du grand médecinier ou *ricin*, & ceux qui se sont empoisonnés en mangeant du manioc cru; & ce qu'il dit de la guérison de trois soldats du régiment de Touraine, & de celle d'un nègre nommé *Antoine*.

M. *Dazille* réduit à un fort petit nombre les médicamens qu'il faut envoyer aux colonies: encore, ajoute-t-il, peut-on raccourcir ce catalogue.

Il insiste sur la nécessité de former, dans nos écoles & dans nos hôpitaux, des sujets pour ces contrées éloignées.

» L'homme de l'art (dit-il) destiné pour les colonies, doit être également instruit de la médecine-pratique proprement dite, de la chirurgie, de la botanique & de la chymie, parce

qu'il est impossible de réunir dans ces possessions éloignées, & particulièrement dans les campagnes, des sujets capables dans chacune des parties qui constituent l'art de guérir.» (pag. 151)

M. *Dazille* a peu de confiance dens les remèdes très-composés. » Il pense même que les ordonnances compliquées de beaucoup de médicamens, cachent, sous des dehors scientifiques, une grossière ignorance; d'après cela, il est (dit-il) persuadé que dans les colonies, sur-tout dans les campagnes, un bon médecin pourroit remédier à tous les cas, en un mot, faire la médecine avec l'émétique, l'ipécacuanha, la saignée, le quinquina, l'éther, le miel, le vinaigre, le mercure, l'opium, le jalap, la crême de tartre, quelques sels neutres & les vésicatoires. » (page 170).

M. *Dazille* a publié en 1776, un Traité des maladies des nègres; ouvrage aussi recommandable que celui que nous annonçons. L'un & l'autre prouvent que M. *Dazille* a vu par lui-même les choses dont il parle. Cet avantage l'a excité sans doute à s'élever, dans l'avertissement de ses *Observations générales*, contre l'ouvrage de M. *de Gardane*, sur *les maladies des Créoles en Europe*, sur-tout contre son projet d'ouvrage sur l'histoire des maladies qui règnent dans les climats chauds. Nous ne sommes point tout-à-fait de l'avis de M. *Dazille* à cet égard. Il n'est point impossible à un médecin aussi distingué que M. *de Gardane*, par son savoir & sa sagacité, & qui, par les circonstances où il s'est trouvé, a été à portée de fréquenter beaucoup les Créoles & les gens de mer, d'offrir, en combinant tout ce qu'on a écrit à ce sujet &

ses propres observations, un résultat qui instruise & intéresse à la fois.

*Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds, & les moyens d'en prévenir les suites ; suivi d'un Appendice sur les fièvres intermittentes, & d'un Mémoire sur une méthode simple pour dessaler l'eau de la mer, & prévenir la disette des comestibles dans les navigations de long cours ; par* JACQUES LIND, *médecin de l'hôpital du Roi à Hastar, près de Portsmouth, & membre du collège royal de médecine d'Edimbourg ; traduit de l'anglois sur la dernière édition, publiée en 1777, & augmentée de notes ; par M.* THION DE LA CHAUME, *D. M. ancien médecin des hôpitaux militaires, employé en chef dans les dernières expéditions de Mahon & de Gibraltar, correspondant de la Société royale de médecine, pensionnaire du Roi. Deux vol. in-12. A Paris, chez* Théophile Barrois le jeune, *libraire, quai des Augustins, n°. 18, 1785.*

4. M. *Lind* observe dans son introduction, qu'il publie cet essai, comme une suite de ce qu'il a déja mis au jour sur les moyens de conserver la santé des gens de mer, & celle des personnes qui entreprennent des voyages

de long cours. Tout le monde connoît son *Traité du scorbut*, son *Essai sur la santé des gens des mers*, & ses *Mémoires sur les fièvres & la contagion*. On lira l'ouvrage que nous annonçons en notre langue avec le même fruit & le même intérêt.

L'auteur dans la première partie donne le tableau des maladies que les étrangers éprouvent dans les différentes parties du monde. Par-tout il y démontre que l'influence d'un mauvais air, de la chaleur excessive, de l'humidité ou de la sécheresse extrêmes, est la cause principale de ces maladies destructives, qui ont fait périr plus d'hommes que l'épée. M. *Lind* porte ses regards sur tous les établissemens des Européens, en Asie, en Afrique, en Amérique, & fait voir que dans ces contrées, ainsi qu'en Europe, l'altération de l'air dûe à différentes causes, produit ces funestes maladies, & que l'intempérance, le mauvais régime & la différence de nourriture peuvent bien y disposer plus ou moins, mais n'en sont point le principe.

La seconde partie contient des avis très-importans pour la conservation des Européens qui habitent les pays chauds. Ces avis sont modifiés & varient suivant les circonstances où se trouvent ceux qui en sont l'objet. Il indique les signes d'un pays mal sain, les occupations qui sont funestes aux Européens dans les pays chauds & mal-sains. Il prescrit de s'éloigner de ces lieux mal-sains pendant la mauvaise saison, & lorsqu'on se sentira pris de la fièvre ; & comme l'air de la mer est utile dans les fièvres, il recommande de faire servir les vaisseaux de comptoirs flottans. Il

indique aussi les moyens d'acclimater les Européens dans ces contrées brûlantes. Un des moyens de se soustraire aux maladies, est de se retirer sur des côteaux qui soient un peu élevés, & où l'air soit tempéré.

La troisième partie a pour objet le traitement des maladies qui attaquent les Européens dans les pays chauds. On y trouve celui des fièvres, de la dyssenterie, du cholera-morbus, d'une espèce de colique qu'on appelle *le mal de ventre-sec*, & dont M. *Lind* dit que l'opium est le remède le plus efficace. Il parle aussi du tétanos & du mal de mâchoire, maladies convulsives, contre lesquelles il recommande aussi l'opium. Il fait mention d'une espèce de paralysie, appellée *barbiers*, que les habitans du pays traitent par le moyen des bains de sable; mais M. *Lind* conseille dans ce cas le camphre & la décoction du bois de gaïac. Cette partie contient aussi des instructions pour les personnes qui reviennent des pays chauds avec une santé altérée; pour ceux qui sont dans un état de relâchement, & chez lesquels la bile fait des ravages; pour ceux qui sont attaqués de consomption & d'hydropisie, & pour ceux enfin qui ont un flux de ventre habituel.

Cet essai est suivi d'un appendice sur les fiévres intermittentes, & d'un Mémoire sur le moyen de dessaler l'eau de la mer, & de prévenir la disette des comestibles dans les navigations de long cours.

Dans l'appendice sur les fièvres intermittences, outre les remèdes utiles, M. *Lind*, afin d'abréger le temps de la chaleur des paroxysmes, prescrit une quantité suffisante d'opium.

Dans le Mémoire sur le moyen de dessaler l'eau de la mer, il accuse M. *Poissonnier* d'avoir voulu s'approprier sa découverte; mais il est constant que ce médecin a seulement prétendu être le premier qui eût découvert la méthode la plus facile & la moins coûteuse de rendre l'eau de la mer potable.

Quant aux moyens de prévenir en mer la disette des comestibles, ils se réduisent à ajouter aux provisions ordinaires, une quantité suffisante de salep & de *soupe portative*, ou tablettes de bouillon. Rien n'est plus sensé que ce que M. *Lind* dit à ce sujet.

Indépendamment de l'esprit d'observation qui distingue cet auteur, on voit encore avec plus de plaisir que tous ses avis sont dictés par l'amour de l'humanité, & avoués par la raison. Le public doit savoir d'autant plus gré à M. *Thion de la Chaume*, de lui avoir procuré la traduction de l'ouvrage de M. *Lind*, qu'il l'a enrichie de notes intéressantes, qui en augmentent infiniment le mérite.

JOSEPHI DE PLENCIZ, D. M. Pathologiæ & praxeos medicæ in alma universitate CAROLO FERDINANDÆA, professoris R. P. & O. Orphanotrophii ad S. Joannem Baptistam & domûs laboratoriæ physici, acta & observata medica. C'est-à-dire : *Faits & observations de médecine ; par M. JOSEPH DE PLENCIZ, &c. A Pra-*

*gue & à Vienne, chez* Schonfeld; *& se trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, *1783. In-8° de 189 pag.*

4. L'Université de Prague a une chaire de médecine clinique, instituée pour l'instruction des jeunes médecins; établissement utile qui devroit être plus multiplié en Europe (*a*). Il a été accordé, dans l'hôpital des Frères de la miséricorde, huit lits au professeur de médecine-pratique, pour y mettre des malades à son choix, qu'il traite seul, & dont le traitement est suivi par ses élèves, qui apprennent ainsi, sous sa conduite, l'art difficile de reconnoître les maladies, d'en bien saisir les caractères, & d'y apliquer les remèdes convenables. Cette fondation a été faite sur la fin du règne de l'Impératrice Marie Thérèse. Pour rendre l'enseignement plus utile, il est permis au professeur de faire transférer dans d'autres lits, ceux de ses malades qui sont attaqués de maladies chroniques, ou dont la convalescence est longue & difficile, sans que ces malades cessent d'être confiés à ses soins.

On trouve dans cet ouvrage l'histoire de cent dix-huit malades traités dans cet hospice durant les dix mois de l'année scholastique 1781.

Voici la méthode que ce professeur suivoit dans ses leçons cliniques, après avoir instruit ses disciples de la manière d'examiner un ma-

---

(*a*) On peut voir ce que l'on disoit à cet égard, en rendant compte d'un ouvrage de M. DE HAEN, *Journal de Médecine, mars 1779.*

lade, en établiſſant les ſignes anamneſtiques & diagnoſtics, & les avoir exercés à le faire ſur le champ, pour toutes ſortes de maladies. Il avoit ſoin que les huit lits contînſſent, autant qu'il étoit poſſible, les mêmes affections que celles qui faiſoient l'objet de ſes leçons de noſologie méthodique : ce plan le mettoit à portée de confirmer par la pratique la théorie ou les préceptes. Il n'étoit cependant pas tellement aſtreint à cet ordre, qu'il ne s'en écartât quelquefois pour s'occuper de ces maladies qui ſuivent une marche irrégulière, ou qu'on a rarement l'occaſion d'obſerver. L'examen du malade ſe faiſoit devant lui, & par un des élèves qui tâchoit d'établir le diagnoſtic & les indications : ſes condiſciples oppoſoient leurs doutes, & M. *de Plenciz* corrigeoit les erreurs commiſes de part & d'autre, & ſuppléoit à ce qui manquoit au développement. Quant au prognoſtic, il n'en parloit guère qu'en général, perſuadé que le diagnoſtic étant bien fait, le prognoſtic eſt facile, & que celui-ci eſt ordinairement faux quand le diagnoſtic eſt vicieux. L'étudiant, chargé de l'examen, étoit toujours un des plus inſtruits. Il étoit encore chargé d'écrire l'hiſtoire de la maladie : on lui aſſocioit un des derniers admis à l'école de médecine-pratique : ils notoient de concert avec ſoin tout ce que chaque jour M. *de Plenciz* avoit vu, fait ou obſervé dans ſa viſite. Ce profeſſeur revoyoit enſuite lui-même ce travail, le corrigeoit ou l'approuvoit.

Si quelque malade venoit à mourir, on ne manquoit jamais de l'ouvrir en préſence des étudians. Après avoir lu l'hiſtoire de toute la maladie, on examinoit attentivement toutes les parties, & l'on tenoit note de tout ce qui méritoit d'être remarqué.

Quelquefois M. *de Plenciz* avoit la permiſſion de procéder à l'ouverture des cadavres d'autres malades qui n'avoient pas été confiés à ſes ſoins ; mais il regrette de n'avoir eu aucune occaſion de traiter, pour l'inſtruction de ſes diſciples, les maladies de femmes, & celles des enfans.

On ſent combien un établiſſement de cette nature doit contribuer à donner de bons médecins, ſur-tout ſi le profeſſeur eſt un homme conſommé dans la pratique, & que le zèle en lui ſe trouve joint à un grand fond de ſavoir, & à un excellent jugement.

Nous avons fait connoître l'ordre que ſuivoit M. *de Plenciz* dans ſes leçons cliniques ; arrêtons-nous un moment ſur l'ouvrage qui en eſt le réſultat.

Après quelques prolégomènes, l'auteur traite des épidémies en général. Il décrit enſuite la conſtitution de la fin de l'hiver & du printems de 1780, ainſi que les maladies regnantes dans le reſte de la même année : c'eſt la même marche pour l'année 1781. Ces détails ſont ſuivis de l'hiſtoire des maladies obſervées, puis d'un chapitre contenant des obſervations mêlées, leſquelles, pour la plupart, ſont fort intéreſſantes. L'ouvrage eſt terminé par le rapport des ouvertures de cadavres.

Nous en avons dit aſſez pour porter les jeunes médecins à ſe procurer ce recueil, que M. *de Plenciz* a dédié à ſon père, *venerabili ſeni, viro Hippocratico.*

La mort a enlevé à Prague, le 20 avril dernier 1785, ce profeſſeur rempli de zèle, membre de la Société des ſciences de Bohême.

*Connoissances nécessaires sur la grossesse, sur les maladies laiteuses & sur la cessation du flux menstruel, vulgairement appellée* temps critique; *ouvrage utile au sexe & aux gens de l'art; par M. Cl. And. Goubelly, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, professeur d'accouchement & des maladies des femmes en couche,* &c. *Deux volumes in-12. A Paris, chez* Quillau, *rue du Fouare; & chez* Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie, 1785.*

6. M. *Goubelly*, qui, depuis long-temps, exerce & enseigne l'art des accouchemens, s'est fait, de ses observations propres, un corps de doctrine pour ses leçons, & il l'a divisé en quatre parties. Dans la première il expose le mécanisme de la grossesse; tout ce qui regarde le produit de la génération, c'est-à-dire, le fœtus, la situation de ses membres, la position de son corps, sa culbute, le délivre, les eaux de l'amnios, l'examen de la matrice dans l'état de vacuité, l'examen du col & du corps de ce viscère dans le même état de vacuité, & leurs changemens dans les différens mois de la grossesse, sont les objets du premier chapitre: ceux du second, les symptômes de la grossesse, les altérations qui s'opèrent, durant la grossesse, dans les fonctions animales, dans les fonctions vitales & dans les fonctions naturelles.

Le premier chapitre de la seconde partie, lequel, comme ceux de la première, est divisé en sections & titres, traite des maladies simples des femmes enceintes. Le sang, la sérosité, la bile & le lait sont les causes matérielles de ces maladies. L'embryon étant trop petit pour employer la quantité d'humeurs produite par la supension des règles dans les premiers mois de la grossesse, il n'est pas étonnant que la femme enceinte soit spécialement incommodée par la pléthore sanguine. La pression de la matrice sur l'aorte abdominale, doit aussi produire des symptômes de pléthore locale, tels que douleur, sentiment de pesanteur, gêne dans les mouvemens volontaires, oppression de poitrine, grandeur de pouls, rougeur & chaleur de la peau. La saignée plus ou moins répétée, selon la gravité des symptômes, & le régime anti-phlogistique, sont les moyens généraux que M. *Goubelly* recommande.

La sérosité surabondante donne lieu aux catarrhes. Les femmes grosses d'un premier enfant, ou qui le sont de deux, y sont plus sujettes que les autres. La diète, dit M. *Goubelly*, le soin d'éviter le froid, de boire peu, un purgatif après la crise, suffisent pour dissiper cette maladie. La sérosité peut occasionner aussi le vomissement, la diarrhée & des infiltrations. On ne doit point contrarier le premier de ces mouvemens, à moins qu'il ne soit excessif. Il en est de même de la diarrhée. L'œdème exige des potions aromatiques & apéritives, & les bols purgatifs, quelquefois les scarifications, pour prévenir les phlyctênes.

La stagnation du sang dans les vaisseaux de la veine-porte procure, suivant notre auteur,

une excrétion trop abondante de bile, que la malade rend quelquefois par le vomissement & par les selles. Les boissons & les potions adoucissantes & calmantes, les lavemens lénitifs, suivis d'un purgatif, & les alimens doux, sont le traitement qui convient à cet état.

M. *Goubelly* divise les maladies laiteuses en six genres, qui sont les catarrhes, les fluxions, l'engorgement, les déjections, la fièvre & l'éruption. Les diaphorétiques, les vêtemens chauds, une diète sévère, l'évacuation de la matière laiteuse par les purgatifs extracto-résineux, sont les moyens les plus efficaces pour faire cesser ces affections. On parle aussi dans ce chapitre des maladies nerveuses pendant la grossesse, & il nous semble que les raisonnemens qu'on fait sur la *pléthore nerveuse*, & sur les différentes directions du fluide nerveux, sont trop hypothétiques; nous ne nous y arrêterons point.

Quant aux maladies compliquées qui feroient le sujet du second chapitre de la seconde partie, l'auteur déclare qu'il n'a point encore recueilli assez de faits pour en traiter à fond, ces maladies étant fort rares.

Le premier chapitre de la troisième partie regarde l'état de la femme en couche; le second renferme le traitement de la femme en couche qui n'allaite point, & celui de la mère nourrice; le troisième traite des maladies pendant les couches, telles sont les maladies inflammatoires, les maladies séreuses, celles qui dépendent de la bile, du lait, les catarrhes laiteux, les fluxions ou migraines laiteuses, la sciatique laiteuse, la goutte laiteuse, l'engorgement laiteux, les évacuations laiteuses, la fièvre laiteuse, les éruptions laiteuses, les dif-

férentes miliaires, les maladies nerveuses, les fièvres putrides, tous objets présentés avec beaucoup de détail. La quatrième partie de cet ouvrage renferme les connoissances nécessaires sur la cessation des règles, vulgairement appelée temps critique. On y expose les symptômes de l'état où la femme se trouve à cette époque, ainsi que le traitement & le régime qui lui conviennent. Les principes établis à cet égard, sont conformes à la raison & à l'expérience. M. *Goubelly* nous paroît avoir un mérite particulier, c'est d'avoir beaucoup observé le moral des femmes dans les différentes situations où il les a envisagées; il seroit à desirer qu'il eût donné un peu plus de clarté à son style.

J. ANDREÆ MURRAY, Opuscula, *&c.* C'est-à-dire: *Opuscules dans lesquels se trouvent divers Mémoires qui regardent la médecine & l'histoire naturelle; revus, corrigés & augmentés, par M.* JEAN-ANDRÉ MURRAY, *chevalier de l'ordre royal de Vasa, conseiller aulique du roi d'Angleterre, professeur public ordinaire de médecine, directeur du jardin royal des plantes de Gottingue, membre des académies des sciences de Stockholm, d'Upsal, de Gothenbourg, de Gottingue, de Lunden, de Florence, de Lyon, de Flessingue, des Sociétés royales de médecine de Paris, de Nancy, de Copenhague, & de celles des Georgiphiles de Zell & de Berne.*

*Premier volume, avec des figures en taille-douce. A Gottingue, chez* Dieterich; *à Strasbourg, chez* Kœnig; *& à Paris, chez* Didot le jeune, *1785. In-8° de 392 pag.*

7. Depuis plus de vingt-cinq ans, M. *Murray* s'occupe de la médecine & des ſciences naturelles: né laborieux, il a fait & publié près de quatre-vingts écrits, parmi leſquels ſe trouvent un grand nombre de pièces fugitives. Il les a raſſemblées pour former le Recueil dont nous annonçons le premier volume. On y trouve;

1°. *Mémoire ſur le raiſin d'ours.*

Ce Traité ſur la buſſerole parut en 1765. M. *Murray* y expoſe non-ſeulement le caractère botanique de cet arbriſſeau, mais bien encore l'analyſe chymique. Il a trouvé que ſes parties conſtitutives ſont terreſtres, gommeuſes & aſtringentes. La décoction de ce végétal, mêlée avec du vitriol, donne de l'encre. Quant aux obſervations pratiques, M. *Murray* remarque que la vertu aſtringente de cette plante, fait évacuer beaucoup de glaires par les urines; il aſſure que les feuilles d'*uva urſi*, mêlées avec le tabac, lui donnent un goût fin & délicat.

2°. *De la nature des feuilles d'arbres, & de leur chûte.*

Ce Mémoire lu dans une aſſemblée de l'Académie royale des ſciences de Gottingue, le 4 mai 1771, renferme la phyſiologie des feuilles, des obſervations rares ſur les feuilles qui demeurent toujours vertes, indique les époques où

arrive la chûte de celles qui ne paſſent pas l'hiver. L'on chercheroit vainement ailleurs, ſur ces objets, des recherches plus curieuſes.

3°. *Si la fermentation du pus eſt toujours le produit de l'inflammation.*

Ce point de doctrine très-important a été diſcuté dans la Faculté de médecine de Gottingue en 1766. M. *Murray* démontre qu'il y a du pus ſans inflammation.

4°. *Rapport qui ſe trouve entre la goutte & la pierre ou calcul.*

Cette queſtion académique a été ſoutenue à Gottingue en 1767. Cette diſſertation eſt curieuſe & intéreſſante.

5°. *Diſcours dans lequel on montre combien eſt infidèle l'application au corps humain, des eſſais & obſervations ſur les animaux.*

Ce diſcours prononcé en ſuédois par M. *Murray*, le jour de ſon inſtallation dans l'Académie royale des Sciences de Stockholm, fut imprimé dans la même langue & dans la même ville, en 1772 ; il ſe trouve traduit en latin dans cette collection. L'auteur rappelle d'abord les expériences qui ont été tentées ou confirmées ſur les animaux, pour éclairer la phyſiologie dans tous ſes points, la circulation du ſang, le mouvement du cœur, l'action des nerfs, l'abſence de l'air entre les poumons & la plèvre, la ſenſibilité, l'irritabilité. Pour ces objets combien d'animaux ont été ſoumis au ſcalpel de l'anatomiſte & du phyſicien! Ils ont remarqué de très-grandes différences entre l'organiſation du corps des brutes & celle de l'homme. Il y a dans les animaux certaines parties, certains organes qui manquent à

l'homme, ou qui ſont moins décidés chez lui, tels que l'eſtomac quadruple des ruminans, le géſier des granivores; la véſicule du fiel manque à quelques bêtes de ſomme; les chiens ont le pouls conſtamment intermittent, & ne ſuent jamais; on ne ſauroit faire vomir ni les chevaux, ni les lapins; pluſieurs animaux paſſent l'hiver dans un engourdiſſement léthargique; les chats ont une électricité naturelle bien ſupérieure à celle qu'on obſerve chez les hommes. Cette variété dans le nombre, la conformation & l'uſage des parties, paroît aſſigner bien des reſtrictions peu connues aux lois de la phyſiologie.

6°. *Du polype des bronches.*

Ce morceau eſt inſéré dans les Commentaires de l'Académie royale des Sciences de Gottingue, année 1773.

7°. *De la phthiſie pituiteuſe.*

Cet écrit parut, en 1776, dans le cinquième volume du Recueil de M. *Baldinger.* Les médicamens dont M. *Murray* fait grand cas dans le traitement de cette maladie, ſont particulièrement le quinquina, le lichen d'Iſlande, la racine d'*Arnica*, celle de *Polygala*, le bois de *Quaſſi*, & les martiaux.

8°. *Du temps propre à adminiſtrer le quinquina dans la toux convulſive.*

C'eſt un programme publié en 1776, dans lequel l'auteur regarde l'écorce du Pérou, comme un ſpécifique certain contre les coqueluches. Il faut l'adminiſtrer, dit-il, auſſi-tôt après avoir fait évacuer le malade par haut & par bas. Une toux convulſive épidémique régnoit à Gottingue, en 1772. M. *Murray* employa dès

le commencement, avec le plus grand ſuccès, la décoction de quinquina, jointe à la liqueur de terre foliée de tartre; ce ſeul remède guériſſoit comme par enchantement : lorſque la toux ne cédoit pas abſolument & s'opiniâtroit, alors il ajoutoit au médicament un peu de caſtoréum, ce qui faiſoit ceſſer la toux & les vomiſſemens ſpontanés.

9°. *Du rétabliſſement des parties emportées aux eſcargots & aux limaçons.*

C'eſt encore un programme publié en 1776. Ce fait d'hiſtoire naturelle, connu en France dès que M. *Spalanzani* en parla, eſt ici ſavamment diſcuté.

10°. *Obſervations & animadverſions ſur l'inoculation de la petite-vérole.*

Ce ſont trois programmes réunis qui parurent pendant les années 1778 & 1779. Une épidémie variolique meurtrière exerçoit ſes ravages à Gottingue en 1777. M. *Murray* pratiqua l'inoculation, & en obtint le plus heureux ſuccès. Il ſe propoſe dans ces diſſertations d'éclaircir quelques points difficiles, & de réveiller l'émulation des inoculateurs. Quoique partiſan de cette méthode, il ne s'aveugle pas au point d'en méconnoître les imperfections; au contraire il les apprécie avec ſoin, & les expoſe d'après l'obſervation.

---

Fragmenta chirurgica & medica, auctore GUIL. FORDYCE, M. D. Eq. aur. *In-8°. A Londres, chez* Cadell, 1784.

8. Un choix, fait avec ſévérité, des obſervations les plus intéreſſantes qu'un médecin éclairé

éclairé a été à portée de faire dans le cours d'une pratique étendue, doit inconteſtablement contribuer aux progrès de la médecine. Mais, ſont-ce les cas uniques, ſont-ce les complications rares qu'il faut choiſir ; ou bien eſt-ce le détail de ces circonſtances particulières qui dans les maladies communes déterminent le degré du danger, la durée plus ou moins longue qu'il importe de ſaiſir, afin de bien combiner le traitement, & d'établir le prognoſtic dans les cas de même nature? Nous croyons que les uns & les autres ſont utiles: les premiers, pour reculer les limites de la ſcience du médecin ; & les ſeconds, pour perfectionner, pour rendre plus utile l'art de guérir.. Cependant il paroît que les obſervateurs s'empreſſent à publier des cas rares, plutôt que de s'attacher à marquer dans la deſcription des maladies fréquentes, les diverſités & les particularités qui doivent fixer l'attention. M. *Fordyce* a réuni les deux objets, & ſon recueil mérite pour cette raiſon l'accueil le plus favorable de la part des médecins.

Les ſujets de ſes obſervations ſont des abcès au foie ; (il en a rencontré un qui a pénétré à travers le diaphragme juſque dans le thorax: des affections au fondement : l'aſthme : les pierres de la véſicule du fiel : les douleurs de tête : une hémorrhagie attribuée à l'uſage d'une ceinture de mercure : le cancer : le *circinus*, eſpèce particulière d'éruption cutanée : une colique venteuſe : la dyſſenterie : les fièvres intermittentes. L'auteur a combattu ces dernières avec les remèdes recommandés par *Harris* dans ſa *Pharmacologia anti-empirica*.

Voici une obſervation qui nous paroît inté-

ressante. Nous conserverons l'idiome de l'original, afin de mettre nos lecteurs en état de juger de la diction de M. *Fordyce.*

*Donaldus Stewart, è decurionibus legionis scoto-Britannæ de Dnemlanrick, sub auspiciis Belgarum fœderatorum militantis, febre tertianâ, tempore autumnali, anni* M. DCC. L, *graviter laborabat. Primùm emetica, post hæc cortex peruvianus exhibitus est, neutiquam inclinante morbo. Post tres menses, Londinum à decurione ventum est, ubi febris, ita uti novas ex nova cœli temperie consequuta est vires, in dies ingravescebat, & pluribus numeratis accessionibus, in quartanam desiit. Pulvis cornachini nullum attulit levamen; neque haustus Deckersianus, vel tantillùm frigus minuebat. Quonam vertendum? Experientia magistra edoctus, illam instituì hujusce miserrimi curationem quæ, sanctè possum adjurare, nunquam me falsum habuerat, dum in Belgio Hispanico medicinam facerem, inter prætorianos sacræ Majestatis Britannicæ, anno* M. DCC. XLVIII: *idest, sanguine prius misso, nitrata in emulsione præbui, cumque his unà sal ammoniacum specie è contrayerva commistum. Lenior inde insequens paroxysmus: minus erat frigoris, minus quoque caloris ac febris. Ex sanguinis autem inflammatione & visciditate indicia arripui venæ iterùm secandæ, & in usu eorum quæ supra scripta sunt permanendi. Nec frustra feci; arguebat enim proximæ accessionis magnopere diminuta vis, rectè ea non prætermissa fuisse indicia. Imperavi, ut continuaretur usus emulsionis, neque post unquàm rediit febris.*

*Hanc medendi rationem seni medico apud Eyndhoven, acceptam refero; qui, baronis* VAN-SWIETEN, *sub* BOERHAVIO, HIPPOCRATE

*BATAVO, condiscipulus, mihi olim religiosissimè adseveravit, lanceolam & nitrum, in regionum illarum palustrium intermittentibus singula perficere atque absolvere.*

L'auteur s'occupe ensuite des flueurs-blanches. Il conseille aux malades qui en sont attaquées, de déjeûner avec du vieux fromage de Chester, & du Porter de Londres. Les observations qui suivent roulent sur le flux menstruel, les hémorrhagies, les hémorrhoïdes, l'hydropisie, la folie, l'usage du lait, une chassie guérie par l'habitude de fumer du tabac; la maladie vénérienne, l'efficacité de la limaille d'étain contre les vers, la rougeole, le panaris, la pulpe de coloquinte, & ses effets nuisibles; la rhubarbe, le rhumatisme, l'influenza de 1782, les sels neutres, la saignée, le sommeil, la petite-vérole, les aigreurs d'estomac, les vésicatoires, les onctions & les plaies. L'auteur part de l'observation d'*Hippocrate*, que les tumeurs aux gras des jambes sont salutaires dans les maladies aiguës des poumons, pour conclure que des vésicatoires appliqués aux chevilles pourroient être également utiles.

Terminons cet extrait par une observation de chirurgie.

*GEORGIUS OYLETT, tertiæ cohortis prætorianæ miles, dum fœderatorum exercitus, anno M. DCC. XLVIII, ad Brabantiæ vicum Nesleroi castra haberet, in abdomine graviter acinace vulneratus erat. Interposita semihora, inveni eum magnam intestinorum partem, ne penitus evolverentur, cavo galero suffulcientem. Valde illa inflata, omentumque pulvere conspersum; ante quod disciffum, in sedes suas intestina nullo modo condere potui, tametsi per se laté patebat plaga.*

*Ex cibo & potu, quibus ſe paulo ante liberaliter ingurgitaverat, venuſtiſſima ſane vaſorum lacteorum facies per meſenterium diſperſorum. Repoſitis omnibus, quùm ſanguis ſatis multus ex omenti arteriis adhuc flueret, acu prælonga ſuturam feci interruptam dictam, id quod ægerrime fiebat, propter ſponte ſe retrahens peritonæum, & ipſam muſculorum abdominalium craſſitudinem. Fomentis adhibitis, oviumque recens cæſarum pellibus hominem in dies obvolvendo; in integrum reſtitutus eſt.*

---

Entomologia Pariſienſis, ſive Catalogus inſectorum quæ in agro Pariſienſi repeniuntur : *Inſectologie de Paris, ou Catalogue des inſectes qui ſe trouvent aux environs de Paris, diſtribué, ſelon la méthode de M. GEOFFROI, en ſections, genres & eſpèces, auquel on a joint les noms vulgaires, & ajouté près de trois cents nouvelles eſpèces; par M. A. F. DE FOURCROY, docteur de la Faculté de médecine de Paris, de l'Académie royale des ſciences, de la Société royale de médecine, &c. deuxième partie. A Paris, rue & hôtel Serpente. Volume in-16 de 544 pag.*

9. Cette ſeconde partie comprend la troiſième, la quatrième, la cinquième & la ſixième ſection. La troiſième offre les inſectes *tetraptères à aîles farineuſes*, tels que les familles des papillons, des ſphinx, des phalènes, les

teignes. Dans la quatrième ſe trouvent les *tetrapteres à aîles nues*, tels que les familles de la *demoiſelle*, *la perle*, la rafidie, l'éphémera, la frigane, l'hémorobe, le fourmilion, la mouche ſcorpion, le frélon, l'urolère, la mouche-à-ſcie, le cinips, le diplolèpe, l'ichneumon, la guêpe, les familles des abeilles, la fourmi. On voit dans la cinquième, les inſectes diptères ou à deux aîles, comme l'oeſtre, le taon, l'aſile, la mouche armée, les différentes familles des mouches, le ſtomoxe, la volucelle, la nemolète, le ſcatopſe, l'hippoboſque, les familles de la ſipule, le bibion, le couſin. Enfin la ſixième préſente les inſectes aptères ou ſans aîles; tels ſont le pou, la podure, la forbicine, la puce, la pince, la tique, le faucheur, l'araignée, le monocle, le binocle, le cloporte, le crabe, l'atelle, l'iule.

---

## ACADÉMIES.

### PRIX.

L'Académie royale des ſciences de Paris ayant, conformément aux intentions du Roi, propoſé, pour l'année 1783, un prix de 2400 livres à l'auteur du mémoire qui auroit « trouvé le procédé le plus ſimple & le plus économique pour décompoſer en grand le ſel de mer, en extraire l'alkali qui lui ſert de baſe dans ſon état de pureté, dégagé de toute combinaiſon acide ou autre, ſans que la valeur de cet alkali minéral excède le prix de celui que l'on tire des meilleures ſoudes étrangères, »

plusieurs mémoires ont été présentés au concours. Mais l'Académie n'ayant pas trouvé qu'ils eussent suffisamment rempli le but que le gouvernement avoit en vue, elle a suspendu, en 1783, la distribution du prix, & a proposé de nouveau la même question pour l'année 1785. Les mémoires qui lui ont été adressés pour ce second concours, n'ayant pas encore entièrement satisfait l'Académie, elle croit devoir donner aux auteurs un nouveau délai, & propose, pour la troisième fois, la même question, sur laquelle elle recevra des mémoires jusqu'au premier septembre 1787. Elle prononcera son jugement dans son assemblée publique de Pâques 1788.

L'Académie, toujours empressée de concourir au progrès des sciences, & se trouvant à portée de disposer d'un fonds propre à donner un prix tous les deux ans, a résolu, en 1777, de joindre un prix de physique au prix de mathématique qu'elle est dans l'usage de distribuer annuellement; elle propose en conséquence la question suivante. « Exposer les principes de la meilleure méthode d'après laquelle les observateurs devroient étudier & décrire l'histoire minéralogique d'un canton ou d'une grande province. L'Académie exige que l'auteur fasse l'application de sa méthode à un canton, même d'une petite étendue. » Le prix sera de 1500 liv. Les mémoires ne seront reçus que jusqu'au premier février 1787. L'Académie proclamera la pièce qui aura mérité le prix, à son assemblée publique de Pâques 1787.

Les mémoires qui concourront pour ces différens prix, seront adressés au Secrétaire perpétuel de l'Académie, dans la forme ordinaire.

# ACADÉMIES.

## PRIX.

L'Académie électorale des Sciences de Manheim a tenu, le 31 octobre dernier, sa séance publique.

M. *Lamy*, son secrétaire perpétuel, a publié ensuite deux nouvelles questions.

1°. *L'électricité étant connue comme irritante, on demande si l'on peut s'en servir avec succès pour ressusciter des noyés, des suffoqués & autres personnes asphyxiées ; si elle mérite la préférence sur d'autres moyens employés jusqu'ici dans les mêmes cas, & de quelle façon on pourroit s'en servir avec beaucoup de sûreté & de facilité. Il faudra le prouver évidemment par des expériences faites sur l'homme ou d'autres animaux.*

2°. *Existe-t-il dans la classe dioïque du chevalier de* LINNÉ, *des plantes de même genre qui soient purement femelles, dont les semences n'ayant point été fécondées par leurs mâles, aient cependant la jouissance vitale pour renouveller ou reproduire l'espèce de ces plantes ?* En désignant leurs noms botaniques, selon *Tournefort* & *Linné*, il faudra constater la faculté des semences de ces femelles vierges sans fécondation, ou leur stérilité, par des observations & des expériences si exactes, qu'on ne puisse point avoir le moindre doute sur un sujet si important pour l'histoire de la génération variée des plantes.

Les Mémoires sur la première de ces questions doivent être envoyés à la compagnie

avec les précautions ordinaires, avant le 1er juillet 1787, & ceux sur la seconde avant le même terme de l'année 1789.

---

## ANNONCES.

*Phytonomatotechnie universelle, c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères; par M.* BERGERET, *chirurg. de* MONSIEUR, *Frère du Roi, & démonstrateur de botanique.*

### QUINZIÈME CAHIER, JUIN 1785.

Le quinzième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes: *Pied-d'oiseau délicat*, L. *Mélisse de Crète*, L. *Mélisse officinale*, L. *Mélisse nepet*, L. *Mélisse calament*, L. *Mélisse grand'fleur*, L. *Aigremoine eupatoire*, L. *Ophrys double feuille*, B. *Lycopode à massue*, L. *Lycopode applati*, L. *Lycopode submergé*, L. *Lycopode des Alpes*, L.

Les Cahiers dix-septième, dix-huitième, dix-neuvième & vingtième, qui suivront la distribution du Cahier seizième, sont destinés à former un supplément aux six premiers; ils completteront le tome premier, qui sans cela n'auroit pas été assez volumineux. Nous engageons MM. les Souscripteurs de ne point faire relier les six premiers Cahiers, qu'auparavant ils n'aient reçu ce supplément; mais on pourra

faire relier les Cahiers ſeptième juſques & y compris le ſeizième, ſous le titre de tome ij.

Les Tables qui terminent le ſeizième Cahier, ſont des Tables générales des deux premiers volumes. Chaque volume ſera terminé par des Tables qui contiendront toutes les plantes des volumes qui auront précédé : de ſorte que pour chercher une plante, il faudra toujours recourir au dernier volume.

Cet Ouvrage ſe diſtribue tous les deux mois par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de deſcription.

On ſouſcrit chez { l'AUTEUR, rue d'Antin ; DIDOT le jeune, quai des Auguſtins ; POISSON, cloître Saint-Honoré.

La ſouſcription pour le papier de Hollande par année, ou pour ſix cahiers, eſt de 108 liv. Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv. Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

*Voyez* ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéreſſant & ingénieux Ouvrage, dans les volume lviij, p. 559, —vol. lix, page 477, —vol. lx, pag. 191 & —393, vol. lxj, pag. 447.

---

LIVRES nouvellement imprimés qui ſe trouvent à Paris, chez *Méquignon l'aîné*, libraire, rue des Cordeliers.

*La falſification des médicamens dévoilée ; par J. B. VANDENSANDE, in-8°. Prix relié, 5 liv.*

*Ecole pratique des accouchemens, par le professeur* JACOBS, *in-4°. Prix broché 12 liv. & rel. 14 liv.*

*Méthode pour traiter toutes les maladies, très-utile aux jeunes médecins, chirurgiens & aux gens charitables, dédié au Roi; par M.* VACHIER, *D. M. P. in-12. 3 vol. Prix broc. 7 liv. 10 sous; & rel. 9 liv.*

THOMÆ GLASS Commentarii duodecim de febribus ad Hippocratis disciplinam accomodati. Editio nova, cæteris multò accuratior & emendatior. *in-12. Prix br. 2 liv.*

*Des maladies de la peau, de leurs causes, de leurs symptômes, des traitemens qu'elles exigent, & de ceux qui leur sont contraires; par M.* RETZ, *docteur en médecine, in-12. fig. Prix br. 1 l. 4 s.*

*Fragmens sur l'electricité humaine, contenant les motifs & les moyens d'augmenter & diminuer le fluide électrique du corps humain dans les maladies, & des recherches sur la cause de la mort des personnes foudroyées, & sur les moyens de se préserver de la foudre; par M.* RETZ, *docteur en médecine, in-12. Prix br. 1 liv. 4 s.*

*Nouvelles observations sur la phthisie pulmonaire ; par M.* RAULIN, *in-8°. Prix br. 1. liv. 10 s.*

*— Faisant suite au Traité de la phthisie pulmonaire du même auteur, in-8°. Prix rél. 5 liv.*

*Troisième Mémoire sur l'électricité médicale, & histoire du traitement de quarante malades, guéris ou soulagés par ce moyen ; par M.* MAZARS DE CAZELES, *docteur en médecine, in-12. Prix br. 1 l. 4. s.*

*Le même Libraire a encore des exemplaires du premier & second Mémoires du même auteur sur le même sujet, in-12, 2 vol. Prix br. 2 liv. 14 s.*

*Du mal vertébral, ou de l'impotence des extrémités inférieures, avec le moyen de la guérir, traduit de l'anglois de* PERCIVAL POTT, *publié par M.* DUCHANOY, *D. M. P. in-8°. Prix br. 1 liv. 4 s.*

*—Faisant suite aux remarques sur la paralysie des extrémités, traduit du même auteur anglois, in-8°. Prix br. 1 l. 4 s.*

---

Théophile Barrois le jeune, *libraire, quai des Augustins, n° 18, vient de recevoir de l'étranger,*

A. CORNELII CELSI de tuenda sanitate volumen, elegis latinis expressum; subjicitur ipse Celsi contextus, partim è libris, partim ex ingenio emendatus, cum varietate lectionis Lommianæ, Lindenianæ, Krausianæ, Targanæ & Valartianæ, autore FR. CLOSSIO. *Tubingæ, 1785, in-8°.*

Institutions of medicine, part I, Physiology for the use of students, by WILLIAM CULLEN, M. D. professor of the practice of physic, &c. &c. The third edition corrected. *Edimburgh, 1785, in-8°.*

---

Nos 1, 8, M. GRUNWALD.
2, 3, 4, 6, 9, M. ROUSSEL.
5, 7, M. WILLEMET.

# TABLE.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.



---

## *APPROBATION.*

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de décembre 1785. A Paris, ce 24 novembre 1785.

*Signé* POISSONNIER DESPERRIERES.

---

De l'Imprimerie de P. F. Didot jeune, 1785.



# TABLE GÉNÉRALE

## DES MATIERES

Contenues dans les mois de ſeptembre, octobre, novembre & décembre du Journal de Médecine, année 1785, formant le Tome LXV^e.

---

## MÉMOIRES, DISSERTATIONS & OBSERVATIONS.

### 1°. MÉTÉOROLOGIE.



### 2°. PHYSIQUE.

3° MATIERE MÉDICALE ET CHYMIE.



4°. ANATOMIE.



5°. MÉDECINE.

I.



II.



III.



IV.

## 6°. CHIRURGIE.

---

# BIBLIOGRAPHIE,

## OU

# LIVRES ANNONCÉS.

## 1°. HISTOIRE LITTÉRAIRE.



## 2°. HISTOIRE NATURELLE : MINÉRALOGIE.



## 3°. BOTANIQUE.

4°. MATIERE MÉDICALE, PHARMACIE.

## 5°. ANATOMIE : HYGIENE.



## 6°. MÉDECINE, OBSERVAT. MÉD.

7°. CHIRURGIE : INSTRUMENS.

8°. VÉTÉRINAIRE.



9°. MÉLANGES,

MÉMOIRES ACADÉMIQUES.



10°. JURISPRUDENCE MÉDICALE.

## ANNONCES.

### SÉANCES ACADÉMIQUES.



### PRIX DISTRIBUÉS.



### PRIX PROPOSÉS.



### AVIS DIVERS.



### PROSPECTUS.



Fin de la Table générale des Matières.

